00084323

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

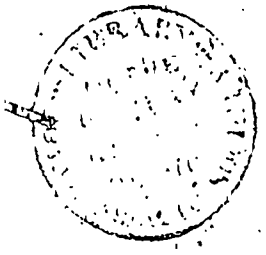
Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 21 October, 2015

PRÉCIS

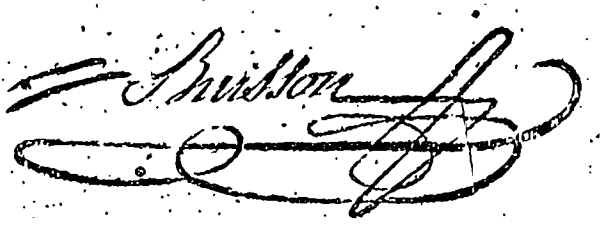
DE LA

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE.

T. I.



Tous Contrefacteurs, Distributeurs ou Débitans d'Edition contrefaite, seront poursuivis pardevant les Tribunaux.



PRÉCIS

DE LA

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE,

OU

DESCRIPTION

DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE,

SUR UN PLAN NOUVEAU,

D'APRÈS LES GRANDES DIVISIONS NATURELLES DU GLOBE;

Précédée de l'Histoire de la Géographie chez les Peuples anciens et modernes, et d'une Théorie générale de la Géographie Mathématique, Physique et Politique;

Et accompagnée de Cartes, de Tableaux analytiques, synoptiques et élémentaires, et d'une Table alphabétique des noms de Lieux.

PAR M. MALTE-BRUN.

SECONDE ÉDITION, CORRIGÉE.

TOME PREMIER.

HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE.

84323 X-A-15

A PARIS,

CHEZ F. R. BUISSON, LIBRAIRE-ÉDITEUR;

RUE GILLES-CŒUR, N°. 10.

1812.

Folio
Mal/Fr
84323

PRÉCIS

DE LA

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE.

LIVRE PREMIER.

Sur l'étude de la Géographie en général ; et sur le but, le plan et les divisions de cet Ouvrage en particulier.

Nous nous proposons de renfermer dans une suite de discours historiques, l'ensemble de la géographie ancienne et moderne, de manière à laisser, dans l'esprit d'un lecteur attentif, l'image vivante de la terre entière, avec toutes ses contrées diverses et avec les lieux mémorables qu'elles renferment et les peuples qui les ont habitées ou les habitent encore. Cette tâche paraît immense, si nous considérons combien de détails variés il faut réunir dans un tableau de peu d'étendue ; ce dessein paraît même téméraire, si nous réfléchissons sur la nature des matières que nous devons traiter, matières qui ayant été abandonnées, chez les modernes, à des plumes plus doctes qu'élégantes, passent généralement pour n'admettre ni l'éclat des compositions littéraires, ni la profondeur des méditations philosophiques.

Dignité et utilité de la Géographie.

Toutefois, la défiance que devait nous inspirer la considération de tant de difficultés, a cédé à une conviction intime qui nous faisait entrevoir, dans la science géographique, moins ce qu'elle était que ce qu'elle pouvait et devait être. Nous nous sommes dit : la géographie n'est-elle

pas la sœur et l'émule de l'histoire? Si l'une règne sur tous les siècles, l'autre n'embrasse-t-elle pas tous les lieux? Si l'une a le pouvoir de ressusciter les générations passées, l'autre ne saurait-elle fixer, dans une image immobile, les tableaux mouvans de l'histoire, en retraçant à la pensée cet éternel théâtre de nos courtes misères, cette vaste scène, jonchée de débris de tant d'empires, et cette immuable nature, toujours occupée à réparer par ses bienfaits les ravages de nos discordes? Et cette description du globe n'est-elle pas intimement liée à l'étude de l'homme, à celle des mœurs et des institutions? n'offre-t-elle pas à toutes les sciences politiques des renseignemens précieux? aux diverses branches de l'histoire naturelle un complément nécessaire? à la littérature elle-même un vaste trésor de sensations et d'images?

But de cet ouvrage.

C'est ainsi que nous avons été entraînés par l'espoir d'élever à la géographie un monument qui ne fût pas trop indigne de figurer à côté de ceux dont s'enorgueillit l'histoire. Sans doute il eût fallu encore de longues années de loisir pour donner à un semblable ouvrage toute la perfection désirable. Si nous le publions tel qu'il est, les demandes instantes qu'on nous fait d'un *Traité de géographie*, doivent nous servir d'excuse. Malgré quelques imperfections, l'essai que nous offrons au public satisfera, nous l'espérons, aux vœux des personnes qui se plaignent de manquer absolument d'un ouvrage dans lequel on puisse apprendre la géographie sans courir risque d'être à jamais dégoûté de cette étude.

Nous osons croire que notre *Précis* pourra servir de guide à tout professeur jaloux d'enseigner la géographie avec fruit; que, dans les écoles supérieures, il pourra être mis entre les mains des élèves, et qu'il ne déplaira point aux gens du monde qui désireraient s'instruire sans maître.

Sur-tout, puisse cet ouvrage obtenir les suffrages de ces vrais philosophes qui, dans toutes les sciences, apprécient et chérissent moins l'utilité matérielle des résultats, que les nobles jouissances de l'étude en elle-même!

Voici l'économie de notre ouvrage. Nous commençons par le tableau historique des progrès de la géographie. Nous prenons cette science à son berceau. Moïse et Homère nous présentent d'abord les mappemondes de deux peuples antiques. Bientôt, à la clarté des étoiles, le navigateur phénicien traverse la Méditerranée et découvre l'Océan. Hérodote raconte aux Grecs ce qu'il a vu et ce qu'il a entendu dire. Le vaste système colonial de Carthage et les courses aventureuses de Pythéas de Marseille, font connaître l'occident et font deviner le nord. La gloire d'Alexandre répand une vive lumière sur les contrées de l'orient. Les Romains héritent de la plupart des découvertes qu'avaient faites les nations policées de l'antiquité. Les Eratosthènes, les Strabon, les Pline, les Ptolémée cherchent à coordonner ces matériaux encore imparfaits et incomplets. Puis la grande migration des peuples vient renverser tout l'édifice de l'ancienne géographie : c'est en périssant que les Grecs et les Romains apprennent combien le monde était plus étendu que leurs systèmes ne le faisaient paraître. Peu à peu ce chaos se débrouille, et, avec une Nouvelle Europe, naissent les élémens d'une géographie nouvelle. L'esprit des voyages se réveille ; déjà il avait inutilement conduit les Arabes et les Scandinaves, ceux-là aux Moluques, ceux-ci en Amérique ; la science n'était point là pour recueillir le fruit de ces courses audacieuses. Plus instruits et non moins courageux, les Italiens et les Portugais, à l'aide de l'aiguille aimantée, parcourent avec sûreté la haute mer. De toutes parts tombent les barrières qu'avaient élevées les préjugés et qui rétrécissaient l'horizon de la géographie. Colomb nous donne le nouveau monde. Par mer et par terre, tous les peuples s'élancent dans la carrière des découvertes, et, par leurs efforts réunis, le vaste ensemble du globe, malgré quelques ombres partielles, est enfin ouvert aux regards de la science.

Plan de l'ouvrage

Après avoir retracé ces époques de la géographie, nous en exposerons la théorie générale, nous en rechercherons les principes mathématiques, physiques et politiques. Nous

emprunterons à l'astronomie ce qu'il faut nécessairement savoir sur la figure, la grandeur et les mouvemens de notre planète ; à la géométrie, les notions les plus nécessaires sur l'art de représenter, dans les bornes d'un dessin peu étendu, la forme exacte des terres et des mers ; nous dirons comment on détermine la distance des lieux, et comment on compare les mesures diverses, usitées dans les divers pays.

Passant ensuite au tableau physique du globe, nous contemplerons les grands traits de la nature, les montagnes dont se hérisse la surface de la terre, les mers qui la ceignent, les fleuves et les vallées qui la sillonnent ; nous descendrons dans les cavernes et dans les mines ; nous nous pencherons sur les bords du cratère fumant ; en un mot, nous étudierons la structure du globe. Après avoir pris connaissance des mouvemens de l'atmosphère et de la loi des températures, nous distribuerons dans leurs régions natales, les animaux, les végétaux, tous les êtres enfin que nourrit le sein inépuisable de la terre. Nous finirons par considérer l'homme dans son état naturel et politique ; nous classerons les races humaines, d'après les nuances corporelles qui les distinguent, d'après les langues qu'elles parlent, les croyances qui les consolent ou les enchaînent, et les lois qui marquent l'essor de leur civilisation ou la profondeur de leur abrutissement.

Quelles révolutions le globe terrestre a-t-il subies ? C'est une question qui n'intéresse pas moins l'histoire de l'homme que celle de la nature ; mais est-ce une question de géographie physique ? est-ce même une question que, dans l'état actuel des sciences, on puisse discuter avec fruit ? Nous n'entreprendrons point de la résoudre ; mais nous présenterons à la réflexion du lecteur tous les faits dont l'imagination des géologistes compose de si brillans et de si vains systèmes.

Cette introduction historique, cette théorie philosophique de la géographie, rempliront les deux premiers volumes de notre Ouvrage. Les autres seront consacrés à la description successive de toutes les parties du monde. C'est ici qu'il

de longues méditations, avant d'avoir pu trouver une méthode qui réunît le plus de solidité et le plus d'agrément. Un ordre purement géographique paraissait devoir anéantir les liaisons politiques et morales des divers tableaux que nous avions à présenter; un ordre purement politique aurait nui à la description des montagnes, des mers, des fleuves, des climats. Comment concilier, en quelque sorte, ces deux méthodes? Il faut tenter plus d'une voie, il faut varier les moyens selon les obstacles qu'on se propose de vaincre. Esquissons, dans des introductions particulières, ces traits généraux qui appartiennent en commun à une partie du monde; plaçons, par exemple, le tableau des Alpes à la tête de la description de l'Europe, et celui des Cordilières, au commencement de la section consacrée à l'Amérique méridionale. Plusieurs peuples, séparés dans l'ordre politique, ont-ils une origine, une langue, une histoire communes? réunissons-les sous un seul point de vue; cherchons à former partout des masses bien arrondies et faciles à embrasser d'un seul coup d'œil; rassemblons en groupes naturels les petits états, et distribuons les provinces des grands empires d'après la direction des montagnes et des fleuves; enfin, que les comparaisons des divisions, au lieu d'embarrasser le discours, soient rejetées dans des tableaux synoptiques et analytiques.

Outre la disposition générale, il a fallu encore trouver la méthode particulière pour la description de chaque pays. Après avoir examiné toutes les prétendues classifications des objets de la géographie spéciale, nous avons reconnu que c'est précisément l'emploi trop rigoureux de ces méthodes abstraites qui donne aux livres de géographie tant de sécheresse. Grâces à ce vain appareil de science, la géographie, cette image vivante de l'univers, ne semble en être que la froide et triste anatomie : la jeunesse la redoute, les savans la négligent, les gens du monde la dédaignent. Nous avons donc cru devoir suivre les principes généraux de l'art d'écrire; et, variant d'après la nature des objets, non-seulement le ton, mais même l'ordre de

la description, nous avons cherché à inventer sur toute peinture de chaque pays, un cadre particulier [illegible] à la grandeur relative des objets. Un pays offre-t-il le spectacle d'une riante culture? nous en détaillons avec soin les diverses productions. Est-il inculte? nous retraçons plus en grand le caractère que la nature lui a imprimé. Ici, dans un voyage supposé, nous énumérons sans sécheresse les villes de l'intérieur; là, navigateurs sans péril, nous voguons de port en port, d'île en île. Une nation joue-t-elle un grand rôle dans le monde civilisé? nous indiquons ses forces, ses ressources, ses intérêts. S'agit-il d'une peuplade sauvage? nous nous attachons davantage à peindre ses mœurs et sa manière de vivre.

Le choix des villes et des lieux remarquables que nous décrirons, sera déterminé, tantôt d'après l'importance politique, tantôt d'après la célébrité historique. Nous prendrons souvent la liberté de discuter, en passant, un point de géographie critique, de résoudre un doute, de relever une erreur; nous ne nous interdirons pas non plus le plaisir de semer, au milieu d'une description topographique, des traits d'histoire ou des anecdotes relatives aux mœurs, et qui servent à fixer dans la mémoire les noms les plus difficiles à retenir. Pourquoi dédaigner de cueillir une fleur qui se présente à nos regards? Pourquoi une description du Monde ne ressemblerait-elle pas à notre terre elle-même, où les déserts les plus arides offrent de tems à autre une source limpide et de frais ombrages?

Quinze ans de lectures et d'études géographiques nous ont démontré que cette marche libre et animée ouvre plus sûrement l'accès du sanctuaire des sciences historiques, que ne le ferait une de ces méthodes rigoureuses, abstraites et applicables seulement aux sciences exactes. Nous avons voulu faire un livre, et non une table des matières.

Divers genres de Géographie speciale.

Toutefois, en adoptant ce plan pour notre Géographie universelle, nous sommes loin de nier le mérite des méthodes différentes de la nôtre. Qu'un nouveau *Varénius*, dans une géographie purement *mathématique*, fasse usage

de toutes les ressources de la haute géométrie; qu'un autre Bergmann, discute, dans le langage de la chimie et de l'histoire naturelle, les élémens d'une nouvelle *géographie physique*; que les naturalistes subdivisent même la géographie physique en plusieurs sciences particulières, telle que la géographie des plantes, la géographie minéralogique, et autres; que les élèves et les successeurs de *Busching* rassemblent avec une patience infatigable les matériaux de la *chorographie* et de la *topographie*, qui ont pour but la description particulière d'une contrée, d'un canton, d'une ville; qu'ils étalent en d'immenses colonnes de chiffres les détails de cette branche de *géographie politique*, que les Allemands ont nommée *statistik*; que d'autres savans approfondissent d'autres parties, telle que la critique comparative des anciens géographes, ou l'histoire des voyages et des découvertes. Rien de plus utile à la science; rien de plus digne de l'estime du monde savant que ces travaux consacrés à un objet particulier; rien de plus juste que de donner à chacune de ces branches les formes les plus exactes, les plus rigoureuses, les plus scientifiques que leur nature particulière puisse admettre. Nous croyons avoir montré quelque zèle à recueillir, à annoncer, à apprécier ces sortes de travaux dans l'ouvrage périodique intitulé *Annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire*. Mais une géographie universelle ne pouvant, sans tomber dans le défaut d'une étendue démesurée, embrasser tous les détails de toutes les branches de la science du géographe, doit se borner à cueillir la fleur et le fruit de ces savantes discussions et de ces pénibles recherches.

Division de la Géographie par époques.

Il y a encore un point de vue qu'il nous paraît nécessaire d'indiquer aux lecteurs de cet ouvrage. Les principes mathématiques et physiques de la géographie sont immuables, mais l'état des connaissances humaines varie; les peuples s'éteignent, les royaumes s'écroulent, les villes tombent en ruines, et finissent par ne point laisser de trace de leur existence. On peut donc se figurer une série de géographies, dont chacune, très-différente de celles qui les pré-

cèdent, ou qui les suivent, serait pourtant vraie, exacte et complète pour l'année ou même pour le siècle auquel elle appartiendrait. L'usage a consacré, en quelque sorte, une triple partition de la science, sous ce rapport; on comprend dans la *Géographie ancienne* tout ce qui est antérieur à l'an 500 de J. C. ou à la grande migration des peuples; la *Géographie du moyen âge* descend jusqu'à la découverte de l'Amérique; le reste est regardé comme le domaine de la *Géographie moderne*. Mais si l'on voulait mettre dans le langage une rigueur scientifique, on devrait distinguer autant de géographies qu'il y a eu de nations et de siècles marquans. Ces géographies peuvent être considérées chacune à part comme une science particulière; ce ne sont à la vérité que des systèmes incomplets et erronés, en comparaison de la géographie de notre siècle; mais il est intéressant, il est important, même pour les simples amateurs, d'avoir une idée de cette marche lente et quelquefois rétrograde de la science, en tant qu'elle nous est connue avec quelque degré de certitude. Nous allons tracer à grands traits cette histoire des découvertes et des systèmes géographiques, avant de commencer l'exposé de la géographie moderne; mais ce n'est toutefois que cette dernière partie que nous promettons de traiter d'une manière détaillée, et dont nous faisons l'objet principal de cet ouvrage.

Limites de la Géographie.

Nous circonscrirons même la géographie moderne dans de justes limites, qui, sans la réduire à une aride et insignifiante nomenclature, l'empêcheront de se confondre avec d'autres sciences. Sans doute, les esprits bien faits aiment souvent à réunir sous le même point de vue les résultats des sciences les plus différentes par leur marche et par la nature de leurs objets. Sans doute, semblable à l'histoire, la géographie ne doit pas être blâmée de s'intéresser à tout ce qui influe sur le sort des nations et des empires; on doit, au contraire, avouer qu'elle rend un service à d'autres sciences, en rappelant leurs découvertes pour les placer dans un jour nouveau. Que, par exemple, l'*économie politique* pèse dans sa balance les forces d'un état! qu'elle évalue,

canton par canton, le rapport existant entre la superficie du sol et le nombre des habitans! Les résultats de ces recherches pénibles peuvent souvent être de nature à intéresser l'histoire; souvent aussi, placées et groupées dans les vastes tableaux de la géographie politique, ces vérités arides s'embellissent d'un éclat et d'un intérêt qu'elles ne devront qu'au voisinage des grands aperçus géographiques auxquels on les aura associées. Cette espèce de commerce d'échange anime toute la république des sciences et des lettres. Mais les diverses contrées de cette république ont leur langue, leur constitution et leurs intérêts à part; ce sont des objets qu'il ne faut point confondre. Toute discussion de politique, de religion, de morale; toute recherche d'histoire, de chronologie et d'antiquités qui ne toucherait pas directement aux changemens géographiques; tout calcul de haute géométrie; toute application ou citation superflue des thèses de chimie et de physique; tout détail d'histoire naturelle qui ne saurait être exprimé qu'en termes de naturaliste, ou qui ne formerait point un trait essentiel dans le tableau physique d'un pays; voilà ce que nous considérons comme absolument étranger à une bonne géographie universelle, quoique plusieurs de ces choses puissent entrer convenablement dans des traités spéciaux de géographie mathématique, physique ou politique.

Elle est assez vaste, sans tout cet attirail étranger, la science du géographe; elle offre assez de difficultés, assez d'épines. Quand on aurait lu, comparé, jugé toutes les relations des voyageurs de toutes les nations, relations souvent si mensongères, souvent si peu satisfaisantes; quand on aurait analysé un immense nombre d'itinéraires, d'observations astronomiques, de dissertations, de descriptions et notices, de recensemens et tableaux officiels, d'estimations et de calculs faits par des particuliers; quand on aurait cherché péniblement quelque renseignement géographique, perdu dans un mémoire d'histoire naturelle, dans une topographie médicale, minéralogique ou botanique, souvent même dans des almanachs de commerce et des

Sources de la Géographie.

journaux de politique, on n'aurait pas encore épuisé toutes les sources de la géographie, et il resterait encore à découvrir tout ce qui est caché dans les archives des gouvernemens, ou enterré dans les portefeuilles des particuliers, et tout ce qui, bien qu'étalé à nos yeux dans le grand livre de la nature, n'a pas encore trouvé un observateur attentif.

Remarque sur les citations.

Mais si les connaissances historiques en général, et celles du géographe en particulier, sont tirées de tant de sources différentes et plus ou moins authentiques, n'est-il pas indispensable d'indiquer celles qu'on a consultées ? N'est-il pas de la bonne foi de mettre les savans à même de juger si l'on s'est appuyé sur des autorités suffisantes ? N'est-il pas de la justice littéraire de faire connaître à nos lecteurs les noms, souvent ignorés, de ceux qui nous ont servi de maîtres et de guides ? Il nous a paru que la réponse à ces questions ne saurait être douteuse ; en conséquence, nous indiquons, au bas de chaque page, les principaux passages sur lesquels nos assertions se fondent. Mais ces citations n'ont rien de commun avec ces notes qu'on a reprochées aux érudits modernes, et que nous nous sommes rigoureusement interdites. Ceux qui prennent ce livre en main dans l'intention de s'instruire et non dans celle de nous juger, peuvent et doivent le lire de suite et sans s'arrêter aux renvois.

LIVRE DEUXIÈME.

Histoire de la Géographie (1). — *Commencemens de cette science.* — *Connaissances de Moïse et d'Homère.* — *Voyages des Argonautes.*

L'HOMME sauvage ne connaît que les forêts où s'étendent ses courses de chasse, la rivière qui fournit à sa pêche, les montagnes qui lui indiquent la route de sa cabane, les pâturages où errent ses troupeaux. Ses voisins lui sont connus par les querelles qu'il a eues avec eux et par les combats qu'il leur a livrés. Tout le reste du monde est pour lui comme s'il n'existait pas. Il est probable que les premières *tribus*, ou réunions de familles, ne se donnaient à elles-mêmes d'autre nom que celui d'*hommes*, ni à leur canton d'autre dénomination que celle de *terre*. Ces deux idées générales, exprimées par des sons différens, firent naître cette multiplicité de noms inconnus, soit de peuples, soit de pays : multiplicité qui embarrasse, et, on peut le dire, qui désespère les savans les plus patiens et les plus courageux, dès qu'ils veulent faire remonter leurs recherches aux époques primitives de l'histoire ou de la géographie. Géographie primitive.

D'autres causes concourent à rendre nulle la géographie primitive. Des chasseurs heureux subjuguèrent leurs frères plus faibles ou plus pacifiques, de là les premières petites *souverainetés* ; sans doute, elles changeaient de nom avec chaque nouveau maître que leur donna le hasard ou la naissance ; ce qui arrive encore en Afrique. Les peuplades qui vivaient de leur pêche ou de leurs troupeaux, dûrent,

(1) *Huldberg*, Disquisitio de Geographiæ orig. Jena, 1710. *Hauber*, Considérations sur l'Histoire de la Geographie (en allemand), 1731. *R. Vaugondy*, Essai sur l'Histoire de la Géographie, Paris, 1755. *J. Blair*, History of the rise and progress of Geography, Londres, 1784. *Sprengel*. Histoire des Découvertes géographiques, Halle, 1792. *Mannert*, Géographie ancienne, tome I, etc.

les premières, chercher à fixer des limites aux prétentions des tribus voisines ; de là les premiers *pays ou nations*, et cette division a dû avoir un peu plus de stabilité et de régularité que la première. L'agriculture acheva de donner une certaine durée aux dénominations des pays ; et la politique, devenue conservatrice des premières conquêtes, permit enfin à quelques royaumes de s'agrandir assez pour obtenir une place dans l'histoire, et pour se faire apercevoir comme des points lumineux dans l'immense nuit des siècles. C'est alors que le commerce et la navigation, prenant un essor plus audacieux, franchirent les montagnes et les mers. On raconta les merveilles que l'on avait vues, on peignit les obstacles qu'on avait surmontés, on remarqua les routes qu'il avait fallu suivre. La géographie existe, mais de nouveaux nuages offusquent ces clartés naissantes. Tel hardi marchand, pour faire valoir sa personne ou ses objets d'échange, épouvante ses crédules compatriotes par la peinture des monstres et des géans qu'il avait combattus, des gouffres et des zones enflammées qui, seuls, avaient pu arrêter sa course. D'autres fois un navigateur, arrivé chez des tribus dont il ignorait le langage, attribue aux pays qu'il avait visités, des noms que le hasard, le caprice ou l'orgueil lui dictaient. L'imagination si vive, si énergique chez toutes les nations primitives, revêt toutes leurs connaissances d'un vernis poétique qui, souvent, nous dérobe la vérité. Ainsi, la géographie a dû devenir, comme l'histoire, le dépôt commun de toutes les fables et de toutes les traditions populaires, jusqu'à ce que l'esprit de la science, qui n'est autre que l'esprit du doute, soumit à une sévère analyse les grossiers matériaux ramassés par des siècles plus crédules.

Berceau de la Géographie.

Telle a dû être la marche des connaissances géographiques sur tous les points habités du globe ; mais elle ne nous est connue qu'à l'égard d'un petit nombre de peuples, dont l'histoire nous a été conservée avec quelque degré de certitude. D'ailleurs, les progrès des découvertes ont dû être plus ou moins rapides, selon le caractère des

nations et leur manière de vivre. Les peuples agricoles ne sortent guère des fertiles contrées qui les nourrissent; voilà pourquoi les anciennes mappemondes des Indous ne présentent de clairement tracé que l'Indostan, la Perse, le Thibet et l'île de Ceylan (1) : la même raison doit faire rejeter les obscures traditions qui tendent à placer le berceau de la géographie sur les bords du Nil. Les Egyptiens ont pu tracer des méridiennes; les inondations périodiques ont pu leur rendre nécessaire l'art de lever des plans topographiques; mais cette application de la géométrie ne suppose point des idées géographiques chez un peuple qui avait la mer et la navigation en horreur; et la prétendue carte de Sésostris (2) est aussi problématique que les expéditions attribuées à ce héros, et que toutes les histoires égyptiennes avant Psammitichus. Il faut avouer que nous n'avons point d'aperçus géographiques, dignes d'attention, qui soient antérieurs à ceux de Moïse. A. M. 2,460. Les livres de cet historien, et ceux de ses successeurs, contiennent les notions des Hébreux, des Phéniciens, des Arabes, et des autres peuples de l'Asie occidentale (3). Après Moïse, le plus ancien auteur qui nous fournisse A. M. 3,000. l'idée d'une géographie, est Homère; il nous fait parcourir toute la sphère des connaissances, des traditions et des fables répandues en Grèce et dans l'Asie-Mineure (4).

Ressemblance des systèmes primitifs.

Nés de la même manière, tous les systèmes primitifs durent présenter quelques traits de ressemblance. Les bases communes aux premières géographies furent presque toutes prises dans les préjugés des siècles peu éclairés qui les virent naître. D'abord chaque peuple se crut naturellement placé au centre du monde habité. Cette idée était si généralement répandue, que chez les Indous, voisins de l'équateur, et chez les Scandinaves, rapprochés du pôle, deux mots, et même deux mots assez semblables, *midhiama*

(1) *Wahl*, l'Indost. et le Dekan I, 219. (2) *Apoll.* Argon. IV, 280.
(3) *Bochart*, Geogr. sacra. *Michaelis*, Spicileg. Geograph. hebræor.
(4) *Voss*, Cosmographie des anciens, en all. *Schœnemann*, Geographia Hom. *Schlegel*, de Geograph. Hom.

et *midgard*, signifiant tous les deux *la demeure du milieu*, étaient souvent employés pour désigner les contrées qu'habitaient ces deux peuples (1). L'Olympe des Grecs passait, comme le mont Mérou des Indous, pour le centre de toute la terre : on se représentait le monde habité comme un vaste disque, borné de tous les côtés par un Océan merveilleux et inaccessible ; aux extrémités de la terre, on plaçait des pays imaginaires, des îles fortunées, et des peuples de Géans ou de Pygmées. La voûte du firmament était supportée par des montagnes énormes ou par des colonnes mystérieuses.

Difficulté des voyages.

Ces rêves d'une imagination active ne pouvaient être dissipés par les premiers voyageurs ou navigateurs. « Trop » de dangers attendaient jadis celui qui eût voulu pénétrer » aux extrémités de la terre. Y parvînt-il même, il était » bien difficile de faire soi-même des observations au milieu » des déserts ou des peuples sauvages ; il l'était encore » plus d'apprendre quelque chose des gens dont on n'en- » tendait pas la langue : étant enfin de retour, une nou- » velle lutte attendait le voyageur ; il fallait résister à » l'esprit général et se respecter assez soi-même pour ne » pas débiter des fables que tout le monde était prêt à » accueillir. » Ce témoignage positif du judicieux Polybe (2) s'accorde parfaitement avec l'opinion d'Eratosthène, ce savant bibliothécaire d'Alexandrie, qui disait aux érudits de son tems, aussi mauvais critiques que les nôtres : « Ou reconnaissez qu'Homère a conté des fables sur les pays » visités par Ulysse, ou allez nous retrouver Eole avec le » sac dans lequel tous les vents étaient renfermés (3). » Les Grecs contemporains d'Homère étaient si peu avancés dans l'art de la navigation, qu'ils regardaient le retour de Ménélas de la côte d'Afrique comme un miracle (4) ; les Crétois et les Taphiens seuls étendaient leurs pirateries et leur commerce jusqu'en Italie et en Egypte (5). La seule

(1) *Wahl*, l'Indostan, I, 229. *Suhm*, Odin, 10. (2) *Polyb.* III.
(3) *Eratost.* ap. *Strab.* II, 16. *Casaub.* (4) Odyss. III, 319.
(5) *Ibid.* I, 284. XIV, 248—264. XV. 426.

nation qui savait naviguer en haute mer, la seule qui avait parcouru la Méditerranée, et pénétré dans l'Océan, cachait avec soin ses découvertes, ses entreprises et ses colonies. Les Phéniciens, déjà fondateurs, à l'époque dont nous parlons, d'Utique, de Carthage, de Gades et d'autres colonies, employaient sans distinction tous les moyens pour empêcher les autres nations de suivre leurs traces. Les Carthaginois faisaient jeter à la mer tout navigateur étranger qui s'approchait des côtes de la Sardaigne (1). Moins jaloux d'un peuple agricole et pasteur, les Phéniciens de Tyr associèrent les Hébreux à quelques-unes de leurs expéditions maritimes ; mais ces liaisons ne furent pas d'une assez longue durée pour agrandir considérablement la sphère des connaissances de ceux-ci.

Jalousie commerciale des Phéniciens.

A. M. 5,000.

Il ne faut donc chercher dans les livres de Moïse et dans les autres anciens écrits des Hébreux, que ce que l'ensemble du texte engage à y chercher, savoir des indications sur le siége primitif des nations de l'Asie occidentale. Chargé d'une mission plus sublime, l'auteur de la Genèse n'a pas voulu faire une géographie ; il ne s'explique point sur la structure générale de la terre ; il n'indique d'une manière reconnaissable d'autres grands fleuves que le *Phrat* ou l'Euphrate et le Nil, qu'il appelle fleuve de Mizraïm ou d'Egypte. Une chaîne de montagnes est nommée *Ararat;* et si l'on compare tous les passages où il en est parlé (2), on reste persuadé que c'est dans les branches du Taurus, répandues en Arménie et en Curdistan, qu'il faut chercher ces fameuses montagnes près desquelles l'historien hébreu place le second berceau du genre humain (3). Il est certainement remarquable que le point de départ d'où Moïse fait commencer la dispersion des peuples, est placé par lui à peu près dans le pays le plus central de toutes les contrées anciennement peuplées ; car les Indiens à l'est, les Scandinaves ou Goths au nord, et les Nègres ou Ethiopiens occidentaux, trois races très-anciennement établies

Géographie des Hébreux.

Le Phrat.

L'Ararat.

(1) *Strab.* XVII. (2) Gen. VIII, 4. Reg. II, 19. v. 37. *Isaïa*, XXXVII, 38. *Jerem.* LI, 27. *Tob.* I, 24. (3) *Bochart*, Phaleg. I, 3.

dans les contrées qui portent leur nom (1), se trouvent à peu près à des distances égales de la Mésopotamie ou de l'Arménie. D'un autre côté, on est frappé de l'extrême faiblesse de la population de l'Amérique, des terres du grand Océan et de l'Afrique méridionale, malgré la beauté et la fertilité de ces régions. Ces deux circonstances pourraient bien engager un historien judicieux à placer en Asie occidentale le point où a dû commencer la population du globe, s'il fallait absolument prendre un parti.

Anciens peuples d'Asie occidentale.

Mais, sans entrer dans des discussions interminables, bornons-nous à exposer ce qu'il y a de positif dans le texte de Moïse. Nous y voyons toutes les nations de l'Asie occidentale, que cet historien a connues, ramenées à trois familles (2) : l'une, celle de *Sem*, comprend des peuples pasteurs, habitant sous des tentes ; l'autre se compose des nations industrieuses et commerçantes, dont *Cham* est la souche ; enfin, au nord des deux autres, la race de *Japhet* établit ses belliqueux empires.

Concordance des traditions grecques et hébraïques.

Sur un de ces points, l'antique tradition des nations les plus éclairées coïncide d'une manière frappante avec les récits de Moïse. Cet auteur et plusieurs autres écrivains hébreux disent positivement que les contrées riveraines de la Méditerranée, les *îles des Gentils* furent peuplées par les descendans de Japhet (3). Or, les Grecs et les Romains font descendre le genre humain, c'est-à-dire, toutes les nations à eux connues, de *Japetus*, dont le nom ne diffère pas essentiellement de celui de Japhet (4).

Encouragés par cet accord vraiment surprenant, des hommes d'une vaste érudition ont cherché à fixer le nom et le siége primitif de chaque peuple, descendant de Japhet, de Sem, et de Cham ; mais comment supposer que de simples noms de familles aient été conservés à travers les vicissitudes des siècles ? Comment reconnaître les demeures

(1) *Homère*, *Pytheas*, etc. (2) Gen. X. 27. (3) Gen. X, 2, 4. *Num.* XXIV, 24. *Daniel*, VIII, 21. X, 20. XI, 2, 30. *Isaïe*, XXIII, 1, 12. *Ezech.* XXVII, 6. *Maccab.* I, 8, v. 5, etc. (4) *Hesiod.* Op. dies. v. 50. *Ovid.* Métam. I. v. 82. *Aristoph.* Nub. v. 994. *Hor.* I. od. 3.

ou les traces des tribus errantes qui n'élevaient aucun monument? D'ailleurs ces recherches n'appartiennent pas dans toute leur étendue au plan de ce traité; nous nous bornerons aux résultats géographiques les moins sujets à contestation.

Descendans de Japhet.

On reconnaît parmi les descendans de *Japhet* l'Ion ou *Iaon* des Grecs, père des Ioniens, dans *Iavan*; et *Madai* désigne vraisemblablement les Mèdes. Il y a d'autres noms d'une interprétation plus difficile; tels sont ceux de *Gomer*, de *Magog*, et autres: ils paraissent désigner des peuples voisins du Pont-Euxin et du Caucase. Cette mer inhospitalière, ces montagnes redoutables semblent être les limites de la géographie mosaïque du côté du nord; du moins les princes mêmes de l'érudition ne nous ont rien appris de positif dès qu'ils ont voulu conduire les fils de Japhet plus loin (1). Cependant *Thiras* pourrait bien avoir du rapport avec les Thraces, si voisins de l'Asie.

Iavan. Madai. Gomer, etc.

Sur Tharsis.

Un des descendans de Japhet, par Javan, est nommé *Tharschich*, et serait, selon Josephe, la souche des Ciliciens, dont Tarsus était la ville principale: cette opinion n'a rien d'invraisemblable; elle se rattache à l'explication du nom d'Iavan qu'on vient de donner, ainsi qu'à celle des noms *Dodanim* ou plutôt *Rodanim*, les habitans de Rhodes et d'*Elisa*, l'Eolide ou bien l'Elide. Mais il est difficile, malgré les efforts de quelques savans modernes (2), de voir dans ce Tharsis de la Genèse, le pays lointain dont les richesses furent l'objet des voyages entrepris en société par les Hébreux et les Phéniciens, du tems de Salomon. Saint Jérôme a observé, et M. Gosselin (3) a prouvé que le mot *Tharschich*, dans les passages où il est question des voyages que les Phéniciens et les Hébreux faisaient en partant du port d'*Eziongeber* sur la mer Rouge, ne dénote autre chose que « la grande mer » (4). Ce mot étant probablement

(1) *Bochart*, Phaleg. *Cumberland*, Orig. gentium. *Leibnitz*, *Suhm*, etc.
(2) *Hartmann*, Recherches sur l'Asie, I. 69. Comp. *Bredow*, Recherches géograph.. II. 253. (3) *Gosselin*, Rech. sur la géogr. anc. II, 126—185.
(4) *Wahl*, Indostan, I. 203. not.

égyptien et phénicien, les Juifs en ont pu bientôt oublier le vrai sens : ils auront cru que c'était le nom d'un peuple : et comme ils affectaient de retrouver tout dans Moïse, une main plus moderne aura intercalé ce nom dans le texte de la Genèse. Jamais, au reste, un mot n'a produit des recherches plus savantes, ni un plus grand nombre d'écrits.

Sur Ophir. Le seul *Ophir* peut lui être comparé à cet égard. Il paraît que l'*Ophir* d'où (1) les flottes de Salomon rapportaient les trésors de l'Indostan, et l'*Ophir* dont parle Moïse (2), étaient deux contrées absolument différentes, comme la différence orthographique des deux noms hébraïques aurait dû le faire voir aux savans qui ont discuté cette question, d'autant plus que dans la version des Septante, l'Ophir de Moïse est rendu par *Oupheir*, et celui des tems de Salomon par *Soopheira* (3). Le premier était sans doute une contrée de l'Arabie heureuse ; mais l'autre, la patrie des pierres-gemmes, des bois odoriférans, de l'or et de l'étain, semble devoir être cherché dans les Indes orientales. Les Phéniciens, ignorant probablement la nature des moussons ou vents périodiques, pouvaient bien avoir besoin de trois ans pour aller à la côte de l'Indostan méridional, pour y faire leurs achats et pour

A. M. 3,243. revenir aux ports de l'Idumée. Les successeurs de Salomon ayant perdu la souveraineté de ces ports, on conçoit que les navigations des Phéniciens et des Hébreux dûrent cesser; et cette première découverte de l'Inde n'eut aucune suite.

Mais, après avoir suivi les indications géographiques des écrivains hébreux jusqu'aux dernières limites de leur mappemonde vers l'Orient et le Nord (ce qui déjà nous a obligé de descendre à des siècles postérieurs à Moïse), il est tems de revenir à l'examen des pays désignés comme le séjour des

Descendans de Sem. *Semites* ou descendans de *Sem*. Les Hébreux étaient à même de bien les connaître, puisque c'étaient leurs frères et leurs voisins. Aussi, cette partie de la géographie hébraïque est bien précieuse ; elle indique l'identité d'origine de presque tous les anciens peuples des bords de l'Euphrate, d'une

(1) Chron. II, 3, 6, v. 6. אופיר. (2) Gen. X. 29. אופיר.
(3) Cp. *Miohael* Spicileg. géogr. héb. II. 184 sqq.

partie de l'Asie-Mineure, de la Syrie et de l'Arabie: identité parfaitement constatée par la ressemblance de leurs langues; car l'arabe, l'hébreu, l'araméen ou ancien syriaque ont autant de rapport entre eux que l'italien, l'espagnol et le français (1).

L'*Elam*, l'Elymaïs des Grecs, long-tems un royaume indépendant; l'*Assur* ou l'*Assyrie* et l'*Aram*, qui est la Syrie, rappellent incontestablement trois noms des fils de Sem; le dernier semble connu d'Homère qui en aura fait ses *Arimi*. Mais on ne s'accorde pas aussi bien sur *Lud*, qui nous paraît pourtant être la nation des Lydiens, si puissante dans l'Asie-Mineure. On dispute aussi pour savoir si les *Chaldéens*, si tristement célèbres dans l'histoire juive, descendent d'*Arphacsad*, qui est la souche des Hébreux et de tant d'autres peuples semitiques, et qui paraît s'être d'abord établi dans l'Arménie et dans la Haute-Assyrie, où l'on trouve une province *Arrapachitis*. On a même cherché à retrouver les Chaldéens tantôt dans les *Chalybes* des Grecs, tantôt dans les Scythes qui firent une invasion dans l'Asie; on en a voulu faire une race indigène qui serait la souche des Arméniens et des Curdes (2). Mais toutes ces discussions des savans modernes n'ont pu fixer le sens des indications vagues que les écrivains hébreux, postérieurs à Moïse, donnent en passant sur ce peuple d'abord féroce et conquérant, bientôt riche, civilisé et adonné aux sciences.

Elam. Assur. Aram, etc.

C'est dans l'Asie occidentale que la géographie hébraïque, d'accord avec tous les auteurs profanes, indique les plus anciens empires que nous connaissons. Leurs immenses capitales, *Babel* ou Babylone, et *Ninive* ou Ninus, ont disparu: nous cherchons en vain leurs décombres; mais le souvenir des Assyriens et des Chaldéens est conservé par l'histoire des peuples qu'ils ont soumis. Alors, plus encore qu'aujourd'hui, les ravages de la guerre changeaient l'état

Empires de l'Asie occidentale.

Babel. Ninive.

(1) *Voyez* les auteurs cités dans *Adelung*, *Mithridate*, I, 300 et suiv.

(2) *Michael*, Spicileg. géog. II, 77, 104. Supplém. ad lex. hëb. I, 1367. *Schlœzer*, dans *Eichhorn*, Répertoire orient., VIII, 113. *Friedrich*, dans *Eichhorn*, Bibliothèque orient. X, 425.

et les limites des pays qui devenaient la proie d'un conquérant. On amenait en captivité des nations entières; on leur assignait de nouvelles demeures (1). Dans les superbes capitales de Ninive et de Babylone, les princes captifs et les hommes les plus distingués parmi les nations conquises apprenaient à se connaître; des caravanes y apportaient tout ce qui était nécessaire au luxe barbare de ces tems; de semblables communications ont dû faire naître les idées élémentaires de la géographie. Toutes les grandes armées, qui dans ces siècles inondaient l'Asie occidentale, tiraient leur force principale de la cavalerie. Un écrivain hébraïque dit, en parlant des Chaldéens : « Leurs chevaux surpassent » en vitesse les panthères; leur cavalerie arrive comme un » essaim d'aigles, plus rapides que le vent (2). » Ces circonstances expliquent à la fois la rapidité des conquêtes dont parle l'histoire de ces siècles, et l'étendue des connaissances géographiques répandues parmi les peuples de l'Asie occidentale, mais qui semblent cependant se borner à ce qu'on pouvait connaître au moyen des voyages par terre.

Hébreux, Arabes et autres peuples.

Au midi des empires de Ninive et de Babylone, plusieurs peuples, amis de la liberté, changeaient de domicile au gré de leur humeur inquiète. La géographie des siècles les plus reculés distingue déjà les *Edomites*, connus des Grecs sous le nom d'Iduméens; les *Madianites*, très-anciennement adonnés au commerce, mais dont le nom disparaît bientôt; les *Nabaïoths* ou Nabathéens des Grecs et des Romains, tribu principale parmi celles du nord-ouest de l'Arabie, qui font remonter leur origine à Ismaël; beaucoup d'autres tribus arabes du centre et du midi, qui regardent comme leur souche *Joctan*, et parmi lesquelles les *Homérites* établirent, dans l'Yemen, un empire longtems heureux et puissant (3); enfin, les célèbres *Hébreux* qui, d'après leurs propres livres, sont en parenté avec tous ces peuples, et se disent comme eux descendans de Sem par Arphacsad; assertion confirmée par la ressem-

(1) *Jérém.*, c. 39. *Ezéchiel*, c. 30, etc., etc. (2) *Habacuc*. I., 6, 9.
(3) *Schultens*, Historia imp. Joctanid., II, 39, etc.

blance des langues (1). Moïse connaissait même le nom de *Hadramauth* ou Hazarmaveth, contrée d'Arabie, encore ainsi nommée de nos jours. De même que nos voyageurs modernes, il distingue deux cantons du nom de *Chavila* ou *Chaulan* (2). Il désigne Sana sous le nom d'*Uzal*, encore usité (3). Semblables aux Bédouins modernes, la plupart des anciens Arabes, et les Hébreux eux-mêmes, menaient une vie errante; rois de leurs déserts, au milieu de leur heureuse famille et de leurs troupeaux innombrables, ces patriarches n'avaient rien à envier aux monarques de la terre; ils ne demandaient au ciel qu'un peu d'ombrage, du gazon et une fontaine. Il y avait aussi des tribus agricoles; les Homérites élevèrent des digues pour retenir les torrens des montagnes, et des aqueducs pour en distribuer les eaux dans les champs (4). D'autres tribus ayant dompté le chameau, employèrent ce navire du désert à transporter en Syrie, à Babylone et en Egypte, les parfums et les pierres fines de l'Arabie heureuse, et, plus tard, les produits de l'Inde, que le commerce maritime amenait sur les côtes de l'Arabie (5). Il est impossible de déterminer à quelle époque ont commencé les liaisons des Arabes méridionaux avec l'Inde, et leurs établissemens sur la côte orientale d'Afrique; ils connurent l'art d'écrire (6); mais il n'est resté de leurs plus anciens ouvrages, que des poésies admirables, qui ne fournissent aucun renseignement géographique.

Etat de l'Arabie.

La troisième race d'hommes connue à Moïse et aux Hébreux, est représentée comme la postérité de *Cham* ou *Ham*, troisième fils de Noë; et les malédictions dont tous les écrivains hébreux la chargent, semblent prouver qu'elle a dû différer des peuples semitiques, soit pour la constitution physique, soit pour la langue et les mœurs. Les peuples peu civilisés représentent toujours comme ennemis du ciel ceux d'entre leurs voisins avec qui ils vivent en guerre. Le nom

Descendans de Ham ou Cham.

(1) Gen. X, 21, 25. (2) Gen. X, 7 et 29. *Michaelis* Spicileg. II, 202. *Hartmann*, Recherches, II, 25. (3) *Niebuhr*, descript. I, 291 (en all.) (4) *Reiske, de Arabum epochâ vetustissimâ*. Lips. 1748. (5) *Messudi*, Hist. Joctanid., p. 181. (6) *Iob.*, XIX, 24.

même de Ham ou Cham signifie en hébreu ou la couleur foncée de ces peuples, ou la chaleur du climat sous lequel ils habitent (1). Ce nom se retrouve évidemment dans celui de *Cham* ou *Chamia*, donné à l'Egypte par les indigènes dans les tems anciens et modernes (2). Il est également incontestable que le nom d'un des fils de Ham, Mizr (au pluriel Mizraïm, est le même qui, chez les Arabes et les Turcs, désigne encore aujourd'hui l'Egypte, principalement le Delta (3). Ce point de la géographie mosaïque semble donc très-clair, et s'il nous est impossible de retrouver d'une manière certaine tous les peuples indiqués comme descendans de Mizraïm, il nous est pourtant permis de croire que les Hébreux connaissaient toute l'Egypte et une partie des côtes africaines du golfe arabique. On ne peut guère non plus douter que le nom de *Kusch*, donné à un des fils de Ham, ne désigne les peuples de l'Arabie méridionale et orientale, où les géographes grecs et romains connurent les villes ou peuples de *Saba*, de *Sabbatha*, de *Rhegma*, et autres, dont les noms, selon les auteurs hébreux, appartenaient à des descendans de Kusch. Mais que, d'un côté, ces mêmes peuples se soient répandus autour du golfe persique, et que de l'autre ils aient envoyé une colonie en Abyssinie; ce sont des questions pour la solution desquelles ni les écrits des Hébreux, ni les autres monumens, ne nous fournissent des détails assez étendus et assez authentiques. (4).

Cananéens, Phéniciens.

La géographie des Hébreux présente des lumières bien plus sûres quand elle nous retrace l'ancien état de la Palestine. Cette contrée, théâtre d'une des plus anciennes révolutions physiques consacrées par l'histoire, de celle qui fit écrouler Sodôme et Gomorre dans les abîmes de la mer Morte (5), devait le nom sous lequel les Grecs la connurent, aux *Philistins*, peuple sorti de l'Egypte et qui avait d'abord cherché un asyle en Chypre (6). La Palestine était encore

(1) חם ou חום. *Forster*, Epist. p. 36. (2) *Plut.* in Iside. *Hartmann*, Egypten, p. 4. (3) *Edrisi* Africa, ed. *Hartmann*, p. 324. (4) *Michael*, Spicileg. géog. I, 143. *Eichhorn*. Prog. de Kuschæis; Arnstadt, 1774. *Ludolf*, etc. (5) *Busching*, dans les *Annales des Voyages*, V, 5.
(6) *Michael*. Spicileg. I, 278, 308.

habitée par une foule d'autres tribus, qui toutes descendaient de *Canaan*, fils de Ham. Cette circonstance pourrait servir à expliquer pourquoi les Phéniciens qui parlaient la langue cananéenne, trouvèrent tant de facilité à se répandre en Afrique. Le commerce florissant de Tyr et de Sidon nous étonnera moins lorsque nous nous rappellerons combien les auteurs hébreux nomment de villes murées dans la Palestine et dans la Syrie. *Damas*, *Hémath*, *Hébron*, *Jéricho*; existaient long-tems avant Athènes; *Sidon* est déjà célébrée par Homère; et la superbe *Tyr*, la reine des mers, nommée par les écrivains hébreux du tems de David, a dû préparer pendant plusieurs siècles cette grandeur commerciale dont le prophète Ezéchiel traça le brillant tableau à une époque où Rome, sous le premier des Tarquins, commençait à changer ses chaumières en des maisons. Les cèdres du Liban, les chênes de la Bazanée, les bois les plus précieux de *Chittim* (Citium en Chypre) servaient à la construction des flottes de Tyr; son port était le marché de l'Asie, de l'Egypte et de la Grèce; les caravanes de l'Arabie heureuse, venues d'*Aden*, de *Cane* et d'autres villes, y apportaient les pierres-gemmes, les épiceries et les étoffes de l'Inde; l'Egyptien y vendait ses toiles fines; Damas y envoyait ses laines, d'une blancheur éblouissante; l'argent, l'étain, le plomb, tous les métaux de l'Asie-Mineure y arrivaient par les vaisseaux de *Tarschisch*, qui peut-être ici désigne Tarsus en Cilicie; les Ioniens y achetaient des esclaves, et probablement toute sorte d'ouvrages de manufacture (1).

A. M. 2,950.

A. M. 3,385.

Commerce de Tyr.

Placés dans le voisinage d'une ville où refluaient tant de nations, les Hébreux, qui eux-mêmes vendaient aux Tyriens leurs blés, leurs huiles et les autres productions de leur sol (2), ne purent sans doute rester absolument étrangers aux connaissances géographiques répandues dans la capitale de la Phénicie. Mais en restreignant la sphère de la géographie hébraïque dans une limite qui ne dépasse guère le

Limites de la Géographie des Hébreux.

(1) *Ezéchiel*, XXVII, 5, 26. (2) *Id. ibid.* 17.

Caucase au nord, l'archipel de Grèce à l'ouest et l'embouchure du golfe arabique au midi, nous avons cru mieux apprécier le véritable esprit des antiques monumens de la Judée, que ne l'ont fait ces commentateurs trop zélés, selon lesquels Moïse aurait prétendu nous enseigner comment toute la terre habitable fut divisée comme par lots entre les descendans de Noë. Peut-on raisonnablement attribuer à Moïse des notions sur le nord et l'occident de l'Europe, lorsque chez des écrivains hébreux, qui lui sont postérieurs de six à huit siècles (1), les Chaldéens et les Mèdes, originaires des régions où sourdit l'Euphrate, sont dépeints comme des peuples qui habitent dans *le pays de la mi-nuit*, aux derniers confins des cieux et de la terre?

Obscurité de la Géographie des Phéniciens.

On s'attend peut-être à nous voir passer à la géographie des Phéniciens, voisins des Hébreux, et dont les grands voyages, selon l'opinion commune, remontent à l'époque où le Canaan fut envahi par Josuah. Quoi qu'il en soit de ces voyages, leur histoire détaillée n'ayant été tracée par aucun écrit contemporain d'une authenticité prouvée, et le *périple d'Hannon* même n'étant guère antérieur au tems d'Hérodote, nous croyons devoir passer à l'examen des premières idées géographiques d'un peuple à qui nous devons à peu près tout ce que nous savons de positif sur les découvertes des Phéniciens eux-mêmes. Je veux parler des Grecs.

Origine de la Géographie primitive des Grecs.

Les premiers élémens de la géographie des Grecs se trouvent dans deux poëmes nationaux et en quelque sorte sacrés, l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Tel était le profond respect des Grecs pour la géographie d'Homère, que l'on vit, même dans les siècles les plus éclairés, les savans discuter gravement jusqu'aux détails les plus évidemment fabuleux du voyage d'Ulysse, et vingt vers de l'Iliade fournir matière à un ouvrage divisé en trente livres (2). Si quelques esprits supérieurs; si un Hérodote, un Polybe, un Eratosthènes, osèrent secouer le joug de l'opinion commune en distinguant dans Homère les détails topographiques exacts et vrais, mais

(1) *Jérém.* VI, 22. XIII. 20, XXIII, 8. *Isaïah*, 5.

(2) *Strab.*, XXII, *in princ.*

circonscrits dans des limites très-étroites, d'avec les idées générales sur la structure du monde, puisées dans les préjugés de l'enfance du genre humain, et d'avec les aperçus, tour à tour vagues ou insensés, contradictoires ou fabuleux, qui, subordonnés à une fausse cosmographie, changeaient les régions éloignées en autant de pays de féeries et de merveilles; d'un autre côté, les écrivains les plus élégans et les plus goûtés du public, Strabon à leur tête, mirent leur esprit à la torture, pour trouver jusque dans les idées cosmographiques les plus fausses de leur poëte chéri, l'accord le plus admirable avec les découvertes plus modernes. Il en résulte que toute la géographie ancienne serait une énigme inexplicable, si l'on ne la faisait précéder d'un exposé de ces idées poétiques dont elle ne sut jamais se dégager entièrement.

Idées cosmographiques d'Homere.

Le bouclier d'Achille, forgé par Vulcain et décrit dans le dix-huitième chant de l'Iliade, nous présente d'une manière authentique l'idée-mère de la cosmographie de ces siècles. La terre y est figurée comme un disque, environné de tous les côtés par le *Fleuve Océan* (1). Quelque extraordinaire que nous puisse sembler la dénomination de *fleuve* appliquée à l'Océan, elle revient trop souvent chez Homère et chez les autres anciens poëtes, pour qu'on ne la croie pas littéralement conforme aux idées alors reçues. Hésiode décrit même les sources de l'Océan, placées à l'extrémité occidentale du monde (2), et la peinture de ces sources; est conservée d'âge en âge, chez des auteurs postérieurs à Homère de plus d'un millier d'années (3). Hérodote nous dit clairement que les géographes de son tems dessinaient leur mappemonde d'après les mêmes idées; la terre y était figurée comme un disque parfaitement arrondi, et l'Océan comme une rivière qui la baignait de toutes parts (4).

Le Fleuve Océan.

(1) Ποταμοιο μεν αστεος Ωκεανοιο. Iliad., XVIII, 606, Cp. XX, 7. XXI, 194, 195. Odyss. XI, 156, 157. XII, 1. (2) *Hes.* Théog., 775. (3) *Aeschyl.*, Prometh, 300. *Pind.* fragm. LXX, ed. Schneider. *Callimach.* Lav. Pall. 10. *Stat.* Theb. III, 409. *Sil. Ital.* XIII, 554. *Lucian.* Tragop. 91. *Quint. Smyrn.* X, 197. *Nonnus*, Dionys. XXIII, 281.

(4) *Herod.* IV.

Le rond de la terre, l'*orbis terrarum*, était, selon Homère, couvert d'une voûte solide, d'un firmament sous lequel les astres du jour et de la nuit roulaient sur des chars portés par les nuages; le matin, le soleil sortait de l'Océan oriental; le soir, il s'y précipitait vers l'occident; un vaisseau d'or, ouvrage mystérieux de Vulcain, le ramenait rapidement par le nord vers l'orient (1). Au-dessous de la terre, Homère place, non pas les demeures des morts, les cavernes de *Hades*, mais une voûte nommée le *Tartarus*, et qui correspondait à celle du firmament. Là vivaient les Titans, ennemis des Dieux; ni le souffle des vents, ni les rayons du jour ne pénétraient dans ce monde souterrain (2). Des écrivains, postérieurs à Homère d'un siècle, ont même déterminé la hauteur du firmament et la profondeur du Tartare. Une enclume, disaient-ils, serait neuf jours à tomber des cieux à la terre, et autant pour descendre de la terre au fond du Tartare (3).

La voute céleste.

Les limites du monde, dans la cosmographie homérique, sont naturellement entourées de beaucoup d'obscurité. Les colonnes du ciel et de la terre, dont *Atlas* est le gardien (4), portent on ne sait pas trop sur quel fondement; aussi disparaissent-elles dans les systèmes postérieurs à Homère. Cette même idée se retrouve chez les Indiens et chez les Hébreux. Hors de cette enceinte mystérieuse, « où finissait la terre, où commençait le ciel (5), » s'étendait indéfiniment le chaos, mélange confus de la vie et du néant, gouffre « où tous les élémens du ciel, du Tartare, de la terre et de la mer se trouvent ensemble, gouffre redouté des Dieux eux-mêmes (6). »

Les colonnes du ciel.

Telles étaient, du tems d'Homère et long-tems après, les idées des Grecs sur la structure du monde, idées qui, même après que les géomètres et les astronomes eurent reconnu la forme sphérique de la terre, continuèrent à influer sur les relations des voyageurs, des géographes et

Géographie véritable d'Homere.

(1) *Voss*, Lettres mytholog. en all. I, 27. (2) Iliad. VIII, 16, 495.
(3) *Hésiod.* Théog. 722. (4) Ἔχει κίονας. Odyss. I, 52.
(5) *Orph.* Hymn. LXXXII, 6. (6) *Hésiod.* Théog. 736.

des historiens; idées renouvelées et consacrées par les premiers géographes chrétiens (1), et qui encore aujourd'hui dominent dans le langage vulgaire de toutes les nations. Nous verrons bientôt comment les questions les plus obscures de la géographie ancienne s'expliquent naturellement dès qu'on les ramène à ce système fabuleux qui est leur source commune; mais auparavant cherchons à distinguer soigneusement, au centre de ce monde imaginaire, l'étendue des contrées véritablement connues à Homère, et sur lesquelles il a souvent donné des notions topographiques de la plus grande exactitude.

Europe et Asie, seules parties du monde admises.

Le rond de la terre tel qu'Homère le concevait, était partagé par le Pont-Euxin, la mer Egée et la Méditerranée, en *deux* parties, l'une septentrionale, l'autre méridionale, auxquelles, plus tard, Anaximandre appliqua les noms d'*Europe* et d'*Asie*, pris auparavant dans un sens plus étroit. Cette division, qui ne semble pas inconnue à Hérodote (2), et qui, avec des modifications et des contradictions, se maintenait encore du tems d'Eratosthènes, et même long-tems après (3); cette division, dis-je, nous fait comprendre pourquoi tant d'auteurs anciens ont pris le fleuve *Phasis* pour la limite de l'Europe et de l'Asie. Ce fleuve, ainsi que dans la suite la prétendue navigation des Argonautes nous le fera voir, était censé former la communication du Pont-Euxin avec l'Océan oriental, comme *le détroit d'Hercule* formait celle de la Méditerranée avec l'Océan occidental. Hécatée, en regardant le Nil (*le fleuve Ægyptos* d'Homère) comme un troisième canal de communication entre l'Océan et la mer intérieure, fit naître la première idée d'une troisième partie du monde; de là Libye, nommée ensuite *Afrique;* mais quatre siècles après Homère, le père de l'Histoire semble encore regarder l'Europe et l'Asie comme les deux seules parties du monde.

Le Phasis, limite de l'Europe.

Afrique.

(1) *Cosmas Indop.* ap. *Montfaucon*, II, 113. *Lactant. Augustin. Chrysostom.* Voyez la Préface de *Montfaucon*, p. 4. (2) *Hérod.* IV, 41, 42, 45; voyez ci-après. (3) *Eratosth.* ap. *Varr.* de R. R., I, etc. *Isocr.* paneg. 48. *Sall.* Jug. *Luc.* Phars. IX, 419. *Sil. Ital.* I, 194, 195. *Larcher*, Hérod. II, 191. *Gramaye* Africa illustrata, p. 2.

Le milieu du disque de la terre était occupé par le continent et les îles de la *Grèce, qui, du tems d'Homère, n'avait* pas encore de nom général. Le centre de la Grèce passait par conséquent pour être celui du monde entier; dans le système d'Homère, c'était le mont *Olympe*, en Thessalie; mais les prêtres du célèbre temple d'Apollon, à *Delphes*, connu alors sous le nom de *Pytho*, surent bientôt accréditer une tradition selon laquelle ce lieu sacré fut regardé comme le vrai milieu de la terre habitable (1). Au nord de ce point central, les contrées qui furent plus tard comprises sous la dénomination de Thessalie, semblent désignées chez Homère sous celle de la plaine des Pelasges, *Argos Pelasgicum* (2). Les Pelasges paraissent avoir été les plus anciens habitans de la Grèce. Parmi les nombreuses tribus de la Thessalie, il y en avait une qui portait le nom d'*Hellènes*, devenu dans la suite commun à tous les Grecs. Le Pénée, aux flots argentins (3), bornait au nord les nations grecques. Les parties les plus occidentales étaient l'Etolie, comprise sous le nom de *Calydon*, qui en était la ville principale (4); et le royaume du prudent Ulysse, composé des îles de *Same*, nommée depuis Cephalenie, *Ithaque*, *Zacynthe*, aujourd'hui Zante et autres, ainsi que de la partie du continent où fut depuis l'Acarnanie; car le séjour des voluptueux *Phéaciens*, l'île *Scheria*, depuis Corcyre et Corfou, était déjà hors de la Grèce : c'est la contrée la plus occidentale qu'Homère ait connue en détail; il la fait presque voisine de l'Océan (5). Les habitans de ces îles donnaient à la côte du continent de Grèce le nom d'*Epire*, c'est-à-dire, Terre-Ferme; cette province, qui devint grecque dans la suite, était le séjour de peuples très-féroces; cependant les *Thesprotes* sont désignés comme une nation adonnée au commerce maritime.

Point central du monde.

Provinces de la Grèce.

Epire.

(1) *Pind.* Pyth. VI, 1. *Eurip.* Ion, 223, 461. *Sophocl.* Oed. Tyr. 488. *Ovid.* Métam. XV, 630. *Strab.* Lib. XI. *Agathemer.* I, 1. *Pausan.* in Phocaicis. *Plut.* Cur. orac. desier. Liv. XXXVIII, 46. (2) Iliad. II, 681. *Strab.* p. 568 (ed. Almelov.) (3) Iliad. II, 752, 753. (4) Scyl. 245. Iliad. XIII, 218, XIV, 116. *Strab.* X, 525, ed. Basil. (5) Odyss. VI, 8, 204.

En allant de Pytho au sud, Homère indique en détail les nombreuses tribus de Béotie, quoiqu'il ne prononce pas le nom de cette province; l'Attique lui est connue sous le nom d'*Athènes* (1), et il remarque que les habitans étaient des Ioniens (2). Les anciens affirment qu'il a désigné tout le Peloponèse sous le nom général d'*Argos* (3). Il y distingue pourtant l'*Arcadie*, l'*Elide*, le petit Etat de *Pylus*, gouverné par le sage Nestor, et la ville de *Lacédémone* ou Sparte, capitale d'un Etat qui comprenait tout le tiers méridional de la presqu'île. Il ne parle ici ni des Pelasges, ni des Doriens, et ne fournit aucun renseignement sur les rapports qui ont dû exister entre ces deux anciennes races. Parmi les îles de l'Archipel, le poëte connaît, en allant du nord au sud, *Samothrace* avec sa haute montagne, *Lemnos*, *Ténédos*, *Lesbos* aux belles femmes, *Eubée* habitée par les *Abantes* qui avaient d'autres armes et d'autres mœurs que les Grecs, *Delos*, *Chios*, *Samos*, *Rhodos* et quelques autres; il vante la grande île de *Crète*, peuplée de nations qui parlaient des langues différentes, entres autre de Pélasges et de Doriens; il donne à Crète, dans un endroit quatre-vingt-dix, et dans un autre cent villes, c'est-à-dire, cantons indépendans (4). Laissons aux scoliastes modernes l'inutile soin de concilier ces deux passages; ce ne sont point les détails minutieux, mais les points saillans de la géographie homérique dont nous devons nous occuper.

Attique.

Iles de l'Archipel.

Au nord de la Grèce, le poëte nous montre les vastes régions de la *Thrace*, dans lesquelles il semble comprendre les contrées de *Piérie*, d'*Emathie* et de *Péonie*, qui dans la suite formèrent la Macédoine (5). Les fleuves Axius et Strymon lui sont connus, mais il ne nomme point l'Hébrus; il n'a aucune idée du Danube, indiqué un siècle plus tard chez Hésiode sous le nom d'*Ister*. Les peuples qui, selon Homère, vivaient du lait de cavales, sont, aux yeux de Stra-

Reste de l'Europe. Thrace.

(1) Odyss. III, 278. Iliad. II, 551. (2) Iliad. XIII, 685. (3) *Eustath.*, ad Iliad. I, 30. II, 108. VI, 152, 456. IX, 22, etc. Odyss. I, 344. IV, 726, 816, etc. (4) Iliad. II, 549. Odyss. XIX, 174. (5) Iliad. XIV, 226, 227, 229. IX, 4.

bon, des Scythes; mais le poëte paraît du moins avoir ignoré leur nom.

Nous avons vu l'île de Corcyre placée par le poëte au bout du monde civilisé, à l'extrémité de la mer immense. On ne peut donc pas s'étonner de ce que les côtes méridionales de l'Italie n'apparaissent aux regards d'Homère que dans un lointain obscur. L'endroit nommé *Temese*, où il fait aller les navigateurs de *Taphos*, île voisine d'Ithaque, pour échanger du fer contre du cuivre, peut aussi bien être *Tamesa* en Chypre, que *Tempsa* en Calabre (1).

Italie.

Le détroit qui sépare l'Italie de la Sicile est, pour ainsi dire, le vestibule du monde fabuleux d'Homère. Le triple flux et reflux, les hurlemens du monstre Scylla, les tourbillons de la Charybde, les roches flottantes, tout nous avertit que nous quittons les régions de la vérité et qu'il est tems de fermer nos oreilles aux chants de la sirène homérique. La Sicile elle-même, quoique déjà connue sous les noms de *Thrinacria*, est peuplée de merveilles; ici, les troupeaux du soleil errent dans une charmante solitude, sous la garde des Nymphes; là, les Cyclopes, munis d'un seul œil, et les Lestrygons anthropophages, éloignent le voyageur d'une terre d'ailleurs fertile en blé et en vin (2).

Détroit de Scylla et de Charybde.

Sicile.

Deux peuples vraiment historiques sont placés par Homère en Sicile; ce sont les *Sicaniens* et les *Siceli*, ou Siculi; il n'est pas toutefois décidé si les *Siceli* d'Homère demeuraient déjà dans l'île qui reçut d'eux son nom le plus usité, ou s'ils habitaient encore l'Italie, leur ancienne patrie (3); tout ce que nous savons par le poëte, c'est que les Grecs faisaient avec ce peuple un grand commerce d'esclaves: les amans de Pénélope proposent de leur vendre Ulysse (4); des esclaves siciliens se trouvent à Ithaque (5). Ce barbare commerce régnait probablement partout; même les Phéaciens hospitaliers faisaient profession d'aller enlever des esclaves sur la

Sicaniens et Siculs.

Commerce d'esclaves.

(1) *Odyss.* I, 184. *Didym.* ad hunc locum. *Strab.* VI, 284. Almel.
(2) Odyss. IX. 109, 111. (3) *Thuc.* VI, 2. *Timæus* ap. *Diod.* V, 6.
(4) Odyss. XX, 382. (5) *Ibid.* Odyss. XXIV, 211.

côte d'Epire (1); cependant, on ne traitait de cette manière que les étrangers; car, dans l'Odyssée, une vieille Phénicienne fait la remarque, « qu'on ne vend des hommes qu'à » des nations parlant une autre langue (2). »

Pays fabuleux de l'Occident.

A l'occident de la Sicile, nous nous trouvons au milieu de la région des fables. Les îles enchantées de *Circé* et de *Calypso*, ainsi que l'île flottante d'*Eole*, ne doivent point être cherchées dans le monde réel. La position arbitraire donnée par le poëte à ces terres; nous apprend toutefois que la Sicile, dans son système, tournait une de ses trois pointes vers le nord, l'autre vers l'orient et la troisième vers le midi, de sorte que sa côte septentrionale devenait occidentale (3). Or, ce renversement du triangle de la Sicile se retrouve précisément dans tous les systèmes des géographes grecs, et forme une de ces bases élémentaires sans lesquelles on ne peut reconstruire les cartes d'Erathosthènes et de Strabon (4).

Etendue de la Méditerranée.

La mer Méditerranée au-delà de la Sicile est tellement rétrécie dans le système d'Homère, qu'un seul jour suffit à Ulysse pour aller de l'île de Circé à l'entrée de l'Océan, et qu'il revint ensuite, dans une seule journée, du séjour de cette magicienne au détroit de Sicile (5). Quoiqu'il ne faille pas insister sur les distances dans un voyage fait sous les auspices de Circé, il est certain que les idées d'Homère à cet égard étaient à peu près celles de son siècle; car long-tems après, les historiens et les géographes continuèrent à placer l'entrée de la Méditerranée très-près de la Sicile. Hérodote ne connaît aucun endroit entre Carthage et les colonnes d'Hercule; un disciple d'Aristote, Héraclide du Pont, parlait de Rome comme d'une ville voisine de l'Océan (6). Dicéarque, autre élève d'Aristote, ne trouvait encore que sept milles stades de la Sicile aux colonnes (7); distance que, du tems de Strabon, on évaluait à treize milles stades :

(1) Odyss. VII, 8. (2) *Ibid.* XV, 452. (3) *Voss*, Cosmographie des Grecs, et notre *Carte de la Géographie primitive des Grecs*. (4) *Gosselin*, Géographie des Grecs, analysée. (5) Odyss. XI, 13. XII, 142, 260. (6) *Plut.* in Camill. (7) *Strab.* II, 105.

preuve frappante de la lenteur avec laquelle se développaient les connaissances géographiques chez les nations les plus policées de l'antiquité !

Les Cimmeriens.

La mappemonde homérique se terminait à l'occident par deux contrées fabuleuses, mais qui ont donné naissance à bien des traditions chez les anciens et à bien des discussions parmi les modernes. Près de l'entrée de l'Océan, et non loin des sombres cavernes où se rassemblent les morts, Ulysse trouve les *Cimmériens* « peuple malheureux » qui, toujours environné d'épaisses ténèbres, ne jouit jamais » des rayons du soleil, ni quand cet astre monte aux cieux » ni quand il descend vers la terre (1). » Plus loin, dans l'Océan même, et par conséquent hors des limites de la terre, hors de l'empire des vents et des saisons, le poëte

L'Elisée.

nous dépeint un pays fortuné qu'il nomme *Elysium*, « pays » où l'on ne connaît ni les tempêtes, ni l'hiver, pays où » murmure toujours un doux zéphyr, et où les élus de » Jupiter, arrachés au sort commun des mortels, goûtent » une félicité éternelle (2). »

Que ces fictions aient eu pour base une allégorie morale, ou la relation obscure d'un navigateur égaré ; qu'elles soient nées en Grèce, ou, comme l'étymologie hébraïque du nom des Cimmériens pourrait le faire présumer (3), dans l'Orient et plus spécialement en Phénicie ; toujours est-il certain que les grandes images qu'elles présentent, transférées mal à propos dans le monde réel, appliquées successivement à divers pays et embrouillées par des explications contradictoires, ont, pendant des siècles, singulièrement embarrassé la géographie et l'histoire. Les Phéniciens qui, déjà du tems d'Homère, avaient fondé *Gades* sur les bords de l'Océan, et qui tiraient l'ambre jaune du nord de l'Europe, se gardaient bien de dissiper des préjugés si propres à rehausser le prix de leurs découvertes, et surtout celui de leurs marchandises. Au contraire, leurs pompeux mensonges étaient passés en proverbe, même parmi

Application de ces fables.

(1) Odyss. XI, 14, 19. (2) *Ibid.* IV, 561. (3) מרירי Ténèbres épaisses. *Job.* III.

les Grecs (1). L'Occident resta donc le pays des fables. Lorsque, plus de deux siècles après Homère, la course aventureuse de Coléus de Samos eut procuré quelques notions sur les *Tyrrhènes* et les *Ligyes* (Liguriens), ainsi que sur *Tartessus*, le Pérou de ces temps, on se flatta d'avoir découvert la situation précise des îles enchantées de Circé, et du royaume flottant d'Eole; on l'avait vue, disait-on, cette redoutable entrée de l'Océan. On ne voulait point revenir du voisinage de l'Elysée sans avoir visité des peuples bénis du ciel, doués d'une stature élevée, ornés de toutes les vertus, et qui, dans ces heureuses contrées de l'Occident, voyaient leur vie se prolonger jusqu'à mille ans au moins. « Le nectar des fleurs était leur nourriture, la rosée du ciel était leur boisson (2). Ces *Macrobiens*, ou hommes à longue vie, ont dans la suite été transférés sous tous les climats, au gré de l'imagination des écrivains. Les fables se multipliaient. A l'Elysée d'Homère succédèrent plusieurs *îles Fortunées* (3), et quoique écloses dans la tête des poëtes, elles se maintinrent victorieusement dans l'histoire de la géographie: les voyageurs romains, dans un siècle plus éclairé, crurent même les reconnaître dans un groupe d'îles à l'ouest de l'Afrique, désignées aujourd'hui sous le nom de Canaries; et bien que ces observateurs y eussent en vain cherché les charmes que la tradition leur prêtait (4), cette fable, augmentée des fictions philosophiques de Platon et de Théopompe sur l'*Atlantide* et la *Méropide*, s'est perpétuée jusqu'à nos jours, et sert encore de thème à des rêves historiques.

A. M. 5,300.

Macrobiens.

Iles Fortunées.

Atlantide.

L'éclat que jetaient les îles Fortunées engagea la plupart des écrivains à rapprocher d'un climat aussi heureux les *Hyperboréens*, peuple merveilleux qui, d'un accord unanime, est représenté comme habitant au nord des monts Riphées, demeure ordinaire du vent Borée, tant redouté des Grecs; d'après une très-mauvaise physique, on les

Hyperboréens.

(1) *Suid.* φοινικον. (2) *Orph.* Argon. 1065. (3) *Hesiod.* Op. et dies. 169. *Pind.* Olymp. II, 129. (4) *Plut.* in sert. *Strab.* III, 150. *Plin.* VI, 32.

croyait, par cette position, à l'abri du froid souffle des vents du nord : c'est ce que veut dire leur nom. Mais ces monts Riphéens, nommés, chez les plus anciens auteurs, les *Rhipes* (1), n'étaient qu'un composé imaginaire d'objets réels en eux-mêmes ; les monts de la Thrace, où le Strymon prend sa source ; les régions où naît le Danube ; les Alpes, les Pyrénées, les monts Hercyniens et, en un mot, toutes les montagnes successivement connues en Europe (2) ; que dis-je ? le Caucase même et le mont Taurus en Asie (3), furent confondus sous cette dénomination générale, qui ne paraît être qu'un terme appellatif pour toute sorte de montagnes, emprunté à quelque idiôme slavon ou gothique (4). Quand on eut commencé à distinguer les Pyrénées, et plus tard les Alpes, on fut obligé de reléguer vers la Scythie (5) les monts Riphéens avec tout leur cortége de fables. Il paraît qu'Hérodote y chercha les Hyperboréens ; il regrette beaucoup de n'avoir pu en découvrir la moindre trace : il eût bien voulu demander de leurs nouvelles à leurs voisins les *Arimaspes*, gens très-clairvoyans, quoique n'ayant qu'un seul œil ; mais on ne sut pas non plus lui indiquer la demeure de ceux-ci (6).

Monts Riphéens.

Les Arimaspes.

Cet historien nous apprend que c'était à Hésiode qu'on devait les premières notions sur ces peuples merveilleux, ce qui est confirmé par un scoliaste qui attribue au même poëte les premiers contes sur les *Gryphons*, qui, non loin des Hyperboréens et des Arimaspes, gardaient les métaux précieux des monts Riphéens (7). Les relations d'Hésiode sont perdues ; mais les auteurs les plus rapprochés de son siècle placent les Hyperboréens, non pas au nord, mais à l'occident. C'est vers les sources de l'Ister que Pindare conduit les pas errans d'Hercule et de Persée lorsqu'ils

Les Gryphons.

(1) Eschyle, Aleman, etc. (2) Schol. *Apoll.* II, 677, IV, 282. Schol. *Soph.* Oed. Col. *Athen.* VI, 4. *Prob.* in Virg. Georg. III, 381. *Sil. Ital.* XI, 462. (3) *Eustath.* in Dion. Perieg. 663. (4) *Riff*, écueil, rocher, *dan. Hripat*, montagne, en slavon-wende de Carniole. (5) *Arist.* météor. I, 13. *Mela* III, 1. *Plin.* IV, 7, etc. (6) *Herod.* IV, 32. (7) Schol. *Æschyl.* Prometh. I, 803.

allèrent visiter ces peuples, qui, chéris d'Apollon, couronnés de laurier, passaient leur vie en danses et festins, exempts de maladies et de vieillesse : c'est de là, dit-il, que la Grèce reçut le premier plant d'olivier (1) ; peinture qui ne convient certainement pas aussi bien à la Scythie qu'aux régions voisines de l'extrémité occidentale des monts Riphéens. Aussi les îles enchantées, où les Hespérides gardaient les pommes d'or et que toute l'antiquité place à l'occident, non loin des îles Fortunées, sont-elles appelées *Hyperboréennes* par des auteurs très-versés dans les anciennes traditions (2). C'est aussi dans ce sens que Sophocle parle du jardin de Phébus, près de la voûte des cieux, non loin des *sources de la nuit*, c'est-à-dire, du coucher du soleil (3).

Déplacement des Cimmériens.

Tant de merveilles éclatantes, accumulées dans la partie occidentale de la mappemonde primitive des Grecs, en firent disparaître les Cimmériens et leurs ténèbres éternelles. A mesure que l'occident s'éclaircit par les rapports des navigateurs, on voit les historiens et les géographes pousser les Cimmériens au nord ; et comme il s'est trouvé, dans l'Asie-Mineure et en Germanie, deux peuples d'un nom assez semblable, les anciens ont cherché à combiner le peu qu'ils apprirent sur les courses guerrières de ces nations avec les anciennes descriptions poétiques ; de tout cela il résulte une telle masse de contradictions et d'obscurité, que l'on peut avec un avantage égal soutenir tout ce qu'on voudra sur l'origine, les migrations et l'extinction des Cimmériens ou Cimbres, dès qu'on prétend les regarder, à l'exemple des anciens, comme un seul et même peuple. Ce n'est pas la seule énigme géographique née des anciennes traditions fabuleuses. Les Hyperboréens furent à leur tour impitoyablement chassés de leurs jardins Hespériens par des voyageurs et des géographes mieux informés. Quand les noms historiques des Ibériens et des Celtes eurent rempli la partie

Déplacement des Hyperboréens.

(1) *Pind.* Olymp. III., 26, 45, 55. Pyth. X, 46. Cp. *Paus.* V, 7.
(2) *Apollod.* II, 5, 11, et la note de Heyne, p. 407. *Tzetzes*, Chil. II, 36.
(3) *Soph.* ap. Strab. VII, 295.

occidentale de l'Europe (d'ailleurs si resserrée encore dans les systèmes), on assigna aux Hyperboréens une île singulièrement fertile, et située dans l'Océan, vis-à-vis la Celtique ; île qui répond à peu près à la Grande-Bretagne (1). Plus de lauriers, plus d'oliviers ; mais il y a encore deux moissons chaque année. Toujours chéris d'Apollon, ils jouissent encore du privilége « de voir la » lune plus près d'eux que du reste de la terre. » L'île d'Albion étant, à son tour, devenue trop connue pour fournir un asyle à des fables, les géographes, comme Pline et Pomponius-Mela, transportèrent les Hyperboréens tout-à-fait aux extrémités septentrionales de la terre, en leur donnant un pays très-chaud et très-agréable, quoique situé sous le pôle même, puisque les jours et les nuits y étaient de six mois ; au surplus, ils vivaient toujours au sein de la paix, de l'innocence et de toutes les vertus ; ils ne connaissaient ni guerre ni maladie ; seulement ils s'ennuyaient quelquefois de trop de bonheur : alors, après un festin, la tête couronnée de fleurs, ils se donnaient la mort en se précipitant dans la mer du haut d'un certain rocher (2).

Manière de vivre des Hyperboréens.

Chez un auteur fidèle aux anciennes traditions (3), la douce température dont jouissait le pays des Hyperboréens est expliquée par la proximité momentanée du soleil, lorsque, d'après les idées d'Homère, il passe pendant la nuit par l'Océan septentrional pour retourner à son palais dans l'Orient. Cette tradition antique, qui le croirait ? n'a pas entièrement déplu à l'historien le plus philosophique des Romains ; Tacite ne rougit pas de rapporter que dans les extrémités de la Germanie on croyait entendre le bruit que faisait le char du soleil en se plongeant dans la mer, qu'on distinguait les rayons de sa tête, qu'on y voyait même apparaître les autres Dieux ; enfin, ajoute-t-il : « Je croirais » volontiers que de même que le soleil dans l'Orient fait » naître l'encens et les baumes, sa plus grande proximité, » dans les régions où il se couche, fait transpirer les sucs

Naissance de l'ambre jaune.

(1) *Hecateus*, ap. Diod. II, 47. (2) *Mela*, III, 5. *Plin.* IV, 12, &c.
(3) *Avien.* or. marit., 646—659.

» les plus précieux de la terre, pour former le succin (1). » C'est ce que les poëtes avaient dit long-tems auparavant ; c'est ce que dénotait la belle allégorie d'après laquelle le succin était les larmes d'or répandues par Apollon lorsqu'il était allé chez les Hyperboréens pleurer la mort de son fils Esculape (2), ou par les sœurs de Phaëton, changées en peupliers (3) ; c'est ce que dénote le nom grec de l'ambre jaune, *élektron*, pierre du soleil. Les savans grecs avaient, long-tems avant Tacite, dit que cette matière si précieuse était une exhalaison de la terre produite et durcie par la force des rayons du soleil, plus grande, selon eux, dans l'Occident et le Nord (4). Toute cette docte théorie est évidemment puisée dans le système cosmographique d'Homère ; elle vaut toujours autant que les explications moins merveilleuses, mais non moins fausses, que plusieurs historiens et géographes anciens tentèrent de donner de cette production naturelle (5) ; explications qui varièrent autant que leurs opinions sur le fleuve *Eridan*, aux bords duquel on trouvait le succin. Dans les premières traditions, recueillies par Hésiode, l'Eridan se montre dans les espaces vagues et obscurs qui occupent tout le nord-ouest de la mappemonde de ce siècle ; et l'idée de cet Eridan fabuleux qui s'écoulait dans l'Océan en traversant ce qu'on nomma plus tard la Celtique, se maintint dans toute l'antiquité (6). Cependant quelques Grecs qui voulaient être mieux informés, appliquèrent successivement ce nom au Pô, au Rhône, au Rhin, en réunissant même quelquefois ces trois rivières d'une manière qui nous doit paraître absurde, mais qui, rapportée à leur système (7), se conçoit aisément. Quand les voyageurs envoyés par Néron eurent fait connaître à peu près la vraie position du pays où naît l'ambre jaune (8),

L'Eridan vrai et fabuleux.

(1) *Tac.* German. 44—45. (2) *Apollod.* IV, 611. (3) Id. IV, 597. *Paus.* in Atticis, 6. *Ovid.*, etc., etc. (4) *Nicias*, ap. *Plin.* XXXVII, 3.
(5) *Strab.* IV, 202. V, 215. *Théop.* ap. *Seymn. Ch.* 369.—373—394.
(6) Schol. *Hesiod.* Théog. 338. *Hygin.* fab. 154. *Paus.* Att. 6. *Philost.* Icon. I, 11. *Val. Flac.* V, 431. *Basil.* Hexaëm. Hom. III, 6.
(7) *Phérécides*, ap. *Hyg.* 154. Schol. Germ. *Æsch. Eurip.* ap. *Plin.* XXXVII, 2, 11. *Apollon.* IV, 627. Cp. *Voss.* Cosmog. des anciens, p. 32.
(8) *Plin.* XXXVII, 3.

position obscurément devinée du tems d'Auguste (1), le nom d'Eridan resta comme un souvenir des siècles poétiques et fabuleux ; le Pô hérita de ce vain titre ; mais les érudits modernes ont persisté à vouloir retrouver jusqu'en Russie l'ancien Eridan d'Hésiode ; ils eussent dû en même tems y chercher quelques débris du char de Phaëton, ou plutôt imiter la sage méfiance d'Hérodote, qui déjà révoquait en doute l'existence de ce fleuve et des merveilles dont on avait orné ses bords (2).

Nous avons suivi les anciens jusqu'aux extrémités septentrionales et occidentales de leur monde fabuleux ; nous avons cherché à faire entrevoir l'ensemble de ces traditions primitives, au joug desquelles la géographie ancienne de l'*Europe* n'a pu se soustraire qu'après le laps de plusieurs siècles. Nous allons maintenant exposer en peu de mots les connaissances primitives des Grecs sur l'*Asie*. On sait qu'Homère décrit avec exactitude les lieux qui servirent de théâtre aux combats des Grecs et des Troyens. La ville d'*Ilion*, assise, avec sa citadelle *Pergama*, sur un des gradins inférieurs du mont *Ida*, au haut d'une belle plaine que baigne le *Simoïs*, venu des parties centrales de l'Ida, et le *Scamandre*, ou *Xanthus*, né, sous les murs de la ville, de deux sources, l'une chaude, l'autre froide (3) ; les changemens que le cours de ces rivières a subis vers leur embouchure, changemens qui, déjà avant le siècle de Strabon (4), avaient donné lieu à les faire confondre l'une avec l'autre ; le *royaume de Troie* avec ses neuf provinces, parmi lesquelles sont comprises les contrées habitées par les Lyciens, les Dardaniens, les Lélèges et les Ciliciens, vassaux de Priam ; tous ces objets, dis-je, ont fourni matière à de longues et savantes recherches faites sur les lieux, et dont le résultat a prouvé la scrupuleuse exactitude du poëte dans tout ce qui regarde le théâtre immédiat des

Asie d'Homère

Royaume de Troie.

(1) *Dion. Perieg.* 314. Comp. 288—293. (2) *Herod.* Voyez ci-a... Liv. III. (3) *Iliad.* XXII, 147, 148. XX, 216, 217. X, 209, 219. XII... 256, etc., etc. (4) *Demetrius* de Scepsis, ap. *Strab.* XIII, 288, A...

scènes décrites dans l'Iliade (1). Les *Dardaniens* habitèrent les rivages du canal connu aujourd'hui sous le nom de détroit des Dardanelles, et alors sous celui d'Hellespont. Homère paraît avoir compris la Propontide et le Bosphore, ou canal de Constantinople, sous la seule dénomination d'Hellespont. Il ne nomme pas non plus le Pont-Euxin ; mais il connaît, le long des bords de cette mer, les *Caucones*, les *Paphlagoniens*, parmi lesquels les *Heneti*, réputés les ancêtres des Vénètes, formaient la principale tribu (2) ; et les *Halizoni*, probablement voisins du fleuve Halys, et dont le pays, riche en mines d'argent, s'appelait *Alybe* : nom dans lequel Strabon croit voir les Chalybes, regardés par quelques-uns comme les ancêtres des Chaldéens (3).

Peuples sur le Pont-Euxin.

En se rapprochant de l'extrémité de la Mer-Noire, la géographie homérique prend de nouveau une teinte fabuleuse. Les *Amazones*, objet de tant d'opinions différentes, appartiennent encore à moitié à l'histoire ; mais la Colchide, le royaume du sage Aëtes (4) ne se montre aux regards du poëte que dans un lointain vague, dans un nuage de fables ; c'est un pays d'enchantement, peuplé de monstres et de merveilles ; il y place le palais du soleil et le théâtre des amours de ce dieu avec une des nombreuses filles de l'*Océan*, avec *Persé*, dont le nom rappelle un peuple célèbre ; d'autres poëtes connaissent également ce palais du soleil dans la capitale d'Aëtes, près les bords de l'*Océan* (5) ; circonstances qui, comparées avec la prétendue navigation des Argonautes par le Phasis dans l'Océan oriental, font assez voir qu'Homère avait, en général, les mêmes idées que les poëtes auteurs des Argonautiques, et que, dans son système et celui des premiers Grecs, l'Océan baignait les limites orientales du monde non loin de la Colchide : toutefois le *lac du Soleil* dont parle Homère (6), pourrait paraître une obscure allusion à la mer Caspienne.

Amazones. Colchide.

Phasis, Ocean oriental.

(1) *Wood*, on the genius of Homerus. *Lechevalier*, Voyage de la Troade. *Choiseul-Gouffier*, Voyage pittoresque de la Grèce, t. II. (2) *Iliad.* II, 852. *Strab.* XII, 638. XIII, 819. Alm. (3) *Strab.* XII, 661 sqq. *Paus.* I, 31. *Apollod.* fragm. 114. (4) Od. XII, 70, comp. X, 137. (5) *Mimnermus*, ap. *Strab.* I, 47. (6) Od. III, 1.

En allant de Troie vers le midi, nous trouvons les connaissances du poëte bien plus étendues : il connaît l'*Hermus*, le *Méandre* et les autres fleuves principaux qui baignent les côtes occidentales de l'Asie-Mineure. Le nom d'*Asie* semble borné par Homère à une petite contrée sur les bords de la rivière *Caystrus* (1) ; c'est là que les traditions des Grecs et des Asiatiques placent la demeure des personnages historico-allégoriques, auxquels ils attribuent l'origine du nom d'Asie (2) ; on y retrouve même plus tard une nation appelée *Asiones* (3) ; enfin, tout concourt à faire croire que le nom de ce canton délicieux, un des premiers habités par les Ioniens, est devenu, par une extension successive, celui d'une vaste partie du monde. Homère ne pouvait, dans son ouvrage, parler de l'établissement des Ioniens et des autres colonies grecques d'Asie, cette migration n'ayant eu lieu qu'un peu avant l'époque présumée de sa vie ; en se reportant à celle de la guerre de Troie, il nous montre les *Pelasges* et les *Méoniens* comme les principales nations de l'Asie occidentale : plus au sud-ouest étaient les *Cares* ou *Cariens*, déjà fondateurs de l'ancienne Milète, ville qui, rebâtie par les Ioniens, fut le premier siége de la navigation et du commerce des Grecs (4). Les *Lyciens* et les *Solymi* habitèrent la côte méridionale au pied du mont Taurus ; la plaine *Aleïenne* d'Homère a été retrouvée par des géographes grecs dans la Cilicie ; mais on ne saurait garantir cette explication. Le centre de l'Asie-Mineure était occupé par les *Phrygiens*, nation nombreuse dont le territoire s'étendait alors jusqu'aux bords de l'Hellespont.

Côtes de l'Asie-Mineure.

Asie proprement dite.

Asiones.

Hors de l'Asie-Mineure, et même dès qu'on a passé le cap Chelidonium, la géographie primitive des Grecs reprend un caractère vague. Les *Arimi* paraissent être les Araméens ou Syriens (5) ; mais est-ce de ceux de la Syrie, ou de ceux de la Cilicie, que parle Homère ? Les traces des éruptions

Arimes en Aram.

(1) Iliad. II, 1162. Αστις ap. *Dion. Perieg.* 856. et. *Eustat.*
(2) *Herod.* IV, 45. (3) *Callinus*, ap. *Strab.* XIII, 931. Alm.
(4) *Strab.* 941. Alm. (5) *Possidon.* ap. *Rochart*, Phaleg II, 5.

volcaniques auxquelles la fable de Typhon fait allusion, ont été cherchées par les uns dans la Judée, aux environs de la mer Morte (1); par les autres, dans le centre de l'Asie-Mineure, dans la contrée appelée *Katakekaumene*, c'est-à-dire, la Brûlée (2). Il y a bien moins de doute sur les relations des Grecs avec les *Phéniciens*, dont *Sidon* était alors la ville principale. Leurs étoffes teintes en pourpre, leurs ouvrages en or et cuivre, leur science navale, leur avidité, leurs ruses, fournissent à Homère plusieurs de ces traits moraux dont il aime à varier ses tableaux (3). Phéniciens.

L'antique réputation de l'Egypte avait frappé les oreilles d'Homère : il vante souvent la science médicale des Egyptiens : ils sont tous à ses yeux des enfans d'Esculape (4); il leur attribue même le talent précieux de savoir guérir les maladies de l'ame au moyen d'un suc nommé *Nepenthe*, c'est-à-dire *sans-souci*, et qui n'est probablement que celui du pavot (5). Homère sait même nommer *Thèbes aux cent portes*, gloire antique de cette capitale avait franchi la Méditerranée; mais il ne connaît le Nil que sous le nom d'*Ægyptos*, qui, en effet, était un des plus anciens de ce fleuve célèbre (6). A une journée de navigation d'une des embouchures du *fleuve Ægyptos*, le poëte connaissait le port et l'île de *Pharos*, séparés alors du continent par un canal de sept stades : les phoques se jouaient sur cette plage déserte, où brilla dans la suite la riche Alexandrie (7). En négligeant le vrai sens du mot *Ægyptos*, dans ces passages, quelques géologues modernes ont prétendu prouver que le Delta, du tems d'Homère, était encore couvert des eaux de la mer. C'est sur de semblables erreurs que se fonde presque toute l'érudition des géologues. Egypte. Le Nil. Pharus.

Depuis l'Egypte jusqu'aux extrémités de la Méditerranée, il n'a pas dû y avoir une très-grande distance sur la mappe- Libye.

(1) *Taylor.* ap. *Wood.* gen. of Hom. p. 50. (2) *Dem. Sceps.* ap. *Strab.* XII, 673. Basil. (3) Iliad VI, 289. XIII, 741. Od. IV, 611—. XIV, 288. XV, 414 sqq. (4) Odyss. IV, 231—232. (5) Od. IV, *Diod. Sic.* p. 87, ed. Rhodom. (6) Od. III, 300. IV, 355, etc., etc. *Wood. Sic.* I, 19. (7) Od. IV, 353—358. *Wood.* p. 93 sqq.

monde d'Homère, puisque, dans des tems bien postérieurs, l'auteur d'un livre attribué à Aristote (1) assure que la Méditerranée, immédiatement après le détroit des Colonnes, forme le golfe Syrtique. Homère connaît cette faible portion de l'Afrique sous le nom de *Libye*, « pays, dit-il, où les » agneaux naissent avec des cornes, où les brebis mettent » bas trois fois l'année; » description confirmée par d'autres témoignages (2). Il connaît aussi l'usage que les Africains font du fruit du *lotus*, et il conduit les pas errans d'Ulysse dans une île habitée par des *Lotophages*, ou mangeurs de lotos; île que les géographes ont prétendu retrouver dans celle de *Zerbi*, voisine de la petite Syrte.

Voyages de Ménélas.

Un voyage vers ces côtes si rapprochées de la Grèce paraissait, du tems d'Homère, une entreprise héroïque: Ménélas employa huit ans à visiter l'île de Chypre, la Phénicie, l'Egypte et la Libye; il n'y avait que des pirates qui, « *au risque de leur vie*, » allaient droit de l'île de Crète en Egypte (3). Dira-t-on que le poëte s'est plu à exagérer l'ignorance de ses compatriotes? Mais, deux siècles plus tard, les Théréens, chargés par un oracle de fonder Cyrène, eurent beaucoup de peine à trouver la route de Libye (4). L'Egypte resta un pays de fables et de merveilles jusqu'au siècle d'Hérodote (5).

Moins un siècle possède de connaissances positives, et plus il met de hardiesse dans les systèmes qu'il se crée. Les Grecs, du tems d'Homère, remplissaient l'Orient et le Midi de leur mappemonde, comme nous les avons vus en remplir l'Occident et le Nord, par des traditions obscures ou des fables amusantes. Depuis la communication supposée du Phasis avec l'Océan, dont nous venons de parler, jusqu'à l'autre entrée occidentale du même Océan, Homère place sur les bords du disque de la terre les *Ethiopiens*, « les plus » reculés des hommes, divisés en deux parties, l'une vers

Géographie fabuleuse de l'Asie.

Ethiopiens orientaux et occidentaux.

(1) *Arist.* de mundo, 3. (2) Odyss. IV, 85—86. *Herod.* IV, *Arist.* Hist. anim. VIII, 28. (3) Od. III, 73, 309. XIV, 257. (4) *Herod.* IV, 150. (5) *Herod.* II, 45. *Eratosth.* ap. *Strab.* XVII, 8, 2.

» le lever du soleil, l'autre vers son coucher (1).» Parmi ces Ethiopiens, habitaient les *Pygmées*, également répandus tout autour du bord méridional de la terre (2). Les *Eremhes*, voisins des Phéniciens et des Egyptiens, semblent être les Arabes, dont le nom oriental s'écrit aussi *Ereb* (3). Les successeurs d'Homère comprirent successivement sous la dénomination générale d'Ethiopiens les *Céphènes*, c'est-à-dire, les Perses, les Bactriens, les Indiens, enfin tous les peuples qu'on découvrit à l'Orient et au Midi(4); Hérodote même parle encore d'Ethiopiens d'Asie, et on a prétendu qu'il désignait sous ce nom les Colchiens (5); enfin, ces idées vagues des Grecs primitifs sur les peuples d'une couleur foncée, qu'ils regardaient tous comme une seule nation, n'ont jamais été entièrement effacées de la mémoire des générations suivantes. Mais la géographie fabuleuse de l'Orient et du Midi ne se développa que deux ou trois siècles après Homère; elle fut moins due aux nobles rêves de la poésie qu'aux espérances avides des marchands. L'*Inde*, avec ses fourmis chercheuses de trésors, et avec ses fontaines d'or; la *Sabée*, avec ses palais resplendissans d'or, d'ivoire et de pierres-gemmes, ne furent pas inventées par les enfans d'Apollon, mais bien par les adorateurs de Plutus. Du tems d'Homère, les caravanes grecques ne paraissent avoir eu aucun accès à l'intérieur de l'Asie. Intérieur de l'Asie.

L'ensemble de la géographie homérique, tel que nous venons de l'exposer, peut seul rendre intelligibles les traditions à moitié historiques, à moitié fabuleuses, par lesquelles nous connaissons la première navigation de long cours, faite par les Grecs, le fameux voyage des *Argonautes*. Ces navigateurs qui, chargés de la toison d'or, ne pouvaient, à cause des troupes colchiques, regagner la mer Noire par le Phasis, passèrent cependant pour avoir effectué par mer leur retour en Grèce. La plus ancienne tradition, parfaitement conforme au système homérique, laisse arriver Jason Voyage des Argonautes. A. M. 2,700.

(1) Odyss. I, 22—26. V, 282—287. Iliad. I, 423. XXIII, 206.
(2) *Strab.* I, 32. Basil. (3) *Bochart*, Phaleg. IV, 2. *Strab.* etc.
(4) *Strab.* I, 42. (5) *Larcher*, III, 333, not. 147.

et ses compagnons par le Phasis dans l'Océan oriental, ils font ensuite le tour du pays des Ethiopiens, et comme il n'y avait pas probablement de golfe Arabique sur les mappemondes de ces tems, les héros traversent la Libye par terre, traînant leur vaisseau avec eux, et parviennent, après un trajet de *douze jours*, aux rivages du golfe Syrtique et de la mer Méditerranée (1). Tant l'Afrique était facile à traverser dans ce beau siècle des fables! Un peu plus tard, Hécatée de Milète, ayant entendu ou cru entendre de la bouche des prêtres Egyptiens, que le Nil venait de l'Océan, ramena les Argonautes par cette route, en apparence plus raisonnable (2). Personne ne pensa à les faire arriver par le golfe Arabique; car les premiers Grecs qui en eurent quelque notion, le prirent pour un lac fermé de tous les côtés (3). Des poëtes et des historiens plus modernes, voulant mettre d'accord ces anciennes traditions avec les découvertes de leur siècle, conduisent les Argonautes par la *Palus-Méotide* et le *Tanaïs*, dans l'Océan septentrional, et ensuite autour des limites supposées du monde, par les contrées des Hyperboréens et des Cimmériens, jusqu'au détroit d'Hercule par lequel ils entrent dans la Méditerranée et arrivent à l'île Scheria (4). Telle est la route imaginée par le faux Orphée qui parle déjà de l'île *Ierne*, notre Irlande, des Alpes et du promontoire *Sacré*, comme de la pointe occidentale de l'Europe: notions reçues sans doute par les Phocéens, et qui prouvent que cet auteur ne saurait guère être antérieur à Hérodote. Enfin, quand les navigateurs Milésiens et Athéniens eurent constaté la non-existence du prétendu canal de communication entre la Palus-Méotide et l'Océan, les Argonautes furent censés avoir remonté l'Ister ou le Danube qui, même aux yeux des savans (5), passait pour se diviser en deux bras, dont l'un s'écoulait dans le Pont-Euxin et

Première tradition.

Deuxième tradition.

Tradition d'après le faux Orphée.

Système d'Apollonius.

(1) *Hes.* Theog. 340. Schol. *Apoll.* IV, 259—283. Schol. *Pind.* Pyth. IV, 44. (2) Schol. *Apoll.* ibid. *Herod.* II, 21. *Theoph.* Hist. VII, 17. (3) *Eratosth.* ap. *Strab.* I, 47. *Timosth.* ap. *Plin.* VI, 33.

(4) *Orph.* 1057. *Diod. Sic.* IV, 56. (5) *Scylax*, in Geog. minor. *Arist.* Hist. anim. VIII, 13. *Id.* de Mirab. ausc. p. 728. du Val.

l'autre dans l'Adriatique; c'est au moyen de ce fleuve à double cours qu'Apollonius de Rhodes ramène les héros grecs dans leur patrie, en dépit de la géographie et de la flotte de Colchiens qui bloquait le Bosphore.

Résumé. Voilà, ce nous semble, un exemple frappant de la marche progressive et lente des connaissances géographiques. Voilà en même tems une preuve incontestable de l'autorité dont jouissait le système demi-fabuleux dans lequel Homère a puisé ses notions cosmographiques. Si les Grecs ne s'étaient pas figuré la terre comme un disque rond, baigné par le fleuve Océan, partagé en deux par le Phasis et le détroit d'Hercule, comment les poëtes argonautiques auraient-ils pu imaginer les diverses routes par lesquelles ils conduisent leurs héros? Tout, au contraire, s'explique en admettant que la cosmographie imaginaire d'Homère fut celle de son siècle, et même, avec quelques modifications, celle de plusieurs générations suivantes.

LIVRE TROISIÈME.

Suite de l'histoire de la géographie. Voyages et connaissances d'Hérodote. Analyse des principaux points de la géographie de son siècle. A. M. 3,500—3,570.

Les vagues traditions et les contes merveilleux qui régnaient dans la géographie primitive des Grecs, auraient long-tems perpétué leur empire, si des guerres extérieures et intestines n'eussent forcé une partie des habitans de la Grèce de chercher dans des contrées éloignées une nouvelle patrie, ou du moins une mine de richesses et de puissance (1). Les Milésiens et les Mégaréens fondèrent des colonies de commerce tout autour de la mer Noire, où les Phéniciens n'avaient probablement jamais pénétré. Corinthe inventa les *trirèmes*, et peupla la Sicile de colonies dont pourtant la navigation paraît avoir été de peu d'étendue; l'Italie méridionale reçut d'eux le nom de *Grande-Grèce*. Les Phocéens, en fuyant le joug des despotes, firent connaître la Sardaigne, la Corse, la Gaule, où Marseille devint le terme de leurs destinées errantes; le Samien Coléus, entraîné par une tempête, passa le détroit des colonnes, et fut le premier des Grecs qui navigua sur le véritable Océan, bien différent de l'Océan fabuleux où la muse d'Homère avait conduit Ulysse. Coléus rapporta de *Tartessus*, pays de l'Espagne méridionale, des richesses qui enflammèrent le courage des navigateurs. Le jaloux Phénicien voulut en vain arrêter cet essor; il paraît que les Grecs surent même parvenir à se procurer quelques-unes des cartes géographiques et nautiques qui avaient servi à guider les vaisseaux phéniciens. Le Milésien *Anaximandre*, disciple de Thalès, indiqua, dit-on, la grandeur de la terre, composa même une sphère,

Colonies des Grecs.

A. M. 3,200—3,500.

Premières cartes connues.

(1) *Heyne*, Comm. sup. Cast. Epochis populorum Θαλαττοκρατησ. in Nov. Comm. Gott. I et II.

et traça la première mappemonde connue (1) : son compatriote *Hécatée* corrigea cette carte et l'accompagna d'un itinéraire du monde, cité par Strabon (2).

Imperfections de ces cartes.

Mais, comme Hérodote nous dit expressément que les géographes de son tems, postérieurs à Anaximandre et à Hécatée, figuraient la terre comme un disque exactement rond, baigné par l'Océan, il devient fort probable que la mappemonde des Milésiens ne s'éloigna point ou peu de cette idée reçue. Plutarque nous apprend qu'Anaximandre comparait la terre à un cylindre; Leucippe en fit un tambour, Héraclide un bateau (3); d'autres préféraient la forme cubique; il y en avait qui, avec Xénophane et Anaximène, regardaient la terre comme une haute montagne, dont la base s'étendait à l'infini, tandis que les astres en éclairaient les différentes parties en circulant autour d'elle (4). Tous ces tâtonnemens prouvent que la prétendue science géographique des philosophes ioniens était bien vague et bien obscure. Les cartes qu'ils tracèrent ont néanmoins pu renfermer les connaissances mutilées et dénaturées d'un peuple plus savant que les Grecs ne l'étaient alors.

Systèmes des philosophes.

Hérodote, ses voyages. A. M. 5,550.

Dans une semblable situation des esprits, c'était un phénomène que de voir s'élever un homme d'un jugement assez sain et assez ferme pour rejeter toutes les idées reçues, et n'ajouter foi qu'à ce qu'il avait vu de ses propres yeux ou appris de témoins oculaires. Cet homme extraordinaire, né à Halicarnasse, se nommait *Hérodote;* citoyen distingué d'une petite république commerçante, il est à présumer qu'il fut lui-même négociant; du moins c'est ainsi qu'on explique le plus naturellement et ses longs voyages et les nombreuses raisons qu'il sut se procurer parmi des peuples peu amis des Grecs, et son silence affecté sur la plupart des objets qui touchent au commerce (5). Quoi qu'il en ait été, Hérodote sut s'ouvrir des routes inconnues avant lui; il pénétra chez

(1) *Diog. Laërt.* II, 1. *Agathmer.* I, 1. *Strab.* I, 13. Alm. *Plin.* II, 9, 6. (2) *Strab.* XII, 828. Alm. (3) *Plin.* de plant. philosoph. *Aris.* de cal. II, 13. Météor. II, 1. *Diog. Laërt.* II, in Anaxim. *Manner.*, Géog. des Grecs et des Rom. (en all.) IV, 66.

les Péoniens qui paraissent alors avoir habité la Servie actuelle (1); il visita les colonies grecques du Pont-Euxin, et affirme avoir lui-même mesuré l'étendue de cette mer du Bosphore au Phasis (2); il parcourut l'intérieur des pays situés entre le Borysthène et l'Hypanis, qui font partie de la Russie méridionale (3); peut-être fit-il la route de la Palus-Méotide au Phasis; ou du moins il se procura, sur cette route comme sur l'étendue de la mer Caspienne, les renseignemens les plus exacts (4). A l'orient, ses voyages ont dû s'étendre jusqu'à Babylone et à Suza, capitale de la monarchie persane; il indique les moindres détails de la route, et parle souvent en témoin oculaire (5); le reste de la Perse lui était connu par les dénombremens officiels des armées et des gouvernemens dont il eut connaissance. Au midi, ses courses s'étendirent probablement aux extrémités de l'Egypte qu'il décrit les choses mémorables du pays, de manière à prouver qu'il y a fait un long séjour; il semble même connaître les routes commerciales des caravanes venant de l'Afrique intérieure, tant il sut capter la confiance ou flatter les intérêts des prêtres égyptiens, qui, probablement eux-mêmes, dirigeaient le commerce de leur pays (6). Hérodote visita les colons grecs de Cyrène, et tira d'eux quelques renseignemens utiles (7). Il avait certainement vu de ses propres yeux la Grèce d'Europe, sa description du célèbre défilé des Thermopyles étant la plus claire qui nous en soit restée (8). Enfin, il termina sa carrière dans l'Italie méridionale ou la Grande-Grèce; et c'est probablement là qu'il acheva sa précieuse histoire (9).

Renseignemens qu'il obtint.

Une seule nation refusa de communiquer à cet infatigable voyageur, des découvertes qu'elle regardait comme le secret de sa propre grandeur. Hérodote visita Tyr (10);

Comment il fut reçu à Tyr.

(1) *Hérod.* IV, 33. Ib. 49. (2) *Id.* IV, 81. Ib. 85. II, 104. (3) Id. IV, 52. Ib. 81. (4) Id. I, 202, 203. IV, 28. (5) Id. I, 192, 193. V, 52. (6) *Heeren*, idées sur le commerce des anciens, 290, 446 (en all.) (7) *Herod.* IV, 153. sqq. *Ibid.* 199. II, 32. (8) Id. VII, 176. (9) *Plin.* XII, 4. *Lucian. Euseb.*, etc., etc. (10) *Hérod.* II, 44.

... l'extrême faiblesse de ses connaissances sur l'occident de l'Europe et de l'Afrique, prouve assez qu'il ne sut obtenir aucun renseignement des Phéniciens ni de leurs colons.

Idées générales d'Hérodote.

Dépourvu, comme tous ses contemporains, des connaissances astronomiques et mathématiques, Hérodote ne pensa pas à réunir dans un système ses nombreuses découvertes partielles; seulement, il sent que ces découvertes s'accordent mal avec les idées reçues; il se trouve à l'étroit dans le monde d'Homère et d'Hécatée; il se permet même des railleries sur le *fleuve Océan*, qu'il n'a jamais pu trouver, dit-il, et sur la rotondité du disque de la terre, dont il n'a aperçu aucun indice (1). Il ne sait pas, et croit qu'aucun homme de bonne foi ne peut prétendre savoir si la terre est, ou non, entourée de toutes parts (2). On l'a dit, ajoute-t-il dans un autre passage, mais on ne l'a jamais prouvé. Ces doutes, parfaitement raisonnables dans la position où se trouvait Hérodote, ne l'ont pourtant pas empêché de retomber lui-même dans le système homérique, lorsqu'il veut donner quelques idées générales et positives. Il refuse encore d'admettre trois parties du monde; l'Europe, séparée selon lui de l'Asie par les fleuves Phasis et Araxès et par la mer Caspienne, lui paraît plus longue que l'Asie et la Libye ou l'Afrique, prises ensemble (3) : il n'en connaît pas les bornes ni à l'est ni au nord : pour l'Asie, au contraire, il croit qu'une flotte envoyée par Darius en a fait le tour depuis l'Indus jusqu'aux confins de l'Egypte (4). Un autre voyage, exécuté par les Phéniciens, sous les auspices du roi Nechos, a démontré, dit-il, que la Libye ou l'Afrique s'étend dans la même direction que l'Asie (5), c'est-à-dire, qu'elle se termine au nord de l'équateur. Cette opinion est encore clairement exprimée dans l'endroit où il dit que l'Arabie est la partie la plus méridionale de la terre habitable (6). Ces idées tiennent ... rs au système homérique, dans lequel l'Asie et la

(1) *Hérod.* IV, 36. (2) Id. IV, 45. (3) Id. IV, 40, 42, 45. (4) Id. IV, 44. (5) Id. *ib.* 42. Comp. 42 in fine. (6) Id. III, 107.

Libye formaient la moitié méridionale et orientale du disque de la terre.

Europe d'Hérodote.

Si maintenant nous considérons les détails de la géographie d'Hérodote, en commençant par l'Europe, nous y verrons des espaces parfaitement décrits, mais séparés par d'immenses lacunes. « Les Phocéens, dit-il, ont découvert » l'*Adriatique*, la *Tyrrhénie*, l'*Ibérie* et *Tartessus* » (1). Ce dernier pays, fameux par ses métaux précieux, était hors des Colonnes d'Hercule (2), dans l'Andalousie d'aujourd'hui; il y connaît *Gadeira* ou Gades, célèbre colonie phénicienne; il sait qu'on reçoit de l'étain et de l'ambre jaune des extrémités de l'Europe; mais il n'ose fixer la position des îles *Cassitérides*, d'où venait la première de ces marchandises, et le fleuve *Eridan* n'est à ses yeux qu'une fiction poétique (3). Dans ces contrées obscurément connues, il place quelque part aux bords de l'Océan, deux peuples, les *Cynésiens* et les *Celtes*; les successeurs ont cru les avoir retrouvés vers l'extrémité sud-ouest de la péninsule hispanique (4). On lui demanderait en vain des détails plus positifs sur les pays voisins de la Méditerranée. La Corse, nommée *Cyrnos*, et la Sardaigne, étaient connues par les colonies phocéennes (5). *Massilia* ou Marseille se trouve indiquée dans un passage, à la vérité, très-douteux (6).

Celtes Liguriens.

Dans le même passage, il est, selon quelques éditions, fait mention des *Ligyes* ou Ligures; ce nom joue un grand rôle dans la géographie la plus ancienne. Hésiode nomme les Liguriens à côté des Éthiopiens et des Scythes, deux grands peuples (7). Eratosthène donne à l'Espagne le nom de péninsule ligustique (8); Thucydide, copié par Etienne de Byzance, étend leur puissance jusqu'à l'Ebre, et même jusqu'au fleuve Sicoris, aujourd'hui Xucar, près de Valence (9); d'autres écrivains bornent la Ligurie aux

(1) *Hérod.* III, 163. (2) Id. IV 152. (3) Id. III., 115. (4) Id. I. 33. (5) Id. I. 170. V, 106. Comp. *Paus.* IV et X. (6) *Hérod.* V, in princ. (7) *Hes.* ap. *Strab.* VII, 300. (8) *Eratost.* ap. *Strab.* II, 92. (9) *Thuc.* VI, 2. *Steph.* in voce Ligystine.

Pyrénées ou aux Bouches-du-Rhône (1). De l'autre côté, une tradition place des colonies liguriennes sur le Tibre (2). Un poëte appelle Circé une magicienne de Ligurie (3), et les cygnes mélodieux de l'Eridan sont unanimement placés en Ligurie (4). L'accord de tant de circonstances ne permet guère de méconnaître ici le grand peuple des Celtes dont les tribus maritimes portèrent, dans leur propre langue, le nom appellatif de *Ly-gour*, c'est-à-dire, habitans des côtes.

Rome est encore inconnue à Hérodote; le nom d'*Italie* ne désigne que la grande Grèce. La Sicanie commence à s'appeler Sicile. Les *Hénètes* ou Vénètes habitent sur l'Adriatique. L'Illyrie, avec ses peuples, est vaguement mentionnée. La Macédoine paraît indépendante de la Thrace; la Grèce européenne présente des détails très-étendus, mais que nous ne pouvons exposer ici, où il ne s'agit que de la marche générale de la science.

L'Est de l'Europe.

Nous devons plutôt nous arrêter sur les bords de l'Ister, du Borysthène et du Tanaïs, où Hérodote a singulièrement avancé la géographie. Dans sa description du cours de l'Ister, il remonte depuis l'embouchure vers la source, en nommant les rivières qui s'écoulent dans ce fleuve, et qui sont au nombre de six du côté septentrional, et de dix du côté du midi (5). Parmi les premiers, on reconnaît avec certitude le *Porata*, notre Pruth, et le *Maris* qui est le Theisse, accru du Marosch. Parmi les dix rivières venant du midi, « la septième, nommée *Cius*, descend du mont » Rhodope, et traverse la chaîne de l'Hémus; » ce qui, appliqué aux meilleures cartes modernes, indique positivement l'Isca, près de Sophia, nommé *Oscius* par Thucydide (6). Si maintenant nous voulons, pour un instant, supposer qu'Hérodote ou quelque autre voyageur, en remontant le fleuve, ait pris la *Save* pour le bras principal au lieu du Danube (comme de nos tems il est arrivé pour le Mississipi et le Missouri), nous retrouvons sans difficulté les trois

Cours de l'Ister.

(1) *Scymn.* 200 sqq. *Scyl.* 2. *Apollon.* IV, 353. (2) *Dion. Hal.* aut Rom. I. (3) *Eurip.* Troad. 437. (4) *Voss*, Lettres Mythol. II, 12, en all. (5) *Hérod.* IV, 49. (6) *Thuc.* II, 6

rivières restantes dans le Morawa, le Drin de Bosnie et la Culpa : le premier est, comme le *Brongus* d'Hérodote, formé par la réunion de deux rivières dans une belle plaine; le dernier descend du mont *Albius*, dont le nom rappelle l'*Alpis* de notre auteur. Il résulterait de cette hypothèse de grandes facilités pour résoudre plusieurs questions embarrassantes. Pourquoi Hérodote place-t-il la source de l'Ister chez les Celtes, près d'une ville nommée *Pyrène* (1)? C'est que les peuples celtiques occupaient la chaîne des Alpes, et que le nom des Pyrénées (2), correspondait aux noms celtiques et germaniques *Brenner* et *Finster*, était appliqué à tous les pics colossaux parmi lesquels le plus voisin des Grecs était le mont Terklou; c'est aux pieds du Terklou que la Save prend sa source. Pourquoi tant d'auteurs (3) ont-ils représenté l'Ister comme s'écoulant à la fois dans le Pont-Euxin et dans l'Adriatique? Cette erreur s'excuserait aisément si l'on admettait que l'Ister des Grecs et des Illyriens n'était dans le fait que la Save, dont les sources sont très-rapprochées de celles des rivières de l'Istrie; circonstance que Pline a fait servir à expliquer la navigation des Argonautes, en supposant qu'ils avaient transporté leurs vaisseaux d'une source à l'autre (4).

Mont Pyrene.

Hyperboréens sur l'Ister, c. à d. la Save.

On conçoit, dans cette hypothèse, comment Pindare a pu transporter, vers les sources de l'Ister, l'heureux peuple des Hyperboréens avec leurs bosquets de lauriers et d'oliviers (5); opinion qui semble aussi avoir été celle du siècle d'Hérodote, puisque c'est par l'Adriatique qu'il fait arriver les présens que les Hyperboréens envoyaient à Dodone en Epire, et de là à Delos (6). Ce déplacement dans le monde fabuleux en occasiona beaucoup d'autres : bientôt les *Electrides* ou îles à ambre jaune (7) furent transportées aux embouchures du Pô, auquel on attacha le nom d'Eridan; alors

(1) *Herod.* II, 33. (2) *Arist. Mét.* I, 13. *Basil.* Hexaem. Hom. III, 5 *Ortel.* ad. Sall. fragm. p. 426. (3) *Scylax*, *Arist. Apollon.*, etc.
(4) *Plin.* III, 18. (5) *Pind. Olymp.* III, 25. *Pyth.* X, 46.
(6) *Herod.* IV, 33, 34. *Callim. Del.* 280, etc.
(7) *Theopomp.* ap. *Seymn.* 369—373. *Strab.* V, 215. *Mela*, II, 7.

on pouvait dire que l'ambre jaune naissait aux pieds des *Pyrénées*, c'est-à-dire des Alpes (1); il y eut même des historiens qui placèrent, dans ces environs, des *Cassitérides* ou îles à étain (2). Il est probable qu'une ancienne route de commerce, aboutissant du nord de l'Europe à la mer Adriatique, a fourni quelque fondement à ces traditions.

Pour en revenir à la géographie d'Hérodote, cet historien convient lui-même qu'il ne connaît pas les sources du Borysthène, et, ce qui est plus singulier, il ne parle pas des cataractes de ce fleuve : il nous a pourtant donné la meilleure relation que nous ayons sur les *Scythes*, peuples nombreux qui habitaient depuis l'Ister jusqu'au Tanaïs, divisés en plusieurs tribus. Les plus puissans étaient ceux des bords du Tanaïs, appelés les *Scythes royaux*; plus à l'orient, les *Scythes nomades* vivaient avec leurs troupeaux dans la plaine au nord de la Crimée, où, encore aujourd'hui, il ne vient ni arbres ni blés (3). Les *Scythes agriculteurs* occupaient les rives fertiles du Borysthène jusqu'aux environs de la ville actuelle de Kiow. Une autre branche des Scythes cultivateurs s'étendait vers les sources de l'*Hypanis* ou Bog, qui, de même que celles de *Tyras* ou Dniester, étaient alors de grands lacs, changés depuis en marais (4); les Scythes, selon Hérodote, étaient une branche des *Saces*, grande nation nomade à l'est de la mer Caspienne. Pour arriver en Europe, ils avaient passé l'*Araxes*, rivière à quatre embouchures, qui paraît être le *Rhas* ou Wolga (5), quoiqu'Hérodote n'ait pensé qu'à l'Araxes de Médie; mais il a pu facilement se tromper en exposant d'aussi vagues traditions. Les Scythes avaient expulsé des bords de la Palus-Méotide un peuple auquel les Grecs, et Hérodote à leur tête, appliquèrent le nom probablement fabuleux de *Cimmériens*, emprunté à la géographie d'Homère et des autres poëtes. Le peuple disparut

Les Scythes.

L'Araxes d'Hérodote.

(1) *Plin.* XXXVI, 2. (2) *Théop.* ap. *Scymn.* 390 sqq.
(3) *Hérod.* IV, 19. (4) *Rzaczinski*, Hist. Nat. Polon. p. 164.
(5) *Bayer*, de orig. Scyth. in Act. Petropol. I, 358, etc.

promptement de l'histoire, mais le nom resta au *Bosphore cimmérien*, qui est notre détroit de Caffa.

Caractère des Scythes.

Aucun mot scythique cité par Hérodote, ne se rapporte à la langue gothique; aucune ressemblance ne se trouve entre les divinités scythiques et celles des Goths. Ils avaient les cheveux roux, le corps gras et trapu; ils vieillissaient de bonne heure; tel est le portrait qu'en trace Hippocrate (1), voyageur presque contemporain d'Hérodote, et non moins véridique: ce portrait semble convenir aux tribus finniques, aujourd'hui reléguées au nord et à l'est de la Russie.

Voisins des Scythes; les Gètes, etc.

Parmi les nations voisines des Scythes, Hérodote distingue les *Gètes*, qui tenaient probablement à la race des Slavons, comme nous le démontrerons dans notre Europe; ils habitaient alors la Bulgarie actuelle, et passèrent ensuite l'Ister (2). Les *Agathyrses* occupaient la Transylvanie; les *Alazones*, peuple agriculteur, s'étendaient dans l'Ukraine polonaise; les *Neures* cultivaient du blé dans les plaines de la Volhynie. On ne saurait guère fixer la demeure des *Budini*, mêlés avec une colonie grecque, ni des *Melanchlènes*, ou «gens à manteau noir», accusés d'anthropophagie. Les *Sauromates* ou Sarmates, devenus dans la suite habitans de la Lithuanie, vivaient entre le Don, le Volga et le Caucase. Très-loin au nord-est, et vers les monts Ural, étaient les *Argippæi* (3), qui étaient chauves, c'est-à-dire qui portaient la tête rasée; ils avaient le nez écrasé, ils étaient réputés saints, passaient leur vie sous un arbre, se nourrissaient de végétaux et de lait, et ne prenaient jamais les armes. N'est-ce pas là le portrait d'un Lakir? et ne pourrait-on pas croire que la religion chamanique régnait déjà dans ces contrées? A l'est, dans une distance inconnue, une tradition reçue parmi les marchands grecs qui se rendaient chez les Argippæi, plaçait une nation d'*Issedones*; ils reparaissent plus tard dans la géographie, comme faisant partie du grand peuple de *Sères*, au nord de l'Inde. Il n'est

Les Argippæi.

Issedones.

(1) *Hipp.* aer. aq. loc. §. 92—113. Coray. (2) *Herod.* IV, 93. *Thuc.* II, 96. (3) *Herod.* IV, 23.

pas invraisemblable que le nom de *Tyrcæ*, qu'on trouve chez Pline et Pomponius-Mela (1), doive, dans le texte d'Hérodote, être substitué à celui des *Jyrcæ* (2). aurait alors connu par ouï-dire les Turcs ou anciens Ta[illegible] Tyrcæ ou Jyrcæ.

Ces connaissances surprenantes sur des peuples aussi éloignés n'étaient dues qu'au génie du commer[illegible] les rives du Borysthène, s'ouvrait une route vers [illegible] centrale, considérée par Hérodote comme l'est d[illegible] Europe. C'est sans doute à d'autres caravanes indiennes q[illegible] Hérodote dut les idées justes et précises qu'il eut sur la mer C[illegible]ienne; idées que les géographes suivans rejetèrent ou de[illegible]rèrent pour les adapter aux systèmes reçus. Mer Caspienne.

« La mer Caspienne, dit le père de l'histoire (3), est une mer par elle-même, et n'a aucune communication avec l'autre; car toute la mer où naviguent les Grecs, celle qui est au-delà des Colonnes d'Hercule, qu'on appelle mer Atlantide, et la mer Erythrée, passent pour n'être qu'une même mer. La mer Caspienne est une mer distincte et bien différente; elle a autant de longueur qu'un vaisseau qui va à la rame peut faire de chemin en quinze jours; et dans sa plus grande largeur, autant qu'il en peut faire en huit. Le Caucase borne cette mer à l'occident; à l'est, s'étendent les vastes plaines des Massagètes. »

Un savant à qui l'histoire de la géographie doit des recherches nouvelles, pense que la mesure donnée par Hérodote est rigoureusement exacte. « Hérodote, dit M. Gos- » selin, évaluait la marche d'un vaisseau à 700 stades. » Or, quinze jours de marche à 700 stades, en font » 10,500, et 10,500 stades de 3,111 $\frac{1}{9}$ au degré, valent » 189 lieues marines. Cette mesure est précisément celle » des côtes occidentales de la mer Caspienne, depuis l'em- » bouchure du Jaik jusqu'à celle du Kur, l'ancien Cyrus, » dans le pays des Caspiens, où était autrefois le principal » entrepôt du commerce de cette mer. Peu après le Kur, » la côte se dirige vers l'est jusqu'à Esterabad, et trace la Mesure de cette mer.

(1) *Plin.* VI, 7. *Pomp. Mel.* I, 21. (2) *Hérod.* IV, 22.
(3) Id. I, 202, 204.

» plus grande largeur de la Caspienne dans un espace de » 100 lieues ou de 5,600 stades, lesquels, divisés par » 700, donnent exactement les huit journées de navigation dont parle Hérodote (1). »

D'autres savans qui n'aiment point à admettre l'usage de stades différens, considèrent les mesures d'Hérodote comme prises le long des côtes; et alors elles se trouvent encore justes en stades olympiques ordinaires de 600 au degré (2). Dans tous les cas, il offre ici une vérité précieuse pour l'histoire de la géographie : c'est que, du tems d'Hérodote, les marchands des colonies grecques du Pont-Euxin avaient eu connaissance de la vraie nature de la mer Caspienne, et que cette découverte avait été admise par Hérodote, qui ne cherchait point à réunir dans un système les vérités partielles qu'il apprenait. Du tems d'Alexandre, les idées vraies sur la mer Caspienne n'étaient pas encore effacées, puisqu'on croyait que le Tanaïs prenait sa source à l'est de cette mer, pour venir se jeter dans la Palus-Méotide; ce qui suppose nécessairement que la mer Caspienne était censée former un lac isolé (3), comme Aristote le dit expressément (4). Mais aussitôt que les géographes postérieurs, un Eratosthènes, un Hipparque, un Strabon, eurent cherché à encadrer les connaissances acquises dans un système régulier, ils durent s'apercevoir que les lieux dont parlait Hérodote, d'après la manière dont on les orientait, s'étendaient au nord et au nord-est, fort au-delà des limites de la terre habitable, telles que ces géographes les fixaient. Ils rejetèrent ou resserrèrent la géographie d'Hérodote. L'Océan septentrional, tel qu'on l'imaginait alors, occupait la moitié de l'espace où se trouve la Russie. L'embouchure du Wolga semble présenter un détroit large de 4 stades; et ce prétendu détroit paraissait communiquer avec l'Océan. Cette *hypothèse* une fois admise, on imagina

Erreurs des géographes postérieurs.

(1) *Gosselin*, Observations sur les mesures, etc., p. 19. (2) *Mannert*, Géogr. des Grecs et des Romains, IV, 336—340. (3) *Strab.* XI, 509, 510. Almel. *Plin.* VI, 16. (4) *Arist.* Météor. II, 1, p. 768, ed. du Val.

même un voyage de Patrocles, amiral de Séleucus, qui, parti du Gange, aurait fait le tour de l'Asie par l'est, et serait entré dans la mer Caspienne par le nord (1). Toutes ces fables disparurent, lorsqu'éclairés enfin par des découvertes nouvelles, conformes à celles du siècle d'Hérodote, un Marin de Tyr et un Ptolémée se décidèrent à repousser plus au nord l'Océan, cet antique horizon de la géographie. Mais, en redevenant un lac sur les cartes de Ptolémée, la mer Caspienne conserva, jusqu'au dix-huitième siècle, la forme comprimée et arrondie que les erreurs précédentes lui avaient communiquée ; et, placée de l'ouest à l'est, au lieu de l'être du sud au nord (comme Hérodote a dû le concevoir), cette mer, ou, pour mieux dire, la figure imaginaire qu'on en traçait, dut rencontrer les embouchures de l'Oxus et de l'Iaxartes ; aussi s'imagina-t-on long-tems que ces fleuves se déchargeaient dans la mer Caspienne (2).

Asie d'Hérodote.

Passons aux connaissances qu'Hérodote avait sur l'Asie, qu'il regardait comme bien moins étendue que l'Europe (3). « Voici, dit-il (4), de quelles parties elle se compose. Les » Perses demeurent vers la mer méridionale ou Erythrée. Au- » dessus, vers le nord, habitent les Mèdes, les Sapires ; et, » par-delà les Sapires, les Colchidiens qui touchent à la mer » où se jette le Phase. Ces quatre nations s'étendent d'une mer » à l'autre. De là, en allant vers l'occident, on rencontre deux » péninsules opposées qui aboutissent à la mer ; l'une, du côté » du nord, commence au Phase, s'étend vers la mer le long de » l'Euxin, jusqu'au cap Sigée dans la Troade : du côté du » sud, cette péninsule commence au golfe Myriandrique, » adjacent à la Phénicie jusqu'au promontoire Triopeum ; » elle est habitée par trente nations différentes. L'autre pé- » ninsule commence aux Perses, et s'étend jusqu'à la mer » Erythrée ; et le long de cette mer, elle comprend la Perse, » ensuite l'Assyrie et l'Arabie ; elle aboutit au golfe Arabi- » que, où Darius fit conduire un canal qui vient du Nil. De

(1) *Strab.* XI, 518. *Plin.* VI, 17. (2) Voyez ci-après, L. VI. (3) *Herod.* IV, 42. (4) Id. *ibid.* 37.

» la Perse à la Phénicie, il y a un grand et vaste pays. De-
» puis la Phénicie, la même péninsule s'étend le long de
» cette mer-ci, par la Syrie, la Palestine et l'Egypte, où
» elle aboutit; elle ne renferme que trois nations. Voilà com-
» ment sont les parties de l'Asie, à l'ouest de la Perse. Les
» pays situés vers le soleil levant, au-dessus des Perses,
» des Mèdes, des Sapires, des Colchidiens, sont bornés à
» l'orient par la mer Erythrée; au nord, par la mer Cas-
» pienne et par l'Araxes, qui dirige son cours vers le lever
» du soleil. L'Asie est habitée jusqu'à l'Inde; plus à l'est,
» s'étendent des contrées désertes, et personne ne saurait
» dire ce qu'il en est. »

Navigation de Scylax.

« La plus grande partie de l'Asie, continue Hérodote (1),
» fut découverte par Darius. Ce prince voulant savoir en
» quel endroit de la mer se jette l'Indus, qui, après le Nil,
» est le seul fleuve dans lequel on trouve des crocodiles,
» envoya, sur des vaisseaux, des hommes sûrs et véridi-
» ques, et entr'autres Scylax de Cariande, partis de la ville
» de Caspatyrus. Ils descendirent le fleuve vers l'aurore et
» le lever du soleil; de là, naviguant vers l'occident, ils ar-
» rivèrent enfin, le trentième mois après leur départ, au
» même port où les Phéniciens s'étaient embarqués autre-
» fois par l'ordre du roi d'Egypte pour faire le tour de la
» Libye. Ce périple achevé, Darius subjugua les Indiens,
» et régna sur cette mer. C'est ainsi qu'on a reconnu que
» l'Asie, si l'on en excepte la partie orientale, ressemble en
» tout à la Libye. »

Hérodote veut sans doute dire que les côtes d'Asie ne s'étendent pas plus au midi que celles de l'Afrique; il regardait, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, l'Arabie comme la contrée la plus méridionale de la terre (2); il paraît qu'il connaissait la partie supérieure du cours de l'Indus depuis sa source jusqu'aux confins de la Cachemire, que les recherches les plus récentes ont démontré être en effet dirigée du nord-ouest au sud-est (3).

(1) *Hérod.* iv. 44. (2) Ci-dessus, p. 49.
(3) *Wahl*, Indostan, I, 573 sqq. *Plin.* VI. 23.

Détails historiques.

Notre plan ne nous permet point de suivre Hérodote dans tous les passages où il décrit l'état moral et civil des peuples de l'Asie. Dans l'aperçu qu'il donne des revenus de l'empire persan, on remarque, parmi les peuples tributaires, les noms des *Parthes*, des *Chorasmiens* et des *Sogdiens*; les deux derniers se conservent encore aujourd'hui dans ceux des provinces de Khowarezm et d'Al-Sogd. Les *Bactriens* sont, après les Indiens, les peuples les plus orientaux de la monarchie persane et de la Géographie d'Hérodote (1). A l'est de la mer Caspienne, sont les féroces *Massagètes* qui dévorent leurs parens courbés sous le fardeau des ans: l'or et le cuivre abondent chez eux, les autres métaux leur manquent (2). Hérodote connaît l'antique route commerciale entre l'Inde et l'Europe, par le nord de la mer Caspienne: les marchandises étaient transportées, à ce qu'il paraît, sur le Haut-Indus et sur l'Oxus, et ensuite par caravanes (3). Au midi, l'Arabie passait pour la patrie des parfums, des baumes et des aromates. Les *Éthiopiens d'Asie*, qui nous rappellent ceux d'Homère, se distinguaient de ceux d'Afrique par des cheveux non crépus (4); ce nom comprenait peut-être tous les peuples d'un teint foncé, et qui occupaient les côtes méridionales de la monarchie. Les Indiens, soumis à la Perse, d'après nous de notre auteur, demeuraient sur le Haut-Indus; ils cultivaient le coton, et en fabriquaient des étoffes. Ils ramassaient beaucoup d'or d'une manière qui, au premier abord, paraît fabuleuse. « D'énormes fourmis, » dit Hérodote, demeurent dans le désert, à l'orient de » l'Inde; elles ramassent des tas d'or mêlé de sable; les In- » diens vont, avec leurs chameaux les plus rapides, à la re- » cherche de ces trésors; mais si les fourmis les surprennent, » il est difficile d'en échapper avec la vie (5). » Ce conte se trouve répété, avec de nouvelles circonstances, par des voyageurs du temps d'Alexandre (6). En comparant tous les té-

Bactriens.

Massagètes.

Sur les fourmis qui ramassent de l'or.

(1) *Herod.* III, 91. (2) Id. I, in fin. (3) *Sprengel*, Asien. V, 2e part. 63.
(4) *Herod.* III, 94. VII, 74. (5) *Herod.* III, 102, 105, 106.
(6) *Nearch.* ap. *Arrian.* Ind. edit. Blanc. 537, et ap. *Strab.* XV, 705. Almel. *Daimachus*, ap. *Strab.* II, 70. *Mégasthènes*, ap. *Strab.* XV, 706, ap. *Arrian.* 538. *Plin.*, XI, 36. XXXIII, 21. *Elien.* *Mela*, etc., etc.

moignages qui nous restent à cet égard, il semble que c'est une espèce d'hyène ou de chakal, fréquente sur le plateau de Tartarie, qui a donné naissance à un conte en apparence aussi absurde. Cet animal, dont le nom indien aura eu quelque ressemblance avec le nom grec qui désignait une fourmi, a, dit-on, l'habitude de faire des tas de sable sous lesquels il place sa tanière; or, les sables du plateau de Tartarie sont généralement chargés d'or (1). C'est d'une manière à peu près semblable qu'on a cherché à expliquer la tradition sur les *griffons*, dont quelques écrivains ont fait un animal monstrueux, habitant le nord de l'Inde (2), tandis qu'Hérodote les désigne simplement comme les gardiens des mines d'or, près des Hyperboréens dans la Scythie (3). La tradition d'Hérodote, empruntée d'un très-ancien poëme d'Aristéas, semble contenir quelque allusion aux plus anciens travaux de mines, faits dans les montagnes centrales de l'Asie par les Igours, les Tchoudes et autres anciens peuples. L'imagination des Grecs a enveloppé d'un nuage de fables ces traces d'anciens voyages faits dans l'Asie centrale.

Les griffons.

Afrique d'Hérodote.

Mais il est tems d'en revenir à des choses positives, et de jeter un coup d'œil sur la troisième partie du monde, connue d'Hérodote. L'*Afrique*, dans l'idée du père de l'histoire, se terminait bien au nord de la ligne équinoxiale, comme nous l'avons déjà remarqué. Même dans le triangle ainsi resserré de la péninsule africaine, l'Egypte seule est décrite avec clarté; ses villes, ses monumens, les productions du sol, les mœurs des habitans, et les institutions sous lesquelles ils vivaient, tout est dépeint avec l'exactitude d'un témoin oculaire. Hérodote avait été lui-même jusqu'aux cataractes (4); la mesure qu'il donne des côtes de l'Egypte, depuis le lac Serbonis au golfe Pluthinètes (5), est juste lorsqu'on les évalue en stades égyptiens à 1,119 au degré, et concourt à prouver que le Delta ne s'est guère accru depuis 3,000 ans.

Egypte.

(1) Comte *Veltheim*, Diss. sur les fourmis, etc. Hertstadt 1790. *Walh*, Indost. I, 481 sqq. (2) *Ctesias* et *Elien*. (3) *Hérod.* III, 116. IV, 13. *Plin.* XXXIII, 21. *Mela*, II, 1. III, 7. (4) *Hérod.* II, 29. (5) Id. *ibid.* 6.

Hors de l'Egypte, les connaissances d'Hérodote, fondées sur des renseignemens qu'on lui avait donnés, ne suivent que trois lignes de direction; l'une longe le Nil et atteint peut-être les limites de nos connaissances actuelles; l'autre, en partant du temple d'Ammon, va se perdre dans le grand désert; la troisième s'avance le long des côtes de la Méditerranée jusqu'aux environs de Carthage.

Si nous suivons Hérodote le long des côtes, en partant de l'Egypte, il nous fera connaître une foule de peuplades dont les plus remarquables sont les *Adyrmachides*, qui faisaient cuire leurs mets dans le sable échauffé par les rayons du soleil (1); les *Nasamons*, qui demeuraient dans l'intérieur et qui avaient plusieurs coutumes singulières, comme, par exemple, de faire serment en buvant l'un de la main de l'autre, ainsi que le font encore aujourd'hui les Algériens (2), et de prostituer les nouvelles mariées à tous les convives de la noce; les *Psylles*, fameux par l'art qu'ils possédaient de charmer les serpens, art qui s'est conservé après l'extinction de cette peuplade (3); les villes grecques de *Cyrène* et de *Barce*, sur la côte fertile et riante qui borde le pays des Nasamons et des Giligammes; les *Macæ*, à l'ouest de la grande Syrte, dans une contrée bien arrosée, où le blé donnait trois cents pour un, et où la petite rivière *Cinyps* baignait la colline dite des *Grâces* (4); les *Lotophages*, peuples connus d'Homère, et auxquels le fruit d'un arbuste fournissait à la fois leur aliment et leur boisson ordinaire (5); les *Machlyes*, près du fleuve *Triton* et du lac *Tritonide*, l'un et l'autre célèbres par le prétendu retour des Argonautes à travers la Libye, et dont Hérodote paraît avoir parlé avec exagération (6). Les connaissances de cet explorateur infatigable se terminent ici sur les bords de la petite Syrte; il a bien entendu nommer quelques nations

Cyrénaïque. Syrtes.

Lotophages.

(1) *Sil. Ital.* III, 278 sqq. IX, 223 sqq. (2) *Shaw*, Travels, etc. I, 239. (3) *Hasselquist*, *de Maillet*, etc., etc. *Hartmann*, Egypten, 436 sqq. (4) *Herod.* IV, 175, 198, V, 42. (5) *Voss*, ad *Scyl.* p. 114. Gronov. *Stapel.* in *Theoph.* Hist. plant. IV, 4, p. 327. *Shaw*, tab. 270.
(6) *Herod.* IV, 178.

plus éloignées, telles que les *Byzantes* ou *Gyzantes*; il indique la longueur exacte de l'île *Cyrannis* ou *Cercina*; il
Carthage. mentionne quelquefois *Carthage*, et donne même des détails sur le commerce muet que les Carthaginois faisaient au-delà des Colonnes d'Hercule avec une nation qui venait chercher sur le rivage les marchandises qu'on lui offrait, et laissait à la place une quantité d'or en échange (1). Mais, quoique cet usage, d'après les témoignages les plus récens et les plus authentiques, paraisse désigner une nation de la Sénégambie (2), et quoiqu'Hérodote ait autre part nommé le mont *Atlas* et le promontoire *Soloeis*, il est impossible de tirer de son texte un ensemble clair et précis de ses idées sur l'Afrique occidentale.

Route dans le désert. Il avait pourtant reçu, des prêtres égyptiens, quelques renseignemens sur un [illegible] partait du temple d'*Ammon*, situé dans une *Oasis*, à dix journées de marche à l'ouest de Thèbes, la capitale de la Haute-Égypte (3). « Le » pays qu'on avait à parcourir était un plateau sablonneux, » parsemé de collines où, à côté d'un tas de sel, jaillis- » saient des eaux douces et limpides. » A dix journées du temple d'Ammon, on trouvait *Augila*, autre Oasis fertile en dattiers, qui conserve encore de nos tems le même nom, les mêmes avantages, et qui [illegible] pos aux caravanes (4). A dix journées d'Augila, et à [illegible] de la côte de Lotophages (5), on arrivait chez le peuple [illegible]oureux des
Garamantes. *Garamantes*, qui, montés sur des chars, [illegible]naient la chasse aux Ethiopiens-Troglodytes, sans doute pour réduire ceux-ci en esclavage; c'est ainsi que, dans des tems plus modernes, le sultan de Bornou envoyait sa cavalerie à la chasse aux nègres (6); chez les Garamantes, les bœufs, en paissant, marchaient à reculons, à cause de leurs cornes énormes, recourbées en avant. Encore dix jours, et on était chez les *Atarantes*, nation dont les individus ne portaient

(1) *Hérod.* IV, 196. (2) *Hœst*, Rélat. de Maroc, p. 270, et all. *Shaw*, Voyages, I, 399 sqq. (3) *Hérod.* IV, 181, 185. (4) *Proceedings of the African Society*, I, p. 289. (5) *Hérod.* IV, 174, 183. (6) *Leo*, Afric., 253. *Proceedings*, etc., 234.

point de noms propres, usage qu'on a retrouvé en quelque sorte chez les habitans de Bornou (1). Les Atarantes, tourmentés par une chaleur excessive, saluaient le soleil levant par des imprécations. Enfin, dix autres journées conduisaient le voyageur chez les *Atlantes*, voisins du mont *Atlas*, haute montagne, escarpée de tous côtés, dont le sommet, en aucune saison, ne se dégageait des nuages qui le voilaient, et qui était appelée la *colonne du ciel*. « Au-delà, » ajoute Hérodote, je ne connais plus le nom des nations; » seulement je sais que le désert sablonneux s'étend depuis » Thèbes jusqu'aux Colonnes d'Hercule, et qu'à dix jour- » nées de marche (sans doute du pays des Atlantes), on y » trouve une mine de sel; les indigènes bâtissent leurs ca- » banes en pierres salines. » C'est ce que Pline affirme d'une nation qu'il nomme *Hammamientes*, et qu'il place à onze journées à l'ouest de la grande Syrte (2). Il serait donc téméraire d'étendre les connaissances d'Hérodote trop à l'ouest du Fezzan, et surtout de lui attribuer des notions sur les carrières de sel de Tagaza, au nord-est de Tumbouctou; son *Atlas* semble être une montagne isolée dans le désert. Mont Atlas.

On vante encore assez légèrement les prétendues connaissances d'Hérodote sur le Niger; mais comment y croire, quand on l'entend lui-même dire : « Au sud du plateau » sablonneux que je viens de décrire, la Libye ne présente » que des déserts sans eau, sans humidité et sans végéta- » tion? » Il est vrai qu'il cite, d'après Etéarque, roi des Ammoniens, une course dans l'intérieur de l'Afrique, entreprise par cinq jeunes Nasamons (3). « Ces voyageurs, » envoyés par leurs compagnons, avec une bonne provi- » sion d'eau et de vivres, parcoururent d'abord des pays » habités; puis ils arrivèrent dans un pays rempli de bêtes » féroces. De là, continuant leur route à l'ouest, à travers » les déserts, et après avoir marché long-tems dans un pays » très-sablonneux, ils trouvèrent une plaine où il y avait Voyage des Nasamons.

(1) Leo, l. c. (2) *Plin.* V, 5. (3) *Hérod.* II, 32.

» des arbres; s'en étant approchés, ils mangèrent des fruits » que ces arbres portaient : tandis qu'ils en mangeaient, de » petits hommes, d'une taille au-dessous de la moyenne, » fondirent sur eux, et les emmenèrent par force : les » Nasamons n'entendaient pas leur langue, et ces petits » hommes n'entendaient rien à celle des Nasamons. On les » conduisit par des lieux marécageux; après les avoir tra- » versés, ils arrivèrent à une ville dont tous les habitans » étaient noirs. Une grande rivière, dans laquelle il y avait » des crocodiles, coulait le long de cette ville, de l'ouest à » l'est. » Mais Hérodote ne cite ce voyage que pour prouver que le *Nil* vient de l'ouest (1). Malgré cette application systématique, qui doit jeter du doute sur la réalité du voyage, M. Rennell prononce que les plus grandes probabilités se réunissent pour lui faire retrouver le Fezzan dans cette contrée inhabitée, et le grand désert de sable dans ces pays sablonneux que traversèrent les Nasamons; enfin, dans le grand fleuve rempli de crocodiles, il voit le Niger, qui court à l'ouest du grand désert, et s'approche d'environ trente-cinq journées de caravane des frontières de Fezzan : même il lui paraît certain, ainsi qu'à M. Larcher, que cette grande ville, arrosée par ce grand fleuve, coulant de l'est à l'ouest, n'est autre chose que *Tombouctou*, baignée en effet par le Niger ou le Nil des Nègres (2). C'est aller bien loin; si la vague et insignifiante relation des Nasamons doit même s'appliquer au Niger plutôt qu'au Gir ou au fleuve de Garama (ce que nous n'osons affirmer), il est du moins impossible de penser à la ville de Tombouctou, séparée du pays des Nasamons par tant de déserts, de fleuves et de montagnes.

Cours du Nil au-dessus de l'Egypte.

Peut-être se fait-on encore une trop haute idée de l'étendue des renseignemens qu'Hérodote a eus sur le Nil, au-dessus de l'Egypte. « Le pays, dit-il (3), au-dessus d'Eléphantine, est élevé : et, remontant le fleuve, on attache de chaque côté du bateau une corde, comme on en attache aux bœufs, et

(1) *Hérod.* II, 33. (2) *Rennel*, geogr. of Herod. 432.
(3) *Hérod.* II, 29 sqq.

on le tire de la sorte. Si le câble se casse, le bateau est emporté par la force du courant. Ce lieu a quatre jours de navigation. Le Nil y est tortueux comme le Méandre, et il y faut naviguer de la manière que nous l'avons dit, pendant 12 *schènes* (720 stades, ou environ 30 lieues marines). Vous arrivez ensuite à une plaine fort unie, où il y a une île formée par les eaux du Nil ; elle s'appelle *Tachompso*..... Les Ethiopiens occupent une moitié de cette île, et les Egyptiens l'autre. Attenant l'île, est un grand lac sur les bords duquel habitent les Ethiopiens nomades. Quand vous l'avez traversé, vous rentrez dans le Nil, qui s'y jette ; de là, quittant le bateau, vous faites quarante jours de chemin le long du fleuve ; car, dans tout cet espace, le Nil est plein de gros rocs pointus qui rendent la navigation impraticable. Après avoir fait ce chemin en quarante jours de marche, vous vous rembarquez dans un autre bateau où vous naviguez douze jours ; puis, vous arrivez à une grande ville appelée *Méroé :* on dit qu'elle est la capitale du reste des Ethiopiens. Méroé. De cette ville, vous arrivez au pays des *Automoles*, en autant de jours de navigation que vous en avez mis à venir d'Eléphantine à la métropole des Egyptiens. Ces Automoles s'appellent *Asmach* Ils descendent de deux cent quarante mille Egyptiens, tous gens de guerre, qui passèrent du côté des Ethiopiens, sous le règne de Psammétique, et abandonnèrent les garnisons où on les avait placés. Les Automoles, étant arrivés en Ethiopie, se donnèrent au roi. Ce prince les en récompensa, en leur accordant le pays de quelques Ethiopiens qui étaient ses ennemis, et qu'il leur ordonna de chasser. Les Egyptiens s'étant établis dans ce pays, les Ethiopiens se civilisèrent en adoptant les mœurs égyptiennes. » Les Automoles.

Le cours du Nil est donc connu pendant quatre mois de chemin, qu'on fait en partie par eau et en partie par terre, sans y comprendre le cours de ce fleuve en Egypte.

« En effet, continue Hérodote, si l'on compte exactement on trouve qu'il faut précisément quatre mois pour se rendre du pays d'Eléphantine au pays des Automoles.

Il est certain que le Nil vient de l'ouest ; mais on ne peut rien assurer sur ce qu'il est au-delà du pays des Automoles, les chaleurs excessives rendant ce pays désert et inhabitable. »

Le seul résultat positif de ce passage, c'est qu'Hérodote connaissait le vrai Nil, le *Bahr-el-Abiad*, qui vient du sud-ouest. Mais les distances, indiquées vaguement par journées de marche et de navigation, peuvent admettre les interprétations les plus discordantes. Cependant, si l'on pouvait parvenir à fixer la position de *Méroé*, on connaîtrait à peu près celle de la Terre des Exilés ou des Egyptiens fugitifs ; limite de la géographie d'Hérodote et de toute la géographie ancienne. Or, nous avons sur ce point quelques données positives. Eratosthènes, en nous décrivant le cours de l'*Astaborus*, aujourd'hui Atbar ou Tacazze, et de l'*Astapus*, qui est le Fleuve Bleu ou le Nil d'Abyssinie, dit que ces deux rivières se jettent dans le grand Nil, et forment l'île de Méroé (1). Agatharchide parle dans le même sens (2). Diodore (3) fixe même la longueur de cette île à 3,000 stades, et sa largeur, à 1,000. Tous ces indices conviennent à cette espèce d'île que renferment le Tacazze et le Fleuve Bleu. Sur cette île, Eratosthènes place la ville de Méroé à 10,000 stades au midi d'Alexandrie (4) ; Strabon la porte à 5,000 stades au sud du tropique (5), ce qui revient à environ 16 degrés $\frac{1}{2}$, et ne diffère que très-peu des indications de Ptolémée. Elle était, selon les uns (6), à 700 stades, et selon les autres, à 70 milles romains (7), au-delà du confluent de l'Astaborus (Tacazze) avec le grand Nil. Toutes ces mesures se concilient assez avec le témoignage d'un voyageur moderne qui vit, au nord de Chandi, en Nubie (8), de magnifiques ruines vis-à-vis l'île de Kurgos, qui paraît correspondre à celle de Tadu, où était, selon Pline, le port de Méroé.

Position de Méroé.

(1) *Eratost.* ap. *Strab.* XVII, 752 (éd. 1620). (2) *Hudson. Géog. min.* I, 37. (3) *Diod. Sic.* I, 29. Wechel. (4) *Eratost.* ap. *Strab.* I, 62. *Plin.* VI, 35. (5) *Strab.* II, 114. (6) *Eratost.* ap. *Strab.* I, 34, alii. (7) *Plin.* l. c. (8) *Bruce*, IV, 541 (trad. de Leipz.). Comp. d'*Anville*, Géog. anc. abrég. III, 50. *Ludolf*, Comment. 88 sqq.

Si donc cette fameuse capitale de l'Ethiopie était située où nous venons de la chercher, la terre des Egyptiens fugitifs, n'étant pas plus éloignée de Méroé que celle-ci l'était des cataractes, ne saurait être reculée plus au midi qu'au onzième degré de latitude tout au plus ; c'est aussi là qu'Eratosthènes la place (1) ; et précisément dans cette même contrée, les relations modernes nous ont fait connaître un peuple qui observe la circoncision, se livre à des pratiques superstitieuses, parle un langage inconnu, se nomme les *Exilés*, et pourrait fort bien être le reste d'une colonie égyptienne, malgré le nom de Juifs qu'on lui a imposé (2). Plus au sud-ouest, nous ne connaissons le cours du Nil que par de vagues rapports. Ainsi, les notions d'Hérodote sur le Nil atteignent, mais ne dépassent point, quoi qu'on en ait dit, celles de notre siècle. Terre des Exilés.

Il serait absurde de vouloir fixer la demeure des Ethiopiens *Macrobiens*, contre lesquels Cambyse entreprit une expédition infructueuse. Seulement, puisque ces peuples nous sont représentés comme habitans d'un pays extrêmement abondant en or, doués d'une constitution athlétique et menant une très-longue vie (3), et que leur pays doit être aux extrémités de la terre, sans cependant pouvoir être plus au midi que l'Arabie, la contrée la plus méridionale d'Hérodote, il semble qu'à l'instar d'un géographe ancien (4), et en dépit des commentateurs modernes, il faudrait les chercher, non dans l'est, mais dans l'ouest de l'Afrique, parmi les véritables nègres ; à moins qu'on n'aime mieux, avec nous, regarder tous les détails de ce conte, les chaînes d'or des prisonniers, la table du soleil et les tombeaux de cristal, comme des traditions poétiques et populaires. Ethiopiens Macrobiens.

Il ne nous reste, pour compléter cet aperçu de la géographie d'Hérodote, qu'à considérer la relation qu'il

(1) *Gosselin*, Géog. anal. Tab. I. (2) *Ludolf*, Hist. Æthiop. III, 14. *Bruce*, I, 528. (3) *Hérod.* III, 17, 21, 23, 97, 114. (4) *Scylax*, Perieg. 558.

Voyage des Phéniciens autour de l'Afrique.

donne d'un *Voyage autour de l'Afrique*. « Lorsque, » dit-il (1), Nécos, roi d'Egypte, eut achevé de faire » creuser le canal qui conduit les eaux du Nil au golfe » Arabique, il fit partir des Phéniciens sur des vaisseaux, » avec ordre de rentrer, à leur retour, par les Colonnes » d'Hercule dans la mer septentrionale, et de revenir de » cette manière en Egypte. Les Phéniciens s'étant donc » embarqués sur la mer Erythrée, naviguèrent dans la mer » Australe. Quand l'automne était venu, ils abordaient dans » l'endroit de la Libye où ils se trouvaient, et semaient du » blé. Ils attendaient ensuite le tems de la moisson, et, » après la récolte, ils se remettaient en mer. Ayant ainsi » voyagé deux ans, la troisième année, ils doublèrent les » Colonnes d'Hercule, et revinrent en Egypte. Ils racon- » tèrent, à leur arrivée, qu'en faisant voile autour de la » Libye, ils avaient eu le soleil à leur droite. Ce fait ne me » paraît nullement croyable, mais peut-être le paraîtra-t-il » à d'autres. C'est ainsi que la Libye a été connue pour la » première fois. »

Raisons pour ce voyage.

Ceux qui soutiennent la réalité de cette première circumnavigation de l'Afrique (2), commencent par observer qu'Hérodote n'ayant pas eu connaissance de la grande étendue de l'Afrique vers le sud, et la croyant terminée parallèlement à l'Arabie, n'a pu imaginer ni la longue durée qu'il attribue au voyage des Phéniciens, ni la circonstance remarquable de la position où ces navigateurs durent trouver à l'égard du soleil, dès qu'ils eurent passé la ligne équinoxiale; circonstance, disent-ils, qui prouve d'autant plus en faveur de la tradition, qu'elle a paru peu croyable à l'historien même qui la rapporte. Ils citent ensuite, mais très-mal à propos, tous les passages dans lesquels les anciens, persuadés que l'Afrique se terminait au nord de la zone torride et inaccessible, ont énoncé l'opinion qu'on pouvait en faire le tour.

(1) *Herod.* IV, 42.

(2) *Knœfs*, Dissert. de navig. Phœnic. *Gottingue*, 1804. *Rennel*, *Larcher*, *Huet*, *Pluche*, etc.

Des savans plus judicieux (1) ont répondu que l'espace de tems assigné à ce voyage est évidemment trop court pour qu'il ait pu avoir été réellement exécuté ; Scylax ayant mis trente mois pour aller des embouchures de l'Indus, quoiqu'il ne s'arrêtât nulle part (2), et *Martin Behaim* ayant mis dix-neuf mois pour arriver de Lisbonne aux environs du cap de Bonne-Espérance (3), bien que le chemin fût déjà frayé par d'autres navigateurs, et bien qu'on possédât alors des instrumens et des navires supérieurs à ceux des anciens. En outre, si les Phéniciens avaient semé et récolté des blés sur les côtes australes de l'Afrique, ils auraient dû remarquer la marche des saisons, qui, dans l'hémisphère austral, est opposée à celle de nos climats (4) ; un phénomène aussi nouveau n'aurait pu échapper à leur attention. Ce qui surtout nous porte à rejeter le voyage des Phéniciens, ou du moins à n'y voir qu'une ancienne tradition dénaturée, c'est que les auteurs anciens, en discutant, et même en s'efforçant de prouver systématiquement la possibilité d'une navigation autour de l'Afrique, n'ont jamais admis comme preuve cette relation d'Hérodote (5). Raisons contraires.

(1) *Gosselin*, Recherches, etc., I, 199—216. *Mannert*. Géog. des Grecs et des Romains, I. (2) *Hérod*. III, 107. (3) *De Murr*, Journal pour l'Histoire des Arts, VI, 112, (en all.) (4) *Gosselin*, ibid. I, 212. (5) *Possid.* ap. *Strab*. II, 153. Adm. *Mela*, III, 9. *Plin*. II, 67, etc.

LIVRE QUATRIÈME.

Suite de l'Histoire de la Géographie. Périples d'Hannon et de Scylax. Eudoxe, Aristote, et quelques autres. A.° M. 3,570 — 3,650, ou jusqu'à l'expédition d'Alexandre.

Comme nous n'avons voulu donner que l'analyse de la géographie d'Hérodote, et non pas présenter ses notions éparses sous la forme d'un *système*, qu'il n'eût probablement pas reconnu lui-même, nous avons dû laisser nos lecteurs dans une sorte d'incertitude sur le prétendu voyage des Phéniciens autour de l'Afrique. Le père de l'histoire, avec sa bonne foi accoutumée, ne prend aucun parti positif sur cette tradition populaire, qu'il rapporte en la livrant au jugement de ses lecteurs. Nous sentons que les partisans du voyage des Phéniciens peuvent encore dire : « Cette » tradition, à moitié effacée, renferme le souvenir des » grandes expéditions que les Phéniciens ont faites dans » les siècles les plus reculés ; les circonstances en sont dé- » figurées, mais le fait principal est vrai. » Nous allons prouver que cette manière de voir n'est point conforme aux règles de la saine critique.

Voyage de Sataspes.

Et d'abord, comment une découverte aussi étonnante, une découverte qui aurait dû changer toutes les idées reçues parmi les contemporains, eût-elle pu se perdre et disparaître sans laisser de trace, même chez le peuple à l'habileté duquel on l'attribue ? Pourquoi les Carthaginois n'auraient-ils pas mis à profit les connaissances acquises par les navigateurs du roi Nécos, qui, à leur retour, avaient dû toucher à Gades, ville alliée de Carthage ? Au contraire, les Carthaginois ont non-seulement appris à Hérodote la tentative du persan Sataspes, qui, voulant faire le tour de l'Afrique (1), fut arrêté par les herbes flottantes aux environs des Canaries ; mais ils en ont eux-mêmes fait un

(1) *Hérod.* IV, 43.

aussi infructueux, et dont il nous reste une relation authentique, que nous allons traduire sur l'original (1).

« Les Carthaginois ordonnèrent que Hannon naviguerait au-delà des Colonnes d'Hercule, et y fonderait des villes Libyphéniciennes. Et Hannon mit à la voile, conduisant une flotte de soixante navires à cinquante rames, chargés de trente mille individus, tant hommes que femmes, de vivres et d'autres objets nécessaires. Après avoir mis en mer et avoir navigué pendant deux jours au-delà des Colonnes, nous fondâmes une ville qui fut nommée *Thymiaterion*; elle domine sur une vaste plaine. Continuant de naviguer à l'ouest, nous arrivâmes au promontoire de Libye, nommé *Soloé*, et couvert de bois épais; nous y élevâmes un autel à Neptune. Du cap Soloé, nous naviguâmes un demi-jour en tirant vers l'est, jusqu'à ce que nous parvînmes à un étang voisin de la mer et plein de grands roseaux; une multitude d'éléphans et d'autres bêtes sauvages paissaient sur ses bords. Ayant, dans une journée de navigation, passé cet étang, nous fondâmes les villes suivantes sur la mer: *Caricum-Teichos*, *Gytte*, *Acra*, *Melitta* et *Arambe*. Continuant notre route, nous arrivâmes au grand fleuve *Lixus*, qui vient de la Libye. Sur les bords de ce fleuve, les Lixites nomades faisaient paître leurs troupeaux. Nous y séjournâmes quelque tems, et nous conclûmes avec eux un pacte d'amitié. Au-dessus de ces peuples habitent des Ethiopiens sauvages, dans une contrée montagneuse et pleine de bêtes féroces, où le Lixus prend ses sources; ces montagnes étaient habitées par des Troglodytes, hommes d'une configuration extraordinaire, et qui, à la course, surpassaient la vitesse des chevaux; c'est ce que disaient les Lixites. Après avoir pris des interprètes chez les Lixites, nous suivîmes, pendant deux jours, une côte déserte qui s'étendait au midi; tournant ensuite vers l'est pendant un jour de navigation, nous trouvâmes, au fond d'un golfe, une petite île de cinq

Périple d'Hannon.

Premier voyage.

(1) *Hannonis* periplus, in Geog. Græc. minor., I.

» stades de tour, que nous nommâmes *Cerné*, et où nous » établîmes des colons. A Cerné, nous calculâmes la route » que nous avions faite depuis notre départ ; et en l'évaluant, » nous reconnûmes que cette île était à l'opposite de Car- » thage, par rapport aux Colonnes ; car notre navigation, » depuis Carthage jusqu'aux Colonnes, avait duré autant » que celle depuis les Colonnes jusqu'à Cerné. Après avoir » remonté l'embouchure d'un grand fleuve nommé *Chretes*, » nous arrivâmes à un étang dans lequel étaient trois îles, » plus grandes que celle de Cerné. Nous parvînmes au fond » de cet étang dans un jour de navigation. Là s'élevaient » de hautes montagnes, habitées par des hommes sauva- » ges, vêtus de peaux de bêtes feroces, et qui, nous ayant » attaqués à coups de pierres, nous forcèrent de nous » retirer. Nous entrâmes ensuite dans un autre fleuve, » grand, large, plein de crocodiles et d'hippopotames. De
Deuxième voyage. » là, nous retournâmes à Cerné. De Cerné, recommen- » çant le voyage au midi, nous voguâmes douze jours le » long de la côte, habitée par des Ethiopiens qui paraissaient » nous éviter, et qui fuyaient à notre approche. La langue » de ces peuples n'était plus entendue par les Lixites, nos » interprètes. Le douzième jour, nous fûmes près de » grandes montagnes couvertes d'arbres odoriférans de di- » verses espèces. Ayant navigué deux jours plus loin, nous » nous trouvâmes dans un golfe immense, bordé de plaines. » Pendant la nuit, on voyait briller de tous côtés une » quantité de feux, tantôt plus grands, tantôt plus petits. » Nous renouvelâmes notre eau en cet endroit, et ayant » suivi pendant cinq jours les côtes de ce golfe, nous arri- » vâmes à une grande baie nommée, par nos interprètes, la » *Corne du Couchant*. Dans ce golfe était une grande île, » et dans cette île un lac d'eau salée, dans lequel se trouvait » une autre île. Y étant descendus, nous n'aperçûmes pen- » dant le jour que des forêts ; mais pendant la nuit, nous » vîmes briller un grand nombre de feux, et nous entendîmes » retentir des flûtes, des cymbales et des tambourins, au mi- » lieu de cris effroyables. Nous en fûmes épouvantés, et

» nos devins nous ordonnèrent de quitter promptement » cette île. En étant partis, nous voguâmes le long d'une » côte embrasée et odoriférante; partout des torrens de » feu s'écoulaient dans la mer. Le sol était si brûlant, » que les pieds ne pouvaient en supporter la chaleur. » Nous nous en retirâmes au plus vite; et durant quatre » jours que nous tînmes la mer, la terre nous parut rem- » plie de feux. Toutes les nuits. Au milieu de ces feux, il » s'en élevait un beaucoup plus grand que les autres : » il semblait atteindre jusqu'aux astres ; mais de jour on » n'y distinguait qu'une haute montagne appelée *Théon* » *Ochema*, le char des Dieux. Après avoir passé, pen- » dant trois jours, ces torrens de feu, nous arrivâmes à » une baie nommée la *Corne du Midi*. Dans le fond » de ce golfe, existait une île qui, comme la précé- » dente, renfermait un lac, dans lequel se trouvait une » autre île peuplée de sauvages. Les femmes, plus nom- » breuses que les hommes, avaient le corps velu, et nos » interprètes les nommaient *Gorilles*. Nous ne pûmes » saisir aucun homme, car ils fuyaient à travers les pré- » cipices, et se défendaient à coups de pierres ; mais » nous prîmes trois femmes : elles rompaient leurs liens, » elles nous mordaient et nous déchiraient avec fureur ; » nous les tuâmes donc, et les ayant écorchées, nous » rapportâmes leurs peaux à Carthage. Nous ne pûmes » naviguer plus loin, n'ayant plus de vivres ».

Epoque d'Hannon.

Cette importante expédition, dont les uns ont voulu faire remonter la date jusqu'à l'obscure époque de la guerre de Troie (1), tandis que les autres la rapportaient aux tems d'Alexandre-le-Grand (2), semble, d'après les recherches les plus exactes, avoir été faite à peu près du tems d'Hérodote (3), c'était le plus beau siècle de Car-

A. M. 3,500—3,600.

(1) *Vossii* Observ. ad Pomp. Mel. 594. Comp. *Gosselin*, Rech. I, 136.

(2) *Dodwell*, Dissert. de peripl. Hann. in *Hudson*. Géog. anc. I.

(3) *Mannert*, Géog. anc. I, 50—52. Comp. *Bougainville*, *Urquigny*, *Campomanes*, etc.

thage ; le système commercial de cette république, depuis si infortunée, n'avait pas encore été dérangé par des guerres dispendieuses. Il paraît que l'amiral carthaginois, de retour de son expédition, voulut en éterniser la mémoire par une inscription gravée dans un temple, où quelque voyageur grec l'aura copiée, probablement d'une manière peu exacte, ou du moins sans une fidélité scrupuleuse. Cette relation était connue en Grèce avant le tems de Scylax, qui, dans son *Périple*, cite les établissemens fondés par Hannon, et qui, ainsi que nous le verrons dans la suite, écrivit à l'époque de la guerre du Péloponèse.

Explications du voyage d'Hannon.

Le traducteur grec de l'inscription carthaginoise ayant tantôt indiqué, tantôt omis le nombre des journées de navigation employées par Hannon, il est impossible de fixer avec exactitude les lieux visités ou découverts par ce navigateur. Des savans du premier ordre ont mis en faveur deux opinions sur ce sujet. Bochart, Campomanes et Bougainville, en se tenant principalement aux circonstances physiques, ont étendu les découvertes de Hannon jusqu'à la Sénégambie, et même jusque sur les côtes de Guinée (1). Ce n'est que là, disent-ils, qu'on retrouve les Nègres, les crocodiles, les hippopotames et les grands fleuves mentionnés dans la relation. M. Gosselin (2), en s'appuyant de la position connue du fleuve Lixus et de la ville du même nom, ainsi que de quelques mesures itinéraires données par Polybe, a borné les courses d'Hannon aux environs du cap Non, au sud des états de Maroc ; il retrouve la fameuse île de Cerné dans celle de *Fédal ;* et comme les tables de Ptolémée, telles que nous les avons, conduisent évidemment les connaissances des anciens plus au midi que le cap Non, notre savant critique démontre d'une manière presque irréfragable, que

(1) *Bochart*, Canaan, I, 37. *Campomanes*, péripl. d'Hannon, dans son *Antiguedad de Carthago*. *Bougainville*, mém. dans le Rec. de l'Acad. des B. L. XXVI, 10. XXVIII, 260.

(2) *Gosselin*, Recherch. I, 61—164.

les mêmes noms de lieux ont été répétés jusqu'à trois fois dans ces tables, et il cherche à faire voir qu'en réduisant ces répétitions à leur valeur réelle, les notions de Ptolémée ne s'étendent pas au-delà du terme qu'il a cru devoir fixer à la navigation d'Hannon.

Remarques sur ces explications.

Quelque respect qu'on doive aux savans dont nous venons d'exposer les opinions, on ne saurait se cacher qu'il y a beaucoup de vague dans leurs hypothèses. Ceux qui restreignent la course d'Hannon dans des limites étroites, ont négligé une circonstance importante; c'est que sa relation marque *deux* voyages distincts, l'un, pour fonder des colonies jusqu'à l'île de Cerné; l'autre, pour faire des découvertes jusqu'à l'île des Gorilles. Dans la première de ces navigations, il escortait un immense convoi; dans la seconde, libre de toute entrave, il a dû naviguer avec plus de rapidité et plus de hardiesse (1). Ceux, au contraire, qui ont conduit Hannon jusqu'au cap de Trois-Pointes, en Guinée, auraient dû penser à l'invraisemblance qu'il y aurait à supposer qu'un navigateur eût doublé le cap Blanc et le cap Vert sans en faire la remarque positive. Or, dans la seconde partie de son voyage, depuis Cerné, Hannon ne trouve plus de promontoires (2), mais seulement de grandes ouvertures semblables aux bras d'un fleuve; car c'est le véritable sens du mot grec qu'on a traduit par *corne* (3), sens méconnu par M. Gosselin et M. Bougainville, quoique cependant on ne saurait y voir des promontoires sans faire violence aux mots précédens et suivans. Si donc on veut conduire Hannon plus au midi que M. Gosselin ne le fait, on doit au moins s'arrêter aux baies appelées sur nos cartes golfe *dos Medaios* et golfe de *Gonsalo-de-Cintra*; le fond de ces golfes présente l'apparence trompeuse d'une grande rivière; les montagnes qui bordent la côte du grand désert sont couvertes d'une herbe odoriférante assez semblable au thym (4), et l'air,

(1) *Heeren*, Idées sur le commerce, etc. I. (2) Ακρωτηρια. (3) Κερας. *Hug.* progr. in peripl. Hann. p. 30 sqq. (Fribourg en Brisgaw, 1808.)
(4) *Forster*, Mag. des Voyages, V, 312.

rempli de vapeurs ignées, y offre souvent l'image de plusieurs volcans enflammés (1). Voilà la côte des *Thymiamata*, ou de l'Encens, où Hannon vit pendant le jour même des torrens de feu qui semblaient s'écouler dans la mer. C'est ici que les vivres durent lui manquer; tandis que s'il était parvenu aux embouchures du Sénégal (dans lesquelles il eût d'ailleurs été si naturel de voir les *Cornes* ou rivières d'ouest et du sud), il eût trouvé un pays fertile, abondant, et habité par un peuple doux et hospitalier.

Voyage d'Himilcon.

Ce qui, au milieu de nos incertitudes, nous encourage à étendre les découvertes d'Hannon plus au midi que ne le fait M. Gosselin, c'est l'étendue des navigations d'Himilcon, entreprises dans le même siècle (2). Après un voyage de quatre mois, cet amiral atteignit les côtes d'Albion, ou de la Grande-Bretagne. Il n'y a point de doute que les marchands de Gades et de Carthage ne soient allés chercher ici l'étain, métal alors précieux, et que fournissent encore les mines de Cornouailles (3). Si même on voulait nier que les Carthaginois eussent pénétré plus au nord; si, malgré les traces qu'ils semblent avoir laissées sur les côtes du Jutland méridional (4), on voulait fixer dans les Asturies le siége de leur commerce d'ambre jaune (matière qui, à la vérité, se trouve dans ce pays), on serait toujours obligé de reconnaître que leurs navigations septentrionales s'étendaient à plus de quatre cents lieues marines au nord du détroit de Gibraltar : pourquoi donc n'auraient-ils point été à deux ou trois cents lieues au sud?

Iles Fortunées. Atlantide.

Il paraît encore que les Carthaginois ont eu connaissance d'une partie des îles Canaries. Diodore nous a donné la description d'une île romantique, considérable et lointaine, où les Carthaginois avaient décidé de trans-

(1) *Brisson.* Trad. de Forst. 24, 35, 36. (2) *Plin.* VII, 67. *Fest. Avien.* Ora marit. 80—415. (3) *Diod.* IV, p. 301. Wechel. *Strab.* I, 265. Alm., etc. (4) *Muller*, Diss. sur les cornes d'or de Tondern. Copenh. 1806.

fère) le siége de leur république, en cas d'un désastre irréparable (1). Avant lui, Aristote avait parlé d'une île semblable, dont les charmes y avaient attiré beaucoup de Carthaginois, jusqu'à ce que le sénat défendît, sous peine de mort, d'y aller davantage (2). Ces rapports étaient même parvenus en Egypte, d'où Platon les transporta en Grèce, revêtus du coloris de son style poétique. Il n'est pas trop d'accord avec lui-même sur la grandeur de cette île Fortunée; tantôt l'*Atlantide* est, selon lui, une terre de l'Océan occidental plus grande que l'Asie et l'Afrique prises ensemble, située vis-à-vis l'entrée du détroit d'Hercule (3); tantôt ce n'est qu'une île de 3,000 stades de long et de large (4): toujours c'était une des plus belles et des plus fertiles contrées de l'Univers. Elle produisait quantité de vin, de grains et de légumes, des fruits exquis et de toute espèce: on y trouvait de vastes forêts, d'abondans pâturages, des mines de divers métaux, des eaux chaudes et minérales; en un mot, tout ce qui peut servir aux besoins et aux agrémens de la vie. Le commerce y florissait sous un gouvernement admirable. Toute l'île, divisée en dix royaumes, était gouvernée par autant de rois, tous descendans de Neptune, et qui vivaient entre eux dans un parfait accord, quoiqu'indépendans les uns des autres. L'Atlantide avait plusieurs grandes villes, avec un grand nombre de bourgs et de villages très-riches et très-peuplés: on y voyait des ports, où venaient continuellement aborder des marchands de divers pays, et qu'on avait munis d'arsenaux ou magasins pour la marine, abondamment fournis de toutes les choses nécessaires pour la construction et pour l'équipement des flottes de la nation. Neptune était non-seulement le père et le législateur, mais encore la divinité principale des Atlantides; il avait dans l'île un temple long d'une stade, large de trois arpens et haut à proportion: l'or, l'argent et l'ivoire brillaient de toutes parts sur les lambris de ce grand et superbe édifice.

(1) *Arist.* de Mirab. c. 85, édit. de Beckmann, not. (2) *Diod.* IV, 300.
(3) *Plat.* in Timæo. (4) Id. in Critia.

Entre diverses statues dont il était orné, on remarquait celle du dieu, qui était d'or, et si haute, qu'elle touchait au plafond. Les descendans de Neptune, nous dit encore le même philosophe, régnèrent de père en fils dans cette île pendant l'espace de 9,000 ans, et étendirent au loin leur domination par leurs conquêtes. Ils subjuguèrent les îles voisines, toute l'Afrique jusqu'à l'Égypte, et l'Europe jusqu'à la Tyrrhénie. La Grèce même ne fut pas à l'abri de leurs incursions; mais ils en furent repoussés par la valeur des Athéniens. Enfin, cette nation guerrière, après avoir rendu son nom célèbre dans le monde, disparut tout-à-coup : une inondation considérable, causée par un tremblement de terre, engloutit en un jour et une nuit la vaste contrée qu'elle habitait.

Hypothèse sur l'Atlantide.

C'est sur un récit aussi évidemment fabuleux que les modernes ont bâti l'hypothèse d'une découverte de l'Amérique par les Carthaginois : comme si Platon, en abîmant son île au fond de l'Océan, ne les eût pas dispensés d'en chercher la position! D'autres (1), en prenant au pied de la lettre le conte du philosophe athénien, ont cherché ingénieusement, mais inutilement, à démontrer la possibilité de la disparition subite de cette terre imaginaire.

Pendant que les Grecs d'Athènes arrangeaient en forme de romans les voyages des Carthaginois, d'autres Grecs s'élançaient sur les traces de ces hardis navigateurs. Du tems de la guerre de Péloponèse, un *Scylax*, différent à la fois de celui que Darius avait employé à faire le tour de l'Arabie, et de celui qui écrivit contre Polybe (2), rassembla les itinéraires des navigateurs de son tems. Ce qui nous reste de son recueil embrasse les côtes de la Palus-Méotide, du Pont-Euxin, de l'Archipel, de l'Adriatique et de toute la Méditerranée, avec les côtes de l'Afrique occidentale, jusqu'à l'île de Cerné. « Plus loin, la mer, » dit-il, n'est pas navigable, à cause des herbes épaisses

Voyages de Scylax. A. M. 3,560.

(1) *Bory Saint-Vincent*, Essai sur les îles Fortunées.

(2) *Mannert*, Géog. anc. I, 67 sqq. Comp. *Dodwell*, Dissert. in *Geog. min.* I. *De Sainte-Croix*, Mém. de l'Acad. des Inscr. XLII, 350.

» dont elle est couverte. (1) » Il veut parler de la *mer de Sargasse*, au sud des îles Canaries. Infiniment mieux instruit qu'Hérodote à l'égard des côtes occidentales de la Méditerranée, Scylax y connaît une foule de villes, parmi lesquelles brillait déjà Marseille; il prononce le premier parmi les Grecs le nom encore obscur de *Rome*; et quoiqu'il s'exagère la grandeur de la Sardaigne, erreur qu'il partage avec d'autres écrivains de son siècle (2), il est en général bien informé sur les établissemens des Carthaginois en Afrique et en Sicile; mais son ouvrage paraît n'avoir été que peu connu, même des Grecs d'Asie, puisque long-tems après, Thimosthènes, amiral de Ptolémée Philadelphe, acquit une grande réputation par des relations en partie moins exactes sur les contrées occidentales (3).

Un demi-siècle plus tard, *Eudoxus*, de Cnide, composa un *Voyage autour du Monde*, ou plutôt un *Itinéraire universel*, dont il ne reste que des citations en petit nombre; perte d'autant plus à regretter, que cet ami et compagnon de voyage de Platon avait le premier entrepris d'assujettir la géographie à des observations astronomiques, et qu'il a eu l'honneur d'être insulté par Strabon à côté d'Hérodote; ce qui doit faire penser qu'il donnait, comme le père de l'histoire, beaucoup de relations véridiques et contraires aux systèmes des géographes (4). Un autre écrivain célèbre, *Ephorus*, de Cumes, vécut peu de tems après Eudoxe; il entremêla ses ouvrages historiques de détails de géographie, et paraît avoir été le premier qui divisa le genre humain, les Grecs exceptés, en quatre grandes races, les *Indiens* au levant d'hiver, les *Éthiopiens* au couchant d'hiver, les *Celtes* au couchant d'été, et les *Scythes* au levant d'été (5). Ce premier système connu sur la diversité des races, a causé beaucoup de confusion dans l'histoire et dans la géographie; c'est la source des rêves de quelques au-

Eudoxus. A. M. 3,600.

(1) *Scyl.* 51, édit. (2) *Strab.* XIV. . . (3) *Strab.* XII, 379. Car. XIV, 451. XVII, 554, 555. (4) *Strab.* I, 93, 11, 148. *Marc. in* Geog. min. I, 64. (5) *Idem.*

tiquaires, qui font descendre tous les peuples européens des Celtes.

Hippocrate de Cos. A. M. 5,280.

C'était dans un meilleur esprit, et indépendamment de tout système, que l'immortel *Hippocrate*, quelque tems avant Eudoxus et Ephorus, avait écrit un traité qu'on doit regarder comme le plus ancien ouvrage de géographie physique. Frappé de l'influence de l'air, des vents et des eaux sur les maladies régnantes, il recommande aux médecins d'étudier les localités des villes où ils allaient exercer leur art (1) : il joignit l'exemple au précepte ; il pénétra chez les peuples de la Scythie (2), dont il dépeint la constitution physique, visita la Colchide, où il étudia avec un soin admirable la nature des climats chauds et humides (3), et parcourut probablement toutes les côtes de la Thrace, la Thessalie, l'Attique et l'Asie-Mineure, peut-être même l'Egypte. C'est en appliquant ses observations, et même sa théorie, à ces contrées, qu'on apprend à l'admirer en l'appréciant, tandis que ses commentateurs, plus médecins que géographes, ont compromis sa gloire en généralisant sa classification des températures, que nous discuterons dans un autre endroit de cette géographie. Hippocrate tient fortement à la division du monde en deux parties seulement ; il oppose toujours l'Europe à l'Asie (4), et semble comprendre sous celle-ci l'Egypte et la Libye (5) ; c'est le système homérique ; et, faute de l'avoir compris, les Hellénistes ont mal à propos supposé des lacunes dans le texte.

Expédition de Xénophon. A. M. 5,585.

Tous ces ouvrages, et sans doute encore d'autres, dont il ne reste aucun souvenir, étaient dus à des Grecs d'Asie ; c'était dans les villes industrieuses de l'Ionie, de la Doride et de l'Eolie, que le goût de la géographie et de toutes les sciences se développait avec le plus d'énergie. Cependant, les hommes les plus distingués de la Grèce appréciaient ce genre d'étude. Xénophon dut à ses connaissances

(1) *Hipp.* Aer. aqu. loc. edit. de Coray. §. 1—8. (2) Id. §. 92—113.
(3) Id. §. 83, 84. (4) Id. §. 71, 72, 88, etc., etc. (5) Id. §. 76.

géographiques, quoiqu'imparfaites, sa gloire et le salut de ses dix mille frères d'armes : sa retraite, tant vantée, procura aux Grecs des aperçus nouveaux sur les pays qui aujourd'hui composent le Curdistan et l'Arménie. Il trouva les *Carduchi* établis à l'ouest du lac de Wan, dans les montagnes où nous connaissons actuellement les Curdes (1) ; c'est probablement le même peuple. Ayant passé près des sources du Tigre, de l'Euphrate et de l'Araxes, qu'il semble avoir pris pour le Phasis, il trouva dans les montagnes qui bordent le Pont-Euxin, des peuplades indépendantes et très-sauvages, les *Macrones*, qui paraissent être les *Macrocephali* d'Hippocrate, et qui avaient la tête très-allongée, probablement par une compression artificielle (2) ; les *Chalybes*, divisés en deux tribus, qui se servaient courageusement du fer qu'ils tiraient de leurs mines (3) ; les *Mosinèces*, qui vivaient de glands et faisaient en public tout ce que la pudeur ordonne de dérober aux yeux d'autrui (4) ; enfin, les *Tibareni* (5), chez qui les vieillards infirmes étaient précipités dans la mer (6), et l'époux, après les couches de sa femme, se mettait au lit comme un malade, et se faisait servir par elle (7) : détails qui, en nous rappelant les sauvages de l'Amérique, prouvent combien la civilisation était peu ancienne, même en Asie, et combien il est absurde de supposer parmi les peuples de l'antiquité ces communications fréquentes et faciles qui, de nos jours, ont tant agrandi la sphère de la Géographie.

Aristote et ses disciples. A. M. 5,598 — 5,661.

Les philosophes de la Grèce, livrés à des spéculations abstraites, ne s'avisèrent que tard de suivre la route qu'Hérodote et Hippocrate leur avaient tracée. *Aristote* fut le premier qui montra de vastes connaissances en

(1) *Xenoph.* Exped. Cyr. IV, 5. (2) *Hippoc.* Aer. aqu. loc. 80. (3) *Xenoph.* Exped. IV, 5, 6, 7. V, 5. VII, 8. (4) *Xenoph.* IV, 4. *Scymn.* in Geog. min. II, 52. *Strab.* XI, 825. Alm. *Diod. Nicolas* de Damas, etc. (5) *Xenoph.* Exp. V, 5. VII, 8. (6) *Euseb.* Præp. Evang. I. *Theodoret.* Oper. IV, 615. ed. Sirmondi. (7) *Apollon.* Argon. II, 1012. *sqq.*

géographie. Il reconnaît la forme sphérique de notre terre : « Des astronomes, dit-il, ayant remarqué qu'on » n'apercevait pas en Chypre et en Egypte plusieurs étoiles » visibles en Grèce, en ont conclu la courbure de la terre, » et ont évalué sa circonférence à quatre cent mille » stades (1). » Calculée en stades égyptiens, cette mesure se trouve à peu près juste (2). Aussi, c'est probablement Eudoxus de Cnide qui, dans son voyage en Egypte, découvrit ou apprit cette vérité, et la répandit parmi ses amis de l'école de Socrate. Long-tems avant Colomb, Aristote pensa que les rivages de l'Espagne n'étaient pas très-éloignés de ceux de l'Inde. Dans un autre ouvrage, il représente la terre habitable comme une grande île, de figure presque ovale, longue de soixante-dix mille stades (probablement olympiques), et large de quarante mille, environnée de la mer Atlantique, ou l'Océan, dont le *golfe Galatique* à l'ouest, et le *golfe Indique* à l'est, font partie (3). Sa mappemonde se termine à l'orient à l'Indus, et à l'occident, au fleuve *Tartessus* ou Guadalquivir ; les monts Riphéens bornent le monde au nord ; au sud, la Libye offre « un grand fleuve » *Chrémètes*, qui, sorti de la même montagne que le Nil, » se jette dans l'Océan (4). » Serait-ce le *Chrétes* d'Hannon, et peut-être notre Sénégal ? car Aristote a pu confondre les sources du Nil avec celles du Niger. A l'extrémité orientale de l'Asie, sur les bords de l'Océan, il place une chaîne de montagnes nommée *Paropamisus*, d'où il fait découler la rivière de Bactres (l'Oxus) et un fleuve qu'il nomme *Araxes*, et qui paraît être un composé fabuleux de l'Iaxartes ou Syr-Daria, du Wolga et du Don ; il dit expressément que le Tanaïs est un bras de cet Araxe (5). Le nord de l'Europe ne se montre qu'obscurément à son esprit ; il parle confusément des *monts Arcyniens* et des Alpes, qu'il nomme

(1) *Arist.* de Cœlo, II, 14, ed. Duval, I, 667. Comp. *Mart. Capella*. L. VII. (2) *Gosselin*, Mesures itinér. p. 16. Trad. franç. de *Strab.* I. (3) *Arist.* de Mundo, 3, tom. I, 849, 850. (4) *Id.* Météor. I, 13. p. 769. (5) Id. *ibid.* p. 768.

Pyrènes ; cependant il connaît au nord de la Celtique deux grandes îles, *Albion* et *Ierne* (1) ; « mais ces îles, dit-il, » sont pourtant moins grandes que celles de *Taprobane*, au-delà de l'Inde, et de *Phébol* dans la mer » d'Arabie. »

Sur l'île Phebol.

Ici, la critique moderne s'étonne de voir Aristote nommer Taprobane long-tems avant le siècle des Ptolémée, et indiquer même l'île de Madagascar, nommée *Phanbalou* par les Arabes (2). Ceux même qui, avec nous, croient l'ouvrage *de Mundo* sorti, sinon de la plume, du moins de l'école d'Aristote, semblent désavouer ce passage, et n'y voir qu'une interpolation. Nous pensons que si, en général, une saine critique doit circonscrire dans un cercle fort étroit les connaissances positives des anciens, elle doit ouvrir un vaste champ à ces bruits vagues, à ces traditions obscures qui, dans tous les tems, ont devancé les notions exactes ; c'est ainsi que les lueurs incertaines de l'aube matinale tantôt jaillissent des nuages, et tantôt s'y replongent de nouveau.

Disciples d'Aristote.

De quelque manière que l'on pense à l'égard de ces questions difficiles, on ne saurait méconnaître l'influence d'Aristote sur les progrès de la Géographie. Non-seulement ses nombreux ouvrages sont remplis de détails géographiques (3), mais il inspira le goût de ce genre d'études à ses disciples. L'un d'eux, *Dicéarque*, donna une description de la Grèce, dont il reste quelques fragmens pleins d'intérêt et de charme ; il chercha le premier à déterminer les lieux situés sous le parallèle de latitude de Rhodes ; travail qui devint la base de beaucoup d'autres opérations semblables (4). *Théophraste* avança beaucoup la géographie physique. Enfin, Alexandre-le-Grand porta jusqu'aux bords de l'Hyphasis cet amour des connaissances positives que son maître lui avait inspiré ;

(1) *Arist.* Météor. de Mundo, 3, p. 850. (2) *Masudi*, dans les *Notices* et *Extraits*, etc. t. 15. (3) *Kanigsmann*, de Geog. Aristot. prolusiones sex, Flensbourg (en Danemarck), 1804. (4) *Agathem.*, 1, 2.

et, plus encore voyageur curieux que vainqueur rapide, il ouvrit aux regards de la science tous les pays qu'il soumit à son empire.

L'expédition de ce conquérant fit ainsi naître une révolution dans toutes les connaissances humaines ; la Géographie s'en ressentit, comme nous allons le dire dans le Livre suivant.

LIVRE CINQUIÈME.

Suite de l'histoire de la Géographie. Expédition d'Alexandre. Voyage de Pythéas. Systèmes d'Eratosthènes et d'Hipparque. Recherches de Polybe et de Possidonius. Voyage d'Eudoxus. Géographie de Strabon. A. M. 3,660 — 3,983, ou jusqu'à la naissance de J.-C.

Le conquérant macédonien amenait à sa suite plusieurs géographes, parmi lesquels on nomme *Diagnétus* et *Béton*; ils tracèrent dans des ouvrages particuliers les marches de l'armée, en les déterminant d'après des observations astronomiques. *Androstène*, *Néarque* et *Onésicritus* furent chargés de reconnaître par mer les côtes méridionales de l'Asie. *Callisthènes*, *Aristobulus*, *Ptolémée* et *Cratérus*, compagnons ou généraux d'Alexandre, tinrent note des choses mémorables qui avaient frappé leurs regards, et ces journaux devinrent la source d'une nouvelle géographie de l'Asie. Ajoutons que les livres enterrés dans les archives de Babylone et de Tyr furent, par suite des projets d'Alexandre, transférés dans la ville à laquelle il donna son nom, et que les observations astronomiques et nautiques des Phéniciens et des Chaldéens, devenues plus accessibles aux savans de la Grèce, leur fournirent les bases mathématiques dont leurs systèmes géographiques avaient jusqu'alors été dépourvus. Tels furent en peu de mots les immenses avantages que la Géographie retira des victoires d'un héros qui, pour nous servir d'une expression de Quinte-Curce, ne voulait conquérir le monde entier que pour le livrer à la connaissance du genre humain (1).

Fruits de l'expédition d'Alexandre.

Les généraux d'Alexandre, rois après sa mort, firent peu de conquêtes lointaines. *Seleucus Nicanor* seul porta ses

(1) *Examen critique des Historiens d'Alexandre*, par M. de Sainte-Croix, *Pline*, *Arrien*, *Strabon*, etc.

On pénètre jusqu'au Gange. A. M. 3,680.

armes victorieuses jusqu'aux bords du Gange; ses ambassadeurs, *Megasthenes* et *Daimachus*, recueillirent à Palibothra, capitale d'un grand royaume sur le Gange, des détails étendus et intéressans sur l'histoire naturelle, civile et morale de ces contrées; l'amiral *Patrocles* navigua sur l'océan Indien et sur la mer Caspienne. Mais l'esprit du commerce put seul établir des relations suivies avec les pays éloignés; cet esprit, dans le siècle après Alexandre, devint dominant parmi les Grecs; chacun d'eux, comme le marchand d'Horace, était décidé « à fuir la pauvreté à travers les flots, les écueils et les feux de la Zone torride. » Tandis que les Marseillais profitaient des routes commerciales qu'avaient frayées Pythéas par ses deux voyages au nord de l'Europe, et Euthymènes par cette course le long des côtes d'Afrique, dans laquelle il parvint à l'embouchure d'un grand fleuve semblable au Nil, fleuve qui ne saurait être que le Sénégal (1), les rois grecs d'Egypte ouvrirent par les ports de *Bérénice* et de *Myoshormos*, sur le golfe Arabique, un commerce direct avec les côtes occidentales de l'Inde, et avec *Taprobane*, aujourd'hui Ceylan.

Commerce maritime avec l'Inde.

Ptolémée Philadelphe, le principal fondateur de ce commerce, envoya dans l'Inde des géographes chargés de décrire le pays (2). Sous le même règne, *Timosthenes* publia un *Portulan*, ou description de tous les ports, et un ouvrage sur la mesure de la terre (3). *Philostephanus*, de Cyrène, donna beaucoup de descriptions particulières. Son compatriote, le grand *Eratosthènes*, bibliothécaire d'Alexandrie sous Ptolémée Evergète, créa enfin un système complet de géographie, fondé sur des bases mathématiques, et qui resta pendant quatre siècles l'ouvrage classique pour cette science.

A. M. 3,700.

Cependant, la nature des vents périodiques n'étant pas connue, la navigation dans la mer des Indes resta imparfaite. Les flottes de Ptolémée n'arrivèrent que jusqu'aux bouches de l'Indus, en longeant les côtes. Leur principal

(1) *Sen.* Nat. Quæst. IV, 2. Comp. *Plut.* de Plac. philos. IV, 1.
(2) *Plin.* Hist. nat. VI, 18. (3) *Marcian. Heracl. Strab.* IX, 421.

commerce se faisait sur les côtes de l'Ethiopie, où la côte actuelle d'Abex et d'Adel, ainsi que dans les ports de l'Arabie heureuse (1). Les caravanes suppléèrent aux vaisseaux; elles se rendaient par le nord de la Perse et par la Bactriane dans l'Inde septentrionale; les marchands pénétraient d'un côté jusqu'à Palibothra, en descendant le Gange, et de l'autre, en tournant les monts Imaüs ou Belour, ils se rendirent probablement dans la Sérique, ou la petite Bucharie actuelle: du moins *Ménandre*, l'un des rois grecs de la Bactriane, a régné sur la Sérique (2). Mais cette route vers le centre de l'Asie resta long-tems inconnue aux écrivains géographiques. Nous la connaîtrions sans doute mieux, si le tems destructeur eût épargné les immenses travaux d'*Apollodorus*, surnommé *Periegeta*, c'est-à-dire, qui a fait le tour du monde (3). A. M. 3,804.

Vers la même époque, *Agatharchides*, de Cnide, publia des ouvrages qui, à en juger par les fragmens qui nous restent, réunissaient tous les genres d'intérêt. Le savant auteur qui parlait la langue amharique, usitée en Abyssinie (4), paraît surtout avoir visité les établissemens des Grecs sur les côtes de l'Ethiopie et de l'Arabie; sa description un peu romanesque du luxe et des richesses des *Sabéens*, a été répétée par tous les historiens et les poëtes; c'est probablement aussi de lui que Diodore tira tous les détails qu'il nous a laissés sur l'état éthiopien de Méroé. *Hipparque*, célèbre astronome, lui dut peut-être ses idées sur une grande terre australe qui devait joindre l'Afrique orientale à l'Inde. Le système géographique d'Hipparque prouve que le cap Guardafui était de ce côté la limite des découvertes de ses contemporains. Il paraît aussi qu'on avait reçu quelques notions sur la côte de l'Asie, au-delà du Gange (5). Hipparque essaya le premier de réduire toute la géographie à des bases astronomiques; mais n'ayant que A. M. 3,812.

(1) Comp. *Vincent*, Voyage de Néarque, II, *passim*. *Heeren*. Man. de l'Hist. 310. (2) *Bayer*. Hist. regn. Bactriani. (3) *Strab*. XIV. 677. Abn. *Steph*. de urb. *Tzetzes*. (4) *Agath*. de mari Rub. in *Geog. min*. I, 45. (5) *Gosselin*, Recherches, I, 44.

peu d'observations célestes, et décidé à rejeter tout autre élément, il remplit sa mappemonde d'hypothèses aussi erronées que celles de ses prédécesseurs (1).

A. M. 5,840--5,850. Les expéditions des Romains contre Carthage et Numance fournirent au judicieux *Polybe* l'occasion de rassembler quelques renseignemens exacts sur l'occident de l'Europe; il visita les côtes occidentales de l'Afrique jusqu'au mont Atlas; il eut encore des idées neuves et justes sur la Zone torride, qu'il crut habitable; mais dans la manière dont il a combiné ses connaissances de détail, il ne semble pas avoir mis l'accord et l'ensemble nécessaires (2). Peu de tems après Polybe, les recherches de *Possidonius* engagèrent l'école d'Alexandrie à changer la graduation des cartes d'Eratosthènes, changement qui ne fit qu'accroître les erreurs de la géographie mathématique de ce siècle (3).

Pendant que les savans s'efforçaient, quoiqu'en vain, de créer un système général exact, les idées du siècle d'Homère et des Argonautes avaient été reproduites avec des modifications et des additions par un historien, Timée de Sicile, et deux poëtes, l'obscur Lycophron et l'érudit Apollonius. *Scymnus*, de Chios, entreprit de revêtir des formes de la poésie le système d'Eratosthènes (4). Son contemporain, Artémidore, composa des ouvrages importans, et dont la perte est d'autant plus à regretter, que les passages qui nous en restent donnent entre autres, sur la côte d'Adel et d'Ajan, des notions plus détaillées que celles des voyageurs modernes (5). Les navigations d'Egypte dans l'Inde s'étant ralenties, *Eudoxus*, de Cyzique, les ranima sous le règne de Ptolémée Physcon et de Ptolémée Lathure; la courageuse entreprise de ce navigateur, soit en cherchant la route la plus directe de l'Inde, d'où il avait rapporté, à ce qu'il paraît, les premiers diamans, soit en tentant de

A. M. 5,850--5,890.

(1) *Gosselin*, Recherches, I, 5 sqq. (2) Id. *ib.* II, 7 sqq.
(3) *Id.* Géog. des Grecs anal. 54.—56. (4) *Scym.* V. 112.
(5) *Gosselin*, Recherches, I, 171 sqq. II, 109—173, 233—237.

faire le tour de l'Afrique par l'ouest (1), lui valut des persécutions et une réputation obscurcie par les fables dont Cornelius Nepos et Mela ont voulu l'embellir.

Une autre route de l'Inde fut rétablie à la suite des conquêtes faites par Mithridate, roi de Pont, et par son vainqueur Pompée. Au nord de l'Ibérie, de l'Albanie et des autres pays Caucasiens, dès-lors mieux connus, on vit des peuples nomades apporter autour de la mer Caspienne des marchandises de l'Inde, arrivées par la Bactriane et l'Oxus. Mais les fausses idées qu'on s'était créées sur ce fleuve et sur la Caspienne, subsistèrent encore (2). A. M. 3,890—3,950.

D'autres expéditions des Romains agrandirent la sphère de la Géographie, ou en éclaircirent les parties obscures; Jules-César fit mieux connaître la Gaule et la Bretagne; les armes de Germanicus pénétrèrent jusqu'à l'Elbe; Elius Gallus parcourut l'intérieur de l'Arabie; et par ordre d'Auguste, Agrippa rassembla dans un seul ouvrage les notions éparses dans le monde romain. A. M. 3,950—A. J. C. 1.

Telles fut pendant les quatre siècles qui suivirent la mort d'Alexandre, la marche des découvertes géographiques. Si nous n'en avons tracé pour ainsi dire que le squelette chronologique, c'est parce que les ouvrages originaux des auteurs que nous avons nommés ont péri dans le grand naufrage de l'antiquité. C'est par *Strabon* seul que nous connaissons l'histoire de la Géographie pendant cette longue série d'années; et c'est par conséquent en analysant le célèbre ouvrage de cet écrivain élégant et érudit, mais malheureusement trop partial et trop tranchant, que nous pouvons passer en revue toutes les connaissances de ces quatre siècles. Strabon.

Il est avant tout nécessaire d'indiquer, en peu de mots, les systèmes généraux auxquels les anciens soumettaient leurs connaissances de détail. Nous avons vu la terre considérée par Homère comme un disque rond; nous l'avons vue paraître aux yeux d'Hérodote comme une plaine d'une Diverses mesures de la terre.

(1) *Possidon.* ap. *Strab.* II, 98. (2) *Mannert.* IV, 336—346.

figure indéterminée, mais infiniment plus étendue que dans le système homérique; enfin, après beaucoup de tâtonnemens, les astronomes, et sans doute Eudoxus de Cnide à leur tête, enseignent que la terre est un grand globe, et que la circonférence d'un grand cercle de ce globe est de 40,000 stades (1). D'autres, et parmi eux Archimède et Cléomède, assurent que la terre a 300,000 stades de circonférence (2). Possidonius prétendit avoir mesuré un arc du méridien entre Rhodes et Alexandrie (qui ne sont point sous le même méridien), et en avoir conclu que la terre avait 240,000 stades de tour (3). Enfin, Eratosthènes, Hipparque et Strabon répètent qu'un grand cercle du globe contient 252,000 stades (4).

Faut-il supposer que, parmi les mesures de la terre, il y en avait de fausses? ou peut-on expliquer ces différences par l'emploi d'un stade différent? Telle est la grande question de la solution de laquelle dépend toute la géographie systématique des anciens. On l'a résolue de plusieurs manières.

Stades différens selon Gosselin.

M. Gosselin pense que toutes les quatre mesures étaient justes, mais exprimées en stades différens (5); savoir, la première, en stades de onze cent onze $\frac{1}{9}$ à un de nos degrés de l'équateur; la seconde, en stades de huit cent trente-trois; la troisième, en stades de six cent soixante-six, et la quatrième, en stades de sept cents. Il prouve que beaucoup de mesures partielles, indiquées par les anciens, sur-tout dans l'Orient, se trouvent justes, quand on les évalue en stades de la première et de la troisième espèce (6). Il démontre que, nonobstant l'autorité contraire de d'Anville (7), le stade de la quatrième espèce était employé dans un très-grand nombre de mesures partielles, prises sur les côtes de Grèce et d'Italie, dans toute la Méditerranée, et même dans l'Inde (8). Enfin, et c'est la plus importante de toutes ses observations, une série non-

(1) *Arist.* de Cœlo. (2) *Archim.* Arenar. sqq. *Cléom.* Météor. I, 8, p. 43. (3) *Possid.* ap. *Cleom.* 1, 10, p. 52. (4) *Gosselin*, Géographie des Grecs anal. *passim*. (5) Id. *ib.* et dans les Mesures itinéraires, avant la Trad. de *Strabon*. (6) *Id.* Mes. itin. 18—24.

(7) D'*Anville*, Mes. itinér. 81. (8) *Gosselin*, Mes. itin. 9—18.

interrompue des mesures itinéraires, depuis le cap Sacré (ou de Saint-Vincent) jusqu'à l'embouchure du Gange, se trouve presque exacte dès qu'on l'évalue en stades de huit cent trente-trois au degré; cette ligne, dans tous les systèmes des anciens, depuis Eratosthènes, était considérée comme la longueur de la terre connue d'occident en orient (1). Une cinquième espèce de stade de cinq cents au degré était moins connue du tems de Strabon; nous en parlerons en exposant le système de Ptolémée, dans lequel l'emploi de ce stade a jeté tant de confusion.

Stades selon d'Anville.

D'Anville, après avoir d'abord admis quatre espèces de stades (2), parmi lesquelles celui qu'il appelle *pythique* lui parut dans la suite inutile, a fini par en reconnaître trois (3); savoir, l'*olympique*, de six cents au degré; le *nautique* de cinq cents, et l'*égyptien* de onze cent onze; mais il convient du principe, en avouant que les mesures des anciens ne peuvent être justifiées que par l'emploi d'un module différent. Rennel, Vincent et autres savans anglais admettent également le principe, sans en approfondir les conséquences.

Idées de Gatterer.

Gatterer, célèbre professeur de Gottingue, avant la publication des travaux de M. Gosselin, avait reconnu qu'il y avait des stades de différentes valeurs; outre l'*olympique* de six cents, le *faux olympique* de cinq cents et l'*égyptien* de onze cents, il admet un petit stade grec de sept cent cinquante, qu'il prétend déduire des mesures d'Eratosthènes et d'Hipparque (4).

Plusieurs géographes savans persistent à considérer toutes les contradictions des anciens comme venant des méprises dues à leurs mauvais instrumens et à leurs méthodes imparfaites, et, en faveur de cette opinion, ils invoquent et le témoignage exprès de Marcien (5), et l'analogie de semblables erreurs chez les modernes. Les explications données par M. Gosselin leur paraissent dues moins à la solidité de

(1) *Gosselin*, Géographie des Grecs, *passim*. (2) D'*Anville*, Mesures itin. 85. (3) Id. Considérations géograph. 36. (4) *Gatterer*, Géogr. 25. Introd. à l'Hist. universelle, 178 (en all.) (5) *Marc. Heracl.* 3, 37, 67, in Geog. min. I. *Mannert*, *Barbié du Bocage*, etc.

son idée principale, qu'à une sorte de jeu arithmétique ; car toute contradiction en fait de mesures doit en effet s'expliquer sans effort, lorsqu'on y applique pêle-mêle des stades qui sont à peu près entre eux comme 1, 2, 3 ; mais comment admettre ce mélange de stades dans le même chapitre, la même phrase ?

Nous croyons devoir adopter non-seulement le principe de la différence des stades, mais même toutes les espèces de cette mesure qu'on vient d'indiquer. Mais toutes ces mesures, loin d'être, comme M. Gosselin le veut, purement astronomiques, doivent, ce nous semble, tirer leur origine des différens systèmes de mesures adoptées par les différentes nations de l'antiquité ; ce sont des *mesures locales* dont les Grecs ont traduit les vraies appellations par le mot *stade*, qui leur était familier. Le stade égyptien n'est que la soixantième partie d'un *schœne*, mesure usitée en Egypte. On nomme aussi des *schœnes* de trente stades ; s'il est question des stades égyptiens, ces schœnes correspondraient aux *koss* de l'Indostan (1). Le mille arabique étant de cinquante-six ou cinquante-sept au degré, la douzième partie de ce mille correspondrait au stade de Possidonius, à six cent-soixante-six au degré. Si, en modifiant et combinant les évaluations les plus vraisemblables qu'on ait de la *farsang* ou parasange (2), nous comptons quatorze de ces lieues persanes au degré, la soixantième partie d'une parasange serait égale à un stade de huit cent trente-trois au degré, stade dans lequel il paraît que la terre a été mesurée depuis le Gange jusqu'en Espagne. Tant d'indices qui s'offrent au premier abord, font espérer que par des recherches et des découvertes ultérieures, on parviendra à retrouver les modules originaires des mesures géographiques anciennes.

Les stades sont des mesures locales.

Les Grecs ayant, du tems d'Alexandre, eu connaissance des travaux des astronomes et des géographes de l'Asie, confondirent quelquefois ces mesures d'une valeur différente.

Confusion des stades.

(1) D'*Anville*, Eclaircissemens sur la carte de l'Indo, 56.

(2) *Langlès*, Voyage du Bengale à Chyraz, I, 44. Voyage d'Abdoul, Kérym. 19, 128. *Rennel* cité, *ib.*

Une distance en stades de onze cent onze au degré, et une autre en stades de cinq cents, étaient placées sur leurs cartes l'une à côté de l'autre, et toutes les deux considérées comme si elles eussent été en stades de sept cents, généralement employés par Eratosthènes, Hipparque et Strabon. Ce stade même paraît leur avoir été communiqué sans qu'ils en aient connu la nature. Si l'on suppose qu'une nation qui faisait usage du stade de huit cent trente-trois au degré, et qui habitait à trente-deux ou trente-trois degrés au nord de l'équateur, ait voulu tracer les pays situés sous ces mêmes parallèles sur une de ces cartes qu'on nomme *plates*, et dont les navigateurs se servent, elle devait, conformément aux combinaisons ingénieusement fictives de ce genre de cartes, y donner sept cents stades au degré. Il paraît qu'une semblable échelle, purement conventionnelle, a été prise à la lettre par les Grecs qui copiaient les monumens échappés à la destruction récente de Tyr et de Babylone (1).

Système primitif copié par les Grecs.

M. Gosselin a prouvé que les mesures phéniciennes ou babyloniennes, recueillies par les Grecs, offraient une série d'observations assez exactes depuis le *cap Sacré*, ou de Saint-Vincent, jusqu'à *Thinæ*, ou Tana-Serim, au-delà du Gange. Voici cette série, telle que M. Gosselin l'a rétablie.

DÉNOMINATION DES LIEUX.	DISTANCES		
	En stades de 833 1/3	En degrés, sous le 36e. parallèle.	En degrés, selon les modernes.
Du Cap Sacré au détroit des Colonnes.	2,000	2° 57′ 59″	3° 10′ 0″
Du Cap Sacré au détroit de Sicile. . .	16,300	24 10 37	24 37 45
Du détroit des Colonnes à Rhodes. .	32,300	33 4 55	33 15 45
Du Cap Sacré à Issus.	30,300	44 56 35	44 40 0
Du Cap Sacré aux portes Caspiennes.	41,600	61 42 15	61 5 0
Du dét. des Col. aux sources de l'Indus	52,600	78 1 10	77 42 0
Du Cap Sacré à Thinæ.	71,600	106 12 6	106 27 0

La première et la deuxième de ces distances, conservées par Hipparque et Strabon (2), avaient été rejetées par Era-

(1) *Gosselin*, Mes. itin. p. 57. (2) *Strab.* II, 228; III, 140, 156, 168 *Hipparch.* ap. *Strab.* II, 93, édit. du Louvre.

tosthènes, qui (preuve remarquable de l'ignorance des Grecs) en substitua deux autres, qui, en mesures différentes, exprimaient à peu près la même chose. Les voici :

			Selon les modernes.
Du Cap Sacré au détroit des Colonnes	5,000 stades	(de 1,111 1/3) .	3° 20' 15" 3° 10' 0"
Du détroit des Colonnes au détroit de Sicile..	8,800 stades	(de 500)	21 45 17 21 27 0

Fausse évaluation des stades.

Après avoir pris sur deux cartes d'une échelle différente cette prétendue correction, Eratosthènes, qui crut toujours devoir faire les stades de sept cents par degré, établit, en conséquence de toutes ces méprises, la série des distances ainsi qu'il suit :

DÉNOMINATION DES LIEUX.	DISTANCE DU CAP SACRÉ.		
	Selon Eratosthenes.		Selon les modernes, en dégrés.
	En stades de 700.	En degrés, sous le 36e parallele.	
Cap Sacré d'Ibérie.	 0	 0	 0
Détroit des Colonnes.	3,000	5° 17' 51"	3° 17' 51"
Détroit de Sicile.	11,800	20 50 11	24 57 0
Rhodes.	25,500	44 40 31	36 25 45
Issus	30,500	53 30 16	44 40 0
Portes Caspiennes	41,600	73 27 28	61 . 5 0
Sources de l'Indus	55,600	98 10 45	80 52 0
Thinæ	71,600	126 25 57	106 27 0

Ceux même de nos lecteurs qui ne connaissent pas les principes astronomiques de la Géographie moderne, à l'exposition desquels un Livre suivant est consacré, apercevront pourtant du premier abord l'énormité des erreurs dans lesquelles Eratosthènes fut entraîné par un usage impropre des cartes phéniciennes ou babyloniennes. Mais développer et discuter les preuves multipliées de cette assertion, ce serait dépasser les bornes de ce *Précis*; ce serait ennuyer gratuitement les lecteurs étrangers à ce genre de recherches, et répéter aux autres des choses qu'ils

ont déjà dû étudier et approfondir dans les savans Mémoires de M. Gosselin (1).

Construction des mappemondes grecques.

Il faut pourtant donner quelque idée de la construction d'une mappemonde grecque du tems d'Eratosthènes et de Strabon. Comme les mesures à peu près exactes qui étaient tombées entre les mains des astronomes d'Alexandrie ne suffisaient pas pour déterminer tous les points connus du monde, ils cherchèrent à faire eux-mêmes des observations, en se servant de procédés dont l'imperfection ne pouvait qu'amener des erreurs. Eratosthènes, au moyen d'un gnomon, avait trouvé la différence de latitude ou de distance au nord de l'équateur, entre Syène et Alexandrie (2); mais il se trompa gravement en plaçant ces deux points sous le même méridien, puisque les observations modernes prouvent que Syène est au-delà d'un degré plus à l'est qu'Alexandrie. C'est d'après d'autres conjectures semblables que ce géographe plaça sous le même méridien *Méroé*, ville sur le Nil, l'île de *Rhodes*, *Bysance* et le *Borysthène*. Ces points s'éloignent les uns à l'est, les autres à l'ouest de la prétendue ligne sous laquelle les anciens les réunissaient. La latitude même en était souvent mal déterminée, comme le tableau suivant le fera voir (3).

DÉNOMINATION DES LIEUX.	DISTANCE DE L'ÉQUATEUR.		
	En stades.	En degrés, selon Eratosthènes.	En degrés, selon les modernes.
Limites de la terre habitable. .	8,300	11° 51′ 25″	Indéterminé.
Méroé	11,700	16 42 51	Idem.
Syène.	16,700	23 51 15	23° 50′ 0″
Alexandrie	21,700	31 0 0	21 11 20
Rhodes	25,450	31 21 25	36 28 30
Athènes	25,850	36 55 42	38 5 20
Byzance	39,800	42 34 17	41 4 34
Bouches du Borysthène.	34,800	49 42 51	46 39 0
Nord de la Grande-Bretagne. .	42,700	61 0 0	58 37 0
Thule.	46,300	66 8 34	Indéterminé.

(1) *Gosselin*, Géographie des Grecs, analysée, 1 vol. in-4°. Recherches sur la Géographie des Grecs, 2 vol. in-4°. (2) *Cléomed.* Météor. I, 10. *Arat.* Phænom. 37, édit. Oxon. (3) *Gosselin*, Géogr. des Grecs, tabl. I.

A ces latitudes mal déterminées, ou peut-être seulement mal traduites de quelque carte d'un ancien peuple navigateur, les géographes d'Alexandrie rapportaient toutes les latitudes des autres contrées, qu'ils devinaient quelquefois d'après les indications si peu sûres d'un gnomon (1), mais plus souvent d'après des estimations des voyageurs, et d'après la nature des vents et des productions (2). De cette manière, Eratosthènes (3) porta l'extrémité méridionale de l'Inde à seize degrés au nord de l'équateur, au lieu de huit. Il répéta l'erreur de Dicéarque, en plaçant sous le parallèle de l'île de Rhodes le détroit des Colonnes, celui de Sicile, le cap Sunium et le golfe d'Issus, points qui tous sont plus au nord ou plus au sud.

Longitude, latitude, diaphragme.

Ce parallèle de Rhodes, si mal tracé, formait sur la mappemonde une ligne évaluée à soixante-dix mille ou soixante-dix-sept mille huit cents stades, et qui marquait la longueur ou longitude de la terre habitable; on l'appelait le *diaphragme*; l'autre, plus courte de moitié, et dirigée du nord au sud, coupait la première sous un angle droit, et représentait la largeur ou *latitude* de la terre sous le méridien d'Alexandrie (4). La carte entière présentait un carré, en dedans duquel ils traçaient l'Europe, l'Asie et l'Afrique comme une grande île d'une figure ovale, baignée de tous côtés par la mer Atlantique. Tout en regardant notre monde comme un globe, il leur paraissait que la terre habitable à eux connue n'occupait qu'une portion quelconque de la partie supérieure de ce globe; sous l'équateur, une zone brûlante; vers le pôle, une ceinture de glaces resserrait les contrées allouées au genre humain dans d'étroites bornes; ils crurent donc ne pas commettre une grande erreur en dépeignant cette portion de la sphère comme une surface plane. Le seul Hipparque tenta de figurer des méridiens et des parallèles courbes comme dans nos hémisphères; mais son avis fut long-tems négligé (5).

(1) *Plin.* II, 72. VI, 35. (2) *Strab.* II, 111, 128, 165, 167, etc., etc. Alm. (3) *Eratosth.* ap. *Strab.* II, 68, édit. L. (4) *Strab.* II, 111, 140. Alm. *Agathemer*, I, 1. (5) *Gosselin*, Recherches, I, 44.

Pourquoi nous arrêter plus long-tems dans ces arides routes où la science ne mène souvent qu'à un doute désespérant ? Exposons plutôt la Géographie historique de Strabon et des auteurs qu'il a extraits ou commentés. Son ouvrage offre, sous ce rapport, deux moitiés distinctes ; une description très-détaillée de la Grèce ainsi que de l'Asie-Mineure, et des aperçus très-rapides sur les autres pays connus. Topographe exact, critique scrupuleux et modeste dans la première partie, Strabon, dans l'autre, n'est que trop souvent un abréviateur infidèle et un juge partial et superficiel. Il doit donc nous servir de guide, et non pas de maître : en analysant sa géographie, nous tâcherons de rappeler toutes les découvertes de son siècle, même celles dont il n'a tiré aucun parti.

Géographie historique de Strabon.

LIVRE SIXIÈME.

Suite de l'Histoire de la Géographie. Analyse de la Géographie de Strabon. Europe. Discussion du voyage de Pythéas.

Ibérie. Nous allons retracer l'Europe de Strabon; et, pour mieux rendre ses idées, nous suivrons le même ordre que lui. L'*Ibérie* ou l'Espagne commence la série des contrées décrites par ce géographe. Quoiqu'il ait donné aux Pyrénées une direction nord et sud, et qu'il ait considéré les côtes depuis les Pyrénées jusqu'au Cap Sacré comme formant l'un des côtés du carré dans lequel il circonscrivait la péninsule, il a bien retracé l'état physique du pays, et les

Bétique. mœurs des peuples ibériens. La *Bétique*, fertile en huile et en laines fines, ornée de villes superbes, telles que *Gades*, *Corduba* et *Hispalis* (notre Séville), était habitée par les *Turdetani*, peuple qui possédait d'antiques monumens de poésie et d'histoire, et dont le nom défiguré et la félicité exagérée avaient servi de base aux contes grecs sur Tartes-

Lusitains. sus. Les *Lusitani*, agiles à la course, redoutables dans la petite guerre, habitaient entre le *Tagus* et le *Durius*; plus au nord, les *Gallaïci* ou Galaïci des auteurs romains, et les *Cantabri*, sauvages habitans des montagnes d'un difficile accès, ne baissaient qu'à rez et leur front audacieux devant les faisceaux de Rome. De l'*Iberus* ou Ebro, vers les sources

Celtibères. du Tage, demeuraient les *Celtibères*, reste des anciens conquérans venus de la Celtique, et qui, dépouillés par les Romains de leurs châteaux forts, s'accoutumaient à la vie policée. L'industrie et le commerce enrichissaient les villes ibériennes sur la Méditerranée, parmi lesquelles, depuis la destruction de la trop fidèle *Sagunte*, celles de *Tarraco* et de *Carthago-Nova* brillaient au premier rang (1).

(1) *Strab.* III, *passim*.

Parmi les îles voisines de l'Ibérie, Strabon compte les *Baléares*, peuplées par une nation gaie, voluptueuse, et renommée pour son habileté à se servir de la fronde ; les *Pityuses*, qui sont aujourd'hui Jviza et Formentera ; enfin, les *Cassitérides* ou îles à étain, « situées, dit-il, dans la haute mer, au nord du port des Artabres (1). » Le port des Artabres est celui de la Corogne. Dans un autre passage, il place ces îles à la hauteur de la Grande-Bretagne (2). On concilie ces indications en se rappelant que les géographes, avant Ptolémée, faisaient de la Grande-Bretagne une île triangulaire dont la pointe méridionale leur paraissait peu éloignée de l'extrémité septentrionale de l'Espagne (3). Les îles Sorlingues, situées au sud-ouest de la Grande-Bretagne, devaient, d'après ce système, paraître voisines de l'Espagne (4) ; ce sont donc les Cassitérides. Les Carthaginois, sous les ordres d'Himilcon, avaient exploré ces régions ; ils avaient découvert un groupe d'îles appelées *Oystrymnides* ; et l'île des *Albions*, l'Angleterre, et celle des *Hiberni*, l'Irlande (5) ; d'autres écrivains les ont appelées *Hespérides* ou îles d'ouest (6). Il est probable qu'elles ne servaient que de stations et de factorerie aux négocians de Carthage et de Gades qui venaient acheter de l'étain tiré des mines de Cornouailles. Lorsqu'après le voyage de Pythéas, le commerce de l'étain eut pris une autre direction par la Gaule et Marseille, on oublia les Cassitérides, et on finit par les regarder comme fabuleuses (7).

Les Cassiterides.

Le quatrième livre de Strabon donne une description assez vague de la *Celtique* ou la Gaule, ainsi que de la Grande-Bretagne : il donne aux côtes occidentales de la Gaule une figure très-fausse, en supprimant ou réduisant à peu de chose la péninsule des *Osismii*, qui est la Bretagne actuelle, et qu'avait indiquée Pythéas. Par une conséquence de cette fausse idée, le Rhin est censé couler parallèlement aux Pyrénées ; les Cévennes sont placées au milieu

Celtique ou Gaule.

(1) *Strab.* III, in fine. (2) Id. II, 181. Almel. (3) *Ptolem.* Iber. I, 6. (4) *Diod. Sic.* V, 38. *Plin.* IV, 22 ; VII, 56. (5) *Avien.* Ora maritima, 90, 112, etc. (6) *Dion. Perieg.* 563. (7) *Plin.* XXXIV, 16.

du pays dont l'étendue se trouve rétrécie d'un tiers (1). La division de la Gaule en *Belgique*, *Celtique* propre et *Aquitaine*, indiquée par César (2), a été mieux saisie par Strabon que par Diodore de Sicile, qui, trompé par les noms latins, imagina deux peuples distincts, les Celtes et les Galates (3). En décrivant les Galates comme une nation blonde, de grande taille, et répandue très-loin au nord, Diodore nous oblige à y voir les Belges de César et de Strabon. Ce dernier nous retrace rapidement la fertilité de la Gaule narbonnaise, qu'il compare à l'Italie, les sages lois de *Massilia*, la grandeur naissante de *Narbo*, siége de la puissance romaine; la population considérable même des parties intérieures et septentrionales; enfin, la vie simple et un peu grossière de ces nouveaux sujets de Rome (4).

Massilia. Narbo.

Britannia.

Il passe à la *Brétannike* ou Grande-Bretagne, à laquelle il donne une forme triangulaire. L'un de ses côtés, dit-il, court parallèlement au rivage gaulois; l'autre suit la direction de la côte septentrionale d'Espagne; la troisième est peu connue (5). Les riches pâturages de cette île, les brouillards qui l'enveloppent, les mœurs agrestes des habitans, et leurs hameaux épars au sein des forêts, offrent une peinture plus exacte. A côté de la *Brétannike*, mais plus au nord, se trouve *Ierne*, grande île habitée, disait-on, par des peuples anthropophages et étrangers à toute espèce de civilisation (6). Cette terre, dépeinte comme stérile et presque inhabitable, est pourtant la fertile Irlande, nommée en celtique *Erin* ou *Ierin*. C'est la terre la plus reculée vers le nord, que Strabon admettait dans son système; il la plaçait beaucoup plus au nord que les embouchures de l'Elbe ou *Albis*, limites de sa géographie continentale de ce côté: il croyait les sources du Borysthène et du Tanaïs aussi éloignées au nord que l'île *Ierne*, et il terminait à cette hauteur son Europe par une ligne vague qui, en prenant ses

Ierne.

(1) *Strab.* IV, in princip. II, 190. Almel. (2) *Cæs.* B. l. gall. I, 1. (3) *Diod.* V, 32. (4) *Strab.* IV, med. (5) Id. II, 181 et 190. Alm. Comp. III, in fine; I, 110, etc. (6) Id. II, 124, 175, etc.

mesures à la lettre, correspondrait en grande partie au cinquante-cinquième parallèle de latitude de nos cartes (1).

Cependant les découvertes réelles des anciens s'étendaient plus au nord que ne le pensait Strabon. Un navigateur marseillais, le célèbre *Pythéas*, qui vivait un peu avant Alexandre-le-Grand, avait pénétré jusque dans la Scandinavie, peut-être jusque dans la mer Baltique, et avait décrit ce voyage extraordinaire dans des ouvrages dont il ne nous reste malheureusement que les titres (2) et quelques citations évidemment inexactes, ou même défigurées à dessein. C'est en comparant ces débris insignifians d'un grand ensemble, que nous sommes restés convaincus, malgré l'autorité d'un Gosselin, que les découvertes de Pythéas lui appartiennent en réalité, et que les absurdités mises sur le compte de ce voyageur, par les anciens et les modernes, disparaissent en grande partie dès qu'on admet, dans les relations de Pythéas, ou dans les extraits qu'on en a donnés, l'emploi de deux *stades* différens. Voici, dans cette hypothèse, les principaux points qui nous restent de son voyage. Voyages de Pythéas.

En sortant du détroit des Colonnes, il se rendit au cap Sacré, dont il fixa, dit-on, l'éloignement du détroit à trois mille stades; ce qui est juste en considérant ces stades comme étant égyptiens, ou de 1,111 $\frac{1}{9}$ au degré (3).

Un autre promontoire, voisin de quelques îles, s'avançait plus à l'ouest que le cap Sacré; il s'appelait *Calbium*; c'est le nom que l'auteur des Orphiques semble donner, soit aux Alpes, soit aux Pyrénées (4). Ce promontoire semblerait donc être le cap Finistère en Espagne. Aucun indice direct sur la latitude de ce promontoire n'a été conservé chez les anciens; on dit seulement qu'il était situé dans le pays des *Ostidamniens*, ou *Ostiæi*, ou *Ostiones*, ou enfin *Cossini* (5), peuple qui, malgré tant de noms, est resté inconnu. Mais nous pouvons pourtant affirmer, contre Promontoire Calbium.

(1) *Strab.* II et VII, passim. (2) *Marc. Heracl.* Schol. *Apoll. Rhod. Geminus* Isag. c. 5. (3) *Strab.* I, 112. Alm. (4) *Orph.* I, 121. (5) *Steph.* de urb. in voce *Ostiones*. *Strab.* l. c.

'opinion de beaucoup de commentateurs, que ces peuples ne sont point les habitans de la Basse-Bretagne, puisque, dans un autre passage, Strabon nous apprend expressément que Pythéas donnait à ceux-ci le nom de *Timii* (1). Ce nom ne fournit donc aucun argument contre l'identité du promontoire *Calbium* avec le cap Finistère d'Espagne.

Ile Uxisama ou d'Ouessant.

A trois journées de navigation de ce cap, Pythéas parvint à des îles dont la principale était nommée *Uxisama*. On s'est généralement accordé à considérer cette île comme étant l'*Uxantis* de l'Itinéraire d'Antonin, et l'île d'Ouessant de nos cartes. En effet, une heureuse navigation a pu conduire Pythéas du cap Finistère à cette île, à moins qu'on ne veuille refuser aux Massaliotes la science nautique nécessaire pour traverser la haute mer, ce qui, en faisant rentrer tout le voyage de Pythéas dans la classe des fables, en rendrait la discussion superflue.

Albion.

La grande île d'*Albion* se représente ensuite au nombre des pays visités par Pythéas. Il lui donne vingt mille stades de long, mesure prise en stades égyptiens, et qui correspond à peu près à la longueur réelle, en suivant les sinuosités de la côte occidentale depuis le cap Landsend jusqu'au cap Wrat en Ecosse (2). Il faut s'entendre de même, et avec moins de rigueur, la mesure de la circonférence d'Albion, indiquée à quarante mille stades par Strabon. Mais quand Pline assure que Pythéas fixait cette même circonférence à trente mille six cents stades, il est clair que cette dernière indication était exprimée en stades de huit cent soixante-trois au degré, et qu'au fond, elle était identique avec la première (3).

Il paraît que Pythéas orientait mal la Grande-Bretagne, qu'il l'étendait en longueur de l'est à l'ouest, ou au nord-ouest, et qu'en traçant la côte méridionale plus au nord et sud qu'elle ne l'est, il regardait la pointe orientale de l'Angleterre comme formant une des extrémités septentrionales de cette grande île. C'est à peu près ainsi que Strabon et une foule d'autres géographes orientaient leur Albion ou Bri-

(1) *Strab.* IV, 298, Almel. (2) Id. I, 111; II, 163. (3) *Plin.* IV, 16.

tannia; et en attribuant à Pythéas l'erreur commune de tant d'autres anciens, on conçoit comment ce voyageur a pu placer l'extrémité septentrionale de la Grande-Bretagne à quarante-deux mille sept cents stades de l'équateur, mesure qui, prise en stades de huit cent trente-trois au degré, coïncide avec la latitude de 51 deg. 15 min., et, par conséquent, à peu de chose près, avec la pointe nord-est du Kent. Cette pointe devait, aux yeux du navigateur marseillais, terminer Albion au nord. La même mesure, prise en stades de sept cents, a fait croire à Eratosthènes et à Strabon, que Pythéas étendait la Grande-Bretagne jusqu'au parallèle où le plus long jour est de dix-neuf heures, c'est-à-dire, au 61e. parallèle, à soixante lieues plus au nord que l'extrémité septentrionale de l'Ecosse (1).

En continuant son voyage au nord-est, ou, comme il croyait, au nord, Pythéas trouva, à six journées de navigation au-delà d'Albion, une partie de la côte du Jutland, nommée aujourd'hui *Thy* ou *Thyland*, et, dans l'ancien scandinave, *Thiuland*. Il changea ce nom en *Thule* ou *Thyle*; car les manuscrits donnent l'une et l'autre variantes; il estima sa navigation à six cents stades par jour, ou à trois mille six cents en tout, et dut, en conséquence, fixer la latitude de Thule à quarante-six mille trois cents stades de l'équateur, ou à 55 degrés 35 minutes, le degré pris à huit cent trente-trois stades; ce qui est presque un degré trop au sud. Mais la description de la nature du pays offre la vérité la plus frappante. Les dunes sablonneuses du Jutland, ses collines mouvantes au gré des vents impétueux, ses marais couverts d'une croûte de sable où le voyageur imprudent est englouti, enfin, les brouillards d'une espèce particulière qui infestent cette contrée; voilà les phénomènes qui firent dire à Pythéas qu'aux environs de Thule, la mer, l'air et la terre semblaient se confondre en un seul élément (2). Les nuits, réduites souvent à deux ou trois heures par les longs crépuscules, la culture du

La vraie Thule ou Thyle.

Description de Thule.

(1) Comp. *Gosselin*, Géogr. analys. 47, 48, etc. *Eratosthènes*, *Strabon*, *Pline*, cités *ibid.* (2) *Strab.* I, 109. Almel. II, 103, 175; IV, 308.

millet dans le nord, et celle du blé dans le midi, l'abondance du miel, l'usage de l'hydromel, la coutume de dessécher les blés dans de vastes granges ; tout ce tableau de Thule, tracé par Pythéas, convient éminemment aux côtes occidentales du Jutland.

Fausses opinions sur Thule.

Telle est, nous le croyons, la vraie explication de la plus fameuse énigme que renferme la Géographie ancienne. Les autres opinions qu'on a proposées à cet égard, ne sont fondées que sur des expressions erronées de quelques géographes anciens qui semblent s'être mépris sur la valeur des stades employés par Pythéas. C'est ainsi qu'Eratosthènes, en évaluant les stades à sept cents par degré, plaça Thule à 66 degrés, ou sous le cercle polaire (1) ; ce qui est contraire à un passage authentique de Pythéas lui-même, conservé par Géminus, et dans lequel il dit « que les nuits, à Thule, » lui paraissaient être de deux à trois heures » (2). Parmi

C'est l'Islande.

les défenseurs modernes de l'erreur d'Eratosthènes (3), la plupart, séduits peut-être par les auteurs anglo-saxons (4), y ont ajouté une nouvelle invraisemblance en rapportant cette latitude aux extrémités septentrionales de l'Islande ; comme si Pythéas, venant du midi, n'eût pas dû indiquer de préférence la position des côtes méridionales. D'ailleurs ce voyageur n'avait point dit que Thule était une île plutôt qu'une partie du continent : c'est une assertion des écrivains postérieurs même à Strabon (5). Enfin, des Islandais ont complétement démontré que la description de Thule n'offre pas un seul trait de ressemblance avec leur patrie (6).

C'est une terre polaire.

Il paraît que d'autres géographes, ayant calculé les stades à cinq cents par degré, plaçaient Thule près du pôle, à 87 degrés de latitude, et, pour être conséquens, faisaient dire à Pythéas que les jours et les nuits duraient de six mois (7).

Opinion de Schœnning.

Quelques anciens, choqués de l'invraisemblance d'un voyage aussi lointain, employèrent sans doute un stade de

(1) *Strab.* II, 163, etc. (2) *Geminus*, introd. in phænom. (3) *Cluver*, *Schottus*, *Baxter*, *Gosselin*, etc. (4) *Beda*, II, de nat. rer. p. 6 ; de temporat. p. 129. *Alfred*, in *Oros.* etc. (5) *Strab.* Loc. cit. (6) *Arngrim Jonæ*, spec. Island. Hist. p. 91, etc. (7) *Plin.* II, 75 ; IV, 16.

sept cent cinquante ou sept cent soixante-neuf au degré indiqué par Pline et Hipparque : leur calcul réduisit la latitude de Thule à 60 ou 62 degrés ; ce qui correspond à la latitude de la Norwège méridionale, où il existe un canton nommé *Thélémark*, *Thilemark*, et même, dans une *saga* islandaise, *Thulemark* ; c'est peut-être la Thule, vue de la flotte romaine qui fit le tour de la Grande-Bretagne ; c'est certainement la contrée indiquée sous ce nom dans Ptolémée (1). Des géographes savans ont pensé que c'était aussi la terre découverte par Pythéas (2) ; et cette opinion, revêtue de tout ce qu'une profonde et saine érudition peut offrir de plus imposant (3), mériterait une discussion plus détaillée, si la brièveté que nous prescrit le plan de notre ouvrage, ne nous la défendait. Nous observerons seulement que tout ce que les anciens ont dit sur Thule, postérieurement à Pythéas, nous paraît vague, contradictoire et uniquement fondé sur la confusion des stades. C'est sans doute en cherchant à réunir ces traditions opposées, que *Procope* (4) a été conduit à considérer toute la Scandinavie comme étant comprise sous le nom de Thule : les curieux détails dans lesquels il entre sur les mœurs des Finnois et des Goths (en observant même l'orthographe scandinave de ce dernier nom), ont tellement frappé quelques savans, qu'ils n'ont pas hésité de lui donner une préférence exclusive (5). Il est cependant probable que le nom de Thule n'a jamais eu, ni dans la relation de Pythéas, ni dans la Scandinavie même, une acception aussi générale

Thule de Ptolémée.

Thule de Procope.

Pythéas connaissait encore d'autres parties du nord ; il parlait d'une grande île qu'il nomme *Basilia*, c'est-à-dire, l'île du roi ; et Pline semble croire que c'était la même que Xénophon de Lampsaque appelait *Baltia* (6). On ne saurait

Basilia ou Baltia.

(1) *Ptolem.* II, 2, VII, 5. *Jgath. Steph.* de urb. Comp. *Tacit.* Agric.
(2) *Ortel.* in voce *Thule*, etc. *Eck. idt.* præf. ad orig. Guelferbyt. I, 89.
(3) *Schœnning*, Mém. sur les connaiss. géograph. des anc. dans le Nord, dans les *Mém. de la Société littéraire de Copenhague*, T. IX et X en danois. (4) *Proc.* de Bell. goth. III, 1. (5) *Buchanan.* Atlant. I, 19, p. 501. *Kalstrom.* de Thule, c. 3, 1. 4. (6) *Plin.* IV, 13, 16; VII, 2. *Solin.* 30. Diod. Sic. V.

déterminer quelle partie de la Scandinavie ces anciens ont voulu désigner, puisque le mot *belt* ou *balt* paraît avoir dénoté originairement toute étendue de mer parsemée d'îles (1), quoique la signification en ait été ensuite restreinte à l'ensemble des canaux d'entrée de la mer Baltique (2), et même, dans les tems modernes, à deux de ces canaux. L'opinion commune est pour la Suède méridionale, qui, encore long-tems après, passa pour une île sous le nom de Scandia ou Scandinavie.

Les Goths ou Guttones.

On ne saurait pas non plus décider si Pythéas a visité lui-même la *côte de l'ambre jaune*, c'est-à-dire la Prusse orientale. Pline, souvent copiste inexact, lui fait dire « que les *Guttones*, nation germanique, habitaient l'es-» pace de six mille stades au bord d'un golfe de l'Océan; » nommé *Mentonomon*. A une journée de la contrée » des Guttones était l'île *Abalus*, où l'on recueillait l'ambre » jaune; les habitans le vendaient à leurs voisins les » *Teutons*. »

Mentonomon, île d'Abalus.

La mer Baltique est le seul golfe de l'Océan septentrional auquel convienne la mesure de six mille stades qui, à huit cent trente-trois par degré, équivalent à cent quarante ou cent cinquante lieues marines. Les peuples qui habitaient la Scandinavie, le Danemarck, la Prusse, portaient le nom commun de Goths; ce sont les Guttones, ou plus exactement les *Goutones* de Strabon, vaincus par Marobodius; les *Gothones* de Tacite, les *Gythones* et les *Gutæ* de Ptolémée, les *Gautes* de Procope et des Islandais. Le voyageur marseillais a seulement employé le nom de *Guttones* dans cette signification générale, signification que les recherches des vrais savans ont depuis long-tems mise hors de doute (3). Il est donc impossible de décider si Pythéas, en visitant les côtes de la Prusse, y a connu les branches des Goths qui, selon les Islandais, ne sembleraient s'y être établis que trois siècles plus tard, ou si ce voyageur

(1) Comp. *Verel.* Notæ in Hervarar-Saga, p. 18. (2) *Adam. Brem.* ap. Lindenbrog, p. 63. (3) *Suhm*, Histoire critique; *Leibnitz*. Misc. Berol. Voyez ci-après, Liv. XV et le volume de l'Europe.

s'est arrêté parmi les Goths de la Scandinavie, qui ont pu lui apprendre ce qu'il a rapporté sur la mer Baltique et le commerce d'ambre jaune.

Autres découvertes des Grecs dans le Nord.

Les découvertes de Pythéas n'auraient jamais paru suspectes aux yeux de la critique, si l'on se fût rappelé combien d'autres notions, à la vérité incohérentes, mais d'une authenticité frappante, les Grecs, avant Strabon, avaient obtenues sur le nord de l'Europe. Outre Xénophon de Lampsaque, on cite Timée et Philémon comme ayant donné beaucoup de détails sur ces régions ; on savait qu'il s'y trouve beaucoup d'îles, parmi lesquelles, outre Baltia, on remarquait *Raunonia* (1), dont le nom est scandinavien et signifie l'île à ambre jaune ; on parlait d'une île *Baunomanna*, et ce nom également scandinavien, veut dire : « hommes allumant le phare. » Des méprises semblables auraient-elles pu être faites autrement que sur les lieux-mêmes ?

Mais l'orgueilleux esprit de système, au lieu d'étendre ces premières découvertes, les rejeta comme des fables. Strabon dédaigne de discuter le voyage de Pythéas ; et quittant les îles britanniques, qui sont pour lui l'extrémité du monde, il s'en retourne vers le midi pour décrire les *Alpes* et les contrées situées entre les branches de cette chaîne de montagnes. Quoiqu'agréablement écrite et semée de détails historiques assez intéressans sur les *Rhétiens* et autres nations alpicoles, cette description, qui paraît être prise dans les ouvrages de Polybe (2), prouve que les anciens n'avaient point de notions précises et complètes sur ces fameuses montagnes, même en faisant abstraction de toute science géologique. Strabon fixe le commencement des Alpes près de Gênes, tandis que Polybe, en les plaçant aux environs de Marseille, semble avoir, avec quelque raison, regardé le mont Ventoux comme en formant le promontoire occidental. Les Alpes finissent, selon Strabon,

Les Alpes.

(1) *Plin.* IV, 16 ; XXXVII, 2. (2) *Strab.* IV, in fine. Comp. *Polyb.* II et III.

au mont Ocra, au nord de l'Istrie ; d'autres les étendaient jusqu'aux confins de la Macédoine et de la Thrace (1). Notre géographe fait mention des glaciers et des avalanches, mais d'une manière un peu confuse.

Des Alpes, Strabon passe à l'*Italie* et aux îles voisines de cette célèbre contrée. Il est curieux de voir ce savant
Italie. géographe discuter gravement si l'Italie a la figure d'un triangle ou bien celle d'un carré ; nos enfans en savent plus à cet égard. C'étaient les fausses latitudes de Marseille et du détroit de Sicile qui le forçaient à donner à la péninsule italienne une direction presque est et ouest, erreur dont Polybe paraît avoir été l'auteur (2). Les détails physiques et historiques offrent pourtant beaucoup d'intérêt : nous le suivons avec plaisir dans sa marche rapide à travers les fertiles plaines de la *Gaule cisalpine*, déjà comprises sous le nom d'Italie ; nous apprenons que les vastes marais traversés par Annibal avec tant de peine, occupaient une partie des champs aujourd'hui si rians qui voisinent Parme et Modène ; nous trouvons *Ravenne* située alors précisément, comme Venise aujourd'hui, au milieu des lagunes, et ayant des canaux en place de rues ; nous visitons les rochers cultivés par le laborieux *Ligurien*, le port de *Luna* avec ses carrières de marbre, aujourd'hui si célèbres sous le nom de *Carrare* ; les antiques villes de l'*Etrurie*, premier siége de la civilisation en Italie ; des régions des *Sabins* et des *Umbriens*, riches en pâturages, le petit canton de *Latium* qui renfermait la capitale du monde. Strabon, qui ne ressent pas une admiration très-vive pour les conquérans et les oppresseurs de l'univers, accorde cependant de justes éloges aux chemins publics, aux aqueducs et autres cons-
Rome. tructions d'utilité publique dans lesquelles *Rome* étalait sa puissance. Il passe ensuite aux plaines de la *Campanie*, dont on admirait de tout tems l'inépuisable fécondité ; il nous montre le commerce et les flottes de la Méditerranée concentrés à *Puteoli*, tandis que les mœurs presque grec-

(1) *Mela*, II, 3. *Plin.* III, 25. (2) *Gosselin*, Recherches, etc., II, 14.

ques de *Néapolis* y attiraient les Romains lassés du tumulte de la capitale. Le *Vésuve* reposait alors depuis plusieurs siècles; mais il montrait à Strabon des indices d'ancienne éruption. Après avoir parcouru le *Samnium*, dépeuplé par les sanglantes victoires de Sylla, la *Lucanie*, le *Brutium* (la Calabre des modernes), l'*Apulie* et d'autres moindres provinces, toujours en suivant la division par nations qui subsistait encore; Strabon rapporte quelques traits curieux de l'histoire des colonies grecques qui avaient civilisé ces contrées, et parmi lesquelles *Locri*, *Crotone* et *Tarente* même s'éclipsaient devant la grandeur alors naissante, et aujourd'hui anéantie, de *Brundusium*. Notre géographe décrit ensuite avec soin la riche *Sicile*, le grenier de Rome; la *Sardaigne* malsaine et la sauvage *Corse* ne lui avaient paru mériter qu'une mention passagère à côté de la petite île d'*Ilva* ou Elbe. Il avoue pourtant que *Syracuse*, dévastée par Pompée, ne devait aux soins d'Auguste qu'une restauration partielle, et que cette ville, jadis immense, n'occupait plus que l'île Ortygia et une petite lisière du continent (1).

Vésuve. Sicile.

Après avoir consacré deux livres à la description de l'Italie, notre géographe comprend dans un seul tout le nord de l'Europe, depuis le Rhin jusqu'au Tanaïs. Au-delà de l'Elbe, Strabon, en dépit de Pythéas, ne veut plus rien connaître, et même en dedans de cette limite il démembre les nations germaniques (2) avec si peu d'ordre et de clarté, que nous ne croyons pas devoir anticiper sur l'aperçu que nous donnerons de la Germanie, d'après Tacite et Pline (3). Cependant il se rencontre, dans la confuse description de Strabon, quelques traits lumineux sur la géographie physique et sur la migration des peuples; il marque bien « cette » chaîne de montagnes qui s'élève dans le midi de la Ger» manie, s'étend au loin vers l'orient, mais n'égale point les » Alpes en hauteur »; on ne saurait y méconnaître la chaîne

Germanie.

(1) *Strab.* lib. V et lib. VI. (2) *Id.* l. VII, in princ., (3) Voyez ci-après, l. XII.

Hercynio-Carpathienne. Strabon décrit, sans le nommer, le lac de Constance; il sait que les *Helvétiens* et les *Vindelici* habitaient sur des plateaux ou plaines élevées (1); trait qui convient très-bien à la Haute-Bavière et au nord de la Suisse. La nature des contrées situées entre le Rhin et l'Elbe lui est également connue. Les Romains avaient déjà gagné et perdu beaucoup de batailles dans ce pays couvert de forêts d'un côté, et de l'autre de vastes marais. Les *Langobardi* (2), déjà établis sur les bords de l'Elbe, paraissent avoir été le peuple le plus éloigné qu'atteignirent les armes romaines (3). Le grand Etat fondé par *Maroboduus* dans la Bohême ou *Boiohemum*, la Silésie et les contrées voisines, bouleversé par un prince des Gothons ou Goths, était visité par des marchands romains dont même quelques-uns s'y établirent. Une tradition apportée sans doute à Rome, soit par ces marchands, soit par des Germains, prisonniers ou fugitifs, avait fait connaître au géographe grec les noms des peuples qui habitaient vers la Vistule, et même au-delà, et sur lesquels Maroboduus avait étendu sa domination. Parmi ces peuples, les *Luii* nous paraissent être les *Lygii* des auteurs romains, les Lièches du moyen âge, et par conséquent les ancêtres des Polonais modernes (4). D'autres noms, rapportés par Strabon, semblent être polonais ou slavons; et beaucoup de circonstances venant à l'appui de ces ressemblances de noms, nous font croire que la race slavonne était déjà établie en Europe au siècle de Strabon (5). Ce géographe distingue en effet, sous le nom de *Bastarnes*, probablement créé par les Grecs, une nombreuse nation demeurant au-delà des Germains, et s'étendant plus au nord. Les Bastarnes les plus reculés vers le nord et l'est, étaient les *Roxalani* ou *Rasani*; ce sont peut-être, quoi qu'en aient dit plusieurs critiques, les Russes, qui eux-mêmes écrivent par un o leur nom national. Il est, d'un

Helvétiens. Vindelici.

Langobardi.

Peuples slavons.

(1) Ορωπεδια. (2) *Langosarki* dans le texte de Strabon; lisez *Langobardi*. (3) *Strab.* VII, Comp. *Vell. Paterc.* II, 105—107.

(4) Tableau de la Pologne, par *Malte-Brun*, 399, *sqq.*, et ci-après, Liv. X. (5) *Strab.* VII, 211.

autre côté, très-probable que les *Gètes*, autrement nommés *Daces*, ou, comme Strabon veut, *Davi*, étaient de race slavonne (1). Ces peuples, très-puissans du tems de Strabon, par les conquêtes de leur roi *Bœrebistes*, excitaient la jalousie des Romains, et arrêtaient, sur les bords du Borysthène, les courses des *Sarmates*, qui, originaires des contrées situées entre le Caucase, le Tanaïs et la mer Caspienne (2), où Strabon les connaît encore (3), étaient entrés en Europe par l'instigation de Mithridate, et avaient détruit et envahi l'antique Etat des *Scythes*, dont le nom dès-lors commence à disparaître. Peu de tems après Strabon, les Sarmates, quittant leurs chariots et leur vie vagabonde, s'établirent dans la Lithuanie et les régions voisines, où ils devinrent la souche de nations entièrement étrangères à la race slavonne (4).

Gètes. Daces. Migration des Sarmates.

Quelque légère et incomplète que soit l'esquisse du nord et de l'est de l'Europe chez Strabon, il sait pourtant qu'à partir de la Germanie et de la Dace jusqu'à la mer Caspienne, l'œil erre dans une plaine immense. Les notions exactes d'un Hérodote sur la nature de ces contrées, sont dédaigneusement passées sous silence par le géographe d'Amasée, qui se borne à décrire vaguement quelques animaux, parmi lesquels on reconnaît l'élan. Il y avait un grand commerce entre ces pays et l'empire romain; on échangeait des pelleteries contre des vins et des objets d'habillement. *Olbia*, nommée aussi la ville du Borysthène, dut à ce commerce une existence brillante, qui se prolongea jusque dans le sixième siècle après J. C. (5). La ville *Tanaïs*, située sur la rive européenne du fleuve du même nom (6), après avoir attiré dans ses murs un grand commerce, fut détruite par les

Olbia.

Tanaïs.

(1) *Gatterer*, Disquis. an popul. slav. orig. à Dacis Getisque liceat repetere? In *Comm. Soc. Gotting.* (2) *Herod.* IV, 23. (3) *Strab.* XI, 343, 16, Atreb. (4) *Diod. Mela*, etc. Voyez le *Tableau de la Pologne*, 417, *sqq. Gatterer*, de Sarmatica popul. Lett. orig. In *Comment. Soc. Gotting.* (5) *Dion. Chrysost.* Orat. Boryst. *Amm. Marcell.* XXII, 8. *Jornand*, Get. c. 5. (6) *Strab.* VII, 310; XI, 493, Cas.

rois du Bosphore, mais refleurit dans le moyen âge sous le nom de *Tana*.

Chersonèse taurique.

Strabon donne des détails topographiques sur la *Chersonèse taurique*, où florissait, sous la protection des Romains, la cité libre de *Chersonesus*, dont les ruines se voient près Giurtchy aux environs de Sewastopol (1), et le royaume du Bosphore avec la ville de *Panticapæum*, colonie antique des Milésiens, nommée aussi *Bosporus* (2), et celle de *Theodosia*, sur les débris de laquelle s'éleva dans le quatrième siècle la cité de *Capha* qui existe encore (3). Il entreprend ensuite la description des pays qui s'étendent le long de la rive méridionale du Danube. Les Romains

Illyrie.

comprenaient ordinairement sous le nom d'*Illyrie* toutes les contrées situées entre l'Helvétie, l'Italie et le Danube, limite générale de la Germanie, jusqu'aux confins de la Grèce et de la Macédoine (4). Les habitans de ces régions étaient en partie *Celtes* et en partie *Illyriens*.

Le nom illyrique, dans l'acception la plus stricte, comprenait les petites nations qui occupaient l'Albanie des modernes : Scylax fixe leur limite méridionale à Aulon ou Valon (5); mais des peuples illyriens habitaient également la *Dalmatie* avec la ville commerçante de *Salona*, et l'*Istrie*

Pannoniens. Péoniens.

avec *Pola*, ainsi que la *Pannonie* des Romains, appelée constamment *Péonie* par les Grecs; ce qui peut faire croire, malgré l'opinion contraire de Dion Cassius (6), que le petit canton de la Macédoine, appelé *Péonie*, était peuplé par la même race. Strabon établit une différence entre les Illyriens et les Thraces qui se peignaient le corps au moyen de piqûres, et les Celtes qui s'enduisaient le corps d'une couche de couleur. Ces distinctions historiques ne suffisent point pour décider si cette race illyrienne s'est éteinte, ou si elle s'est [illegible] les Slaves qui, dans le seizième siècle, occupent [illegible]

(1) *Mannert*, IV, 296 *sqq.* (2) *Strab.* VII, [illegible] (3) *Peripl. Arr.* 20; *Constant. Porph.* cap. 53. (4) *Strab.* VII, [illegible] Cas. Comp. Id. V, 214. *Tit.-Liv.* Epit. 63. *Appian* Illyr. 6. (5) *Scylax*, Per. 7. Vol. [illegible] (6) *Dion.* XLIX, c. 36, edit. Reim. (7) *Strab.* IV, 317; VII, 493; *sqq.* Almel.

Les *Boii* étaient la principale nation celtique de ces contrées; ils s'étendirent, un siècle avant Strabon, leur domination sur une grande partie de la Bavière et de l'Autriche actuelles : leurs terres atteignaient même le lac *Peiso*, probablement le lac Balaton en Hongrie. Dans leurs migrations, ils envahirent le *Boiohemum*, et lui donnèrent leur nom. Les *Taurisci* habitaient les Alpes de Saltzbourg, de la Carinthie et de la Styrie : leur nom semble signifier montagnards, car la plupart des montagnes de ces contrées portent encore le nom de *Tauer;* les Romains, que les mines d'or et de fer attirèrent dans ce pays, l'appelaient *Noricum* (1), peut-être d'après la ville de *Norçia* qu'ils subjuguèrent la première. Les *Scordici*, troisième grande tribu celtique, demeuraient sur la Save inférieure, mais étendaient leurs courses piratiques jusqu'en Macédoine. Toutes ces nations, presque détruites par les armes des Daces ou des Romains, laissèrent entre les mains de ces derniers des régions en grande partie désertes, et qui, peuplées de colonies romaines, formèrent les provinces *Noricum* et *Pannonia;* mais la situation de cette dernière province ne répondait pas exactement à la région habitée par les Pannoniens, et qui s'étendait depuis le milieu de la Carniole jusqu'en Macédoine.

Boii. Noricum Pannonia.

Il est impossible aujourd'hui de décider si les Celtes n'ont occupé cette longue série de pays que du temps de Tarquinius Priscus, comme Tite-Live le croit (2), ou si cette race ne s'y est pas plutôt répandue dans les siècles antérieurs à l'histoire, soit qu'on veuille, d'après le système mosaïque, les faire venir d'Asie, soit qu'on préfère l'opinion de quelques antiquaires modernes qui placent leur origine dans la Gaule; opinion qui, restreinte aux Celtes seuls, n'a rien d'invraisemblable.

A l'est des Illyriens se trouvaient les *Mysi*, les *Dardani* et les *Triballi*, peuples que notre géographe et d'autres écrivains contemporains ou postérieurs peignent comme

Mysie, Dardanie

(1) *Plin.* III, 20. *Strab.* IV, 206, 208. Cas. (2) *Tit.-Liv.* V, 34.

des barbares indociles et intraitables (1). « Ces brigands » mêmes, dit Strabon, donnaient le nom de brigands aux » *Bessi*, habitans de la chaîne de Hémus ». Il est évident que toutes ces contrées attendaient encore les bienfaits de la civilisation : couvertes de marécages et de forêts, elles offraient alors une température froide; aujourd'hui leur climat rivalise avec celui de l'Italie. Il en était de même de la *Thrace*, où cependant les colonies grecques, et entre autres *Byzance*, célèbre par son commerce et ses pêcheries, répandaient les lumières de la civilisation. Il est difficile de fixer l'époque à laquelle les nations indigènes de la Thrace ont perdu leur nom et leur existence. Les *Thyniens*, de qui descendaient les *Bithyniens* et autres Thraces d'Asie (2), avaient disparu avant Strabon. Les *Odrysæ* et les *Bisaltes* sont encore nommés par Pline, qui, à la vérité, dans sa compilation de noms géographiques, a rarement distingué avec soin l'état ancien et moderne (3). Les *Bessi*, qui s'appelaient eux-mêmes *Satræ*, indépendans du tems d'Hérodote, subjugués par Lucullus, reparaissent dans le cinquième siècle comme une nation sauvage (4). Cependant, sous les règnes de Trajan et d'Hadrien, la Thrace se peuplait déjà de colonies romaines. La description de cette contrée par Strabon est perdue; et de celle de la *Macédoine* il ne nous reste qu'un extrait dans lequel on indique les mines d'or du mont Pangæus (5), le sol gras qu'arrose le *Strymon*, les travaux de Philippe pour former un port devant *Pella*, et la splendeur naissante de *Thessalonique* (6).

Thrace.

Macédoine.

Nous n'entreprendrons point de suivre Strabon dans tous les détails de son intéressante description de la Grèce (7), moins claire et moins précise cependant que celle de Pausanias. Il retrace d'abord le *Péloponèse* (8), « déjà désert, » dit-il, si on le compare à ce qu'il était du temps de la liberté

Grèce.

Péloponèse.

(1) *Nic. Damasc. Ælian*, etc. (2) *Herod.* III, [illegible]; VII, 75, 79. *Xénoph.* Cyri. exped. VII, 2. *Strab. passim.* (3) [illegible] IV, [illegible] (4) *Herod.* VII, 111. (5) *Hiéron.* ep. 3 ad Nepot. *Paulin.* Carm. XVII, 206. *Theoph. Procop.* etc. (6) *Herod.* VII, 113. *Pacat.* p. 40[illegible] in XII Panegyr. vet. (7) *Tit.-Liv.* XLV, 30. *Cic.* pro Planco. (8) *Strab.* Lib. VIII.

» des Grecs » : il le divise en six provinces, la riante *Elide*, où brillait encore *Olympie*; la *Messénie*, non moins fertile, avec sa nouvelle capitale, *Messène*, forteresse célèbre (1); la *Laconie*, où le nombre des villes était réduit de cent à trente, et qui renfermait alors deux petites républiques vassales de Rome, celle de Lacédémone et celle des *Eleuthero-Lacones* ou Laconiens libres; l'*Arcadie*, toujours riche de ses forêts, de ses pâturages, de ses herbes médicinales, de ses eaux minérales (2); l'*Argolide* où il remarque des labyrinthes attribués aux *Cyclopes*, et la nouvelle *Corinthe*, où les colons romains fouillaient les tombeaux pour y trouver des urnes précieuses; enfin l'*Achaie* qui ne contenait aucune ville remarquable. Il décrit avec le même soin les provinces et villes du continent (3), la célèbre *Attique*, « cet ouvrage favori des dieux et des héros »; *Athènes*, qui conservait encore une ombre de gloire et de liberté; la *Béotie*, dont la constitution physique particulière rendait fréquens les éboulemens de terrain et les inondations érigées en *déluges* par les amateurs d'hypothèses; la *Phocide*, où le temple de *Delphi*, dépouillé de ses trésors, ne retentissait plus d'oracles trompeurs et bienfaisans; la *Locride* avec le défilé des Thermopyles, et la *Thessalie*, jadis couverte d'eaux qui s'écoulèrent lorsqu'un tremblement de terre entr'ouvrit un débouché au Penée; l'*Acarnanie* et l'*Etolie*, provinces censées par les Grecs semi-barbares, quoiqu'aux yeux des Romains elles fussent situées au centre de la Grèce (4). L'*Epire*, que tous les auteurs grecs excluent de la Grèce, est décrite par Strabon avec l'Illyrie et la Macédoine (5); ses principaux cantons étaient la *Chaonie*, la *Thesprotie* et la *Molosside*. Strabon et Plutarque nous apprennent que les Epirotes parlaient une langue particulière, et que cette langue était la même que le macédonien : il paraît que l'idiome des Albanais modernes en dérive (6); mais ce serait trop que de vouloir,

Laconie. Corinthe. Athènes. Delphes. Epire.

(1) *Paus.* IV, 31. (2) *Plin.* XXV, 6; XXXI, 2. *Paus.* in Arcad. etc.
(3) *Strab.* L. IX. (4) *Cic.* in L. Pis. (5) *Strab.* L. VII, in fine.
(6) *A. Masci* dans les *Annales des Voyages*, t. III, p. 156.—161.

par une induction rétrograde, en conclure que tous les Illyriens parlaient cette langue.

Iles de la Grece. Les îles de la Grèce terminent l'Europe de Strabon. *Corcyre*, reconnue indépendante par les Romains, est décrite avec l'Epire. *Leucas* ou *Neritos*, qui, au gré de la nature et de l'art, a été tantôt île et tantôt presqu'île (1); *Cephallenia*, l'âpre *Ithaque*, et *Zacynthos* avec ses sources de bitume (2), sont placées à côté de l'Acarnanie. Au lieu de retracer l'état physique de ces régions, notre géographe disserte sur les *Curètes*, ancienne tribu dont le nom se mêle à l'histoire des mystères et de la théologie grecque.

Crète. Il décrit avec plus de détail la grande et belle île de *Creta*, où florissaient trois villes, *Gortyna* au midi, *Cnossus* au nord, *Cydonia* à l'ouest. Les institutions politiques des républiques crétoises, qui avaient servi de modèle au législateur de Sparte, tombaient dans l'oubli; les lois romaines commençaient à ôter à la physionomie des nations la piquante variété de leurs traits originaires. Après Crète,

Délos. viennent les *Cyclades*, rangées autour de *Délos*, qui avait hérité du commerce de Corinthe (3), et les *Sporades*, semées le long des côtes de l'Europe et de l'Asie. On voit se presser l'une contre l'autre *Thera*, tant de fois agrandie et diminuée par des éruptions volcaniques (4); *Milos*, dont le terrain fertile exhalait l'odeur de soufre

Naxos. dont il est imprégné (5); *Naxos*, surnommé la *Petite-Sicile*, et qui cache derrière une enceinte de rochers ses vallées délicieuses ornées de vignes et d'oliviers; *Paros* avec les fameuses carrières de marbre du mont *Marpesus*, et tant d'autres îles moins célèbres qu'il serait hors de propos d'énumérer ici. Strabon avait navigué dans l'Archipel, et cependant il en décrit les îles d'une manière très-sèche: on reconnaît mieux son talent dans l'esquisse qu'il donne de

Eubée. la fertile *Eubée*, qu'il joint à la Thessalie, comme il avait

---

(1) *Paulmier de Grentesmenil*, Græcia antiqua, p. 406, 409.
(2) *Herod.* IV. *Pausan.* IV, 23. *Plin.* IV, 12. (3) *Strab.* X, in fine.
(4) *Plin. Sin. Tournefort*, etc. (5) *Plin.* XXXV, 9—15. *Tournef.* etc.

placé *Lemnos* et autres îles voisines, dans sa description perdue de la Thrace.

Nous profiterons, dans la suite de cet ouvrage, des renseignemens que les anciens nous ont laissés sur la géographie physique et la topographie de la Grèce : mais ici, où nous avons en vue les progrès positifs de la science, nous ne saurions dissimuler que les mesures d'Eratosthènes donnent à la péninsule de la Grèce une étendue double de celle qu'elle a de l'ouest à l'est ; et que Polybe, suivi par Strabon, ne sut rectifier un peu cette erreur qu'en défigurant la péninsule d'Italie, en continuant à placer le Bosphore droit au nord de l'Hellespont, tandis que la ligne sur laquelle sont situés ces deux détroits se dirige presque de l'ouest à l'est (1). Erreurs des anciens sur la Grèce.

Telles étaient alors les principales connaissances géographiques à l'égard de l'Europe : les Pline et les Ptolémée nous en apprendront davantage ; mais suivons d'abord Strabon dans les autres parties du monde.

(1) *Gosselin*, Géog. des Grecs, 21, *sqq.*; 81, *sqq.*

LIVRE SEPTIÈME.

Suite de l'Histoire de la Géographie. Analyse de la Géographie de Strabon. Asie en-deçà du mont Taurus.

Asie de Strabon.

Nous allons accompagner Strabon dans ses courses en *Asie*, partie du monde qu'il se flattait de connaître parfaitement, grâce aux expéditions des Macédoniens, et grâce à ses propres recherches ; il n'en avait pourtant qu'une idée très-fautive et très-incomplète. La prétendue chaîne du

Mont Taurus.

mont *Taurus*, réunion imaginaire de plusieurs suites de montagnes très-distinctes, s'étendait, selon tous les anciens (1), en ligne droite à travers l'Asie entière ; elle commençait vis-à-vis de Rhodes, et se terminait aux environs de Thinæ, le point le plus oriental que l'on admettait ; elle avait, selon Strabon, quarante-cinq mille stades de long (2) : c'était aussi la longueur de l'Asie, qui, par conséquent, se terminait, dans l'idée des anciens, à peu près à l'endroit où la petite Bucharie touche au grand désert de Cobi.

Divisions de l'Asie.

La chaîne du Taurus, en partageant l'Asie, donnait la facilité de la division en deux grandes parties : tout ce qui était au nord de ces montagnes s'appelait *Asie en-deçà du Taurus*, par rapport à l'Asie-Mineure qu'occupaient les Grecs ; ce qui était au midi se nommait *Asie au-delà du Taurus*.

Ces parties se subdivisaient : on distinguait dans celle en-deçà du Taurus ; quatre principales contrées (3).

La *première* était bornée à l'occident par le Tanaïs, les Palus-Méotides jusqu'au Bosphore, et le Pont-Euxin jusqu'à la Colchide ; au nord, par l'Océan septentrional et la partie de cet océan qui s'avance jusqu'à l'embouchure de la mer Caspienne ; à l'orient, par la mer Caspienne jusqu'à

(1) *Plin.* V, 27. *Pomp. Mela.* I, 15, etc., etc. (2) *Strab.* XI, 3... XIV, 458. ed. Casaub. (3) Id. II, 129, 130; XI, 491, etc., ed. du Louv.

la séparation de l'Albanie et de l'Arménie, à l'endroit où le Cyrus et l'Araxes terminent leurs cours; au midi, enfin, par l'isthme qui sépare le Pont-Euxin de la mer Caspienne, suivant une ligne qui traversait l'Albanie et l'Ibérie depuis l'embouchure du Cyrus jusqu'à la Colchide; on estimait cet intervalle à trois mille stades.

Ces pays étaient occupés au nord par des *Scythes nomades* qui n'avaient d'autres habitations que leurs chariots; en-deça, on trouvait les *Sarmates* ou *Sauromates*, qui n'étaient, selon Hérodote, qu'une branche des Scythes, et les *Siraces*, qui s'étendaient vers le midi jusqu'au mont Caucase. Parmi ces derniers, il y avait des tribus nomades, d'autres qui vivaient sous des tentes, et qui cultivaient des terres. La capitale des Siraces était un camp retranché, rempli de cabanes en treillès d'osier; elle s'appelait *Uspe*, et était située à trois journées de la ville de Tanaïs (1). Ce peuple, assez puissant, fut détruit, sous le règne de Claude, par les Romains aidés d'une autre nation asiatique, les *Aorsi*, qui s'étendait le long des rives septentrionales de la mer Caspienne. Cette nation, extrêmement remarquable, mettait deux cent mille cavaliers sur pied; elle allait chercher sur des chameaux, chez les Arméniens et les Mèdes, les riches marchandises de l'Inde et de Babylone (2). Peut-être une partie de ce commerce se fit-il par le nord de la mer Caspienne et par la Bactriane. Les *Aorsi*, nommés aussi *Adorsi* (3) et *Utidorsi* (4), occupent précisément les contrées où Denys le Périégète, contemporain de Strabon, place les *Ouni* (5), qui paraissent, ainsi que les *Chuni* de Ptolémée sur le Borysthène, être des branches des fameux Huns. Le mot *aior* signifiait *homme* dans le langage des Scythes, et le nom des Huns paraît avoir le même sens. Les Awares du Caucase sont appelés *Chuns* par les Géorgiens et les Persans. Tous ces indices réunis ne feraient-ils

Scythes.

Sarmates.

Aorsi.

(1) *Tacit.* Ann. XII, 15, 16, 17. (2) *Strab.* XI, 773. Alm.
(3) *Tac.* XII, 15. (4) *Plin.* IV, 11, 25; VI, 13, 16.
(5) *Rommel*, Caucasus, p. 68.

pas soupçonner que les Aorsi formaient une partie de la grande nation hunnique ?

Peuples caucasiens. Près des Palus-Méotides étaient les *Mèques*, ou plus exactement les diverses peuplades que les Grecs et les Romains comprenaient sous cette dénomination collective ; sur les rives du Bosphore, les *Sindi*, qui déjà, du tems d'Hérodote et de Scylax, habitaient vers la double embouchure du fleuve Kuban, nommé *Antikites* par Strabon (1), et *Hypanis* par d'autres anciens ; les *Aspourgitains* ou habitans d'Asbourg, ville qui, selon une conjecture de quelques antiquaires du nord, est l'Asgard d'Odin (2) : Achéens. ensuite les *Achéens* et les *Héniques*, nations dont les vrais noms, probablement, ont été défigurés par les Grecs, et qui paraissent avoir occupé les terres habitées aujourd'hui par les Abcasses ; montés sur des barques très-voûtées et nommées *camerœ* (3), ils dévastaient les côtes du Pont-Euxin, et revenaient cacher leur butin dans les forêts de chênes qui couvraient alors comme aujourd'hui leurs montagnes incultes. Sur la même côte, mais plus vers l'intérieur, demeuraient les *Zyges*, qu'un voyageur moderne croit avoir retrouvés dans une vallée du Caucase, sous le nom de Kerkètes. *Dschiki* (4) ; les *Cercetæ* ou *Kerketæ*, que l'on regarde avec quelque probabilité comme les ancêtres des *Tcherkès*, que nous nommons *Circassiens* (5) ; les *Macropogones* ou peuple à longue barbe : au-dessus étaient les *Phtirophages* ou mangeurs de vermines, qui occupaient les gorges des montagnes ; et les *Soanes*, peuple puissant, brave, bien gouverné, qui possédaient des mines d'or (6), et dont on retrouve encore de misérables restes sous le nom de Tson et de Soan, dans une des plus hautes vallées du Caucase (7). Ibères. Plus loin, les *Ibères* possédaient le plateau fertile aujourd'hui nommé Géorgie. Ce peuple, divisé en quatre castes, la royale, la sacerdotale, la militaire, et celle des serfs,

---

(1) *Strab.* XI, 755—757. Alm. (2) *Suhm*, Hist. [illegible] I, 63, 66.
(3) *Tacit.* Hist. III, 47 ; *Strab.* XI, 758. (4) *Gu[illegible]* I, 461.
(5) *Reineggs*, I, 243. (6) *Strab.* XI, 497. (7) *Reineggs*, II, 15, 16.

savait des villes bien construites. L'Albanie renfermait des contrées non moins fertiles et riantes sur les bords de la mer Caspienne et du fleuve *Cyrus*, aujourd'hui Kur; d'autres parties étaient montagneuses, mais riches en pâturages. Les Albaniens, moins civilisés que les Ibériens, l'étaient plus que leurs voisins les *Lœ*, qui sont probablement les *Lesges* de nos jours. Les notions très-exactes que Strabon donne des richesses naturelles des contrées caucasiennes seront comparées avec les témoignages des voyageurs modernes dans la partie descriptive de cet ouvrage. C'était aux écrits aujourd'hui perdus des historiens de Pompée, que notre géographe devait ces renseignemens. Albanie. Lesgæ.

A ces notions récemment acquises, les Grecs mêlaient les anciennes traditions de leurs siècles héroïques. La *Colchide*, il est vrai, ne possédait plus de toison d'or; ses toiles fines, sa cire, ses goudrons, étaient ses véritables richesses (1); mais les géographes conservaient encore la tradition qui a rapporté une nation composée uniquement de femmes, et qui a inutilement exercé la sagacité de beaucoup d'érudits (2). Homère déjà connaissait les *Amazones* quelque part dans l'Asie-Mineure : les historiens postérieurs les plaçaient dans le Pont, sur le fleuve Thermodon; les contemporains de Strabon, ne voulant pas effacer un aussi joli conte, les transportèrent dans les vallées inconnues du Caucase : mais notre géographe, d'après Théophanes, qui avait accompagné Pompée, nie l'existence de ces femmes guerrières, du moins dans les pays connus. Ptolémée leur assigna de nouveaux domaines sur les bords du Wolga (3); et les auteurs du moyen âge les repoussèrent enfin jusqu'en Scandinavie (4), dernier asile de tant d'autres fables géographico-historiques. Colchide. Amazones.

Comme cependant quelques voyageurs modernes ont observé chez les Circassiens un isolement temporaire des deux sexes, isolement presque indispensable chez des peu-

(1) *Herod.* II, 104. *Strab.* XI, 498. Alm. Comp. *Procop.* Goth. IV, 2. (2) *Plin.* de Amazon. 1687. *Becani* Amazonica. *Fréret*, Mémoires de l'Acad. des Inscript. XXI. (3) *Ptol.* V, 9. (4) Geog. *Ravenn.* IV, 4.

ples à la fois pasteurs et brigands (1); et comme le souvenir même des Amazones, qu'ils nomment *Emetch*, s'est conservé parmi les nations caucasiennes, il se peut que Procope nous ait donné la vraie solution de l'énigme en nous assurant que les Amazones étaient une nation belliqueuse qui entreprenait des excursions lointaines et périlleuses. Dans une de ces expéditions, tout le sexe mâle périt dans la guerre : les veuves courageuses, armées de leur désespoir, se frayèrent une route à travers les ennemis, et revinrent habiter leur contrée natale (2).

La *seconde région* était au-dessus et à l'orient de la mer Caspienne ; elle s'étendait depuis cette mer jusqu'aux parties de la Scythie qui touchent à l'Inde et à l'Océan oriental. Elle renfermait les *Scythes*, les *Hyrcaniens*, les *Bactres* et les *Sogdiens*. Quoique partageant les idées confuses de son siècle sur la mer Caspienne, et sur le cours des fleuves Oxus et Laxartes, Strabon a eu des notions curieuses sur la manière dont vivaient ces peuples, et sur la nature des pays qu'ils occupaient.

Hyrcanie. On retrouve dans le Mazenderan les fleurs, les figuiers et les vignes qui tapissaient les collines de l'*Hyrcanie*. Dahistan a conservé le nom des anciens *Dahæ* ; les *Derbices* erraient où errent les Turcomans, pasteurs et sauvages comme eux. La Bactriane voyait mûrir tous les fruits de la Grèce, excepté l'olive : les indigènes faisaient dévorer par des chiens leurs parens courbés sous le fardeau des ans ; usage qu'on rencontre, avec des accessoires plus ou moins affreux, chez tous les Scythes d'Asie : mais les mœurs et les arts de la Grèce embellirent bientôt les villes Bactriane. de *Bactres* ou *Balk* et de *Maracanda*, la Samarcande des Arabes (3). Plus au nord et à l'est, Strabon n'offre que des notions vagues : il paraît considérer les *Massagètes* et les *Sacæ* comme deux grandes tribus scythiques ; mais il convient lui-même de l'incertitude qui règne à l'égard de la

(1) *Pallas*, Voyage dans le midi de la Russie, I, 398 (en all.) *Reise*, I, 238. (2) *Proc.* Goth. IV, 4. (3) *Bayer.* Hist. regni Græc. Bactriani.

vraie position de ces nations vagabondes qui vivaient de la pêche et du lait de leurs troupeaux. Les mines de l'Asie septentrionale ont pourtant dû se trouver alors dans les mains d'un peuple plus civilisé, puisque les Massagètes possédaient de l'or et du cuivre, seuls métaux qui dominent dans les monts Altaï (1). Parmi les Scythes d'Asie, les *Chorasmii* et les *Tochari* donnèrent leur nom à deux contrées encore aujourd'hui connues sous ceux de *Kowaresm* et de *Tocharistan*, l'une vers l'embouchure, l'autre vers les sources de l'Oxus : circonstance qui concourt à faire regarder les Scythes d'Asie, mais non pas ceux d'Europe, comme étant la même race qui aujourd'hui porte le nom de Tartares ou de Turcs. Chorasmii. Tochari.

Il est incertain si Strabon a ignoré l'existence des *Sères*, ou si, dans un passage de sa géographie, le nom de cette nation fameuse a été falsifié par les copistes. Sères.

Dans la *troisième région* de l'Asie, au nord du Taurus, notre géographe comprenait les contrées situées sur le plateau que forment les diverses branches de cette chaîne ; les principales divisions étaient la Médie, l'Arménie et la Cappadoce.

En venant de la Bactriane par la Parthie, les *portes caspiennes* nous ouvrent l'entrée de la Médie : sans doute nous y passerions encore par de sombres ravins ou plutôt par des crevasses dues à des tremblemens de terre ; nous y verrions les serpens fourmiller sous nos pieds, et les eaux salées distiller d'une voûte de rochers noirâtres suspendus sur notre tête (2) ; mais nous ne penserions plus, comme les anciens, que ce défilé soit presque au centre de l'Asie. Portes caspiennes.

La Médie, long-tems exempte du fléau de la guerre, voyait des canaux d'irrigation répandre la fécondité dans plusieurs parties de son sol aujourd'hui desséché et couvert d'efflorescences salines (3). Les grandes villes d'*Ecbatana* et de *Rhages* conservaient des restes de la magnificence des Médie.

(1) *Strab.* XI, 353, ed. Casaub. (2) *Plin.* VI, 14. Comp. *Diod.* XIX, 44. (3) *Strab.* XI, in fine. XII, in princ.

monarques persans. La gloire de Sémiramis respirait sur les flancs des rochers qu'elle avait fait tailler en palais au milieu d'une province transformée en jardin. L'adorateur du feu, soit Mage, soit Sabéen, exerçait son culte innocent auprès des sources de naphta qui s'enflamment d'elles-mêmes, et que les anciens placent dans beaucoup d'endroits de la Médie (1) et des contrées voisines. Une portion très-montueuse de la Médie, devenue indépendante du vivant même d'Alexandre-le-Grand, prit de son libérateur et nouveau maître le nom d'*Atropatène* ou *Adherbidjan*, qu'elle conserve encore de nos jours (2). Dans le pays des *Matieni*, peuplade soumise à l'Atropatène, on remarquait un grand lac d'eau très-salée; on le nommait *Spauta*; c'est le lac Ourmia des modernes. Un autre lac encore plus étendu baignait à la fois les confins de l'Arménie et ceux de la Médie; il est nommé *Arsissa* chez Ptolémée, et lac de Van sur nos cartes. Strabon, plus exact que Tavernier (3), observe que les eaux de ce lac sont saumâtres. Quelques cantons de l'Atropatène étaient riches en vin, blé, figues et autres fruits; d'autre part d'immenses troupeaux erraient dans les *champs Niséens*, dont il est impossible de fixer la position exacte (4).

Atropatène.

Dans les montagnes de *Zagros* et de *Niphates*, qui bornaient la Médie à l'occident, on distinguait parmi d'autres peuples sauvages les *Kyrti*, probablement les *Karduchi* de Xénophon, les *Gordueni* de Plutarque, les *Kordueni* d'Ammien Marcellin (5), et les *Kurdes* ou *Kourdes* des modernes. Ces âpres montagnes arrêtèrent les armes de Marc-Antoine, de Trajan et de Julien. Du côté du nord, d'autres cantons montagneux nourrissaient les tribus peu connues des *Tapyri*, des *Mardi*, des *Caspii*, et la nation puissante des *Cadusii*, répandue depuis le Caucase jusque dans la Bactriane (6), et appelée *Gelæ* par les Orientaux (7), nom

Kyrti ou Kurdes.

Cadusii ou Gelæ.

(1) *Plut.* in Alex. *Plin.* II, 104. (2) *Polyb.* X, [illegible] XXIII, 6. (3) *Tavernier*, les six Voyages, III, 3. [illegible] 796. II, 124. Alm. *Diod.* XVII, 110. *Arr.* VII. *Her[illegible]* (5) *Amm. Marc.* XXIII, 3. XXV, 7, etc., etc. [illegible] Alm. *Diod.* II, 33. *Plin.* VI, 11. (7) *Plin.* VI, 11, 16.

semble conservé dans celui de la province de Ghilan. L'Arménie, très-connue depuis par les guerres des Parthes et des Romains, était peu visitée du tems de Strabon. Aussi ce géographe décrit les sources du Tigris moins exactement que le vieux Hérodote (1), auquel les diverses branches de cette rivière étaient connues : Pline apprit plus tard que plusieurs de ces branches se perdaient sous les montagnes, pour reparaître dans un terrain plus bas (2). La branche septentrionale de l'Euphrate est bien retracée par Strabon ; mais le Murad ou l'Euphrate méridional, quoique indiqué par Xénophon (3), n'est clairement décrit que par Ptolémée. L'*Araxes*, qui paraît toujours avoir confondu ses embouchures incertaines avec celles du Cyrus, descend aussi de ce plateau d'Arménie où une température fraîche entretenait la verdure des pâturages, peuplés d'une belle race de chevaux, tandis que les montagnes au nord restaient couvertes de neiges éternelles, et que le soleil du midi faisait mûrir les raisins et l'olive dans quelques vallées favorablement exposées. Les villes d'*Artaxata* et de *Tigranocerta* florissaient du tems de Strabon : elles s'éclipsèrent dans les quatrième et cinquième siècles devant la splendeur commerciale de *Théodosiopolis* (4), qui elle-même, dans le moyen âge, céda le premier rang à *Arzen* (5), notre Erzeroum, à Kars et à d'autres villes qui subsistent encore, et dont les noms semblent prouver que la langue du peuple arménien n'a jamais subi de changemens, quoique le christianisme le plus rigoureux ait remplacé le voluptueux culte d'Anaïtis ou de la Vénus assyrienne. Arménie.

En passant l'Euphrate, nous entrons dans la *Cappadocie*, plateau entouré des chaînes du Taurus et de l'Anti-Taurus, souvent confondues ensemble par les anciens. Les plaines sèches et nues de la Cappadocie proprement dite produisaient du blé et une race de chevaux renommés pour leur Cappadocie.

(1) *Herod.* IV, 52. (2) *Plin.* VI, 27. (3) *Xenoph.* Exp. Cyr. IV, 5. (4) *Procop. Pers.* I, 10. *Ædif.* III, 5. (5) *Constant. Porphyrog.* II, c. 46.

légèreté. Au nord, vers le Pont, il y avait de belles forêts, et dans une partie de la Cappadocie voisine de l'Euphrate, et qu'on nommait aussi *Petite Arménie*, le district de Mélitène était embelli de vergers et de vignobles (1). Couvert de châteaux forts, la Cappadocie ne possédait qu'une seule ville remarquable, celle de *Mazaca* ou *Cæsaria*, le Kaïsarieh des modernes, au pied du mont Argæus, aujourd'hui Erdschir, dont le sommet se couronne de neiges éternelles (2). Les Cappadociens, nommés aussi *Syriens blancs*, et probablement sortis de la grande race araméenne ou syriaque, refusèrent la liberté offerte par les Romains, et aimèrent mieux se donner un maître absolu. Les seigneurs de la Cappadocie tiraient de la vente des serfs un de leurs principaux revenus (3).

Petite Arménie.

Cataonie.

Dans une partie de la Cappadocie, nommée *Cataonie*, Strabon visita un temple dont le grand pontife exerçait presque l'autorité d'un souverain sur cette province. Il y avait dans le Pont un semblable temple; tous les deux portaient le nom de *Comana*; tous les deux avaient donné naissance à des villes considérables, peuplées en partie de prêtres, de pélerins dévots et de beautés vénales; le Comana du Pont rappelait la richesse et les voluptés de Corinthe.

Les côtes de la Cappadocie sur le Pont-Euxin, et quelques contrées maritimes dans le voisinage avaient, peu avant le tems de Strabon, reçu le nom du royaume de *Pontus* (4), nom qui, ayant été pris dans plusieurs sens, plus ou moins étendus, embrouille singulièrement la géographie ancienne spéciale de ces régions. La partie orientale est bordée d'une haute chaîne de montagnes riches en fer et en cuivre; les rivières rapides qui en descendent font écumer au loin la mer, et les gorges d'où elles sortent donnent naissance à d'impétueux vents de terre (5). Les peuples sauvages que

Pontus.

(1) *Strab.* XII, 809. (2) *Id.* XII, 812. (3) *Mancipia dives eget æris Cappadocum rex.* Hor. (4) Comp. *Diod. Sic.* XXI, 111. *Polyb.* V, 43, et *Memnon*, c. 12. (5) *Procop.* Goth. IV, 2. *Arrian.* Peripl. p. [illegible]

Xénophon y avait connus (1) conservaient encore, en grande partie, leurs noms, leur caractère et leur manière de vivre. Les Mosynèces continuaient à faire de hautes tours de bois asile de leurs brigandages. Les soldats de Pompée éprouvèrent, comme ceux de Xénophon, les funestes effets d'un hydromel vénéneux que ces sauvages leur présentaient afin de les tuer plus à leur aise (2). Les Chalybes, appelés *Chaldæi* et *Chaldi*, ont laissé leur nom au mont Tchildir, tandis que le mont Dchanik rappelle une autre tribu que Strabon nomme *Sanni*, nom sous lequel d'autres écrivains appellent *Thianni* et *Tzani* (3); tant il est difficile de transporter un nom propre d'une langue dans l'autre! Ces peuples sont les Macrones ou *Macrocephali*, c'est-à-dire gens à grosses têtes des écrivains plus anciens (4). La ville de *Trapezus* ou *Trébizonde* n'avait pas encore l'importance qu'elle acquit sous Hadrien, et surtout dans le moyen âge sous les Comnènes. Chalybes. Chaldæi.

Dans la partie orientale du Pontus, où les montagnes s'abaissent et se retirent plus loin de la côte, on voyait alors le froment, l'olivier et toutes sortes d'arbres fruitiers orner les collines au pied desquelles l'*Halys* et l'*Iris* roulaient leurs ondes : c'était là que s'élevaient les villes d'*Amasée*, patrie de notre géographe; de *Cabira*, ornée d'un temple du *dieu* de la lune, et probablement identique avec la *Neo-Cæsaria* des écrivains postérieurs (5); de *Comana Pontica*, également fameuse par un temple et un oracle, vraisemblablement le *Tocat* de nos jours; enfin d'*Amisus*, aujourd'hui Samsonn, une des résidences des rois du Pont (6), favorisée par les Romains et maîtresse entre autres du canton de *Gadilonitis*, renommé par ses moutons à laine fine. Amasée.

Ces régions du Pont ne sont pas expressément comprises dans la *quatrième* section de l'Asie en-deçà du Taurus, à

(1) Voyez ci-dessus, p. 81. (2) *Xenoph.* IV, c. 8. S. 16. *Strab.* XII, 826. Alm. *Theoscor.* II, 103. *Plin.* XXI, 13. (3) *Arrian.* Peripl. 6. *Procop.* Pers. I, 15. (4) *Strab.* XII, 825. Alm. *Xenoph. Hippocr.* (5) *Mannert.* VI, 2e partie, 472. *sqq.* (6) *Appian.* Mithrid., c. 78. *Plin.* VI, 2.

laquelle cependant Strabon attribue tout le reste de l'Asie-Mineure, même la Cilicie, quoique décidément située au sud des montagnes.

Ici notre géographe, entouré [illegible] souvenirs histo[illegible] poétiques, se livre à des détails [illegible] étrangers au but que nous nous sommes proposé. Parcou[illegible] rapidement la *Paphlagonie*; ses hautes montagnes fo[illegible] la chaîne d'*Olgassis*, et couvertes de forêts de buis (1), ses côtes, où en quelques endroits la vigne et l'oli[illegible] bravaient les vents du nord; et ses villes commerçante[illegible] parmi lesquelles *Sinope*, ornée de beaux édifices, tena[illegible] encore un rang qu'elle allait céder à Byzance. Jetons un coup d'œil sur la *Bithynie*, si voisine de la Thrace, dont, selon les anciens, elle a reçu ses habitans (2), pays agréable et fertile, qui produisait déjà, du tems de Xénophon, tous les fruits de la Grèce, excepté l'olive, et dont les écrivains postérieurs vantent les superbes bois de construction navale, les carrières de marbre, les mines de cristal, et les excellens fromages (3); pays orné de plusieurs belles villes, telles que *Chalcedon*, nommée sur les médailles et dans quelques manuscrits *Kalchedon* (4); les deux métropoles rivales *Nicea* et *Nicomedia*; et au pied du mont Olympe, *Prusa*, peu importante du tems de Strabon, mais qui, dans le moyen âge, recueillit seule les débris de la splendeur de toutes les autres.

Paphlagonie.

Bithynie.

Chalcedon.

Nicée.

Ne nous laissons point arrêter par Strabon sur les côtes de la *Mysie* dont la *Troade* fait partie, et où chaque village offre au géographe grec matière à une dissertation. A côté des monumens probablement apocryphes des héros de l'Iliade, et parmi des ruines plus célèbres qu'imposantes, florissaient *Cyzicus*, munie de deux ports, et bâtie en marbre tiré de l'île Proconésus (5); *Lampsacus*, entourée

Mysie.

(1) *Strab.* XII, 377, ed. Casaub. *Apollon. Plin.* (2) *Thucyd.* IV, 75. *Xenoph.* Exped. Cyri. VI, 4. *Scylax.* p. [illegible] *Strab.* XII, passim.
(3) *Xenoph.* VI, 4. *Strab.* XII. *Plin.* XI, [illegible] *Athen.* ed. Casaub. *Perieg.* 793. (4) *Ekhel.* Doctrina numm. I, 4[illegible] *Sestini* numm. veog. 35. *Schweighæuser*, not. Polyb. IV, 39. (5) *Strab.* XII, [illegible] *Am.* [illegible] II, 8; VI, 6.

de vignobles; et *Pergamum* renommée par sa bibliothèque de deux cent mille volumes, ainsi que par l'invention du parchemin, et qui, peu de tems après Strabon, est citée comme la ville principale de toute l'Asie (1).

Nous allons visiter avec la même rapidité le plateau de l'intérieur, où la *Phrygie*, dont la *Galatie* au nord, et la *Lycaonia* à l'est, étaient des démembremens. On sait que les régions septentrionales de la Phrygie avaient été envahies, dans la cent vingt-cinquième olympiade, par une armée de Galates ou de Celtes sortis des pays entre les Alpes et le Danube, et chez qui saint Jérôme crut retrouver la même langue que de son tems le peuple parlait à Trèves (2); ce qui ferait croire que ces Celtes étaient très-mêlés avec des Germains. *Ancyra*, ville principale de leur pays, ne jouissait pas encore, du tems de Strabon, de l'importance et de la splendeur que Ptolémée et les écrivains postérieurs lui attribuent. La *Phrygie* proprement dite comprenait, du tems de Strabon, les villes de *Synnada*, bâtie en marbre blanc tacheté de rouge; *Apamea*, *Cibyra*; et au nord, *Cotiæum* qui, sous le nom de *Kutaya*, est la capitale actuelle de l'Anatolie. La partie la plus occidentale de la Phrygie, sur les bords de l'Hermus, portait le nom de *Katakekaumené*, c'est-à-dire région brûlée; c'était une plaine qui paraissait couverte de cendres, et où l'on voyait trois cratères de volcans éteints: la vigne se plaisait dans ce sol, qui probablement n'est que du basalte décomposé (3). Sur les rives du Méandre, les habitans d'Hiérapolis arrosaient leurs champs avec l'eau des sources chaudes, très-fréquentes dans ce canton; ces eaux, en déposant le tuf dont elles étaient chargées, formaient des aquèducs naturels (4); on y admirait aussi une grotte qui exhalait des vapeurs mortelles (5). Tout le sol était formé d'une roche qui

Galatie.

Phrygie.

Katakekaumené.

(1) *Plin.* V, 30; XIII, 11; XXV, 11. *Strab.* XIII, 925. Alm.
(2) *Hieron* in præfat. Epist. I ad Galatas. (3) *Strab.* XII, 864, 868. XIII, 9[illegible]. Alm. (4) *Vitruv.* VIII, 3. *Strab.* XIII, 933, Alm.
(5) *Strab.* XIII. *Apul.* de Mundo, 4. *Dio. Cass.* LXVIII, 27. *Damas.* Vit. Isid. Comp. *Amm. Marcell.* XXIII, 6.

Lycaonie. tombait en poudre sous les doigts. La *Lycaonie*, dont *Iconium*, notre Konieh, était la capitale, offrait dans ses vastes plaines couvertes d'efflorescences salines, une nourriture convenable à de nombreux troupeaux de moutons à laine grossière, dont on tirait la matière première des étoffes phrygiennes, espèce de frise (1). Dans la plus grande partie de la Lycaonie on manquait d'eau potable; plusieurs lacs salés y occupent un vaste espace; la même nature du sol continue dans les deux petits cantons de *Milyas* et d'*Isauria*, situés en partie sur le mont Taurus même. Les plus
Lacs salés. grands de ces lacs salés sont le *Tatta* en Lycaonie, le *Coralis* dans l'Isaurie, et l'*Ascania* dans la Milyas. C'est probablement ce dernier qui, selon Aristote (2), offrait de l'eau potable à sa surface, tandis qu'au fond on trouvait une eau imprégnée de nitre, ou plutôt de natron; particularité que Pline paraît mal à propos attribuer au lac Ascanius dans la partie de la Bithynie nommée *petite Phrygie* (3).

Les Phrygiens étaient une des grandes nations de l'Asie-Mineure, et ne descendaient point de la race syriaque ou araméenne : plusieurs anciens les font venir d'Europe (4); mais leurs propres traditions les représentaient comme indigènes depuis un tems immémorial (5). Il en est probable-
Lydiens. ment de même des *Lydiens* et des *Cares* ou Cariens qui occupaient les côtes occidentales de l'Asie-Mineure avant l'invasion des colonies grecques. Les premiers de ces peuples régnèrent un moment sur toute la péninsule jusqu'au fleuve Halys; les autres se rendirent maîtres de toutes les
Lydie. mers voisines. La *Lydie*, où le Tmolus, parfumé de safran, donnait naissance aux eaux du Pactole, chargées de quelques
Carie. paillettes d'or, et la *Carie*, où le mont Taurus commence, ont souvent changé de limites. *Sardes*, la capitale de Crésus, était encore une grande ville; mais aucun monument

---

(1) *Strab.* XII, 853. *Plin.* VIII, 48. (2) *Aristot. de Mirab. auscult.*, c. 54, 55. Comp. *Herod.* VII, 30. *Arrian.* [illegible] cond voyage, I, 33. (3) *Plin.* XXXI, 10. (4) *Herod.* VII, 73. [illegible] ap. *Phot*, etc. (5) *Herod.* II, 2. Hom. Comp. Iliad. passim.

n'y rappelait la splendeur des anciens Lydiens, auxquels cependant on attribue l'invention de la monnaie, des jeux gymnastiques et de plusieurs arts.

Sur les bords de la mer Egée s'étendait l'*Eolide*, qui n'était proprement que la côte de la Mysie méridionale, et où la seule ville de *Kyme*, en latin *Cumæ*, mérite d'être nommée. Plus au midi, l'*Ionie* bordait toute la Lydie et une portion de la Carie; elle florissait encore du tems de Strabon, cette contrée bénie du ciel, où les Grecs, heureux et intelligens héritiers de l'antique civilisation asiatique, avaient ouvert un asile à tous les arts et à toutes les sciences. Parmi les villes ioniennes, *Ephèse* et *Smyrne* tenaient le premier rang, et continuaient, pendant toute la durée de l'empire romain, d'être les siéges du commerce. Smyrne, telle qu'elle existait alors, avait été fondée par Antigonus, et non pas par Alexandre, à vingt stades au-dessus de l'ancienne ville du même nom (1). *Milet*, qui avait régné sur le Pont-Euxin avant que les Athéniens eussent seulement une marine; Milet, qui avait fondé soixante-quinze ou quatre-vingts colonies (2), était encore une grande ville, mais avait perdu son industrie et ses richesses. Les atterrissemens du Méandre, déjà indiqués par Strabon, mais probablement exagérés et mal compris par les modernes, occasionnent beaucoup de doutes sur la véritable position de Milet et des autres villes voisines du *golfe latmique*, doutes qui seront éclaircis dans notre description de l'Asie-Mineure.

Eolide. Ionie. Smyrne. Milet.

Les *Doriens* avaient fondé, sur les côtes de la Carie, quelques villes que l'on comprenait le plus souvent dans la Carie. *Halicarnasse*, aussi magnifiquement bâtie que bien fortifiée, tenait le premier rang; après elle venait *Cnidus*, où l'on admirait la Vénus de Praxitèles, et où les Eudoxus, les Ctésias et les Agatharchides avaient vu le jour.

Doride.

Le long des côtes éoliques, ioniennes et doriques, plu-

(1) *Strab.* XIV, 956. Alm. Comp. *Plin.* V, 29. *Pausan. Ach.* 5.
(2) *Plin.* V, 29. *Seneca*, de Consol, c. 6.

sieurs îles favorisées par la nature étalaient encore les superbes restes de leur ancienne splendeur; de ce nombre était *Lesbos* ou *Mitylène*, qui, grâce à l'historien Théophane, son protecteur auprès de Pompée, respirait de la

Chios. tyrannie de Sylla; *Chios*, riche de son mastic (1), tirait du nectar de ses vignobles Arvisiens (2), et renfermait, sinon comme autrefois, la plus opulente ville de la Grèce (3), du moins une cité libre et importante; *Samos*, moins florissante, n'avait plus que ses belles poteries et ses nombreux chefs-d'œuvre de sculpture (4); mais sa capitale, jadis une des plus considérables de la Grèce (5), était totalement déchue : la petite mais élégante cité de *Cos* s'était mieux

Rhodes. maintenue; enfin, *Rhodes* « l'épouse du soleil », comme dit Pindare, conservait ses avantages naturels, son air pur, ses bois de construction, ses raisins, ses figues, ses marbres (6); l'industrie de ses manufacturiers et de ses artistes l'enrichissait encore; mais elle avait perdu, avec sa liberté, sa marine et son commerce.

Le géographe dont nous suivons les traces, s'arrête avec

Lycie. intérêt sur la constitution des républiques fédérées de *Lycie*, déjà ébranlée par Brutus, et que l'empereur Claude anéantit. *Patara* était, après la chute de *Xanthus*, la principale ville de ce pays, riche en beaux cèdres et platanes (7). Dans le canton d'Héphestion et dans le ravin de la *Chimæra*, on voyait des feux, qui sortaient de la terre, voltiger sur le

Pamphylie. gazon sans le détruire (8). La *Pamphylie*, d'abord restreinte à une lisière de côtes, devint, sous les rois de Syrie, une province étendue, et comprit une grande partie de l'âpre

Pisidie. *Pisidie* avec *Sagalassus*, qui se vantait d'être une colonie de Lacédémone, et peut-être se retrouve encore dans une ville turque nommée *Sparta*. Ici Strabon, judicieusement infidèle à sa division systématique, passe le mont Taurus

---

(1) *Dioscor.* I, 90. *Plin.* XII, 16. (2) *Virg.* Eclog. VII, 71. *Plin.* XIV, 7. (3) *Thuc.* VIII, 15, 24, 45. (4) *Strab.* XIV, 944. *Plin.* XXXV, 12. (5) *Herod.* III, 39, 60, 139, etc., etc. (6) *Plin.* XV, 22. XIV, 8. XXIV, 1, 39, etc., etc. (7) Id. XII, 1, 28. XIII, 5. (8) *Scylax*, 39. *Strab.* *Plin.* *Seneca*, Epist. 79. *Ctesias* ap. Phot., etc., etc.

pour décrire à la suite des autres provinces de l'Asie-Mineure la *Cilicie*, divisée en deux parties, l'une surnommée *Trachea*, en latin *Aspera* ou la Montagneuse; l'autre nommée *Cilicie propre* : il parcourt les montagnes couvertes de cèdres et de pins qui ceignaient ces contrées, et parmi lesquelles l'*Amanus* renfermait le défilé nommé *porte de Syrie* : Il dépeint la fertile et riante plaine où s'élevait *Tarsus*, ville qui, par son école historique, était la rivale d'Alexandrie et d'Athènes (1). L'*antre Corycien*, décrit avec plus de pompe et moins de clarté par Mela (2), n'est, selon Strabon, qu'un profond bassin environné de montagnes et ombragé de forêts toujours verdoyantes; dans le fond se trouve un véritable antre d'où jaillit un ruisseau dont les eaux limpides, mais amères, se perdent sous terre : c'est là que croît le meilleur safran. Ainsi donc toutes les merveilles de Mela et ses demeures mystérieuses de quelque divinité se réduisent à un phénomène intéressant, mais simple et naturel. Cilicie. Tarsus.

Après cette belle description de l'Asie-Mineure, Strabon esquisse trop rapidement l'île de *Cyprus* ou Chypre, riche de tous les dons de la nature, et très-bien connue des anciens; ses fruits délicieux, ses grenadiers, qu'on disait plantés par la main de Vénus (3); ses figues qui donnaient un excellent vinaigre (4); ses arbustes qui distillaient la précieuse gomme appelée *ladanum* (5); ses huiles parfumées, son miel aromatique; ses vins qui provenaient en partie de ceps d'une taille énorme (6); son froment recherché des gourmands (7); son chanvre, ses forêts de bois de construction, objet de querelle entre les rois d'Egypte et ceux de Syrie; ses antiques mines de cuivre d'où l'île tirait son nom, ses pierres-gemmes, son jaspe, son asbeste (8); voilà quelques-uns des avantages attribués par les anciens à cette Cyprus.

(1) *Dio Chrysost.* Orat. Tars. *Strab.* (2) *Pomp. Mel.* I, 13.
(3) *Athen.* III, p. 84. Cas. (4) *Plin.* XV, 16, 18. (5) Id. XIII, 20. XIX, 6. (6) Id. XIV, 1, 7. (7) *Athen.* III, 112. *Plin.* XVIII, 7. (8) *Strab.* XIV, 1,003. Alm. *Plin.* XXXV, 15. XXXVI, 22. XXXVII, 1, 4, 9, 10. *Dioscor.* V, 116.

île qui, du tems de Strabon, nourrissait probablement un million d'habitans et davantage, puisque, sous le règne de Trajan, les Juifs révoltés y massacrèrent deux cent quarante mille individus (1). *Salamis* était encore la ville principale. *Citeum* rappelait le *Cethim* de la géographie des Hébreux (2); et *Paphos*, consacrée à Vénus, conservait toujours son nom cher aux Grâces, quoique l'empereur Auguste eût tenté d'y joindre le sien (3).

(1) *Xiphil.* in Traj. (2) *Joseph* Antiq. Jud. 1, 7. *Hieron.* Comm. in Ies. V, 23. (3) *Dio. Cass.* LIV, 23.

LIVRE HUITIÈME.

Suite de l'Histoire de la Géographie. Analyse de Strabon. Asie au-delà du mont Taurus. Voyages de Mégasthènes et de Néarque.

L'*Asie au-delà*, c'est-à-dire au midi du *Mont Taurus*, occupe Strabon dans les quinzième et seizième livres de sa Géographie. En commençant par l'orient, il trouvait d'abord les *Indiens*, qui passaient pour la nation la plus puissante et la plus nombreuse de l'Asie : leur pays avait pour confins, suivant Eratosthènes et Strabon, l'Océan oriental et la partie méridionale de l'Océan atlantique. A l'occident de l'Inde, on trouvait une vaste région mal peuplée, à cause de la stérilité de son sol : elle était occupée par différentes nations tout-à-fait barbares; c'était l'*Ariane*, dont l'*Aria* n'est qu'une partie, et qui s'étendait de *Paropamisus* jusqu'à la *Gédrosie* et la *Carmanie*; venaient ensuite les *Perses*, les *Susiens*, les *Babyloniens*, quelques autres petits peuples, la *Mésopotamie*, la *Syrie*, les *Arabes* et les *Egyptiens* jusqu'au Nil. Asie au-delà du mont Taurus.

Strabon n'a rien ajouté aux connaissances qu'Eratosthènes avait eues sur les contrées orientales de l'Asie; et dans sa carte, l'Inde, quoique Mégasthènes en eût donné les vraies dimensions, était toujours orientée de manière que la côte occidentale devenait méridionale; qu'ainsi la péninsule disparaissait, et que la pointe méridionale de toute l'Inde se trouvait sous la même latitude que Méroé. (1) Les connaissances de Strabon sur l'Inde se bornent, de son propre aveu (2), aux contrées à l'ouest de l'Hyphasis et de l'Indus, conquises par Alexandre et décrites par deux des compagnons de ce héros, Onésicrite et Aristobule : il avait encore, d'après la relation de l'ambassadeur Mégasthènes, quelque idée des pays sur le Gange, et de la grande ville de Position de l'Inde.

(1) *Gosselin*, Géogr. anal. 103, etc., etc. (2) *Strab.* XV, *passim*.

Palibothra. Il ne paraît pas avoir connu l'itinéraire des marches de Séleucus dont Pline avait un extrait sous les yeux (1); et quoiqu'il cite Néarque, il n'a pas tiré tout le parti possible de la relation de cet amiral d'Alexandre. Les sources de Strabon étant aussi les mêmes que celles où, deux siècles plus tard, Arrien puisa les matériaux de sa description de l'Inde, nous combinerons l'analyse de ces deux relations.

Les sources de l'Indus, inconnues à nos géographes comme à ceux d'Alexandre, se trouvent probablement une centaine de lieues au nord-ouest de l'endroit où ce fleuve, déjà très-puissant, se fraye une route à travers les chaînes de *Paropamisus* et d'*Imaus*, nommées par les Macédoniens *Caucasus*. La haute vallée, ou peut-être le plateau qu'arrose l'Indus dans cette partie de son cours, aujourd'hui presque inconnue, appartenait à l'empire des Perses : voilà l'Inde connue à Hérodote et à Ctésias. C'est là que demeuraient les *Gandari* (2), connus aussi de Strabon, mais répandus alors plus au midi : c'est là que les antrhopophages *Padæi*, voisins des Bactriens (3), habitaient la contrée de Pader ou le petit Thibet (4), nommée aussi le Parestan, d'où vient le nom de *Pariani* chez Mela (5); enfin c'est là que l'Indus coule de l'occident au levant, comme Hérodote, Hipparque et autres l'ont affirmé. La contrée *Paktyiha*, voisine de la ville *Kaspatyros*, séparait cette Inde d'Hérodote de la Bactriane (6); ce qui fait croire que la Paktyika était le pays de Badakshan. Le nom de *Kaspatyros* est persan, et signifie porte de montagnes : c'est peut-être le Kutwère de nos jours. Comme Alexandre ne s'avança que très-peu dans ces hautes régions, un ingrat oubli enveloppa les antiques vérités consignées par Hérodote; les fables seules furent respectées; et les contes sur les fourmis qui exploitaient

Inde d'Hérodote et de Ctésias.

Padéens.

(1) Voyez ci-après, liv. XI. (2) *Herod.* III, 91. VII, 66. *Strab.* XV, 1,021, 1,024. Alm. (3) *Herod.* III, 98, 102, etc. (4) *Ayen Akberi*, II, 152. *Tiefenthaler*, I, 50. *Wahl*, Indostan, I, 501. (5) *Pomp. Mela*, I, 2. (6) *Herod.* III, 102. IV, 44. VII, 67, 68, 85 (nonobstant III, 93.)

des mines d'or furent joints à d'autres contes tirés des anciennes relations demi-poétiques sur la Colchide, la Scythie et la Libye. Les Pygmées et leurs rivaux, les grues, les hommes à tête de chien, ceux qui, dépourvus d'une bouche, vivaient de l'odeur des fleurs, et bien d'autres peuples fabuleux, repoussés de pays en pays par les progrès des découvertes, trouvèrent, dans l'Inde un dernier asile. Comme les Grecs aimaient à s'attribuer l'honneur d'avoir civilisé l'univers, leur Bacchus, que le poëte Euripide n'avait su conduire que jusqu'aux murs de Bactres (1), fut considéré comme le premier conquérant de l'Inde, et sa montagne sacrée, nommée *Nysa*, placée auparavant près de la Phénicie et de l'Egypte (2), fut tout-à-coup retrouvée dans une des villes de l'Indostan nommée *Nischa*, et consacrée à *Dewanischi*, divinité indienne dans laquelle on crut voir le *Dyonisos* des Grecs (3). Fables sur l'Inde.

D'après cette ardeur à tout sacrifier au merveilleux, les Grecs, venus d'ailleurs dans la saison des pluies, exagérèrent la largeur des fleuves de l'Indostan, parmi lesquels ils connurent sur-tout l'Indus. Alexandre parut un moment prendre pour le Nil égyptien l'Indus, nommé aussi Nil-Ab ou fleuve bleu; erreur qui n'a pas manqué d'être répétée (4). D'Anville, Rennel et Wahl n'ont pas pu éclaircir tout ce que les anciens disent sur les fleuves qui se jettent dans l'Indus; soit de l'est, comme le *Kofes*, le *Choaspes*, le *Suastus*; soit à l'ouest, comme l'*Hydaspes*, notre Behat; l'*Acesines*, notre Tchenab, nommé en sanscrit Tchandarbhagaga, d'où Ptolémée fit son Sandabala (5); l'*Hydraotes*, nommé Hyarotes par Strabon, et Rhuadis par Ptolémée, notre Rawy, ou en sanscrit Irawaty; l'*Hyphasis*, terme des marches d'Alexandre; l'Hypanis de Strabon et de Diodore; le Bibasis de Ptolémée, et aujourd'hui le Bijah, ou en Fleuve de l'Inde, Indus. Hyphasis.

(1) *Eurip.* Bacch. 15. (2) *Herod.* III, 97. *Diod.* I, 15. (3) *Wahl*, Indostan, I, 280. Not. (4) «Nile.... teque vident primi quærunt tamen hi quoque *Seres*.» *Luc.* Pharsal.... (5) *Amarasinha*, cité par *Paolino*, Voyage, 233, en all.

sanscrit Bipascha ; enfin, le *Saranges* d'Arrien, nommé Hesidrus par Pline, Zaradius par Ptolémée, et sur nos cartes Setledje ou Satladche (1). Le Gange recevait, selon le récit de Mégasthènes, dix-neuf grandes rivières, parmi lesquelles on distingue le *Jomanes*, l'Iobares d'Arrien (2), et notre Jumna ; le *Sonus*, notre Soane ; l'*Erannoboas*, le Koussy des modernes, dont le nom ou plutôt l'épithète sanscrite a dû être *Hiraniabaha*, c'est-à-dire roulant de l'or, et qui avait son embouchure près de la ville de Palibothra (3) ; le *Condochates*, notre Gonduk ; le *Caïnas*, probablement le Gagra ; l'*Agoranis*, l'*Amystis* et autres, à l'égard desquels il règne une grande diversité d'opinions (4). Les incertitudes deviennent encore plus fortes lorsqu'il s'agit de retrouver le grand fleuve qui doit couler aux extrémités de l'Inde, et que les anciens nomment *Dyardanes* et *Oiopanes* (5) ; cependant on est tenté d'y reconnaître le Burampontre ou Brahmahputre, qui ne nous est connu en totalité que depuis une quarantaine d'années.

Gange.

Les Grecs contemporains de Strabon parlaient des mêmes pays et des mêmes nations dont les noms, souvent mal entendus, avaient frappé les oreilles des Grecs contemporains d'Alexandre. Ainsi, Strabon nous nomme le royaume d'un *Porus* qui envoya des ambassadeurs à Auguste ; mais le nom de Porus est-il celui d'une famille ou celui d'une dignité ? Les princes *Musicanus*, *Oxicanus* et *Porticanus* n'ont pas, plus que le Porus d'Alexandre, vécu trois ou quatre siècles ; mais ici la syllabe *can* ou *khan* est évidemment un nom de dignité plutôt qu'un nom personnel. La position des Etats de ces princes, correspondante à celle de l'*Indoscythia* de Ptolémée (6) et du pays des *Huns blancs* de Cosmas (7), nous autorise à admettre une invasion des hordes turques

Peuples et contrées.

Indo-scythes.

(1) *Wahl*, Indostan, 257—266. *Vincent*, Voyage de Néarque. *Rennel*, Mémoire, etc., etc. (2) *Arr.* Ind. 8. (3) *Wilford*, Asiat. Researches, V. *Walh*, Indostan, I, p. 371, sqq. (4) Comp. d'*Anville*, *Rennel*, *Mannert*, *Wahl*, etc. (5) *Curth.* VIII, 9. *Strab.* XV, 1,047. Alm.

(6) *Ptol...* *Arrian.* Peripl. Geog. min. I, 21. *Dion. Perieg.* v. 1,088.

(7) *Cosmas Indopleustes*, XI, 338, 339.

et mongoliques antérieure à Alexandre, et peut-être souvent réitérée (1). Nous retrouvons avec plus de certitude les *Caspirœi* dans la fameuse vallée de Cachemire, ou en sanscrit Kachapmer ; la région *Peukelaotis*, dans le canton de Pekheli ; la puissante nation des *Malli*, dans le Moultan, nommé *Mel* par Moses de Chorène (2) ; et la *Pattalène*, c'est-à dire la terre entrecoupée, dans le Delta de l'Indus. Peut-être les *Chatei* d'Arrien (3), les *Cathari* de Diodore (4) et les *Chatriœi* de Ptolémée désignent-ils les Rasbuttes modernes, qui sont principalement de la caste des *Kottery* ou propriétaires de biens-fonds, et de celle des *Kschatria* ou guerriers. Cathari.

Il nous semble encore plus évident que les grands royaumes des *Prasiens* et des *Gangarides*, dont les Macédoniens eux-mêmes redoutèrent les innombrables éléphans et chariots de guerre, sont indiqués dans les livres sanscrits sous les noms de *Pragi* ou d'empire d'Orient, et de *Gangaradessa* ou royaume de Gange (5). Ce dernier comprenait une portion du Bengale ; le premier s'étendait depuis les confins des Gangarides jusqu'au-delà de la Joumna. La fameuse ville de *Palibothra*, capitale des Prasiens, était, selon d'Anville et autres savans, l'Allahabad moderne, autrefois nommée *Prag*, et ornée de l'épithète de reine des villes saintes (6) ; mais comme les itinéraires donnés par Pline portent cette ville à quatre cent vingt-cinq milles romains à l'est du confluent de la Joumna, Rennel l'a cherchée près de Patna, où il a existé une ville nommée Pataliputra (7) ; et de nouvelles recherches tendent même à faire reconnaître cette capitale dans Rajémahl, autrefois nommée *Baliputra* dans le Bengale (8). Malheureuse- Prasiens. Gangarides. Palibothra.

(1) D'*Anville*, Géog. anc. II, 346. Eclairciss. p. 42. *Rennel* ; Mém. 185 (nonobstant *Vincent*, Voyage of Nearchus, 141.) (2) *Wahl*, Asien. I, 531. (3) *Arr.* Exped. VI, 9, 13, etc. (4) *Diod. Sic.* XVII, 92. (5) *Wilford*, Asiatic. Researches, V. Chronology of the Hindous. (6) D'*Anville*, *Robertson*, etc. Comp. Ayen Akbery, II, 35 ; III, 255. (7) *Rennel*, Mémoire, etc., 49. *William Jones* Asiat. Research. IV. (8) *Wilford*, Asiat. Research. V. *Wahl*, Indostan, I, 370.

ment les contradictions qui se font remarquer dans les mesures de Pline depuis la Jomna à Palibothra, et de là aux bouches du Gange, rendent cette question peu susceptible d'une solution certaine.

Regio Pandionis. La péninsule méridionale de l'Inde en-deçà du Gange, quoique déjà visitée par les flottes des Ptolémées, est à peu près inconnue à Strabon : il parle vaguement d'un roi *Pandion*, dont les ambassadeurs portèrent à Auguste des présens très-simples, très-bizarres, et qui semblent prouver que l'ancienne civilisation de l'Inde était principalement concentrée dans les régions du Gange et de l'Indus. Les *Pandions* ou *Pandæ* des anciens (1) sont l'antique dynastie des Pandi ou Panduwan qui, selon les livres des Hindous, a régné pendant trois cent soixante-deux générations sur le royaume de Madure, nommé en sanscrit *Pandi-mandalam*, ce que les anciens ont traduit par *regio Pandionis* (2).

A une époque où la grande péninsule en-deçà du Gange était inconnue, on conçoit d'avance que les notions de Strabon sur *Taprobane* ou Ceylon ne pouvaient être que très-imparfaites. Eratosthènes avait déjà décrit cette île d'après les traditions recueillies à Palibothra par Mégasthènes ; il la plaçait au midi de l'Inde, à vingt journées de navigation du *cap des Çoliaques*, mais d'une navigation infiniment lente ; il lui donnait cinq mille stades de long sur sept mille de large, ou même huit mille selon Strabon : l'île se projetait d'orient en occident vers l'Ethiopie, et parallèlement à la côte de l'Inde (3). Onésicrite ne l'éloignait que de sept journées de navigation, et lui donnait cinq mille stades d'étendue, ce qui, probablement, doit s'entendre de la circonférence (4) ; mais Onésicrite trouva peu de confiance. Il paraît même que Taprobane fut quelquefois considérée comme l'extrémité

Taprobane.

(1) *Strab.* XV, 1,006, Alm. *Arrian.* Ind. c. 8. *Plin. Solin. Steph.*

(2) *Wahl*, Indost. I, 954, etc., etc. Relations des missionnaires danois., t. IV, sect. 43. *Tiefenthaler* II, 1, p. 64, *sqq.* (3) *Plin.* VI, 24. *Strab.* XV, 1,012. II, 124. (4) *Onesicr.* ap. *Strab.* XV, l. c.

d'une grande terre australe qui se joignait à l'Afrique ; opinion qu'on attribua, peut-être sans raison, à Hipparque (1). On est tenté de croire que les anciens ayant d'abord pris la péninsule de Decan pour une île, en appliquèrent les mesures à l'île de Ceylon, qu'ils connurent plus tard (2).

Castes indiennes.

Les notions historiques des anciens sur les institutions et usages des Hindous étaient plus avancées que la géographie proprement dite : la division par castes les avait frappés ; mais en prenant des subdivisions pour des classes principales, ils en comptèrent *sept* au lieu de quatre (3). Dans celle des *sophistes*, ils confondaient mal à propos les sages Bramins ou *Brachmanæ* avec les *Faquirs*, dont le séjour sous le vaste ombrage des arbres de Banians, la nudité saintement obscène et les tortures volontaires étonnèrent les Macédoniens (4). Les *Germanes* de Strabon paraissent être les *Schamans* ou prêtres de la religion de Bouddha. La caste des cultivateurs ou fermiers respectés au milieu des guerres payait alors, comme aujourd'hui, le quart du produit de ses champs (5). Cette classe, avec celle des pasteurs et chasseurs, forme la caste de Waisya, d'où sont depuis sortis les négocians. Les artisans et ouvriers de toute espèce appartiennent à la caste des Tchoudres : celle des guerriers est connue sous le nom de Tchatries : mais les deux dernières classes dans lesquelles les anciens placent les inspecteurs et les conseillers du roi, sont évidemment des divisions arbitraires. L'esclavage connu parmi les Indoscythes (6), ne l'était pas parmi les vrais Indiens (7). Rien n'indique la déplorable existence de la classe des Parias ; mais les rois paraissent déjà revêtus d'un pouvoir despotique et entourés d'un nombreux sérail. Doué d'une belle taille, l'Indien se couvrait la tête d'un turban de coton, chargeait son nez et ses oreilles de boucles d'or, se

Mœurs des Indiens.

(1) *Mela*, III, 7. (2) *Gosselin*, Geog. anal. 135, *sqq*. Comp. D'*Anville*, Antiq. geograph. 148. Eclairciss. 109. (3) *Arrian*, Ind. 11. *Strab*. XV, 1,629. *Diod*. II, 40. (4) *Arr*. l. c. *Strab*. XV, 1,016. *Curt*. IX, 1. (5) *Arr*. Ind. c. 12. *Diod*. l. c. (6) *Onesicrit*. ap. *Strab*. (7) *Arr*. 10. *Diod*. *Sic*. II, 39.

teignait la barbe de diverses couleurs, et laissait descendre jusqu'au milieu de la jambe ses longs habits de coton (1) : le riz leur fournissait une boisson spiritueuse ; arrangé en *pilaw*, ce grain était leur nourriture ordinaire : les chasseurs seuls mangeaient la chair des animaux (2). La musique, la danse et un long repos à l'ombre d'un parasol, charmaient les loisirs de ce peuple efféminé. Les gens distingués savaient écrire ; mais les caractères des Indiens, tracés sur des feuilles de palmier, ont dû offrir une faible garantie à leurs antiquités douteuses (3). Les femmes étaient déjà dans l'usage de s'immoler sur le tombeau de leurs époux.

Productions de l'Inde.

La chasse aux éléphans, les ravages du tigre, le retour périodique des pluies, l'irrigation des rivières se retrouvent dans les descriptions de Strabon et d'Arrien avec une exactitude comparable à celle des modernes. Néarque semble indiquer la canne à sucre et la boisson spiritueuse qu'on tire de son jus (4) ; mais ni les monts où naissent les diamans, ni la côte où croissent les perles, n'étaient connus de ces auteurs. Strabon rapporte, comme un ouï-dire, que l'Inde fournissait une partie des aromates que l'Arabie heureuse envoyait aux peuples de l'empire romain (5).

Voyage de Nearque.

En partant des bouches de l'Indus pour revenir sur les bords de l'Euphrate, notre géographe ne fait que suivre les traces de *Néarque*, amiral d'Alexandre-le-Grand, dont il avait sous les yeux la relation détaillée, conservée, quoiqu'avec des abréviations, par Arrien (6), et pourtant si rare, que l'érudit Pline n'en a connu qu'un extrait insignifiant fait par Juba (7). De même Néarque ne parle point de la navigation attribuée par Hérodote à Scylax dans les mêmes parages ; tant les communications scientifiques étaient difficiles dans le monde ancien !

---

(1) *Arr.* Ind. 16, 17. Exped. V, 4. *Strab.* XV. (2) *Strab.* XV, 1,033. (3) *Curt.* IX, 15. *Strab.* 1,034. (4) *Nearch.* ap. *Strab.* XV, 1,027. (5) *Strab.* XV, 1,018. (6) Voyage de Néarque, par M. *Vincent*, traduit de l'anglais par *Billecoq*, I, 124, etc., etc. (7) *Plin.* VI, 23.

La flotte d'Alexandre, sortie du bras occidental de l'Indus, navigua contre le mousson ou vent périodique d'ouest, le long de la côte des *Arabites*, pendant mille stades, et de celle des *Orites*, l'espace de mille huit cents; elle côtoya ensuite le pays des *Ichtyophages* pendant sept mille quatre cents stades. La première de ces peuplades appartenait encore à l'Inde. Les *Oritæ* ou *Horitæ* habitèrent un petit canton fertile en vin, blé, riz et palmiers (1); il conserve encore le nom de *Hor* ou *Haour*. Néanmoins, sur la côte, à Tomerus, Néarque rencontra de véritables sauvages qui couvraient leur corps velu d'une peau de phoque ou de baleine (2). Les *Ichtyophages* n'étaient guère plus civilisés : leur pays ne produisant que très-peu de dattiers et d'arbrisseaux aromatiques, ils n'avaient d'autre nourriture pour eux et pour leurs chèvres que de la chair de poisson réduite en une sorte de pâte ou caviar; la peau des grands cétacés leur servait à faire des vêtemens; les arêtes devenaient des armes; les côtes tenaient lieu de bois de charpente pour leurs cabanes couvertes d'herbes marines (3). La contrée des Ichtyophages appartenait à la *Gédrosie*; l'*Arie*, la *Drangiane* et l'*Arachosie* formaient le grand pays nommé *Ariane* par les Grecs, et qui correspond à la Perse orientale de nos cartes (4). L'Ariane est probablement l'*Yran* primitif des historiens orientaux; Pline, et même Strabon, la confondent quelquefois avec l'Arie, qui n'en est que la partie la plus fertile, et où se trouvent la ville *Aria*, aujourd'hui Herat, et la *Palus-Aria*, notre lac Durrah.

Arabites. Orites. Ichtyophages. Ariane. Aria.

La *Carmanie*, quelquefois comprise dans l'Ariane, charme les regards des Macédoniens fatigués de l'aspect des déserts sablonneux; ses blés, ses vins, ses raisins énormes, sa belle race d'ânes, ses mines d'or et de cinabre furent vantés par ces guerriers voyageurs, et, sur leur parole, par les géographes grecs. Un canton de la côte

Carmanie.

(1) Peripl. mar. Eryth. 21, in Geog. min. I. (2) *Nearch.* Peripl. 9, 10.
(3) *Strab.* XV, 1,050. Alm. *Nearch.* 17, 18. *Arr.* Exp. Alex. VI, 23.
(4) *Eratosth.* ap. *Strab.* XV, 1,048, etc.

s'appelait *Armozia* (1) ; là florissait par le commerce de l'Inde la ville du même nom, qu'on trouve aussi écrit
Harmuza. *Harmuza* (2). Dans le douzième ou treizième siècle, les irruptions des Tartares forcèrent les habitans à se réfugier dans l'île d'*Organa*, déserte du tems de Néarque, mais qui, dans le quinzième siècle, sous le nom d'Ormuz ou Harmuz (3), remplit le monde du bruit de ses richesses. Une autre île voisine, la fertile *Oaracta*, porte le nom de *Kischmis* sur les cartes modernes.

Perside. La patrie de Cyrus déploie maintenant ses côtes toujours échauffées des vents du midi, ses montagnes couvertes de neige, et entre ces deux zones, ses riantes vallées, jadis ombragées de cyprès, et où mûrissent encore des raisins généreux. Dans cette zone tempérée, *Persépolis*, nommée en
Persépolis. persan *Istakhar*, s'étendait au pied d'un [illegible] magnifique château royal, dont les restes encore imposans sont nommés *Tchehil-Minar* ou les quarante colonnes : on y reconnaît la triple enceinte dont parle Diodore, les voûtes où se conservait le trésor des monarques persans, et à quelque distance, plusieurs tombeaux des rois, taillés dans le marbre de la montagne même dont le palais occupe un promontoire détaché (4). Quelques savans ont cependant supposé que ces ruines appartiennent à un temple des Mages, qui probablement n'avaient point de temples (5) ; mais cette hypothèse nous paraît avoir été suffisamment réfutée (6). Il est probable que les parties habitées de ce vaste palais, les appartemens des rois construits en cèdre, eurent seuls à souffrir de la vengeance d'Alexandre, lorsque, dans un moment d'ivresse, ce vainqueur y porta lui-même la torche incendiaire ; la ville, du moins en grande partie, resta debout jusque dans le septième siècle (7).

(1) *Nearch.* 23. *Plin.*, etc. (2) *Ptolem. Arr.* (3) *Golius* ad Alfrag. p. 112. (4) *Diod.* XVII, 71. *Chardin*, t. IX, p. 48. *Niebuhr*, II, 121, en all. (5) *Caylus*, Hist. de l'Acad. des Belles-Lettres, XXIX. *Langlès*, Mém. sur Persépolis, dans la Coll. portat. des Voyages, III, 200, sqq. (6) *Heeren*, Idées sur la politique, etc., II, 180. *Mannert*, V, 516. (7) *Langlès*, Mém. p. 225, *sqq.* *Sainte-Croix*, Exam. des Hist. d'Alexandre, 125, sqq. ; 286, *sqq.*

Persépolis n'était pas la seule ville royale que renfermait la *Persis* ou la Perse proprement dite. *Pasargadæ*, l'ancienne capitale, s'enorgueillissait du monument sépulcral de Cyrus. La *Susiane*, province où régnait un éternel printems, est souvent considérée comme une subdivision de la Perside; mais elle en est séparée par des montagnes, et ses deux rivières l'*Eulæus* et le *Pasitigris*, sujets de beaucoup d'incertitudes et de discussions (1), confondent leurs embouchures avec celles du Tigris, de la Mésopotamie; d'ailleurs la langue syriaque ou araméenne paraît y avoir dominé (2), et les maisons de Suse étaient construites, comme celles de Babylone, en briques cimentées par de l'asphalte (3). Les *Susii*, qui, selon Strabon, étaient les mêmes que les *Kissii*, semblent donc appartenir à la grande famille des peuples araméens ou syriens; mais la côte, bordée de bas-fonds inaccessibles, appartenait à une nation différente, les *Elymæi* des Grecs et les *Elam* de la géographie hébraïque. Ce peuple, anciennement très-puissant, subjugué ensuite par les Babyloniens, forma, du tems de Strabon, un royaume indépendant (4). Une autre tribu, les *Kossæi*, ont laissé à la Susiane le nom moderne de Khosistan.

Susiane. Suse. Elymæi.

En nous approchant des bords de l'Euphrate et du Tigre, les souvenirs géographiques se multiplient et s'agrandissent trop pour que nous les puissions faire entrer dans le cadre étroit de ce Précis. Comment résumer seulement toutes les discussions qui ont eu lieu sur les divers empires fondés dans les trois contrées d'*Assyrie*, de *Mésopotamie* et de *Babylonie*, contrées unies par la même langue, habitées par des Araméens, mais dans lesquelles les peuples montagnards de l'Arménie et de la Médie paraissent avoir souvent fait des invasions, et formé des établissemens de plus ou de moins de durée? Comment concilier entre eux Hérodote,

(1) *Vincent*, Voyage de Néarque, III, 221, sqq. *Mannert*, V, 473, sqq. (2) *Assem.* Biblioth. orient. p. 758. (3) *Strab.* XV, 1, 659. Alm. (4) *Bochart*, Phaleg. II, 2. *Cellar.* II, 3, cap. 19.

Ctésias et les écrivains hébreux? Cependant ces révolutions rapides et fréquentes qui firent transférer l'empire tantôt à Babylone, tantôt à Ninive, doivent avoir fait varier les limites des Etats, et même des provinces; mais il suffit ici de nous en tenir aux notions de Strabon et des autres Grecs postérieurs à la conquête de l'empire persan par Alexandre.

Assyrie. Le nom d'*Assyrie*, ou, selon le dialecte chaldéen, *Aturie* (1), qui paraît avoir été anciennement la dénomination générale de ces contrées, semble, sous les Persans, Babylonie. lorsque le satrape ou gouverneur général résidait à Babylone, avoir cédé la place à celui de *Babylonie*, qui d'abord ne comprenait que le royaume dont cette ville était la capitale. Strabon emploie quelquefois les deux noms comme synonymes (2); et plus tard, sous les Arsacides, l'Assyrie redevint le plus généralement usité (3). La contrée comprise entre le Tigris et l'Euphrate, l'*Aram-Naharaïm* des Hébreux, fut appelée, sous les successeurs d'Alexandre, Mésopotamie. *Mésopotamie*, nom inconnu à Xénophon, qui comprend les riantes vallées de la partie septentrionale sous le nom de *Syrie*, et les déserts de la région méridionale sous celui d'Arabie (4), division qu'on retrouve chez les Hébreux (5), et qui a été suivie par plusieurs historiens (6). C'est comme province romaine toujours attaquée par les Parthes, que la Mésopotamie a eu le plus de célébrité; mais ses limites changeaient au gré de la fortune.

Tous les anciens vantent l'extrême fertilité de la Babylonie, arrosée par d'innombrables canaux que la négligence des habitans actuels a laissé disparaître en partie. Cependant le dattier était alors, comme aujourd'hui, la principale ressource du pays. D'autres canaux, parmi lesquels on distinguait le *Fleuve Royal*, servaient à la navigation intérieure (7); cependant le défaut de bois, qui obligea le con-

(1) אשור hebr. אתור chald. *Bochart. Phaleg.* IV, 29. *Dio Cass.* LXVIII, 28. (2) *Strab.* XVI, 1070, 1071. *Adm.* (3) *Amm.* XXIV, 2, etc. (4) *Xenoph.* Expéd. Cyr. I, 5. (5) II, Chron. XIX, 6. (6) *Dio Cass.* LXVIII, 31. Comp. *Herod.* III, 9. (7) *Arrian.* VII, 7.

quérant macédonien de transporter sa flotte par terre des ports de la Phénicie dans l'Euphrate (1), réduisait cette navigation à des bateaux dont une partie était en osier couvert de cuir ou enduit de bitume (2). Les parcs royaux fournirent à la flotte macédonienne quelques cyprès; mais nous ne déciderons point si, comme Bochart le pense, Noé a construit de ce bois sa fameuse arche (3). Le commerce de Babylone paraît donc avoir été entre les mains des habitans de *Gerrha*, ville d'Arabie, dont les navires remontaient l'Euphrate jusqu'à Thapsacus (4). Du tems de Strabon, la splendeur de *Babylone* était éclipsée par le voisinage de *Séleucie*, ville nouvellement bâtie sur le Fleuve Royal, non loin du Tigris; bientôt Séleucie compta six cent mille habitans, et Babylone devint déserte (5). Les murs de Sémiramis, le temple de Bélus et ses jardins suspendus en l'air sur des voûtes hardies se sont écroulés, et les voyageurs ne trouvent qu'un immense amas de briques où s'élevaient les palais des maîtres de l'Asie. Les indications des anciens sur la circonférence de cette ville antique, fournissent un nouvel exemple de l'emploi de stades différens; car, en évaluant les quatre cent quatre-vingts stades donnés par Hérodote, selon les habitans eux-mêmes, à huit cent trente-trois par degré, et en prenant les trois cent quatre-vingt-cinq stades de Strabon à sept cent quatorze par degré, on trouve que ces deux mesures, en apparence différentes, sont au fond les mêmes (6). Cette enceinte, de quatorze à quinze lieues anciennes de France, n'a rien d'incroyable pour une ville d'Asie.

Babylone. Séleucie.

Au midi de Babylone s'étendait, vers l'Arabie et les bouches de l'Euphrate, la *Chaldée*, aujourd'hui presque déserte, mais anciennement couverte de villes.

Chaldée.

L'*Assyrie* proprement dite, ou l'*Aturie* de Strabon, avait déjà, cinq ou six siècles auparavant, vu disparaître une autre

(1) *Arrian.* VII, 19. (2) *Herodot.* I, 194. *Strab.* XVI, 1,078. Alm. (3) *Phaleg.* p. 24. (4) *Strab.* XVI, 1,110. (5) *Plin.* VI, 26. *Strab.* XVI, 1,078. (6) *Herod.* I, 178. *Strab.* XVI, 1,072. Alm.

Ninive. ville célèbre, la *Ninive* des écrivains hébreux, nommée *Ninus* par les historiens grecs (1) : elle avait, selon Diodore, quatre cent quatre-vingts stades de pourtour; mais comme il la place sur l'Euphrate, tandis qu'elle était sur le Tigris, ne pourrait-on pas croire qu'il l'a confondue avec Babylone? Quoique Lucien confirme la prophétie de Nehemias en affirmant qu'on ignorait l'emplacement de Ninive (2), des auteurs graves en parlent long-tems après comme d'une ville existante (3); ce qui a fait soupçonner qu'elle avait été rebâtie, ou plutôt que les Romains en avaient appliqué le nom à une autre ville. Il paraît même que l'ancienne Ninive était beaucoup plus rapprochée de Babylone que Cellarius et d'Anville ne l'ont cru; et peut-être se trouvait-elle vis-à-vis de Bagdad dans la Mésopotamie (4).

Ninive des Romains.

Les sources de naphte de l'*Adiabène* et le canton d'*Arrapachitis*, qui rappelle l'Arphaxad de Moïse, ne doivent point nous arrêter. *Ctésiphon*, résidence d'été des rois des Parthes, n'était, du tems de Strabon, qu'une ville du second rang.

Nous en dirons autant de *Nisibis*, devenue depuis le rempart de l'empire romain; d'*Edessa* et d'autres villes de la Mésopotamie; leur célébrité est postérieure à l'époque dont nous parlons.

A l'ouest de l'Euphrate nous voyons s'élever les montagnes de la *Haute-Syrie*, entre-coupées de vallées riantes et bordées par les sables du désert. La coulée d'*Oronte*, que d'innombrables machines à roues forcent à verser malgré lui ses eaux fécondantes sur les campagnes voisines, ici brillent les cités fondées ou rétablies par les Séleucides, et dont les proconsuls romains mêmes ne pouvaient épuiser les richesses. La populeuse *Antioche*, rivale de Rome, d'Alexandrie et de Séleucie sur le Tigre (5), voyait accourir dans ses théâtres, son cirque, ses boutiques, et dans les

Haute-Syrie.

Antiochie.

(1) *Herod.* I, 193. II, 250. (2) *Lucian.* I, 521, edit. Reitz.
(3) *Tacit.* XII, 13. *Ptolem. Ammian.* XVIII, 7. (4) *Plin.* VI, 13, 26. *Ives*, Voyages, liv. II, ch. 3. *Manner.* V, 447. (5) *Strab.* XVI, 1,089. Alm.

voluptueux bosquets de *Daphné*, tout ce que le monde possédait alors d'heureux oisifs ; et pourtant sa splendeur n'avait pas encore atteint son plus haut degré. Sur la côte, *Laodicée* florissait par son port et ses vignobles ; *Séleucie* passait pour une forteresse imprenable (1). Près de l'Orontes, *Emesa*, dont le nom indigène était alors et est encore *Hems*, renfermait un magnifique temple où l'on adorait le soleil sous l'emblème d'une pierre noire (2) ; *Apamie*, dont le canton, disait-on, pouvait nourrir une armée entière, s'accroissait, tandis qu'*Hamath*, si importante dans la géographie des Hébreux (3), n'était plus que l'insignifiante *Epiphania*, et attendait l'époque des Arabes pour refleurir. Vers l'Euphrate, la ville des palmes ou *Tadmor*, dont la fondation est attribuée au roi Salomon (4), n'était encore que faiblement connue sous le nom demi-latin de *Palmyra* ; déjà cependant elle commerçait avec l'Inde (5). *Beroea*, qui, sous le nom d'*Haleb* ou *Aleppe*, devait un jour hériter des grandeurs encore naissantes de Palmyre, avait aussi peu de célébrité ; mais *Hierapolis*, nommée en syrien *Mabog* (6), attirait, par son temple de la déesse Dercetis, une population immense et des trésors que Crassus employa plusieurs jours à faire peser (7). Les descendans des Séleucides, relégués à *Samosate*, régnaient sur le fertile canton de *Comagène*.

Palmyre.

Hiérapolis.

Dans la partie méridionale de la Syrie, le *Liban* et l'*Anti-Liban*, fidèles asiles de l'hiver au sein d'une contrée brûlante (8), portaient encore sur leurs cimes de vastes forêts de cèdres (9), et ombrageaient au loin ces vallées profondes qui composaient la *Cœle-Syrie*, littéralement traduit « la » Syrie creuse ». *Damas* n'était encore connue que par la

Le Liban.

Cœle-Syrie.

(1) *Polyb.* V, 59. *Strab.* (2) *Herod.* V, 3. *Test. Arien.* V, 1,090. (3) Gen. X, 18. *Samuel*, II, c. 8, 9. *Reg.* II, c. 18, 34. *Jerem*, etc. *Joseph.* Antiq. I, 7. (4) Reg. I, c. 9, 18. Chron. II, c. 8, 4. (5) *Appian.* Bell. civ. V, 9. (6) *Strab.* XVI, 1,990. *Plin.* V, 23. Comp. *Hyde* et *Schultens*, index, in voce Mambesjun. *Abulfedæ* Tab. Syr. p. 128. (7) *Appian.* Parth. 28. Schweighœuser. (8) « Tanto s inter » ardores fidum nivibus. » *Tac.* V, 6. (9) *Diod.* XIX, 58.

Heliopolis. beauté de ses environs; mais *Heliopolis*, nommée en syrien *Baalbek*, c'est-à-dire maison du seigneur, possédait sans doute déjà le fameux temple qu'Antonin fit agrandir ou rebâtir.

Phénicie. Le nom de la *Phénicie* restait toujours à une côte assez étendue en longueur; mais ses villes ne concentraient plus le commerce du monde. *Tyr* se soutenait par ses teintures en pourpre, *Sidon* par ses verreries (1). Strabon indique *Ptolemaïs*, en syrien nommée *Acco*, comme la ville principale de ces contrées.

Iturœi. Les *Iturœi*, qui sont peut-être les ancêtres des Druses (2), avaient leurs petites seigneuries disséminées dans toute l'étendue du Liban, de l'Anti-Liban et des montagnes voisines. La fertile *Galilée* avec Tibériade, sur le lac du même nom; la *Samarie*, où la ville de Sébaste s'élevait

Judée. avec Ptolémaïs; la *Judée*, encore bien cultivée et fertile, avec la florissante et populeuse Jérusalem, l'*Hiero-Solyma* des Grecs; et au-delà de la grande vallée qui arrose le Jourdain, la *Perée*, le *Décapole* ou le pays de dix villes, les petits cantons de *Gaulanitis*, *Trachonitis*, *Batanea* et *Auranitis*: voilà ce qui formait le nouveau royaume des Juifs que la politique d'Hérode avait fait passer sur un pied stable, et sur lequel planait déjà une destinée étrange. Strabon, qui, avec Diodore, nous a conservé des détails intéressants sur

Lac Asphaltite. la naissance de l'asphalte dans la mer Morte (3), y confond pourtant ce lac d'une manière inexplicable avec le lac ou plutôt la lagune de *Sodome*, voisine des côtes de l'Égypte; mais Strabon expie cette méprise en rendant un bel hommage à la véracité des historiens hébraïques, par l'éloge qu'il fait du génie de Moïse et de l'ancienne constitution du peuple juif.

Arabie. Toute la Syrie, avec la Palestine et la Phénicie, n'était, aux yeux d'Hérodote, qu'une côte de l'Arabie (4). En effet,

---

(1) *Plin.* V, 19. *Strab.* XVI, 1, 20. (2) *Annales des Voyages*, IV, 371. (3) *Voyez* la description de ce lac dans la suite de ce Précis.
(4) *Herod.* II, 12.

les tribus arabes se sont de tout tems répandues dans les contrées voisines ; témoin les Arabites que nous venons de trouver dans l'Inde, les Arab-Egyptiens que Ptolémée place sur la côte occidentale de la mer Rouge (1), les colonies arabes d'Ethiopie indiquées par le roi Juba (2), et peut-être les *Indi*, sur le fleuve *Indus* en Asie-Mineure, qu'un auteur romain semble appeler Arabes (3). Hérodote ne parle des Arabes que d'une manière générale : en peignant quelques traits de leurs mœurs, il indique comme leurs principales divinités *Urotalt* ou *Eratallah*, le dieu du feu, et *Alitalt* ou *Alatta*, une déesse semblable à la Vénus céleste (4). Alatta, nommée dans le Koran, était adorée sous la figure d'une pierre noire (5). Nous savons par les écrivains hébreux que les Arabes ont, de tems immémorial, été partagés [illegible] les tribus, les unes errantes, les autres fixées dans des villes : Strabon y ajoute que les Arabes méridionaux étaient, comme les Egyptiens et les Indiens, divisés en castes au nombre de cinq, les guerriers, les cultivateurs, les artisans, les savans, et les marchands (6). Les Arabes, peu belliqueux, se livraient presque tous au commerce ; les habitans de la côte méridionale recevaient de l'Inde, et en partie recueillaient dans leur propre pays, de l'encens, de la myrrhe et des aromates que les Arabes nomades transportaient sur leurs chameaux dans les villes commerçantes de la Syrie et de l'Egypte. C'était ce commerce qui accumulait entre les mains des princes ou *cheiks* arabes l'or de l'Europe et les pierreries de l'Inde. Cependant les Hébreux (7) et les Grecs s'accordent pour donner à l'Arabie des mines d'or ; ils en décrivent l'exploitation (8), ils en marquent la nature trop en détail (9) pour qu'il nous soit permis, à nous qui connaissons si peu l'inté-

Commerce des Arabes.

Mines d'Arabie.

(1) *Ptolem.* IV, 5. (2) *Plin.* V, 29. (3) *Vibius. Sequest. de gentibus.* (4) *Herod.* I, 131. III, 8. *Bochart*, Geog. sacra, p. 112. *Assemann.* Bibl. orient. III, p. II, 56. (5) *Max. Tyr. Suid. Euthym. Zigab. Joann. Damasc.* cités par Assemann et Bochart. (6) *Strab.* XVI, 1, 129 Alm. (7) *Reg.* I, 10, v. 2. *Iesaïah*, 60, v. 6. *Ezech.* 27, v. 22. (8) *Agatharcid. Peripl. Mar. Rub.* 22, 26. (9) *Strab.* XVI, 1, 123. *Diod.* II, 50.

rieur de ce pays, de rejeter absolument des renseignemens aussi positifs, surtout depuis que Niebuhr a dit à l'Académie des Inscriptions qu'on montrait encore dans l'Yémen les endroits où se trouvaient anciennement les mines de ce métal précieux (1). Comme, selon Strabon, l'or se trouvait en nids sous la forme de petites boules, il ne paraîtra nullement étrange aux minéralogistes que ces mines aient pu s'épuiser. Les pierres gemmes de l'Arabie, les émeraudes, béryls, les topazes vantées par les anciens (2), n'étaient peut-être en partie que des variétés de cristal de roche ; cependant le voyageur sévère qui a fait révoquer en doute tous les rapports des anciens sur ce pays, convient que l'Yémen produit certaines pierres précieuses (3). Il ne faut donc pas repousser avec trop de dédain les brillans contes d'Hérodote et de Diodore sur ces immenses forêts d'arbres à myrrhe, à baume et à cassie, dont les suaves odeurs, répandues au loin dans l'atmosphère, annonçaient aux navigateurs le voisinage de la *région des aromates*, où toutes les maisons étaient bâties en bois odoriférans. Un voyage par terre de Mascate à Moka prouverait peut-être que ces peintures ne sont pas entièrement chimériques.

Pierres gemmes d'Arabie.

Région des aromates.

Strabon ne distingue que deux grandes divisions dans l'Arabie : la partie *déserte*, au nord, entre la Syrie, l'Euphrate et la Palestine, et au midi de ces plaines abandonnées aux *Scénites* ou habitans des tentes, l'*Arabie heureuse*, qui, dans l'idée de ce géographe et de la plupart des anciens, comprenait la majeure partie de la péninsule. Mais les connaissances de Strabon sur les diverses nations de l'Arabie sont bien incomplètes. Sur le golfe persique il décrit d'abord le pays de *Macine* et ses vignes en paniers flottantes au sein des marais ; il connaît la ville de *Gerrha*, située à deux mille quatre cents stades des bouches de l'Euphrate, bâtie en pierres de sel, et dont les habitans, Chaldéens d'origine, faisaient un grand commerce en marchandises de

Peuples de l'Arabie.

Gerrha.

(1) *Niebuhr*, cité par *Breitenstahl*, Lettre I, 119 sqq. (2) *Agath.* 54, 55. *Strab.* XVI, 1,125. *Diod.* II, 52. (3) *Niebuhr*, Descript. p. 142, en all.

l'Inde (1). Là se terminent les connaissances de Strabon ; car son île de *Tyros*, dont il voudrait faire la patrie des Phéniciens, paraît appartenir aux côtes de la Perse, et n'avoir rien de commun avec l'île Baharein, que Pline apprit plus tard à connaître sous son vrai nom de *Tylos*, et dont il vante déjà les pêcheries de perles (2).

Le voyage de Néarque prouve cependant que les Grecs connaissaient déjà les *Macetæ*, habitans d'Oman, et dont le nom est resté à la ville de Mascate ; mais Strabon ne savait, sur toute l'Arabie méridionale, que ce qu'il avait lu dans Eratosthènes, Agatharcide et Artémidore, et que probablement tous ces auteurs avaient puisé dans les archives royales d'Egypte (3). Selon ces auteurs, il y avait dans le sud-ouest de l'Arabie quatre peuples principaux, les *Chatramotitæ*, nommés aussi Chatramitæ et Atramitæ, et dont le nom, déjà connu de Moïse, se retrouve dans la province d'Hadramaut ; les *Catabanes*, qui demeuraient au nord de ceux-ci, et qui paraissent souvent avoir changé de limites ; les *Sabéens*, qui occupaient la partie occidentale de l'Yémen, et dont la capitale, *Saba*, comme tous les chefs-lieux de l'Arabie, est désignée sous le nom générique de *Mariaba* (4) ; enfin les *Minæi*, mal placés par d'Anville, et qui, d'après l'ensemble des rapports des anciens, s'étendaient jusqu'aux environs de la Mecque, le *Macoraba* de Ptolémée. Ces *Minæi*, dont les *Midianites* de Moïse étaient peut-être une branche, faisaient un grand commerce avec l'encens et la myrrhe qui croissaient dans leur voisinage ; mais les plus riches de tous les Arabes étaient les Sabéens, qui partageaient avec les Gerrhéens le commerce de l'Inde, et dans les maisons desquels on voyait éclater de toutes parts l'or, l'ivoire et les pierres fines.

Chatramotitæ.

Catabanes.

Sabéens.

Minæi.

Au nord des *Minæi* demeuraient les nombreuses tribus

(1) *Agatharch.* 57, in Geog. min. I. *Diod.* III, 42. *Strab.* XVI, 1, 122.

(2) *Plin.* VI, 28. *Theophrast.* Hist. plant. V, 26. *Artemid.* ap. *Steph.* Consultez *Heeren* de antiquâ sinus Persici facie, in *Comment. Soc. Gott.* XIII. (3) *Diod.* III, 38, 46. (4) *Plin.* VI, 28.

connues des Hébreux sous les noms d'*Édom*, d'*Amalec*, de *Moab* et autres, toutes réunies sous la domination suprême des *Nabaïoth*, les *Nabathéens* des Grecs et des Romains. Leur capitale, *Petra*, qui probablement n'était d'abord qu'un rocher naturellement fortifié et rempli de cavernes habitables (1), donna à toute la contrée le nom d'*Arabia-Petræa*. Ce pays, célèbre par les généreux de Trajan, et dont la superbe *Petra* devint pour lors la capitale, jouissait, du temps de Strabon, d'un haut degré de liberté politique. Les rois ou chefs populaires étaient responsables. Le commerce s'accordait avec l'agriculture à rendre florissant l'état de ce peuple. Une femme épousait quelquefois plusieurs frères en même temps (2).

Nabathéens.

Expédition d'Élius Gallus.

Voilà tout ce que Strabon savait d'un pays dans lequel un de ses amis avait commandé une expédition. Élius Gallus, parti de Cléopatride en Égypte avec dix mille hommes et une flotte considérable, débarqua à *Leuce*, principal port des Nabathéens. Obodas, roi de cette nation, joignit ses forces à celles de l'allié, déjà très-épuisées, et fit commander ses troupes par Syllæus. Celui-ci conduisit les Romains, par des déserts arides, dans les pays où régnait Aretas. Il leur fit ensuite traverser l'*Arabie*, et ils n'arrivèrent qu'après une marche longue et excessivement difficile à *Anagrana*, qu'ils saccagèrent : les villes d'*Asca* et d'*Athrulla* eurent le même sort; mais les *Rhamanites* résistèrent, et *Marsiaba* ne fut point prise. Gallus revint sur ses pas après avoir vu périr la plus grande partie de son armée par les maladies, la fatigue, la soif et la faim; il n'avait perdu que sept hommes dans les différens combats qu'il avait livrés. Cette malheureuse expédition, qui paraît dirigée vers l'Yémen par le Nedjed, ne fournit rien de positif à la géographie.

---

(1) *Diod.* XIX, 55. Comp. *Hieronym.* ad Obad. v. 11. (2) *Strab.* XVI in fine.

LIVRE NEUVIÈME.

Suite de l'Histoire de la Géographie. Analyse de Strabon ; Afrique. Voyage d'Eudoxus.

De toutes les parties du monde, l'*Afrique* est celle où les anciens aient fait le moins de découvertes depuis le siècle d'Hérodote. Ce voyageur historien avait recueilli à Memphis et à Cyrène les renseignemens que possédaient les prêtres Egyptiens et les Grecs établis en Afrique ; les connaissances des Carthaginois ne lui parvinrent que par fragmens : ainsi ses regards pénétrans n'aperçurent que dans un lointain obscur les sources du Nil, le Niger peut-être et le mont Atlas ; au-delà de ces limites sa prudence suspend tout jugement. Afrique d'Hérodote.

Depuis cette époque, l'ancienne Egypte, transformée en une monarchie grecque, dirigeait ses conquêtes et ses découvertes vers le golfe Arabique et la mer de l'Inde. Ératosthènes avait recueilli à Alexandrie des renseignemens très-exacts sur les grandes sinuosités que présente le cours du Nil dans la Nubie ; il distingue plus clairement que ne l'avait fait Hérodote, le vrai Nil venant d'ouest, notre Bahr-el-Abiad, l'Astapus, qui est le Nil d'Abyssinie ou l'Abawi, et l'Astaboras ou notre Tacazzé (1). C'était sans doute d'Eratosthènes que Strabon avait pris ce qu'il nous apprend sur le lac *Pseboa*, qui semble être celui de Dembea en Abyssinie ; mais rien ne prouve que le savant bibliothécaire connaissait les sources du grand Nil ; rien non plus ne démontre que les Egyptiens aient pénétré au-delà des limites actuelles de l'Abyssinie. Le fameux *monument d'Adulis*, qui attribue à Ptolémée-Evergète une expédition en Ethiopie, faite dans la vingt-septième année de son règne (2), quoique, de l'aveu de tous les chronologistes, ce prince n'ait Le Nil, selon Ératosthènes. Monument d'Adulis.

(1) *Strab.* XVII, in princ. (2) *Cosmas Indopleustes*, ap. *Montfaucon*, Collect. Patr. II, 142.

régné que vingt-cinq à vingt-six ans, a été fortement soupçonné de manquer d'authenticité (1). Cependant, si on voulait adopter comme des faits historiques les conquêtes énoncées dans la fastueuse inscription de Ptolémée, il est facile de s'apercevoir que tous les noms tant soit peu reconnaissables de cette inscription, se retrouvent, encore de nos jours, dans l'espace compris entre le golfe Arabique et le faux Nil d'Abyssinie ou l'Astapus des anciens (2). La nation *Gaza* désigne les Abyssiniens qui se nomment eux-mêmes *Agazi*; les contrées de *Semena* ou Samen, de *Tziama*, aux environs du lac de Dembea ou de Tzana, de *Bega* ou Begamder, d'*Agamer*, dont le nom s'est conservé, figurent encore sur les cartes modernes dans l'Abyssinie orientale; le pays des *Tangaïts*, d'où Ptolémée fit une grande route en Egypte, paraît être le *Taka* sur le fleuve Mareb; et si les *Athagaus* sont les Agows des modernes, ils demeurent près les sources de l'Astapus. Quelques noms, tels que ceux de *Calaas* et d'*Ava*, semblent nous conduire au sud-est de l'Abyssinie sur les bords de l'Hawasch, près la demeure ancienne des tribus Gallas; les *Barbares* habitaient, selon l'inscription même, dans la *Barbarie des Aromates*, c'est-à-dire sur la côte d'Adel (3); ce qui pourrait faire voir dans les *Ava* du monument les *Avalites* placés par tous les anciens aux environs de Zeila, tandis que la *Zingabène* se rapporte, non pas à la baie de Zanguebar, mais au cap *Zingis* du géographe Ptolémée, qui est le cap Orfue des modernes. Ainsi, en admettant l'authenticité du monument d'Adulis (authenticité fortement appuyée par la découverte récente d'une inscription semblable), l'expédition de Ptolémée-Evergète ne dépasse point les limites du monde connu par Hérodote et Eratosthènes.

Expédition de Ptolemée-Evergète.

Peuples de l'Ethiopie.

Les Carthaginois avaient probablement des liaisons plus

(1) *Gosselin*, Recherches sur la géographie, II, 227—232. Comp. *Dodwell*, Dissert. de Dicæarcho, in Geogr. Min. I, 56. *Chishull.* antiq. asiat. 73 et 87. (2) Comp. *Bruce*, Mines, II, ch. 8 (en all.)
(3) Comp. *Plin.* XII, 16; et *Bochart*, Phaleg. II, c. 23. *Arrian.* Peripl. Mar. Eryth. *Steph.* de urbib., etc., etc.

nies avec les peuples sur le Niger; mais lorsque ce peuple ... é et industrieux succomba sous le glaive des oppres- du monde, ses découvertes furent perdues, dédaignées ...ev...quées en doute.

Afrique de Strabon.

Ainsi l'intérieur de l'Afrique était presque entièrement inconnu au tems de Strabon; la côte de la Méditerranée seule et les environs du Nil étaient fréquentés par les Grecs. Leur opinion sur l'ensemble de cette partie du monde était que sa forme ressemblait à celle d'un trapèze (1), ou même que la côte, depuis le détroit des Colonnes jusqu'à Péluse, pouvait être considérée comme la base d'un triangle-rectangle (2), dont le Nil formait le côté perpendiculaire qui se prolongeait jusqu'à l'Ethiopie et à l'Océan, et dont l'hypoténuse était la côte comprise depuis l'Ethiopie jusqu'au détroit. Le sommet de ce triangle s'étendait au-delà des limites de la terre habitable, et était par conséquent regardé comme inaccessible; aussi Strabon avoue-t-il qu'il ne peut assigner la largeur précise de cette portion de l'Afrique.

Côtes occidentales.

Il ne connaissait guère plus la côte occidentale, puisqu'il dit qu'en passant le détroit, on trouve une montagne que les Grecs nomment *Atlas*, et les Barbares *Dyris*; que de là, s'avançant à l'ouest, on voit le cap *Cotes*, et ensuite la ville de *Tinga*, située vis-à-vis Gades, à huit cents stades de distance; que de ces deux villes aux Colonnes d'Hercule il y a encore huit cents stades; qu'au sud de Tinga on rencontre le golfe *Emporicus*, où les Phéniciens avaient eu des établissemens; que toute la côte après ce golfe est creuse; et que si on en excepte les sinuosités, il faut imaginer qu'elle va directement, entre le midi et l'est, rejoindre le sommet du triangle dont il a parlé.

On peut pardonner à Strabon de rejeter trop légèrement les découvertes des Carthaginois le long de la côte occidentale de l'Afrique, puisque rien ne démontre qu'il ait lu le périple d'Hannon, dont nous avons rendu un compte

(1) *Strab.* II, 130, édit. du Louvre. (2) *Id.* XVII, 825.

détaillé. Mais une erreur, qu'on ne peut s'empêcher de relever, parce qu'elle lui appartient toute entière, c'est d'avoir placé le mont Atlas sur le détroit des Colonnes, à l'ouest du cap Coles, tandis qu'il aurait pu apprendre de [illegible] que cette montagne devait être beaucoup au-delà de la côte occidentale de l'Afrique baignée par l'Océan Atlantique, auquel elle a donné son nom.

Côtes orientales.

À l'égard des côtes orientales, Strabon cite un périple d'Artémidore qui conduit depuis le détroit de *Dira*, ou de Bab-el-Mandeb, à la *Corne du Midi*, qui, selon les mesures comparées de Ptolémée et de Marin de Tyr, répond au cap Bandellans, au midi du cap Guardafui (1). Là, une côte déserte arrêta long-tems les navigateurs grecs d'Égypte.

Terme de l'Afrique.

Ainsi les côtes occidentales et orientales de l'Afrique passaient pour se tourner, l'une vers l'est, l'autre vers l'ouest, à une distance de huit mille huit cents stades de l'équateur, ou, en termes modernes, à la latitude de douze degrés et demi; c'est là que Strabon place ses *Panopes Ætherii* à l'ouest, et la *region cinnamomifère* à l'est (2). Il ne restait entre ces deux pays qu'un très-petit espace où les grandes chaleurs avaient empêché les voyageurs de pénétrer, mais que l'on supposait généralement baigné par les Océans atlantique et indien qui s'y joignaient. Cette opinion, qui, en faisant terminer l'Afrique à moitié de sa vraie longueur, la rendait plus petite que l'Europe (3), fut généralement adoptée par les savans de l'école d'Alexandrie (4); et l'opinion contraire d'Hipparque, qui joignait l'Afrique orientale à l'Inde (5), resta long-tems dédaignée, jusqu'à ce que Marin de Tyr et Ptolémée l'eussent adoptée, ce qui n'empêcha point l'opinion contraire de se conserver dans l'ouest de l'Europe (6),

---

(1) *Gosselin*, Recherches, I, 171, 187. (2) *Strab.* II, 119, 120, 130. Casaub. (3) *Plin.* II, 108, VI, 33. *Mela*, I, 4. (4) *Eratosthènes*, ap. *Strab.* passim. *Crates*, ap. *Gemin.* Elem. [illegible] (5) *Arat.* Phænom. v. 537. *Cleanthes*, ap. *Gem.* loc. cit. *Clemnades*, meteor. I, 6. *Mela*, *Plin.*, etc. (5) *Hipp.* ap. *Strab.* I, 5, 6. (6) *Moerab.* Somn. Scip. II, c. 9, p. 150. *Isidor*, Orig. XIV, 5. Planisphère de *Sanuto*, et autres cartes du moyen âge.

elle a contribué à la découverte de la route du cap de
e-Espérance.

Tour de l'Afrique.

s opinions systématiques d'Eratosthènes et de Strabon ; rourcissant l'étendue de l'Afrique, semblent avoir appeler à ces géograp.es la tradition selon laquelle les éniciens auraient fait le tour de l'Afrique. Mais une circonstance les arrêtait ; les chaleurs excessives qu'éprouve la partie de l'Afrique située sous le Tropique, devaient, selon l'opinion la plus répandue, et qui au premier abord est la plus plausible, s'accroître en approchant de l'équateur au point de rendre la Zone torride, sinon inaccessible, du moins inhabitable. Quelques savans, et entre autres Posidonius de Rhodes, cherchèrent cependant à prouver la possibilité d'une navigation autour de l'Afrique ; et parmi leurs raisonnemens à ce sujet, Strabon nous a conservé un passage important qui nous fait connaître les courageuses entreprises tentées par Eudoxe de Cyzique pour effectuer ce voyage (1).

« Posidonius, dit ce géographe en parlant de ceux qu'on prétend avoir navigué autour de l'Afrique, raconte qu'un certain *Eudoxus*, député de la ville de Cyzique pour porter l'offrande solennelle aux jeux corinthiens, vint en Egypte, sous le règne d'Evergète second, et qu'il eut des conférences avec ce prince et ses ministres, particulièrement sur la navigation du Nil dans sa partie supérieure. Cet homme était enthousiaste des recherches topographiques, et ne manquait point d'érudition. »

Voyage d'Eudoxus de Cyzique.

« Dans le même tems, le hasard voulut qu'un Indien fût amené au roi par des gardes-côtes du golfe Arabique : ils l'avaient trouvé, disaient-ils, seul et à demi-mort dans un navire ; ils n'avaient pu savoir ni qui il était, ni d'où il venait, parce qu'ils n'entendaient point son langage. On le mit entre les mains de gens qui lui apprirent un peu le grec : quand il le sut, il raconta comment, après avoir mis à la voile de la côte de l'Inde, il s'était égaré, et avait abordé dans le lieu

(1) *Strab.* II, 67, sqq. Casaub.

où il fut trouvé, après avoir vu mourir de faim tous ses compagnons. Il promit que, si on voulait le renvoyer, il montrerait le chemin des Indes aux pilotes que le roi voudrait charger de cette commission. »

« Eudoxus fut de ce nombre. Il partit avec différens dons destinés à faire des présens, et rapporta en échange des aromates et des pierres précieuses, les unes exhalées par les fleuves parmi les cailloux, les autres tirées du sein de la terre, où elles sont formées par la concrétion de l'eau, comme les cristaux se font chez nous; mais il fut privé des avantages qu'il avait espérés, attendu que le roi s'appropria tout ce qu'il avait apporté. »

Eudoxus voyage dans l'Inde.

« Après la mort d'Evergète, Cléopâtre, sa femme, prit les rênes du gouvernement, et fit repartir Eudoxus avec plus de marchandises que la première fois. Dans son retour, les vents le portèrent sur la côte de l'Ethiopie; il aborda en quelques endroits, et se concilia les habitans, en leur distribuant du froment, du vin et des figues sèches, denrées qu'ils ne connaissaient point; il reçut en échange des secours et des guides, avec quelques mots de leur langue, et trouva un morceau de bois qui avait la forme de proue d'un navire, sur lequel était sculptée la figure d'un cheval. Ayant su que ce navire avait appartenu à des gens venus de l'occident, il l'emporta et reprit sa route. »

« Arrivé en Egypte, il se trouva chez Cléopâtre sur le trône; le fils de cette reine y était monté, et Eudoxus fut dépouillé une seconde fois de tout ce qu'il rapportait, parce qu'on le soupçonnait d'avoir détourné plusieurs objets à son profit. Quant aux débris du navire qu'il avait embarqués, il les exposa dans le marché à l'examen des pilotes, qui les reconnurent pour avoir fait partie d'un vaisseau de *Gades*. Les commerçans de cette ville arment de gros vaisseaux; mais les moins riches en ont de petits qu'ils appellent *chevaux*, parce que la figure d'un cheval est représentée sur leur proue: ils s'en servent pour aller pêcher sur

(1) Φωραθηναι peut avoir ce sens.

côtes de la Mauritanie jusqu'au fleuve Lixus. Quelques pilotes reconnurent même ces débris pour avoir appartenu à un certain bâtiment qui, avec plusieurs autres, avait tenté de s'avancer plus loin que le Lixus, sans qu'aucun d'eux eût jamais reparu. »

« D'après ces rapports, Eudoxus ayant conclu qu'il était possible de faire par mer le tour de l'Afrique, retourna chez lui, et se remit en mer avec tout ce qu'il possédait. Il relâcha d'abord à Dicéarchia (près Naples), ensuite à Marseille ; et parcourant ainsi toute la côte jusqu'à Gades, partout il annonçait hautement son projet, et rassemblait des fonds, au moyen desquels il arma un grand navire et deux barcasses semblables aux bâtimens légers des pirates ; il y embarqua de jeunes esclaves musiciens (1), médecins ou instruits dans quelque autre art, et fit voile pour l'Inde, poussé par des zéphyrs qui soufflaient sans interruption : mais son équipage étant fatigué, il fut forcé d'aborder où le vent le portait, quoiqu'il redoutât l'effet du flux et du reflux ; il éprouva le désastre qu'il avait prévu ; le navire toucha, mais doucement, de sorte qu'il ne fut pas subitement brisé ; on put sauver les marchandises, et même la plus grande partie des bois du vaisseau, dont on construisit une troisième barque, grande comme un bâtiment à cinquante rames. Eudoxus reprit sa route, jusqu'à ce qu'enfin il rencontra des peuples qui parlaient la même langue que celle dont il avait noté quelques mots par écrit ; et il en inféra que ces peuples étaient de la même nation que les Ethiopiens chez lesquels il avait abordé autrefois, et semblables à ceux qu'il avait vus dans le royaume de Bocchus. »

Il tente le tour de l'Afr.que.

« Il renonça pour cette fois à son voyage aux Indes ; et en revenant sur ses pas, il aperçut une île déserte, abondante en eau et en bois ; il en marqua la position. Arrivé heureusement en Mauritanie, il vendit son navire, et se rendit par terre auprès de Bocchus, à qui il conseilla

(1) Παιδισκαριον, diminutif de παιδισκος et de παιδισκη.

d'envoyer une flotte vers les lieux d'où il venait. Mais le conseil de ce prince s'y opposa, dans la crainte que, montrant ainsi le chemin aux étrangers, on n'ouvrît le pays à leurs incursions. Eudoxus ayant ensuite appris que, sous le prétexte de le charger de l'exécution de son projet, on devait l'abandonner dans quelque île déserte, se sauva sur les terres de la domination romaine, et de là passa en Ibérie. Il arma de nouveau un bâtiment à plate quille, et un autre long et à cinquante rames, l'un propre à reconnaître les côtes, l'autre à tenir le large; il embarqua des outils de labourage, des graines, des ouvriers pour bâtir des maisons, et recommença son voyage, résolu, si la navigation se prolongeait trop, d'hiverner dans l'île qu'il avait découverte précédemment, d'y semer, d'y faire la moisson, et d'achever ensuite l'entreprise. Voilà, dit Posidonius, ce que j'ai appris des aventures d'Eudoxus : sans doute les habitans de Gades et de l'Ibérie savent ce qu'il en a été depuis. »

Défense d'Eudoxus contre M. Gosselin.

Peut-on lire ce simple récit, qu'il ne montre aucune intention de vanter Eudoxus, sans rester [illegible] tion pour un homme éclairé, courageux, et qui, plein d'une grande idée, lutte avec tant de persévérance contre les préjugés de son siècle, contre l'injustice des rois, et contre la nature elle-même! Et pourtant on a accusé Eudoxus d'imposture et d'ineptie! Les auteurs de poids (1) l'ont rendu responsable des absurdités racontées à son égard! Nous ne partagerons point cette iniquité. Que parmi les habitans de Gades il se soit répandu un autre récit fabuleux d'après lequel ce navigateur, sorti du golfe Arabique, serait arrivé à Gades en faisant le tour de l'Afrique par le sud; rien de plus simple, de tout temps les grandes villes maritimes furent les foyers des fausses relations. Que, dans ce récit, des fables absurdes sur les prétendus peuples sans bouche, sans pieds ou même sans tête, soient mêlées avec quelques fragmens mal compris de l'ancien

(1) *Strabon*, l. c. *Gosselin*, Recherches, I, 217, 199.

exemple d'Hannon ; rien de plus vrai : mais comment n'a-t-on pas vu que si Eudoxus lui-même avait voulu en imposer, il eût du moins su mentir avec plus d'adresse ? Enfin, que l'historien romain Cornelius Nepos ait accueilli avec une critique trop peu sévère les bruits populaires (1) ; que l'abréviateur Mela en ait orné ses élémens de géographie (2) ; que Pline, Martian (3), et, si l'on veut, cent autres compilateurs aient copié Nepos ou Mela : qu'est-ce que tout cela doit faire à notre jugement sur le caractère d'Eudoxus ? Il nous semble que toutes les règles d'une saine critique nous obligent à nous en tenir à la relation de Posidonius, contemporain et compatriote de ce navigateur ; et certes elle ne renferme ni contradiction ni exagération ; un simple fait y est constaté : Eudoxus, convaincu de la possibilité de faire le tour de l'Afrique, essaya deux fois d'ouvrir au commerce cette carrière nouvelle ; il osa naviguer sur la haute mer ; les zéphyrs ou vents de nord-ouest et d'ouest, dominant sur la côte de la Mauritanie (4), poussèrent ses voiles le long des côtes occidentales de l'Afrique. On ignora quelle avait été l'issue de sa dernière tentative.

L'étendue de l'Afrique vers le midi restait donc inconnue à Strabon et à ses contemporains ; l'aridité des déserts et l'immensité de l'océan mettaient des bornes à l'esprit de découvertes. Conclusion.

Si nous examinons les détails que Strabon nous donne sur les pays connus en Afrique, nous sommes forcés d'admettre une grave accusation que M. Gosselin intente à ce géographe. L'*Égypte*, ce pays dont l'antique célébrité avait frappé l'oreille d'Homère ; l'Egypte, dont Hérodote nous a laissé un tableau si intéressant, avait aussi attiré la curiosité de Strabon : il y fit un voyage, mais ce voyage même devint pour lui une source des plus graves méprises. Erreur de Strabon sur l'Egypte.

Après avoir visité le *Delta* et le *Nome Arsinoïtes* jus-

(1) *Corn. Nep.* ap. *Melam.* III, 9, 10. (2) *Mel.* l. cit. (3) *Plin.* II, 67. *Mart. Capella*, VI, p. 201. (4) *Bruns*, Africa, VI, 12, etc., etc.

qu'au lac *Mœris*, Strabon s'embarqua sur un canal parallèle au Nil, mais qu'il prit pour le Nil même, et qui le conduisit par *Oxyrinchus* à *Philace Thebaica*. Là, il crut rencontrer un canal qui menait à *Tanis* (1); c'était cependant le véritable lit du Nil qu'il avait cessé de remonter depuis Memphis. Il paraît que la rapidité du fleuve rendait moins facile la navigation contre le courant, et que l'on se servait de canaux pour parvenir dans la Haute-Egypte; mais un géographe n'aurait pas dû se méprendre sur la route qu'il suivait, et ignorer le grand nombre de villes qu'il eût rencontrées en naviguant sur le véritable Nil. Strabon ne rentra dans le lit de ce fleuve qu'à Panopolis ou Chemmis. Il parle des villes qu'il avait rencontrées comme si elles avaient été situées sur le Nil même, quoiqu'elles en fussent toutes éloignées et baignées par les eaux d'un canal qu'on ne doit pas confondre avec le fleuve.

On peut faire, entre la relation d'Hérodote et celle de Strabon, des rapprochemens utiles pour la géographie. Les sept embouchures du Nil paraissent avoir changé pendant les siècles qui séparent ces deux voyageurs. Hérodote connaît, en allant de l'ouest à l'est, 1° le bras *Canopique*, aujourd'hui presque desséché; 2° le *Bolbitin*, ou celui de Rosette, qui de nos temps est le principal; 3° le *Saïtique*, qui, d'après la position de la ville Saïs et du nom saïtique, a dû être à l'ouest du bras Sébennitique dont il était dérivé: ce bras paraît aujourd'hui être perdu dans le lac Bourlos, quoique Strabon et plusieurs modernes après lui prétendent, contre le sens évident d'Hérodote, transférer le nom de Saïtique au bras *Tanitique*, beaucoup trop éloigné à l'est (2); 4° le *Sebennitique*, qui, selon Hérodote, n'était autre chose que le bras principal du Nil, traversant le milieu du Delta (3), se rendant directement à la mer, et que les modernes paraissent avoir mal à propos confondu avec le bras qui aujourd'hui communique avec le lac Bourlos, le

Bouches du Nil.

(1) *Strab.* XVII, 814, édit. du Louvre. (2) Id. XVII, 1, 154, Alm.
(3) *Herod.* II, 7, 8, 9, 10, 11, 17, 155, 156.

Butos des anciens (1); 5° le *Bucolique*, canal artificiel, qui paraît avoir peu à peu absorbé les eaux du bras Sebennitique, et qui, nommé *Phatmétique* par les auteurs postérieurs à Hérodote (2), était déjà, du tems de Strabon, l'un des trois bras principaux, se porte aujourd'hui son nom de la ville de Damiette; 6° le *Menaetique*, aujourd'hui le canal de Moez, qui se perd dans le lac de Menzaleh, et dont l'embouchure répond à celle nommée *Dibeh*; enfin, 7° le *Pélusiaque*, qui, très-considérable du tems d'Hérodote, s'est comblé lui-même par la quantité de matières limoneuses qu'il entraînait avec lui, et dont le bras *Tanitique*, nommé par Strabon, Plutarque et Pline, nous paraît être un canal creusé postérieurement aux tems d'Hérodote, et qui n'a dû sa célébrité qu'au besoin qu'avaient les géographes de retrouver une septième embouchure du Nil à la place de celle du bras Saïtique. Ce serait en vain que, pour démontrer l'antiquité de l'embouchure Tanitique, on parlerait de l'ancienne importance de la ville de *Tanis*. La célébrité de cette ville est due à une grave erreur des traducteurs alexandrins du Vieux Testament, qui, partout où il est question de *Saïn* ou de *Tsaïn* (3), ancienne capitale de l'Egypte, située vers la pointe du Delta, et nommée par les Grecs *Heliopolis* (4), et chez Platon *Saïs* (5), ont rendu ce nom hébraïque et égyptien par *Tanis*, et ont ainsi engagé les modernes à appliquer à cette ville insignifiante tout ce que l'on a dit de l'ancienne splendeur d'Héliopolis, où Hérodote, Platon, les Solon et d'autres sages de la Grèce étaient venus s'instruire dans les sciences que les voiles des hiéroglyphes nous dérobent. Cette Héliopolis ou Saïn, détruite avant le tems de Strabon (6), différait d'une nouvelle Héliopolis indiquée par Ptolémée, et dont Pococke vit les ruines

Tanis et Saïn.

(1) D'*Anville*, Mém. sur l'Egypte, 48. (2) *Patmicum* ap. *Strab.* XVII, *Phatmeticum* ap. *Ptolem.* *Phatmiticum* ap. *Diod.* I, p. 29. Wessel. *Phatmiticum* ap. *Plin.* (3) צען *Psalm.* LXXVIII, 12, 43. *Isaïah*, XIX, 13. *Judith*, I 7, 8, 9. *Ezech.* XXX, 14, 15. (4) *Herod* II, 8, 9. (5) *Plat.* in Tim IX, p. 289, édit. Bipont. (6) *Strab.* XVII, p. 1159, édit. Basil.

à Matarca ; elle différait encore de la ville de *Sa*, nommée communément Saïs chez Hérodote, et plus rapprochée de la mer.

Au milieu de tant de difficultés, nées des mauvaises traductions grecques des noms égyptiens, [illegible] étonner que d'Anville ait encore accumulé bien d'autres erreurs dans son Mémoire sur l'Egypte. Il a cru, par exemple, ne pouvoir réconcilier Hérodote et Diodore avec Strabon et Ptolémée, qu'en supposant un double lac *Mœris* (1) ; cependant ce fameux étang, creusé sans doute par la nature et rempli d'eau par les soins des rois d'Egypte, se retrouve incontestablement dans le lac Birket-el-Karoun, situé dans la province de Fayoum (2). D'Anville n'a pas été plus heureux en supposant deux *labyrinthes*, tandis que les descriptions d'Hérodote et de Strabon [illegible] un seul et même édifice, avec la différence que le premier procède du nord au sud, et le second de l'est à l'ouest (3). De même les contradictions [illegible] de Pline, de Strabon et de Diodore sur la distance [illegible] aux *Pyramides*, s'évanouissent dès qu'on évalue [illegible] de ces auteurs en stades de différentes valeurs [illegible] description de l'Egypte moderne qu'il [illegible] plus en détail tout ce qui a rapport aux [illegible].

Lac Mœris

Labyrinthe.

Pyramides.

Strabon s'accorde avec Diodore en affirmant que l'Egypte, sous Sésostris, était [illegible] *nomes* ou départemens ; mais la discussion d'une division topographique, nécessairement [illegible] tient pas à l'histoire générale des connaissances géographiques. D'après la division [illegible], on distinguait le *Delta* ou l'Egypte inférieure, *Heptanomide*, et la *Thébaïde*.

Villes de l'Egypte.

Le Delta oriental, entre le bras Sébennytique et le bras Pélusiaque, aujourd'hui [illegible] *Pelusium*,

(1) D'*Anville*, Mém. sur l'E[illegible] Descript. de l'anc. Egypte, 72, sqq. (en [illegible]) [illegible] 183.

(3) D'*Anville*, Mém. 159. [illegible] Histoire universelle, I, 499, sqq. (en [illegible])

la clef de l'Egypte ; *Bubastus*, où la fête de Diane rassemblait les jeux et les plaisirs ; *Mendes*, où les femmes rendaient à un bouc sacré des hommages impudiques ; et *Thamiatis*, plus voisine de la mer que ne l'est la nouvelle ville de Damiette, d'accord avec Hérodote et Ptolémée (1), mais non pas avec d'Anville (2), place Bubastus vers le sommet du Delta, où Pococke en a retrouvé les ruines après Beralhassar (3). Le canal Bubastique exista encore long-tems après que le bras Pélusiaque était à sec. C'était au Nil même, mais près de la sortie du bras Pélusiaque, aux environs de la ville de Patumos, qu'aboutissait le canal qui devait ouvrir une communication entre la Méditerranée et la mer Rouge, canal commencé et abandonné par Sésostris, Necos et Darius Hystaspis, achevé sous Ptolémée-Philadelphe, mais qui probablement était détruit avant le tems d'Auguste, et que Trajan paraît avoir voulu rétablir (4). Le Delta occidental, outre les augustes débris d'Héliopolis, offrait à Strabon les villes encore florissantes de *Busiris* avec le magnifique temple d'Isis, *Saïs*, où, à la fête de Minerve, des milliers de lampes éclairaient au loin le fleuve et ses rivages ; *Naucratis*, port assigné aux négocians grecs dans les siècles de l'indépendance de l'Egypte, mais depuis éclipsée par la ville d'Alexandre ; mais notre géographe semble, comme tous les anciens, à l'exception d'Hécatée (5), avoir ignoré ou dédaigné *Bolbitine*, ville située à peu près sur l'emplacement de Rosette. Au-delà du bras Canopique, où, selon quelques auteurs, commençait la Libye, s'élevait, sur la rive du Nil, *Canopus*, qui avait hérité du commerce et des mœurs licencieuses de *Naucratis*.

Canal du Nil.

Plus loin brillait, sur les bords de la mer, la magnifique, l'immense *Alexandrie*, la capitale du monde commercial, et le principal foyer des lumières géographiques répan-

Alexandrie.

(1) *Herod.* II, 166. *Strab.* XVII, 1, 138. *Ptolem.* IV, 106. (2) Mém. sur l'Egypte, 106. (3) *Pococke* I, 22 (en all.) (4) *Herod.* II, 158. *Diod.* I, 56. *Strab.* XVII. *Plin.* VI; 29. *Ptolem.* IV, etc., etc.

(5) *Hennicke*, geograph. Herodoti, 51.

dues dans l'ancien monde. La bibliothèque formée par les Ptolomée avait été anéantie en grande partie dans un incendie du tems de Jules-César; les trésors littéraires de Pergamus avaient de nouveau rempli le vide: hélas! ils devaient un jour subir le même sort, tant les peuples conquérans, par leur fureur de tout amasser, contribuent à tout détruire! Cette superbe ville, dans l'espace assez étroit de quatre lieues de circuit, renfermait trois cent mille personnes libres, et peut-être autant d'esclaves. Les clartés de son phare [illegible] dans son port des milliers de vaisseaux ma[illegible]; d'autres milliers de barques voguaient sur le canal de Canope, chargés de riches oisifs, de femmes [illegible] et de [illegible] (1). Le caractère des Alexandrins, [illegible] par [illegible] d'une cour corrompue, avait déjà ré[illegible], et ne paraît pas avoir mérité une apologie de la [illegible] Strabon.

Dans l'*Heptanomide*, [illegible] Strabon si honteusement s'égarer, la pr[illegible] se présente est l'antique capitale, *Memphis* [illegible] avoir mise trop au sud (2), puisque [illegible] et Pline [illegible], le premier qu'à trois schœnes [illegible] milles romains au sud du point où le Nil [illegible] Pline (3) [illegible] le schœne à quarante stades olymp[illegible] mesures, comparées à celles de la [illegible] Pyramides, laissent toujours qu[illegible] emplacement de cette ville (4), qui, d[illegible] Strabon, était déjà descendue au second rang.

Memphis.

Les *Oases*, îles de v[illegible] la mer de sables de la Libye, appar[illegible]. Dans le haut de cette province, [illegible] a laissé des ruines imposantes. La *Th*[illegible] *Panopolis*, la *Chemmis* d'Hérodote ([illegible] *lémaïs*, la plus grande vi[illegible] Memphis, et qui

Oases.

Thébaïde.

(1) *Strab.* XVII. (2) D'*An*[illegible] Biblioth. histor. XI, 71, sqq. (3) *Plin.* V [illegible] *d'Anville* [illegible] *Shaw.* II, 25, trad. franç. *Sar*[illegible] *Larcher*, [illegible] 508, sqq.

(5) *Herod.* II, 91. *Diod.* I, [illegible]

gouvernait en république ; *Tentyra*, dont les habitans étaient ennemis irréconciliables de ceux d'*Ombos*, parce que le crocodile, juste objet d'horreur pour les premiers, était chez les autres une divinité révérée (1). Strabon passe aussi à *Copto*, ou Ptolémée Philadelphe avait fait tracer un chemin de dix à douze journées, qui aboutissait à *Bérénice* sur le golfe Arabique : c'était le port où arrivaient toutes les marchandises de l'Inde, de l'Arabie et de l'Ethiopie. De Bérénice on les transportait sur des chameaux à Coptos, et de là elles descendaient le Nil jusqu'à Alexandrie, qui était l'entrepôt général du commerce de l'Asie. Strabon visita ensuite les augustes ruines de l'antique *Thèbes*, que Cambyse avait bouleversée, de Thèbes aux cent portes et aux cent noms, la *Diospolis* des Grecs et le *No-Ammon* des Hébreux (2) ; il entendit résonner la statue de Memnon aux premiers rayons de l'aurore ; il lut les pompeuses épitaphes gravées sur les tombeaux des rois d'Egypte, et où il était question des conquêtes très-problématiques de ces princes. Les ruines de Thèbes s'étendaient sur un espace de quatre-vingts stades olympiques de long ; ce qui peut très-bien s'accorder avec la circonférence de quatre cent ou quatre cent vingt stades égyptiens que d'autres écrivains donnent à cette ville (3). Thèbes. Diospolis. No-Ammon.

Syène offrit à notre géographe voyageur ce fameux puits qui, au moment du solstice d'été, devait être tout éclairé en dedans par les rayons du soleil, phénomène au moyen duquel les anciens disaient avoir découvert que Syène était directement sous le tropique (4), mais qui, pouvant avoir lieu dans l'espace d'un quart de lieue au-delà ou en-deçà de ce cercle astronomique, ne présente aucune notion certaine. Strabon ne poussa ses courses qu'à cent stades au-delà de Syène, mais les généraux de Gallus avancèrent jusqu'à *Napata*, où résidait la reine des Ethiopiens ; la capitale ordi- Syène.

(1) *Juven.* XV, 31 *Ælian.* X, 21. (2) D'*Anville*, Mém. 108, sqq. *Michaelis* ad Abulfed Egypt n. 176. (3) Comp. *Gatterer.* Biblioth. histor. XI, 95—97 D'*Anville*, Mémoire 20. (4) *Strabon*, II, 151. XVII, 1,172, ed. Basil. *Pausan.* VIII, 33. *Plin.* I, 23.

Méroé. naire était *Méroé*, situé[illegible] à sept cents stades au-delà du confluent de l'Astaboras et d[illegible] vrai Nil, à huit cent soixante-treize milles romains de Syèn[illegible] (1), dans la grande contrée presque insulaire qu'embrass[illegible] les eaux du Nil, de l'Astaboras et de l'Astapus. Depuis de[illegible] puissance des rois de Méroé (2); on [illegible] pas encore oublié l'éloge qu'Homère donne aux [illegible] comme étant les plus justes des hommes. Ce[illegible] qui nomme les

Nubæ. *Blemmyes*, nègres très-[illegible] (3), les *Nubæ* et les *Megabari* comme des tribus é[illegible] avoue que le bruit de la puissance du royaum[illegible] de Méroé était fort exagéré, et que ces peuples, briga[illegible] plutôt que guerriers, avaient dû leurs succès contre l[illegible] à la seule rapidité de leurs incursions. Les relation[illegible] semblent au contraire nous montrer Méroé c[illegible] assez civilisé, gouverné par une caste de [illegible] envoyer au

Empire de Méroé. roi l'ordre de mourir. U[illegible] nommé Ergamènes, instruit dans la [illegible] fit massacrer les prêtres, et se décla[illegible] Cette révolution a pu anéantir la splendeur d[illegible] sans doute sur le culte de Jupiter-Amm[illegible] commerce des caravanes (4). Le millet, l'[illegible] et le lait des moutons sans laine, quelques for[illegible] des mines de cuivre, de fer, et [illegible] qui probablement n'étaient que [illegible] voilà les richesses que Strabon [illegible] ni la table du Soleil, ni le[illegible] autres merveilles dont [illegible] le pays des Ethiopiens Macrobiens [illegible] plus qu'il ait connu ou regardé conn[illegible] conquêtes attribuées à Ptolémée-Ever[illegible] d'Astulis, et dont nous avons déjà pa[illegible]

Sources du Nil. Le silence de Strabon [illegible] sur les sources du grand Nil et les contré[illegible] prouve assez

(1) *Plin.* VI, 29. (2) *He*[illegible] (3) *Plin.* V, 28. *Popisc.* in Prob. 17. (4) *Heeren*, Idées [illegible]

que les anciens ne se croyaient pas aussi bien informés à cet égard que le prétendent quelques-uns de leurs commentateurs modernes. Il est vrai que Diodore de Sicile, auteur contemporain de Strabon, cite Anaxagoras comme ayant affirmé que [illegible] du Nil étaient dues à la fonte des neiges sur les hautes montagnes de l'Ethiopie (1); mais en ajoutant qu'Euripide, disciple d'Anaxagoras, plaçait dans l'*Egypte* même ces montagnes couvertes de neiges, Diodore rend très-suspecte l'assertion du philosophe de Clazomènes, que d'ailleurs il réfute sur-le-champ par la juste observation que les fleuves gonflés par des neiges fondues, exhalent toujours des vapeurs épaisses, ce qui n'arrive jamais au Nil. Enfin, avant d'entrer dans cette discussion, Diodore assure qu'aucun Grec n'avait rien appris de certain à l'égard des sources du Nil (2). Il reste toujours à expliquer un passage obscur d'Aristote (3), où il dit que le Nil prend sa source dans les montagnes d'argent, qui semblent, à la vérité, être celles dites de la lune, et d'où il fait couler vers la *mer extérieure* un autre grand fleuve, le Chrémètes; mais ces expressions se rapportent sans doute à quelques renseignemens particuliers obtenus par Alexandre, et qui évidemment n'ont pas influé sur les opinions géographiques généralement admises.

Voyages d'Artemidore et d'Agatharchide.

Les écrits d'*Artémidore* d'Ephèse ont cependant fourni à Strabon des notions très-détaillées sur les côtes de l'Afrique qui bordaient le golfe Arabique, ainsi que sur celles qui s'étendent jusqu'au cap Guardafui, et même un peu au-delà (4). Un autre voyageur, *Agatharchide* de Cnidus, avait décrit d'une manière très-intéressante les côtes du golfe Arabique jusqu'aux parages de l'île Dahlak (5). Il ne nous reste que des fragmens de ces deux voyageurs; et cependant on chercherait en vain chez les modernes une relation plus instructive sur ces contrées.

(1) *Diod.* I, 36. (2) Id. ibid. 35. (3) *Aristot.* Météor. I, 13.
(4) *Artemid.* ap. *Strab.* XVI, 769—773 et 776—779. (5) *Agatharch.* de mari Rubro, in Geog. Min. I. *Phot.* Biblioth. Cod. 250. *Diod. Sic.* III, passim.

Le port nommé *Myos-hormos* était encore en Egypte, la *Troglodytique* commençait à la ville de *Bérénice*, qui en tire son surnom; elle renfermait encore, parmi d'autres établissemens des Gréco-Egyptiens, une *Ptolémaïs*, surnommée *Epi-Theras*, c'est-à-dire *aux éléphans*. Dans une des nombreuses îles du golfe, on exploitait une mine de topazes. Le nom générique de *Troglodytes* ou habitans des cavernes, comprenait une foule de tribus, dont les unes, placées dans l'intérieur, poursuivaient l'autruche et l'éléphant, tandis que les autres, vivant aux bords de la mer, se nourrissaient de poissons et de cuisses; les Grecs leur donnaient en conséquence les noms d'*ichthyophages*, de *strutophages*, et autres non moins vagues. Beaucoup de tribus de la Troglodytique possédaient des troupeaux de bœufs et de chèvres; les simples trésors excitaient des guerres, ou plutôt des batteries perpétuelles, auxquelles les prières des femmes quelquefois mettaient fin; quelques-uns enterraient leurs morts avec des cérémonies remarquables; ils liaient la tête du mort avec le corps, ainsi ramassé, était porté sur une [illegible] et riant, lui jetait des pierres [illegible] plus. Croirait-on que des tombeaux antiques de la Scandinavie présentent des squelettes [illegible] dans la position qu'on vient d'indiquer, et sous des [illegible] pierres [illegible] la vérité rangées avec quelque art? Ainsi [illegible] les diverses superstitions se rencontrent [illegible] l'une l'autre.

Troglodytique.

Troglodytes.

Sur le détroit, un peu en dedans et en dehors, [illegible] teurs que nous analysons placent la [illegible] de *Sabée* avec la ville de *Sabæ* ou Ass[illegible] peut-être parmi ces Sabéens qu'on trouvait [illegible] d'ivoire, éclatans d'or, parfumés d'ambre [illegible] Agathachide? Etait-ce une colonie de Arabes [illegible] ces noms sont-ils de c[illegible] génériques dont le sens vague arrête toute [illegible] géographique? Nous l'ignorons. Il est certain que, du temps de Pline (2), on

Sabæ.

(1) *Diod.* 180, edit. Wechel. *Agath.* in Geog. [illegible] 1, 65.
(2) *Plin.* VI, 3.

connut dans le même emplacement la nation des *Adulites*, qui s'y conserva jusque dans le sixième siècle (1), et dont probablement le royaume d'*Adel* de nos jours est encore un reste. Le nom d'*Adulis* a été donné à une ville sur le golfe de Mazua, et à une autre voisine de Zeila. Adulites.

Après avoir passé les îles couvertes de palmiers et d'oliviers qui resserrent le détroit de *Diræ*, on découvrait le canton qui produisait la myrrhe, et un peu plus loin celui où croissait la cannelle. On trouvait de l'encens près le cap *Pytholaus*, et de la fausse cannelle aux environs du port de *Pithangelus*. Le cinnamome croissait vers le cap *Elephas*, le mont Fellis de nos cartes. Ces aromates de l'Afrique ne se retrouvent qu'en partie; mais qui peut assurer que leur disparition ne soit la suite des guerres dévastatrices qui auront interrompu les communications avec l'intérieur? D'ailleurs la côte est aujourd'hui peu connue. Côte d'Azanie.

La côte décrite par Artémidore se termine à un promontoire peu éloigné du cap Guardafui, et que les anciens navigateurs avaient nommé *Corne-du-Midi*. Comme ce même nom se retrouvait dans le périple d'Hannon, où il désigne une rivière, une entrée, un bras de mer, les géographes qui réunissaient les côtes découvertes à l'est et à l'ouest de l'Afrique, en les plaçant dans une direction imaginaire et conforme à leurs idées systématiques sur les limites de la terre, furent conduits à prendre le cap Corne-du-Midi chez Artémidore, et le fleuve du midi chez Hannon, pour la même chose, quoique dans la réalité un immense espace les sépare. A cette première erreur il s'en joignit bientôt une autre : la fameuse île de *Cerne*, que tous les auteurs de périples placent sur la côte occidentale de l'Afrique (2), se trouva, par cet arrangement, rapprochée de l'extrémité orientale, et y fut bientôt comprise par des écrivains peu jaloux de l'exactitude géographique : Ephore Corne-du-Midi. Erreur sur l'île de Cerne.

(1) *Procop.* Pers. I, 19. *Cosmas Indopl.* II, 140. (2) *Périple d'Hannon*, ci-dessus, p. 75. *Polyæn.* ap. *Plin.* VI, 31. *Dionys. Perieg.* 219. *Arien.* Descript. 328. *Ptolem.* IV, 6. *Scylax.* Peripl., etc., etc.

paraît l'avoir placée vis-à-vis du golfe Persique ; une zone de feu la rendait inaccessible (1). Lycophron, toujours empressé de montrer son érudition, transporte dans Cerne le lit d'Aurore et de Tithon (2). Un grand érudit qui s'amuse à tout nier (3), a conclu de ces passages que Cerne, îlot de quelques stades de circonférence, était Madagascar. Un autre grand érudit qui aime l'affirmative (4), ayant trouvé dans un scoliaste inédit, que Cerne était un *lac* (erreur due à la transposition d'une lettre dans le grec (5)), s'est empressé de comparer ce lac imaginaire avec une grande lagune indiquée par Artémidore sur la côte d'Adel, et d'appliquer ces notions doublement confuses au grand lac Marawi dans l'intérieur de l'Afrique australe. Voilà comment les érudits, en ne se tenant qu'à un nom, parviennent à étendre au-delà de toutes les bornes de la vraisemblance les découvertes des anciens.

Afrique occidentale. La description de l'Afrique occidentale, chez Strabon, prouve bien que les connaissances de son tems atteignaient à peine les bords du Niger ; il dit, il affirme, il répète que l'Afrique se termine par des déserts, soit qu'on suive les côtes sur l'Océan, soit qu'on pénètre vers l'intérieur, et que les Romains en possèdent à peu près toutes les parties qui ne sont pas ou désertes ou inhabitables (6). Il nous paraît donc certain que les connaissances des Grecs se terminaient au grand désert de Sahara. Voyons d'ailleurs quelles sont les régions que Strabon sait décrire. Il retrace vaguement la

Mauritanie. *Mauritanie*, nommée par les Grecs *Maurusie*, avec la ville de *Lixus*, dernière ville de l'empire romain au sud-ouest ; il connaît un peu mieux la région orientale des *Massæsili* et des *Massyli*, que les historiens ont compris sous l'appel-

Numides. lation de *Numides*, c'est-à-dire Nomades (7), et dont la surnommée *Cæsaria*, et l'opulente *Cirta*, [illegible]

---

(1) *Eph.* ap. *Plin.* l. c. (2) *Lycophron*, Alex. [illegible] (3) Le P. *Hardouin*. (4) M. *Dureau de la Malle*, ibid. (5) LIMNH, lac. LIMHN, port. (6) *Strab.* XVII, [illegible] (7) *Liv.* XXVIII, 17, XXIV, 48. *Polyb.* III, 33. *Dion. Perieg.* 186. *Dion. Cass.* XVI. Comp. *Voss.* ad Mel. I, 7.

...es ; mais il ne nous apprend rien de particulier sur la ...tion Mauro-Numidique, qui, selon Salluste, était origi...e de la Perse ou de la Médie (1), et qui, en effet, dans ...noms des individus et des lieux, présentait quelques ...de ressemblance avec les langues de l'Asie occiden... ...bon, qui aime tant à disserter sur l'origine des ...s, montre une grande incurie à l'égard de ceux de ...frique : il décrit avec un peu plus de soin les riches ...laines de l'*Afrique* proprement dite, un des greniers de Rome, où, parmi des champs de blé inépuisables, des vergers et des vignobles, *Carthage*, rétablie en qualité de colonie romaine, était redevenue la reine des cités africaines. Africa. Carthage.

On est étonné de voir Strabon négliger une occasion aussi naturelle pour donner à ses lecteurs une idée de l'ancien empire de Carthage. Nous suppléerons à son silence par les témoignages d'autres écrivains. Les fertiles contrées qui s'étendent depuis le cap Blanc (2) jusque vers le lac Triton (3), au sud de la Petite-Syrte, formaient le noyau des Etats carthaginois ; c'est là que de belles et vastes terres, cultivées avec intelligence (4), fournissaient aux grandes familles de la république un revenu plus sûr que le gain commercial (5) ; c'est là que les colons de Phénicie, mêlés avec les indigènes, formaient la nation des *Liby-Phéniciens*, fidèles soutiens de l'état. Deux provinces y sont distinguées ; au nord, la *Zeugitane* avec Carthage et ses ...ances, Utique et Hippo-Zarytos ; au sud, le *Bizacium*, l'ancien pays des Byzantes d'Hérodote, dont les côtes portaient le nom d'*Emporia* c'est-à-dire les ports marchands (6). Empire des Carthaginois.

Parmi les nomb...ses villes dont ces contrées étaient p...semées, les u...es, colonies antiques des Phéniciens (7), ...ciens. Carthage comme à une sœur plus heureuse qui leur tenait lieu de mère ; les autres, colonies carthagi-

(1) *Sall.* Jugurtha, in princ. (2) Traité avec les Romains, chez *Polybe*. (3) *Strab.* XVII, 1, 18, 19. (4) *Plin.* XVIII, 3, 5. (5) *Diod. Sic.* XX, p. 751, edit. Wechel. *Polyb.* I, 177, édit. Schweigh. (6) *Polyb.* passim. (7) *Steph.* in voc. *Utica*, *Leptis*. *Sallust.* Jug. 19.

noises, vivaient tranquilles sous un régime sévère, mais juste et bienfaisant (1). Hors de ce territoire central, dont l'île de *Melite* ou Malte, riche atelier de toiles fines (2), était le poste d'avant-garde, Carthage ne possédait en Afrique qu'une lisière le long de la mer; car la *région Syrtique* ait *Leptis* n'était habitée dans l'intérieur que par des peuplades les villes surnommées *Métagonites* étaient des places de commerce semées sur la côte de la Numidie (3), dont l'intérieur ne fut jamais soumis à Carthage; enfin, au-delà du détroit des Colonnes, une série de villes maritimes fondées par Hannon, et dont le nombre, par quelques auteurs, est porté à trois cents, s'étendaient au sud jusqu'aux limites du monde connu; mais les *Pharusiens* et les *Nigrites* les avaient détruites (4). Elle était la base d'une puissance qui domina sur la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne, et qui faillit sauver l'univers du joug des Romains.

Cyrénaïque. La *Cyrénaïque* occupe dans la description de Strabon presque autant d'espace que tous les états carthaginois. Cette lisière verdoyante et fertile, aride *Libye*, renfermait cinq villes grecques, qui lui firent donner le nom de *Libye Pentapole*, et parmi lesquelles on distinguait *Bérénice*, autrefois *Hespéris*, nom tiré du bosquet riant, appelé le jardin des Hespérides (5), *Barce*, avec son port nommé Ptolémaïs, et *Cyrène*, patrie d'Ératosthènes et de beaucoup d'autres savants. A l'est de la Cyrénaïque s'étendaient les côtes arides de la *Marmarique*, dont le nome *Libyque*, province égyptienne, avec le port *Paraetonium*, était un démembrement. Des faibles moissons qu'offrait la Libye, selon le niveau différent du terrain (6), les troupeaux de gazelles, d'antilopes, de bubales, de cornes, de vaches de Barbarie, de chacals, de porcs-épics, de belettes, de rats-jerboa qui peuplaient ses monts et ses plaines, le *silphium*, qui croissait sur les côtes de la Cyrénaïque, mais

(1) *Arist.* Polit. VI, 5. (2) *Diod.* V, p. 294. (3) *Plin.* V, 2 Conf. *Lucas Holst.* ad Ortel. 12. (4) *Strab.* XVII. (5) *Scylax*, Peripl. in fin. (6) *Herod.* IV, 199. (7) *Herod.* IV, 29, 172, 185, etc., etc.

qui du tems de Néron avait presque disparu (6) : toutes ces richesses naturelles, remarquées déjà par Hérodote, prouvent que cette contrée était mieux connue des Grecs qu'elle ne l'est de nous. Les nombreuses peuplades de la partie intérieure, que nous avons nommées ci-dessus en suivant Hérodote (7), avaient probablement disparu avant [illegible] où écrivit Strabon; du moins il ne nomme que la célèbre Oasis d'*Ammonium* et la nation des *Nasamones*. Plus à l'occident, derrière la région des Carthaginois et des Numides, il connaît les *Gétuliens*, et après eux, dans l'intérieur des terres, les *Garamantes*, dans une contrée qui n'a que mille stades de long, et qui paraît être le Fezzan : mais Pline nous apprend que les Romains avaient recueilli des notions plus étendues et un peu plus positives sur ce peuple, qui aux yeux du savant Virgile, demeurait « au-delà » de la route du Soleil, vers les extrémités du monde. »

Une autre découverte en Afrique, rejetée formellement par Strabon, présente tant d'obscurité, qu'elle restera probablement toujours un sujet de doute pour les savans. Je veux parler de la *Panchæa* d'Evhémère. Selon Diodore, qui nous a conservé tant de traditions demi-fabuleuses, Evhémère, chargé d'une expédition par Cassandre, souverain de Macédoine, découvrit un groupe de trois îles situées au sud de l'Arabie ; l'une d'elles avait deux cents stades de long ; mais la Panchæa proprement dite était bien plus grande. Quatre nations différentes l'habitaient ; chez l'une d'elles le gouvernement était entre les mains de trois rois électifs qui ne pouvaient infliger la peine de mort qu'avec le consentement du collége des prêtres. Un temple magnifique contenait des inscriptions en hiéroglyphes égyptiens. Trois villes, *Hiacia*, *Dalis* et *Océanis*, ornaient une contrée où abondaient toutes sortes d'arbres, de plantes et d'animaux ; ici, des palmiers d'une hauteur prodigieuse, des vignes, des myrtes et des cyprès ombrageaient le paisible habitant ; là, c'étaient des forêts où séjournaient le lion et Panchæa.

(1) *Plin.* XIX, 3 *Salm.* ad. sol. 262. (2) Voyez ci-dessus.

l'éléphant. L'île, de deux cents stades de long, produisait assez d'encens pour en fournir les autels de tous les Dieux du monde (1). L'arbre résineux qui donne l'encens croissait ici, selon Virgile, au milieu des sables (2). C'était en Panchæa, disaient des auteurs cités par Pline, que le *Phénix* déposait sur l'autel du Soleil son nid, qui était en même temps tombe et son berceau (3). Toutes ces merveilles sont-elles dans la tête exaltée d'un Arabe ou d'un Grec d'Alexandrie? La Panchæa est-elle une contrée imaginaire, une Atlantide ressuscitée? C'est l'opinion de Strabon (4), de Plutarque (5) et de presque tous les modernes. Mais de quelle contradiction manifeste la relation d'Evhémère est-elle donc entachée? Les traits physiques, un peu embellis, rappellent la région de l'encens et de la myrrhe sur la côte orientale de l'Afrique; les lois contre le despotisme ressemblent à celles qui régissent l'Yemen (6). Ainsi, les Panchéens sembleraient être une colonie arabe établie en Afrique. Or, c'est justement vers l'extrémité orientale de l'Afrique, semée de colonies arabes, que Pomponius Mela semble placer ses *Panchæi* (7). Pourquoi ne pas chercher ici les régions visitées par Evhémère, et qu'avait embellies, en imagination trop ardente? Le groupe de trois îles dont il parle, ne représenterait-il pas le cap Guardafui avec les îles de Socotora et d'Abdal-Curia? Là se retrouveraient deux circonstances historiques du récit d'Evhémère, la colonie des Grecs, envoyée par Alexandre (8), et l'existence simultanée de quatre races d'habitans très-distinctes (9). Evhémère aurait pris l'extrémité orientale de l'Afrique pour une île, erreur très-excusable. Telle était notre hypothèse sur Panchæa, lorsque nous apprîmes que le savant Eusèbe, persuadé comme nous de l'existence de cette terre, avait donné des raisons très-ingénieuses pour la considérer comme identique av

(1) *Diod.* V, 42. (2) *Virg.* Georg. II, 130. (3) *Plin.* X, 2.
(4) *Strab.* I, 32. II, 7. VII, 205. Casaub. (5) *Plut.* in Isid.
(6) *Niebuhr*, Descr. de l'Arab. II, 32. (7) *Mela*, III, 8. Comp. *Voss.* in loc. (8) *Edrisi* et *Philostorge*, cités par *Büsching*, Asie (Socotora), I, 564. (9) *Thomas Roe*, ibid.

l'île de *Maceira*, sur la côte d'Arabie (1). Beaucoup de circonstances s'expliquent confusément dans l'hypothèse de M. Gosselin ; mais les hiéroglyphes égyptiens, les éléphans et les lions indiquent trop clairement une contrée africaine, pour ne pas nous ramener à notre première idée.

Résumé sur Strabon.

Nous terminons ici le résumé de la géographie de Strabon, dans la ferme persuasion qu'un lecteur instruit, en suivant notre marche sur la carte, se convaincra par lui-même du peu d'étendue qu'avaient les connaissances géographiques généralement reçues parmi les Grecs au commencement de l'ère vulgaire. Le vaste continent que nous habitons leur parut se terminer au nord vers l'embouchure de l'Elbe ; et au sud, dans les régions qu'arrose le Niger, tandis qu'une ligne, tirée du cap Saint-Vincent aux bouches du Gange, en marquait la plus grande étendue du couchant au levant. Voilà cet *univers* que le héros macédonien entreprit de subjuguer, et dont les Romains se crurent presque les maîtres. Les bornes étroites de leur géographie expliquent comment ils ont pu croire leur *éternel empire* au-dessus de toute attaque hostile : ils ignoraient combien de vastes contrées et de peuples belliqueux avaient échappé à leur joug.

---

(1) *Gosselin*, Recherches sur les côtes méridionales de l'Arabie, dans les *Mém. de l'Acad. des Inscript.* XLIX.

LIVRE DIXIÈME.

Suite de l'Histoire de la Géographie. Découvertes des Romains et de leurs sujets. Analyse de la géographie de Pline : Afrique, A. après J. 1 — 80.

L'EMPIRE romain était devenu la patrie commune de toutes les nations civilisées ; un commerce paisible liait entre eux les peuples du monde connu, et devait peu à peu en faire connaître de nouveaux. Mais beaucoup de circonstances retardèrent les progrès de la géographie : d'abord la facilité de trouver, dans les pays déjà découverts, tous les objets que réclamaient les arts et le bien ; ensuite les imperfections d'une navigation dépourvue du secours de la boussole et de nos voilures, plus attaquée aux voyages de haute mer ; enfin, le peu de connaissance que les anciens avaient des vents qui règnent entre les tropiques. Mais examinons, avant tout, les monumens historiques qui nous apprennent la marche des découvertes pendant ce siècle. L'abrégé géographique de *Denys le Périégète*, en beaux vers grecs, respirant la lecture d'Homère, et celui de *Pomponius Mela*, en prose souvent concise et élégante, quelquefois sèche et obscure : voilà les deux ouvrages de ce siècle qu'on cite le plus souvent ; mais il n'en faut bien que leur mérite égale leur renommée. Denys rejette dans ses vers le système géographique de Strabon, le seul peuple qu'il ait ajouté, ce sont les *Indoscythes* (1). Il connaît assez peu l'occident de l'empire romain, et son surnom de *Périégète* ou voyageur autour du monde, surtout que ce a imposé à des critiques superficiels, lui a été commun avec plusieurs écrivains (3), et lui est resté de son ouvrage intitulé *Périégète*, plutôt que des voyages qu'il n'avait point faits (4). Comment a-t-on pu croire que ce poète était le Denys de

Auteurs géographiques.

Denys le Périégète.

(1) *Dion. Perieg.* v. 1,08[illegible]. (2) *Id.* v. 2[illegible], 28[illegible], 56[illegible], 566.
(3) *Voss.* Hist. græc. 17[illegible]. (4) *Dion. Perieg.* v. 708, 716.

Charax (1), envoyé par Auguste en Orient, afin de recueillir des notes à l'usage du jeune *Caïus*, destiné à commander contre les Perses ? De quelle utilité un poëme descriptif pouvait-il être à un général d'armée ? Après beaucoup de discussions savantes, l'âge précis de cet auteur reste encore un problème ; mais il appartient probablement au premier siècle de l'ère vulgaire (2) : son livre paraît sur-tout avoir été répandu dans les siècles de l'ignorance ; des commentateurs et imitateurs nombreux lui ont donné une certaine importance aux yeux des philologues.

L'abrégé de Mela, bien plus curieux pour le géographe, offre le système d'Eratosthènes (3) : dans ses détails historiques on remarque des particularités qu'il a dû tirer d'ouvrages perdus pour nous ; il semble douter de la prétendue communication de la mer Caspienne avec l'Océan (4) ; il trace bien le cours de l'Oxus vers le lac Aral (5) ; dans le nord de l'Europe, il distingue la Scandinavie et les îles voisines ; il sait que les Sarmates ont déjà étendu leurs possessions jusqu'à la Baltique (6) ; sa description des Gaules et de l'Espagne contient quelques particularités physiques : mais ne lui demandons point une critique sévère ; il ne compare point, il joint seulement les vieilles et nouvelles relations. A l'égard de la Scythie et de l'Inde, il copie sans choix les notices surannées d'Hérodote (7) : parle-t-il de l'Afrique, il extrait d'une manière très-infidèle le périple d'Hannon ; et en réunissant ces lambeaux à un récit fabuleux sur le voyage d'Eudoxus, il remplit de détails imaginaires une côte méridionale de l'Afrique également imaginaire, puisqu'il la trace à travers le continent. Pomponius Mela.

C'est dans des sources bien plus authentiques que nous devons démêler l'histoire des progrès de la géographie. Quoique riche en monumens de cette espèce, le premier

(1) *Plin.* VI, 27. (2) *Scaliger*, Euseb. ad ann. 2,215. *Salmas*, in Solin. p. 628. *Barth.* Advers. l. 58, c. 5. *Vossius*, Hist. græc. 171, sqq. (3) *Mela*, I, 2, 3, 4. (4) *Id.* III, 5. (5) Voyez notre *Livre* LVI, Recherches sur la mer Caspienne, etc. (6) *Mela*, III, 4. (7) *Id.* II, 1. III, 7.

siècle ne nous en a légué qu'un petit nombre; le reste est devenu la proie du tems et des barbares. Parmi les ouvrages qui nous sont parvenus, on doit mettre au premier rang le *Périple de la mer Erythréenne*, qui, faisant mention d'un César, semble être du tems de la dynastie césaréenne, et ne contient du moins aucun indice intérieur [illegible] époque postérieure (1). L'auteur, à qui nous attribuons cet itinéraire nautique et commercial, était probablement un négociant romain établi à Alexandrie. Un autre itinéraire, les *Stathmi Parthici*, par Isidore de Charax, nous apprennent beaucoup de détails purement géographiques sur l'empire des Parthes. Quelle distance de ces sèches nomenclatures à la peinture animée [illegible] Tacite nous a laissée de la Germanie! Mais ce [illegible] tableau des mœurs n'offre pas à la géographie des notions tout-à-fait précises et sûres; il excite notre curiosité sans la satisfaire, et nous force de recourir à l'histoire des guerres de Germanie par Pline. Ce n'est guère que par cet élégant et érudit compilateur que nous connaissons la géographie des Romains du premier siècle. Il nous a conservé de précieux fragmens d'une foule de livres engloutis dans le naufrage de la docte antiquité; de ce nombre sont la description de l'empire romain faite par ordre et sous les yeux d'*Agrippa*, gendre d'Auguste (2), les commentaires sur l'Afrique par le roi Juba, commentaires tirés principalement des livres carthaginois (3); la relation de *Statius Sebosus* sur les îles Fortunées (4); les mémoires sur l'Inde par *Sénèque* (5), dont les questions naturelles touchent souvent à la géographie, et les relations de plusieurs généraux et envoyés romains, déposées dans les archives du *Palatium*. Il avait encore compulsé un plus grand nombre d'auteurs grecs; et il nous a déjà servi à compléter l'exposé des idées géographiques d'un Eratosthènes, d'un Polybe, même de

Périple de la mer Erythréenne. — Isidore de Charax. — Tacite. — Pline. — Agrippa. — Juba.

(1) Comp. *Vincent*, Peripl. of. the Eryth. Sea. I, *Dodwell* in Geog. minor. I, *Vossius* et *Mannert. Salmas.* Plinian. Exercit. 1,186.
(2) *Plin.* III, 3. (3) *Amm. Marcell.* XXII, 15. (4) *Plin.* VI, 36.
(5) *Id.* ibid. 17.

Strabon, qu'il ne cite pourtant jamais. A ces mérites Pline joint le défaut ordinaire de ces esprits ardens qui veulent embrasser l'universalité des connaissances humaines; il copie souvent au lieu d'analyser, et il n'entend pas toujours ce qu'il copie. Peu instruit de la valeur des différens stades grecs, égyptiens, babyloniens et autres, il évalue toujours les mesures que ses auteurs lui fournissent à huit stades par un mille romain (1) : voilà pourquoi il donne, par exemple, à Babylone soixante milles romains de tour; ce sont les quatre cent quatre-vingts stades babyloniens d'Hérodote, qu'il a évalués comme s'ils eussent été des stades olympiques (2). Un autre défaut de Pline, c'est de ne pas distinguer avec assez de soin les témoignages des auteurs grecs anciens d'avec ce que lui apprenaient les relations de ses contemporains; de sorte que ses descriptions offrent souvent un mélange incohérent de faits appartenant à des siècles différens. Enfin il n'a point de principes fixes sur l'étendue et la configuration de la terre; il flotte entre Hipparque et Eratosthènes; tantôt il paraît croire que l'on peut faire le tour de l'Afrique par l'Océan et en dedans de la zone habitable (3), tantôt il semble prolonger indéfiniment au midi les terres de notre continent, en regrettant seulement que la zone brûlante et inaccessible nous ferme toute communication avec la zone tempérée australe (4). Il donne à notre continent neuf mille huit cent dix-huit milles de long, cinq mille quatre cent soixante-deux de large, d'après Isidore de Charax; mais il paraît que les stades d'Isidore étaient de huit cent trente-trois au degré : cette mesure revient donc, avec quelques modifications, à celle d'Eratosthènes (5). Ses idées sur la grandeur relative de trois parties du monde sont clairement exprimées dans un passage où il dit « que l'Eu- » rope forme un *tiers* du continent, plus un huitième; l'Asie » un *quart*, plus un quatorzième; et l'Afrique un cinquième, » plus un soixantième (6). » Voilà la condamnation la plus

Erreurs de Pline.

Idées générales.

(1) *Gosselin*, Géogr. anal. 8, 25, 112. (2) *Plin.* VI, 26. Comp. ci-dessus, p. 90. (3) Id. II, 77. VI, 29. (4) Id. II, 78. (5) Id. II, 108. (6) Id. VI, 33.

formelle de ceux qui veulent étendre les connaissances des anciens jusqu'à la Chine et au-delà de la ligne équinoxiale.

Afrique de Pline.

Commençons par la partie que les commentateurs ont le plus obscurcie. L'Afrique, dit Pline (1), en prenant un terme moyen entre des mesures très-différentes, a trois mille six cent quarante-huit milles romains de longueur de l'[illegible] l'ouest : cette mesure, évaluée en stades de sept cents au degré, nous paraît représenter l'étendue approximative des côtes depuis la vallée de Catabathmus, entre l'Égypte et la Cyrénaïque, jusqu'au cap Nun, qui était aussi le terme des voyages de Polybe, comme l'a démontré M. Gosselin (2). La largeur de la partie habitée de l'Afrique ne dépassait nulle part deux cent cinquante milles romains ; mais en partant des frontières de la Cyrénaïque à travers les déserts et le pays des Garamantes, Agrippa [illegible] cette partie du monde neuf cent dix milles de largeur ; cette mesure, due sans doute à l'expédition contre les Garamantes, nous conduit au-delà d'Agades et Bornou, mais n'atteint pas le Niger. Quelles que soient les dimensions auxquelles les chiffres très-corrompus du texte peuvent donner lieu, il est évident que les Romains ne connaissaient qu'un tiers de l'Afrique.

Cours du Nil et du Niger.

Cette vérité générale une fois établie par les paroles mêmes de Pline, nous devons y subordonner tous les détails qu'il nous apprend. Ce Romain eut-il connaissance des contrées situées au-delà des limites qu'il assignait à l'Afrique, aussitôt il arrangea ces matériaux de manière à les faire entrer dans son système. C'est ainsi qu'il a traité les notions étendues, mais confuses, que les ouvrages du roi Juba lui avaient fournies à l'égard du cours du vrai Nil et du Niger ; il les prend pour un seul et même fleuve, et il en donne une description romanesque dont nous allons citer les principaux traits (4).

Après avoir commencé par avouer qu'on ne sait rien de certain des sources du Nil, Pline nous apprend que Juba, roi de la Mauritanie, crut les avoir découvertes dans

(1) *Plin.* VI, 33. (2) Rech. sur la Géogr. I, 117, 120. (3) *Plin.* VI, 33. (4) Id. V, 8.

un lac considérable, situé sur une montagne de la Mauritanie intérieure. « Le lac qu'on appelle *Nilis* n'est pas très-» éloigné des bords de l'Océan; on y trouve les mêmes animaux que dans le Nil, comme, par exemple, les crocodiles. D'ailleurs, dit Pline, on a observé que les accroissements du Nil étaient proportionnés à la masse des eaux pluviales et des neiges tombées en Mauritanie. »

Ce prétendu Nil « s'indigne de couler à travers des déserts arides, et se cache sous terre pendant un espace de » plusieurs jours de marche; » puis il reparaît dans la Mauritanie césarienne; il y sort d'un lac bien plus grand que le premier : il jette un coup d'œil sur les peuples voisins; et comme apparemment les Massésyles ne lui plaisent pas, il se cache de nouveau sous terre.

Pour cette fois-ci son indignation est sérieuse; il coule sous terre l'espace de vingt journées de marche, jusqu'à ce qu'il ait atteint les confins des Ethiopiens. Comme les Ethiopiens, d'après le témoignage d'Homère, étaient de bonnes gens, le soi-disant Nil se résout à se montrer de nouveau. « Il a senti la présence des hommes, il ressort de » la source appelée *Nigris*; son cours sépare l'Afrique de Le Nigris » l'Ethiopie (c'est-à-dire les nations blanches ou basanées » des peuples noirs, les Maures des Nègres); ses bords ne » sont pas partout couverts d'habitations, mais au moins il » nourrit partout des animaux, et en arrosant le terrain il » y crée des forêts. Lorsqu'il traverse le milieu de l'Ethio-» pie, il prend le nom d'*Astapus*. » On voit clairement que Pline regarde le Niger et le Nil comme un seul fleuve sous deux noms; mais on est un peu surpris de le voir appliquer au Nil le nom d'*Astapus*, que tous les anciens donnent à l'Abawi. On conçoit pourtant que cet Astapus est le grand Nil, puisqu'il « forme des îles innombrables, » dont quelques-unes sont si vastes qu'il emploie cinq jour-» nées de marche pour en faire le tour, quoique son cours » soit très-rapide. » Ici vient une obscure description de l'Astasobas et de l'Astaboras, bras qui s'unissent à l'Astapus, lequel est regardé par Pline comme le plus occidental et le

principal. Le fleuve réuni, dit-il, prend le nom de *Nil*; mais il s'appelle encore, pendant l'espace de quelques lieues, *Siris*, comme auparavant.

Discussion de ce passage.

Cette discussion singulière renferme probablement quelques traits authentiques, défigurés par l'esprit de [illegible]tème. D'abord il paraît, par un passage d'Aurélien [illegible]cellin, que le roi Juba avait tiré toutes ses connaissances des livres carthaginois; circonstance dont on sent facilement toute l'importance. Admettons donc que les deux premières apparitions du prétendu Nil du Pline ne sont que des petites rivières qui coulent sur les [illegible] méridionaux du mont Atlas. Mais l'espace [illegible] de marche indique clairement les [illegible] le rapprochement des sources du [illegible] l'Océan, convient même à la position [illegible] du Joliba.

Voilà ce que les livres [illegible] appris au roi Juba. Mais Pline, en suivant [illegible] d'abord dû rapprocher les latitudes [illegible] composait son Nil; ensuite [illegible] journées de marche plutôt de [illegible] au sud. Ce n'est qu'avec ces changemens qu'il a pu faire entrer ces distances dans sa carte d'Afrique.

Opinions de Mela.

Mela, contemporain de Pline, et qui, de même que lui, regarde l'Afrique comme moins étendue que l'Europe (1), dit qu'il y a chez les Ethiopiens occidentaux une source qui paraît être l'origine d'une des branches du Nil. Le nom de *Nuhul* paraît à cet auteur n'être qu'une corruption du mot Nil. « Toutes les autres rivières de cette contrée (il parle de » l'Ethiopie occidentale) s'écoulent dans l'Océan; celle-ci » seule se dirige vers l'orient; » et Mela ne sait pas ce qu'elle devient (2).

Strabon dit dans un endroit que le Nil, près de ses sources, se cache sous terre (3). Il cite dans un autre passage, mais en la rejetant, l'opinion de ceux qui croient le Nil

(1) *Mela* I, 4. (2) *Id.* III, 10. (3) *Strab.* XVI.

originaire des extrémités de la Mauritanie (1), c'est-à-dire, des contrées assez voisines de celles où naît le Joliba. Tous ces témoignages ne prouvent-ils pas que le Niger et la Nigritie ont été connus de ce peuple commerçant qui disputa aux Romains l'empire de l'univers? Mais la manière confuse dont les géographes grecs et romains exposent ces traditions carthaginoises, prouve, d'un autre côté, qu'aucun voyage ni aucune expédition des Grecs d'Egypte ou des Romains n'avaient porté le flambeau de la science dans ces régions, encore aujourd'hui si mal connues.

Pline nous a cependant conservé le souvenir et les résultats de plusieurs voyages faits en Afrique. Dans sa description de la Mauritanie, il donne un extrait d'un périple de l'historien Polybe, qui ne paraît pas avoir pénétré bien au-delà du cap Nun (2); du moins les mesures générales qu'il donne ne s'étendent qu'à huit cent treize milles romains au sud du détroit de Gibraltar; c'est là qu'il place le *grand Atlas*, qui correspondait ainsi au cap de Nun. Il règne à la fin du récit de Pline une grande obscurité qui ouvre la carrière aux hypothèses; cependant il nous semble qu'en se tenant à ce que le sens littéral offre de plus clair, on est obligé de convenir que Polybe connaissait par ouï-dire une côte, au midi du mont Atlas, égale à peu près à celle qui séparait cette montagne du détroit. A l'extrémité de cette côte, le fleuve de Rio-de-Ouro, ou bien le golfe *Dos Medaios*, paraît être le *Cornu Hesperi* de Polybe, d'Hannon et d'autres anciens. Voyage de Polybe.

Derrière ce rivage inhospitalier, où, du côté de la terre, une immense mer de sables, et, du côté de la mer, une barrière flottante d'herbes marines arrêtaient les navigateurs et les voyageurs, on connaissait un peuple de *Daratites*: ce sont incontestablement les habitans du royaume de Dara, le plus méridional des Etats tributaires de Maroc. Les Daratites.

Les *Pharusiens*, leurs voisins, avaient détruit les colonies fondées par les Carthaginois (3). Strabon, qui nous ap- Pharusiens.

(1) *Strab.* XVII. (2) Comp. *Gosselin*, Recherches, I, 106.
(3) *Strab.* XVII, 506, Casaub.

prend ce fait, ajoute qu'ils venaient, quoique rarement Mauritanie pour y faire le commerce ; que leur rendez-vous était à *Cirta* (Constantine) ; qu'ils y arrivaient en passant par des endroits marécageux et des lacs, en portant avec eux de l'eau dans des outres suspendues sous le ventre de leurs chameaux (1). Pline indique la demeure de ce peuple à l'ouest du grand désert (2). Mela les représente comme une nation qui avait été riche (3). Voilà donc très-probablement une de ces tribus du désert qui de tout tems ont fait le commerce entre le nord de l'Afrique et les pays où le Niger et le Sénégal roulent de l'or dans leurs sables. La jalousie commerciale leur a sans doute mis les armes à la main contre les Carthaginois. Serait-ce les habitans de *Pharcala*, région placée au sud de Ségelmessa par Léon (4), et probablement nommée *Vareclan* (5) par l'Edrisi ? Cette tribu, jadis commerçante, semble du moins avoir occupé un emplacement qui peut correspondre à celui des Pharusiens.

Îles Fortunées des Poetes grecs.

Dans l'Océan atlantique même les Romains connurent des îles auxquelles il leur plut d'appliquer le nom de *Fortunées*. Pour expliquer l'histoire géographique de cette dénomination, rappelons-nous les riantes images de la mappemonde poétique des premiers Grecs. La peinture des contrées fertiles situées à l'ouest de la Grèce, et la renommée des peuples qui, dans ces régions heureuses, menaient une vie patriarcale, étaient déjà parvenues aux oreilles d'Homère : ce poëte plaça à l'occident et dans un lointain obscur, mais pourtant en dedans de l'entrée de l'Océan, l'île enchantée d'*Ogygia* (6), où régnait Calypso, fille d'Atlas : voilà donc la première *Atlantide*. En passant par l'entrée mystérieuse de l'Océan, où les Songes et d'autres fantômes planaient devant la caverne des morts, les héros arrivaient dans l'*Elysée* (7), ou l'île des Bienheureux : voilà le type de toutes les îles Fortunées. Lorsque, un ou peut-être deux siècles après Homère, une tempête eut en-

D'Homere.

(1) *Strab.* XVII, 570. (2) *Plin.* V, 8. Comp. 1 et 30. (3) *Mela*, III, 10. (4) *Leon. Afric.* p. 616. (5) *Edrisi*, Hartmann, p. 154. (6) Odyss. I, 50. VII, 244. V, 268, 276. XII, 447, etc. (7) Odyss. IV, 561, etc., etc.

traîné Colæus de Samos au-delà des Colonnes d'Hercule, les récits exagérés de ce navigateur sur les charmes de Tartessus, et l'aspect du vase sacré orné de figures des Hyperboréens et des Griffons, déposé dans le temple de Junon, à Samos, exaltèrent encore plus l'imagination si mobile des Grecs, et fournirent à Hésiode (dont on a trop reculé l'âge) une belle occasion pour agrandir le monde poétique d'Homère. Au lieu d'un seul Elysée, nous avons à présent plusieurs îles Bienheureuses (1), où la terre donne trois fois par an des fruits délicieux. Un roi *Atlas* règne à présent sur une vaste contrée bénie du ciel; et de son union avec la nymphe *Hesperis* il naît sept filles, nommées, tantôt *Atlantides* d'après leur père, tantôt *Hespérides* d'après leur mère (2). Ces nymphes, douées d'une voix harmonieuse, gardent le jardin aux pommes d'or, près de l'entrée de l'Océan et non loin du séjour d'Atlas (3). Vis-à-vis, les sombres royaumes du Sommeil et de la Mort servent encore de demeure à divers fantômes, entre autres, aux *Gorgones*, trois sœurs ailées ayant des serpens au lieu de cheveux, et aux *Grées* autre trinité de monstres qui se servent d'un seul œil, d'une seule dent, et qui évidemment ne sont que les Parques sous un autre nom (4). On sait qu'Hercule et Persée se rendirent dans ces régions, l'un pour enlever les pommes d'or, l'autre pour tuer Méduse, l'une des Gorgones. Rappelons-nous encore que le Soleil prêta au premier de ces héros son mystérieux *vaisseau d'or* pour passer dans l'île *Erythia*, séjour des Hespérides (5), et que du sang de Méduse, ruisselant dans les champs affreux de *Kisthène* (6), naquit le cheval ailé Pégase. Qu'ils montent donc sur Pégase, ou qu'ils s'embarquent dans le navire d'or, ceux qui recherchent l'emplacement géographique de ces pays fabuleux !

D'Hésiode.

Gorgones.

Nous ne nierons pas que l'histoire d'Hercule Tyrien, très-souvent répétée même par les historiens et les géo-

Hercule Tyrien.

(1) *Pésiod.* ap. *Strab.* III. (2) *Diod.* IV, 27. (3) *Hésiod.* Théog. 215. 518. (4) *Hésiod.* Ibid. 270 sqq. *Eschyl.* Prometh. 701.
(5) *Phérée.* ap. *Athen.* XI, 5. (6) *Eschyl.* loc. cit.

graphes, ne soit une allégorie orientale sous laq[illegible] un poëte phénicien aura dépeint les navigations auda[illegible] de ses compatriotes, et leurs conquêtes dans le Pérou de ces siécles reculés. Mais comme le périple d'Hannon prouve que, du tems même d'Hérodote, les Carthaginois n'avaient pas encore découvert les îles Canaries, il est évident qu'on ne doit point chercher à appliquer à ces [illegible] les vagues peintures d'un Hésiode et de ses contemporains, dans lesquelles le nom d'*Erythia* permet seulement d'entrevoir quelque trace de l'existence de la célèbre ville de Gades, qui en était voisine (1). Même depuis que la relation d'Hannon a pu être connue en Grèce, nous ne trouvons qu'un seul et faible indice qui pourrait rappeler les îles Canaries;

Passage de Pindare.

c'est le passage dans lequel Pindare (2) dit que « près des îles » des Bienheureux on voit [illegible] l'Océan des » fleurs d'or (2), image qu'on pourrait rapporter à ces plaines verdoyantes [illegible] formées par des plantes marines, flottant à la surface de l'Océan, et qui arrêtèrent la navigation des Carthaginois (3).

Iles Fortunées des Egyptiens.

Une tradition, différente de celle d'Homère et des Phéniciens, se répandit en Grèce après la fondation de Cyrène et les voyages d'Hérodote. On y apprit que les Egyptiens désignaient sous le nom d'îles Fortunées ces cantons fertiles, semés dans les vastes déserts de la Libye, et qu'on nomma depuis Oasis (4). Les Grecs de Cyrène ne manquèrent pas de s'emparer de cette idée des Egyptiens; et ayant découvert sur la côte, à l'occident de la grande Syrte, quelques terrains où la chaleur et l'humidité réunies entretenaient une brillante végétation, ils leur donnèrent le nom

Hespérides de la Cyrénaïque.

de *Jardins des Hespérides*. C'est là que l'oranger et le citronnier, en étalant aux yeux des Grecs leurs fruits dorés, leur rappelèrent les pommes d'or qu'Hercule avait été chercher dans l'occident fabuleux des poëtes. Scylax place ce jardin des Hespérides sur les bords de la mer (5). Strabon

(1) *Herod.* IV, 8. *Scylax* [illegible] (2) *Pind. Olymp.* II, 127.
(3) *Scyl.* p. 51, *Voss.* (4) *Herod.* III, 26. *Strab.* II, 202. XVII, 1,140. 1,168. Almel. *Olympiod. ap. Phot.* cod. 80. (5) *Scyl.* 46.

en fait une Oasis de l'intérieur ; et Pline dit avec raison que « la fable vagabonde a transporté ce nom en cent lieux di- » vers (1). » Les traditions se confondirent et se mêlèrent ensemble ; tantôt les nymphes Hespérides furent transformées en *Amazones* (2), et on transporta dans le Pont-Euxin l'île *Erythia* ou *Pourprée* ; cette île, autrefois colorée des rayons du soleil couchant, le fut maintenant par les clartés naissantes de l'aurore (3) : tantôt les Hespérides suivaient le sort de leurs voisins, les Hyperboréens ; on donna à leurs îles le surnom d'Hyperboréennes (4), et on y plaça les mines d'étain du Cornouailles (5). Que les amateurs de fausses antiquités emploient ces îles voyageuses comme ils l'entendent ; qu'un *Rudbek* les joigne à son Atlantique lapone, et qu'un *Oviédo* y voye le pays des Amazones en Amérique méridionale ; nos lecteurs, s'ils ont bien suivi le fil de cette histoire, n'auront pas besoin qu'on leur fasse remarquer l'absurdité de ces hypothèses, et, avec Pline, ils renverront les Hespérides au pays des fables.

Hespérides des poetes posterieurs.

Il en est de même des *Gorgones*, dont la contrée nommée *Kisthéné* par Eschyle, fournit au faux Orphée le modèle de ses *îles des Erinnyes* ou des Furies (6). Quand on se rappelle la chevelure de serpens et les mains de fer attribuées aux Gorgones, on sentira combien cette confusion des deux fables était facile. Peut-être l'île *Pæna* de Ptolémée n'est qu'une nouvelle apparition de ces îles des Furies, dont la mystérieuse barque des Argonautes, douée de la faculté de parler, conseilla aux héros qu'elle portait d'éviter la fatale approche. Laissons à Xénophon de Lampsaque (7) le soin de comparer ces îles mythologiques avec le pays des Gorilles, trouvé par Hannon ; laissons-le chercher à déterminer même la position de ces contrées imaginaires, et voyons comment ces fables ont passé dans la géographie.

Iles des Gorgones, des Furies, etc.

Les Phocéens ayant, vers la cinquante-septième olym-

(1) *Plin.* V, 5. VI, 31. XIX, 4, etc. (2) *Diod.* III, 54. (3) *Orph. Argon.* 1,046. 55. (4) *Apollod.* II, 5, 11. *Tzetzes*, Mel. II, 36. (5) *Dion. Perieg.* ci-dessus, p. 99. (6) *Orph.* Arg. 1,164. (7) *Xenoph. Lampt.* ap. *Plin.* VI, 35.

piade, ouvert au commerce des Grecs l'occident de l'Europe, toutes les fables des siècles poétiques, les îles Fortunées, les Gorgones et les Hyperboréens que Persée avait visités en chemin, furent repoussés dans les espaces inconnus. Platon en renouvela le souvenir par son conte moral de l'Atlantide. Aristote paraît réellement avoir appris que les Carthaginois venaient de découvrir dans l'Océan occidental une île considérable, belle, et [illegible], mais cette découverte, défigurée par Diodore (1), n'eut être perdue, puisque Polybe, envoyé à la recherche des établissemens carthaginois, n'eut aucune nouvelle [illegible].

Iles Fortunées des Géographes.

La première connaissance [illegible] des îles situées à l'ouest [illegible] de la république romaine. [illegible] avec un parti de Romains [illegible] de la Libye (on voulait [illegible]) se trouvait deux îles [illegible] naturelles, et qui, dans [illegible] nouvelle patrie. [illegible] étaient regardées par [illegible] des Bienheureux, [illegible] les Chanches, habitans des [illegible] grecs? C'est à quoi le [illegible] furent donc les Romains [illegible] qui donnèrent aux deux îles [illegible] ans après, *Statius Sebosus* [illegible] sous les [illegible] qu'on avait [illegible] connaître cinq [illegible] d'eau, *Capraria* [illegible] par [illegible], et *Planaria* [illegible]. Le roi Juba fit de [illegible].

Rapport de Juba.

Au sud-ouest [illegible] établi des teinturiers en [illegible]. « La » première [illegible] on n'y » trouve aucun [illegible] existe

(1) *Arist.* de Mirab. [illegible] Sertor.
(3) *Plin.* VI, 27, 30.

» un étang et des arbres semblables à la férule : les uns sont » noirs, on en exprime une eau amère ; les autres sont » blancs, on en tire une eau agréable à boire. La seconde » est nommée *Junonia* ; on n'y voit qu'un petit temple bâti » en pierres. Près de *Junonia* est une autre île du même » nom, mais plus petite. Ensuite vient *Capraria*, remplie » de grands lézards. On aperçoit, de ces îles, *Nivaria*, ainsi » nommée des brouillards et des neiges qui la couvrent en » tout tems. Près de Nivaria est *Canaria* ; elle doit son » nom à la multitude de chiens d'une grandeur énorme » qu'elle nourrit. Cette île offre des débris d'édifices. Dans » toutes ces îles on trouve des pommiers, des dattiers, » beaucoup d'oiseaux, et du *papyrus* (1). »

Opinions de d'Anville et de Gosselin.

A ces détails physiques Juba et Sebosus ajoutent des mesures tellement corrompues, qu'il est impossible de les appliquer à l'état actuel de ces parages sans y faire, avec M. Gosselin, des corrections trop considérables (2). D'Anville, en ne se tenant qu'aux traits physiques (3), a pensé que les *Purpurariæ* sont les deux îles Lancerote et Forteventura ; ce sont aussi les *Atlantiques* de Sertorius et les *Hespérides* de Sebosus. *Canaria* est la Canarie des modernes, et les neiges qui couvrent le sommet du pic de Ténériffe lui font adjuger le nom de *Nivaria*, auquel Gosselin joint encore celui de *Convallis*, qu'on a débité sur un arbre distillant l'eau par ses feuilles dans l'île de Fer, où il manque d'eau de source, peut lui faire attribuer les noms de *Pluvialia* en latin, et d'*Ombrios* en grec. Ainsi, conclut d'Anville, il reste les noms de *Junonia* et de *Capraria* pour les îles de Gomère et de Palme.

Des Fortunées de Ptolémée.

Ces explications arbitraires, dans lesquelles l'ordre des noms est bouleversé, paraîtront encore plus des fables lorsqu'on aura vu Ptolémée placer les six îles Fortunées presque dans une ligne nord et sud, en les nommant *Aprositos* ou l'Inaccessible, *Junonia*, *Pluitalia* (ou Pluvialia), *Casperia* (ou Capraria), *Canaria* et *Ninguaria*, c'est-à-dire

(1) *Plin.* VI, 37. (2) *Gosselin*, Recherches, I, 148. (3) D'*Anville*, Géog. anc. III, 117.

Nivaria (1). On est frappé de l'arrangement de ces îles, qui ne correspond qu'à la position de Forteventura et Lancerote ; on remarque aussi une constante uniformité dans la manière dont les noms se suivent. En partant de ces deux observations, nous avons été conduits à une nouvelle explication de la géographie de ces îles.

Explication des îles Fortunées.

Les *Purpurariæ*, ou Jubi, avaient été [illegible] teinturiers en orseille, sont les îles qui forment le [illegible] de Valadia, au sud de Macapa ; elles se trouvent [illegible] vingt-cinq milles romains de l'extrémité [illegible] de Forteventura, soit en suivant la [illegible] se trouvant à l'ouest, et ensuite [illegible] (2). Les deux îles [illegible] trois îlots d'Allegranza, [illegible] groupe des îles [illegible] lions entre [illegible] trois relations [illegible]

NOMS MODERNES.	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Allegranza	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Clara	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Lancerote	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Lobo	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Forteventura	[illegible]	[illegible]	[illegible]

Au-delà de [illegible] encore d'autres. Il s'[illegible] du rivage des îles Fortunées [illegible] Ce sont, comme tous [illegible] Canarie. Ce sont [illegible] ; qui donne à [illegible] de Fortunées, restreint [illegible]

Là s'arrêtent [illegible] de Juba ; là se termine même [illegible] autres Canaries [illegible] elles sont de trop [illegible]

Dans l'explication [illegible] l'ordre de noms

(1) *Ptolem.* IV, 6. (2) [illegible]

est presque entièrement conservé ; la position des îles Fortunées du nord au sud est reconnue ; les traits physiques se retrouvent également, car Lancerote ou Pluvialia n'a d'autre source de fécondité que les pluies périodiques. S'il reste des difficultés, elles résultent des mesures données par Sebosus ; mesures que d'Anville n'a pas crues susceptibles d'explication, et que Gosselin n'a pu expliquer qu'au moyen de suppositions ingénieuses, mais arbitraires.

Célébrité des îles Fortunées.

Quoi qu'il en soit de cette solution nouvelle d'une des énigmes de la géographie ancienne, il est certain que ces îles Atlantiques ne doivent qu'à des traditions mythologiques le nom d'*îles Fortunées*. Mais ce nom usurpé n'en eut pas moins de célébrité ; on attribua aux îles Atlantiques tous les avantages et tous les charmes dont la fable avait orné les îles des Bienheureux. Voici comment le poëte le plus philosophe les peignit aux Romains, fatigués de guerres civiles.

Passage d'Horace.

« Vous, leur dit-il (1), vous qui avez du courage, cessez des plaintes stériles ; voguez loin des rivages d'Etrurie : l'Océan qui ceint le monde nous est ouvert ; cherchons ces riches campagnes, cherchons ces îles bienheureuses où la terre, sans culture, rend chaque année d'abondantes moissons ; où la vigne, sans être taillée, fleurit toujours ; où l'olivier n'offre jamais de vaines espérances ; où la figue mûre orne toujours son arbre ; là, le miel distille du creux des chênes, et l'onde limpide bondit en murmurant sur les flancs des montagnes ; là, les chèvres viennent d'elles-mêmes s'offrir à la main qui les trait, et la brebis caressante rapporte des mamelles toujours pleines : point de contagion parmi les troupeaux ; point de chaleurs funestes au bétail ; l'ours n'y vient point le soir gronder autour de la bergerie ; la terre n'est point sillonnée par d'énormes vipères. Combien d'autres avantages nous y attendent ! Nous n'y verrons ni les champs inondés par des pluies immodérées, ni le blé tendre desséché par un vent brûlant ; le roi des immortels y tempère l'une et l'autre saison. Car sachez

(1) *Horat.* Epod. XVI.

que les mortels n'y ont point encore introduit leurs vices; les Argonautes n'y abordèrent point; l'impudique Médée n'y porta point ses pas; ni l'infatigable Ulysse, ni les navigateurs phéniciens, n'ont tourné leurs voiles enflées vers ce rivage, que Jupiter réserve aux hommes vertueux.

C'est ainsi que la poésie triomphe de la vérité et maintint sur les cartes le nom d'un pays de féerie, [illegible] qui avait, pendant des siècles, cherché à l'occident le sujet d'une félicité inconnue sur la terre, [illegible] le pays le plus [illegible] les fables » vagabondes [illegible] le monde ancien.

Après avoir [illegible] suivons Pline dans [illegible] Atlas, » dit-il, [illegible] côté de » l'Afrique [illegible] et de » riches [illegible] » auquel il [illegible] précipices (1) [illegible] qu'une partie [illegible] immédiatement [illegible] qu'il ajoute [illegible] parti de Lixus avec [illegible] au mont Atlas [illegible] rencontre, [illegible] qu'il prit pour [illegible] la carte pour s'apercevoir [illegible] par les Romains [illegible] qu'un peu de réflexion [illegible] système de Pline et [illegible] pour trouver place en Afrique [illegible] l'Atlas, et en général [illegible]

Expédition de Suétonius Paulinus.

Expédition de Cornelius Balbus.

Une autre [illegible] des résultats [illegible] il faut suivre [illegible] qui nous

(1) *Plin.* V, 1.

en a conservé le souvenir. Après avoir décrit l'Afrique propre et la Cyrénaïque maritime, Pline (1) énumère les nations de l'intérieur, voisines de ces deux contrées. Il nomme d'abord les *Marmarides*, voisins du *Catabathmas*, puis les *Arenaucèles*, puis les *Nasamones*, qui s'étendent jusqu'à la grande Syrte. Viennent ensuite les *Hasbitæ*, les *Macæ*, et à onze journées à l'ouest de la grande Syrte, les *Hammanientes*, qui construisaient leurs maisons avec une pierre de sel. Puis, en tournant au sud-est, on parvient, en quatre journées de marche, à une tribu des *Troglodytes*, c'est-à-dire à une tribu qui habitait dans des cavernes, par conséquent dans une chaîne de montagnes calcaires, et qui exportait des pierres fines, qu'elle recevait de l'Ethiopie intérieure. Tribus de la région syrtique.

Après toutes ces nations se présentait parmi les déserts la *Phazanie*, contrée qui s'étendait vers la Syrte mineure, c'est-à-dire une oasis, une vallée qui se dirigeait vers le golfe dit la Syrte mineure, aujourd'hui golfe de Gabes. « Nous avons soumis, dit Pline, la nation Phazanique avec » ses deux villes, *Alele* et *Cillaba*, ainsi que *Cydamus*. » Depuis Cydamus, continue Pline, il s'étend de l'ouest à » l'est une chaîne de montagnes appelées Noires, à cause » de leur couleur. Viennent ensuite des déserts, puis se » présente *Matelgæ* ou *Talga*, ville des Garamantes; la » célèbre fontaine *Debris*, et *Garama*, la capitale de cette » nation. Toutes ces contrées ont été subjuguées par les » armées romaines; Cornélius Balbus en a triomphé. » Pline énumère ensuite une foule de villes et de tribus dont les noms ont orné le triomphe : On y porta, dit-il, les noms et les images qui suivent : « *Tabidium*, bourgade; *Niteris*, » tribu; *Negligemata*, bourgade; *Bubeium*, tribu; *Vel*, » bourgade; *Enipi*, tribu; *Thube*, bourgade; la montagne » Noire, les bourgades *Nitibrum* et *Rapsa*, la tribu *Disceri*, » la bourgade *Debris*, la rivière *Nathabar*, la bourgade » *Tapsagum*, la tribu *Dannagi*, les bourgades *Boin* et Phazanie. Garamantes.

(1) *Plin.* V, 5.

» *Pege*, le fleuve *Dasiba*, enfin, les bourgades *Baracum*,
» *Baluba*, *Alasi*, *Balsa*, [illegible], [illegible], et le mont *Gyr*,
» riche en pierres précieuses. »

Quelles lumières la géographie peut-elle tirer de cette liste de noms sans indication des distances? Il n'échappe à Pline qu'un seul mot qui puisse nous faire suivre les traces de Cornélius Balbus; le voici:

« Le chemin vers les Garamantes [illegible] difficile, » parce que [illegible] mais par la » guerre qu'il [illegible] on a appris » une route plus [illegible] qui » est plus [illegible]. »

Dans un [illegible] obscur, Pline dit que [illegible] milles romains de [illegible]. Il y a douze [illegible] les Garamantes [illegible] du pays des [illegible] aux Ethiopiens.

Explication des passages précédens.

En rapprochant [illegible] tances [illegible] aucun grand fleuve, et qu'il [illegible] en une seule campagne [illegible] ter de [illegible] néral a conduit [illegible] d'Oea ou de *Leptis* [illegible] de nos jours, où il existe [illegible]. Il s'est rendu par *Maraia* [illegible] qu'il nomme *Cillaba* [illegible] plus septentrionale du

Phazania.

Fezzan ou *Phazania* [illegible] aujourd'hui réduit à n'avoir [illegible] des puits, quoique d'ailleurs il [illegible] capitale des Garamantes [illegible] du Fezzan. La

Garamantes.

ville *Alele* [illegible] et le chef-lieu des [illegible] dans la Garamantique [illegible] seulement de

(1) *Plin.* V, 5. (2) [illegible]

mille stades (1), que se trouvait, selon tous les anciens, une race de bœufs qui, ayant d'énormes cornes tournées en avant, ne pouvaient paître qu'en marchant à reculons (2). Les modernes parlent, comme les anciens, de l'épaisseur extrême du cuir de ces bœufs ; et peut-être n'est-ce que faute d'esprit d'observation s'ils ne disent rien à l'égard des cornes (3). Les Garamantes de la Phazanie sont peut-être les *Gamphasantes* de plusieurs anciens (4), ce nom paraissant formé de la réunion de ceux de Garama et de Phazan. Mais la puissance des Garamantes s'étendait plus loin : Hérodote déjà les considérait comme une des nations les plus nombreuses ; Denys le Périégète les appelle un peuple immense ou sans limites (5) ; Virgile les nomme à côté des Indiens (6) ; et en étendant leur pays au-delà du tropique (7), il s'accorde avec les mesures données par Agrippa (8), qui, en effet, nous conduisent vers Agades et Bornou. D'un autre côté, nous ne devons étendre les possessions des Garamantes qu'à la distance de neuf journées du pays des Ethiopiens occidentaux, qui sont certainement les mêmes que les Nigritæ (9). Cette considération nous défend d'aller au-delà d'Agades. Il faut donc chercher au sein de cette oasis le *Tabidium* de Balbus dans Tabou ou Tibedo. *Tar[illegible]m* dans Tagazi, ses *Disceri* aux environs de Djezr. C'est dans le désert de Bilma, si riche en sel fossile, que nous chercherons *Negligemela*, nom évidemment arabe ; c'est *Nedjed-al-maila*, c'est-à-dire, pays du sel. De même le fleuve *Nathabur* paraît signifier la rivière qui passe à Tabou, en arabe *Nar-Thabou*. Une autre excursion vers l'est conduisit les armes romaines à travers les montagnes Noires, aujourd'hui celles de Tibesti, dans les contrées des Tibbo, désignées sous le nom *Thubæ*, et

(1) *Strab.* XVII, in fin. (2) *Herod.* IV, 183. *Plin.* VIII, 45. *Arist.* Hist. Anim. VI, 21. *Alexander Myndius* ap. *Athen.* V, 22. (3) *Marmol.* Afrique I, 52. (4) *Plin.* V, 5. *Mela*, I, 4, 8. (5) Ἀνεπίτοι. (6) Super et *Garamantas* et Indos proferet imperium. (7) Extra anni *solisq[illegible]e vias*. (8) *Plin.* VI, 33. (9) *Herod.* l. c. *Leo*, p. 255. Proceedings of the African. assoc. 234.

peut-être jusque sur les bords du Ouadi-el-Ghazel, où les noms de *Boi* [illegible] *Damagi* semblent rappeler, l'un Bornou, l'autre D[illegible]. C'est à Bornou que nous retrouvons l'usage des G[illegible] aux N[illegible] (1), et même celui de [illegible] que Pline leur attribue. V[illegible] qu'il soit possible d'accord[illegible] Vouloir qu'il ait pénét[illegible] Garamantes avec les [illegible] point le nom da[illegible] nomment comme [illegible]

Les Garamante[illegible] Ghédames ou Ga[illegible] *Cydamus* de Plin[illegible] manuscrits *Talga*[illegible] modernes. Il sera [illegible] l'intérieur de la r[illegible] le Baracum et le [illegible] derait avec l'opini[illegible] « que les pa[illegible] » la *Palus-Nubie*[illegible] » du *Bagradas*, fl[illegible] Mais c'est dans l'a[illegible] faut renvoyer cette [illegible]

Ethiopie occidentale et orientale.

Tout ce qui est [illegible] cataractes du Nil [illegible] graphique de Pli[illegible] *occidentale* et *ori*[illegible] divisions, qui se[illegible] tinctions chez Ho[illegible] différentes. Les E[illegible] sont tous les peu[illegible]

Acceptions diverses de ce nom.

ancienne significa[illegible] riens de plus d'un[illegible]

(1) *Plin.* V, 8. *Leo.* [illegible] dessus, Liv. II.

piens d'orient en Inde, ou, selon d'autres, en Colchide; il remarqua leurs cheveux droits en opposition avec la chevelure laineuse des Nègres ou Ethiopiens d'occident (1) : Pline, peut-être instruit de la différence physique des peuples de l'Abyssinie actuelle d'avec ceux qui demeurent vers le Niger, considéra le Nil comme la limite qui séparait les deux Ethiopies (2), et se flatta mal à propos d'avoir rendu le sens d'Homère. Il aurait cependant pu trouver dans son propre ouvrage de quoi conclure que l'Ethiopie d'Homère différait de celle des géographes; car il assure que c'était à Joppe en Palestine (3) qu'Andromède fut exposée aux fureurs d'un monstre marin; or, Andromède étant la fille du roi d'Ethiopie, on voit bien que les poëtes étendaient jusqu'à la Méditerranée le séjour des Ethiopiens; d'ailleurs Homère fait ce peuple voisin des Sidoniens (4), et ne leur donne nulle part la physionomie des Nègres, dont il n'avait pas d'idée. Strabon, imité des érudits modernes, met aussi son esprit à la torture pour retrouver exactement son Ethiopie dans l'antique poëme d'Homère (5). Pour nos lecteurs, déjà accoutumés à distinguer les traditions primitives, poétiques et populaires, des *applications* qu'en firent les historiens, et des *commentaires* que ces applications firent naître, il est facile de suite s'apercevoir que le nom d'Ethiopien ou peuple au teint brun, a, comme tant d'autres noms, été repoussé de siècle en siècle vers les extrémités méridionales du monde connu à chaque époque.

Bornes de l'Ethiopie.

Dans l'esprit de ceux qui, avec Hipparque, croyaient que l'Afrique et l'Asie se joignaient par le *sud*, les Ethiopiens et les Indiens devenaient voisins : Virgile et Lucain purent, en conséquence, faire descendre le Nil des pays frontières de l'Inde (6). Mais Pline, qui suit l'opinion d'Eratosthènes sur l'étendue de l'Océan, donne des limites étroites à son Ethiopie; elle n'a que deux mille cent milles romains

(1) *Herod.* III, 94. VII, 70. (2) *Plin.* V, 8. (3) *Plin.* V, 31. *Mela.* I, 2. *Strab.* XVI, etc. (4) *Hom.* Odyss. IV, 83. (5) *Strab.* I, passim. Comp. *Freret.* Observ. sur la Cyrop. *Huet*, *Bochart*, etc. (6) *Virg.* Georg. IV, 293. *Luc.*, etc.

de longueur de l'est à l'ouest; sa largeur du nord au sud était de mille deux cent [illegible] dix-sept milles, y compris la Haute-E[illegible] [illegible] les mesures adoptées par Agrippa da[illegible] grand [illegible] officiel, [illegible] de tous les mémoir[illegible] Les connaissances géograph[illegible] donc à peine les mon[illegible]

Niger. Nigritie. L'Ethiopie o[illegible] Nous avons déj[illegible] n'était qu'un bras [illegible] confirmé dans cett[illegible] nourrissait, comme [illegible] hippopotames, et que la plante [illegible] aussi-bien qu'en Egypte (1[illegible] régulièrement que le N[illegible] également avoir eu quelqu[illegible] naturelles de la Nigritie. [illegible] disait Eratosthènes (2) [illegible] par des vapeurs le [illegible] que le *cameloparda*[illegible] occidentale; et, [illegible] sur les bords d[illegible] étaient aussi connus d[illegible] paraît également rapp[illegible] dans la Nigritie. Mais Pline c[illegible] qu'on savait sur les *Nigrites*, [illegible] mêlé de fables et plei[illegible] échantillon, que le ro[illegible] passait pour avoir un sc[illegible]

Pygmées. Voilà donc les [illegible] jusqu'en Nigritie [illegible] fabuleux furent tr[illegible] encore obscur; [illegible] reut un peuple [illegible]

(1) *Plin.* V, 8. ([illegible]
(4) *Heliod.* Et[illegible]
215. *Ptolem.* [illegible]

recherchent sérieusement la demeure de ce peuple, et qui croient en avoir trouvé le reste, n'ont point saisi l'ensemble et la marche des découvertes, des erreurs et des systèmes historiques géographiques de l'antiquité (1).

Ethiopie orientale.

L'Ethiopie orientale, située sur le Nil, était mieux connue. Pline donne quatre itinéraires depuis Syène en Egypte jusqu'à Méroé, la fameuse capitale du principal royaume éthiopien (2). Ces itinéraires, dont les uns suivent les bords du Nil, tandis que les autres semblent traverser le désert de Bahiouda, se rencontrent tous sur quelques points essentiels, entre autres sur la ville *Nupsia*, *Nupsis* ou *Tenupsis* (3), qui nous paraît être la Nuabia des modernes, quoique d'Anville préfère de rapporter cette ville à la *Méroé* des anciens (4); mais les mesures placent Méroé aux environs de Gherri. Les voyageurs grecs, cités par Pline, indiquent une foule d'endroits dont les espions militaires de Néron ne retrouvèrent qu'un petit nombre. C'est ainsi qu'encore de nos jours les villages naissent et disparaissent en Afrique. Comment donc se flatte-t-on de retrouver les nombreux noms de tribus cités par Pline, et qui probablement sont en grande partie imaginés par les voyageurs grecs et romains? Il en est certainement ainsi des *Strutophag.* ou mangeurs d'autruches, des *Acridophagi* qui se nourrissaient de sauterelles, et qui mouraient à l'âge de quarante ans; des *Panphagi* qui dévoraient tout ce qui leur tombait entre les mains. Toute tribu africaine qui faisait sa demeure dans des cavernes souterraines, communes dans les terrains calcaires, était décorée du nom de *Troglodytes*. Une énorme largeur de la bouche a peut-être valu à plusieurs tribus le nom de *Gamphasantes* (5); on ne sait pas si les *Blemmyes*, habitans de la Nubie orientale, doivent le sobriquet que les Grecs leur ont donné, à leurs flèches

Noms des tribus.

---

(1) Consp. *Ludolf.* de Pygmæis, in Comm. ad Hist. æthiop. 69—74.
(2) *Plin.* VI, 29. (3) *Id.* ib. 29 et 30. (4) D'*Anville*, géogr. anc. III, 50. (5) Γαμφαι, joues, ou des joues. « *Æquantem vicina Garamanta ferarum.* » *Sil. ital.*

inévitables (1), ou à la férocité de leurs regards (2). Le nom qui paraît s'être le mieux conservé, c'est celui de *Nubæ*, qui pourt[illegible] pas exactement la Nu[illegible] des géographes ar[illegible] Il paraît que [illegible] semblables à d'a[illegible] de contrée en contrée.

Exilés Egyptiens. Une autre qu[illegible] négligée par d'Anville, c'es[illegible] d'E-gypte, ou les deu[illegible] fuyant le despotisme de l[illegible] un état vassal du royaum[illegible] plaçait la *Terre des Exilés* à [illegible] (4), suivi par Strabon [illegible] elle ne peut donc avoir ét[illegible] abyssinique de Fa[illegible] du Kordo-fan. Ces exilés s[illegible] demeuraient, selo[illegible] gation au-dessus [illegible] les

Sebridæ. désigne sous le no[illegible] contrée nommée [illegible] Méroé, en observ[illegible] reine; dans un autre endr[illegible] ou *Sebirtæ*, en di[illegible] celle de Méroé (7). Pline, [illegible] dans le même chapitre, deux fo[illegible] d'abord que la première ville des [illegible] jour-nées de marche de [illegible] sur la rive occidentale, e[illegible] ville nom-mée *Daron*. Ains[illegible] des voyageurs grecs dont il nous [illegible] puis il ajoute, d'après B[illegible] capitale

Semberrites. actuelle était *Semb*[illegible] il re-vient encore sur l[illegible] que

---

(1) Βλεμμα, trait, l[illegible]
Com. *Nonn.* Dionys. X[illegible]
(4) *Id.* II, 12, 114. [illegible]
III, 97. (6) *Strab.* XV[illegible]

Sembobitis, Asar, Daron et beaucoup d'autres villes baignées par le Nil, obéissent à la reine des *Semberrites*. La ville de Sembobitis était à vingt journées de marche de Méroé. En comparant tous ces passages, il reste évident que les Semberrites sont les mêmes que les Sebridæ de Strabon, et les Asmach ou Automoles d'Hérodote; mais, pour concilier entre elles les mesures de Pline et d'Hérodote (en négligeant les vagues indications de Strabon suivies par d'Anville), il faut observer que le premier compte par journées de marche, et l'autre par journées d'une navigation embarrassée. En partant de ce principe, *El-Aice*, dans le Kordofan, nous paraît *Esar* ou *Asar*; et peut-être l'usage de la circoncision chez les Falasjan, peuples d'Abyssinie qui passent pour Juifs, est-il un reste des institutions égyptiennes.

Les côtes orientales de l'Afrique ne présentent dans la géographie de Pline (1) qu'une suite d'obscurités et d'incertitudes; des périodes entières y paraissent avoir été transposées par des copistes inexacts (2). Le Périple de la mer Erythréenne nous fait mieux connaître le progrès des découvertes dans ces régions (3). Le golfe *Avalites* renfermait le port de *Malao*, probablement celui d'*Isis* chez Pline, par où l'on exportait l'excellente myrrhe d'Afrique (4), et le promontoire *Mosylon*, rendez-vous des vaisseaux qui, de Ceylan ou Taprobane, apportaient le cinnamome (5), considéré faussement par les anciens comme une production africaine. Les terres voisines du golfe Avalites portaient probablement déjà le nom de *Barbaria*, sous lequel des écrivains postérieurs les désignent (6); car Pline, tout en exaltant la myrrhe d'Afrique, l'appelle pourtant *sordida ac barbara*, ce qui ne paraît venir que d'une méprise relative au nom propre de la contrée où croissait cette substance aromatique (7). Golfe Avalites.

Les trois promontoires, *Elephas*, *Aromata* et *Phalangis*

(1) *Plin.* VI, 29. (2) P. ex. *Hinc Azanium mare etc.* (3) *Peripl. m. Erythr.* 5 sqq. in *Geog. Min.* (4) *Plin.* l. c. *Id.* XII, 15, 16. *Diascor. Actius. Serapion*, ap. *Bochart*, Phaleg. II, 23. (5) *Plin.* VI, 29. (6) *Ptolem. Marcian.* (7) *Bochart*, l. c.

ou *Zingis extrema*, correspondent aux caps Fellis, Guardafui et Orfui de nos cartes. Cette extrémité orientale de
Azania. l'Afrique, aujourd'hui déserte, était alors couverte d'établissemens fondés par les Grecs d'Égypte. Mais au sud du promontoire *Noti Cornu*, une côte aride, sans eau, sans ports, avait long-[illegible] terme de la géographie de [illegible] où se rendait au port marc[illegible] *[illegible]ae*, qui représentent [illegible] et l'île Magadasho ou M[illegible] Quelque au-delà de Rapta l'[illegible] qui paraît se retrouv[illegible] navigateurs ne pénétraient p[illegible] partie de
» l'Océan, dite l[illegible] ; on
» croit qu'il conti[illegible] qu'après avoir
» baigné les côte[illegible] il se joint à
» l'Océan occide[illegible] passages
décisifs qui prou[illegible] des anciens étaient loin de l[illegible] l'équateur, et encore moins au[illegible]

Il est vrai que [illegible] se termine aussi au promon[illegible] point une latitude qui le porter[illegible] rigoureuse des iti[illegible] prouve que les mesures [illegible] dû le conduire qu'au t[illegible] comme les petits princes [illegible] dépendaient d'un prince de l'A[illegible] selon Pline, le commerce du [illegible] était le monopole d'un roi d'[illegible] que dans ces régions les A[illegible] beaucoup plus loin leurs établis[illegible] politique commerciale a dû [illegible] du moins les Grecs et les [illegible] connaissance positive.

(1) *Gosselin*, Rech[illegible]
l. c. (4) *Peripl.* p. 1[illegible]

LIVRE ONZIÈME.

Suite de l'Histoire de la Géographie. Découvertes en Asie, d'après Pline et le Périple de la mer Erythréenne. A. après J.-C. 1—80.

LONG-TEMS la navigation de la mer des Indes paraît être restée dans l'état où fut celle de la mer du Sud avant l'arrivée des Européens. Les voyages des Phéniciens et des Hébreux, soit vers la ville d'*Ophir* en Arabie, soit vers la terre inconnue d'*Ophir*, offrent trop peu de certitude historique et de précision géographique, pour qu'un écrivain de bonne foi puisse se permettre d'en tirer des conclusions. Les premiers Grecs qui pénétrèrent jusqu'aux rivages de la mer des Indes, nommée *mer Erythréenne* ou Rouge, trouvèrent les Arabes-Sabéens en possession du commerce de l'Inde (1). C'était de ces Arabes, nous disent-ils, que les Phéniciens avaient tiré les marchandises qui, pendant des siècles, avaient enrichi Tyr et Sidon (2). De même, les conquêtes de Sésostris, si elles sont réelles, ne s'étendirent que jusqu'au promontoire Mosylon (3), vis-à-vis de la côte des Sabéens. Il ne reste donc que les Indiens auxquels on puisse attribuer la priorité sur les Arabes dans la navigation de ces parages; mais les lois de Menou défendent aux Indous d'aller en haute mer; et nous venons en outre d'apprendre que tous les noms de gros navires usités dans l'Indostan sont d'origine arabe (4); circonstance qui semble devoir faire rejeter toute idée d'anciennes navigations lointaines exécutées par des Indiens.

Navigations des Arabes vers l'Inde.

Quoique les Arabes n'eussent que des barques couvertes de cuir, et dans la construction desquelles il n'entrait pas même un clou de fer (5), leurs voyages dans l'Inde doivent

Antiquité de cette navigation.

(1) *Agatharch.* 65. *Strab.* XVI, 1, 24. Almel. *Diodor. Sic.* III. (2) *Agatharch.* l. c. (3) *Plin.* VI, 29. (4) Note de M. *Soleyns*, auteur de la *Description des Hindous*. (5) *Peripl. mar. Eryth.* passim. *Strab.* XVI, 1, 24. *Procop.* Pers. I, 19.

remonter à une haute antiquité ; puisque les denrées de ce dernier pays parvenaient à Jérusalem et à Tyr du tems de Salomon. Les trésors accumulés par les Sabéens, et qui excitaient la cupidité de l'empereur Auguste, ne purent être que les fruits d'un commerce long-tems concentré dans les

Pirates. mains de ce peuple. [illegible] très-hardis que les Grecs trouvèrent sur la côte [illegible] d'Arabie (1), offre encore une preuve subsidiaire de l'ancienneté de la navigation chez cette [illegible] de la contemplation de [illegible] du commerçant. Mais qu[illegible] leurs imitateurs ou descendans, [illegible] leurs repaires parmi des bas-fo[illegible] d'Arabie, pour aller attaquer les [illegible] soulevés par des outres [illegible] les navigateurs arabes [illegible] avec connaissance des ven[illegible] osaient confier à la haute me[illegible] on ne prouve que, sous les Ptolémée[illegible] le commerce de [illegible] était certainement au moy[illegible] à celui des Arabes (3).

Les projets d'[illegible] pour aller droit dans l'Inde ne [illegible] rapports des écrivains qui les [illegible]

Découverte des moussons. circonstances fa[illegible] plus heureux, p[illegible] la connaissance parfaite de ces v[illegible] établissent la navigation de l'I[illegible] moussons (4). Celui du sud-oue[illegible] les bâtimens sortis du golfe Arab[illegible] Alors toute la navigation ch[illegible] plus hardi, [illegible]

---

(1) Diod. III, 43. [illegible] (3) Com. Vincent, Periplus o[illegible] notitia, in Comm. [illegible] Histoire du Comme[illegible] in Geog. Min.

versa rapidement les mers de l'Arabie, aborda dans la péninsule indienne, et revint à l'aide du mousson contraire. Ce fut sous Auguste que la navigation vers l'Inde éprouva ce grand changement. Alors Ælius Gallus, gouverneur d'Egypte, fit partir du port de la Souris, en grec *Myos hormos*, situé sur la côte égyptienne du golfe Arabique, une flotte marchande composée de cent vingt navires. Les Romains, flattés du profit immense qu'ils tiraient de ce négoce, le cultivèrent avec avidité. Il était très-considérable du tems de Pline, qui décrit exactement la route tenue par les vaisseaux pour aller dans l'Inde, ainsi que le tems de leur navigation (1).

Routes de l'Inde.

1°. Par l'Egypte.

D'abord on s'embarquait sur le Nil à *Juliopolis*, bourg qui n'était éloigné d'Alexandrie que de deux mille pas. De là, on se rendait à *Coptos* par une navigation de trois cents milles, et qui s'achevait en douze jours. A Coptos on prenait des chameaux pour aller par terre à deux cent cinquante milles de là, au port de *Bérénice*, sur le golfe Arabique. On s'arrêtait, pendant le cours de ce voyage, à différens gîtes dont la rencontre des eaux avait déterminé le choix. Comme la plus grande partie du chemin se faisait la nuit, à cause des chaleurs, on n'arrivait de Coptos à Bérénice que le douzième jour. Quand on y était parvenu, on se mettait en mer au milieu de l'été, avant le lever de la canicule, ou immédiatement après, et dans une trentaine de jours on arrivait au port d'*Ocelis*, ou à celui de *Cané*, l'un et l'autre dans l'Arabie heureuse. De là on se rendait, en quarante jours de navigation, à *Muziris*, premier entrepôt de l'Inde, en profitant du vent hyppale ou de sud-ouest d'occident. Les vaisseaux repartaient de l'Inde en hiver, en sorte qu'on pouvait se trouver de retour dans le cours de la même année. En revenant, la navigation se faisait sur l'Océan indien par le vent vulturne ou de sud-est, et dans le golfe Arabique par le vent d'Afrique ou de midi.

2°. Par le golfe Persique.

Une autre branche de commerce de l'Inde remonte pro-

(1) *Plin.* VI, 23. *Eichhorn.* l. c. p. 44.

bablement à une époque extrêmement ancienne. *Patala*, vers l'embouchure de l'Indus, recevait par caravanes et par bateaux les toiles fines, dont la fabrication est très-ancienne dans l'Inde. Les Gerrhéens venaient chercher ces marchandises, ainsi que l'encens et la myrrhe de l'Arabie méridionale (1) : ils transportaient ces objets, toutes Babylone ; et plus tard à Batné (2) sur l'Euphrate, soit à travers le grand désert, à Palmyre en Syrie, et plus anciennement à Tyr, où toute la contrée de Ge[illegible] le nom de *Daden* (3).

5°. Par l'Oxus et le Pont-Euxin.

Une troisième route ve[illegible] par des relations contradictoires e[illegible] Pline, on avait dit à Pompée que les mar[illegible] pouvaient être embarquées sur l'*Icharus*, [illegible] dans l'*Oxus* ; ce dernier, d'après une h[illegible], s'écoulait dans la mer Caspienne. Le[illegible] ensuite être transportées à l'embo[illegible] de là sur les bords du Phasis dans la [illegible] Strabon assure, d'après Patrocle, que les [illegible] de l'Inde étaient transportées par l'Oxus dans l'Hyrcanie, et ensuite par *les fleuves* jusqu'aux bords du Pont-Euxin (5). Le même auteur affirme (6) que les *Aorsi*, peuple habitant au nord-ouest de la mer Caspienne, transportaient sur les rivages du Pont, et à l'aide de leurs *chameaux*, les marchandises indiennes qu'ils recevaient des Arméniens et des Mèdes.

On a expliqué de plusieurs manières ces passages obscurs (7). D'abord ceux qui croient à une ancienne embouchure de l'Oxus dans la mer Caspienne, pensent qu'on doit entendre à la lettre les ouï-dire de Pline ; mais l'Oxus a probablement toujours eu son embouchure au même endroit où elle se trouve de nos jours ; c'est ce qu'on peut

---

(1) *Nearchi*. Périple, 37 *Agatharch*. 65. *Suidas* in voce ϛακτη. (2) *Ammian. Marcell*. XIV., 3. (3) *Ezechiel*, XXVII, 15. (4) *Plin*. VI, 17. Comp. *Procop*. Pers. II, 25. (5) *Strab*. II, 50. XI, 351. Casaub. (6) Id. XI, 506, 509. Almelou (7) *Heeren*, sur le Commerce de l'Inde, dans les *Comment. Soc. Gotting*. XI, etc. ; *Mannert*, Géogr. des Grecs et Romains. *Sprengel*, Histoire de la Géographie.

conclure indirectement du passage où Strabon dit que l'*Iaxartes*, notre Syr-Daria, s'écoule *aussi* dans la mer Caspienne (1). Qu'on regarde une carte, et on se convaincra que l'Iaxartes n'a jamais pu s'écouler directement dans notre mer Caspienne. Il paraît donc que les anciens avaient pris le lac Aral, dont ils ne connaissaient que le côté méridional, pour un golfe de la mer Caspienne. Ainsi les marchandises de l'Inde ont dû être transportées par terre des bords de l'Oxus à leur destination ultérieure. Il se présentait naturellement deux routes, l'une par l'*Ochus* ou le Tedjen, la mer Caspienne, le *Cyrus* et le *Phasis*; c'est probablement celle que Strabon désigne lorsqu'il parle des fleuves par où ce commerce se dirigeait. L'autre route naturelle, c'était de tourner la mer Caspienne par le nord. Nous osons presque affirmer que c'était la route que suivaient les Aorsi montés sur leurs chameaux, quoique Strabon prétende leur faire traverser les précipices du Caucase, où les chameaux ne sauraient être employés avec succès. C'était la route habituelle des négocians du moyen âge; c'était encore celle qu'ont dû suivre les anciens voyageurs grecs qui firent connaître à Hérodote la vraie nature de la mer Caspienne. Une fausse hypothèse sur la mer Caspienne paraît avoir induit en erreur et Patrocle et Pompée, et ceux qui parlaient d'après eux; le détroit imaginaire qui, selon la plupart des anciens, unissait cette mer à l'Océan septentrional, les forçait à tracer au sud la route commerciale qui réellement a dû exister au nord.

Explication de ces passages.

D'après cet exposé des routes que suivaient les voyageurs commerçans, il résulte que l'Arabie, la côte de Malabar, et les pays sur l'Oxus, doivent surtout attirer les regards de l'historien qui suit les progrès de la géographie.

La route vers la *Sérique* était déjà connue avant l'époque de Pline; mais comme c'est dans des ouvrages postérieurs qu'il faut puiser les notions relatives à ce pays, isolé de la chaîne des découvertes, nous n'en parlerons pas encore.

---

(1) *Strab.* loc. cit.

Arabie heureuse.

Si l'on se rappelle la description que nous avons tracée de l'Arabie, d'après Strabon, on doit savoir que les anciens, à l'époque de ce géographe, ne connaissaient que d'une manière imparfaite cette grande péninsule. A présent suivons, avec le savant *Mannert*, le Périple de la mer Erythréenne, en y joignant quelques traits de la nomenclature confuse donnée par Pline (1); nous remarquerons des progrès sensibles de la Géographie. Le Périple nous apprend que l'endroit nommé *Leuké Komé* ou le bourg blanc, placé vis-à-vis de Bérénice Troglodytique (2), et par conséquent rapporté convenablement à [illegible] par Bochart, suivi par d'Anville (3), servait de [illegible] un détachement de soldats et de douaniers romains. [illegible] jusqu'aux extrémités de l'Yémen d[illegible] les pirates et le manque d'un bon [illegible] éloignaient les navigateurs des côtes de l'Arabie. *Muza*, dans [illegible], était la première ville où le commerce trouvât un asile; le port d'*Ocelis* recevait les flottes qui d'Egypte se rendaient dans l'Inde. En passant le détroit, une ville antique et florissante attire nos regards : c'est l'*Eden* des Hébreux (4), l'Aden des

Ville d'Aden.

Arabes, et l'*Athana* ou plutôt *Adana*, dont Pline avait entendu le nom, mais dont il ignorait la position (5). Nous sommes disposés à croire qu'Aden répond au port nommé *Arabia Felix* dans le Périple, et *Arabiæ Emporium* par Ptolémée, quoique ce dernier géographe l'ait placé plus à l'est. Depuis des siècles, Aden était le centre du commerce de l'Inde; et quoique probablement ruinée par la flotte de guerre d'Ælius Gallus, comme on peut conclure du Périple (6), elle s'était déjà relevée du tems de Pline, et conserva jusqu'au dix-huitième siècle des restes de splendeur. Plus à l'est, *Cané*, dont la position est incertaine, quoique d'Anville, s'appuyant d'une ressemblance de nom,

(1) *Plin.* VI, 28. (2) Παρακειμένον. Peripl. p. 11, in geog. minor.
(3) *Bochart*, Canaan, I, 44. D'*Anville*, Descript. du Golfe Arab. 243. (Nonobstant les fortes objections de *Gosselin*, Recherches II, 254.)
(4) *Ezechiel*, XXVII, 23. (5) *Plin.* l. c. *Philostorg*. Hist. eccles. III, 4.
(6) Comp. *Mannert*, VI, 70.

l'ait rapportée à Cava-Canim (1), servait de dernière station aux vaisseaux qui se rendaient dans l'Inde. C'était le port de la ville de *Sabbatha*, le Mareb des modernes, et la capitale des *Çhatramotites*, c'est-à-dire des habitans d'Hadramaut, dont la domination s'étendait à l'est sur la province de Sachar ou le pays des *Sacalites* chez les anciens, patrie de ces précieux arbustes dont les gommes et résines odoriférantes, devenues si célèbres sous les noms d'*encens* et de *myrrhe*, parfumèrent les temples des divinités grecques, et, prodiguées sur la tombe d'une Poppée, signalèrent le luxe insensé des Romains (2). Des collines d'argile baignées de sources nitreuses, couvertes de vapeurs mal-saines; voilà comme les anciens décrivent *la région de l'encens* et celle de la *myrrhe*, qui paraissent s'être étendues au loin dans l'intérieur de l'Arabie (3). Pline dit qu'il n'avait pu concilier entre elles les descriptions contradictoires qu'on donnait des arbres chargés de ces parfums, et dont les Arabes employaient les branches en guise de fagots (4). Un prince d'Hadramaut étendait sa domination sur l'île de Socotra, nommée *île de Dioscorides*. Comme il tirait un certain revenu de cette terre aride, il est à présumer que l'aloès vendu à Cané en venait en partie, d'autant plus que l'aloès de Socotra passe aujourd'hui pour être de la meilleure sorte. Les *Catabanitæ* ou *Gebanites* s'étaient rendus maîtres de l'intérieur du pays; les caravanes qui apportaient les aromates en Syrie payaient un tribut en passant par *Thomna*, la capitale de ce peuple, ville ornée de soixante-cinq temples (5).

Regio thuriferæ et myrrhifera.

Ile de Dioscorides.

Le golfe *Sacalites*, dont nous venons de parler, présente de grandes difficultés. « Il est, selon le Périple, terminé par » le mont *Syagros*, le plus grand promontoire du monde, et » qui regarde le soleil levant. » Ce promontoire doit encore se trouver vis-à-vis de celui d'*Aromata* en Afrique, et le golfe Sacalites lui-même doit avoir en face l'île de Diosco-

Promontoire Syagros.

Discussions.

(1) D'*Anville*, géog. II, 224. (2) *Plin.* XII, 14, 18. Peripl. Mar. Eryth. 15. *Strab.* XVI, 1,120. (3) *Ptolémée*, VI, 7. *Geog. Nub.* clim. II, 6. (4) *Plin.* l. c. (5) Id. XII, 14. VI, 28.

rides, notre Socotra (1). En rapprochant de ces indications la distance entre ce promontoire et Socotra, donnée par Pline, et que nous évaluons à deux mille deux cent quarante stades de sept cents au degré (2), il paraît que le cap nommé *Ras-Fartashé*, situé à l'ouest du golfe de Sachar ou Seger, répond au Syagros des premiers voyageurs grecs et romains. Aussi les endroits que le Périple nomme après le promontoire Syagros sont représentés comme situés sur le golfe Sacalites. Ptolémée confirme la position du promontoire *à l'ouest* du golfe Sacalites; mais il semble porter le promontoire à la hauteur du cap Merbat, et faire correspondre le golfe en question à celui nommé *Giun-al-Hascic* ou baie des Herbes (3). D'Anville adopte cette dernière partie de l'opinion de Ptolémée (4); mais quant au promontoire Syagros, il la rejette, et croyant lire dans le Périple que ce cap est la pointe orientale de l'Arabie (ce que le texte grec ne dit point) (5), il le prend pour le cap Roasalgate des cartes modernes. De toutes ces méprises il résulterait sur la carte d'Arabie beaucoup de vide vers le midi et l'orient, tandis qu'en suivant les indications du Périple, déjà appréciées par l'ingénieux Bochart, nous retrouvons quelques peuples cités dans l'immense nomenclature de Pline, et même quelques villes marquées par Ptolémée. Ainsi le *Moscha*, où les navigateurs échangeaient les marchandises de l'Europe et de l'Inde contre l'encens accumulé en tas le long des rivages du golfe Sacalites, n'est point le Mascate des modernes, mais un port voisin de Dafar, où se fait encore de nos jours la principale exportation de ce parfum (6). A l'extrémité du golfe Sacalites commence le pays des *Asichæ*, dans le nom desquels on reconnaît celui de Giun-al-Hascic, ou golfe des Herbes, et de la ville d'Hasec. Devant leur contrée sont les îles de *Zenobius*, aujourd'hui nommées îles de Curia-Muria. Le Périple nous fait ensuite connaître un golfe ou enfoncement où les navigateurs évitaient d'en-

Erreur de d'Anville.

Côtes de sud-est.

(1) *Peripl.* M. E. 17. (2) *Plin.* VI, 28. (3) *Ptol.* Descr. Arab. (4) Géogr. anc. II, 225. (5) Ἀποβλέπων εἰς ἀνατολήν. (6) *Niebuhr* l'Arabie, p. 266. en all.

trer (1). C'est là qu'habitaient des peuplades barbares soumises à la Perse, et que Pline nomme *Ichtyophages* ou mangeurs de poissons (2). La ville *Ausara*, nommée par Ptolémée, nous fait connaître l'emplacement des *Ausarites* de Pline, chez qui il croissait une espèce de myrrhe (3). Devant ce golfe se trouve l'île de *Serapion*, riche en tortues, selon le Périple (4), probablement la *Chélonitis* de Pline, et la Maceira des modernes. Toute cette côte fait partie de la province de Mahran : aussi Ptolémée y place une ville *Amara*, et Pline connaît une nation d'*Epi-Maranites*, c'est-à-dire voisins des Maranites, ainsi qu'une tribu de *Chadéens*, qui semblent correspondre au pays de Gad. Les *Monts-Jumeaux* de Ptolémée paraissent tenir la place du cap Rosalgate, et le promontoire *Korodamum* représente celui de Kuriat. Le *Kriptos limen*, ou port caché, rappelle le site du port de Mascate, peut-être le *Machorbe* de Pline. L'*Omna* de Pline semble être la ville d'Oman, dont Omana en Carmanie fut sans doute une colonie; mais le golfe du même nom, dans le Périple, est très-éloigné de la contrée des Omanites; et ce nom arabe dénote simplement « le golfe à gauche. » Le cap Mussendon ou Macendon, nommé *Maceta* par Néarque, est le promontoire *Asabôn* du Périple et de Ptolémée (5). Les princes grecs de Messène, contrée à l'embouchure de l'Euphrate, envoyaient leurs flottes de guerre jusqu'aux environs de ce cap (6). Aussi le roi Juba se procura-t-il des itinéraires détaillés sur la côte orientale; et les extraits, malheureusement très-confus, qu'en a donnés Pline, comparés aux descriptions de Ptolémée, prouvent que les anciens la connaissaient peut-être mieux que nous.

Côtes d'est.

Promontoire Maceta.

Les *Katarœi* étaient une des tribus principales; et outre la ville de Gerrha, dont nous avons parlé plusieurs fois, celle de *Rhegma* florissait par le commerce depuis les siècles les plus reculés (7). Pline indique l'île de *Tylos*,

(1) *Peripl. M. Eryth.* 19. (2) *Plin.* VI, 28. (3) Id. ibid. et XII, 16. (4) *Peripl.* l. c. *Plin.* l. c. (5) *Nearch.* Peripl. in Geog. Minor. I, 22. (6) *Plin.* VI, 23. (7) *Ezech.* XXVII, 22. *Bochart*, géog. sac. p. 219.

avec ses bancs de perles, ses bosquets de cotonniers, de palmiers, de tamariniers, et ses sources salées employées à l'irrigation (1). Sa description ne laisse aucun doute que cette île ne soit le Bahhare[illegible] des modernes ; sa petite Tylos est notre Arad, et l'*Ara*[illegible] de quelques anciens, qui, frappés de ce nom, crurent y trouver, soit le berceau, soit une colonie des Phénicien[illegible]. Mais les îles *Tyros* et *Aradus* de Ptolémée occupent un[illegible] position différente de celle de Tylos de Pline (2).

Telles nous semblent êtr[illegible] de l'Arabie bien connues du tems de P[illegible] les erreurs de d'Anville, ne connaiss[illegible] recherches de Gosselin sur ces côtes [illegible] pas su approfondir cette partie [illegible] fait sentir les progrès consid[illegible] avait faits de ce côté. L'intérieur [illegible] nous est pas mieux connu qu'il ne l'était [illegible] Pline, et plus encore sous Trajan [illegible] péniblement les traces obscur[illegible] être les *Kedarènes* de la sainte [illegible], les Thémanites d'Hiob, et de quelques autres tribus dont nous pourrions reconnaître les noms? Remarquons plutôt que tous ces enfans du désert, vivant sous des tentes, ayant pour tout bien leurs troupeaux et les fruits de leur brigandage, avaient été compris par les anciens Grecs sous le nom général de *Scénites*, ou habitans des tentes ; ils le furent dans le quatrième siècle sous celui de *Saraceni*, ou brigands (5). Pline semble encore représenter les Saraceni comme une petite tribu au centre du désert (6) ; Ptolémée les étend déjà jusqu'aux confins de l'Egypte ; et Marcien les fait voisins de la Perse (7). Enfin, Ammien-Marcellin déclare que tous ceux qui autre-

Arabie déserte.

Saraceni.

(1) *Plin.* VI, 28. XII, 11. *Théoph.* Hist. Plant. IV, 9. V, 6. Id. de caus. plant. II, 7. (2) *Ptolem.* VI, 7. (3) Recherches sur les côtes de l'Arabie, dans les volumes inédits de l'*Académie des Inscript.*

(4) *Genes.* XXV, 13. *Theod.* Comment. in Psalm. 110. *Plin.* V, 11.

(5) *Bochart*, Geogr. sacr. Phaleg. IV, 2. *Assemann*, etc. (6) *Plin.* VI, 28. (7) *Marc. Heracl.* 16, in Geogr. Min.

fois étaient appelés Scénites, sont compris sous la dénomination de Saraceni (1). Cette réunion des nomades, semblable à celle des Wehabites de nos jours, devait probablement son origine à quelque doctrine religieuse inconnue ; car le fanatisme seul a pu changer les descendans d'Ismaël, chez qui c'était une impiété de manger de la viande sanglante, au point de leur faire boire le sang humain, et même de se nourrir de la chair de leurs ennemis (2). Ces hordes féroces se mettaient indistinctement à la solde des Romains et des Persans (3) ; leurs courses rapides étaient toujours marquées par le pillage et la destruction (4). Un turban, de larges bottes et une étoffe légère roulée autour du milieu du corps, formaient leur vêtement (5) ; ils ne connaissaient guère ni le pain ni le vin, et leur vie n'étant qu'une marche perpétuelle, ils ne concluaient que des mariages temporaires ; la femme apportait en dot à son mari une tente et une lance (6). Mœurs des Saraceni.

Des côtes de l'Arabie, les anciens, comme nous l'avons fait voir, se rendaient dans l'Inde, et surtout dans la péninsule occidentale que le Périple désigne sous le nom de *Dachanabades*, nom sanscrit, orné d'une terminaison grecque (7), et qui rappelle la dénomination moderne de Décan. Suivons en détail les découvertes depuis l'embouchure de l'Indus, où nous nous sommes arrêtés avec Alexandre-le-Grand. Le vrai nom indigène de ce fleuve se montre déjà dans le *Sindus* de Pline et le *Sindus* du Périple (8). Après le golfe de *Canthi*, nommé aujourd'hui golfe de Coutch, le royaume de *Larice* embrassait le Guzurate et le Malwa. *Barygaza*, aujourd'hui Broatch, sur le golfe du même nom, maintenant golfe de Cambaya, était la principale ville de commerce de cet état. On y apportait même, des sources de l'Indus, la soie écrue et diverses fourrures de la Scythie ; la route des caravanes Dachanabades. Décan.

(1) *Amm. Marc.* XXIII, 6. (2) *Procop.* Pers. I, 19, 20. *Amm.* XXXI, 16. (3) *Malchus*, in excerpt. de legat. 91. (4) *Amm. Marc.* XIV, 4. (5) *Hieron.* in vita Malchi. *Plin.* VI, 28. (6) *Amm. Marcell.* XIV, 4, 8. XXIV, 1, etc. (7) *Dekan*, mot hindi, *abad*, ville. (8) *Plin.* VI, 20. Péripl. Mar. Er. 21.

passait chez plusieurs nations inconnues, et probablement à travers le grand désert (1). *Minnagara* était la [illegible] d'un prince auquel le Périple donne le titre de *mambarus*,

Larice. c'est-à-dire en sanscrit *maha-*[illegible], ou grand roi (2). L'ancienne capitale Ougein était connue des Grecs sous le nom d'*Ozène*; elle exportait beaucoup de toiles fines, des pierres-gemmes et des *m*[illegible] vases précieux dont les recherches les plus multipliées n'ont pu faire découvrir la nature. C'est dans l'intérieur [illegible] dans le Sircar de Bidjagor qu'il faut chercher les *B*[illegible] de Pline; le Sircar de *Soret* en Guzurate représente la [illegible] du Périple et les *Syrieni* de Pline.

La Nerbudda, qui en sanscrit porte aussi le nom de *Narmada* et *Nammada* (3), [illegible] par Ptolémée sous le nom de *Nammados*.

Après l'état de *Lar*[illegible] venait une contrée nommée

Ariaca. *Ariaca*, et qui paraît avoir eu plus d'étendue vers l'intérieur que vers les côtes. Elle correspond à peu près aux provinces modernes de C[illegible], Dowlatabad et Berar occidental. Ptolémée a connu les fleuves qui l'arrosent, entre autres le Godawery, qu'il nomme *Goaris*; mais au lieu de les conduire vers le golfe de Bengale, il les fait couler vers les côtes de Malabar; erreur qui s'explique par le faux système d'après lequel il traçait sa carte. Dans l'Ariaca, la

Tagara. ville de *Tagara* était un marché renommé pour ses *sindones* ou indiennes, et ses *othonia* ou toiles de coton fines et grossières, qu'on expédiait de là par terre à Barygaza. Suivant le Périple (4), Tagara était à dix journées de marche à l'orient d'une autre célèbre ville de commerce nommée *Plutana*, dans le voisinage de laquelle on trouvait des onyx et d'autres pierres précieuses. Plutana était à vingt journées de Barygaza, où l'on amenait les marchandises en traversant des monts escarpés, probablement ceux qu'on nomme aujourd'hui Balagaut. Ce commerce n'existe plus;

(1) Péripl. 27, 28. (2) Comp. *Wahl*, Asien I, 402. Indostan. II, 963. (3) *Amarasinha*, cité par *Paulin*, Voyage, 233, en all. (4) *Langlès*, dans les *Recherches asiatiques*, trad. franç. I, 445. Note 1.

mais les endroits mentionnés par le Périple (1) se retrouvent encore sur la rive méridionale du Godavveri. A deux cent dix-sept milles anglais de Broatch est la ville de Fultanah. Si l'on divise ce nombre de milles par les vingt jours, on aura à peu près onze milles anglais ou cinq coss de l'Inde par jour; ce qui est la distance ordinaire que les voitures chargées parcourent encore aujourd'hui. De Pultanah à Tagara, Arrien et le Périple comptent dix journées de marche; conséquemment les Grecs donnaient ce dernier nom à *Deoghir* ou Dowlat-Abad, l'ancienne capitale de ces contrées, qui fut long-tems fameuse par ses pagodes et ses fortifications taillées dans le roc (2). Elle fut très-florissante jusqu'au règne de Schah-Jéhan, qui choisit Aurungabad pour la capitale de ses conquêtes dans le midi. Alors Deoghir déchut à mesure qu'Aurungabad s'éleva (3).

Une chose vraiment curieuse, c'est que la partie de la côte du Malabar comprise entre Goa et Bombay ait été, depuis les tems les plus anciens, connue sous le nom de *Côte des Pirates*, à cause des forbans dont elle est encore infestée. Cachés dans leurs anses et ports, environnés de bas-fonds, ils y guettent les navires de commerce que les vents variables obligent de serrer la côte, et viennent souvent à bout de les enlever (4). Les anciens désignent sur cette côte un groupe d'îles nommées *Heptanesia* chez Ptolémée, et *Sesecrinæ* dans le Périple; la ville d'*Harina-Gera*, sans doute le Gériah de nos cartes, et celle de *Nitrias*, qui a presque conservé son nom dans celui de Niouli ou Newly. La côte des Pirates répond ainsi à la province de Concan (5). Les géographes arabes ne parlent pas de ces pirates, parce qu'ils connaissaient mieux l'Indostan propre que la presqu'île en-deçà du Gange; mais dès l'instant où les Européens abordèrent sur ces côtes, ces forbans sont cités comme un

Côte des Pirates.

(1) Péripl. p. 29. (2) *Tiefenthaler*, Inde, I, 346, sqq. (3) *Wilford*, Asiatic. Researches, I, 369, et les Notes de M. *Langlès*, dans la traduction française, I, 449. (4) *Plin.* VI, 26. *Péripl.* mar. Eryth. *Ptolém.*

(5) Orme history of the military transactions of the english nation in Hindostan. T. I, p. 407, *Rennel*, Mem. p. 30.

fléau pour le commerce. Vers le milieu du douzième siècle, Marc-Paul trouva les pirates si nombreux sur la côte de *Mélibar* (Malabar), qu'ils étaient en état d'équiper cent bâtimens pour la course (1). Dans le seizième siècle, les Mogols furent obligés d'avoir continuellement une escadre dans ces parages, afin d'y protéger le commerce. Ces pirates n'inquiétèrent pas moins les Portugais, malgré leurs forts nombreux, lorsque Pyrard était dans l'Inde, au commencement du dix-septième siècle; ils croisaient quelquefois avec cent galiotes bien armées, et ne relâchaient les prisonniers que moyennant une très forte rançon (2). De nos jours les Marattes ont continué à faire la course. Cependant il y a aussi sur cette côte des pirates indépendans, que Rennel appelle *Malwans*. Ces [illegible] dans le dix-huitième siècle [illegible] aux nations européennes qui font le commerce de l'Inde. Des forces considérables n'ont pu parvenir à détruire leurs repaires. Le plus fameux pirate, Tullagi-Angria, fut à la fin pris dans Gheria, sa principale forteresse, par l'amiral Watson, en 1756 (3). Cependant la puissance des Anglais même n'a pas entièrement fait cesser les pirateries.

Si de Barygaza on navigue sept mille stades à raison de cent onze au degré au sud, on trouve la belle et célèbre baie de Goa, dans un canton nommé *Sunda*. C'est là que d'Anville aurait dû chercher *Tyndis*, place de commerce qu'il a cru retrouver à Sanda-Rajapour, près de Bombay (4); car c'était Limyrice. la première ville de la *Limyrice*, pays qui, selon le Périple, était précisément à cette distance de Barygaza (5), et qui répond au Canara moderne et à une partie du Calicut. Cette contrée était le siége du commerce du poivre, dont la meilleure espèce croissait dans un canton nommé *Cottonara*; on y achetait encore les diamans, les perles, l'ivoire et les autres productions précieuses de l'Inde méridionale (6). L'Eu-

---

(1) *Marci Pauli Veneti* de rebus oriental. l. III, p. 152. *V.* edit. Muller. (2) *Pyrard de Laval*, Voyages aux Indes-orientales, p. 241. (3) *Histoire des Marattes*, par *Sprengel* (en allem.), p. 145. (4) D'*Anville*, Antiquit. géogr. de l'Inde, 103. (5) Peripl. 30. (6) Ibid. p. 31, 32.

rope, avide de ces objets de luxe, y apportait quelques étoffes de laine, des verres, du cuivre, du plomb, mais surtout de l'or. Outre Tyndis, qui, comme Goa de nos jours, avait l'air d'un vaste bourg plutôt que d'une ville, la Limyrice renfermait encore le port de *Muziris*, qui paraît être le Mirzouh des cartes modernes, entre Onor et Barcelore (1). On croit retrouver *Barace* dans Barkour (2), et *Nelcynda* dans Nelliseram : mais tous ces détails n'offrent ni certitude ni intérêt.

Les *Aii* habitaient la portion la plus méridionale de la côte occidentale : leur pays répond à une partie du *Malabar* moderne, nommé déjà dans le sixième siècle de l'ère vulgaire, le royaume de *Malé* (3). Pline connaissait probablement une partie de la chaîne des Gates, sous le nom de *Maleus* (4). Ces rapprochemens nous font croire que les peuples de cette contrée portaient déjà, du tems de Pline, le nom de *Mal-Ayes*, ou gens de montagnes, nom sous lequel on désigne encore aujourd'hui leurs faibles restes, qui habitent les monts Gates (5) : ce nom indigène aura été mal à propos tronqué par les voyageurs grecs et romains. Aii. Malé.

En doublant le cap Comorin ou *Comaria*, on trouvait les *Coliaci*, autrement nommés *Colchi*, demeurant sur la côte célèbre où l'audacieux plongeur cherche au fond de la mer ces perles qui ornent la chevelure des belles Européennes. Coliaci.

Vis-à-vis de cette côte s'étendait *Taprobane*, d'où une ambassade était venue à Rome rendre hommage à l'empereur Claude (6). Au milieu des choses exagérées, absurdes, ou peut-être mal comprises, que Pline met dans la bouche de ces envoyés, on distingue quelques traits vraisemblables sur la richesse de leur pays ainsi que sur les mœurs simples et paisibles des habitans. Il est très-remarquable que les anciens, ayant connu les beaux éléphans et les pierres précieuses de cette île, n'ont point nommé parmi ses pro- Noms de l'île de Ceylan.

(1) *Rennel*, Introduction, p. 38. (2) *Wahl*, Indostan, II, 658. (3) *Cosmas Indopleustes*, XI, 339. (4) *Plin.* VI, 19. (5) *Wahl.* Indostan, II, 639. (6) *Plin.* VI, 22.

ductions la cannelle ou le *cinnamomum*. On ne peut donc pas être étonné de voir l'étendue de cette terre singulièrement exagérée, et le nom défiguré de plusieurs manières. Chez Pline et dans le Périple, on la trouve nommée *Palæ-Simundi* (1). Mais la première moitié de ce nom (2) est un adverbe grec qui signifie [illegible], le reste semble être une corruption de *Sil*[illegible], une des formes du nom indien de l'île. Un siècle plus tard, Ptolémée la connut sous le nom de *Salice*, et dans le sixième siècle Cosmas en apprit le nom indien *Selan-div*, [illegible] *Sieledivu* (3); tant les anciens étaient suje[illegible] les noms qui ne flattaient pas leurs oreilles [illegible].

Côte orientale du Décan.

En suivant les anciens [illegible], les ténèbres s'épaississent, les me[illegible] plus, les fables remplissent les vides [illegible] cependant les navigateurs indiquent assez [illegible] *Chaberis*, notre Kavery, et *Mæsolus*, notr[illegible] aussi reconnaître l'*Adamas* ou rivière [illegible] mais ce nom a pu être commun à plusieurs [illegible]. Alors, comme aujourd'hui, les royaumes char[illegible] l'État des princes nommés *Pandions*, [illegible] notre Madura, semble avoir eu b[illegible] de Ptolémée, qu'à l'époque o[illegible] de la mer Erythréenne (4). Les nom[illegible] mieux le cours des siècles. Les *Sora*[illegible] ou *Soretanes*, une des principales nations de c[illegible] rappellent le nom indien *Tchora-Mandalam*, royaume de Tchores, d'où nous avons fait Coromandel (5). La contrée *Mæsolia* et la nation des *Calingæ* se rapportent à Mazulipatnam et à Calingapatnam.

Les Soræ.

Peuples nommés par Pline.

Dans l'intérieur et le nord de l'Indostan, Pline nous donne une foule de noms de peuples, sans autre indication géographique. A quoi nous servent ces notices sur le nombre d'éléphans, de fantassins, de cavaliers que pouvaient mettre

(1) *Périple* 35, *Plin.* l. c. (2) *Steph.* de Urb. in voce. (3) *Cosmas*, XI, 336. (4) Péripl. 39. (5) *Wahl*, Indostan, II, 631. *Anquetil*, *Paulin*, etc.

sur pied les *Asangæ*, les *Megallæ*, situés entre l'Iomanes et le Gange ; les *Thaluctæ*, et les *Andaræ* placés à l'est de ce dernier fleuve ? Nous ne retrouvons plus ces peuples dans Ptolémée, qui seul aurait pu nous fournir leur position géographique. Cependant, si au lieu d'Iomanes on lisait *Oïdanes*, et au lieu d'Indus *Imaus*, les passages de Pline (1) pourraient recevoir une explication plausible. Car l'Oïdanes ou Dyardanes, l'extrême fleuve connu de l'Inde (2), doit être ou le Burampoutre ou bien le fleuve de Pégou, le *Daonas* de Ptolémée. Cette correction admise, nous retrouverons les *Asangæ* dans le royaume d'Asham, les *Megallæ* dans le Meckley, dont les habitans sont nommés *Mugallæ*, et les *Thaluctæ* sur les bords du Thalouan, dans l'Ava oriental. Les Asangæ, Megallæ, etc.

Les noms même de Ptolémée n'indiquent souvent qu'un état de choses momentané ; les révolutions politiques élevaient et renversaient en un clin d'œil des empires dont il est impossible de fixer les limites éphémères. C'est sans doute une semblable révolution qui fit démembrer le royaume des Prasiens, représenté chez Ptolémée comme très-resserré, tandis que les *Kaspiræi*, dans lesquels il est difficile de ne pas reconnaître les peuples de Kachmyre, etendaient leur domination jusqu'à *Gagasmira*, qu'on retrouve dans l'Agimère moderne (3). La même obscurité règne dans ce que Ptolémée dit sur les pays au-delà du Gange, où il n'offre pas un seul nom qui s'accorde avec ceux de Pline. Les *Korankali* correspondent, tant pour la position que pour le nom, au pays de *Gorka*, situé entre les branches du *Mont Imaüs*. Les Korankali.

Les *Brachmanæ*, que d'Anville reporte jusque dans le Thibet, doivent, dans notre système, descendre plus au midi ; alors ils se retrouvent presque dans la position des Birmans modernes, dont le véritable nom est *Brakhman*. L'identité du nom paraît incontestable. Les Brachmanæ.

(1) *Plin.* VI, 20. « Inter eum et *Oidanem*, etc. Hos includit *Imaus*, etc. (2) Voyez ci-dessus, liv. VIII, p. 138. (3) D'*Anville*, Géog. anc. II.

Des contrées plus lointaines, la *région de l'or*, celle d'*argent*, et la grande ville de *Thine*, n'étaient connues de Pline et de l'auteur du Périple que par des oui-dire. Ils auraient dû être mieux informés à l'égard de la *Sérique*, avec laquelle les négocians grecs, du temps des royaumes macédoniens en Asie, avaient ouvert un commerce par caravanes; mais tout ce que Pline nous apprend sur la position de la Sérique se réduit à ceci (1) : l'*Océan sérique* baigne l'Asie au nord-est; sur cet Océan, entre les Scythes et l'Inde, demeuraient les *Sères*, peuples sauvages, qui vendaient la soie brute à leurs voisins les Indiens. [illegible] la suite de notre analyse de Ptolémée toutes les relations des anciens sur la Sérique, nous prouverons [illegible] autre chose que le petit et le grand Thibet, [illegible] de l'Inde septentrionale. En attendant [illegible] ne nous reproche pas d'avoir admis [illegible], nous ferons observer que Pline cons[illegible] du Gange comme le point le plus [illegible] de l'Asie et du monde connu (2); qu'il n'admet [illegible] intervalle entre l'Océan sérique et le prétendu dé[illegible] lequel il fait communiquer la mer Caspienne à l'[illegible] (3), et qu'il regarde comme une chose tr[illegible] que des Indiens [illegible] pu être jetés par une ten[illegible] de la Germanie (4); que, par une co[illegible] l'Océan, dans le système de Pline, auss[illegible] dans celui de Strabon, occupait les vastes espace[illegible] la géographie moderne place la Sibérie, le plateau de la Mongolie et la Chine, pays dont les anciens n'ont pas eu la moindre idée.

La Sérique.

(1) *Plin.* VI, 13, 17. (2) *Plin.* II, 108. (3) *Id.* VI, 17.
(4) *Id.* II, 77.

LIVRE DOUZIÈME.

Suite de l'Histoire de la Géographie. Analyse des connaissances de Pline et de Tacite sur le Nord de l'Europe.

Distinguons d'abord, dans les descriptions du nord de l'Europe, ce qui tient à la Géographie primitive et fabuleuse ; ne cherchons point les peuples à pieds de cheval, ou ceux qui ont des oreilles assez grandes pour leur servir de couvertures de lit (1) ; laissons aux Pygmées, aux Griffons et aux Arimaspes, qu'on place dans les terres inconnues. Peuples fabuleux.

Il en est de même des *monts Riphéens*, condamnés, selon Pline, à n'être que le berceau des vents du nord et le trône de l'hiver, quoiqu'à leurs pieds la trop heureuse nation des *Hyperboréens* habitât des vallées où régnait un éternel printems, et où une mort volontaire était le seul remède contre la félicité trop monotone et trop prolongée dont jouissaient ces favoris du ciel (2). Nous avons déjà fait voir comment ces monts Riphéens, avec leur cortége de fables, voyageaient vers le nord, à mesure que l'on apprit à distinguer les Alpes, les Pyrénées et les autres montagnes de l'Europe, d'abord confondues sous cette dénomination générale (3). A quoi donc servirait-il de rechercher, avec Rudbek et Freret, le pays des Hyperboréens ? Pindare n'a-t-il pas déjà dit : « Ce n'est ni à pied ni à bord d'un vaisseau que » vous trouverez la route merveilleuse du pays des Hyper- » boréens, aux festins desquels Persée s'assit ; de ce peuple » heureux qui, au bruit des harpes, aux chants des vierges » qui marchent en procession, se couronne de lauriers pour » célébrer la fête d'Apollon. Ni les maladies, ni la vieil- Monts Ripheens. Hyperboreens.

(1) *Plin.* IV, 13. VII, 2. *Strab. Isidor.* Voyez *Rhodig.* var. lect. cap. XXIX, 3. (2) *Plin.* IV, 13. (3) Voyez ci-dessus, L. II, p. 33, 37.

» lesse, ne s'approchent de ces peuples sacrés ; ils ne con-
» naissent ni les travaux ni les combats ; Némésis, la ven-
» geresse des crimes, n'étend point sur eux son pouvoir
» redoutable (1). »

Toutes ces merveilles que la Géographie poétique, d'accord avec l'enthousiasme des premiers voyageurs, avait accumulées dans l'occident, furent transportées vers le nord à mesure que l'Espagne, les Gaules et les îles Britanniques furent mieux connues. Il en est résulté des difficultés inexplicables pour ceux qui, méconnaissant le caractère poétique des premières [illegible] et traditions, prétendent les expliquer à la [illegible] exemple. Pourquoi le nom de [illegible] Cronium a-t-il d'abord été donné à la mer Adriat[illegible] qui baignent l'Europe au nord [illegible] à l'Océan septentrional, nommé aus[illegible] ou congelé, et *Pigrum* ou immobile (4) ?

Mare Cronium.

Toutes ces contradiction[illegible] dès qu'on se place dans le vrai p[illegible] pour les apprécier ; il faut seulement nous rap[illegible] que Cronus ou Saturne, le père de Jupiter et le maît[illegible] pendant l'âge d'or, régnait spécialement sur les [illegible] l'Océan occidental, où les Dieux eux-[illegible] naissance ; c'est aussi dans les régions [illegible] que la mythologie des Grecs place le combat [illegible] de Saturne, contre Jupiter et les Dieux [illegible] dans une contrée d'occident, c'est dans l'Italie que *Cronus* reparaît après sa chute, sous le nom de Saturne. C'étaient donc les mers occidentales, et même l'Océan, que les anciens Grecs voulaient désigner sous le nom de *mer de Cronos* ou de *Saturne*. L'auteur des Argonautiques, attribuées à Orphée, dit expressément que « les mortels donnent à l'*Océan* le nom de » mer Cronienne, Hyperboréenne ou Morte (5). Cette

(1) *Pind.* Pyth. X, 46. (2) Schol. *Apoll.* IV, 327. (3) *Orph.* Argon. 1,079. *Dion. Perieg.* 32. (4) *Plin.* l. c. *Agathemer.* p. 56. *Tac.* Agric. c. 10. (5) *Orph.* Argon.

immobilité qui distinguait la mer Cronienne, était celle que plusieurs poëtes, et le vulgaire d'après eux (1), avaient attribuée à l'Océan, comme étant sans écoulement; elle n'avait rien de commun avec la congélation des mers septentrionales. En un mot, tout ce qu'on dit de cette mer de Saturne ou de l'âge d'or se rattache à la mythologie plutôt qu'à la géographie; mais, comme toutes les contrées fabuleuses ou mythologiques, la mer de Cronos ou de Saturne fut successivement repoussée vers l'extrémité du nord, où les érudits modernes, prenant tout à la lettre, l'ont mise en rapport avec le *Groënland*.

Colonnes d'Hercule dans le Nord.

Comme les promontoires nommés *Colonnes d'Hercule* marquaient l'entrée de l'Océan occidental, on conçoit que, dans une [illegible] tradition mythologique, ils aient pu avoir reçu le nom de *Colonnes de Saturne* (2). Cette dénomination donna ensuite occasion de transporter les Colonnes d'Hercule jusqu'au fond du nord, où l'on avait peu à peu relégué la mer de Saturne. C'est là que Drusus se proposa de les chercher (3); c'est là que deux écrivains du cinquième ou du sixième siècle connaissaient un détroit des Colonnes qu'ils distinguent de celui de Gardes (4). Cette confusion, qui s'explique de soi-même par ce que nous venons de dire, a donné [illegible] infinité de recherches d'érudition, de la part de ceux qui ne distinguent point la géographie poétique et populaire, de la géographie des voyageurs et des savans (5).

Découvertes attribuées à Ulysse.

Cette distinction, si nécessaire entre les traditions vraies et fabuleuses, eût dispensé les modernes, et même les anciens, de beaucoup d'autres recherches futiles, et qui ont embrouillé la géographie ancienne du nord. Au lieu de croire le savant Eratosthènes, qui regardait l'Océan d'Homère comme une mer imaginaire, on s'est obstiné à expliquer géographiquement la route tenue par Ulysse; route

(1) *Curt.* IX, 4. (2) *Eustath.* ad *Dion. Perieg.* v. 64. (3) *Tac.* Germ. 34. (4) *Julius Orator*, 8, 9. *Æthicus*, 36. (5) *Keysler*, Antiq. sept. c. 3, p. 183. *Rudbek*, Atlantica, I, 31, p. 743. *Stobæus* de freto Herculis. *Schœning*, etc. cités par *Suhm*, Histoire critique, II, 176 (en danois).

aussi peu réelle que les enchantemens de Circé ou les sortiléges de Tirésias. Strabon cherche la descente aux enfers dans les environs du Vésuve, et découvre une ville *Odyssea* en Espagne (1); Solin donne au nom de la ville *Olysipo* une allusion forcée au nom du roi d'Ithaque (2); il connaît en Calédonie un autel avec des inscriptions gravées par ce héros, et à peu de distance il nous retrouve même *Ogygia*, ou l'île enchantée de Calypso (3). Le poëte Claudien connaît parfaitement une caverne des Morts dans les Gaules (4); et Tacite lui-même (5) ne dédaigne pas de rapporter l'opinion de ceux qui faisaient voyager Ulysse jusqu'au milieu de la Germanie pour y fonder la ville d'*Asciburgium*. Les érudits modernes ont profité du mauvais exemple donné par les anciens; on les a [illegible] Circé à Zirikzée dans la Hollande (6) et le pénible Songes dans la Grande-Bretagne (7); les Hyperboréens, par un tour de force étymologique, ont été changés en seigneurs et barons suédois (8); enfin, il s'est trouvé un Danois qui, après avoir démontré l'identité d'Ulysse et d'Odin, a heureusement conduit ce héros jusqu'au Maëstrom de Norwège, qui, sans doute, mieux que le [illegible] de Sicile, représente la fabuleuse Charybdis d'Homère (9).

C'est en s'abandonnant à [illegible] que l'on a long-tems cru expliquer la géographie des anciens. L'influence de ces sortes de rêves s'étend jusqu'à Cellarius, et, puisqu'il faut le dire, jusqu'à Danville, qui a osé comprendre la Laponie dans son monde connu des anciens. Il nous a donc fallu examiner les fables géographiques, et leur faire pour ainsi dire leur part. A présent, nous pouvons beaucoup plus rapidement exposer les vraies connaissances des Romains sur le nord de l'Europe. En voici les principaux points. Le cours du Danube en Germanie et Pan-

Vraie géographie du nord de l'Europe.

(1) *Strab.* III, 157. Cas. (2) *Sol.* c. 23. (3) Id. 25. *Plut.* fac. in orbe lun. (4) *Claud.* in Rufin. I, 123. (5) *Tac.* Germ. 3. (6) *Lips.* ad *Tac.* Germ. 3. (7) *Barnes* ad *Eurip.* Helm. 1693. (8) *Yfverborne*, c'est-à-dire nobles. *Rudbek*, Atlant. (9) *Ramus*, Ulysses et Odinus, unus et idem. Hafniæ, 1702. (Comp. notre *Description de la Sicile*, dans le volume de l'Europe.)

Pannonie avait été découvert par les armées romaines; ainsi l'Ister ne coulait plus en ligne droite, et ne venait plus de l'Istrie, comme sur les cartes du tems d'Aristote (1). Au nord du Danube, la Germanie était connue jusqu'à la Vistule, et jusqu'aux bords de la mer Baltique, qu'on prenait pour une partie de l'Océan, et dans laquelle la Scandinavie, la Thule de Pythias et d'autres terres étaient placées comme des îles. On avait fait le tour de la Grande-Bretagne, et visité les Orcades avec les îles occidentales de l'Ecosse. Au nord-est du Danube et de l'Ister, on connaissait d'abord les Daces, intrépides ennemis des Romains; plus loin, le nom de *Sarmates*, étendu depuis les pieds du Caucase jusqu'aux rives de la Baltique, comprenait aussi les anciennes nations Scythiques subjuguées par les Sarmates. L'*Océan Sarmatique* (c'est ainsi qu'on nommait la Baltique) était censé joindre les Océans Scythique et Sérique, avec lesquels la mer Caspienne passait pour avoir une communication. Vers les bords de cet Océan imaginaire, dans les plaines de la Russie centrale d'aujourd'hui, on plaçait les *monts Riphéens*. Le Wolga ou le *Rha*, peut-être connu en partie, restait confondu avec le Tanaïs; du moins le passage de Mela, où les copistes en ont glissé le nom, ne peut pas s'y rapporter (2).

Nous allons développer ces thèses générales en commençant à l'est.

Scythie d'Europe.

Hérodote avait connu et décrit les vastes établissemens des *Scythes*, qui, de son tems, régnaient sur toutes les contrées situées au nord du Pont-Euxin et des Palus-Méotides, et bornées d'un côté par le Danube, de l'autre par le Tanaïs (3). Thucydide connaît encore ce peuple dans les mêmes régions, et les regarde comme un des plus nombreux de la terre (4). Les armes d'Alexandre rencontrèrent les Scythes à la fois en Europe et en Asie (5). C'est à l'époque des guerres de Mithridate-le-Grand que les Scythes parais-

(1) Voyez ci-dessus, p. 51, 52. (2) *Mela*, III, 5. (3) Voyez ci-dessus, p. 53, 54. (4) *Thuc.* II, 96, 97. (5) *Diod. Sic.* II, 43. *Strab.* VII. *Curt. Justin.* etc.

sent pour la dernière fois dans l'histoire de l'Europe, comme une nation indépendante (1). Ce prince, aide des Daces, des Rhoxolans et des Bastarnes, paraît avoir anéanti l'empire Scythique (2). Son alliance avec les Bastarnes et les Thraces, pour pénétrer en [illegible] en suivant le Danube, prouve que les Scythes ne [illegible] plus sur les côtes voisines du Pont-Euxin (3). Tous les écrivains postérieurs, qui mettent de l'exactitude dans leurs expressions, ne nomment plus dans ces régions que les Sarmates, dont les *Rhoxolani*, les *Jazyges* et autres paraissent faire partie. Si les auteurs continuèrent à désigner sous le nom de Scythes les nations du nord de l'Ister et du Pont-Euxin, ce fut par habitude et de l'imitation. Les historiens [illegible] revivre le nom de Scythes; [illegible] à tous les peuples venus du nord de l'Asie. Les peuples des monts [illegible] les Huns (6) ont successivement été considérés comme Scythes. Il y aurait donc un [illegible] un insigne degré de mauvaise foi à [illegible] sens précis à une dénomination [illegible] et reconnue pour telle par [illegible] plus renommés (7). Depuis [illegible] peut être question des Scythes [illegible] sont mêlés avec leurs vainqueurs [illegible] été exterminés par ceux-ci, [illegible] vers le nord-est, dans l'intérieur de la Russie. Quand on se rappelle que les qualités physiques attribuées par Hippocrate aux Scythes (8), se retrouvent chez les Permiens, les Finnois et d'autres peuples de la Russie septentrionale;

Disparition des Scythes.

Abus du nom des Scythes.

(1) *Strab.* VII, 310. (2) *Diod.* II, 43. Comp. *Bayer*, convers. rev. Scythic. in comment. Petrop. V, 297. sqq. (3) *Appian.* Bello Mithrid. 69, 102, 109. (4) *Zonaras*, XII, 19. in corp. byzant. X, part. I, 471. *Zozim.* I, 20, 21, 23. (5) *Zonaras*, corp. byzant. X, part. II, 475. *Syncellus*, ibid. VII, 303, 304. *Amm. Marcellin.* XXII et XXIII, etc. etc. (6) *Theophanes*, corp. byzant. VI, 70, 72. *Damascius*, de vit. Isid. ap. *Phot.* Biblioth. cod. 1,040. (7) *Zozim.* IV, 24. (8) Voyez ci-dessus, p. 54.

quand on observe que ces peuples sont nommés *Tchudes* par les Russes qui parlent un dialecte slavon; et quand on a reconnu l'existence de la langue slavone chez les Gètes ou Daces, de qui probablement les Grecs apprirent le nom de Scythes, il nous semble qu'on ne peut guère s'empêcher de regarder les nations Finniques comme le seul reste évident du grand peuple des Scythes européens.

Confusion chez Pline et Mela.

Pline et Mela, qui voyaient partout le nom des Sarmates remplacer celui des Scythes, voudraient cependant conserver les notions qu'ils trouvaient dans Hérodote; l'un parle des *Basilides*, c'est-à-dire des *Basilii Scythæ* d'Hérodote, des *Agathyrses* aux cheveux bleus (il veut dire aux yeux bleus), des *Budini*, des *Geloni* et autres peuples nommés par Hérodote, mais sans indiquer leur position; il place à l'est des Scythes les *Sauromates* ou *Sarmates* dans leur ancien pays asiatique, sans se rappeler que lui-même nous apprend l'extension de ce peuple jusqu'à la Baltique. Au-delà des Sauromates, il nomme vaguement les *Essedones* ou *Issedones* d'Hérodote. Mela, qui n'étend point les Sarmates aussi loin à l'est, rapproche les Essedones des Palus-Méotides. Les Scythes royaux ou *Basilii*, ceux nommés *Georgi* ou cultivateurs et *Nomades*, sont accumulés par Mela dans un petit espace au nord de la Tauride. Strabon déjà avait transféré le surnom de *Basilii* à une tribu des Sarmates. Tout ce mélange confus de noms tirés d'Hérodote, avec d'autres connus depuis peu, prouve que les Romains, dans les premiers siècles, ne savaient rien de positif sur le nord et l'est de la Sarmatie. Ptolémée est le premier auteur, depuis Hérodote, qui ait tracé un tableau intelligible de la géographie de ces contrées.

Peuples Slavons en Sarmatie et Germanie.

En nous rapprochant des bords de la Vistule et des monts Carpathes, nous trouverons un sens plus positif dans les relations extraites par Pline, surtout en les comparant avec les précieux fragmens géographiques que Tacite, presque son contemporain, a semés dans son tableau moral des peuples germaniques.

Dans la Pologne méridionale des modernes, habitaient

les *Bastarnæ*, peuple formant, selon Pline, une cinquième classe de nations germaniques (1); Tacite ne sait pas s'il doit les compter parmi les Germains (2). On leur donnait aussi le nom grec de *Pe*... c'est-à-dire, habitants d'un pays couverts de forêts de pins. Quoiqu'ils aient des mœurs » sons fixes, les mariages d... » leur ont communiqué u... » ces derniers, qui passen... au nord, vers l'embouchu...

Vénèdes. peuple nommé *Venedi* pa... Ptolémée; ces brigands, r... au loin leurs courses vagab... demeures fixes et se servai... et vers le milieu de son co...

Lygii. grande nation, les *Lygii* (... *Luti* et *Longi* chez Ptolém... Leur nom paraît slavon, ... ce sont probablement les *I*... cêtres des Polonais. On tr... deux dieux jumeaux, com... Les noms de plusieurs end... ainsi que dans celui des G... lémée, sont évidemment ... tances, jointes aux traits p... Polonais, des Bohêmes, ... partie des Russes, nous font... les Bastarnæ, les Lygii, les... autres nations anciennes, comme la vraie et unique souche des nations slavones modernes. On conçoit que Tacite a pu hésiter s'il devait compter ces peuples parmi les Germains ou parmi les Sarmates; ils n'étaient ni l'un ni l'autre. Mais les Romains ne les ayant connus que de loin, ne pouvaient guère s'en former une idée distincte.

Guttalus. Le Prégel. Le fleuve *Guttalus* de Pline serait l'Oder, selon Cluver;

(1) *Plin.* IV, 14. (2) *Tac.* Germ. in fine. (3) Id. German. 43. Annal. XII, 29.

main l'auteur romain la place évidemment à l'est de la Vistule ; c'est le Prégel, et son nom vient de celui de *Gudaï*, que les anciens Prussiens se donnaient. C'était au voyage d'un chevalier romain, Julianus, depuis *Carnuntum* en Pannonie jusqu'au pays de l'ambre jaune (1), que le siècle de Pline devait ses notions sur les contrées voisines de la Vistule. Voilà pourquoi cet auteur pouvait connaître la Vistule, et même le Guttalus, quoiqu'il ignorât l'existence de l'Oder.

Parmi les Sarmates et les nations slavones, il demeurait deux peuples d'une classe différente. Les *Fenni*, placés par Ptolémée au sud-ouest de la Lithuanie, mais que Tacite recule plus au nord, paraissent déjà chez Strabon sous le nom de *Zoumi*, le même que celui de *Suome* que les Finnois se donnent à eux-mêmes. Ces peuples, très-sauvages et très-malpropres, ne possédaient ni armes, ni chevaux, ni même de cabanes; ils avaient pour nourriture les herbes des champs; pour vêtement, une peau d'animal; pour lit, la terre. Tout leur espoir était dans leurs flèches, qui, au défaut de fer, étaient armées d'un os pointu. Hommes et femmes prenaient part à la chasse et s'en partageaient le produit. Pour soustraire leurs enfans aux bêtes féroces ou à la pluie, ils les cachaient sous les branches entrelacées des arbres : jeunes, c'était leur place de repos; vieillards, c'était leur dernier asile. « Ce sort, disaient-ils, n'est-» il pas préférable à la condition de ces esclaves de la » fortune, qui, toujours agités de crainte et d'espérance, » se fatiguent à labourer des champs ou à élever des mai-» sons (2)? »

Fenni ou Finnois.

Zoumi de Strabon.

Comme ce peuple habitait alors dans la Pologne et ne s'étendit jusqu'en Finlande que vers le sixième siècle (3), il n'est pas d'une saine critique de changer chez Pline le mot *Epigia* en celui de *Fenningia*, et d'appliquer cette vague indication à la Finlande. L'*Epigia* de Pline est une vaste contrée à l'est de la Vistule : il semble y placer les Vénèdes

Epigia de Pline

(1) *Plin.* XXXVII, 3. (2) *Tac.* Germ. 46. (3) *Jornand.* de reb. get. p. 82. *Paul. Diac.* de Gestis Longob. I, 5.

avec les Scythes. Il serait donc peut-être permis de lire *Esthia*, et de rapporter ce nom de contrée à celui d'un peuple dont nous allons parler.

Sur le rivage occidental de la mer Baltique, Tacite connaît par ouï-dire les *Æstyi*; leurs mœurs étaient celles des Germains; leur idiome ressemblait à la langue britannique. Ils adoraient spécialement la Mère des Dieux; ils portaient en son honneur l'image d'un sanglier; c'était précisément l'animal consacré à *Freya*, la Vénus des Scandinaves (1), souvent confondue avec Frigga la Mère des Dieux, dans la même mythologie (2). Ces peuples, adonnés à l'agriculture, recueillaient aussi sur leurs rivages et dans la mer même l'ambre jaune de la nommant *Glesum* (3). « Cette substance, dit Tacite, [illegible] négligée » parmi les autres matières [illegible] notre luxe » l'a rendue célèbre. Les indigènes n'en savent que faire; ils » le recueillent brut, ils l'apportent de même et s'étonnent » d'en recevoir un prix (4).

Æstyi.

Freya.

Le nom d'*Esthii* ou *Æstyi* est donné, dans les sixième et neuvième siècles, à une nation qui habitait non loin de la Vistule, et qui récoltait l'ambre jaune (5). C'était probablement une dénomination générale donnée par les Scandinaves ou les Germains aux peuples du rivage oriental de la Baltique. Peut-être aussi les Esthes modernes de l'Esthonie ont-ils demeuré quelque tems en Prusse.

La Germanie orientale, à laquelle l'*Albis* ou l'Elbe servait de boulevart contre les Germains, ne présente pas même chez Tacite autant de clarté que les pays sur la Vistule. On y place communément les *Suevi*, connus depuis les expéditions de César; mais ce nom a-t-il jamais, avant le quatrième siècle, désigné une nation particulière? César décrit les Suèves comme un peuple qui changeait tous les ans de demeure, qui mettait sa gloire à transformer en de vastes déserts tous les pays limitrophes, et qui vivait principale-

Suèves de César.

(1) *Suhm*, Odin, 259, en danois. (2) Id. ibid. 251, 254. (3) *Glesa*, reluire. Island. (4) *Tac.* Germ. 45. (5) *Cassiod.* Varia. V, 2. *Jornand.* get. c. 20. *Wulfstan*, Peripl. ad cal. Sched. Arii, p. 20.

ment du produit de ses troupeaux et de la chasse (1). Ce Romain marcha même contre des peuples qu'il croyait faire partie des Suèves, et qu'il chercha dans le pays où les géographes placent les *Chatti*, ancêtres des Hessois (2). Strabon, fidèle aux idées que César avait puisées dans les relations des Gaulois, étend la *Suévie* depuis le Rhin jusqu'à l'Elbe; il place en même tems des Suèves sur le Danube, et donne ce nom aux *Semnones*, peuple qui habitait le Brandebourg actuel (3). A l'époque où vivait Strabon, une horde de Suèves, nommés aussi *Marcomanni*, quittèrent, sous la conduite de Maraboduus, leur pays, voisin de la Pannonie et de Noricum, passèrent le Danube, et conquirent sur les *Boïens* la contrée nommée *Boiohemum*, notre Bohême (4). Plus tard nous voyons Tacite étendre le nom de Suèves à tous les peuples qui demeuraient entre l'Elbe et l'Oder, et même à ceux de la Scandinavie (5). Ptolémée ne donne le nom de Suèves qu'aux seuls Longobardes, quoiqu'il connaisse un fleuve *Suevus*, vraisemblablement la Peene avec le détroit de Stralsund. Enfin, dans le quatrième siècle, le nom de Suèves reparaît comme appartenant à une nation qui occupait une partie de la Souabe actuelle (6). Y a-t-il un moyen d'expliquer tant de variations, si ce n'est celui de considérer la dénomination de Suèves comme étant collective et dérivée du mot allemand *Schweifer*, c'est-à-dire vagabonds ou nomades? Tacite convient que le nom de Suèves est collectif; il en donne une autre étymologie (7): mais la nôtre semble nécessaire pour expliquer comment les tribus les plus éloignées les unes des autres ont pu successivement porter ou quitter ce nom, selon qu'elles se livraient à la vie de nomades ou se choisissaient des demeures fixes.

Suèves de Tacite.

Suèves de la Souabe.

Cette discussion sur l'emploi d'un des noms les plus répandus en Germanie, nous dispense d'en examiner aussi

(1) *Cæs.* Bell. Gall. IV, 2, 3. (2) Id. IV, 19. Comp. I, 37, 54. (3) *Strab.* VII, 290. Cas. (4) *Strab.* ibid. *Rufus. Fest.* VIII, 3. (5) *Tac.* German. 38. sqq. Histor. I, 2. Annal. II, 44. (6) *Amm. Marcell.* XVI, 10. (7) *Tac.* Germ. 38.

Vandali. minutieusement toutes les a
Les *Vendili* ou *Vandali* (1)
grandes races de Germains
nation puissante qui, à l'ép
autres peuples entre la Vi
vers les montagnes où l'Elb
où la Vistule mêle ses eau
Gothones. tique, avaient pour habit
liberté s'alliait avec le go
Burgundi. midi, vers la Warta et la
ment d'origine gothique, v
nommés *Hendinos* ou plutô
pontifes à vie, nommés
vante l'éclat florissant de
dait cent cantons situés e
sait pour la principale tri
main réunissait tous les
sacrée où personne n'entra
y tombait, il fallait sortir
Longobardes. *Longobardi* devaient leur
nombre ; entourés de na
point dans la soumission,
bats qu'ils cherchaient le
propres traditions (6), u
taient probablement le *W*
tradition s'accorde bien av
peuples germaniques.

Le nom des *Rugiens*, fameux dans l'histoire des grandes migrations du cinquième siècle, se trouve dans Tacite, tandis que Ptolémée le défigure entièrement. Les *Varini* de Tacite sont les Warnes du moyen âge.

Les *Angli*, et quelques autres tribus dispersées dans le

(1) *Plin.* IV, 14. *Tac.* Germ. 2. (2) *Dion. Cassius*, LV. I. (3) *Kindinos*, rois, chefs, ap. *Ulphilam.* Comp. *Ihre*, catal. reg. sviog. V, 125. not. *l.* (4) *Sinistans*, les vieillards, ap. *Ulphilam.* (5) *Tac.* Germ. 39. (6) *Paul. Diac.* Hist. Longob. I, 2, 5, 7, etc. (Nonobstant *Leibnitz*, de orig. Franc. c. 12. ad calcem *Eccardi* leges sal. p. 253. *Cluver.* Germ. III, 26. *Grammius*, in Meursii hist. dan. II, 81, 85.)

Mecklenbourg et le Holstein actuel, adoraient *Herta*, la déesse caverneuse de la terre ; son temple s'élevait dans une île (probablement Femern) auprès d'un lac qui devenait le tombeau des esclaves par les mains desquels les sacrifices étaient offerts. Il est probable que plusieurs de ces petites tribus nommées par Tacite faisaient partie de la nation, ou plutôt de la confédération des *Saxons*, dont le nom cependant ne se trouve pas avant Ptolémée. Mais n'avons-nous pas été des siècles à apprendre le nom des peuples de l'Amérique ? Pourquoi les Romains auraient-ils eu, pour observer les sauvages de la Germanie, un talent plus prompt que nos voyageurs modernes ? Quel est ce respect imaginaire pour les anciens, qui nous ferait croire que, dans leurs aperçus rapides et contradictoires, tout est exact et rien n'est omis ? Saxones.

Non : il faut considérer les relations des anciens comme des fragmens précieux, mais très-incomplets et souvent erronés. Un nom avait frappé les oreilles de Pline, un autre était parvenu à Tacite ; ceux que Ptolémée a réunis n'appartiennent pas toujours à son siècle. Ce qui surtout embarrasse le géographe et l'historien, c'est une foule de *noms collectifs* dont l'origine est obscure, la signification vague, l'application incertaine et souvent presque impossible. Dans cette classe de noms il faut placer ceux des *Cimbres* et des *Teutons*. L'apparition des essaims belliqueux qui, sous ces noms, firent trembler Rome, ressemble à celle d'une comète : chacun se demande, d'où vient-elle ? où va-t-elle ? L'astronome, perdu dans ses calculs, n'en sait guère plus que le vulgaire effrayé, aux yeux duquel la queue enflammée de ce corps errant est une verge ensanglantée dans les mains d'un Dieu vengeur. Cimbres et Teutons.

« Les *Teutons* sont voisins des *Guttones*, » disait Pythéas (1) ; c'est probablement le seul mot véridique qui se trouve chez les anciens sur ce peuple : quoique Ptolémée en ait fait une petite tribu entre l'Elbe et l'Oder (2), on ne Les Teutons sont les Germains.

(1) *Plin.* XXXVII, 3. (2) *Ptol.* II, 11.

peut guère douter que ce nom n'ait été commun à toutes les nations germaniques, qui prétendaient descendre d'un dieu *Teuto*, et qui encore, dans leur langue si peu changée, s'appellent *Teutsche*, nom qui n'est que l'adjectif du substantif *Teut*, dont le pluriel [illegible] *[illegible]*; ce nom est identique avec celui de *Theotisci* du moyen âge(1).

Les Cimbres ne sont point les Celtes Cumraigh.

Le nom de *Cimbres* est [illegible] de toutes. Les Romains, qui connaissaient les peuples celtiques dans les Alpes, et qui virent les Cimbres descendre, en glissant sur leurs larges boucliers, du haut des montagnes glacées du Tyrol, se contentèrent de leur appliquer le vague nom de *Celtes* ou *Galli* (2). Profitant de cette confusion si commune, quelques modernes ont voulu démontrer que les Cimbres étaient des Celtes, et que leur nom venait de *Kymry*, un promontoire (3). Quelques auteurs ont même décidé que les Cimbres étaient des Celtes septentrionaux, habitans de la Belgique et de la Grande-Bretagne, et nommés en celtique *Cumraigh* ou *Kumri* (4). Mais la marche des Cimbres, qui, après avoir combattu les Boii, les Scordisci et autres peuples celtiques dans le Noricum et la Pannonie (5), entrent en Italie par le Tyrol actuel, rend cette opinion extrêmement invraisemblable.

Comment expliquerait-on dans cette hypothèse les passages où Strabon dit que les Cimbres attaquèrent les Gaulois-Belges (6), puisque ce sont précisément ces Belges ou Welches qui se nommaient *Kymry*? Les Cimbres se seraient donc attaqués eux-mêmes? Nous devons toutefois convenir qu'il y avait dans l'armée cimbro-teutonique des tribus celtiques, telles que les *Tugeni* et les *Tigurini*, que l'on regarde comme ayant habité les cantons Zug et Zurich en Suisse (7), et peut-être les *Ambrones* (8), dont on a cherché

---

(1) Monach. Sangallensis, in *Duchesne*, scriptores Franc. II, 111. Comp. *Wachter*, *Leibnitz*, etc. (2) *Sall.* in Jugurth. in fine. *Florus*, III, 3. *Plut.* in Mario. (3) *Borlase*, Antiq. of Cornwall, 14, 15. *Legendre*. Antiq. de la nat. franç. 255, 267. (4) *Scheidt*, præf. in *Eccart*, Orig. Germ. 25. *Lhoyd* Archæologia britann. in præfat. (5) *Strab.* VII, 293. (6) *Strab.* IV, 299. Alm. (7) Id. VII, 450. (8) *Plut.* in Mario.

patrie depuis Embrun en Dauphiné jusqu'à l'île jutlandaise de Fionie.

D'après une opinion différente, établie parmi les Romains dans le siècle de Pline et de Tacite (1), et suivie par Ptolémée (2), les Cimbres existaient encore à cette époque sous leur ancien nom, dans le coin septentrional du Jutland : cette péninsule, appendice de la Germanie (3), était nommée *Chersonèse cimbrique*. C'était la mer qui, en inondant leur pays, les avait en partie obligés de chercher une nouvelle patrie (4). Ce déluge, dans lequel les Cimbres, dit-on, marchèrent les armes à la main pour combattre la mer irritée, semble indiqué par des auteurs du siècle d'Alexandre (5). Le nom de *Kimbri*, dans la langue germanique de ce peuple, signifiait guerrier (6), comme le fait encore aujourd'hui le mot *kiemper* en danois. Ils justifiaient cette orgueilleuse dénomination par une valeur extrême ; liés ensemble au moyen de chaînes de fer, ils s'étaient ôté la possibilité de fuir ; leurs femmes même se donnèrent la mort, à elles et à leurs tendres nourrissons, plutôt que de recevoir les fers du vainqueur. Un taureau de cuivre était leur idole principale ; on en a trouvé un près d'Odensée en Fionie (7). Les faibles restes de cette nation conservèrent la gloire de leurs ancêtres ; Auguste reçut d'eux une de ces chaudières consacrées au culte sanguinaire de leurs dieux, et si souvent nommées dans les sagas d'Islande.

Les Cimbres sont-ils originaires du Jutland ?

Quelque plausible que soit cette dernière opinion sur les Cimbres, nous n'osons point la donner pour irréfragable. Un géographe très-érudit (8) pense que les Cimbres sont les *Cimmériens* des auteurs grecs, qui, selon Posidonius, avaient étendu leurs courses depuis les bords de

Les Cimbres sont-ils les Cimmériens ?

(1) *Plin.* IV, 13 : « Ingævones quorum pars Cimbri. Mediterranei Herminones, etc. » *Mela*, III, 3. *Tac.* Germ. 37. (2) *Ptolem.* II, 11. (3) *Sinum* Germaniæ, etc. *Tac.* Germ. (4) *Posid.* ap. *Strab.* VII, 450. *Flor* III, 3. *Festus*, I, 23. (5) *Ephor.* ap. *Strab.* *Clitarch.* ib. *Aristot.* ad Nicom. III, 10, etc. (6) *Plut.* in Mario. *Fest.* III, p. 77, ed. Amstelod. (7) *Suhm*, Odin. 323. (8) *Mannert*, Géogr. des Grecs et des Romains, III, 32. Comp. *Hardouin*, sur *Plin.* VI, 7.

l'Océan septentrional jusque dans la Tauride ; il y voit une réunion des tribus celtiques venues du nord-est de l'Europe ; enfin il soupçonne les Romains de s'être trompés en croyant retrouver les Cimbres dans le nord de la Germanie. Cette hypothèse, renouvelée des Grecs (1), avait déjà été révoquée en doute par Plutarque et Strabon (2). Nous pensons que ce sont plutôt les Cimmériens, qui n'ont jamais existé. Ce nom, tiré du poëme d'Homère (3), appliqué d'abord à un peuple fabuleux de l'Occident, a fait le tour du monde comme celui d'Hyperboréens. Ceux qui, sur les traces mystérieuses des Argonautes, cherchaient les Cimmériens à l'extrémité du Nord (4), appliquèrent leur nom à une tribu nomade des rives des Palus-Méotides (5), tribu dont les courses ensanglantèrent l'Asie-Mineure ; le nom de *Bosphore cimmérien* resta même au détroit actuel de Cafa (6) ; on y plaça une ville cimmérique à laquelle on donna encore le nom évidemment mythologique de *Cerberium* (7). Cependant le vrai nom de ces prétendus Cimmériens était *Treres* (8). D'autres écrivains, se tenant à la position occidentale des Cimmériens, indiquée dans l'Odyssée, crurent avoir trouvé dans les régions volcanisées de la Campanie, la place où ils pouvaient le plus convenablement réunir l'Elysée et le Tartare ; ayant placé le palais enchanté de Circé sur le promontoire *Circeum*, ils retrouvèrent, non moins habilement, une tribu qui demeurait dans des cavernes souterraines. Pouvait-on y méconnaître les Cimmériens ? n'étaient-ils pas à une journée de navigation du palais de Circé ? Ulysse, il est vrai, n'y alla qu'au moyen d'un vent créé par cette magicienne, et les gens sensés ne penseront jamais à évaluer en stades une navigation miraculeuse. Nonobstant cette circonstance, beaucoup de géo-

Cimmériens d'Homère.

En Crimée.

En Italie.

(1) *Diod.* V, 32. (2) *Plut.* in Mar. *Strab.* ll. cc. (3) Odyss. XI, 13. (4) *Orph.* Argon. 1,119. *Apollod.* II, 1, 3. (5) *Æschyl.* Prometh. 729. *Herod.* I, 6. IV, 12, etc. *Callim.* in Dian. 251 *sqq.* (6) *Polyb.* IV, 39. *Diod. Mela. Plin.* IV, 24. *Ptolem.* V, 29. (7) *Hecateus*, ap. *Apollod.* II. *Plin.* VI, 7. *Dydim.* in *Hom.* l. c. *Hesychius*, v. Cerberii. (8) *Strab.* I, 106. Comp. VII, 450, 459, 475. XI, 755. XII, 819, etc. (Alm.)

affirmativement cette hypothèse d'Ephore (1); les poëtes Lycophron et Silius en avaient profité pour orner de quelques fables les rivages de l'Italie : il est probable que Virgile connut cette opinion; mais ni Cicéron (2) ni Ovide (3) ne l'ont suivie. Que conclure de ces incertitudes? N'est-il pas très-vraisemblable que les anciens ont cherché en vain la demeure d'un peuple qui n'eut jamais d'existence que dans les obscures traditions qu'avait embellies la muse d'Homère?

Détails sur le nord scandinavien.

Si les *ténèbres cimmériennes* enveloppent l'histoire des peuples du Nord, même les plus célèbres, comment espérer d'expliquer les détails géographiques que les anciens nous ont laissés sur la Scandinavie et les îles voisines? Un seul principe se retrouve chez Pline, Mela, Tacite et Ptolémée : c'est de considérer toutes ces régions comme un archipel de grandes îles, formant un appendice à la Germanie orientale, nommée *Suevia* par Tacite. Les connaissances des anciens durent, par conséquent, se terminer vers les grands lacs de la Suède méridionale et vers l'entrée du golfe Bothnique. C'est là que les apparences se prêtaient à leur erreur; c'est là que se termine la Scandinavie de Ptolémée. Il est donc très-permis de comparer entre eux les fragmens de Pline, de Tacite et de Ptolémée, afin d'en former un ensemble; car bien qu'il y ait entre le premier et le dernier de ces écrivains plus d'un siècle de distance, il est extrêmement probable que Ptolémée, dans cette partie de son ouvrage, n'a eu pour guides que des auteurs du siècle de Pline et de Tacite (4).

Péninsule cimbrique.

La péninsule cimbrique de Ptolémée est sans contredit le Jutland; Pline le connaît sous le nom de promontoire des Cimbres; mais il ajoute la dénomination indigène de *Cartris* (5). Les îles de la côte occidentale du Jutland étaient probablement un des siéges du commerce de l'ambre jaune;

(1) *Bochart*, etc., etc. Comp. *Cellar.* Géog. II, 9, p. 839. (2) *Cic.* Acad. quæst. IV, 19. (3) *Ovid.* Métam. XI, 592. (4) *Schœning*, Connaiss. des Anciens sur le Nord. *Mém. de la Société littéraire de Copenhague* (en Dan.), IX, 281, 317. (5) *Plin.* IV, 13.

du moins les Romains do
de *Glessaria*, ou île au suc
Iles Alokiæ. îles *Insulæ Saxonum*, plac
trois îles *Alokiæ*, qui, d'
ditée, seraient les extrémit
rées d'eau, et qui jadis l'
Outre les fameux Cimbres,
titude les *Harudes* dans le
se nommaient *Har-Iutes*,
district de Salling. Une trib
tra dans cette péninsule.

Les eaux qui baignent le
de cette « mer, semblable à une rivière divisée en plusieurs
Golfe Codanus. » bras, » à laquelle Mela et Pline donnent le nom de *golfe Codanus* (2). On ne sait où chercher l'île *Codanonia* de Mela; on a même douté si le golfe *Cylipenus* de Pline, avec l'île de *Latris*, doit être placé en Scandinavie. Même incertitude sur le golfe *Lagnus* du même auteur. Le récit de Pline est sans doute si vague qu'on peut lui donner plusieurs sens; d'après l'opinion la plus vraisemblable, le golfe représenterait l'embouchure de la Peene, et l'île serait la Sélande danoise, où *Lethra* fut l'antique siége des pontifes révérés de toutes les tribus danoises. Dans *Codanus* et *Codanonia* on retrouve les deux noms des Goths ou des Danois, ou plutôt le nom réuni de *Goths-Danois*, c'est-à-dire Goths de la plaine. Beaucoup de commentateurs ont pourtant vu dans Codanonia le Jutland, à cause des Teutons, qui, selon Mela, y habitèrent (3).

Mont Sevo. Le mont *Sevo*, qui, selon Pline, marque l'entrée du golfe Codan, vis-à-vis du promontoire des Cimbres, nous paraît incontestablement être le mont *Séve*, près de Gothenbourg (4), qui, de ce côté, forme le commencement de la chaîne des montagnes de Scandinavie. Ce qui a pu faire chercher ces

---

(1) *Schœning*, l. c. *Suhm*, Histoire crit., II, 167, 267. Comp. *Annales des Voyages*, III, 112. (2) *Mela*, 4, 6. *Plin.* IV, 13. (3) *Spener.* Germ. ant. I, 2, p. 22, Cluv. Germ. ant. III, p. 154, etc. (4) *Rudbeck*, Atlant. I, 16, p. 485, 487, 489.

montagnes en Allemagne, c'est que Pline, d'après son opinion particulière, comprend les peuples scandinaves sous la classe des Germains, qu'il dénomme *Ingevones*.

Pline est le premier qui nomme la *Scandinavie* comme une île dont l'étendue n'était pas encore connue. Il y place le peuple des *Helleviones*, qui possédait cinq cents cantons, et qui regardait la Scandinavie comme une partie du monde; ce qui correspond avec l'expression : « moitié septentrionale » du monde (1), » employée dans le même sens par les historiens islandais. Dans un autre passage (2), Pline, en partant des rivages britanniques, nomme les îles de *Scandia*, de *Dumnos*, de *Bergi* et de *Nerigon*; celle-ci, ajoute-t-il, est très-grande, et ses habitans naviguent jusqu'à Thule. Quoique d'Anville ait eu tort en voulant retrouver *Bergi* dans la ville de Berghen, fondée vers l'an 1,000, ce nom est évidemment ou germanique ou gothique. Il n'y a aucun doute raisonnable à élever contre ceux qui voient la Norwège ou *Norige* dans la grande île de Nerigos. Il faut se rappeler que Pline reculait Thule jusque sous le pôle. *Dumnos* est probablement le Danemarck, dont le nom s'écrivit anciennement *Daun-Mœrck* et *Daun-Mœre* (3). Enfin, le nom de *Scandia* est répété par Ptolémée, et correspond mieux que *Scandinavia* avec la *Scaney* des Islandais et la Scanie des modernes. Pline avait donc eu deux relations sur le Nord, l'une par des peuples germaniques ou par les marchands d'ambre jaune, l'autre probablement par des navigateurs qui se rendaient de Norwège en Ecosse. Cette seconde relation paraît avoir contenu des noms moins corrompus que la première. En réunissant, comme on doit le faire, ces deux passages, il résulte que les vagues notions des contemporains de Pline s'étendaient au moins aussi loin que celles de Ptolémée, un siècle plus tard.

Scandinavia.

Nerigon.

Dumnos.

Scandia.

Tacite, qui ne s'était pas proposé de tracer une description géographique, nomme un des peuples les plus éloignés

(1) *Nordr halfur heimsins.* (2) *Plin.* IV, 16. (3) *Suhm*, Histoire critique, VI, 155. sqq.

Sviones. de la Scandinavie (1). Les *Sviones*, dit-il, habitaient plusieurs cantons, garantis par l'Océan contre une invasion subite. Ces peuples, puissans sur mer comme sur terre, savaient apprécier les richesses. Leurs monarques possédaient un pouvoir absolu, comme celui des *Sagas* islandaises, les pontifes-rois, successeurs [illegible] d'Oun. Les armes de tout le peuple étaient sous la tutelle d'un esclave du roi. Une tribu des Sviones (les *Sitones* (2)), obéissait même à des princesses.

Le nom de *Svéons* ou Suède, conservé chez les voyageurs du moyen âge (3), ne laisse aucun lieu à des doutes sur la demeure des Sviones de Tacite. On a voulu retrouver ce nom dans celui des *Hilleviones* de Pline, qui nous semble plutôt une dénomination générale (4) qu'un vrai nom de peuple.

Gutæ ou Goths. Ptolémée nomme six tribus de la *Scandeia* ou Scandinavie (5). Les *Gutæ* sont les fameux Goths, dont le nom, écrit de plusieurs manières, paraît avoir embrassé tout le Nord, mais que Ptolémée prend dans le sens le plus restreint, en l'appliquant aux Goths de la Suède. Les *Daukiones*, voisins des *Gutæ*, sont probablement les Danois, qui habitaient originairement en Scanie, et qui, dans les divers dialectes scandinaves anciens, s'appelaient *Daunskir* ou *Daunskion*. Ptolémée tire trop à l'est la *Scandeia* avec les îles voisines; il la termine au nord vers le milieu de la Westrogothie, afin de faire place à sa grande terre de Thule, qui est la Norwège actuelle et le Nerigos de Pline. Ptolémée avait deux ou plusieurs relations des voyageurs sur le Jutland et la Scanie; mais les notions que Tacite avait eues sur les *Sviones* lui étaient restées inconnues, ainsi que le nom de *Nerigon*. Il est donc extrêmement probable que Ptolémée travaillait sur des matériaux antérieurs au siècle de Pline et de Tacite.

Daukiones ou Danois.

---

(1) *Tac.* German. 45. (2) Je lis: *Svionum gentibus* continentur (*pro* continuantur) *Sitones*, etc., etc. (3) *Other* et *Wulfstan* ap. *Langebek*, script. rer. Danic. II, 112 et 119. (4) *Hill.*, colline; *woner*, habitant, d'où *Hillwoners*. (5) *Ptolem.* II, 11. VIII, 2.

Les relations des Romains sur la Scandinavie s'accordent, sur un point important, avec les traditions nationales, recueillies par les Islandais. Ces contrées insulaires offraient une population plus considérable, des gouvernemens plus fixes et des arts plus avancés que la Germanie.

Il nous reste à examiner les notions des anciens sur la Germanie occidentale. Pline et Tacite diffèrent ici entre eux et d'avec Ptolémée, qui souvent paraît mêler d'anciennes relations avec les découvertes du siècle d'Hadrien. Mais les bornes prescrites à notre ouvrage nous empêchent de discuter en détail les causes de ces variations. On peut dire en général que, d'un côté, les noms et les limites des peuples changeaient, tandis que, de l'autre, les Romains recueillaient avec peu de soin et consignaient avec peu d'exactitude les notions, par elles-mêmes incertaines, que leur fournissaient leurs communications, tantôt hostiles et tantôt commerciales, avec ces nations sauvages. Germanie occidentale.

Sur les bords de l'Océan, entre l'Elbe et l'*Amisia*, notre Ems, habitaient les *Chauci*. Pline, qui avait visité leur pays, les peint comme très-malheureux; obligés à demeurer sur les collines, au milieu d'une plage inondée par la haute marée, leurs cabanes ressemblaient à des vaisseaux voguant dans la mer, et quand le flot s'était retiré, à des navires échoués sur quelque écueil. N'ayant ni bestiaux, ni laitage, ni même un arbrisseau, ils vivaient du poisson qu'ils prenaient avec des filets de jonc, et qu'ils cuisaient à un feu de tourbe (1). Tacite, au contraire (2), nous les représente comme un des peuples les plus puissans et les plus célèbres de la Germanie; leurs nombreuses tribus peuplent tous les pays sur le Weser, jusqu'au pays des Chattes, la Hesse moderne; c'est-à-dire, maltraités par les Romains, dont ils avaient été les amis, ils ravageaient les côtes des Gaules (3); cependant, ils avaient pour principe Chauci.

(1) *Plin.* XVI, 1. (2) *Tac.* German. 35. (3) *Tac.* Ann. XI, 18. Hist. IV, 19. V, 19.

de conserver leur puissanc
voquaient jamais la guerre
reusement toute attaque;
daient point leur réputation
se leveraient naturellemen

Les Chauci sont-ils les Saxons ?

Chauci, vers le quatrième
confédération des peuples
que cette confédération au
Tacite, quoique plus conn
que sous celui des Saxons.
Chauci, et Tacite de la co

Frisii.

Les *Frisii*, dont le nom
tions, s'étendaient depuis l'Ems jusqu'à l'embouchure la plus occidentale du Rhin, qui s'appelait *Helium*, et qui aujourd'hui, sous le nom de la Merve ou de la Meuse, sépare la Hollande de la Zélande. La deuxième embouchure était celle du bras qui passait devant Utrecht et Leyde, bras aujourd'hui presque desséché; la troisième, ou le *Flevum Ostium*, est notre Vlie, et servait déjà de débouché à d'immenses lacs qui, s'étant agrandis et réunis, ont formé le Zuyderzée (2). Ptolémée dirige les trois embouchures du Rhin vers les rivages méridionaux du lac Zuyderzée; circonstance qui pourrait faire diminuer l'idée qu'on s'est formée des changemens qu'ont subis ces contrées (3), et que nous discuterons ailleurs (4). Les Frisons, vainqueurs des armées de Tibère, avaient été soumis par Corbulon, sous le règne de Claude; mais l'imbécile monarque ordonna au général victorieux d'abandonner cette conquête (5); ce qui fait perdre de vue les Frisons pendant deux siècles.

Bouches du Rhin.

Batavi.

Derrière les Frisons habitaient les *Bataves*, entre les bras du Rhin; ce peuple était une colonie des Chattes; les Romains les traitaient en alliés; aucun fermier général ne

(1) *Tac.* Ann. XI, 18. Hist. IV, 19. V, 19. Germ. I. c. (2) *Pomp. Mela*, III, 2. *Tac.* Germ. 34. Comp. *Menso Alting*, Descript. agri Batavi, etc. (3) *Mannert*, Germanien, p. 541. (4) *Europe*, art. *Hollande*. (5) *Tac.* Ann. IV, 73; XI, 19.

ravageait leur pays; aucun percepteur ne levait sur eux un tribut humiliant; on les réservait avec soin, comme les glaives et les lances, pour le jour du combat (1).

Les *Bructères*, les *Chamavi*, les *Sygambres*, les *Marsi*, les *Cheusci*, les *Chatti*, et plusieurs autres peuples de moins d'importance, occupaient l'espace depuis le mont Hartz, vers le Rhin, et depuis le milieu de l'ancien cercle de Westphalie jusqu'aux bords de la Saale en Franconie. Ces nations formaient vraisemblablement la race particulière nommée *Istævones*, et que l'on voit souvent en guerre avec les nations plus septentrionales, composant la race des *Ingævones*. Quand on observe encore aujourd'hui une différence physique et morale entre les peuples qui habitent les régions des Ingævons et des Istævons; quand on remarque le caractère encore subsistant des dialectes francique et saxon; quand on voit, dans le troisième siècle, la confédération des *Francs* et celle des *Saxons* occuper à peu près la même position que les Istævons et les Ingævons, on reste persuadé que ces deux grandes branches des enfans de Thuiscon n'ont fait que changer deux noms collectifs pour deux autres. Cette hypothèse serait au rang des vérités historiques, si les Romains, à la confusion inévitable dans une première relation sur des nations sauvages, n'avaient joint une orgueilleuse négligence qui nous a privés des matériaux nécessaires d'une géographie ancienne de la Germanie. Les Istævones, nommés depuis les Francs.

Il faut avouer que les peuples Istævons, semblables déjà en tout aux anciens Francs, offraient aux Romains le spectacle confus de révolutions intérieures perpétuelles, dont il est presque impossible de suivre la marche. Le nom de *Sicambres* ou *Sygambres* ne brille-t-il pas dans l'histoire, et même dans les poëmes, à côté des Parthes et d'autres grandes nations? Ce peuple, plus vaillant que nombreux, qui occupait les pays actuels de Clèves et de Berg (2), et qui, peut-être, tirait son nom du fleuve Sieg (3), fut en Sicambri.

(1) *Tac.* Germ. 29. (2) *Cæs.* Bell. Gall. IV, 19; VI, 35. *Dio. Cass.* LIV, 33. (3) *Sieg-Ambres*, hommes du Sieg.

grande partie transplanté dans les Gaules sous Tibère (1). Les
Chérusques. *Chérusques*, ces destructeurs des légions romaines, ne tou-
bèrent-ils pas après la mort de leur *Hermann*, l'Arminius
des Romains, dans un état de langueur et de mollesse (2),
qui permit aux Longobardes d'envahir les pays sur le haut
Weser, et d'arriver jusqu'au Rhin. Lorsqu'ils pourrent-
on donc indiquer avec certitude [illegible]
riens, dont le nom revit [illegible] celui de
l'*Angrie* ou duché d'Enger[illegible] l'on a
cherchés tantôt sur l'île d[illegible] *Fosetis-
land* (3), et tantôt, avec p[illegible] sur les bords
de la Fuse, près de Brunsv[illegible] celle des *Usi-
piens*, des *Tenctères* et de [illegible] tour à tour
alliées des Sygambres et de [illegible] esclaves des Ro-
Marsi. mains ou proie des Longobardes? Qui nous dira si les *Marsi*,
inconnus à César, et placés par Tacite dans l'ancien pays
des Sygambres, étaient une ancienne tribu ou un démem-
brement des Chérusques, comme le semble indiquer l'aigle
romaine (5) trouvée chez eux? Combien de faux bruits n'ont
pas dû amuser l'orgueil des Romains et se glisser même dans
les meilleurs ouvrages? Ne voyons-nous pas Tacite (6) faire
éclater une joie inhumaine à la nouvelle de la destruction
Bructères. entière des *Bructères*? et cependant cette tribu, qui habi-
tait le pays actuel de Munster et d'Osnabruck, exista sous
Trajan (7), se retrouva parmi les peuples confédérés, sous
le nom de Francs (8), et ne s'éteignit que dans le huitième
siècle (9).

Dans une contrée étrangère aux arts, la victoire elle-
même cherche en vain ses propres traces. Où sont-ils les
trophées que Drusus éleva sur les bords de l'Elbe? Qui
Forêt de Teutoburg. déterminera l'emplacement précis de cette *forêt de Teuto-*

---

(1) *Tac.* Ann. IV, 47. *Strab.* VII, 290, 292, cas. (2) *Tac.* Germ. 36. Comp. Ann. XI, 17. (3) *Suhm*, Hist. crit. II, 278, 289. (4) *Mannert*, Germ. 253. (5) *Tac.* Ann. I, 51. II, 25. (6) *Id.* Germ. 33. (7) *Plin. jun.* Epist. II, 7. (8) *Eum.* Paneg. 12, 13. *Nazar.* Paneg. 18. (9) *Beda*, Hist. eccles. IV, 11. *Othlon*, I, c. 37. *Wenk*, Histoire de la Hesse, c. 22, en allemand.

burg, où les légions de Varus succombèrent sous le glaive vengeur d'Arminius.

Les *Catti* restèrent plus tranquilles que les autres Istævons. Ils occupaient la Hesse et les pays de Fuld et d'Hanau avec une partie de la Franconie. La forêt de *Bacenis*, qui les terminait au nord-est, est une partie de celle dite aujourd'hui de Thuringue, et qui encore dans le moyen âge s'appelait *Buchonia* (1). Les Chattes se montrent rarement après le premier siècle de l'ère vulgaire; ils paraissent, pour la dernière fois, en 392, comme alliés des Francs (2) : mais les *Hassi* du septième siècle, et les *Hesses* modernes, sont le même peuple; leur nom avait seulement été défiguré par les anciens (3). Sur les bords de la Saale de Franconie, limites des Chattes au sud-est, demeurait, inconnue à tous les géographes antérieurs, une tribu remarquable; les *Marvingi*, probablement les mêmes qui, sous le nom de *Saliens*, et sous la conduite des princes Mérovingiens, devinrent les chefs de la confédération des Francs, et les fondateurs du grand empire dont la gloire aujourd'hui remplit l'Univers. Ces Mérovingiens ou Marvinges sont-ils encore venus de plus loin? La *Maurungania* (4), pays maritime, voisin de l'Elbe, est-elle leur patrie? sont-ils un reste des Cimbres? c'est ce que nous n'osons point décider.

Catti ou Chatti.

Marvinges ou Mérovingiens.

Vers le confluent du Rhin et du Mein, une foule de Gaulois avaient occupé des terrains vagues qui reçurent le nom d'*Agri Decumates*, parce qu'ils ne payaient que la dîme de leurs fruits. Ces terrains, voisins du pays des Chattes, selon Tacite (5), et mal à propos placés par d'Anville sur les bords du Danube, étaient entourés d'un rempart dont les ruines existent encore sous le nom de *Pohlgraben*; ce rempart paraît avoir embrassé les environs de Wisbaden, de Francfort et d'Aschaffenbourg (6). Les eaux thermales du premier de ces endroits étaient connues des

Germanie romaine.

Agri Decumates.

(1) *Gatterer*, Hist. univ. p. 102. *Wenk*, Hist. de la Hesse, II, p. 28.
(2) *Greg. Turon.* II, 9. (3) *Wenk*, Hist. de la Hesse, II, 22.
(4) *Geog. Ravennas*, I, 2. Comp. *Paul. Diac.* etc. *Suhm*, II, 223 sqq.
(5) *Tac.* Germ. 29. (6) *Mannert*, Germau. p. 282.

Romains sous le nom d'*Agri Mattiaci* (1), nom qui rappelle celui des Mattiaques [illegible] quérans. Sans doute les R[illegible] vaste en Germanie ; le rer[illegible] gen, dans la ci-devant pr[illegible] *raille* dite *du Diable*, [illegible] Ingolstadt (2), prouvent q[illegible] par ces conquérans : des [illegible] romaines se trouvent fré[illegible] kar (3) ; la ville de Bader[illegible] romaines (4) : mais cette [illegible] le règne de l'empereur Sé[illegible] *Decumates* que comme [illegible] travaux de Trajan et d'Hadrien paraissent bornés aux environs de Mayence. Après la mort d'Aurélien, les Germains franchirent ces limites de l'Empire, et l'empereur Probus ne les rétablit que pour peu de tems (6).

Merailles des Romains.

Cette partie de l'Allemagne, occupée par diverses petites tribus, dont Ptolémée indique quelques noms, devint, sous le règne de Caracalla, le principal siége de la confédération des *Alemanni* (7), dont une partie, plus adonnés à une vie vagabonde, reprirent l'ancienne dénomination de *Suèves*, c'est-à-dire, Nomades. Un vaste désert occupait alors la partie méridionale de la Souabe ; Ptolémée l'appelle *désert des Helvétiens :* il avoisinait la forêt Noire, nommée *Sylva Marciana* (8). Les montagnes centrales de la Souabe portent, chez le géographe d'Alexandrie, le nom d'Alpes, et chez un auteur romain, celui d'*Alba* (9) ; on les nomme encore l'*Alb*, ce qui confirme l'exactitude de Ptolémée. Le même géographe applique aux montagnes de la *Bergstrasse* et de

Alemanni.

---

(1) *Plin.* XXXI, 2. *Amm. Marc.* XXIX, 4. (2) *Hanselman*, preuves de l'étendue de l'Empire romain en Germanie, II parties, 1768 et 1773. *Wenk*, Histoire de la Hesse, II, 30. (3) *Freher*, Orig. Pal. lat. c. 4. *Sattler.* Hist. de Wirtemberg, p. 174. (4) *Schœpflin*, Als. illustr., p. 553. (5) *Sinus imperii.* (6) *Vopisc.* Tac. 4. Prob. 13, 14. (7) Voy. ci-après, Liv. XV. (8) *Amm. Marcell.* XXI, 8. (9) *Vopisc.* in Prob. 13.

la Wettéravie le nom d'*Abnoba*, que Pline et Tacite (1), probablement à tort, donnent à celles de la Souabe.

Les contrées intérieures et orientales de la Germanie, n'ayant point été traversées par les armées romaines, restèrent presque inconnues aux géographes anciens. Nous savons, par Tacite (2), que les *Hermundures*, grande nation du centre de la Germanie, étaient amis des Romains. Distingués du reste des Germains, qui ne pouvaient commercer que sur la frontière, ils étaient admis dans les florissantes villes de la Vindélicie et de la Rhétie. Sans escorte, ils parcouraient le territoire romain ; et tandis qu'on ne montrait aux autres que les légions et les camps, on ouvrait aux Hermundures les palais et les maisons de plaisance, dont ils n'étaient point jaloux. Mais si l'on demande les frontières exactes de cette nation, la géographie est réduite à des conjectures. Il est probable que la Saale de Franconie les séparait des Chattes : les salines auxquelles cette rivière doit son nom, devinrent, entre les deux nations, le sujet d'une guerre qui se termina par la presque extinction des Chattes (3). Si quelques anciens ont cru que l'Elbe avait sa source dans le pays des Hermundures, c'est parce qu'ils prenaient pour ce fleuve l'Egra, qui en est un affluent.

Sud-est de la Germanie.

Hermunduri.

Au nord des Hermundures, une partie de la Thuringe et de la Saxe moderne était habitée par un peuple resté inconnu à Tacite, et que Ptolémée appelle *Teuriochæmæ* ; la dernière syllabe étant le mot allemand *heim*, qui signifie pays, ce nom paraît se rapprocher beaucoup de celui de Thuringiens, auxquels on ne saurait assigner une origine plus vraisemblable (4).

Teuriochæmæ.

Les *Narisci* bornaient les Hermundures au sud-est, et occupaient une partie du haut Palatinat. Tacite (5) les joint aux *Marcomans* et *Quades*, habitans de la Bohême, de la Moravie et de l'Autriche septentrionale. Ces trois

Narisci.

Marcomanni.

(1) *Plin.* IV. *Tac.* Germ. 1. (2) *Tac.* Germ. 41. (3) *Tac.* Annal. XIII, 57. (4) *Ptolem.* II, c. 11. *Suhm*, Histoire critiq. V, 121, 122. (en dan.) *Jordan*, orig. Slav. I, 183. (5) *Tac.* Germ. 42.

peuples formaient, pour ainsi dire, le front de la Germanie de ce côté. Plus tard, les Romains appricent les noms indigènes de quelques-unes de ces nations et des tribus dont elle se composaient. Voilà pourquoi Ptolémée distingue, entre autres, les *Kampes*, qui

Baimi. nom en Autriche. Les

comme un grand peuple

Boiohemum. que les Marcomans, c

Bohême.

César, d'après les géo

toutes les forêts et tout

Forêt Hercynienne. centrale sous le nom d

tradition se propagea p

ni Pline ni Tacite ne

exacte (3). Ptolémée avait recueilli des notions plus positives; outre son mont *Abnoba* en Wettéravie, il distingua le Hartz sous le nom de *Melibocus;* sa forêt *Gabreta* et ses monts *Sudetes* sont à l'ouest de la Bohême. Il est donc obligé de reléguer la forêt Hercynienne au nord de la Moravie et vers la Hongrie. Ni lui ni les Romains, avant Dion Cassius, ne connurent les monts des Géans, entre la Bohême et la Silésie, qui sont les *montagnes Vandaliques* de Dion (4). Cet historien indiqua pour la première fois la vraie source de l'Elbe.

Nature du sol. Produc-tions. La Germanie ne présentait, en général, que de sombres forêts ou de tristes marécages (5). Cependant ses pâturages excellens nourrissaient d'innombrables troupeaux de bœufs (6). Ses forêts étaient peuplées de bisons, d'*urus*, d'élans et de chevaux sauvages (7). On y voyait fourmiller les oies, dont Pline connaît déjà le nom allemand (8). Les métaux précieux restèrent enfouis jusqu'à ce que l'avarice

(1) *Arist.* Meteor. I, 13. *Apollon. Rhod.* Arg. IV. *Eratosth.* apud *Cæs.* VI, 24. (2) *Pomp. Mela*, etc., etc. (3) *Plin.* IV, 12. *Tac.* Germ. 28 et 30. (4) *Dion. Cas.* LV, 1. (5) *Tac.* Germ. 5. (6) *Plin.* XVII, 4. (7) *Cæs.* VI. *Plin.* passim. Comp. *Beckmann*, de Præcip. Germ. ant. animal. dans *Busching*, Mémoires savans, etc. (1764) I, 23, 66. (8) *Plin.* X, 22.

des Romains eût commencé à exploiter les mines d'or de la Wetteravie. Le fer belliqueux brillait seul dans la cabane du Germain. Point de vignobles, point d'arbres fruitiers, si ce n'était quelques cerisiers sur les bords du Rhin (1); mais on récoltait de l'orge et de l'avoine (2), beaucoup de légumes, entre autres des radis d'une grandeur énorme, et des navets renommés même à Rome (3). Le lin venait en quantité suffisante pour fournir aux indigènes leurs vêtemens ordinaires (4).

Mœurs des Germains.

Les mœurs et usages des Germains différaient, sans doute, de nation à nation. Tacite remarque lui-même cette différence; il sait que les Chattes seuls, parmi les Romains occidentaux, connaissaient l'art de la guerre, marchaient en ordre au combat, et savaient même exécuter des évolutions militaires; il nous montre un gouvernement monarchique, et même absolu, chez les Suédois et les Goths; il loue la conduite tranquille des Hermundures : cependant il trace un portrait général des Germains, qui doit principalement s'appliquer aux *Istævones*.

Constitution physique.

Une taille très-haute, des yeux bleus, des cheveux d'un blond ardent, distinguaient cette race d'hommes, plus capables d'un grand effort que d'un travail soutenu (5). La mère nourrissait elle-même son enfant. L'éducation des gens libres et des esclaves était également dure et grossière; ils couchaient sur la terre à côté des bestiaux (6). Les mariages étaient tardifs; les deux sexes atteignaient ainsi et conservaient toute la mesure de leurs forces naturelles. Presque seuls parmi les sauvages, les Germains se contentaient d'une seule femme, à l'exception des grands, qui, par intérêt ou vanité, en épousaient plusieurs. Des cérémonies touchantes marquaient l'indissolubilité du mariage; l'homme donnait à la femme une paire de bœufs, un cheval équipé,

(1) *Plin.* XV, 25. (2) *Id.* XVIII, 17. *Amm. Marcell.* XVII, 10. XVIII, 2. (3) *Plin.* XIV, 5. (4) *Id.* XIX, 1. (5) *Tac.* Germ. 4. *Cæs.* Bell. Gall. III, 1. (6) *Tac.* Germ. 20.

un bouclier et une lance; il fallait ensuite vivre et mourir ensemb connu; on ne plaisantait ni la beauté ne sauvaie impudique.

Vêtemens. Le vêtement commun sait à nu la plus grande taient des habits étroits, Les bêtes sauvages, et fournissaient des pelisses de pourpre leur vêtemer relevaient les cheveux e la tête : les Francs, descendans des Istævons, portaient des cheveux longs et roulés en grandes boucles (3).

Habitations. Les Germains détestaient les villes murées; un intervalle séparait l'une de l'autre leurs cabanes rustiques. Quelques-uns demeuraient dans des cavernes. Tous aimaient à passer autour d'un grand foyer les longs loisirs que leur laissaient la guerre et la chasse (4). Du gibier qu'ils venaient de tuer, Nourriture. du lait caillé, quelques fruits agrestes, voilà leur nourriture; ils ne buvaient que de la bière, jusqu'à ce que les Romains leur firent connaître le vin, espérant soumettre, par leurs vices, ces peuples qui bravaient leurs armes. Les Germains supportaient tout, excepté la soif. Les jeux de hasard leur faisaient encore perdre leur sang-froid; on les vit jouer tout, jusqu'à leur propre personne (5).

Etat civil. Souverains dans leur maison, les hommes libres ou les *Wehr* (6) se faisaient servir par leurs femmes et enfans; les esclaves ou serfs labouraient les champs, gardaient les troupeaux, fabriquaient des objets d'habillement. Il y avait probablement une espèce de noblesse héréditaire chez les

---

(1) *Tac.* Germ. 18. (2) *Id.* 17. (3) *Juven.* Sat. V. *Mart.* p ssim. *Tertull.* de Virg. vel. Comp. *Greg. Turon.* III, 18. (4) *Tac.* Germ ..
(5) *Id.* 24. (6) *Mœser*, Histoire d'Osnabruck, I, 13.

Goths et les autres nations venues de Scandinavie; mais chez les nations qui prirent dans la suite le nom de Francs, tous les hommes libres étaient égaux (1). Les grands se distinguaient par une nombreuse suite de guerriers qui recevaient d'eux leurs chevaux et leurs armes; des festins grossiers, mais abondans, les réunissaient dans la demeure de leur chef. Tous les hommes libres assistaient aux assemblées de la nation; mais les plus puissans délibéraient d'avance, entre eux, sur toutes les affaires importantes. Les prêtres Religion. présidaient ces assemblées; les oracles qu'ils faisaient prononcer par leurs dieux, décidaient ordinairement de la guerre. Les sublimes horreurs de la religion odinique n'étaient point étrangères à la Germanie; mais les Romains appliquèrent, au gré de leurs caprices, les noms des divinités grecques à celles que révérait le nord. Celui de *Hertha*, échappé à la plume de Tacite, fait entrevoir la vérité. Il est cependant conforme à toutes les traditions historiques de considérer la Scandinavie comme le centre du culte odinique, de même qu'elle seule possède des monumens marqués de Runes (2).

L'influence de cette religion est visible dans toute l'histoire des anciens Germains. Le mépris de la vie et la soif des combats découlaient de cette source. Les pontifes Pontifes et rois. exerçaient assurément en Germanie la même puissance qu'en Scandinavie (3). Les *rois*, élus peut-être par les pontifes, parmi les familles les plus illustres, et les *ducs* ou chefs d'armée, choisis parmi les plus braves, ne possédaient qu'un pouvoir très-limité. Sans lois écrites, mais animées d'un profond sentiment de justice, gouvernées dans leur intérieur par la persuasion plutôt que par l'autorité, ces nations, dans le premier siècle, se livraient encore entre elles

(1) *Remer*, Hist. de la Constit. franç. 13. (en all.) Comp. *Cæs.* Bell. Gall. VI, 15. (2) *Tac.* Germ. 19. (3) Voyez l'Histoire d'Osnabruck, par *Mœser*; la Traduction du Tacite, par *Anton*, et d'autres Ouvrages allemands.

à des guerres sanglantes qui, selon l'expression de Tacite, réjouissaient les yeux des Romains, et retardaient la chute de l'empire des Césars. Mais ces nations, auxquelles on avait plus souvent célébré des triomphes mensongers que remporté des victoires réelles, ne continuèrent point à vivre dans une éternelle division; elles se réunirent dans de grandes confédérations, sous les noms de Goths, de Vandales, de Francs, et rendirent à l'Europe sa liberté primitive.

LIVRE TREIZIÈME.

Suite de l'Histoire de la Géographie. Connaissances des Romains sur les Iles Britanniques et l'Espagne. Tableau de l'État de la Gaule.

Nous avons vu que les Grecs connaissaient de nom les îles d'*Albion* ou *Bretanikè*, et d'*Ierne* (1); mais ils les connaissaient si mal que Strabon, en déclarant qu'elles ne valaient pas la peine d'être conquises, donne à la plus grande la figure d'un triangle, dont le plus long côté devait regarder la Gaule, et place l'autre directement au nord de la première. Les îles *Cassitérides* ou les Sorlingues étaient, dans le système de ces anciens, peu éloignées de l'Espagne (2). Connaissances des Grecs.

Deux expéditions de César firent connaître une extrémité de la Grande-Bretagne. Les noms des trois promontoires d'*Orcas* au nord, de *Cantium* à l'est, et de *Belerium* à l'occident, devinrent dès-lors célèbres (3). César place même l'*Hibernia* ou l'Irlande exactement vis-à-vis de la côte occidentale d'Albion, et l'estime une fois moins grande (4); mais il ne s'en tient pas moins à l'idée reçue sur la position générale de ces îles. Expéditions de César.

Pomponius Mela, qui vivait à l'époque même de la conquête de la Grande-Bretagne par les armées de l'empereur Claude, crut que cette île faisait face d'un côté à la Germanie, de l'autre à l'Espagne. Les guerriers de Rome refusèrent d'abord de se laisser conduire dans ce *nouveau Monde* (5). Les noms des îles *Orcades* et ceux des *Hæmodes* ne retentissaient que de loin. Trente ans après la conquête, Pline n'osa pas tracer une description des îles Britanniques; cependant il connaît déjà les îles *Hébudes*, et en désigne quelques-unes par des noms particuliers; Expédition de Claude.

(1) Voyez ci-dessus, Liv. VII. (2) *Diod.* V, 18, 22. *Appian.* Iber. I. (3) *Cæs.* B. Gall. V, 12. (4) *Pomp. Mela*, III, 6. (5) *Dio. Cass.* LX, 19.

il indique les dimensions exagérées de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, d'après Agrippa, qui, probablement, aura mal traduit les mesures grecques de Pythéas (1). Sous l'empereur Domitien, la valeur et la prudence d'Agricola soumirent les nations britanniques jusqu'au pied du mont *Grampius* (2), aujourd'hui Grampian, et la flotte romaine, sans faire précisément le [illegible] doubla les extrémités septentrionales, [illegible] qu'elle ne tenait point au continent. Mais [illegible] et le cendre même d'Agricola placent l'*Hibernie* [illegible] entre l'Espagne et la Grande-Bretagne.

Agricola.

Ce ne fut que dans le [illegible] nombreux itinéraires et des journaux de navigateurs fournirent à Ptolémée les matériaux d'une description mathématique de la Grande-Bretagne ; encore cette description offrit-elle de graves erreurs. Mais la géographie historique de cette île avait été presque achevée dans le premier siècle ; ses progrès suivirent les progrès des armées de Rome.

La *Bretagne romaine*, reculée, par les victoires d'Agricola, jusqu'à l'isthme qui sépare les deux golfes nommés *Aestuaria* de *Glota* et de *Bodotria*, ou *Firths of Clyde* et *of Forth*, fut resserrée dans des bornes plus étroites par la muraille de l'empereur Hadrien, dont les ruines, connues sous le nom de *Picts wall*, s'étendent sur *Solway Firth*, à l'embouchure de la Tyne (5). L'empereur Sévère pénétra de nouveau vers les extrémités de l'île, et répara, entre les golfes de Clyde et de Forth, la muraille établie par un lieutenant d'Antonin (6). Mais Caracalla abandonna les conquêtes de son père, et retira ses troupes derrière le rempart d'Hadrien.

Murailles d'Hadrien et de Sévère.

Les sauvages indomptables qui arrêtèrent, dans les montagnes de l'Ecosse, le vol des aigles romaines, étaient désignés par les autres Bretons sous le nom celtique de

(1) *Plin.* IV, 16. (2) *Tac.* Agric. 29. (3) « Classis Trutulensem » portum tenuit, unde *proximo latere* Britanniæ lecto omni redierat. » *Tac.* (4) *Tac.* Agric. 24. (5) *Æl. Spartian.* Hadrian. 11. (6) *Eutrop.* VIII, 19. *Sext. Aurel. Victor*, 36. Comp. *Capit.* Aur. Pius. 5.

Calédoniens, et reçurent depuis, dans la langue des Romains, la dénomination de *Picti* (1), à cause des figures peintes dont leurs corps gigantesques étaient couverts. Mais leur chevelure blonde indiquait une origine germanique ou scandinave (2). Ils succombèrent plus tard sous la puissance des *Scoti*, peuple celtique venu de l'Irlande. Calédoniens.

Parmi les petites nations qui occupaient l'Ecosse méridionale, on distingue les *Maiates* et les *Novantæ*. Ils étaient probablement Celtes, comme la plus grande partie des habitans de l'île. Le poste d'*Alata Castra*, c'est-à-dire, le camp volant, répondrait, selon l'opinion reçue, à Edimbourg (3); mais Ptolémée le place beaucoup plus au nord.

La puissante nation des *Brigantes* (4) occupait le nord de l'Angleterre jusqu'aux bords de l'Humbre, nommé *Abus*. Le nom celtique de ce peuple, aujourd'hui avili, avait sans doute alors une signification plus noble, comme *latro* en eut en latin. Parmi leurs villes nombreuses brillait *Eboracum*, l'Yorck moderne, alors une colonie romaine, ornée de temples et de bains publics, séjour favori de plusieurs empereurs, et l'un des remparts de l'empire. Les *Parisi*, petite nation vers l'embouchure de l'Abus, n'est remarquable que par son nom gaulois. *Deva*, aujourd'hui Chester, sur la rivière de Dee, et *Lindum*, le Lincoln moderne, probablement une colonie romaine (5), étaient les capitales, l'une des *Cornavii*, l'autre des *Coritani*. Brigantes.

Trois nations belliqueuses occupaient ce qui forme aujourd'hui la principauté de Galles. Les *Ordovices* habitaient au nord; ils furent presque tous massacrés par les troupes d'Agricola (6). Dans leur voisinage était l'île de *Mona*, aujourd'hui Anglesey, consacrée au culte homicide des Druides, et défendue, avec toute l'exaltation du fanatisme, par les Bretons, qu'enflammait la présence des prêtresses, marchant à leur tête dans un appareil semblable à Île de Mona.

(1) *Amm. Marcell.* XXVII, 8. *Claud.* de III consul. Hon. 54.
(2) *Tac.* Agric. (3) *Camden* et d'*Anville*, Géogr. anc. I, 109.
(4) *Tac.* Agric. 17. (5) *Beda* et *Geog. Rav.* (6) *Tac.* Agric. 18.

celui des furies (1). Les *Démètes* demeuraient sur la côte occidentale. La nation plus puissante des *Silures* s'étendait jusqu'aux bords de la Saverne ; quelquefois même les Romains semblent comprendre les Démètes sous le même nom (2). Les Silures résistèrent longtemps aux armes romaines, ne se laissant ni effrayer [illegible] par la clémence (3). Leur teint [illegible] leurs cheveux bouclés indiquaient, selon Tacite [illegible] (4).

Silures.

A l'est des Silures, demeurai[illegible] dans le pays desquels était *Clevum*, vra[illegible] Glocester. Les *Catyeuchlani* de Ptolémée s'appelaient, d'après les inscriptions antiques, *Catavellauni* (5). Leur territoire atteignait le golfe de Wash, nommé *Metaris Æstuarium*. Leurs voisins à l'est étaient les puissans *Iceni* (6), nommés *Simeni* par Ptolémée, et dont la capitale portait en commun avec plusieurs autres le nom celtique de *Venta*, ou lieu d'assemblée. Les *Iceni* occupaient le Norfolk et le Suffolk actuels. Plus au sud, dans l'Essex moderne, les *Trinobantes*, nation nombreuse, avaient pour capitale *Camalodunum*, aujourd'hui Colchester, et non pas Maldon, comme plusieurs écrivains anglais l'ont cru (7). La ville de *Londinium* est attribuée par les uns aux Trinobantes, par les autres aux *Cantii*, habitans du Kent actuel, selon qu'on la place au nord ou au sud de la Tamise. Peut-être cette ville, déjà florissante par le commerce (8), s'étendait-elle sur les deux rives du fleuve.

Iceni.

Londinium Londres.

Belges britanniques.

Des tribus comprises sous le nom de *Belges*, et probablement venues de la Gaule belgique, occupaient la plus grande partie de cette péninsule méridionale que forment la Tamise et la Saverne, *Tamesis* et *Sabrina*. La capitale ou *Venta* de ces Belges est le Win-Chester actuel, le surnom latin de *Castrum*, ou en anglo-saxon *Ceastre*, étant resté à beaucoup de villes anciennes. Les eaux de Bath

(1) *Tac.* Annal. XIV, 30. (2) *Plin.* IV, 16. (3) *Tac.* Annal. XII, 32. (4) *Id.* Agric. 11. (5) *Horsley*, Brit. Rom. Cumberland, n. 27. (6) *Tac.* Ann. XII, 30. XIV, 31. (7) *Mannert*, II. P. 2, p. 175. (8) *Tac.* Ann. XIV, 33.

étaient déjà renommées sous le nom d'*Aquæ Solis*. L'extrémité occidentale, le Cornouailles moderne, occupée par les *Damnonii*, était peu fréquentée des Romains; même les célèbres mines d'étain, qui y avaient attiré les Phéniciens, sont à peine indiquées par les auteurs latins (1); circonstance d'autant plus surprenante, que ces mêmes écrivains donnent à la Grande-Bretagne des mines de fer (2), d'or et d'argent (3), et qu'un d'eux assure même que les rivières y roulent des pierres-gemmes (4); ce qui est probablement une confusion, car Tacite nous apprend qu'en effet on y pêchait des perles d'une qualité inférieure (5).

Métaux de la Grande-Bretagne.

Les autres traits physiques attribués à cette grande île, s'y retrouvent encore. La température, plus douce que celle de la Gaule septentrionale (6); les brouillards, les pluies abondantes (7), la chaleur modérée de l'été, qui faisaient mûrir les fruits avec lenteur, et qui ne permettaient point la culture de l'olivier ni de la vigne (8); la verdure brillante des pâturages, où erraient d'innombrables troupeaux; l'absence des bêtes féroces et des reptiles venimeux (9); tout se retrace encore aux yeux d'un observateur moderne. La Bretagne barbare ou l'Ecosse était inculte; mais la Bretagne romaine, qui, du tems de Tacite, ne produisait pas assez de blé pour ses habitans, devint, dans les deuxième et troisième siècles, le grenier des Gaules et des armées romaines stationnées sur le Rhin (10).

Autres productions.

L'*Hibernia* ou l'*Ierne* des Grecs, qui avait long-tems passé pour inhabitable, à cause du froid, fut un peu mieux connue par les rapports des Bretons; on sut qu'elle jouissait d'un ciel aussi doux que la Grande-Bretagne (11), que le sol fertile y offrait au bétail de gras pâturages (12), et que de nombreux ports y prêtaient au commerce un accès plus facile que celui des côtes d'Albion. Les habitans

Hibernia ou Ierne.

(1) *Plin.* XXXIV, 16. (2) *Cæs.* V, 12. (3) *Tac.* Agric. 12. *Eumen.* Panegyr. IV, 11. (4) *Mela*, III, 6. (5) *Tac.* l. c. (6) *Cæs.* V, 12. (7) *Strab.* IV, 200. *Mela*, etc. (8) *Tac.* Agric. 12. (9) *Eumen.* Paneg. VI, 9. (10) *Tac.* Annal. XIV, 38. *Zosim.* III, 5. *Amm. Marc.* XVIII, 2. *Eunap.* etc. (11) *Tac.* Agric. 24. (12) *Mela*, III, 6.

n'étaient pas plus intraitables que les Bretons, et Agricola pensait qu'une seule légion aurait suffi pour y maintenir la domination romaine (1). La jalousie de Domitien arrêta ce général au milieu du cours de ses victoires, et l'Irlande retomba dans son ancienne obscurité. Cependant Ptolémée a dû avoir sous les yeux des itinéraires maritimes très-étendus. Les noms de quelques peuples, comme par exemple, les *Brigantes*, qu'on retrouve en Angleterre, et les *Menapii* qui existaient aussi dans la Belgique, semblent prouver que l'Irlande a reçu des colonies de Celtes proprement dits et de Belges. Les écrivains irlandais assurent que leurs traditions nationales parlent des colons belges sous le nom de *Fir-Bolg* (2). La nation la plus répandue était celle des *Iverni*, dont le nom a été appliqué par les Romains à toute l'île; cette nation paraît avoir été déjà connue des Phéniciens (3).

Menapii.

Mœurs des Bretons.

Les nations celtiques de la Bretagne différaient peu des Gaulois à l'égard de leur manière de vivre (4). Leurs armes étaient les mêmes; le grand sabre celtique à la main, ils combattaient sans cuirasse et sans casque (5). Leurs cabanes avaient la même forme conique que celles des Gaulois. Mais les nations germaniques ou scandinaves de la Calédonie paraissent leur avoir appris l'usage de chariots de bataille, inconnus aux Celtes du continent (6). Les Bretons s'enduisaient seulement le visage d'une couleur bleue (7), tandis que les Calédoniens se gravaient sur tout le corps les images bigarrées de toute sorte d'animaux (8). La communauté des femmes dans la même famille, suite d'une vie partriarcale, ne se maintint à la longue que chez les Calédoniens (9). Les Bretons, soumis à de petits princes, bâtissaient des villages et se livraient à l'agriculture, ainsi qu'à l'entretien des bestiaux. Ils ne mangeaient ni lièvres,

---

(1) *Tac.* l. c. (2) *O'Flaherty*, Ogygia, 14. (3) *Avien.* ora marit. 108, 111. (4) *Cæs.* B. Gall. V, 14. *Strab.* IV, 200. (5) *Tac.* Agric. 35. *Mela*, III, 6. Comp. *Herodian.* III, 14. (6) *Dio. Cass.* LXXVI, 12. Comp. *Tac.* ibid. 12. (7) *Cæs.* V, 14. (8) *Herod.* III, 14. (9) *Dio. Cæs.* l. c.

ni poules, ni oies; ces animaux ne servaient qu'à leur amusement. Leurs longs cheveux flottaient sur leurs épaules; des moustaches couvraient leurs joues; ils portaient des vêtemens de peaux d'animaux. Leurs Druides arrosaient de sang humain les autels des divinités celtiques (1); de nombreux disciples du continent venaient admirer la sainteté et la sagesse de ces prêtres d'une religion sanguinaire. Le Calédonien, presque sans vêtement, chargeait ses bras et ses reins de lourds anneaux de fer; dédaignant l'agriculture, il vivait du produit de sa chasse; l'écorce des arbres ou quelques racines sauvages lui tenaient lieu de pain; il ne tirait aucun parti des poissons qui fourmillaient sur ses côtes.

Gaule ou Celtique.

Passons maintenant aux Celtes du continent. Strabon nous a déjà fait connaître la division des peuples de la Gaule en *Belges*, *Celtes* et *Aquitains*; tous les auteurs romains confirment la différence qui existait entre ces trois races. César nous apprend que de nombreuses tribus des Germains, après avoir franchi le Rhin, s'étaient mêlées avec les Celtes, et avaient donné naissance à la nation et à la langue belgique (2). Des témoignages positifs prouvent en particulier l'origine germanique des *Tribocci*, des *Nemeti* et des *Vangiones*, qui habitaient dans l'Alsace et vers Mayence (3); des *Treviri*, dont le nom est resté à la ville de Trèves (4); de quatre tribus comprises sous le nom de *Germani*, et depuis sous celui de *Tungri* (5), tribus qu'on place dans les pays de Limbourg et de Liége; des *Nervii* (6), peuple nombreux dans le Hainaut actuel, et des *Aduatici* (7), descendans des Cimbres et Teutons, qui demeuraient quelque part sur la Meuse. La langue des Belges, différente de celle des Celtes proprement dits, a été probablement transportée en Angleterre par les colonies bel-

Peuples belgiques.

(1) *Tac.* Ann. XIV, 30. *Dio. Cass.* LXII, 12. (2) *Cæs.* B. Gall. I, 1. II, 4. IV, 4, 16. (3) *Plin.* IV, 31. (4) *Cæs.* VIII, 25. *Mela*, III, 2. *Tac.* Germ. 28. (5) *Cæs.* II, 4. *Tac.* Germ. 2. (6) *Cæs.* l. c. *Tac.* Germ. 28. *Strab.* IV, 296. Casaub. (7) *Cæs.* II, 4, 29.

giques ; elle s'est peut-être conse… dans l'idiome des Gallois et de … Bretons (1) ; mais vouloir, par … appliquer le nom de *Kymri*, qu… à tous les Belges, afin de retro… Cimbres (2), c'est une aberratio… ble, que nous avons un témoign… Cimbres traitèrent en ennemis le…

Aquitains. Les *Aquitains*, bornés par la … étaient, selon Strabon, de la ra… comme il y avait en Ibérie des n… riennes et des peuples cantabriques, indigènes de l'Espagne, il reste à savoir à laquelle de ces deux familles appartenaient les Ibériens de l'Aquitaine. Les guerres entre les Aquitains et les *Vascones*, qui certainement étaient Cantabres, semblent prouver que les premiers étaient Celtibères. Plusieurs

Ligures. anciens ont encore soutenu que les *Liguriens*, peuples si anciennement connus et si répandus tant en Gaule qu'en Italie, étaient différens des Celtes (5) ; mais *ly-gour* étant un mot celtique qui signifie habitant du rivage, il semble que cette opinion des Grecs n'était fondée que sur une erreur. Le sang gaulois était ainsi moins mêlé que ne pensait César ; les Celtes purs occupaient les quatre cinquièmes de la Gaule ; ils en étaient les vrais indigènes (6).

L'intérêt que le nom des Gaules inspire au plus grand nombre de nos lecteurs, nous engage à exposer en détail la géographie de ce pays d'après César, Pline et Ptolémée. Nous suivrons la division en dix-sept provinces, donnée par la *Notitia Provinciarum* ; division qui, à la vérité, paraît n'avoir existé complètement qu'au tems de Dioclétien, mais dont on retrouve les traces dès le troisième siècle (7),

---

(1) *Adelung*, Mithridates, II, 145. (2) Histoire anc. des Allemands, par *Adelung*, p. 279 sqq. (3) *Strab.* IV, 135. Cas. (4) *Id.* IV, 288, 289. Alm. (5) *Diod. Sic.* V, 39. *Strab.* II, 190. *Dion. Halic.* etc. (6) *Timagènes*, ap. *Ammian.* XV, etc., etc. (7) D'*Anville*, Notice de la Gaule, 12. *Vop.* in Prob. 18. *Ruf. Fest.* brev. 9. *Ammian.* XV, 11.

et qui d'ailleurs offrira aux lecteurs l'aperçu le plus commode.

Les grandes divisions primitives de la Gaule comme province étaient quatre : la *Gaule narbonnaise*, la *Gaule lyonnaise*, l'*Aquitaine* et la *Belgique*. A mesure que le pays se peupla, on fit des subdivisions et des changemens.

La Gaule aquitanique, ou l'Aquitaine, était comprise d'abord entre la Garonne, les Pyrénées et l'Océan : on l'étendit ensuite jusqu'à la Loire. On la subdivisa en première, deuxième et troisième aquitanique. La première avait pour capitale *Avaricum*, aujourd'hui Bourges, la plus forte ville de la Gaule lors de l'invasion de César, qui ne lui donne cependant que quarante mille habitans (1). Cette province était habitée par huit peuples. Les *Bituriges-Cubes*, dans le Berri et le Bourbonnais, dominèrent anciennement sur toute la Gaule celtique : Bellovèse, l'un de leurs chefs, conquit la Lombardie l'an 164 de Rome; César brûla dans un seul jour vingt villes de ce pays (2). Les Bituriges exploitaient des mines de fer (3). Les *Arverni*, qui demeuraient dans l'Auvergne, prétendaient descendre des Troyens (4). Leurs villes étaient *Nemossus*, depuis *Augustonemetum*, aujourd'hui Clermont (5), et *Gergovia*, sur la montagne de Gergoie. Ce fut ici qu'un *Vercingetorix* ou chef de guerre (6) des Arvernes, opposa une résistance si opiniâtre au conquérant des Gaules. Le pays des Arvernes prit sous les Romains un aspect riant; des vignobles et des châteaux en couvraient les hauteurs, et les moissons ondoyaient dans la plaine, depuis si fameuse sous le nom de la Limagne (7). Les autres peuples de la première Aquitaine étaient les *Limovici* ou Lemovices, avec la ville d'*Augustoritum*, aujourd'hui Limoges (8); les Gabaliens, dans le Gévaudan,

Première Aquitaine.

Bituriges.

Arverni.

Limovici.

(1) *Cæs.* VII, 13, 15, 28. (2) Id. ib. 15. (3) *Strab.* IV, 290. *Cæs.* VII, 22. (4) *Luc.* Pharsal. I, 427. (5) *Lancelot*, Mém. de l'Académie des Inscriptions, VI, 666. (6) En celte-irlandais : *Fear cin go toir*, c'est-à-dire, homme-chef de l'expédition. *Mithridates*, II. (7) « Æquor illud agrorum, etc. » *Sidon. Apoll.* IV, epist. 21. (8) Itin. Anton. 462.

Rhuteni. où il y avait des mines d'argent (1). Les *Rutènes*, avec leur chef-lieu *Segodunum*, depuis nommé *Civitas Rhutenorum*, et aujourd'hui Rhodez, dans le R

Cadurci. le Velai, et les *Cadurciens* qu dont la ville capitale, aujourd'hu Une portion des Cadurciens po *leutheri*, c'est-à-dire, libres.

Seconde Aquitaine. La seconde Aquitanique s'ét *Liger*, la Loire, au-delà de celle

Burdigala. *Burdigala*, Bordeaux, en fut l trèrent, et le commerce enrichi gauloise (2). Six peuples occupaient l'Aquitaine seconde. Les *Bituriges-Vibisci* habitaient la plus grande partie du Bordelais ; une de leurs tribus, les *Medulli*, a laissé son nom au canton de Médoc, dont on vantait déjà les vins et les huîtres (3). Une autre tribu, celle des *Boïi*, tirait de la résine des forêts de pins qui couvraient le canton de Buch (4). Au nord de la Garonne, demeuraient les *Pictones* et les *Santones*, qui prêtèrent leurs vaisseaux à César pour faire la guerre aux Vénètes : parmi leurs villes, *Limonum* répond à Poitiers (5) ; Saintes portait le nom de *Mediolanum* ou ville du milieu. Les *Agesinates* vivaient dans le

Petrocorii. territoire d'Aisenai (6). Les *Pétrocoriens* demeuraient dans le Périgord ; la ville de Périgueux portait le nom de *Vesuna*, qui est resté au château. Les *Nitiobriges* avaient pour chef-lieu *Aginnum*, l'Agen de nos jours. Tous ces peuples de la première et seconde Aquitaine étaient de vrais Celtes.

Troisième Aquitaine, Novem-Populonia. La troisième Aquitanique, la seule qui fût peuplée de vrais Aquitains, était aussi appelée *Novem-Populonia*, parce qu'elle était habitée par neuf petites nations. César et Pline en nomment davantage (7). Nous ne pouvons ni

(1) *Strab.* IV, 291. (2) *Strab.* IV. *Auson.* profess. *Sidon. Apoll.* IX, ep. 13. (3) *Auson.* ep. I. ad Theon. 13 ad Paul. (4) *S. Paulin.* ep. ad. Auson, etc. (5) Itin. Anton. 459. (6) *Plin.* IV, 19. (7) *Cæs.* III, *Plin.* IV, 19.

assigner l'époque où ces peuplades furent réduites au nombre de neuf, ni indiquer quelles furent les tribus conservées. Les *Ausciens* habitaient les fertiles environs de la ville d'Auch, nommée d'abord *Climberris*, et ensuite *Ausci* avec le surnom d'Augusta (1). Les *Vasates*, dans le Buzadois, étaient de tous les Aquitains les plus reculés au nord. Les *Tarbelli* s'étendaient sur les rivages de la mer; leurs terres sablonneuses ne produisaient que du millet; quelques rivières y roulaient des paillettes d'or (2); le chef-lieu, *Aquæ Tarbellicæ*, aujourd'hui d'Aqs ou Dax, était renommé par ses eaux minérales (3). *Benehamum*, nom d'une ville, est passé au pays de Béarn. Les *Bigerrones* occupaient le Bigorre. De ces régions montagneuses un vent impétueux descendait sur la plaine qui forme aujourd'hui les landes, et y soulevait les sables comme des vagues, de sorte que dans ces Syrtes gauloises on pouvait en quelque sorte faire naufrage par terre (4). Nous ne pouvons nous arrêter à déterminer la position des *Convenæ*, qui semblent avoir habité le Comminge, ni celle de beaucoup d'autres tribus plus obscures encore.

Peuples aquitains. Ausci. Tarbelli.

La Gaule lyonnaise nous offre des groupes moins confus. *Lugdunum* ou Lyon, quoique située à une des extrémités de cette province, en fut la capitale commune; mais on s'aperçut bientôt de l'erreur de César, qui regardait les vastes régions occupées par les Celtes comme bien moins étendues qu'elles n'étaient, et on divisa l'énorme province en deux, puis en quatre, et même en cinq.

Gallia Lugdunensis.

La colonie romaine de *Lugdunum* fut fondée quarante-deux ans avant J. C., sur le territoire des Ségusiens. Siége des préteurs et d'un hôtel de monnaie, centre où aboutissaient toutes les grandes routes romaines (5), elle devint la ville la plus considérable des Gaules : soixante peuples y firent construire un autel à la ville de Rome et au génie

Lugdunum.

(1) *Mela*, III. 2. *Itin. Ant.* 462. *Itin. Hierosol.* 559. (2) *Strab.* IV, 190. (3) *Plin.* XXXI, 2. (4) *Sidon. Apoll.* VIII, 12. (5) *Strab.* IV, 192, 318. Alm.

d'Auguste (1). Près de cet autel, [illegible] au confluent du Rhône et de la Saône, alors nommée *A[illegible]*, on célébrait des fêtes communes à toute la Gaule (2). *Lugdunum* possédait une académie, un vaste théâtre et [illegible] aqueduct. Cette ville était l'entrepôt du commerce en[illegible] Gaules et l'Italie; mais, dans le troisième siècle, les [illegible] guerres civiles en éclipsèrent la splendeur.

Première Lyonnaise.

Parmi les peuples de la *prem[illegible]* on distinguait encore les *Lingones*, au[illegible] étaient alliés des Romains (3) et [illegible] on trouve les *Mandubii*, avec [illegible] A côté d'eux fameuse dans les guerres de Cé[illegible] d'*Alesia*, si

Boii.

sur l'emplacement des *Boii*. L'histoire trouve d'abord ce peuple en Italie, où ils étaient entrés par les Alpes rhétiennes (4), ensuite dans la Pannonie et le Noricum (5), sans qu'il soit possible de nier ni d'affirmer qu'ils fussent venus originairement de la Celtique; une troupe de Boii ayant pénétré en Gaule avec les Helvétiens, y fut vaincue par

Éduens.

César, et obtint des Éduens un asile dans leurs terres (6). Le plus célèbre de tous les États gaulois fut celui de ces mêmes *Ædui* ou Éduens; ce peuple fameux, que l'illustre *Sacrovir* voulut trop tard rendre à l'indépendance, avait, en aidant les oppresseurs du monde à subjuguer les Allobroges et les Arverni, acquis le vain titre de frères du peuple romain. Leur capitale était *Augustodunum*, aujourd'hui Autun, auparavant nommée Bibracte; la jeune noblesse de toutes les Gaules y était instruite dans les lettres grecques et romaines (7); les empereurs y établirent une fabrique de cuirasses (8). *Cabillonum*, Châlons-sur-Saône, antique siége d'un commerce et d'une navigation considérables (9); et *Matisco*, Mâcon, où l'on faisait les flèches

(1) *Liv.* epist. 137. (2) *Dio. Cass.* LIV, 32. (3) *Tac.* Hist. I, 78. IV, 67. (4) *Tit.-Liv.* V, 35. (5) *Id.* XXXVI, 38. (6) *Cæs.* I, 28. VII, 11. *Plin.* IV, 18. *Tac.* Hist. II, 61. (7) *Tac.* Ann. III, 43. (8) Not. imper. c. 41. (9) *Cæs.* VII, 42. Not. imp. c. 65.

pour l'usage de l'armée romaine (1), appartenaient encore à la riche contrée des Eduens.

Au nord de la province que nous venons de décrire, nous trouvons la *quatrième Lyonnaise*, qui avait pour capitale *Agendicum*, Sens. Elle était peuplée par les nations ou tribus que nous allons énumérer : les *Parisii*, dont le chef-lieu était *Lutetia* ou Leucotecia, bâtie long-tems avant Jules-César, mais qui, circonscrite dans l'île de la Cité (2), resta au rang des petites places fortes jusque dans le quatrième siècle, et même plus tard (3) : Julien y résida ; il agrandit et embellit cette ville, dont les habitans lui plurent par la gravité philosophique de leur maintien (4) : les *Meldi*, avec Meaux, l'ancien *Jatinum* : les *Carnutes*, dont le territoire comprenait les villes d'*Autricum*, aujourd'hui Chartres, et *Genabum*, grande place de commerce, nommée depuis *Civitas Aurelianorum*, l'Orléans de nos jours : les *Senones*, antiques conquérans de l'Italie et de Rome même ; outre Agendicum ou Sens, qui, déjà dans le quatrième siècle, avait pris le nom de *Senoni* (5), ils possédaient *Antissiodorum* ou Auxerre : enfin, les *Tricasses*, dont le chef-lieu, après avoir porté le nom romain d'*Augustobona*, reprit celui du peuple, et qui est la ville de Troies en Champagne.

Quatrième Lyonnaise.

Lutetia.

Senones.

La *seconde Lyonnaise*, qui répond presque à l'ancienne province de Normandie, avait pour capitale *Rotomagus* ou Rouen, habitée par les *Veliocasses*, qui ont laissé leur nom altéré au Vexin. Les autres peuples étaient les *Abrincates*, dont la capitale, *Ingena*, selon d'Anville, répond à Avranches (6), mais que Mannert, en s'appuyant de Ptolémée, porte beaucoup plus à l'est (7) ; les *Unelli*, dans le Cotentin, où ils avaient les villes de *Crociatonum*, Carentan, et de *Cosidia*, Coutances, ainsi que les itinéraires le démontrent (8) ; la forteresse *Constantia*, que d'Anville place ici,

Seconde Lyonnaise.

(1) Not. imp. c. 41. (2) *Cæs.* VII, 57. *Strab.* IV, 297. (3) *Amm. Marc.* XV, 15. II, 27. *Zosim.* III, 9. (4) *Julian.* Misopog. (5) *Eutr.* X, 7. (6) D'*Anville*, Géog. anc. I, 72. (7) *Mannert*, Géog. II, 168 (deuxième édition). (8) *Id.* 155.

était, selon un témoin oculaire (1), à l'embouchure de la Seine; les *Bodiocasses* ou Baiocasses, avec leur ville *Bajocæ* (2) ou Bayeux; les *Lexovii* avec *Noviomagus*, depuis Lisieux; les *Caletes*, dont Juliobona ou Lillebonne était le chef-lieu; les *Eburovices*, qui avaient pour capitale *Mediolanum*, aujourd'hui Evreux.

Critique de Ptolémée, par d'Anville.

D'Anville a employé toute son érudition à démontrer que les *Bidukesii* de Ptolémée, placés par ce géographe, sur la côte septentrionale de la Bretagne, doivent être transférés en Normandie, aux environs de Caen, où l'on a trouvé des monumens romains, dans un endroit nommé Vieux (3). Mais l'exactitude de Ptolémée sur ce point a été défendue par Mannert, et, à ce qu'il nous semble, avec succès.

Troisième Lyonnaise.

La troisième Lyonnaise occupait aux environs de Tours, et s'étendait sur toute la péninsule de Bretagne; péninsule presque en Jérémie, effacée dans la géographie systématique de Strabon, mais que cela sécrit le premier d'une manière conforme à la vérité (4). Voici les peuples de cette province: les *Turones* occupaient la Touraine, avec *Cæsarodunum*, qui, dans le moyen âge, prit le nom du peuple, et qui est aujourd'hui Tours; les *Andecavi* ou *Andes* possédaient *Juliomagus* ou Angers; les *Cenomani* habitaient le Maine, avec *Vindinum*, aujourd'hui le Mans; les *Diablinti* avaient pour chef-lieu *Novodunum*, qui existe encore sous le nom de Jublains, à l'est de Mayenne (5).

Turones.

Cenomani.

Rhedones.

Dans la péninsule, nous trouvons les *Rhedones*, que Ptolémée transporte au milieu de la Gaule, mais dont la capitale, *Condate*, est décidément Rennes. Au sud de ceux-ci étaient les *Nannetes*, nommés Samnites par Ptolémée, qui place très-loin de là, et au nord-est des Cenomani, une autre nation des Namnètes avec la ville *Condivienum*; il est donc incertain si ce nom convient à Nantes, indiquée d'une manière plus certaine sous ceux de *Cœlus* ou *Portus Namnetum* (6). Le géographe d'Alexandrie place encore

Nannètes.

(1) *Anim. Marc.* XV, [illegible] (2) [illegible] imp. c. 65. (3) D'Anville, Not. de la Gaule, 702. (4) *Meta*, III, [illegible] (5) *Wahlton*, Anacreta, p. [illegible] *Wesseling*, Itiner. 385. (6) *Tab. Peuting. Notit. Gall.*

à l'embouchure de la Vilaine un port nommé *Portus Brivates*, qui appartint dans la suite aux Visigoths (1), et par conséquent ne saurait être reculé plus au nord. Les *Venetes* régnaient sur les côtes du Morbihan et sur les îles *Vénétiques*, l'un des siéges du culte druidique; la ville de Vannes, connue sous le nom de *Darioritum*, reçut plus tard celui de *Venetæ* (2); les grands mais informes navires de cette nation se rendaient aux îles Britanniques (3). Les *Osismii* occupaient l'extrémité de la péninsule, avec le port *Gésoscribate*, depuis Brest et le promontoire *Gobæum*, qu'on prend généralement pour le cap Mahé. L'île *Sena* ou des Saints, était le siége d'un oracle avec neuf prêtresses, qui passaient pour avoir le pouvoir de guérir les maladies incurables, d'exciter et d'apaiser les tempêtes, et de se transformer en toute sorte d'animaux (4). La côte septentrionale de la Bretagne appartenait, selon Ptolémée, aux *Bidukasses*, que César nomme *Curiosolites*, probablement d'après leur chef-lieu, dont on a découvert les restes à Corseul, près de Dinan.

Vénètes.

Ile de Sena.

Toutes les contrées voisines de la mer étaient surnommées, en langue celte, *Arémoriques*, c'est-à-dire, maritimes (5). Cette appellation, que Pline confond avec l'Aquitaine (6), resta en particulier aux côtes qui s'étendent de l'embouchure de la Loire vers celle de la Seine; on les nommait tantôt *Armorique*, et tantôt *Armoricanus Tractus*. Vers le commencement du cinquième siècle, elles s'affranchirent entièrement de l'autorité des Romains (7). Le duché de Bretagne fut un reste de l'Armorique indépendante; mais le dialecte celtique, qui s'y est conservé, ne paraît malheureusement présenter qu'un mélange confus du celte proprement dit, de l'idiome belgique, parlé par les Bretons insulaires qui s'y réfugièrent, et de la langue latine, déjà répandue dans toutes les Gaules.

Armorique.

(1) *Fredegar.* Hist. franç. 13. (2) *Not. imper.* (3) *Cæs.* III, 8. *Strab.* IV. (4) *Strab.* IV, 303. *Dion.* Perieg. 571. *Plin.* IV, 19. *Mela*, III, 6. (5) *Cæs.* VII, 75. (6) *Plin.* IV, 17. (7) *Zosim.* VI, 5.

Gallia belgica. La Gaule belgique présente cinq grandes subdivisions, que nous allons parcourir de l'ouest à l'est. Deuxième Belgique. La deuxième Belgique s'offre la première. Les *Ambiani* ont laissé leur nom à la ville d'Amiens, anciennement *Samaro-Briva*, c'est-à-dire, Pont-sur-Somme. Les *Atrébates*, dont le chef-lieu, *Nemetacum*, est l'Arras moderne, fabriquaient déjà de gros draps très-estimés (1). Bellovaci. Les *Bellovaci*, qui mettaient cent mille hommes sur pied (2), n'étaient probablement pas renfermés dans les limites du Beauvoisis moderne; ils avaient pour chefs-lieux, d'abord *Bratuspantium*, dont l'existence, jusque dans le onzième siècle, est prouvée (3), et ensuite *Cæsaromagus* ou Beauvais. Les trois nations que nous venons de nommer semblent, selon César, avoir formé le *Belgium* proprement dit (4). Morini. Les *Morini*, que Virgile appelle les plus reculés des hommes, habitaient cependant la côte voisine du détroit de Calais; c'est dans leur pays que se trouvaient le port *Itius*, ou Wissant, d'où César partit pour sa seconde expédition dans la Grande-Bretagne, et *Gessoriacum*, qui déjà, dans le troisième siècle, portait le nom de *Bononia* (5), d'où l'on a fait Boulogne. Nervii. Les *Nervii* s'étendaient dans tout le Hainaut, et dans le midi de la Flandre; leurs villes étaient Cambrai, *Cameracum*, Tournai, *Turnacum*, et Bavai, *Bagacum*, la plus anciennement connue des trois. De petites tribus soumises aux Nerviens occupaient probablement la côte de la Flandre actuelle, qui fut nommée *Nervicanus Tractus*. Plus tard, toute la côte, depuis la Seine jusqu'à l'Escaut, reçut des Saxons, qui y faisaient des descentes continuelles, Littus Saxonicum. le nom de *Littus Saxonicum*, dans le sens du terme [illegible] de ces pirates, pour qui c'était un jeu de fendre les flots écumeux dans un bateau de cuir, qui regardaient le naufrage moins comme un péril que comme un exercice, et chez qui tous les homm-

(1) *Trebell. Poll.* in Gallien. 6. *Vopisc.* in Carin. 20. (2) *Cæs.* II, 4. (3) *Merula*, Cosmogr. II, lib. 3, c. 11. Comp. d'Anville. (4) *Cæs.* V, 24. VIII, 46, 47. (5) *Tab. Theod.* in loc. *Ammien Marcell.* [illegible] Comp. *Wess.* Itin. Ant. p. 363.

de l'équipage, selon les occasions, étaient en même tems marins et guerriers, chefs et soldats (1).

En retournant au midi, nous trouvons les *Veromandui*, avec leur chef-lieu, surnommé *Augusta*; c'est le bourg Vermand, au sud de Saint-Quentin, dans le Vermandois (2). *Noviodunum* était le chef-lieu des *Suessiones*, et prit ensuite leur nom, d'où l'on a fait Soissons. Les *Remi* s'étant montrés les amis des Romains, virent leur capitale, Reims, nommée en celtique *Durocortorum*, prospérer par la faveur des vainqueurs; métropole de la deuxième Belgique, elle était le siége des lettres et des arts. Plus d'une sanglante bataille donna de la célébrité aux plaines voisines de Châlons, nommée alors *Catalaunum*. Remi.

La première Belgique avait pour capitale *Augusta Treverorum*, qui, à l'instar de tant d'autres villes, rejeta bientôt le surnom que la flatterie lui avait imposé, pour s'appeler simplement *Treveri*, aujourd'hui Trèves; c'était le quartier ordinaire des généraux qui commandaient sur le Rhin, souvent même la résidence temporaire des empereurs; ses écoles, ses manufactures, ses greniers, ses arsenaux en firent, dans le troisième siècle, la ville la plus importante des Gaules (3). *Mettis* ou Metz, appelé d'abord *Divodurum*, capitale des *Mediomatisci*, l'emportait peut-être par la splendeur de ses édifices et de son aqueduc (4). Les *Leuci* et les *Verodunenses* possédaient dans *Tullum*, Toul, et *Virodunum*, Verdun, des capitales moins brillantes. Première Belgique.

Entre la Belgique et le Rhin, s'étendait une limite militaire remplie de forteresses, et constamment occupée par deux armées romaines. On y assigna des demeures aux peuplades germaniques qui voulaient se mettre à la solde des Romains, et qu'on peut comparer aux Cosaques, dits des frontières, en Russie (5). La Moselle séparait probable- Germanie transrhénane.

(1) *Sidon. Apol.* in Paneg. Avit. VIII, ep. 6, etc. (2) Itin. Anton. 370. « *Octo decem leugis* à Camerace. » (3) *Amm. Marc.* XXVII, 10. XV[illegible] 3 [illegible]. *Auson.* de clar. urb. (4) *Amm. Marc.* XVI, 3.
) *Tac.* Ann. IV, 73, 74. *Dio. Cass.* LIII, 12.

ment les commandemens militaires (1), dont l'un reçut le nom de *Germania superior* ou *prima*; l'autre celui d'*inferior* ou *secunda*. Pline ignore ces dénominations (2); Tacite ne les emploie pas toujours (3). Mais, dans le deuxième et troisième siècle, ces districts furent, même sous le rapport civil, séparés de la Belgique, et formèrent deux provinces (4). Les *Menapii* et les *Toxandri*, dans le Brabant actuel, les *Tungri*, dans le pays de Liége, les *Ubii*, le long du Rhin, étaient les principaux peuples de la Germanie inférieure; on pourrait encore y joindre les Bataves, comme alliés romains. *Colonia Agrippina* ou Cologne, était la métropole de cette province. La forêt *Arduenna* s'étendait l'espace de cent-cinquante milles romains entre les Treveri et les Nervii. Dans la Germanie supérieure, nous trouvons, du nord au sud, les *Vangiones*, les *Nemetes* et les *Triboci*. La capitale, *Moguntiacum*, Mayence, qui est probablement le *Magetobria* de César (5), fut long-tems le boulevart de l'empire romain. Ptolémée est le premier qui nomme *Argentoratum*, appelé, dans le moyen âge, *Strateburgum* (6) ou Strasbourg.

Colonia Agrippina.

La grande Séquanaise.

La province *Maxima Sequanorum*, c'est-à-dire la grande Séquanaise, renfermait trois peuples. Les *Rauraques* avaient pour leur chef-lieu *Augusta* (7), dont on a trouvé les restes près d'Augst, village du canton de Bâle; les *Helvetii*, revenus en petit nombre de leur invasion dans la Gaule, ne purent repeupler leur ancien territoire (8), baigné d'un côté par le *lacus Venetus* ou *Acronius*, aujourd'hui celui de Constance, de l'autre, par le *lacus Lemanus*, le lac de Genève; le mont Jura le séparait des Sequani. *Aventicum*, le chef-lieu de l'Helvetie romaine, jeta quelque éclat, et on reconnaît encore *Turicum* dans Zurich, *Salodurum* dans So-

Helvetii.

(1) Comp. Gatterer, [illegible] Ptolémée, Hist. synchronistique, p. 836, en all. (2) Plin. IV, 17. (3) « Pars Gallorum quæ Rhenum accolit, etc. » Hist. I, 51. (4) Amm. Marc. XV, 11. Not. Gall. (5) Cæs. I, 31. Comp. [illegible] « [illegible] nebulosa flumine Navam. » Auson. (6) Notit. dign. Gall. et Geogr. Ravenn. [illegible] Alsat. illust. 160. (8) Cæs. I, 2.

leure, et la *Colonia Equestris*, autrement *Noviodunum*, dans Nyon. Mais les hautes vallées semblent, en partie, être restées inconnues aux Romains. Etaient-elles encore l'asile inhabitable d'un éternel hiver? ou la liberté, « bannie au-» delà du Rhin et du Tanaïs, » avait-elle encore ici trouvé un refuge inaccessible aux proconsuls et aux procurateurs des Césars? Toutes les recherches pour retrouver l'emplacement exact des quatre cantons dits *Urbigenus*, *Tigurinus*, *Tugenus*, et celui des *Ambrones*, ont été infructueuses, si ce n'est à l'égard du troisième, qui paraît décidément répondre à Zug; il paraît même que les Ambrones, quoique nommés, avec les Tugeni, par un seul auteur (1), n'ont jamais habité l'Helvétie. Cantons de l'Helvetie.

L'obscurité qui règne dans les notions des Romains sur l'âpre Helvétie, ne peut étonner personne; mais que diront les aveugles admirateurs des géographes de l'antiquité, quand on leur demandera pourquoi le pays des *Sequani*, « un des plus beaux de la Gaule (2), » est resté encore plus inconnu que l'Helvétie même? L'*Arar*, depuis nommé *Sauconna* (3) et Saône, le baignait à l'ouest; le Rhin (4), et, plus tard, le mont *Vogesus*, le terminait au nord, comme le Jura à l'est; il n'atteignait le Rhône au midi que par une lisière; la rivière *Dubis* ou Doubs le traversait, et formait une presqu'île où s'élevait *Vesontio*, aujourd'hui Besançon: voilà tout ce qu'on voit de certain. On devine encore quelques positions, telles que *Didattium* ou Dôle (5), *Arborosa* ou Arbois (6), et *Ariorica* ou Pont-Arlier (7); mais, au total, cette province importante était singulièrement inconnue. Sequani.

La *Gaule narbonnaise*, qui s'étendait sur le Rhône et la Méditerranée, est la seule partie où la géographie des Romains n'offre aucune lacune. Par sa culture florissante, par les mœurs et le mérite de ses habitans, par l'éclat de ses richesses, la Narbonnaise était moins une province qu'une Gaule narbonnaise.

(1) *Strab.* IV, 229. VII, 451. Alm. (2) *Cæs.* I, 31. (3) *Amm. Marc.* (4) *Cæs.* IV, 10. (5) *Ptol.* II, 9. (6) *Ammian.* XVI, 2. (7) *Itin.*

seconde Italie (1). On y distinguait à la fin cinq subdivisions. Narbonensis prima. La *Narbonensis prima*, qui répondait à peu près au Languedoc moderne, était principalement occupée par deux peuples, les *Volcæ Arecomici* vers le Rhône, et les *Volcæ Tectosages* vers la Garonne. On a prétendu que ces peuples étaient Belges, et non pas Celtes (2); mais il n'y a rien de certain à cet égard. Chez les premiers brillait *Nemausus*, aujourd'hui Nîmes, ville qui, par la splendeur de ses édifices et les priviléges de ses citoyens, retraçait Rome Narbo. au milieu des Gaules (3). *Narbo*, anciennement le chef-lieu de la tribu des *Elesyces* (4), surpassait cependant Nemausus par l'étendue de son commerce, qui se maintint encore dans les siècles de la décadence des Romains, et qui attirait dans son port, aujourd'hui comblé, les flottes marchandes de toute la Méditerranée (5). *Bæterræ*, Béziers, reçut, de la légion qui y était en garnison, le surnom de *Septi-* Septimania. *manorum* (6); d'où le nom de *Septimania* s'étendit d'abord sur le canton voisin (7), et, sous les Visigoths, sur toute Tolosa. la province. *Tolosa*, la capitale des Tectosages, s'était, long-tems avant les Romains, enrichie par le commerce; car l'*or de Toulouse*, si funeste à Cépion et à ses compagnons de pillage, fut trouvé en lingots, et n'avait pas pu être enlevé au temple de Delphes dont les Gaulois ne se rendirent point maîtres (8).

Les *Sardones*, qui occupaient le Roussillon, étaient un reste de l'ancienne nation des *Bebryces*, dont le nom se trouve aussi en Ibérie, et sur les migrations desquels nous n'avons point de renseignemens (9).

La Viennoise. La province nommée *Viennensis* commençait au lac Léman, et se terminait aux embouchures du Rhône; *Vienna*, dont elle prenait le nom, et qui, dans le troisième siècle,

(1) *Plin.* III, 4. (2) « Belgis et Tectosagis, primævo nomine Belcas. » *Auson.* Mais on doit peut-être lire *Volcas*. (3) *Plin.* l. c. *Mela* II, 5. *Strab.* IV, 285. (4) *Avien.* Ora marit. [illegible] (5) *Strab.* IV, 278. *Auson.* de clar. urb. 14. *Sidon.* *Apoll.* carm. 23. (6) *Plin.* III, 4. (7) *Sidon.* *Apoll.* Eginhard, etc. [illegible] (8) *Posidon.* ap. Strab. IV, [illegible] (9) *Avien.* Ora mar. 485. *Scymni* v. 200.

devint la capitale des Gaules (1) ; *Geneva*, fameuse par la muraille de César, et *Gratianopolis*, dont l'identité avec *Cularo* n'est point démontrée (2), appartenaient à la contrée des *Allobroges*, nation belliqueuse. La partie orientale de ce pays est déjà nommée *Sapaudia* ou Savoie dans le quatrième siècle (3). Parmi d'autres petites nations, on remarque les *Cavares* avec *Arausio*, Orange, et *Avenio*, Avignon. La colonie *Arelate*, aujourd'hui Arles, devint extrêmement florissante dans les deuxième et troisième siècles (4) ; ainsi, partout l'insalubrité des marais disparaissait devant la puissance et l'industrie. Tous les anciens ont admiré le *champ des pierres* (5), aujourd'hui la plaine de Crau ; le poëte Eschyle avait dit que Jupiter fit pleuvoir ces pierres pour servir d'armes à Hercule contre les Liguriens ; mais Posidonius pensait que Jupiter eût mieux aidé son fils chéri en laissant tomber cette pluie de pierres directement sur la tête de ses ennemis (6).

Gratianopolis. Arelate. Champ des pierres.

L'antique *Massilia* a déjà souvent été nommée dans le cours de nos recherches ; étant une ville indépendante de la province romaine, elle ne fut point ornée de superbes édifices ; mais une ombre de liberté fit revivre dans ses murs le goût des lettres, l'amour de l'étude, en un mot, ce noble esprit de la Grèce, qui n'a été connu que d'un petit nombre de Romains.

Massilia.

Trois petites provinces terminent la Gaule, la *seconde Narbonnaise* avec *Forum Julii*, Fréjus, où un port artificiel contenait une flotte romaine ; dans la province *Alpes maritimæ*, qui s'étendait jusqu'au mont Cénis, et dans celle des *Alpes graiæ*, qui embrassait les sources du Rhône, on ne trouve que de petites peuplades de montagnards. On doit remarquer, dans la seconde Narbonnaise, les *Vocontii*, entre la Durance et la Drôme, et les *Salyes*, qui, avec leurs nombreuses tribus, occupaient toutes les côtes de la Provence.

Seconde Narbonnaise, etc. Salyes.

Les connaissances des Romains sur la géographie phy-

(1) *Amm. Marc.* passim. (2) *Mannert.* II, part. 2, p. 100. (3) *Amm. Marc.* XV, 11. (4) Ibid. *Auson.* « Gallula Roma *Arelas.* » (5) *Campi lapidei.* Plin. (6) *Strab.* IV, 276, 278.

Climat de la Gaule.

sique de la Gaule avaient fait des progrès considérables. Les poëtes seuls conservaient l'habitude de représenter ce pays comme très-froid. Les auteurs instruits savaient qu'il, cultivé avec soin, le riche sol de la Gaule septentrionale produisait abondamment toute sorte de blés et de grains. Plusieurs espèces de seigle et de froment étaient particulières à ce pays (1); Rome en tire même des provisions (2). Les grands possesseurs de biens-fonds, dans la Gaule, employaient des instrumens d'agriculture très-perfectionnés (3). La marne servait d'engrais (4). La culture du lin était très-répandue (5).

Vins de la Gaule.

Pline assure que la vigne, le figuier et l'olivier n'avaient point passé la barrière des Alpes, lors de la grande émigration des peuples celtiques, vers l'an 400 avant J.-C. (6). Mais, de son tems, déjà toute la Narbonnaise produisait des vins : il y en avait de mauvais, il y en avait de bons (7); on les gâtait quelquefois en voulant les concentrer par l'effet de la fumée (8). Tous les plants de vigne de la Narbonnaise étaient originaires d'*Alba Helvia*, qui est Alps dans le Vivarais (9), ce qui peut faire croire la vigne indigène en France. Pline parle même des vignes *Bituriques* ou du Berri (10); ainsi la permission d'avoir des vignobles, donnée aux Gaulois par l'empereur Probus (11), ne peut s'entendre que de la *Lugdunensis* et *Belgica*, où jusqu'alors l'hydromel et la bière, ou peut-être le cidre, avaient été les seules boissons. La laine des moutons était grossière. On consommait à Rome une grande quantité de jambons et de saucisses de la Gaule (12). Dans les forêts de la Gaule, le

Forêts.

chêne sacré s'élevait à côté des bouleaux et des ormeaux; le buis des Pyrénées avait de la réputation (13). Quelques rivières roulaient des paillettes d'or; les *Rautem*, dans le

Métaux.

Rouergue, exploitaient des mines d'argent; le fer paraît

(1) *Plin.* XVIII, 7, 6. (2) *Cic.* pro Fontejo. *Dio. Cass.* XXXIX.
(3) *Plin.* XVIII, 18, 26. (4) Id. XVII, 7, 8. (5) Id. XIX, 1.
(6) *Plin.* XII, 1. (7) Id. XIV, 6, 9. (8) *Marbel.* Xen. 122. *Plin.* l. c.
(9) *Plin.* XIV, 3, 9. (10) Id. Ibid. 2. (11) *Vopisc.* in Prob. 18.
(12) *Varro*, R. R. L. (13) *Plin.* XVI, 16.

pourtant avoir été le métal le plus connu. Les Gaulois avaient inventé un mélange de cuivre et d'étain, qui avait l'apparence de l'argent; ils en fabriquaient les ornemens de leurs harnois et de leurs voitures (1). Parmi d'autres manufactures, la Gaule possédait beaucoup de verreries (2).

Mais cette civilisation, due à la cessation des guerres intestines, ne datait que de l'époque de la domination romaine. Un siècle auparavant, les Celtes étaient les plus grossiers de tous les barbares (3).

Leurs *Druïdes*, qui, avec les nobles, tenaient le peuple en esclavage (4), étaient les prêtres d'une religion aussi sanguinaire que celle d'Odin, mais dont la morale et la mythologie, obscurément connues par quelques faibles indices, ne paraissent pas avoir offert l'ensemble poétique de la doctrine des Scandinaves. Les étrangers étaient immolés sans distinction sur les autels des divinités celtiques (5); on sacrifiait aussi à ces divinités tous les criminels, en les enfermant dans une grande image entourée de feu (6). C'était dans les entrailles fumantes des victimes humaines que le Druide cherchait l'augure des succès de la guerre. Le seul trait intéressant qui nous soit parvenu de la religion druidique, c'est l'opinion qui, en admettant l'immortalité des âmes, leur assignait pour demeure, non pas le sombre royaume de Pluton, mais l'immensité des airs et les nuages errans (7). Mœurs de Gaulois. Religion druidique.

Les Celtes firent redouter leurs armes même aux Romains. Nus jusqu'à la ceinture, un immense glaive de cuivre à la main, ils se précipitaient au combat avec une fureur extrême, mais sans art, sans ordre; le moindre désastre changeait leur audace en lâcheté. Au commencement des batailles ils étaient plus que des hommes; à la fin ils étaient souvent moins que des femmes (8). Ils

(1) *Plin.* XXXIV, 17. (2) Id. XXXVI, 26. (3) Ἀγριώτατοι τῶν βαρβάρων. *Diod.* Sic. V, 30. (4) *Cæs.* VI, 13. (5) *Diod.* IV, 19. (6) *Cæs.* l. c. (7) « Vobis auctoribus umbræ non tacitas Erebi sedes Ditisque profundi pallida regna petunt. » *Luc.* (8) « Gallorum prima prælia virorum, postrema minus quàm feminarum. » *Tit. Liv.*

montraient, de l'aveu de leur vainqueur même, une singulière aptitude pour apprendre l'art de la guerre (1), et leurs forteresses n'étaient pas à dédaigner.

Vêtement. Leur vêtement ordinaire était un manteau court, nommé *sagum*, une jaquette ou *palla*, et des pantalons appelés *braccæ*. Les couleurs éclatantes et bigarrées flattaient leur vanité. Une chaîne d'or ou de métal doré leur pendait au cou. L'or brillait encore sur leur armure et sur les harnois de leurs chevaux. Dans la partie de la Gaule, libre avant l'invasion de César, on portait les cheveux flottans sur les épaules; d'où les Romains prirent occasion d'appeler cette partie *Gallia comata*, Gaule chevelue; tandis que leur conquête ou la province Narbonnaise était appelée *Gallia braccata*, Gaule en pantalons; et le nord de l'Italie, occupé en partie par des peuples celtiques devenus presque romains, était surnommé *Gallia togata*, Gaule en toge.

Langage. Nous n'entrerons point dans la discussion encore peu avancée de ces deux questions : la langue latine remplaça-t-elle, dans toute la Gaule, la langue celtique, et à quelle époque? Il nous paraît que les Gaulois, admis de bonne heure aux droits de la cité romaine, et déjà, dans le premier siècle, livrés à l'étude de la langue latine (2), durent oublier leur ancien idiome; ce ne fut qu'à ce prix qu'ils purent acheter la gloire de passer pour très-éloquens en latin (3). L'emploi des caractères grecs, qu'on a voulu attribuer aux anciens Celtes, ne suppose point l'usage habituel de la langue grecque, qu'un auteur judicieux leur refuse positivement (4); mais il est probable que les runes celtiques, si les Druides en avaient, ressemblaient, comme toutes les runes, à l'ancien alphabet grec.

Usages. Les Celtes, comme les autres peuples du Nord, aimaient la course à cheval, la chasse et la natation; ils mangeaient assis. Après le dîner, ils se livraient à des combats simulés

(1) *Cæs.* VI, 23. (2) *Gallia causidicos docuit facunda Britannos.* *Juven.* (3) *S. Hieron.* proœm. ep. 2 ad Galat. Ep. ad Paull. contr. Vigilant. etc. *Symmach.* VIII, epist. 10. IX, ep. 88. (4) *Dio. Cass.* XI, 9. Comp. *Cæs.* I, 29. VI, 13, 14. expliq. par *Strab.* IV, 295.

qui souvent prenaient un caractère sérieux. Les funérailles avaient de la pompe ; on jetait sur le bûcher tout ce qui avait été cher au défunt ; quelquefois les amis et les époux s'y précipitaient pour suivre dans l'autre monde ceux dont ils pleuraient la perte (1). Il est impossible de distinguer dans les relations des anciens ce qui appartient à la Gaule encore indépendante, d'avec ce qui doit s'appliquer à la Gaule devenue romaine. Il est encore difficile de concilier entre eux les divers portraits qu'on a tracés du caractère des Gaulois. Les historiens grecs et romains reprochent aux anciens Gaulois leur férocité, leur mauvaise foi, leur avidité de pillage, leur ivrognerie, et beaucoup d'autres vices crapuleux (2). Mais ce portrait appartient au siècle où les crânes des ennemis tués leur servaient de vases pour boire. Plus tard, il paraît qu'on les accusait principalement d'une inconstance qui paralysait même leur bravoure, et d'une jactance qui s'exhalait par un torrent de vaines paroles (3). Un auteur prétend même renfermer leur caractère en trois mots qui signifient littéralement, *frivole*, *faible* et *arrogant* (4) ; mais le sage Julien, qui avait gouverné les Gaulois, rend justice à leur conduite loyale, modérée, et pleine d'une noble fierté. Caractère des Gaulois.

Les géographes romains connurent encore l'Espagne bien mieux qu'elle n'avait été connue des Grecs ; suite nécessaire des progrès de la civilisation dans ce pays. L'ancienne splendeur de *Tarraco* et de *Carthago Nova* s'était accrue ; ces deux villes servaient de résidence ordinaire au préteur qui gouvernait l'Espagne citérieure ou la *province Tarraconaise*, dans laquelle Pline comptait cent soixante-dix-neuf villes du premier rang (5). Sur la même côte, *Setabis*, aujourd'hui Xativa, brillait par ses manufactures de toiles fines (6), tandis que la *Lalétanie*, aux environs de *Barcino* ou Barce- Hispania. Tarraconaise.

(1) *Diod.* V, 29, 30. *Mela*, III. *Cæs. Strab. Athénée*, etc. (2) *Diod.* V, 28. *Polyb.* II, 19. *Cæs. Liv.* passim. (3) « Vaniloquum Celtæ genus et mutabile mentis. » *Sil. Ital.* VIII. *Cæs. Flor.* etc. (4) « Τὸ κ ὕφορ, καὶ τὸ δειλὸν, καὶ τὸ θρασύ. *Dio. Cass.* LXXVI, 3. (5) *Plin.* III, 6. (6) Id. XIV, 6. Comp. *Liv.* XXII, 46. *Polyb. Nicol. Damasc.*

lone, abondait en vins estimés à Rome (1). Sur les beaux rivages de l'Ebro, *Cæsar-Augusta*, aujourd'hui Saragoça, fondée par Auguste, éclipsait toutes les autres villes de

Celtibérie. l'intérieur (2). L'ancienne Celtibérie, sans grandes villes, mais riche de ses vergers, de ses forêts de chênes et de ses mines de fer, offrait des asiles riens à l'ami de la nature (3). La ville celtibérienne *Bilbilis* était renommée par l'excellent acier qu'on y fabriquait (4). Les fameuses mines d'argent de l'Espagne se trouvaient à peu de distance de Carthago-Nova; quarante mille ouvriers y étaient employés, et le bénéfice était de vingt-cinq mille drachmes par jour (5). *Toletum*, chef-lieu des *Carpetani*, devint célèbre par ses ouvrages en acier (6). Pline vante la magnificence d'*Asturica*, principale ville des *Astures*. On distinguait dans le pays des

Galléciens. Galléciens *Bracara Augusta*, aujourd'hui Braga. Les peuples du nord de l'Espagne avaient opposé aux Romains une résistance opiniâtre; Numance n'était pas la seule ville

Cantabres. qui avait préféré la destruction à l'esclavage; chez les Cantabres on avait vu une mère tuer son enfant, plutôt que de le laisser tomber entre les mains de l'ennemi; et un enfant, par ordre de son père, saisir une épée et donner à ses parens enchaînés, avec la mort, la liberté; même en expirant sur la croix, les prisonniers espagnols entonnaient des chants guerriers et bravaient leurs bourreaux (7). Les associations de vie et de mort embrassaient souvent des milliers d'hommes; jamais on ne vit un de ces frères d'armes survivre aux autres (8). Mais les colonies romaines, répandues dans les provinces, accoutumèrent ces sauvages au

Lusitanie. joug que portait le reste de l'Europe. La *Lusitanie* voyait aussi ses habitans, jadis adonnés au brigandage, se livrer à l'agriculture; *Olympo*, le souche de l'Ulisse; *Conimbrica* ou Coimbra; *Salmantica*, de nos jours Salamanque;

---

(1) *Plin.* XIV, 6. (2) *Mela*, II, 6. *Isidor.* Hymn. XV, 1. (3) *Mart.* Epigr. I, 50. IV, 55. XII, 18, 19. (4) *Plin.* XXXIV, 14. *Mart.* l. c. (5) *Plin.* XXXIII. (6) *Grav. Valise.* (7) *Appian.* Ibér. 33, 71, etc. *Strab.* III passim. *Tit. Liv.* 22, XXXIV, 17. *Sil. Ital.* (8) *Plut.* In Sertor. *Val. Max.* VII, 6.

Emerita, aujourd'hui Merida, renommée par ses olives douces (1), et *Pax Julia* ou Beja, étaient les principales villes de cette province, où, comme en Gallécie, on trouvait de l'étain (2) et d'autres métaux. La fertilité de la Bétique, ses mines d'or, ses coteaux chargés d'oliviers, ses troupeaux couverts d'une toison naturellement dorée, étaient déjà connus de Strabon. On peut en dire autant des magnifiques villes de cette province, telles que *Corduba*, patrie des Sénèque et de Lucain; *Hispalis*, à qui le commerce donna bientôt le premier rang, et la voluptueuse *Gades*, qui fournissait à la mollesse des Romains les danseuses les plus lubriques (3). Bétique. Gades.

Comme notre but est de tracer une histoire des connaissances géographiques, et non pas un système complet de géographie ancienne, nous ne devons pas nous arrêter sur les changemens de détails; et la licence qu'à cet égard nous avons prise pour la Gaule, excusée par l'intérêt particulier que cette contrée inspire, ne doit point tirer à conséquence pour les autres pays connus des Romains; d'ailleurs, l'Italie et la Grèce, les seuls pays qui nous resteraient à parcourir, offrent cela de particulier, que la topographie ancienne n'y peut ni ne doit être séparée de la géographie moderne.

---

(1) *Plin.* XV, 3. (2) Id. XXXIV, 16. (3) *Juven. Mart.* etc., etc.

LIVRE QUATORZIÈME.

Suite de l'Histoire de la Géographie. Commencemens de la Géographie Mathématique. Marin de Tyr. Ptolémée. Analyse de sa Géographie. Recherches sur la position de Thinæ et de la Sérique.

Nous venons de suivre les Romains dans leurs découvertes géographiques en Afrique, en Asie et en Europe; l'ouvrage de Pline a servi de base à ce fil d'Ariane; mais nous y avons joint quelques détails dus aux expéditions de Trajan dans l'Orient, et de Sévère dans le Nord, ainsi qu'aux voyages commerciaux du deuxième siècle; de sorte que nos quatre Livres précédens offrent l'ensemble de la géographie historique antérieurement à la décadence de l'Empire romain. Avant de retracer la grande révolution occasionnée par les migrations des peuples, il faut jeter un coup d'œil sur les derniers travaux des géographes grecs et romains.

Les Strabon et les Pline, dédaignant les essais imparfaits d'Hipparque, n'avaient pas sérieusement essayé de donner à leur géographie une base mathématique en fixant les positions terrestres par l'observation des corps célestes; les mesures itinéraires et quelques observations de latitude étaient leurs seuls guides. On ne trouve aucune trace de géographie mathématique dans les monumens que les Romains nous ont laissés. Je veux parler des *Itinéraires*, ou relevés des chemins et routes de toutes les provinces de l'empire romain. Il y en avait de deux sortes, que Végèce distingue par les noms d'*itinerarium* et de *liber* (1); c'est-à-dire, d'écrits et de dessins. Les premiers contenaient que les noms des lieux et des stations, avec la distance

Itinéraires romains.

(1) *Veget.* de re milit. I.

de l'un à l'autre, sans entrer dans aucun détail, à peu près comme nos livres de poste. Les auteurs des seconds ne se contentaient pas d'y insérer les grands chemins et autres principales routes; ils y ajoutaient le nom et l'étendue des diverses provinces, le nombre de leurs habitans, les montagnes, le cours des rivières et les mers voisines.

Parmi les premiers, nous possédons l'ouvrage connu sous le nom d'*Itinéraire de l'empereur Antonin* (1); mais il est difficile de croire que cet ouvrage, tel que nous l'avons, soit du tems du prince dont il porte le nom; car on y trouve plusieurs endroits qui ne furent connus que sous ses successeurs. D'ailleurs les différens manuscrits nomment comme auteur ou protecteur de l'entreprise, les uns Jules-César, les autres Caracalla, d'autres enfin Théodose (2); l'examen de cet *Itinéraire* fait voir qu'il est tiré d'anciens et de nouveaux tableaux de route, et qu'on en a successivement publié de nouvelles éditions. Quelques savans ont pensé que l'*Itinéraire*, tel que nous l'avons, a été compilé par *Æthicus*, parce que la cosmographie de l'empire romain de cet auteur est souvent placée à la tête de cet itinéraire dans les manuscrits; ils citent encore le témoignage de deux savans de Franconie, du dixième et du onzième siècles, qui attribuent cet ouvrage à Æthicus (3). Mais les opinions des critiques sur l'ouvrage d'Æthicus varient singulièrement; les uns le regardent comme un simple copiste de *Julius Orator*, et comme peu digne d'attention (4); les autres cherchent à prouver que son travail a été dans l'origine plus détaillé, et que nous n'en possédons qu'un mauvais abrégé (5). On ne sait pas non plus de quelle époque est l'*Itinerarium Hierosolymitanum*, fragment qui indique dans le plus grand détail la route de Bordeaux à Jérusalem. Mannert pense que

Itinéraire d'Antonin.

Itinéraire Hierosolymitain.

(1) Vetera Romanorum itineraria sive Antonini Augusti itinerarium curante P. Wesseling. — Août 1735.—In-4°. (2) Schœpflin. Alsatia illustrata. t. I, p. 613. (3) *Sprengel*, Histoire des Découvertes géog. 517. (4) Vidal. *Valesius*, Not. Gall. præf. 4. *Scheidt*, præf. in *Eccard*. Orig. Germ. p. 45, 46. (5) *Payer*. Act. Borun. I, p. 887, 894. Comp. *Targioni*, Reat. di alcuni viaggi.

c'est une feuille routière donnée à quelque fonctionnaire qui voyageait avec une mission impériale (1).

Tabula Peutingeriana.

A la seconde espèce d'itinéraire appartient ce qu'on appelle la *Table de Peutinger*, que Scheyb fit graver en 1753, d'après un exemplaire manuscrit de la Bibliothèque impériale de Vienne, qui avait appartenu à Conrad Peutinger, praticien d'Augsbourg, et à laquelle il ajouta un savant commentaire (2). Scheyb attribue cette table à l'empereur Théodose Ier, et croit qu'elle fut composée dans l'intervalle de 388 à 396. Les preuves dont il étaye cette opinion n'ont pas convaincu Mannert, qui, dans un mémoire très-savant, a presque démontré que l'origine de cette carte remonte au temps de l'empereur Sévère, ou à l'an 230 de J.-C., mais que la copie actuellement existante est due au loisir d'un moine du treizième siècle (3). Il est probable que cette carte a eu plusieurs éditions, et, dans cette supposition, il serait presque impossible d'en déterminer l'époque. Il paraît seulement qu'on n'a pas dû en publier postérieurement à la chute de l'empire romain d'occident.

Age de cette carte.

Le commencement de cette carte est perdu. Il y manque le Portugal, l'Espagne et la partie occidentale de l'Afrique. On n'y trouve que la côte sud-est d'Angleterre. En revanche, on y voit l'extrémité la plus reculée de l'Asie vers l'est, aussi loin que les connaissances des Romains s'étendaient de ce côté-là ; le pays des Sères, l'embouchure du Gange, l'île de Ceylan, allongée de l'est à l'ouest, suivant l'opinion d'alors; des routes sont tracées dans le cœur de l'Inde. Mais les pays marqués sur cette carte n'y sont point placés suivant leur position géographique, leurs limites respectives et leur grandeur réelle. On les a rangés arbitrairement les uns à la suite des autres, de l'ouest à l'est, sans avoir égard à leur figure, ni à leur longitude et latitude déterminées par d'autres géographes. On se fera une idée

(1) *Mannert*, Geogr. I, 168. (2) *Peutingeriana tabula itineraria*, edidit F. C. de *Scheyb*, Vindob. 1753. (3) Annales des Voyages, etc. III, 485 sqq.

plus claire de cette carte par la forme de la table, qui, suivant Scheyb, a vingt-un pieds un quart de long (mesure de Vienne), et seulement un pied de large. Outre la détermination des routes, qui était le but principal de l'auteur de la carte, il a indiqué les grandes montagnes, le cours des principaux fleuves, les lacs, les contours des côtes maritimes, les noms des grandes provinces, et ceux des nations les plus considérables.

Pendant que les maîtres du monde bornaient tous leurs efforts en géographie à faire composer ces itinéraires qui servaient à diriger la marche des armées, et dont la possession était pour un particulier un crime de lèse-majesté (1), deux astronomes grecs pensèrent aux moyens de donner à la géographie des bases scientifiques; le premier fut *Marin*, natif de Tyr, qui vivait vers l'an 100; l'autre est l'immortel *Ptolémée*, qui, d'après l'opinion la plus probable (2), fleurit sous les deux Antonins, de 140 en 170. L'ouvrage de Marin n'est connu que par les extraits que Ptolémée en donne. La géographie de ce dernier, telle qu'elle nous est parvenue, n'est qu'un tableau élémentaire, mathématique, où la figure et la grandeur de la terre, et la position des lieux, sont déterminées; la division des pays n'est qu'indiquée, et l'auteur ajoute rarement une note historique. On a pensé, avec quelque fondement, que Ptolémée avait composé un texte historique plus détaillé qui se sera perdu; mais c'est à tort que plusieurs savans ont prétendu faire regarder l'ouvrage existant comme une compilation faite dans des tems postérieurs avec des pièces de rapport, et n'ayant aucune ressemblance avec l'original (3); l'ordre qui y règne, rend une semblable supposition inadmissible. Cependant le texte de Ptolémée n'est pas exempt non plus de quelques additions étrangères. C'est, entre autres, ce que

Marin de Tyr.

Ptolémée.

(1) *Tac.* Ann. hist. passim. (2) Comp. *Fabric.* Biblioth. græc. IV, (3) *Crusi.* Prolus. de Geographicorum, quæ sub Ptolemæi nomine inferuntur, fide et auctoritate, in ejusd. Opusc. p. 251. *Schlœtzer*, Histoire du Nord, p 148 et 176; dans l'Histoire Universelle, en all. tom. XXXI.

Gosselin a remarqué, en comparant ensemble les manuscrits grecs et latins, à l'article de la Méditerranée, pour laquelle, dans les anciens tems, Ptolémée était le guide universel des marins. Ceux-ci avaient l'habitude de corriger dans leurs exemplaires les erreurs qu'ils y apercevaient; or, chacun faisant des observations et des corrections différentes, il en est résulté cette quantité de variantes qu'on voit aujourd'hui dans les manuscrits. Elles sont très-nombreuses dans les manuscrits grecs pour les côtes orientales de la mer Méditerranée, et pour les côtes occidentales dans les manuscrits latins. En outre, ces derniers contiennent la position d'une infinité de lieux que Ptolémée ne pouvait connaître, et qui manquent dans les manuscrits grecs. En comparant les nombreux changemens qu'a éprouvés cet ouvrage, on peut supposer que différentes parties, par exemple une portion de l'Italie, la Morée, les côtes de l'Asie mineure et de la mer Noire, sont entièrement refondues (1).

Manuscrits de Ptolémée.

Editions.

Le texte de Ptolémée a encore éprouvé d'autres changemens par la négligence des éditeurs. Après diverses éditions latines, qui ont pour base la traduction latine d'*Angelus*, et parmi lesquelles celle de *Nicolaus Donis* (2) se distingua après qu'un manuscrit grec, envoyé par Pic de la Mirandole, eut fourni quelques noms grecs pour l'édition que donna le docteur Aesler (3), on vit enfin le célèbre Erasmus publier le texte grec complet, d'après un manuscrit appartenant au médecin Bettinius; mais cette édition (4), source de toutes les autres, offre une extrême confusion dans les chiffres, le correcteur ou l'imprimeur ayant souvent remplacé le signe grec (5) qui donne un *demi*, par celui (6) qui marque une *sixième*, et avec d'autres fois substitué à deux lettres qui valent *deux tiers* (7), une qui n'a que la valeur d'un *tiers* (8). Ces erreurs, trop fidèlement répétées ou augmentées de nouvelles fautes, même dans

(1) *Gosselin*, Géogr. des Grecs, analys. (2) Ulm, 1482. *Gosselin*, même année. (3) Strasbourg, 1513 et 1520. (4) Bâle, chez *Froben*, 1538. (5) Le F. (6) Le F. (7) [illegible] (8) Le [illegible].

plus pompeuses impressions, doivent faire considérer Ptolémée comme un auteur qui n'est pas encore bien connu et qu'on ne saurait entièrement apprécier, tant que les meilleurs manuscrits de son ouvrage, ensevelis dans les dépôts littéraires, n'auront pas été compulsés (1).

Erreurs fondamentales de Ptolémée.

Il y a toutefois dans la géographie de Ptolémée des erreurs fondamentales, des erreurs énormes, et qui bien certainement lui appartiennent. Il éloigne en général trop à l'est, au sud et au nord, les terres qui lui étaient connues. D'abord, en nous tenant à la direction vers l'orient, nous voyons la Méditerranée prendre, selon lui, une longueur de vingt degrés de plus qu'elle ne doit avoir, et cela dans un tems où elle était le mieux connue des Grecs et des Romains, qui la parcouraient sans relâche. Les bouches du Gange y sont reculées vers l'orient de plus de quarante-six degrés au-delà de leurs véritables positions; lesquels, réduits en mesures modernes, font une erreur de près de *douze cents lieues*, ou de la huitième partie de la circonférence du globe (2).

Source de ces erreurs.

Ces erreurs, dans un ouvrage qui d'ailleurs renferme les connaissances les plus étendues qu'aucun Grec ait eues sur la géographie, ne peuvent avoir leur origine que dans les *mesures* employées par Ptolémée. Mais ici se présentent deux opinions également appuyées de beaucoup d'érudition, et entre lesquelles nous n'osons pas choisir.

Opinion de Gosselin.

M. *Gosselin*, qui regarde toutes les cartes des Grecs comme des copies qu'on aurait faites d'une carte à projection plate, sans l'entendre, sans connaître les règles d'après lesquelles la carte était projetée, applique cette hypothèse à Ptolémée, comme il l'a appliquée à Strabon et à Eratosthènes. Il cherche à démontrer (3) que c'est pour avoir méconnu l'étendue qu'il devait donner au degré de longitude, que Ptolémée a commis toutes ces erreurs. « Séduit par l'au-» torité de Posidonius, ce géographe a rejeté l'ancienne

(1) *Mannert*, I, 184, 192. (2) *Gosselin*, Géogr. des Grecs, analys. Tab VII. (3) Géogr. des Grecs analys. 118—121.

» évaluation conservée par Ératosthènes, et qui convenait
» uniquement à la carte qu'il consultait; il en a enlevé la
» graduation qui embrassait sept cents stades par degré,
» pour y substituer celle qui lui donnait seulement cinq
» cents stades. Il a donc corrompu par-là toutes ses longi-
» tudes de *deux septièmes*; puisque les degrés, occupant
» un moindre espace sur le terrain, ont dû se multiplier en
» proportion sur sa carte, les longitudes apparentes ont dû
» toutes pécher en excès, et devenir de plus en plus exces-
» sives, à mesure qu'elles s'avançaient vers l'orient. »

Moyen de corriger Ptolémée.

Pour faire disparaître cette seconde méprise de la carte de Ptolémée, et y établir la graduation qui lui était propre avant qu'il l'eût altérée, il ne faut donc, se suffit-il, que diviser les mesures obtenues par la méthode précédente, comme nous avons divisé celles d'Ératosthènes et de Strabon, c'est-à-dire par sept cents stades, qui est la valeur hypothétique du degré de longitude d'après laquelle ces mêmes mesures avaient été calculées; et l'on obtiendra pour résultat une graduation qui approchera beaucoup de celle que nous connaissons à présent.

Un exemple éclaircira mieux cette hypothèse.

Ptolémée met cent quarante-six degrés d'intervalle entre le cap Sacré de l'Ibérie et l'embouchure orientale du Gange: il s'est par conséquent trompé, d'après nos observateurs modernes, de quarante-six degrés trente-six minutes quinze secondes; mais ces cent quarante-six degrés, convertis en stades à raison de cinq cents pour chacun, donnent soixante-treize mille stades, et ce nombre de stades, réduit en degrés à raison de sept cents stades chacun, répondent à cent quatre degrés dix-sept minutes huit secondes, et l'erreur de la carte que Ptolémée copiait, ne sera plus que de quatre degrés cinquante-trois minutes vingt-trois secondes.

Opinion de Mannert.

M. *Mannert*, qui sera de la géographie d'Ératosthènes comme fondée sur des observations véritables, mais imparfaites, et qui ne voudrait admettre chez ce géographe comme chez Strabon, d'autre stade que l'olympique à six cents degrés, prétend que Ptolémée, ne comptant au degré

que cinq cents stades, a supposé, d'après Posidonius, la circonférence réelle du globe moindre que ne l'avaient crue ses prédécesseurs (1); de là résulterait une différence d'un sixième. Ensuite, en admettant que Ptolémée a fait usage de quelques observations astronomiques très-grossières, pour déterminer la longitude des lieux ou leur position d'occident en orient (2), il regarde comme certain que ce géographe a déterminé presque toutes ses positions d'après des mesures itinéraires prises géométriquement, et qui, par conséquent, étaient pour l'ordinaire trop grandes. Ptolémée, dit M. Mannert, nous indique lui-même la méthode qu'il suivait. *Marin de Tyr* avait compté cent degrés pour l'espace compris entre le cap Cory et Thinæ; Ptolémée crut qu'ils devaient être réduits à cinquante-quatre degrés quatre minutes. La raison fut que Marin avait compté en ligne droite les distances que les itinéraires marquaient, quoique les navigateurs eussent fait connaître les dérivations de leur route et les différentes aires de vents qu'ils suivaient pour arriver depuis le cap Cory jusqu'à *Catigara*, le dernier des ports connus au pays des Sines. C'est d'après les mêmes itinéraires que Ptolémée resserra la carte tracée par Marin. Lorsque la navigation était indiquée comme suivant à peu près un même parallèle, Ptolémée retranchait de la distance totale un tiers pour les sinuosités qu'il supposait dans la route; et lorsqu'il était dit que la navigation s'inclinait d'un quart sur l'équateur, il ôtait encore le sixième de la somme qui lui restait, pour réduire la distance à un parallèle et avoir l'intervalle des méridiens (3).

Indices sur la méthode de Ptolémée.

Cette méthode était nécessairement sujette à des erreurs très-fréquentes, très-variables, et qu'on ne saurait point apprécier d'après une règle uniforme.

Quand on réfléchit sur ces deux opinions; quand on se rappelle que M. Gosselin, grâce à l'emploi de son hypothèse, a presque rétabli la carte de toutes les côtes maritimes connues des anciens, tandis que M. Mannert, en

Conclusion.

(1) *Mannert*, I, 137. (2) *Ptol.* I, 4. (3) Id. I, c. 12—14.

expliquant Ptolémée à sa manière, a grandement amélioré la géographie ancienne de l'intérieur des terres, on est tenté de chercher à concilier ces deux savans. On peut croire que Ptolémée a réellement eu sous les yeux une carte hydrographique, qu'il en a pris le dessin des côtes en le dénaturant, comme M. Gosselin l'indique, mais qu'il a rempli l'intérieur de la manière présumée par M. Mannert.

Erreurs de Ptolémée sur les latitudes.

Les latitudes de Ptolémée, ou les distances dans la direction nord et sud, n'offrent pas moins de matière à contestation. Très-rapprochées de l'exactitude moderne dans les pays voisins de la Méditerranée, elles deviennent trop grandes à mesure qu'elles s'en éloignent; de sorte que, par exemple, l'extrémité de la Grande-Bretagne se trouve à soixante-deux degrés au lieu de l'être à cinquante-neuf. M. *Mannert* regarde ces erreurs comme les résultats de l'évaluation approximative des mesures itinéraires et nautiques (1). M. *Gosselin* pense (2) « que lorsque Ptolémée » vint à tracer ses parallèles sur la carte qu'il voulait » copier, il s'aperçut qu'il ne pouvait plus faire usage » des intervalles de cinq cents stades pour un degré, » parce que toutes ses latitudes seraient devenues beaucoup » trop hautes; et, comme elles étaient toutes fixées par » des observations ou des approximations astronomiques » qu'il ne pouvait pas refuser d'admettre, il a changé de » méthode, et a tracé ses degrés à sept cents stades de dis- » tance. Il a senti vraisem … continuait » de leur donner la même … » tudes, Alexandrie, qui ne … » unième degré de latitud… » quarante-trois degrés; e… » comme Eratosthènes, à q… » minutes, aurait été po… » degré. » Ce procédé, ain… lui-même, supposait chez l… un tel dédain des première… règles de la géographie, que

(1) *Mannert*, Géog. I, 144—15… (2) *Gosselin*, Géogr. …

nous avouons, avec tout le respect dû à M. Gosselin, notre incrédulité à l'égard de cette partie de son hypothèse.

Quelque explication qu'on adopte, les erreurs de Ptolémée n'en sont pas moins énormes. En dépouillant sa géographie de ces erreurs mathématiques, elle nous présentera l'ensemble des connaissances géographiques du 2e. siècle. Géographie historique de Ptolémée.

Dans l'est de l'Europe, Ptolémée nous étonne par une description assez exacte du cours du grand fleuve Wolga, qu'il appelle *Rha;* il connaît même le Kama, venant des monts Uraliens, et qu'il nomme *Rha oriental.* En effet, cette rivière dispute au Wolga le rang de fleuve principal. La connaissance de ce grand fleuve, nommé aussi *Rhos* (1), ne se perdit plus ; il est probable que, dès le quatrième siècle, des caravanes de commerce y allaient chercher la rhubarbe et d'autres productions de l'Asie centrale (2). Le cours du *Tanaïs,* que Strabon dirigeait du nord au sud, offre chez Ptolémée une courbure semblable à celle qu'il présente sur les cartes modernes. De même que notre géographe, Pline (3) trouve vers la source de ce fleuve les fabuleux monts Riphéens, qu'on cherchait toujours à colloquer dans les régions peu connues. De même Ptolémée semble placer, presque au hasard, vers le milieu de la Russie, les *Hyperboréens,* les *Basilici,* et quelques autres peuples dont les noms lui paraissaient trop célèbres pour les effacer entièrement. Il bannit cependant de sa carte d'Europe le nom de la *Scythie ;* il étend la *Sarmatie* européenne depuis le Tanaïs jusqu'à la Vistule et aux monts Carpathes : mais il ne faut pas en conclure qu'il regardait comme Sarmates tous les peuples qui occupaient ce vaste espace. Au contraire, Ptolémée donne exprès aux *Alauni,* qu'il place entre le Borysthènes et le Tanaïs, le surnom de Scythes ; ces peuples, qui conservèrent le même emplacement depuis le premier

Nord-est de l'Europe.

Le fleuve Rha.

Sarmatie

(1) *Agathem.* II, 10. (2) *Ammian.* XXII, 8. « Tanai *Rha* vicinus est amnis, in cujus superciliis quædam vegetabilis *ejusdem nominis* gignitur radix, proficuus ad usus multiplices medelarum. » (3) *Plin.* IV, 24.

jusqu'au quatrième siècle (1), n'étaient sans doute pas les
Chuni. seuls restes de l'ancienne race scythique. Les *Chuni*, placés par Ptolémée vers le milieu du cours du Borysthènes, sont probablement cette tribu des Huns qui combattit, à la solde des Goths, contre les Huns d'Asie (2). La plupart des nations sarmatiques, dans le sens le plus strict, étaient confondues sous le nom d'*Hamaxobii* ou peuples
Iazyges. vivant sur des chariots. Les *Iazyges*, les plus fameux d'entre ces nomades, se montrent d'abord au nord-est des Palus-Méotides (3); ils envahissent les régions entre le Borysthènes et le Danube (4), se répandent le long des monts Carpathes, descendent dans les plaines de la Hongrie orientale, sous le nom d'*Iazyges Metanastæ* (5), et pénètrent au nord jusque dans la Podlachie, où ils existaient encore au douzième siècle sous le nom de Jaczwinges (6). La grande migration des Sarmates paraît s'être portée vers la Lithuanie et la Prusse, où Ptolémée nous fait connaître
Diverses tribus sarmatiques. les *Galindæ*, connus dans le quatorzième siècle sous le même nom (7); leurs voisins les *Sudeni*, les Sudawi des modernes; les *Borusci*, les Prussiens du dixième siècle, mais anciennement plus enfoncés dans la Lithuanie (8); les *Karbones* et *Kareotes*; les Courlandais, nommés Karis, Chori et Kors, chez les auteurs du moyen âge (9); les *Hosii*, qui, très-probablement, sont les habitans d'Oesel; et les *Sali*, dont on retrouve le nom dans celui de la rivière de Salis en Livonie.

Venedæ. Ptolémée distingue de ces peuples, en partie sarmatiques et en partie scythiques, les *Venedæ* ou Vendes, auxquels il assigne les côtes depuis le *Rhubon* ou le fleuve

(1) *Dionys.* Perieg. v. 305, 308. *Ammia* [illegible]
Capit. in Anton. Pio. 8, in Aurel. 22. [illegible]
(3) *Strab.* VII, 306. Alm. (4) *Tac.* Hist. I [illegible]
LV, 30. (5) *Metanastæ*, c'est-à-dire, qui [illegible]
(6) *Prætor.* Orbis-goth, I, III. (7) *Pierre* [illegible]
Lelewel, Essai sur les peuples lithuaniens (
tewskich narodow. Wilna, etc. 1808) (8) *Lel*
(9) *Jornand.* de Reb. Get. 7. *Adam. Brem.* [illegible]
edit. de *Schlœzer*, introduct. 9. c.

de Memel jusqu'à la Vistule, et qui probablement s'étendaient jusqu'à l'Oder. Les autres nations slavonnes que nous avons retrouvées d'après Strabon et Tacite (1), sont obscurément indiquées par Ptolémée ; pourtant il nous en fait connaître de nouvelles, entre autres les *Saboki* ou peuples sur le Bug (2), les *Biessi*, dont le nom est resté aux monts Biesciad, près de Lemberg, et les *Carpi*, ou habitans des monts Carpathes. Ptolémée, qui semble avoir eu sous les yeux un itinéraire des bords du Danube vers l'embouchure de la Vistule, conduit ce dernier fleuve en ligne droite du sud au nord ; il est probable que les voyageurs ou les marchands d'ambre jaune suivaient d'abord la Wartha, et ensuite la basse Vistule, en prenant ces deux rivières pour une seule, comme il est arrivé à nos voyageurs dans l'Amérique. Ptolémée décrit en revanche la *Dacie*, alors province romaine, avec plus de détails que ses prédécesseurs. Les noms de villes et de tribus de cet ancien pays des Gètes sont tout autant de témoignages de l'origine slavonne de ce peuple (3).

Tribus slavonnes.

Dacie.

Les navigateurs grecs et romains paraissent avoir visité les côtes de la Baltique jusqu'aux environs de la Vistule, puisqu'un abréviateur de Ptolémée déclare ne pouvoir indiquer les distances en *stades* que jusqu'à cette rivière (4). Mais les voyages des marchands d'ambre jaune et de pelleteries allaient par terre jusqu'en Livonie, où se termine la chaîne des peuplades nommées par Ptolémée. La côte connue de ce géographe s'étend jusqu'au fleuve *Chesinus*, qui, selon M. d'Anville, serait la rivière de Perna (5). M. Gosselin pense que le Chesinus doit répondre à la Duna, puisque Ptolémée ne compte que trois fleuves principaux entre celui-ci et la Vistule, et qu'on les retrouve tous, savoir : le *Chronus*, répondant au Prégel qui passe à Kœnigsberg ; le *Rhubon*, qui répond au Niémen, et dont le nom

Limite des navigations.

(1) Voyez ci-dessus, Liv. VIII, etc. (2) *Za Bogi*, au-delà du Bog ou Bug. (3) *Clepidava*, *Sucidava*, etc. (4) *Marc. Heracl.* II, 55. (5) D'*Anville*, Géog. anc. I, 323.

marquait probablement qu'il formait la limite entre les Wendes et les Sarmates (1); enfin, le *Turunius*, qui ne peut être que la rivière de Windaw. Observons ici que Ptolémée donnant cinquante-huit degrés trente minutes de longitude à l'embouchure du Chesinus, si on réduit ces degrés suivant la méthode indiquée par M. Gosselin, on reconnaîtra que la carte hydrographique que Ptolémée copiait, ne donnait à l'embouchure du Chesinus que quarante-un degrés quarante-sept minutes de longitude, et que c'est à quinze minutes près, celle de la Dune, prise au-dessous de Riga, à l'endroit même où elle se jette dans la mer.

Chesinus, fleuve.

Le nord de l'Europe.

On a vu ci-dessus que les Romains avaient eu des relations vagues sur la Norwége ou *Nérigon* et le pays des *Sviones* ou Suédois. Ptolémée dédaigna ces notions, parce qu'elles manquaient de cette précision mathématique *apparente* qu'avaient ses autres données. Son Europe se termine ici par la *Chersonèse cimbrique*, qu'il étend de deux degrés trop au nord, en la courbant beaucoup plus à l'est qu'elle ne l'est. A l'orient de la Chersonèse cimbrique ou du Jutland, il a placé quatre îles sous le nom de *Scandiæ insulæ*, parmi lesquelles les trois plus petites répondent à celles de Laland, de Fionie et de Seeland, qui font partie du Danemarck. La quatrième, à laquelle il donne en particulier le nom de Scandia, représentait la Suède méridionale. La grande étendue de la mer Baltique n'ayant pas encore permis aux Romains de la parcourir toute entière, ils purent facilement prendre la Scanie avec la Blekingie pour une île qui se terminait, dans leur idée, au promontoire de Kullen, au nord du Sund. Les détails que donne Ptolémée sur les peuples de la Scandinavie, parmi lesquels on reconnaît les Goths et les Danois, ont déjà été reproduits à l'endroit où nous avons retracé les notions de Pline et de Tacite sur le nord de l'Europe (2). Les notions de Ptolémée, beaucoup plus resserrées, pourraient faire croire que ce géographe grec travaillait dans cette partie d'après des matériaux

Scandia.

(1) *Rubezius*, limite, en langue *lithuanienne*.

(2) Voyez ci-dessus, p. 241—244.

d'une date ancienne, et peut-être antérieurs de plus d'un siècle à l'époque de la publication de son ouvrage.

Le nom de *Thule* reparaît chez Ptolémée (1); il l'applique à une terre située au nord-est de la Grande-Bretagne, et qu'en réduisant à leur juste valeur ses degrés de longitude, on trouve être la Norwège, quoique le rapport entre cette terre et la Grande-Bretagne pourrait y faire voir l'île de Shetland. Nous avons démontré que la Thule découverte par Pythéas était un canton du Jutland, mais que les diverses évaluations des *stades* employées par ce voyageur (ou dans les mémoires qu'il copiait), ont fait chercher le mot de cette énigme géographique dans le Thilemarck de Norwège, dans l'Islande, et jusque sous le pôle (2). Thule.

L'Hibernie ou l'Ierne, que Strabon avait placée au nord de la Bretagne, quoique sous sa vraie latitude, est remise, dans Ptolémée, à l'occident de cette île, mais à cinq degrés plus au nord qu'elle ne doit l'être. L'Ecosse, avec toutes les îles qui en dépendent, est tournée de l'ouest à l'est, au lieu de l'être du sud au nord; erreur corrigée, pour la première fois, dans les cartes de l'édition de Ptolémée, publiée à Strasbourg en 1513, mais répétée sur un globe de 1520, et plus tard encore (3). On explique parfaitement l'erreur de Ptolémée dans l'hypothèse de M. Mannert; les mesures nautiques et itinéraires, toujours trop fortes, avaient conduit Ptolémée à porter trop au nord toute la Gaule, et par conséquent le midi de la Grande-Bretagne; les mêmes erreurs, répétées dans la Grande-Bretagne, firent qu'à peine arrivé dans le midi de l'Ecosse, le géographe d'Alexandrie se trouva sous le soixante-unième degré de latitude : il ne pouvait plus continuer l'Ecosse directement au nord, sans dépasser de beaucoup la hauteur où ses calculs plaçaient Thule, limite de la terre commune; il fut donc obligé de suivre l'idée de ses prédécesseurs, qui considéraient la Grande-Bretagne comme s'étendant, par son plus long côté, Hibernie. Calédonie.

(1) *Ptolem.* II, 3. (2) Voyez ci-dessus, l. VII. (3) *Mannert*, II, part. 2, p. 23.

dans le sens des rivages de la Germanie; il soumit à cette fausse hypothèse les détails plus vrais qu'il avait recueillis (1). Abstraction faite de cette erreur systématique, l'Angleterre, les côtes occidentales de la Gaule et le nord de l'Espagne, présentent un accroissement de connaissances de détail étonnant pour le temps écoulé depuis Strabon, qui avait à peine des notions sur la configuration de ces contrées. La géographie semblerait avoir beaucoup plus gagné dans ces pays lointains que dans la Méditerranée. La forme barbare que Ptolémée assigne encore à l'Italie, est un exemple frappant de ces circonstances qui, hâtant les progrès des sciences dans certaines parties, les laissent stationnaires dans d'autres.

Ouest de l'Europe.

Méditerranée.

Cependant la Méditerranée n'offre plus un asservissement rigoureux aux bases qu'Eratosthènes et Strabon avaient suivies; on remarque, dans les longitudes et dans les latitudes, un tâtonnement qui annonce des combinaisons nouvelles, et des efforts pour arriver à une plus grande perfection. Le détroit de Sicile n'est plus, dans Ptolémée, sous le parallèle du détroit des Colonnes : il y prend, à huit minutes près, la hauteur qu'il doit occuper. La Sicile même est déjà mieux orientée; et quoique l'on y remarque encore de grands défauts, l'intervalle compris entre le cap Pélore et celui de Pachynus n'y est plus tracé directement de l'est à l'ouest, comme on l'avait fait jusqu'alors.

Côte d'Afrique

La position de Carthage y est encore assujettie à la latitude, beaucoup trop méridionale, du promontoire Lilybée; ce qui force Ptolémée à refouler la côte septentrionale de l'Afrique vers le sud, et à en altérer les contours dans toute son étendue, jusqu'au détroit de Gades. Le grand enfoncement des Syrtes disparaît, et le Céléphorèse, étant placé trop au midi, comprime d'un autre côté la Cyrénaïque, et donne à la côte une direction presque est et ouest jusqu'à Alexandrie (2).

Alexandrie.

Cette ville est située, dans Ptolémée, plus à l'orient que

(1) *Mannert*, II, part. 2, p. 24. (2) *Gosselin*, Géogr. anal. p. 109.

Rhodes, et presque sous le méridien du cap Sacré de Lycie, comme la nature l'exige. Il a paru à M. Gosselin (1) qu'Artémidore avait déjà proposé cette correction dans les cartes d'Eratosthènes, et que Strabon l'avait mal comprise. La différence entre le méridien de Rhodes et celui d'Hellespont se fait sentir dans les tables de Ptolémée. On y voit un commencement d'inclinaison dans la Propontide; mais on ne la jugeait pas encore assez forte pour que l'on pensât à corriger la latitude de Byzance, donnée par Pythéas.

Etendue de l'Afrique.

La forme de l'Afrique fut totalement changée par Ptolémée; nous avons vu que Strabon et Pline regardaient cette partie du monde comme une île terminée en dedans de la ligne équinoxiale. L'Océan atlantique était censé joindre la mer des Indes sous la Zone torride dont les chaleurs passaient pour avoir seules empêché qu'on ne fît le tour de l'Afrique.

Ptolémée, qui n'admettait point la communication de l'Océan atlantique avec la mer Erythrée, pensait, au contraire, que la côte occidentale de l'Afrique, après avoir formé un golfe médiocrement enfoncé, et qu'il nomme *Hespericus*, s'étendait indéfiniment entre le sud et l'ouest, de même qu'il croyait que celle de l'Afrique orientale, après le cap *Prasum*, allait rejoindre la côte de l'Asie au midi de Catigara (2). Cette opinion, qui divisait les mers en de grands bassins isolés les uns des autres, avait été soutenue par Hipparque : il ne doit pas paraître étonnant que l'école d'Alexandrie revînt à cette erreur au siècle de Ptolémée; l'exposé des faits suivans démontrera les motifs qui les égarèrent.

Expéditions de Septimius et Maternus.

Marin de Tyr, prédécesseur de Ptolémée, prétendit avoir lu l'itinéraire de deux expéditions romaines, commandées par *Septimius Flaccus* et *Julius Maternus* (3); ces chefs étaient partis de la grande Leptis pour Garama, capitale des Garamantes, qu'ils trouvèrent distante de la pre-

(1) *Gosselin*, Géographie, p. 90. (2) *Ptolem.* VII, 3, 5. (3) Id. I, 8, 9, 11.

mière ville de cinq mille quatre cents stades : ensuite, Septimius marcha pendant trois mois droit au midi, et parvint
Agyzimba. à une contrée nommée *Agyzimba*, habitée par des nègres. Après quelques raisonnemens, Marin de Tyr fixe la position de cette contrée à vingt-quatre degrés au sud de l'équateur.

On pourrait, en suivant rigoureusement les lois de la critique historique, reléguer parmi les fables cette expédition romaine, inconnue aux Romains. Comment admettre qu'un général ait exécuté une marche plus étonnante que celle d'Alexandre, et qu'aucun historien contemporain n'en ait conservé le moindre souvenir? A quelle époque, sous quel règne prétend-on placer cet événement? Comment, d'ailleurs, une armée aurait-elle pu faire en trois mois une marche de plus de onze cents lieues de France?

Erreur de Marin de Tyr. Mais admettons le fait, nous allons voir que Marin de Tyr s'est contredit lui-même dans l'évaluation des distances. « Garama est, dit-il, à cinq mille quatre cents stades de Leptis. » C'est précisément la distance de Leptis ou Lebida à Gherma, d'après les cartes modernes (1); mais il faut l'évaluer en *stades de* huit cent trente-trois *au degré*. Marin l'a évaluée en stades de cinq cents au degré; il en résulte qu'il porte Garama à vingt-un degrés au lieu de vingt-sept. Si l'on réduit dans la même proportion le reste de la marche de Septimius Flaccus, on trouvera vingt-sept degrés au lieu de quarante-cinq, pour la distance de Garama à Agyzimba; cette région viendra se placer sous l'équateur et répondra à l'*Anzigo* des modernes. Cette marche même ainsi réduite, est encore au rang des choses presque impossibles.

Cartes orientales. Marin de Tyr avait encore rassemblé les détails de plusieurs navigations faites depuis le cap d'Aromate, aujourd'hui de Guardafui, jusqu'au promontoire Prasum, et avait pensé que le *Prasum* devait être situé sous le tropique d'hiver (2). Ptolémée, d'après une nouvelle évaluation de ces itinéraires, et des notions plus positives sur les distances et l'ordre dans lequel les différens points de cette côte devaient

(1) Voyez *Afrique septentrionale*, dans notre atlas. (2) Voyez
8, 9.

être rangés, fixe le Prasum au quinzième degré de latitude sud (1). Il assigne la même position à la contrée Agyzimba. Cette nouvelle extension de l'Afrique, en renversant l'ancienne opinion sur les bornes de cette partie du monde et sur l'Océan, qu'on avait supposé sous la Zone torride, semble avoir engagé Ptolémée à ressusciter les idées d'Hipparque, et à joindre l'Afrique à l'Asie par une terre australe imaginaire.

Limites des navigations.

M. Gosselin a prouvé mathématiquement (2) que les navigations le long des côtes orientales de l'Afrique, recueillies par Marin, ne s'étendaient, dans la réalité, que jusqu'au cap de Brava, qui représente le cap Prasum. Le dessin de Ptolémée, rétabli d'après les *prolégomènes* de sa géographie, et l'évaluation exacte des mesures, donnée par les itinéraires, ne laissent aucun lieu à un doute tant soit peu raisonnable sur cette partie du travail de M. Gosselin. Isaac Vossius et d'Anville avaient déjà démontré l'absurdité des opinions qui reculaient jusqu'à Sofala le terme des navigations des anciens (3).

Côtes occidentales.

Les côtes occidentales de l'Afrique présentent plus d'incertitudes. Les tables de Ptolémée semblent offrir une côte qui, du détroit des Colonnes, court droit au sud jusqu'à cinq degrés au nord de l'équateur. Le grand nombre de noms qu'elles contiennent, donne à ces découvertes un air de réalité. Cependant, nous avons vu que l'expédition des Carthaginois sous Hannon dut s'arrêter en-deçà du cap Blanc. A quelle époque les Romains auraient-ils fait le voyage dont ces découvertes auraient pu être le fruit? Pourquoi, d'ailleurs, la côte est-elle représentée comme allant droit au midi, tandis que, dans la réalité, elle se dirige au sud-ouest? Enfin, pourquoi les mêmes noms y sont-ils répétés jusqu'à trois fois? C'est en combinant et développant ces arguments, que M. Gosselin a cherché à démontrer (4) que

Opinion de Gosselin.

(1) *Ptolem.* I, 17; IV, 6. (2) *Gosselin*, Recherches sur la Géog. I, 165—198. (3) *Voss.* Observ. ad Pomp. Mel. 595. *D'Anville*, Mém. s. Erythrée, *Acad. des Inscript.* XXXV, 593. (4) *Gosselin*, la Géog. I, 61—164.

les côtes tracées par Ptolémée, offrant deux fois un double emploi des mêmes positions, ne s'étendaient que jusqu'au fleuve Nun. Nous croyons cependant que la position indiquée pour les îles Fortunées obligera les géographes d'étendre plus au midi les côtes connues de Ptolémée. C'est vers le golfe de Saint-Cyprien que la côte, en tournant tout-à-coup vers l'ouest, a pu faire [illegible] l'idée qu'elle s'étendait infiniment dans cette direction.

Intérieur de l'Afrique.

L'intérieur de l'Afrique, chez Ptolémée, présente une grande masse de notions [illegible]. Il est cependant le premier des anciens qui ait annoncé avec certitude l'existence du fleuve *Niger*, obscurément indiqué par Pline. Sur les bords de ce fleuve, qui, en se dirigeant de l'ouest à l'est, s'écoule dans les sables ou dans un petit lac (1), Ptolémée place les villes *Tucabath*, de *Nigira*, la métropole de *Ta-Gana* (2) et de *Panagra*, dans lesquelles on a cru retrouver Tombouctou, Cashnah, Ganah et Wangara sur les rives de notre Niger ou Jolyba. Le mont *Mandrus*, près des sources du Niger, rappelle le nom des Mandingos; les montagnes de *Caphas* semblent devoir être cherchées dans le pays de Kaffaba (3). Dans ces montagnes, on revoit avec étonnement les noms de plusieurs tribus de la Numidie et de la Mauritanie; les uns (4) y voient une preuve que les Carthaginois ont transporté ces peuplades dans des colonies qu'ils avaient formées au sud du Niger; les autres, frappés de voir ces peuplades reparaître exactement sous le même méridien, penseront avec plus de raison que Ptolémée a fait un double emploi des mêmes noms. Mais le point le plus difficile à expliquer dans l'Afrique centrale de Ptolémée, c'est, sans contredit, de savoir à quel fleuve on doit appliquer le nom de *Gyr* (5). On y a voulu [illegible] le fleuve de Bornou ou le Bahr-al-Gazel (6) [illegible] nom

Le Niger.

Le Gyr.

(1) *Agathem.* Hypot. Géogr. II, 10. Carte de Ptolémée. (2) Τὰ [illegible] avec l'article grec du pluriel du neutre, comme [illegible]. (3) D'*Anville*, Mém. sur les fleuves de l'intérieur de l'Afrique, *Acad. des Inscr.* XXVI, 64. (4) MM. *Buach* et *Duncan de* [illegible]. (5) *Ptol.* IV, 6. (6) D'*Anville*, l. c.

mée Bahr-el-Misselad (1). Cependant ni l'une ni l'autre de ces rivières ne saurait, comme Claudien le dit du *Gyr*, « reproduire l'image du Nil par l'abondance de ses » eaux (2). » Un auteur du troisième siècle, copiste de Ptolémée, regarde Gyr et Nigir comme deux noms du même fleuve (3). Au milieu de tant de contradictions, et dans une région encore aujourd'hui presque inconnue, l'audacieuse ignorance peut tout hasarder et décider de tout; la science modeste se résigne à douter.

L'Asie de Ptolémée offre trois points principaux : les côtes de l'Inde en deçà et au-delà du Gange, la route de la Sérique et la route de la mer Caspienne. Asie de Ptolémée.

Nous avons vu, dans un livre précédent, que Ptolémée connaissait en détail beaucoup de provinces, de villes, de rivières et de montagnes de l'Inde en-deçà du Gange; nous avons concilié ses principales notions avec celles que présentent Pline et le Périple de la mer Erythrée. Malgré l'exactitude de ces détails, Ptolémée a donné à l'Inde une configuration bizarre (4). Ayant, avec Eratosthènes, tracé toutes les côtes d'Asie, et par conséquent les embouchures de l'Indus, trop au sud (5), il donnait, à l'exemple de ses précédesseurs, une étendue démesurée à l'île de Taprobane ou Ceylan, soit qu'il ait faussement évalué les stades dont les premiers navigateurs s'étaient servis (6), soit qu'on ait long-tems confondu la presqu'île de Malabar et Coromandel avec l'île de Ceylan (7). L'Inde, resserrée par ces deux motifs, n'offrait plus rien de péninsulaire; cependant Ptolémée devait y placer les détails que de fréquentes navigations avaient fait connaître; il ne put trouver l'espace nécessaire qu'en donnant à la côte beaucoup plus de courbures et de saillies qu'elle n'en présente réellement. Configuration de l'Inde.

---

(1) Rennel, Géog. d'Herod. (2) *Claud.* Laud. Stilich. 253. « Simi'. ientitus gurgite Nilum. » (3) Μέγιστοι ἐστὶν ὁ τε Γειρ καὶ Νίγειρ. ·gathem. II, 10. (4) Voyez la *Carte du système de Ptolémée.* (5) *Strab.* XV, 723. *Gosselin*, Géog. analys. 29. (6) D'*Anville*, Aude l'Inde, p. 148. Eclairc. sur la carte de l'Inde, p. 109. ·n, Géogr. analys. 135, sqq.

Découvertes au-delà du Gange.

A ces erreurs raisonnées et systématiques succède, au-delà du Gange, un vague tâtonnement, semblable à celui qu'on aperçoit dans les premières cartes de l'Amérique. L'œil y cherche en vain des formes reconnaissables, et l'esprit, privé du secours de calculs et de mesures, se livre à diverses conjectures. Celle qui fait coïncider les relations anciennes et modernes, mérite la préférence, et c'est celle que nous allons exposer d'après M. Gosselin.

Deux faits principaux nous serviront de fanaux dans cette recherche. Ptolémée croyait que les extrémités de l'Asie à lui connues se dirigeaient au sud, et se confondaient avec une terre inconnue qui allait à l'ouest joindre l'Afrique (1). Ainsi, les [illegible] suivis par Ptolémée n'avaient point franchi la peninsule de Malaca, puisque dans ce cas ils auraient su que l'Asie, en remontant au nord, était terminée par un vaste Océan. Les géographes antérieurs à Ptolémée ont, à la vérité, circonscrit l'Asie, à l'est, par une mer qu'ils nommaient Océan oriental ; mais cet Océan n'avait aucun rapport avec les mers de la Chine ; ce n'était que le golfe de Bengale qui, par la manière très-défectueuse dont Eratosthènes et les géographes venus après lui avaient orienté l'Inde (2), se trouvait tout entier tourné à l'est. Pline et Mela s'expliquent clairement sur ce point, en disant : 1° que l'Inde était non-seulement bornée par l'Océan méridional, mais encore par l'Océan oriental (3) ; 2° que la Taprobane commençait à l'Océan oriental (4) ; 3° enfin, que la mer des Indes ne s'étendait que depuis l'Indus jusqu'au coude où commence la mer Orientale (5). Ce coude était le promontoire *Colis* ou *Coliacum* ; qui répond au cap Comorin d'aujourd'hui, après lequel la côte était censée remonter toujours au nord, et être baignée par l'Océan oriental, comme on le voit figuré dans la carte d'Eratosthènes (6) ; et c'est ce qui a [illegible], jusque vers

Opinions avant Ptolémée.

(1) *Ptolem.* VII, 5. (2) *Gosselin*, G[illegible] (3) [illegible] *Mela*, III, 7. *Plin.* VI, 21. (4) *Plin.* VI [illegible] (5) *Pomp. Mela*, III, 7. « Colis alterius partis angulus initiumq[illegible] ad meridi[illegible] Ganges, etc. » (D'après l'interponctuation de Gosselin.) *Pli*[illegible]
(6) Voyez l'atlas.

le tems de Ptolémée, que l'embouchure du Gange était tournée à l'orient, quoiqu'elle le soit au midi.

Dans l'un et l'autre système des anciens, les terres connues au-delà du Gange ne pouvaient donc avoir que peu d'étendue à l'est. Les détails suivans, donnés par M. Gosselin, confirmeront cette opinion.

Détails.

Après l'embouchure orientale du Gange, confondue avec celle de la rivière de Mégna, Ptolémée trace le fleuve *Lataméda* (1), qui répond à la rivière de Moréi. *Baracura-Emporium* se retrouve dans l'endroit nommé Barracoon, situé entre la rivière de Morée et celle de Curmfullée, qui est le *Tocosanna* de Ptolémée. La ville de *Lambra* peut répondre à Santatoli; et les rivières de Zajoo et de Dombac représentent les fleuves *Sadus* et *Temala*. Le promontoire *Temala*, qui répond au cap Botermango d'aujourd'hui, forme, dans Ptolémée, le commencement du golfe *Sabaracus*. A présent nous trouvons à la hauteur de Botermango un golfe qui reçoit la rivière d'Aracan, comme le Sabaracus reçoit le *Besynga*. La rivière d'Aracan se reconnaît encore pour être la Besynga, par le nom de Béting, que porte une petite île située à son embouchure. Au sud de ce golfe, la ville de Baraton répond à *Berabæ*: le petit cap qui vient après, et l'enfoncement de la côte où était située *Tacola*, se retrouvent dans la pointe de Négraïs.

Golfe Sabaracus.

Chersonèse d'Or.

Ce qui caractérise le plus la *Chersonèse d'Or* dans Ptolémée, est l'embouchure d'un grand fleuve qui vient s'y diviser en trois branches avant de se jeter dans la mer. Ces canaux ont paru si considérables que chacun d'eux portait le nom de fleuve; on les appelait *Chrysoana*, *Palandas* et *Attabas*. Ptolémée ne donne aucun nom à ce fleuve au-dessus de sa division, et il n'indique point le lieu de ses sources. Ce géographe n'avait aucune connaissance de l'intérieur de la contrée nommée *Lestarum Chorè* ou *Région des Brigands*; il n'y détermine la position d'aucun lieu; elle était habitée par un peuple barbare, chez lequel on

(1) Gosselin. VII, 2, 3.

évitait de passer : les Indiens que le commerce attirait chez les Sines, passaient au nord de ce pays.

Doanas, fleuve. Cette route rencontrait un fleuve considérable, nommé *Daona* ou *Doanas*, que Ptolémée conduit jusqu'à la ville du même nom qu'habitaient les *Daonæ*. De là jusqu'à son embouchure, le cours de ce fleuve n'étant appuyé d'aucune position intermédiaire, [illegible] est tracé au hasard. Il paraît être le même que celui qui vient se rendre dans la Chersonèse d'Or; et tous ces bras de fleuves, joints ensemble, peuvent représenter le Delta formé par la rivière d'Ava, partagée en trois bras principaux, [illegible] précisément comme les fleuves Chrysoana, Palandas et Attabas. Une assez bonne preuve que les deux fleuves de Ptolémée ne peuvent se rapporter qu'à la rivière d'Ava, c'est la position de la ville de *Daona*, sur le fleuve du même nom, puisque cette ville existe encore sur la rivière d'Ava, et se nomme actuellement *Dana-Plou*. Le fleuve même se nomme *Ken-Douen*, ou rivière Douen, nom peu éloigné de Doanas. Il est d'autant plus difficile de ne pas reconnaître la *Chersonèse d'Or* dans le *Delta* péninsulaire du fleuve d'Ava, que cette contrée seule, dans ces régions, possède, ou du moins exporte une assez grande abondance de métaux précieux pour donner naissance aux épithètes pompeuses dont on la décorait. Long-tems avant Ptolémée, on avait parlé d'une *île d'Or* (1), d'un pays où le sol était composé d'or et d'argent (2); les *Timules*, ou habitans de la côte de Coromandel, y naviguaient (3), et c'est d'eux que Ptolémée déclare tenir les vagues relations qu'il est obligé de suivre (4).

Ile Chryse.

Golfe Perimulus. L'extrémité du Delta du fleuve d'Ava, nommée aujourd'hui pointe de Bragu, représente le *grand promontoire* de Ptolémée, auprès duquel il place *Zaba*. Le *Perimulus Sinus* est une des petites baies formées par les embouchures orientales du fleuve; elle tirait son nom d'une ville nommée *Perimula*, située dans une île où l'on pêchait des perles (5).

(1) *Dion*. Perieg. v. 589. (2) *Plin*. VI, [illegible]. (3) Peripl. Mar. Erythr. in fine. (4) *Ptol*. I, 17. (5) *Plin*. IX, 35; *Ælian*. Hist. anim. [illegible] VI, [illegible]; *Tzetzes*, Chil. II, Hist. 375, v. 459.

On ne saurait admettre, avec M. d'Anville, que le *Perimulus Sinus* soit le détroit de Sincapura. Comment croire, en effet, que des navigateurs aient pu prendre un détroit pour un golfe, surtout lorsque, dans l'opinion de M. d'Anville, ils devaient passer par ce détroit, le suivre dans toute sa longueur, et en sortir pour arriver au grand promontoire (1)? D'ailleurs, on ne pouvait approcher le détroit de Sincapura sans avoir en même tems connaissance de Sumatra dans prés de deux tiers de son étendue. Il est cependant certain que Ptolémée n'a connu aucune grande île dans la mer des Indes, au-delà de Taprobane.

Opinion de d'Anville.

Plaçons-nous maintenant à la pointe de Bragu, où était autrefois Zabæ, et consultons la route que tenaient les navigateurs pour se rendre de cette échelle à *Catigara*, principal entrepôt du commerce des *Sines*. Marin de Tyr, qui avait rapporté les itinéraires dont Ptolémée a fait usage, disait que les navigateurs, en partant de Zabæ pour Catigara, dirigeaient leur route vers le midi, et encore plus vers leur gauche (2) : c'est-à-dire, qu'ils couraient dans une direction sud-est. Or, en partant de la pointe de Bragu, cette route mène directement à la côte occidentale du royaume de Sian ou Siam, qui doit par conséquent représenter le pays des Sines. Ce pays, suivant Marin, Ptolémée (3) et Marcien d'Héraclée (4), devait être terminé au nord par les Sères, au levant et au midi par des terres inconnues, et au couchant par la mer. Il est facile de voir que, dans tous les parages de l'Inde, la côte *occidentale* du royaume de Sian est la seule qui soit précisément orientée comme ce passage l'exige.

Route en pays des Sines

Il est étonnant qu'avant ces recherches de M. Gosselin on ne se soit pas aperçu qu'en plaçant les Sines au-delà des détroits de Malaca et de Sincapura, comme on l'a fait jusqu'aujourd'hui, c'était intervertir absolument le sens de ces passages; que c'était vouloir persuader que les anciens se trompaient sur la direction de leur route, jusqu'au point

Erreurs à cet égard.

(1) *D'Anville*, antiq. Géog. de l'Inde, 168, 169. (2) *Ptolem.* I, 14. (3) *Id.* VII, 3. (4) *Marc. Heracl.* in Geog. Græc. minor. I, 29.

de croire qu'ils naviguaient au sud-est en allant de Zabæ à Catigara, tandis qu'ils auraient couru réellement au nord; et que, dans leur manière d'orienter les pays, ils se trompaient encore jusqu'à prendre le couchant pour le levant, et le midi pour le septentrion, puisque [illegible] systèmes antérieurs à celui de M. Gosselin (1) [illegible] pays des Sines se trouverait terminé au levant par la mer, au lieu de l'être par des terres; au couchant pas des terres, au lieu de l'être par la mer; et que les terres inconnues qui [illegible] se trouver au midi seraient transportées dans le nord, et remplacées par le golfe de Sian et les mers [illegible]

Fleuve Senus. Ptolémée place dans le pays des Sines un grand fleuve sous le nom de *Senus*, dont il n'a point connu la source, mais qu'il savait descendre du nord pour former un coude vers le sud, et remonter ensuite pour se jeter dans la mer. Le cours de ce fleuve est parfaitement représenté par celui de la rivière Tena-Serim. Ce qui ajoute beaucoup à cette ressemblance, c'est que le Senus reçoit, dans la partie méridionale de son cours, le petit fleuve *Cotiaris*, qui est représenté encore par une petite rivière que le Tena-Serim reçoit dans une position correspondante. Peu après le confluent, le fleuve se divise pour former deux embouchures, que Ptolémée a excessivement écartées, mais qui n'en seront pas moins très-faciles à reconnaître.

Thinæ. C'est sur le Cotiaris que Ptolémée place l'ancienne ville de *Thinæ*, métropole de tout le pays des Sines. M. Gosselin pense que cette ville est la même que *Tena-Serim*, dont le nom est composé de deux mots qui, traduits littéralement, signifient *peuplade de Tena*. Mer [illegible] le port de Tena-Serim, représente *Catigara*, le port de T[illegible]. Cette place conserve encore sa célébrité; l'avant[illegible] de sa situation, et son port, qui passe pour un des plus [illegible] de l'Asie, avaient engagé l'ancienne compagnie fra[illegible] des Indes-Orientales à y établir un comptoir, qu'une r[illegible] révolution lui enleva peu [illegible]

(1) D'*Anville*, Mém. sur les limites [illegible] delà du Gange. *Acad. des Inscript.* XX[illegible] de l'Inde, 172.

tems après. L'analogie qu'on vient de remarquer entre ces deux villes est encore confirmée par le nom du pays même où elles sont situées ; car la dénomination moderne du royaume de Sian ou *Tsian*, comme disent les Malays, présente assez de conformité avec le nom de Sinæ, que ces peuples portaient autrefois. La dernière de ces observations n'avait point échappé à Isaac Vossius (1) ; mais il a eu tort d'en conclure que la ville de Sian devait représenter la capitale des Sines de Ptolémée, qu'il nomme indifféremment Sinæ ou Thinæ. Vossius n'a point fait attention que Thinæ était l'ancienne capitale de ces peuples ; que le nom de *Sina metropolis* est moderne par rapport à Ptolémée, et qu'il n'a été en usage qu'au commencement du sixième siècle. Le premier auteur qui en parle paraît être Etienne de Byzance (2), qui écrivait sous Anastase.. Sina metropolis.

C'est aussi de Sian que parle Edrisi, sous le nom de *Sinia Sinarum* (3), en la plaçant dans la partie orientale du pays des Sines ; tandis que, d'un autre côté, il indique la situation de *Caitaghora* (4) ou Catigara, ville d'un grand commerce, à l'embouchure d'un fleuve, sur la côte occidentale des Sines, baignée par la mer des Indes ; ce qui s'accorde parfaitement avec la position de Merghi. Cosmas, auteur du sixième siècle, est le premier qui ait su que *Tzinista*, c'est-à-dire le pays des Tzines, était borné à l'*est* par l'Océan (5) ; mais quand il parle de la ville *Tzinitza*, il en décrit la situation conformément à Ptolémée (6). M. Gosselin a encore remarqué que Thinæ ou Sinæ est toujours portée, dans le texte grec, à plusieurs degrés au nord de l'équateur, au lieu que, dans le texte latin, elle est toujours placée à trois degrés au midi de ce cercle ; on pourrait en conclure qu'on a constamment cherché à indiquer la position de deux villes différentes, et que Thinæ ou Tenasserim doit être regardée comme l'ancienne métropole des Tzinista.

(1) *Voss.* Observ. ad Mel. 324. (2) *Steph.* de Urb. voce *Sinæ.* (3) Geog. Nubiens. Clim. II, part. 10, p. 69, édit. de 1619. (4) Id. Clim. II, part. 9, p. 67. (5) *Cosm. Indopl.* XI, 337, ap. *Montfaucon.* (6) Id. II, 138.

Sines, tandis que *Sinæ* ou Sian serait une nouvelle ville devenue la capitale du pays dans des siècles postérieurs à celui de Ptolémée. Ce géographe rapporte (1) qu'à Thinæ, le plus long jour est de douze heures quarante-sept minutes trente secondes, et que le soleil passe deux fois l'année au zénith de cette ville, lorsqu'il est éloigné du tropique du Cancer de cinquante-huit degrés de l'écliptique. Ces deux observations, au lieu du placer Thinæ à trois degrés de l'équateur, s'accordent au contraire pour la fixer vers treize degrés trente minutes de latitude boréale, qui est celle de Tena-Serim, à un degré quarante-trois minutes près. Elles acheveraient donc de compléter les preuves de l'identité de ces deux villes ; mais les contradictions dont fourmillent les diverses éditions de Ptolémée jettent quelques doutes sur cet argument (2).

Observation astronomique.

La recherche de Thinæ nous a fait laisser de côté la description du grand golfe (*Magnus Sinus*), qui doit baigner une partie de la côte des Sines. On le reconnaît dans celui de Martaban. La plus intéressante des positions est celle du fleuve *Serus*, que Ptolémée place précisément dans le fond du golfe : ce fleuve répond à celui du Pégu : son nom indique qu'il descend de la *Sérique* ou du Thibet. La ville de *Tomara*, située sur sa rive gauche, près de son embouchure, se retrouve dans un lieu appelé Mararco. *Aspithra* doit être Martaban, située, comme elle, sur un fleuve peu considérable. Enfin, *Rhabana* et le fleuve *Ambastus* peuvent se rapporter à Tavay et à la rivière du même nom.

Magnus Sinus.

Nous avons reconnu plus haut le *Senus* et le *Cottaris* dans les deux rivières qui baignent les murs de Tena-Serim. Le reste de la côte, qu'on savait se diriger vers le midi, a fait naître l'idée qu'elle se prolongeait jusqu'en Afrique, où elle allait joindre le promontoire Prasum (3). Les auteurs modernes, qui ont placé les *Sines* chez les Chinois ou dans

Opinions sur le pays des Sines.

(1) *Ptolem.* VIII, 2. (2) *Goss.* Géogr. des Grecs [illegible] 145. not. (3) *Ptolem.* VII, 2, 5.

la Cochinchine, n'ont pas fait attention que, si les connaissances de Ptolémée s'étaient étendues jusque-là, jamais il n'aurait imaginé que cette côte retournât à l'occident pour former de la mer Erythrée un vaste bassin. Tous les renseignemens que les anciens auraient pu recueillir leur auraient indiqué au contraire que la côte remontait au nord sans interruption. Cette difficulté a été sentie par quelques géographes du seizième siècle, qui, prenant la presqu'île Malayenne pour la Chersonèse d'Or, se sont vus forcés de supposer à l'Asie une troisième presqu'île beaucoup plus grande que les deux autres, afin d'avoir une côte dirigée au midi, et tournée vers l'occident, qui leur représentât celles des Sines et de Ptolémée (1).

Un savant moderne, M. Mannert, ayant cherché Catigara dans l'île de Borneo, a supposé que les anciens avaient pris cette île pour une suite du continent, et la vaste mer de Chine pour un golfe (2). Ainsi, dès qu'on s'éloigne de l'explication donnée par M. Gosselin, on se trouve entraîné à des suppositions beaucoup plus téméraires que les siennes. Hypothèse de Mannert.

La plupart de ces méprises sont l'ouvrage des premiers Portugais qui ont parcouru la mer des Indes. Ayant cru reconnaître, dans le cap de Romania, le grand promontoire des anciens et l'emplacement qu'occupaient *Sabana* ou Zabæ, ils nommèrent le détroit voisin *Estreito Saboan*. Les commentateurs ont été trompés par ce nom et par celui de *Malei-Colon* chez Ptolémée, dans lequel on a voulu voir une allusion aux Malays, quoique *Malé* soit un nom générique pour les montagnes. De simples ressemblances des sons ont aussi fait *Jaba-Diu* ou l'île à Orge dans Java, et les îles *Maniolæ*, où un charme inconnu retenait tout vaisseau garni de clous de fer, dans l'île de Manille, dont le nom est très-moderne. Toutes les îles que Ptolémée indique dans ces parages sont de peu d'étendue; elles se retrouvent Iles Jaba-Diu et Maniola.

(1) Voyez les Cartes dans le Ptolémée de *Sylvanus*, 1511; dans l'édition de 1513 et 1520; dans celle de *Servet*, de 1535, etc. (2) *Mann.* V, p. 2, 12.

dans les îles Andaman, dan[s] l'archipel de Merghi; et dans les îles qui bordent la côte.

Intérieur de l'Asie.

Telles étaient les limites [des] découvertes que les anciens avaient faites dans le midi [de l'Asie. Ptolémée] nous offre encore quelques lumières nouvelles [sur] naissances dans l'intérieur [de] cette partie du monde. On avait de nouveau appris que [la] golfe de l'Océan septentrion[al] éloignée, puisque le Wolga [en] sources. En supprimant les [deux] cru que la Caspienne comm[e] conservé sa forme prolongée [vers] la partie orientale de la même mer, Ptolémée commet une erreur qu'Eratosthènes ni Strabon n'avaient pu commettre; c'est de porter au nord-est la côte de toute l'Hyrcanie, jusqu'au fleuve Polytimetus, quoiqu'elle dût aller directement au nord; ce qui aurait diminué la largeur de la mer de ce côté. Cette erreur tenait à des notions nouvelles, mais imparfaites, sur le lac Aral, qu'on croyait faire partie de la mer Caspienne. Par une conséquence nécessaire, les fleuves *Iaxartes* et *Oxus* étaient censés s'écouler dans cette mer.

Mer Caspienne.

Depuis les bords de l'Iaxartes au sud, et ceux du fleuve Rha ou Wolga à l'ouest, la *Scythie* s'étendait au nord jusqu'à des terres inconnues, et à l'est au-delà d'une chaîne de montagnes nommée *Imaüs*, partant de l'Inde et se dirigeant au nord; ayant dépassé cette chaîne, elle venait toucher à la *Sérique* (2). Si l'on cherche ces montagnes sur une carte moderne, on y verra les monts Belour et leur suite, les monts d'Eygour (3). Les nations les plus [remarquables] de la Scythie, en-deçà de l'Imaüs, étaient les [nombreuses] tribus des *Alains* et des *Massagètes*, vers [le] nord-est; les *Iaxartæ*, sur le fleuve du même [nom; les] *Comædi*, autour des sources de ce même fl[euve, et les] *Sacæ*, dans le canton de la Bucharie nommé [aujourd'hui]

Scythie.

Peuples scythiques.

(1) *Ptol.* Geogr. V, 12; VI, 14. (2) *Ptolem.* VI, 16 [et] Plin. VI, 17.

Sakita (1). Dans la Scythie au-delà de l'Imaüs, le point le plus reconnaissable est la *Casia regio*, dont le nom est resté à Cashgar (2). L'*Auzakitis regio* semble être le canton d'Acsou, au nord-est de Cashgar. On ne trouve aucune trace du nom des *Issedones* ou *Essedones* de la Scythie; on sait, par Hérodote, qu'ils demeurent vis-à-vis des Massagètes (3), et Ptolémée place ceux-ci au nord-est de Sacæ. On sait encore que ces peuples, vivant sur des chariots (ainsi que leur nom le dit), occupaient le même pays où les *Myrméces*, ou les fabuleuses fourmis indiennes, ramassaient des sables d'or (4). Ces circonstances semblent leur assigner leur demeure dans l'Igour et vers les monts d'Altay. Les *Chatæ Scythæ* ont été cherchés à Koten, dans la petite Bucharie; mais on pourrait aussi les placer dans une vallée de l'Imaüs, vers les sources de l'Indus, qui, selon des rapports modernes, prend son origine dans un pays nommé *Cathay*, c'est-à-dire le désert (5). Sans nous livrer à de plus longues recherches sur les tribus vagabondes nommées *Scythes d'Asie* (6), que nous croyons être les Tatares ou les Turcs du moyen âge; sans examiner si le lac de Tenghis, autrefois plus étendu, a pu offrir aux anciens l'image trompeuse d'un golfe de ce prétendu *Océan scythique*, sur les bords duquel Pline et Mela indiquent même des promontoires (7), tandis que Ptolémée, plus instruit, le remplace par une vaste étendue de *terres inconnues*, livrons-nous à la dernière recherche qui doit compléter l'histoire de la géographie ancienne; tâchons de fixer la position de la fameuse *Sérique*, le terme des découvertes des anciens du côté de l'orient.

Siége des Issedones.

Recherches sur la Serique.

« Les *Sères* demeurent au milieu des régions orientales » dont les Scythes et les Indiens occupent les deux extré- » mités; » voilà ce qu'assurent unanimement Pline et Mela (8). Or, puisque ces deux auteurs terminaient l'Asie un peu à l'est du Gange et un peu au nord de la mer Cas-

Indices donnés par Pline et Mela.

(1) *Asie*, d'Anville, première feuille. Asie, par *Wahl*, I, 417. (2) *Ptolem.* VI, 15. (3) *Herod.* I, 201. (4) *Ælian.* Hist. anim. III, 4. (5) *Wahl*, Indostan, II, 464, 474. *Tiefenthaler*, ib. (6) Les *Sasones*, dans l'Al. hash, les *Suebi* sur le Tshui, etc., etc. Voy. ci-après notre Description de la *Tartarie*. (7) *Plin.* VI, 17. *Mela*, III, 7. (8) *Plin.* l. c. *Mel.* I, 2.

pienne, qu'ils regardaient comme un golfe du prétendu Océan scythique et sérique, il reste évident qu'ils devaient placer les *Sères* dans le Thibet et les contrées voisines. Les détails donnés par Pline confirment cette explication. Après avoir nommé quatre rivières, *Psitaras*, *Hormil*, *Tanos* et *Cyrnabas*, qu'il dirige vers son [illegible] mais qui, dans la réalité, paraissent [illegible] rivières méridionales de la petite Bu[illegible] se perdent dans les sables du grand [illegible] les connaissances des anciens, P[illegible] les *Thyri*, les *Casiri* et les [illegible] principales nations de la Sérique. La première de ces tribus est placée par Ptolémée dans la Bactriane (1), où elle a laissé son nom à la contrée de Tocaristan, partie de la grande Bucharie. Les *Thyri* rappellent la ville de *Kaspatyros* d'Hérodote (2), située non loin de la contrée *Paktyika*, voisine de la Bactriane et de l'Inde. *Tyr* ou *Thyr* signifie, en persan, porte; *Kasp* est le nom générique des montagnes (3); *Thouran* est encore aujourd'hui le nom d'un district au nord de Candahar. Les *Casiri*, qui, selon Pline, pouvaient déjà être censés faire partie de l'Inde, sont probablement les *Caspiri* ou habitans de Kachmyre. D'après l'ensemble de ces positions, l'heureuse vallée des *Attacori*, garantie contre les frimas du nord et les vapeurs pestiférées du midi, doit être cherchée dans le royaume de Latac. Le nom même des Attacori paraît tenir à la langue sanscrite (4); et cette remarque, commune à la plupart des noms de la Sérique, concourt, avec tant d'autres circonstances, à placer ce pays près des sources de l'Indus et du Gan[illegible] ciens livres sanscrits nous dépeignent le pa[illegible] jour de l'abondance et de la félicité, le fameux [illegible] On peut même croire que la tradition sur la [illegible] Sères (6), portée à deux cents ans, ou du [illegible] vingt, avait été puisée dans les fables sacrée[illegible]

Tochari.

Thyri.

Caspiri.

Rapport des noms sériques avec le sanscrit.

(1) *Ptolem.* VI. (2) *Herod.* III, 102; IV, 44; [illegible] (3) *Wahl*, Indostan, II, 472, *not.* (4) *Attak*, défen[illegible] Indostan, II, 445, 511, etc. (6) *Dion. Perieg.* v. 7[illegible] *tot. mundi*, in Geog. Græc. minor. III, 1.

Il est probable que les *Cyrni*, Indiens dont Pline vante la longévité (1), demeuraient sur les bords du fleuve Cyrnabas, dans la Sérique, peut-être le Kiria de la petite Bucharie.

Les auteurs contemporains de Pline s'accordent parfaitement avec cet exposé. Denys le Periégète rapproche les Sères des Tochari; selon le Périple de la mer Erythrée, les marchandises de la Sérique arrivaient dans les ports de l'Inde par la route de Bactres, aussi-bien que par celle du Gange (2). Tous ces indices ne conviennent qu'au Thibet. D'autres témoignages.

Ptolémée ne diffère de ces auteurs qu'en apparence; ses longitudes, arbitrairement établies d'après un itinéraire de caravanes marchandes, portent la Sérique au milieu de l'Océan Pacifique. Une évaluation aussi évidemment fausse ne saurait mériter de longues discussions. Tenons-nous à ce que Ptolémée savait sur la position générale de la Sérique, et sur la marche des caravanes qui s'y rendaient. La Sérique, selon ce géographe (3), était bornée à l'est par des terres inconnues : ce n'était donc point la Chine, baignée à l'est par des mers. Au sud, les monts *Emondus* et *Ottorocorras* la séparaient de l'Inde; or, l'Emódus et l'Imaüs des anciens est la chaîne nommée Emod, Hema et Himmala par les Indiens modernes (4); le nom Ottorocorras est évidemment composé des mots sanscrits *Uttara-Curu*, qui signifient *pays du nord* (5), et ce nom reste encore, avec peu de changement, à la partie septentrionale du royaume d'Ascham (6). Ces circonstances fixent la position de la Sérique au nord de l'Inde. Quand nous aurons ajouté, d'après Ammien Marcellin, que les Sères étaient voisins de l'*Ariane* (7), c'est-à-dire de la partie orientale de la Perse, et que la Sérique était un plateau très-élevé, couronné de hautes montagnes et versant ses eaux de tous les côtés (8), il ne peut rester douteux que ce vaste pays n'ait compris le grand et le petit Thibet, avec Sérique de Ptolémée. Mont Ottorocorras. Sérique d'Ammien Marcellin.

(1) *Plin.* VII, 2. (2) Peripl. Mar. Eryth. 36. (3) *Ptolem.* I, 11; IV, 12. (4) *Wahl*, Indostan, II, 709. (5) *Wilford*, Asiatic Researches, VI, 491. (6) *Wahl*, 529—532, d'après les *Asiat. Research.* (7) *Amm. Marc.* XXIII, 6. (8) « Contra orientalem plagam *in orbis speciem* consertæ celso um aggerum summitates *ambiunt* Seras..... Hanc itaque *planitiem undiq. : pronâ declivitate præruptam*, etc., etc. » *Am. Marc.* ib.

une lisière de la petite Bucharie, le Kachmyre et quelques autres vallées des pays montagneux où naissent l'Indus et le Gange. Aussi, comme M. Gosselin l'a observé, un géographe du sixième siècle traite les Sères d'Indiens (1); et, dans le neuvième, un autre écrivain étend l'*Inde Sérique* depuis Bactres jusqu'à Palibothra (2).

Détails sur la Sérique.

Les peuples et les villes de la Sérique, selon Ammien et Ptolémée, se retrouvent dans les contrées que nous venons d'indiquer. Les *Tochari*, les *Attacori*, et quelques autres, nous sont déjà connus. *Asmira* paraît être Kachmyre; *Issedon* répond à Iscerdon ou Shekerdon, dans le petit Thibet. Une montagne à l'est de Kachmyre, nommée *Naubandh* (3), a donné son nom aux *Nabannæ* de Ptolémée (4). La ville de Serhind est la *Serinda*, où, selon Procope, les Grecs du Bas-Empire allaient chercher les vers à soie (5). Après une étendue des régions inconnues, les *Batæ* de Ptolémée, ou les *Betæ* d'Ammien, nous représentent le nom même du Thibet, composé de deux mots, *Ten*, pays, et *Bout*, le dieu Bhoudda, et prononcé *Tabathé* par quelques nations voisines (6). Au centre du Thibet proprement dit, existe encore, quoique aujourd'hui peu connue et presque déserte, la ville de *Sera*, à laquelle Ptolémée donne l'épithète *metropolis* ou la capitale (7). La contrée de *Daum*, au nord du Thibet central, répond aux *Damnæ* de Ptolémée. D'autres noms se retrouveront quand la petite Bucharie et le nord du Thibet seront mieux connus. Ces explications nouvelles ne nous permettent plus de conserver l'opinion de M. Gosselin sur les rivières de la Sérique. Dans l'hypothèse de ce savant, le fleuve *Oichardis*, venant des montagnes de la Scythie, répond à celui d'Yarkend; le *Bautis*, avec ses deux branches, représente la partie supérieure du Gange, dont le bras principal, parmi d'autres surnoms indiens, porte celui de *Badauti* (8)

Sera, la metropole.

Le fleuve Bautes.

sur l'Oichardis, il nous sem

(1) *Steph.* de Urb. in voce *Ser*
(3) Asiat. Research. VI, 521. (4)
Bell. Goth. IV, 17. (6) Geogr. bir
(7) *Gosselin*, Recherches sur la
(8) *Le Gentil*, cité par *Tiefenth*

n'est autre chose que le Bramapoutre, ou le grand fleuve du Thibet, nommé aussi le *fleuve de Bout* ou de Bhoudda.

La route des caravanes marchandes se reconnaît avec assez de certitude, surtout si on se rappelle le genre de commerce qu'elles avaient pour objet. La *matière sérique* était, selon toutes les probabilités, cette soie sauvage que, dans les pays au nord de l'Inde, l'aveugle industrie d'un insecte dépose sur les feuilles des mûriers (1). Pline, quoiqu'en la prenant pour un duvet naturel (2), la distingue pourtant du coton (3). Outre la matière sérique, il faut remarquer le *sericum*, étoffe de soie, probablement du genre de celles qu'on fait encore dans le royaume d'Asham, et que les femmes romaines dépeçaient fil par fil, afin d'en tisser de nouveau ces gazes transparentes sous lesquelles une matrone, vêtue sans être couverte, étalait en public tous ses charmes (4). L'île de Cos, où croissait une soie grossière (5), avait donné le modèle de ces étoffes, d'abord réservées aux seules courtisanes (6). Lorsque les guerres avec les Parthes eurent interrompu le commerce direct avec la Sérique, la soie redevint si rare, qu'on la payait au poids d'or (7). Des moines, envoyés par Justinien, apportèrent, des bords de l'Indus, ces vers précieux, devenus depuis une des richesses de l'Europe méridionale. Un autre objet du commerce de la Sérique, c'était de l'excellent fer (8); c'est encore une des meilleures productions des pays où naissent le Gange et l'Indus (9). Enfin, on tirait de la Sérique des pelleteries et des boules odorantes et aromatiques, nommées *malabathrum*; on a voulu y voir la feuille de bétel, nommée *tamalapatra* dans l'Indostan (10); nous croirions plutôt que c'était du musc du Thibet.

Commerce de la Sérique.

Soie, et étoffe de soie.

Malabathrum.

(1) *Tavernier*, II, p. 506. III, cap. 17. (Comp. *De Guignes*, Acad. des Inscr. XLVI, 534. (2) *Lanuginem* quæ in aliis gentium *lana* est. *Plin.* XVI. 24. (3) Voy. la Description du Cotonnier, *Plin.* XII, 10. « Lanigeræ arbores, *alio modo* quam Serum, etc. » *Dion.* Perieg. 757. *Pausan.* in Eliac. *Hesych.* *Suid.* in voce *Seres*. (4) *Plin.* VI, 17. *Seneca*, ep. 90. *Clem. Alex.* pæd. II, 10. (5) *Arist.* Hist. anim. V, 19. *Plin.* XI, 28. (6) *Cois* ubi pæne videre est ut nudam. *Horat.* (7) *Vopisc.* in Aurel. 45. (8) *Plin.* Hist. nat. LXXXIV, c. 14. (9) *Thevenot* et le *Kiatib-Tchélébi*, cités par *Gosselin*, Journal des Savans. (10) *Wahl*, Indostan, II, 774.

Route des caravanes.

Les caravanes marchandes de la Sérique, parties de Bactres ou Balk, remontaient chez les Comédi, près des sources de l'Iaxartes, se rendaient à Taschkend, qui est la *tour de pierre* de Ptolémée (1); passaient probablement par le défilé de Conghez, traversaient la région *Casia*, notre Cashgar; et de là, se dirigeant au sud-est, atteignaient la capitale des Sères, après une course de sept mois, employée sans doute à visiter le pays dans toutes les directions, et à ramasser partout de la soie et du *malabathrum*.

Les *Sères*, peuple doux, mais sauvage, fuyaient la société des autres nations, attendaient la visite des marchands étrangers, et échangeaient, sans leur adresser une parole, les produits de leur sol contre les métaux de l'Europe (2). Un semblable commerce suppose nécessairement un long séjour et des courses multipliées. C'est en voulant évaluer ces courses, que Marin et Ptolémée ont porté la Sérique beaucoup trop à l'est. Mais le seul fait positif de cet itinéraire, la marche au *sud-est* depuis Cashgar jusqu'à *Sera-Metropolis*, se joint à l'ensemble des preuves que nous avons apportées pour ne plus laisser de doute sur l'identité du Thibet et de la Sérique. C'est parmi ces Alpes de l'Asie et aux bords du grand désert de Shamo, qu'expirent les dernières clartés de la géographie ancienne.

Limites des connaissances des anciens.

Ce monde connu des Grecs et des Romains, ce monde ancien dont nous venons d'atteindre les extrêmes limites, va maintenant s'écrouler et disparaître à jamais. Les peuples barbares sont levés, le fer vengeur brille dans leurs mains; leurs hordes, que le courage rend innombrables, brûlent de détruire ces villes superbes dont nous avons cherché l'emplacement. Suivons par la pensée ces révolutions rapides qui, à chaque moment, font varier le tableau confus et sombre de la *géo*

(1) *Hager*, numismat. chino
rieg. 753. Schol.

LIVRE QUINZIÈME.

Suite de l'Histoire de la Géographie. Tableau des migrations des Peuples depuis l'an 500 *jusqu'à l'an* 900.

POUR bien développer l'immense série des changemens que subit la géographie pendant ces siècles, il faudrait des volumes. Nous tâcherons de resserrer ce vaste tableau sous un seul point de vue, en examinant la position de chaque peuple avant et après la grande migration ; et, d'abord, indiquons la marche générale de ces longues révolutions.

Exposé général.

L'*empire romain*, partagé entre les fils de Théodose, marche vers sa dissolution : l'occident devient tout entier la proie des barbares. L'Angleterre est abandonnée aux Saxons ; la Gaule est occupée par les Francs, l'Espagne par les Visigoths, l'Afrique par les Vandales ; Rome et l'Italie elle-même passent du joug des Hérules sous la domination des Ostrogoths. En vain l'*empire d'orient* reprend-il quelque vigueur sous Justinien ; en vain Bélisaire et Narsès délivrent-ils l'Italie et l'Afrique ; Constantinople ne jouit pas long-tems de ces conquêtes. L'Italie, négligée, tombe dans les mains des Lombards ; quelques provinces méridionales restent seules dans les mains des Grecs. Rome se jette enfin dans les bras de Charlemagne ; elle pose sur la tête du vainqueur des Lombards, des Saxons et des Sarrasins, la nouvelle couronne impériale d'occident. Ainsi cessèrent en l'an 800 les bouleversemens géographiques de l'Europe occidentale. Mais l'*orient* restait à cette époque dans un état indécis. Les nations gothiques et hunniques avaient dévasté ses provinces d'Europe ; les Bulgares, les Serviens, les Hongrois, les Valaques s'y fixèrent. La Perse envahissait les frontières orientales. L'empire, qui déjà se défendait faiblement contre cette double attaque, fut comme pris en flanc par un troisième ennemi : les Arabes s'emparèrent de presque toutes

les provinces d'Asie et d'Afrique ; mais leur inexpérience dans la guerre maritime et la position très-forte de Constantinople arrêtèrent leurs progrès.

Causes générales.

Ce débordement des peuples tour à tour conquis et conquérans, avait sans doute pour cause générale un accroissement de population dans le nord, peu proportionné aux moyens de subsistance que fournissait alors une terre mal cultivée. Mais, pour déterminer le mouvement presque simultané de tant de nations, il fallut une première impulsion. Elle fut donnée de deux points très-éloignés l'un de l'autre : du centre de l'Asie, la rage du désespoir précipitait l'immense foule des *Huns* de ruines en ruines ; du centre de la Scandinavie, un esprit audacieux et entreprenant conduisit un petit nombre de *Goths* de conquête en conquête ; le choc de ces deux nations ébranla l'empire romain, et en ouvrit les avenues ; tous les peuples barbares se jettent sur la riche proie qui venait de leur être indiquée ; ils arrachent, les uns aux autres, les lambeaux sanglans de l'Europe.

Les Huns.

La nation des Huns est connue des Chinois sous le nom de *Hiong-nu* (1). Elle habitait, deux siècles avant J.-C., au nord-est de la Chine, dans le pays actuel des Mongols et des Kalmouks. Les Huns étaient certainement de la même race que ces deux peuples ; leur portrait, tracé par un historien (2), le prouve. L'Europe vit avec autant d'indignation que d'effroi ces conquérans d'un extérieur ignoble, petits, trapus, ayant des cheveux rudes comme des crins, des nez difformes, et les os de la joue très-saillans. Des révolutions civiles et des guerres malheureuses déterminèrent une portion des Huns à émigrer vers l'occident. Ils s'étendaient, en l'an 300, jusque dans le pays actuel des Baschkirs, qu'on appela *grande Hunnie* ou *Hungarie*. Attaqués dans ce pays par d'autres nations asiatiques, ils envahirent, vers l'an 400, les contrées autour de la Palus-Méotide, où ils sub[illegible]

Leur portrait.

Grande Hunnie.

(1) *De Guignes*, Histoire des [illegible]
Gebhardi, Histoire de la Hongr[illegible]
(3) *Id.* ib. 2, 3. *Oros.* VII, 3[illegible]

corporèrent cette nombreuse nation, soumirent le royaume gothique en Pologne, pénétrèrent, selon quelques auteurs, jusqu'en Scandinavie (1). *Attila* tourne ses armes vers le midi : et l'occident, la Germanie, la Dacie, la Gaule, sont envahies ; les forces réunies des Francs, des Visigoths et des Romains arrêtent enfin, dans les plaines de Châlons, ce torrent dévastateur. Cependant, l'année suivante, Attila détruit Aquilée ; il aurait peut-être achevé la conquête de l'Europe, si une mort subite n'eût mis un terme à ses vastes projets. Son immense empire se dissout ; les Gépides et d'autres nations domptées secouent le joug ; les hordes hunniques, désunies, se réfugient vers les marais de la Méotide, comme les *Uturguri* (2) dans les antres du Caucase, comme les *Sabiri* (3), ou se fondent dans la masse des nations paisibles. Peut-être les Russes doivent-ils leur origine à un mélange des Huns avec des Slavons (4).

Empire d'Attila.

Uturguri.

Nous avons vu que les géographes anciens connaissaient des *Unni* sur les bords de la mer Caspienne, et des *Chuni* vers le milieu du cours du Borysthènes (5). C'était sans doute deux tribus de la grande nation hunnique. On ne saurait pas en affirmer autant à l'égard des Huns ou Hunes, établis dans la Frise et la Westphalie avant le cinquième ou sixième siècle (6). Les simples monumens qu'a laissés cette nation, et les traditions demi-fabuleuses des historiens islandais, ne fournissent que des lumières douteuses sur l'emplacement de cette *Petite Hunnia*, connue seulement des Francs et des Scandinaves.

Petite Hunnia.

Les *Goths* figurent, dans l'histoire de la grande migration, moins comme un peuple que comme une armée d'aventuriers. S'ils ont joué le premier rôle dans le bouleversement de l'empire romain, c'est parce que, les premiers,

Goths.

(1) Comp. *Graberg*, dans les *Annales des Voyages*, vol. IX, 236.

(2) *Lévêque*, Histoire de la Russie. (3) *Procop.* B. Goth. IV, 4, 5, 18. (4) *Théophan.*, Corp. Byzant. VI, 119. *Cedrenus*, VII, part. 2, p. 285. *Malala*. XXIV, 74. (5) Voyez ci-dessus, p. 119, 293. (6) Mémoires sur les Huns franciques, *Annal. des Voy.* VI, 347. *Graberg*, ib.

ils reçurent le choc de l'invasion hunnique; et, poussés hors de leurs possessions, leur proximité de la frontière romaine la plus faible et la plus récemment établie, leur ouvrit une route facile à de nouvelles conquêtes. Je ne discuterai point si, avec beaucoup d'autres peuples européens, les Goths sont venus de l'Asie. [illegible] sortis des environs du Tanaïs, à une époque [illegible] dans la nuit des siècles, ils aient [illegible] que les Sarmates pour aller [illegible] des nations gothiques ont [illegible] siècles avant J.-C.; puisque [illegible] trouva dans un [illegible] sauvages primitifs (1). Il est donc [illegible] de rejeter les traditions [illegible] pour le moins [illegible] comme l'histoire primitive des [illegible] qui, éclairées par les [illegible] Varron danois, [illegible] les saines règles de [illegible] avant J.-C. [illegible] continentaux sur les [illegible] *Reid-Gothland*, [illegible] de la Vistule et de l'[illegible] dans l'*Ey-Gothland*, [illegible] Scandinavie. Jornandes, [illegible] écrivains gothiques du [illegible] les Islandais sur le point principal [illegible] continentaux de la Scandinavie [illegible] les cantons et peuples [illegible] dire *W*[illegible] le distr[illegible]

Leur origine.

Gothie scandinave.

(1) V[illegible] Ier. vol. [illegible] IIIe. vol. [illegible] tions go[illegible] danois.) [illegible] *mann*, [illegible] Get. 6 seq.

Ragnarike, dans la Norwège méridionale, et encore d'autres dont il serait fastidieux de discuter la barbare orthographe (1). Ces noms, parvenus jusqu'aux oreilles de Jornandes, dans le sixième siècle, ont nécessairement dû être en usage long-tems auparavant; car les véritables noms des peuples barbares se répandent lentement. D'un autre côté, plusieurs de ces dénominations gothiques restent encore aux cantons qu'elles portaient il y a quinze siècles; preuves victorieuses de la véracité des auteurs copiés par Jornandes.

La Scandinavie, mieux connue par ses propres monumens historiques qu'aucune autre contrée du nord à cette époque, nous offre une image de toute l'Europe barbare. Un grand nombre de princes, qui tous prétendaient descendre d'Odin, dieu de la victoire; autant de royaumes que la nature y avait tracé de cantons; un peuple dont la valeur suppléait au nombre; des chefs dont le génie naturel renversait les combinaisons politiques et militaires d'un ennemi plus civilisé; des lois simples, mais sages; une grande concorde envers tout ennemi commun; enfin un enthousiasme exalté par la religion, et qui permettait aux chefs d'employer la totalité des hommes en état de porter les armes : tels étaient les avantages des peuples appelés barbares, et surtout des Goths, sur les Romains (2). C'était plus qu'il ne fallait pour vaincre les enfans dégénérés des Romulus et des Brutus. Mœurs des Goths.

Dans leur marche vers le midi, les Goths semblent avoir suivi le cours de la Vistule, et ensuite la chaîne des monts Carpathes. Ptolémée, qui connaissait en Scandinavie les *Gutæ*, nommés expressement Goths (3) par un auteur du cinquième siècle, place une nation gothique près de l'embouchure de la Vistule, sous le nom de *Gythones*; Pline et Tacite paraissent étendre leur pays jusqu'aux bords de l'Oder : le premier les nomme *Guttones*, le second *Gothones*; ces trois manières d'écrire le même nom représen- Leurs migrations. A. 100—580.

(1) *Strahl*, II, 159, 195. (2) Id. ibid. 138, 158. (3) *Moses Chorenensis*, Hist. arm. 342, 345, 198, 201, 263. Il suit *Pappus*, géographe alexandrin de l'an 400.

tent les trois manières dont les Scandinaves eux-mêmes le prononcent. Pline compte les Goths comme une tribu secondaire parmi les *Vandalii* ou Vandales; apparemment que ceux-ci formaient alors le peuple dominant. Les Goths de la Prusse étaient donc ou de faibles restes de l'ancienne migration de leur race, ou des colonies nouvellement établies. Les émigrations successives des Goths de la Scandinavie, divisés en *Ostrogoths* et *Westrogoths* ou Visigoths, donnèrent aux Goths de la Sarmatie de nouvelles forces et des chefs audacieux. Ils occupaient [illegible] contrées sur la Vistule; ils soumirent les Vandales et divers autres peuples, qui [illegible] considérés comme Goths (2). Une tribu gothique, les *Victofales*, combattit avec les Quades et les Marcomans contre Marc-Aurèle (3). Sous Caracalla, en 215, ils se trouvaient déjà au-delà des Carpathes, puisqu'ils firent la guerre aux Romains sur le Danube. Ils occupèrent probablement entre l'an 280 et 300, le pays des Bastarnes, situé sur le Dniester et le Pruth; car Lactance, en 300, parle d'un peuple chassé par les Goths, et recueilli par l'empereur Galerius (4). Or quel pouvait être ce peuple [illegible] environ vingt ans plus tôt, que l'empereur Probus [illegible] cent mille Bastarnes [illegible] dans la Thrace (5). Les Goths suivirent [illegible] les bords de la Vistule, et ensuite ceux du Dnieper, aussi bien que les *Hérules*, nation probablement gothique, [illegible] avec une flotte de cinq cents voiles, pour piller Byzance (6). Il

Confusion des Goths et des Scythes.

n'est pas étonnant que les Romains, se voyant attaqués par les Goths du côté [illegible] confondirent ces peuples tantôt avec les Gètes, tantôt avec les Scythes; [illegible] historiens de ces siècles de décadence [illegible] Pline et Ptolémée, [illegible]

(1) *Olympiod.* [illegible] 45. *Theophan.* [illegible] *tolin.* Marcus Antoninus [illegible] XVIII [illegible]

(4) *Lactant.* de mort. [illegible]

(6) *Synesius*, Corp. Byzant. [illegible]

Le grand *Hermanaric* monte sur le trône des Goths; il réunit sous ses lois toutes ces bandes guerrières qui étendaient leurs courses depuis la Baltique jusqu'au Danube, et depuis la Vistule jusqu'au-delà du Borysthène. Hermanaric tourna ses armes du côté du nord-est; il soumit les Æstiens, pêcheurs de l'ambre jaune; les *Coldas*, probablement en Courlande, autour de la ville de Koldiga (Goldingen); les *Mérens*, sur les bords du Merecz en Lithuanie; les *Mordensimnis*, et d'autres peuples dont les noms paraissent sarmatiques et finois (1). Mais un orage se formait dans les déserts de l'Asie; les Huns attaquent l'empire d'Hermanaric. Les Goths, qui formaient plutôt une armée qu'un *peuple*, ne purent résister aux hordes innombrables que vomissaient le Wolga et le Tanaïs. Ils succombèrent, A. 376. et l'Europe avec eux. Empire d'Hermanaric.

Dans ce grand naufrage, une partie des Goths se sauva dans une contrée nommée *Caucaland*, probablement le district de *Cacoenses* chez Ptolémée, et le *Cacawa* des cartes modernes, au sud de Hermanstadt en Transylvanie (2). Une autre troupe de Goths semble s'être réfugiée dans les montagnes au midi de Cracovie, où la plupart des noms de famille sont *gothiques* et non pas slavons (3). Un reste des Goths s'est maintenu long-tems en Prusse, sous le nom de *Gudiwari* ou *Withi-wari*, c'est-à-dire restes de Withi ou Goths (4). C'est pour cela que les Lithuaniens donnent encore aujourd'hui aux Prussiens le nom de *Gudaï*. Dispersion des Goths.

Le plus grand nombre des Goths se réfugia sur les terres des Romains. Les Ostrogoths obtinrent une nouvelle patrie en Pannonie. Le sage, le valeureux *Théodoric*, en 489, les conduisit à la conquête de l'Italie: il y joignit encore la Rhétie, la Norique, une partie de l'Illyrique, et, en Gaule, Ostrogoths.

(1) *Jornand.* Get. 23. (2) *Jornand.* Comp. *Timon*, imago antiq. Hungar II, c. 10, p. 30, add. 16, *Toppeltin*, Orig. Transyl. 24, 66, [illegible], c. (3) *Sarnicki*, Annal. Polon. lib. IV, cap. 5, ad calcem. *Sinngossi*, t. II, p. 961. (4) *Thunmann*, Recherches sur quelques peuples, etc. (en allemand), p. 37, 92.

la Provence. *Ravenne* devint la capitale de ce vaste état que les successeurs de Théodoric ne surent pas maintenir. Les Grecs du Bas-Empire se rendirent maîtres de l'Italie vers l'an 553.

Etat civil des Ostrogoths. Que ne m'est-il permis de m'arrêter quelques instans pour rendre un juste hommage à la grandeur morale d'un peuple vainqueur des vainqueurs de la terre. Nous aurions vu les Ostrogoths rétablir en Italie l'ordre civil et administratif, faire de nouveau respecter le sénat romain, élever ou restaurer plus de monumens [illegible] détruit, réprimer les [illegible], dessécher les marais, [illegible] se conduire de manière que le [illegible] Théodoric osa dire à ses sujets romains [illegible] à votre civilisation [illegible] savent combattre leurs [illegible] J'aurais encore peint cet [illegible] arbitre des rois et des peuples, [illegible] ses filles sur les trônes des Visigoths, des [illegible], des Thuringiens et des Vandales [illegible] le roi d'Hérules (3), et concevant [illegible] de la fédération européenne. Mais le plan [illegible] nous fait un devoir de [illegible] de suivre sans interruption [illegible].

Une partie des Goths [illegible] dans la Chersonèse [illegible] la fureur des Huns; les [illegible] sous le nom de Gothi *Tetraxitæ* [illegible] des quinzième et quinzième [illegible] des Goths en Crimée, et un [illegible] Cons-

---

(1) [illegible] III, 13, [illegible]

(2) *Cas*[illegible] Bell. Goth. [illegible] 5, 18. [illegible]

(3) *Pa*[illegible] *Bizari* [illegible]

tantinople des habitans de cette péninsule, qui parlaient un idiome décidément gothique (1). Les recherches des savans du Nord n'ayant été encouragées par aucun gouvernement, n'ont pu mettre en évidence si ce coin de terre cachait encore quelques traces du séjour des Goths (2)

Une branche des Ostrogoths, les *Gruthungi* étaient dispersés jusque dans l'intérieur de l'Asie mineure (3). Leur nom vient probablement de *Grud*, alliance (4); et ils formèrent peut-être la souche de la milice gothique, nommée dans le Bas-Empire les *Federati*. Gruthungi.

La Thrace était devenue l'asile des Visigoths pendant l'invasion hunnique. *Alaric*, chef d'une partie de la nation, marche en Italie vers l'an 400. Les Visigoths, sous *Ataulfe* (Adolphe), passent en Gaule et en Espagne. La Septimanie échangea son nom contre celui de *Gothie*, et cette dénomination laissa des traces jusque dans le treizième siècle (5). Toulouse fut long-temps la capitale des Visigoths; le roi *Eurich*, ou Eric, législateur de son peuple (6), étendit sa domination jusqu'aux bords de la Loire; mais sous son fils la bataille de Vouglé donna la Gaule aux Francs. En Espagne, le royaume des Suèves, qui renfermait la partie nord et ouest, fut conquis par les Visigoths, qui, à leur tour, sont défaits par les Arabes en 714. L'Espagne renaît ensuite sous son ancien nom, la *Catalogne* ou *Gothalanie* seule, dans son nom comme dans le génie et l'audace de ses habitans, conserve le souvenir des Goths et de leurs alliés et précurseurs les *Huns*. Visigoths. A. 400-714.

Ce dernier peuple, parti des environs du Caucase, ou, Alains.

(1) *Busbecq*, oper. 322—327, ep. 4. *Wachter*, Glossar. Svio-goth. I, proœm. 6, 7. Nonobstant *Beckmann*, Annales des Voy. IV, 37.
(2) *Suhm*, Histoire de Danemarck, I, 97. trad. allem. de *Grater*. not.
(3) *Claudian*. in *Eutrop*. II, v. 153—210, 576—578. (4) *Lagerbring*, Hist. de Suède, I, 555. Comp. *Suhm*, IV, 323. (5) *Valesii* notit. Gall. 15, 516. *Lindenbrog*. Cod. Leg. p. 1,408 *Rigord*. ap. *Du Chesne*, I. *Falcher*, ibid. IV, 820, etc., etc. (6) *Isidor*. Chron. p. 720, ap. *Grot*.

selon d'autres, des bords de l'Iaik, termina ses courses et son existence en Lusitanie. Ils étaient probablement de la race primitive des Goths, restée en Asie à une époque inconnue (1). Les anciens en connaissaient déjà des colonies sur le Borysthène (2). L'histoire du premier siècle de l'ère vulgaire les montre, d'un côté, voisins du Danube; de l'autre, maîtres des défilés du Caucase et [illegible] des Parthes (3). Dans le quatrième siècle, ils [illegible] constamment voisins et alliés des Goths (4). Cependant tous les historiens byzantins [illegible] le nom d'*Alains* [illegible] siècle [illegible] de [illegible] autres, [illegible] à deux nations [illegible] dans la grande [illegible] les

Vandales. *Suèves* et les [illegible] une nation [illegible] que furent depuis les [illegible] des Francs et des Saxons.

Suèves. Le nom même de [illegible] qui, en partie, [illegible] les Alains [illegible] la haute Souabe, tandis que les *Quades* [illegible] les bords du Necker (5). [illegible] provinces soumises [illegible] la plupart des critiques [illegible] la chute des [illegible] celui d'Allemannia (6) [illegible] d'après l'opinion [illegible]

(1) [illegible]
3, p. [illegible]
en all. [illegible]
Ptolem. [illegible]
ed Vales. [illegible]
Comp. [illegible]
(6) *Joseph* [illegible]
Colchide. (7) [illegible]
Variar. IV, [illegible]
Turon. II, [illegible]

peut être vers les sources de l'Elbe (1). C'était du moins le siége des *Silingi*, tribu vandalique, nommée par Ptolémée. C'est sur le Danube, en Autriche et en Bavière, qu'on voit les Vandales se montrer tour à tour ennemis ou voisins tranquilles des Romains (2). La table de Peutinger les place en Bavière.

Les *Astingi*, tribu vandale, demeurèrent, comme vassaux, sujets des Romains, d'abord dans la Dace (3), ensuite en Pannonie (4). Les Alains, en suivant le cours du Danube, réunirent sous leurs drapeaux les tribus vandaliques et les Suèves; ces hordes ravagèrent la Gaule et l'Espagne vers l'an 407—410. Les Suèves se fixèrent dans la Gallice, où leur royaume, toujours resserré de plus en plus par les Visigoths, cessa d'exister en 585. Les Vandales occupèrent la Bétique, qui prit alors le nom de *Vandalicie*, d'où l'on a fait *Andalousie* (5) : conduits par le génie audacieux de l'infatigable Genséric, ils passèrent en Afrique et soumirent les côtes septentrionales de cette partie du monde; la mer Méditerranée même prit alors le nom de *Wendelsea*, mer des Vandales; la Sicile et la Sardaigne firent pendant quelque tems partie de leur royaume, qui s'écroula en 530, sous les coups de Bélisaire. Les Vandales, semblables aux Goths par leur haute stature, la blancheur éclatante de leur peau et la couleur blonde de leurs cheveux (6), se livrèrent en Afrique aux mêmes voluptés qui avaient affaibli la puissance romaine; l'or et la soie éclataient dans leurs vêtemens; ils partageaient leur tems entre les bains, les spectacles et l'amour; ils demeuraient dans ces beaux jardins ornés de jets d'eau et dont on attribue faussement l'origine aux Maures. Mais le tableau des cruautés exercées par ce peuple (7) doit ses plus sombres couleurs à la

Empire des Vandal

(1) *Schlœtzer*, Hist. univers. en all. XIII, p. 120. *Mannert*, Géograph. Pl. 400. (Nonobstant *Suhm*, IV, 498 sqq. (2) *Dio. Cass.* LXXII, 2, etc. *Dexipp.* excerpt. de leg. p. 12. (3) *Dio. Cass.* LXXI, [illegible] *Ma*[illegible] excerpt. de leg. p. 12. (4) *Jornand.* Get. 21. (5) *Rodric. Tolet.* Hispan. illust. II, 154, 156. (6) *Procop.* Bell. Vand. I, 2, 3. (7) *Victor Vitensis*, Historia persecut. Vandal.

haine religieuse qui animait les chrétiens orthodoxes contre les sectateurs d'Arius, au nombre desquels étaient les Vandales.

Burgundi. On ne saurait décider de quel point de la Germanie partirent les *Burgundi* ou *Bourguignons*, qui attaquèrent l'empire romain vers l'an 275. D'après l'opinion la plus généralement reçue, ils formèrent une tribu [illegible] vandalique, qui, des bords de la basse Vistule, [illegible] d'un côté vers la Pologne [illegible] centre de l'Allemagne (1). [illegible] Marcellin, qui les appelle [illegible] de Romains [illegible] par leur alliance [illegible] lors de leur séjour [illegible] extravagante, inventée [illegible] par les Celtomanes [illegible] à une époque [illegible] de tout témoignage historique [illegible] montrer jusqu'où la [illegible] faiseurs de systèmes. [illegible] les *Burgundiones* partirent des bords du Mein [illegible] et qu'ils s'établirent en Gaule [illegible].

Royaume de Bourgogne. Le premier royaume de *Bourgogne* renfermait, dans ses limites, la Bourgogne [illegible] la Suisse, le Valais, [illegible] même, pour quelque temps, [illegible] Provence. Il ne dura que de [illegible] dirent les maîtres.

Tout ce qui [illegible] est gothique, [illegible] *armianus* [illegible] le nom [illegible] peuples [illegible]

(1) [illegible] *Amm.* [illegible] *Bourgogne* [illegible] Séquanois, [illegible] ep. [illegible] etc. [illegible]

usages l'indique une origine différente. Nouvellement sortis des forêts du nord, ils conservaient un extérieur grossier ; leur taille était gigantesque ; ils aimaient l'oisiveté, le chant et la musique ; le beurre rance leur servait de pommade (1) ; et Théodoric, l'Ostrogoth, envoya au roi des Bourguignons un horloge, comme un objet propre à leur faire sentir les bienfaits de la civilisation (2) ; mais leurs lois équitables, quoique sévères, démontrent qu'ils avaient quelque raison de dire : Nous tenons à honneur d'être des barbares plutôt que des Romains (3). Usages des Bourguignons.

Combien de tribus connues, et même célèbres dans l'histoire, mais dont le géographe cherche en vain les traces fugitives sur cette terre qu'ils ont remplie du bruit de leurs exploits ! Le premier conquérant barbare qui osa s'asseoir au Capitole en souverain, le fameux Odoacer, fut chef des *Turcilinges* (4), des *Scyres* et les *Hérules* ; mais d'où venaient ces peuplades qui renversèrent le trône de l'occident ? Quand on voit le nom de *Turcæ* ou Turcs paraître chez Pline et Mela, où les critiques, il est vrai, prétendent y reconnaître une mauvaise copie du nom des *Tyrcæ* d'Hérodote (5) ; quand on réfléchit sur la position de ces peuples vers les sources de la Cama ou du *Rha* oriental ; quand enfin on se rappelle les Turcs qui, selon l'Edda, accompagnèrent Odin lors de son arrivée en Scandinavie (6), on serait tenté d'admettre une très-ancienne émigration de quelques familles tuniques ou tatares, vers le Nord de l'Europe. Le nom de Turcilinge, expliqué d'après l'analogie des langues gothiques, signifie descendant des Turcs. Les *Scyri* sont placés par Pline à côté des *Hirri*, au nord des Venedi, dans la Courlande et la Livonie actuelles ; ils paraissent à la fin du quatrième siècle, vers le bas Danube, Hérules. Turcilinges. Scyri.

(1) *Sidon. Apoll.* carm. XII, Epist. lib. VIII, 9, etc. (2) *Cassiod.* Variar., I, 45, 46. (3) Leg. Gundeb. ap. *Lindenbrog*, p. 266, 308, etc. *Mascou*, Hist. des All. I, 275 ; II, app. 1—15. (4) *Jornand.* in reb Get. 46. Hist. miscell. ap. *Muratori*, I, 99. *Paul. Diac.* I, 1. (5) *Plin.* VI, 7. *Mela*, I, 21. *Herod.* IV, 22. (6) *Snorr*, II, 69, 72 ; III, 87.

comme ennemis des Romains et vassaux des Huns (1). Un
An 282. grand nombre d'entre eux, tombés au pouvoir des Romains, furent répandus dans l'empire comme esclaves ou comme soldats (2). Leurs nombreuses hordes, après avoir eu des démêlés avec les Goths en Pannonie (3), osèrent demander aux Romains le tiers de toutes les terres d'Italie (4); unies aux Hérules, elles détrônèrent le dernier empereur d'Occident; mais leur puissance éphémère fit place à celle des Ostrogoths.

Origine des Hérules. Selon les témoignages peu nombreux que les historiens nous fournissent, les *Hérules*, chassés de Scandinavie par les Danois (5), paraissent avoir demeuré quelque temps dans le Mecklenbourg actuel, [illegible] Werle et dans le voisinage des *Varnes* ou Varins, dont la puissance, après avoir embrassé plusieurs contrées [illegible] depuis la Baltique et l'Oder jusque vers l'Elbe (6), s'écroula sous les coups des Francs (7). C'est ce qui indique la marche des Hérules soumis aux Romains, *lorsqu'ils envoyèrent à Thulé* pour chercher un roi [illegible] (7), les pays des
An 291. Slavons, des Varnes et des Danois. Les premières incursions de ces barbares [illegible] l'empire romain; [illegible], on les voit attaquer la Gaule conjointement avec les *Chaibons* ou Caibones, passer le détroit de Gibraltar, et ravager les côtes d'Italie (8); de là, leurs flottes nombreuses sortent du Dniester, [illegible], et portent le fer et la flamme sur les côtes de la Grèce (9). Quelque temps avant et après le [illegible] ils possédaient un établissement dans la haute Hongrie et la Moravie; ils paraissent [illegible] aux Thu-
An 495. ringiens (10), et de cette [illegible]

(1) [illegible]
Get[illegible]
(5) *Jornand.* [illegible]
484—[illegible]
Goth. II, 14 [illegible]
XX[illegible]
Gall[illegible]
sion. Vita[illegible] II, 3.

leur puissance et les obligèrent de se mettre à la solde de l'empire d'Orient.

L'exposé que nous venons de tracer des migrations des Hérules, ne satisfera pas toutes les opinions. Sans parler des systèmes extravagans, nous remarquerons l'hypothèse de ceux qui ont voulu retrouver les Heruli dans les *Hirri*, dont le nom est resté à la Hirrie en Estonie. Cette idée a pour elle le voisinage des Scyri, frères d'armes des Hérules (1). Une autre opinion plus hardie, et qui ne laisse pas de conserver un grand crédit, considère les Hérules comme une race très-étendue, à laquelle appartiendraient les Lettons ou Lithuaniens, les Samogitiens et les anciens Prussiens (2). On considère alors les Hérules de Mecklenbourg comme une colonie de cette race (3). Le seul fondement de cette hypothèse est une assertion de Lazius, qui a donné comme hérulique une version lithuanienne ou prussienne de l'oraison dominicale; mais comment savait-il que ce morceau était *hérulique*? quelle preuve en a-t-il fournie? Tous les noms propres des anciens Hérules, seuls restes authentiques de leur idiome, paraissent gothiques. Il faut convenir que cette tribu différait de toutes les autres par plusieurs caractères essentiels. Quelle rapidité dans leurs courses multipliées! D'autres ont franchi les monts et les mers avec la prestesse de l'aigle; les mouvemens des Hérules ressemblent à ceux de la foudre. Ils combattaient presque nus, comme les *Berserkes* des historiens islandais : leur bravoure ressemblait à la rage (4); très-peu nombreux, ils étaient pour la plupart du sang royal. Mais quelle férocité, quelle licence effrénée souille partout leurs victoires! Le Goth respecte les temples, les prêtres (5), le sénat; l'Hérule mas-

Opinions diverses sur les Hérules.

Portrait des Hérules.

(1) *Hartknoch*, ap. *Nettelbladt*, Fascic. rer. Curland. praef. 5, 3. Réfuté, *Suhm*, IV, 450. *Gralath*, Livonie prussienne, I, 431.

(2) *Heder* de linguâ Herulicâ, in Miscell. Berolin, III, 311. *Kolaczkowski*, Hist. Lithuan. I, 5. *Lelewel*, Essai sur les nations lithuaniennes (en polon.) (3) *Fehr*, res Mecklenburg. 16, 18, 46. Comp. *Franck*, le Mecklenbourg, I, 19, p. 155. (4) *Procop.* Bell. Pers. Vand. Goth. passim, etc. *Agathias*, etc. (5) *Procop.* B. Goth. II, 15, ...

sacre tout; point de pitié pour la vieillesse; point d'asile pour la pudeur. Entre eux, même férocité; les malades et les vieillards se font donner la mort au milieu d'une fête solennelle; la veuve termine ses jours en se suspendant à l'arbre qui ombrage le tombeau de son époux (1). Tous ces indices, en frappant un esprit [illegible] avec les histoires scandinaves, pourraient bien faire entrevoir dans les Hérules moins une nation qu'une réunion de princes et [illegible] obligés par un serment à vivre et mourir ensemble, les armes à la main. Leur nom, [illegible] signifiait, selon un auteur ancien, [illegible] (2), et paraît ainsi répondre mieux au mot [illegible], qu'à aucun de ceux que les étymologistes ont proposés en si grand nombre (3).

Rugiens. Les *Rugiens* présentent moins de matière à discussion. Cette tribu [illegible], qui, [illegible] les Goths, habitait des deux côtés de l'embouchure de l'Oder. Une île de la Baltique a conservé leur nom. [illegible] par les Goths, ils formèrent, de [illegible], un état sur les bords septentrionaux du Danube, [illegible] *Rugiland*, et qui probablement comprenait la Moravie et une partie de l'Autriche (4). Vaincus par les Hérules, ils trouvèrent en partie un asile chez les Ostrogoths; leur tribu, en ne se mêlant point aux autres [illegible], conserva quelque temps son nom (5).

Gépides. La [illegible] ges de la [illegible] mières [illegible] Vistule, et [illegible] (6), leur demeure [illegible]

(1) [illegible]
calc[illegible]
454 [illegible]
rapi[illegible]
prét[illegible]
La[illegible]
scri[illegible]
(5) [illegible]
hist[illegible]
Oc[illegible]

l'invasion des Huns ; tout est enveloppé d'épaisses ténèbres. Distingués par leur valeur parmi les peuples qu'Attila conduisit aux champs catalauniens, ils profitent de la faiblesse de ses enfans pour secouer le joug des Huns et pour repousser ces barbares vers les bords du Tanaïs. Maîtres des pays situés entre le Danube, la Theisse ou *Tisianus* (1) et la *Tausis*, fleuve inconnu, ils donnent à ces contrées, la Dace des Romains, le nom de *Gepidia* ; ils se répandent même en Pannonie, au-delà de la Theisse et du Danube (2), et reçoivent des Romains effrayés, sous forme de présent, un tribut annuel. Au bout d'un siècle, les Longobardi renversent la puissance des Gépides, et, après avoir d'abord partagé leur pays avec les Awares, en laissent bientôt la possession à cette nation asiatique. Gepidia.

Les peuples qui bouleversent la géographie du monde politique, laissent ordinairement plus de souvenirs bruyans que de monumens durables. Les royaumes fondés par les Goths ont brillé un moment, comme ces météores qui embrasent au loin la voûte des cieux. La géographie conserve les traces plus profondément marquées des *Alamannes*, des *Francs*, des *Bavarois*, des *Lombards*, des *Thuringiens*, des *Saxons* et *Frisons*, tous peuples germaniques.

Parlons d'abord des *Lombards*, parce qu'avec eux se termine, au moins pour plusieurs siècles, ce débordement des peuples septentrionaux, qui tour à tour changeaient la face de l'Italie. Les Lombards, originaires de la Scandinavie, selon leurs propres traditions, demeuraient, au premier siècle, parmi les nations suéviques de la Germanie. Dans le deuxième siècle, leur puissance, d'après Ptolémée, semblerait avoir, pendant quelques instans, atteint les bords du Rhin (3). Ils disparaissent de la Germanie ; mais il est presque impossible de les suivre dans leurs courses vagabondes aux pays inconnus de *Vurgundaib*, d'*Anthaib* et de *Banthaib* (4), noms bizarres dans lesquels on a cru retrouver Lombards.

(1) *Jornand.* Get. 17. (2) Géog. Ravenn. IV, 14. *Procop.* Bell. Vandal. I, 2. (3) Comp. ci-dessus, p. 110—236. *Mannert*, Germ. 218 sqq. (4) *Paul. Diac.* Hist. Longob. I, 13.

les Burgundiones, les Slavons-Antes et les Vandales (1). Il est d'autant moins permis de rejeter ces migrations comme fabuleuses, à l'exemple d'un grand philosophe et médiocre historien (2), que nous voyons avec certitude les Longobardes reparaître du côté de la haute Hongrie ou de l'Autriche. Avant l'an 500, nous les trouvons maîtres du Rugiland (3), dont nous venons d'indiquer la position; vainqueurs des Hérules, ils étendent leur domination sur une contrée

Le Feld. nommée *Feld*, c'est-à-dire plaine, et que les uns cherchent au nord de Vienne, et les autres au centre de la Hongrie. Un demi-siècle après, ils conquièrent la Pannonie sur les Gépides; en 568, ils entrent en Italie, et en soumettent successivement la partie supérieure avec la Toscane et [illegible] cen-

Royaume de Lombardie. trales jusqu'à Bénévent, [illegible] de Rome, l'exarchat de Ravenne et les extrémités [illegible] dans les mains des Grecs. L'Italie lombarde fut divisée en [illegible] de cinq *duchés*, dont les titres [illegible] perpétuels. Pavie était la capitale. Les ducs de Bénévent [illegible] jusqu'en 891, formèrent un état presque indépendant (4). On donnait au [illegible] le nom d'*Austrasie*, ou contrée orientale; celui [illegible] *Neustria* (5). Le

An 774. royaume des Lombards fut conquis par Charlemagne; mais il fut long-temps considéré comme un état à part (6); aussi le nom de la Lombardie a conservé jusqu'à nos jours son ancienne célébrité.

Nom des Longobardi. Nous ne pouvons pas nous arrêter pour discuter si le nom des Longobardi signifie des gens armés d'une longue *barde* ou hache, ou s'il a rapport au canton nommé la longue *Borde* [illegible] l'Elbe (7). [illegible] l'opinion [illegible] lon-

---

(1) Schmidt [illegible]
[illegible] 18. [illegible]
(3) [illegible] Bergom. 563 [illegible] Comp. [illegible] point. 341. [illegible]

gueur de leurs barbes (1). Nous n'entreprendrons pas de défendre leurs mœurs contre leurs ennemis les papes, qui les accusaient de sentir mauvais et d'avoir la lèpre (2); mais nous devons observer que leurs lois, leurs longs vêtemens de lin, le soin qu'ils prenaient de leurs cheveux, leur manière de combattre et les mots qui restent de leur idiome, en prouvant une grande ressemblance entre eux et les Anglo-Saxons (3), réfutent le rêve moderne qui leur donne la Finlande pour patrie. Leurs usages.

La destruction du royaume des Lombards nous conduit à parler des *Francs*, de ce peuple qui a changé le nom de la riche et fertile Gaule. Plusieurs hypothèses ont été formées sur l'origine de ce peuple : on a voulu voir des Celtes, des Cimbres, et jusqu'à des Troyens venus d'Asie sous la conduite d'un fils d'Hector, inconnu à Homère. La seule opinion aujourd'hui admise par les historiens critiques, les regarde comme une *confédération* des nations connues au premier siècle sous le nom d'Istævons (4). Une tribu de Cattes, les *Marsingi* ou Mérovingiens, demeurant sur la Saale en Franconie, et qui en tiraient l'épithète de *Salii*, se trouva bientôt à la tête de cette ligue, dont la dénomination générale annonce le noble projet de vivre ou mourir libres. Par leur valeur, les Francs firent entrer successivement dans leur fédération tous les peuples depuis le Weser jusqu'au Rhin : voilà pourquoi l'on ne saurait fixer d'une manière positive les limites de la *Francia* primitive (5), nommée *teutonique* ou orientale; elle avoisinait, au sud, les Alemanni; à l'est, les Thuringiens, et au nord, les Saxons, ainsi que les Frisons. Unis aux Alemanni et aux Iuthunges, les Francs firent déjà, en l'an 260, une Francs. Mérovingiens. A. 260. France teutonique.

(1) *Isidor.* Orig. IX, 2. *Paul. Diac.* I, 2. *Wachter*, *Schilter*, etc. (2) *Stephan. Lapa* ap. *Murat.* Script. ital. III, part. 2, col. 109. (3) *Schilter*, Etymol. voce *Inveigle*. *Spelman*, Glossar. 362. *Wilkins*, Leg. Anglosax. (4) *Gatterer*, Hist. synchronist. 867. Comp. *Greg. Turon*. *Fredegar*, etc. (5) *Tabul. Peuting. Hieron.* Op. I, 246. *Cannis*, Collectio, II, 116; III, part. I, 175.

invasion dans la Gaule. A l'exemple des Saxons et d'accord avec ceux-ci, ils ravagèrent les côtes de l'Armorique; l'audace leur tint lieu de l'expérience des peuples navigateurs. On vit des Francs, amenés comme prisonniers sur les bords du Pont-Euxin, s'emparer de quelques bâtimens, parcourir la Méditerranée, en dévaster toutes les côtes, passer le détroit de Gibraltar, et, à travers l'Océan, retourner sur les côtes de la Batavie, dont une lisière appartenait à leur nation (1). Les Francs s'établirent dans la Gaule belgique vers l'an 437; leurs possessions s'étendaient jusqu'aux bords de la Somme : on ignore si la capitale de cette première *France gauloise* fut Cambrai, ou Arras, ou Tournai (2). Nous pensons qu'outre l'état gouverné par Clodion et par les princes de la dynastie mérovingienne, ou plutôt marvingienne (3), il exista beaucoup d'autres petits royaumes. Les nations germaniques, confédérées sous le nom de Francs, dûrent long-tems conserver leur gouvernement primitif, dans lequel chaque chef de tribu était plus ou moins souverain en proportion de sa puissance. Les conquêtes des Francs-Marvinges ou Saliens s'étendirent déjà, sous Childeric, jusqu'à Orléans et Angers (4); peut-être même *les îles des Saxons*, prises par ce roi, sont-elles les îles de la côte méridionale de Bretagne.

France gauloise.

La barbare politique de Clovis ou Chludwig créa la monarchie Franco-Gauloise. Par ses ordres, le fer assassin éteint les autres dynasties qui régnaient à Cologne, à Cambrai, au Mans, sur des états particuliers. La Gaule, encore romaine, ou les pays entre la Seine et la Loire, depuis Rennes et Nantes jusque vers Autun, passe sous les lois de Clovis; les Bretons même deviennent ses vassaux (5). Il soumet les *Alemanni*, et impose aux ducs

Empire de Clovis.

A. 486.

A. 496.

(1) *Eumen.* Panegyr. 19. (2) *Foncemagne*, Mém. sur l'é... royaume de France sous la première race, dans les *Mém. de l'... Inscr.* XII, 212, éd. in-12. (3) Voyez ci-dessus, p. 24... *Marvingi*, etc. (4) *Greg. Turon.* II, 18. (5) *Hard.* Collect. ... 20, 21.

des *Boiariens* ou Bavarois, un joug que ceux-ci secouaient dans toutes les occasions favorables (1). Aidé par le fanatisme religieux de ses peuples, cet infatigable conquérant se rend maître des états gaulois des Visigoths, qui A. 507. s'étendaient depuis la Loire jusqu'aux Pyrénées ; il ne leur laisse qu'une partie du Languedoc ou de la Septimanie, avec la Provence (2). Le royaume de Bourgogne, qui, en 517, s'étendait depuis Autun jusqu'au centre de l'Helvétie, et depuis le pied des Vosges jusqu'à Avignon, devint tributaire sous Clovis, et fut conquis, en 534, par ses trois fils (3). En 536, les Ostrogoths, pressés par Bélisaire, cèdent aux Francs la partie du royaume de Bourgogne située entre le Rhône et les Alpes, et qu'ils tenaient en dépôt, ainsi que la Provence. « Les rois germains, dit Procope, voient aujourd'hui les jeux de la Grèce et de Rome dans le cirque d'Arles ». Les *Vascones* ou Gascons, Les Gascons. maîtres pour quelque tems de la Novempopulanie, qui prit leur nom, furent soumis en 630 ; et environ un siècle plus tard, Charles-Martel enlève la Septimanie aux Sarrasins, qui venaient de subjuguer les Visigoths. Du côté de la Germanie, la conquête de la Thuringe (4) avait été le fruit d'une seule bataille, gagnée en 530 ou 531 ; les intrépides Frisons même succombèrent vers la fin du septième siècle ; la Saxe seule, tour à tour soumise ou libre, échappait encore au joug des Francs.

Le peuple qui bouleversait l'Europe éprouvait dans son intérieur tous les maux qu'il répandait au dehors. Les Francs Mœurs des Mérovingiens. unirent de bonne heure à la férocité des nations barbares la corruption la plus profonde. Du moins, c'est sous ces couleurs que l'histoire nous présente la cour des Mérovingiens. Tous les vices s'assirent tour à tour sur le trône que Clovis leur avait légué ; l'assassinat, le parricide, l'adultère

(1) *Zierngibl*, Mém. sur les ducs bavarois avant Charlemagne, dans les *Mém. historiques de l'Académie* de Munich, t. I. (2) *Fonemagne*, t. 5. 225. (3) *Marius*, ap. *Duchesne*, I, 213. (4) *Bunau*, Histoire de l'Empire, II, 851.

et la guerre civile commencent ou terminent tous les règnes. Les partages de cette dynastie tirèrent de ces vices des princes un caractère particulier ; la méfiance leur imposa la

Leurs partages.

loi de mélanger tellement les lots, qu'aucun des copartageans ne possédât un vaste territoire contigu d'ailleurs, les usurpations continuelles faisaient varier d'un jour à l'autre les limites confuses de ces états mor celés. Il en résulte une impossibilité presque absolue de déterminer l'étendue des divers royaumes formés par les descendans de Clovis (1). Deux grandes divisions méritent notre attention. Les pays entre la Meuse et la Loire, portèrent le

Neustrie.

nom de *Neustrie*, nom formé par corruption de celui de *Westria*, ou partie occidentale. Dans les divers partages, les villes de Soissons, de Paris et d'Orléans en furent ordinairement les capitales. Metz fut le plus souvent la résidence des rois de l'*Austrasie* ou France orientale. Le sens de ces deux dénominations, changeant selon les tems, se restreignit de plus en plus ; la Neustrie finit par ne comprendre que la Normandie ; et le nom d'Austrasie, appliqué quelquefois à toute la *France teutonique* ancienne et nouvelle, fut borné à une partie de la Lorraine. Charlemagne, devenu roi de toute la France, en étend les frontières de l'Elbe à Bénévent, et de l'Ebre aux bords du Raab en Hongrie (2). Ce nouvel empire d'occident était partagé en gouvernemens, décorés du titre de duchés, de comtés et de marcgraviats. Mais les changemens géographiques postérieurs à Charlemagne seront exposés ailleurs.

Austrasie.

Charlemagne.

Saxons.

La ligue des nations comprises sous le nom de Saxons, et qui semble répondre aux anciens Ingævones, la Saxe primitive doit être cherchée dans le Holstein ; le canton des

Anglo-Saxons.

Anglo-Saxons ou l'Anglia, situé entre Flensbourg et Sleswik, semble marquer leur plus grande extension au nord (3). Déjà, dans le quatrième siècle, ils semblent avoir

(1) *Foncemagne*, l. c. 238—241. (2) *Had. Vales.* Notit. Gall. 372. *Merula*, Cosmographia, II, l. 3, p. 482. (3) *Suhm.* II, 277 sqq. V, ch. I, etc., etc.

étés maîtres des parties septentrionales des cercles modernes de Basse-Saxe et de Westphalie (1); et, comme les noms des anciennes tribus germaniques disparaissaient à cette époque, il est probable que dès-lors les dénominations d'*Ostphalie* et *Westphalie*, ou Saxe orientale et occidentale, devinrent usitées. Nous n'en avons des témoignages positifs que du siècle de Charlemagne (2). L'*Ostphalie* s'étendait du Weser à l'Elbe; elle comprenait aussi les conquêtes faites sur les Thuringiens; les pays que baignent le Weser, l'Ems et la Lippe, et que les possessions des Frisons empêchaient d'atteindre la mer, formaient la *Westphalie*, dont les parties les plus basses portaient le nom d'*Engrie*, sans doute le même que celui des *Angrivariens*, tribu déjà connue de Tacite. Le *Nord-Albingia* ou le Holstein, est indiqué comme un *pagus* ou canton à part. Il est probable que les cantons nommés en allemand *gau*, formaient autant de petits états confédérés, et que la dénomination de *Phalie*, purement géographique, répond à celle de contrée (3). Les frontières entre les Saxons et les Francs varièrent selon la fortune des armes. Les Saxons, maîtres pendant quelque tems de la Batavie, et alliés des Frisons, devinrent, dans le troisième siècle, des pirates redoutables. Le nord entier, n'en doutons pas, fournissait déjà des renforts à ces hordes maritimes; les liaisons subséquentes des nations scandinaves et saxonnes le démontrent assez; lorsque les Bretons, abandonnés des légions romaines, cherchaient de nouveaux maîtres, la Saxe et la Chersonèse cimbrique leur en fournirent également. Les *Jutes* s'établissent les premiers dans une partie du Kent, en l'an 449. Les Saxons y fondent, en 477, l'état de *Sussex* ou

Ostphalie, Westphalie.

Engrie.

Nord-Albingia.

(1) *Zosim*, III, p. 24, 252, in Corp. Byz. *Hieron.* in Euseb. Scaliger. p. 187. (2) *Capitul.* 787, ap. *Baluz.* I, 275, etc. (3) *Hickes.* Lit. t. I, in *Gramm. Island.* p. 77. *Fold*, terre. *Ostfold* et *Westfold*, en Norwège. Comp. les Etymologies de *Wachter*. Etymolog. in voce *Westphalia*. *Spelman*, Gloss. 210, 548. *Strodtmann*, idiot. Osnabr. 52. *Cluver* German. I, 35. *Schaten*, ann. Westphal. 421.

Saxe du sud; en 495, le *West-Sex*, et, en 5[illegible], l'*Essex*. On donnait à ces provinces le nom de Saxonie d'outre-mer.

A. 575. En 547, les *Angles* débarquent en Bernici[illegible] et fondent, plus tard, le royaume d'*Ostangle*. Le roya[illegible] de *Mercie* commence en 585. Ces états forment la fame[illegible] l'heptarchie des Anglo-Saxons : les princes élisaient ordi[illegible] prenaient entre eux un chef suprême qui portait le titre de monarque, tandis que les assemblées de la nation s'appel[illegible] *Witenagemot*. Les contrées situées à l'ouest de la [illegible]ne eurent alors le nom de *Pays des Galles*. Les Welch[illegible] ou Bretons anciens, qui s'y réfugièrent, ainsi que dans le Cornouailles, n'étaient pas des Celtes purs, mais un mélange des Celtes, des Belges et des descendans des Romains.

Heptarchie des Anglo-Saxons.

Thuringiens. Tous les peuples germaniques n'eurent pas des destins aussi tumultueux. Les *Thuringiens*, qui nous paraissent les *Teuriochæmæ* de Ptolémée, quoique des savans distingués y aient voulu voir la tribu visigothique nommée *Thervinges* (1), étendirent leurs possessions depuis les bords de l'Oder jusqu'au centre de la Germanie. Dans les quatrième et cinquième siècles, le royaume de Thuringe arrivait jusqu'aux bords du Danube, dans les environs de Ratisbonne (2). En l'an 531, les Saxons et les Francs se partagèrent la Thuringe; des peuplades slavonnes occupèrent les parties au-delà de l'Elbe. C'est alors que le nom de Franconie fut étendu à toutes les contrées sur le Mein, et que le haut Palatinat des modernes, devenu en partie une possession bavaroise, fut appelé *Nord-gau*. Les *Bavarois*, ou *Boiovarii*, qui s'étendaient jusqu'à l'Ens et aux Alpes, descendaient peut-être en partie des anciens *Boii*. La syllabe *var*, ajoutée au nom des *Boii*, paraît, dans quelques dialectes germaniques, avoir signifié *reste* ou descendant (3). Mais comme il ne s'est conservé en Bavière aucune trace

Bavarois.

(1) *Mascov*, Hist. des Allemands, II, app. 16—27. Voyez les réfutations : *Sagittarius*, de ant. stat. Thuring. 6, 8, 12, 23. *Suhm*, V, 137, etc. (2) Geog. Rav. IV, 25. *Gruper*. Orig. German. II, 314. (3) *Thunmann*, Recherches sur quelques peuples, 40, 41 (en all.)

d'une origine celtique, on se trouve dans l'alternative ou de nier que les Boii aient été de vrais Celtes, ou d'admettre que leurs descendans aient été en très-petit nombre. Peut-être le nom du pays, autrefois habité par des Celtes, passa-t-il aux nouveaux habitans venus de l'intérieur de la Germanie (1). Les Boiovarii, nommés déjà *Bawarii* par les Francs (2), restèrent indépendans tant que la fortune des Goths balança celle des Francs. Leurs rois, devenus vassaux des monarques français, dûrent se contenter du titre de ducs. Charlemagne réunit la Bavière à son empire. Les frontières de ce pays étaient la rivière de Lech à l'ouest (3), la ville de Botzen ou *Bauzanum* au midi (4), et le Danube au nord. La limite orientale variait avec la fortune des armes; Charlemagne l'étendit momentanément jusqu'à la rivière de Raab. La ligue des *Alemanni*, c'est-à-dire des hommes de toutes les tribus, se montra vers l'an 247; ils habitaient sur le Rhin, le Necker et le haut Danube; dans le quatrième siècle l'*Alemannia* s'étendit depuis la Thuringe jusqu'à Langres en Champagne (5). La bataille de Tolbiac rendit tous ces peuples vassaux des Francs. De leur nom, la Germanie entière a reçu le nom d'Allemagne, en français et en italien. L'histoire des Alemanni, traitée par des savans du premier ordre (6), offre encore des obscurités. On ignore si les *Suevi* formaient seulement une des tribus principales de la ligue, ou si tous ces peuples, appelés Alemanni par les étrangers, se nommaient eux-mêmes *Suevi*, ce dernier nom s'étant seul conservé dans le pays. On n'a pas encore expliqué l'origine des *Iuthungi*, que trois témoignages positifs représentent comme une grande nation, voisine des Quadi et des Sarmates, pouvant mettre sur pied trois cent mille cava-

Alemanni.

A. 496.

Iuthungi.

(1) *Mannert*, Germ. 449 sqq. 625 sqq. (2) Leg. Ripuar. tit. 28. (3) *Eginhard*, vit. Carol. II. Poeta Saxo ap. *Leibnitz*, I, 130. (4) *Paul. Diac.* II, 32. III, 9. V, 36. (5) *Athanarid.* ap. Geogr. Raven. IV, 26. (6) *Schœpflin*, Alemanniæ antiq. in ejusd. Comment. Histor. 172 sqq.

liers (1), tandis que beaucoup d'autres passag[illegible] non moins authentiques en font une tribu alémannique [illegible] voisine de la Rhétie (2), et qui paraît avoir très-long-t[illegible] conservé le culte d'Odin (3). C'est une énigme hist[illegible] phique dont on ne verra probablement jamais [illegible] solution certaine.

Frisons. Les *Frisons*, dont le nom indique un peu[illegible] des canaux, habitaient, du tems d'Auguste [illegible] dans la Hollande propre; ils se répandirent, dans les de[illegible] sième siècles, depuis l'Escaut jusqu'au We[illegible]. Ils prirent part à l'invasion de la Grande-Bretagne par les Saxons. Les
A. 689—754. Francs, sous Pepin et Charles-Martel, vainquirent et subjuguèrent cette nation, opiniâtrément attachée à sa liberté et au culte de ses ancêtres. Charlemagne leur ôta le droit d'être gouvernés par leurs propres rois. A l'occasion des
A. 804. guerres de ce monarque avec les Danois, plusieurs Frisons trouvèrent un asile dans les îles des côtes occidentales du Jutland. Dans toutes ces contrées, on retrouve encore les traces de leur idiome et de leurs mœurs (4). Dix-huit siècles ont vu le Rhin changer son cours, et l'Océan engloutir ses rivages; la nation frisonne est restée debout comme un monument historique, digne d'intéresser également les descendans des Francs, des Anglo-Saxons et des Scandinaves.

A l'est des peuples germaniques et gothiques, et quelquefois au milieu de ces derniers, nous trouvons dans le
Slavons. sixième siècle les vastes établissemens des *Slavons*, qu'on a voulu, sans aucun argument plausible, considérer comme une nation venue d'Asie pendant la grande migration. Il est aujourd'hui prouvé que les *Venedæ*, vers les rivages de

---

(1) *Dexippus*, in Corp. Byz. I, 5—9. Tabula Peuting. segm. 4. *Eumen.* Paneg. IV, 10. (2) *Amm. Marcel.* XVII, p. 96. Vales. not. p. 140. *Victor.* in Gallien. *Ambros.* Op. III, 106, ep. 27. *Prosp.* in Euseb. Scalig. 51. *Idat.* ib. 23. *Sidon. Apol.* carm. 7, v. 233 et 234. (3) *Jonas*, Vit. S. Columbani, c. 26. ap. *Bed.* III, 301. (4) *Wiarda*, Histoire de l'Ostfrise (en all.) introd. Comp. *Suhm*, V, 38, 68, etc., etc. *Sprengel*, Histoire d'Angleterre, p. 84.

la Baltique, les *Lygii* sur la Vistule, et les Daces ou Gètes au pied des monts Carpathes, forment la souche des Slavons (1); et si l'on peut varier sur le nombre d'anciens peuples qu'il faut compter dans cette famille, si l'on peut avec avantage disputer contre ceux qui y comprennent même les anciens Illyriens (2), du moins il ne nous semble plus permis de douter que les Slavons, aussi-bien que les Grecs, les Celtes, les Germains, n'aient habité l'Europe depuis un tems immémorial. Procope, le premier qui les ait nommés, étend leurs demeures depuis le Danube jusqu'aux terres des *Varnes*, peuple du Mecklenbourg. Jornandes, contemporain de Procope, comprend toutes les nations sous le nom de *Winidi* ou *Veneti*; il les distingue en trois grandes branches, les *Winidæ* proprement dits, les *Antes* et les *Slavini* (3). Procope ne connaît que les Antes et les Slavini. Mais ces auteurs se sont probablement trompés tous les deux, puisque, encore aujourd'hui, toutes les nations slavonnes, depuis la mer Adriatique jusqu'à la Baltique, et des bords de l'Elbe à ceux du Wolga, se donnent, d'un accord unanime, le nom diversement modifié de Slavons (4).

Division des Slavons.

Le grand bouleversement de l'Europe, en affranchissant les Slavons et Wendes du joug des Goths, leur donna occasion d'étendre leurs possessions à mesure que leur nombre augmenta. Les restes des Gètes, dont le nom a souvent été donné aux Slavons (5), en fuyant devant les armes de Trajan, contribuèrent sans doute à renforcer les nations sur la Vistule. Il paraît que dans le sixième siècle les Wendes demeuraient principalement au sud de la Bal-

(1) *Gratterer*, Disquisitio an populorum slavicorum originem à Getis sive Dacis liceat repetere, in *Comment. Soc Gotting.* vol. XI, p. 167. Tableau de la Pologne, par *Malte-Brun*, ch. 23. (2) *Dolci*, de linguâ illyricâ. Venise, 1754. (3) *Jorn.* Get. 5, 23. (4) *Slovenes*, chez Nestor, auteur russe de 1000—1056. *Slowinzi*, en servien, croate, et tous les dialectes illyriens. *Slovieni* dans le dialecte des Cassubes, en Poméranie; *Slovaki*, parmi les Slavons de Hongrie, etc., etc. *Adelung*, Mithridates, II. (5) *Voyez* l'Histoire de Bohême, par *Pubitschka*, I, 347.

tique, les Slaves vers les sources de la Vistule et de l'Oder; enfin les *Antes*, troisième branche de cette race, sur les bords du Dnieper et du Dniester. Ces Antes, qui, conjointement avec des Slaves établis en Moldavie, faisaient la guerre à l'empire grec, disparaissent de la scène de l'histoire; ils furent, sans doute en partie, anéantis par les hordes asiatiques (1), et en partie repoussés au sud du Danube, dans la Pannonie et l'Illyrie. C'est ici que nous voyons pour la première fois paraître les trois *tribus* de Slavons, dont la langue, plus rapprochée du russe que du polonais ou du bohême, prouve leur parenté avec les Slaves septentrionaux de Russie (2).

Disparition des Antes.

Émigration des Slavons en Illyrie.

Il est vrai qu'un empereur byzantin fait arriver les Slavons d'Illyrie, des bords de la Vistule et de l'Oder, où il place le pays de *Grande-Chrobatie*, patrie, selon lui, des Croates et [illegible] (3). Cette opinion prouve seulement que les Byzantins connaissaient ces peuples pour être Européens d'origine; mais quant aux Serbli, Sorabes ou Servien[illegible] de Lusace et de la Saxe, il est prouvé que leur idiome [illegible] parlé sur les bords du Dan[illegible]. A l'égard du nom de Chrobates, Horovates ou [illegible] est appellatif; il signifie *montagnards* (5), et peut par conséquent avoir été appliqué à des tribus absolument différentes entre elles. Quoi qu'il en soit, les Chrobates arrachèrent aux Awares, vers l'an 620, la *Dalmatie*, la *Croatie* et la *Bosnie* actuelles; d'autres tribus slavonnes donnèrent de l'existence et des noms aux petits états de *Carinthie* ou *Carantanum* (6), de *Carniole* (7), de *Zellia* ou le comté de Cilley, nommé aussi *Marche-Vénède* (8), l'*Esclavonie* proprement dite, et

Chrobates.

Carinthie, Carniole, etc.

(1) *Strittter*, Memor. popul. I, 739. (2) *Adelung*, Mithridates, II, 614, 639. (3) *Constant. Porphyrog.* de admin. imperio, c. 32. (4) *Adelung*, l. c. 634. (5) *Gebhardi*, Histoire de Bohême, dans l'Hist. Univ. all. LI, 289; LII, 356. (6) Carnuntum quod corruptè vocitant *Carentanum*. *Paul. Diac.* V, 22. *Carinthia* in Ann. Fuld. ad ann. 860. (7) *Carniola*, Sclavorum patria. *Paul. Diac.* VI, 521. (8) Sclavorum regio quæ *Zellia* vocatur. *Paul. Diac.* IV, 40.

de *Servie*. Mêlés aux anciens Illyriens, ils se répandirent même en Albanie et en Grèce. Nous ne chercherons point qu'il y a des raisons pour croire que plusieurs peuples slavons étaient établis dans ces régions long-tems avant la migration des peuples. Le nom slavon de *Carni*, peuple connu avant la naissance de J.-C., et qui occupait la Carniole (1), semble prouver que cette contrée n'a point changé d'habitans. Sans rien décider à cet égard, remarquons seulement que l'opinion de ceux qui considèrent les anciens Illyriens comme Slavons (2), se concilie facilement avec les argumens positifs qui nous font regarder la race slavonne comme également indigène des régions qu'arrose la Vistule. Servie.

Mais les grands établissemens des Slaves eurent lieu en Bohême, Pologne et Russie. Les *Tchechtes*, qui peuplèrent la Bohême, doivent à leur position géographique leur nom, qui signifie littéralement *ceux en avant*; la Bohême est en effet le plus occidental des grands états fondés par les Slavons (3). Les *Liaiches* ou Lèches fondèrent les divers duchés de Pologne, dont la Silésie fit partie jusqu'en 1163. Pourquoi chercher l'origine de ces Liaiches jusque parmi les Laziens de la mer Noire? Il est plus naturel de les reconnaître dans les *Lygiens*, que déjà Pline indique sur les bords de la Vistule. Tchechtes ou Bohêmes. Liaiches.

Les annales russes de Nestor semblent, à la vérité, placer les Liaiches, qu'il nomme aussi *Poliaines*, ou habitans des plaines, dans les environs de Kiew (4). Il se peut que les tribus Lygiennes aient été repoussées vers le Borysthène par les Goths et les Gépides; elles seront retournées dans leur ancienne patrie après la chute de l'empire d'Attila. D'autres tribus slavonnes semblent avoir toujours

(1) *Strab.* IV, 106. *Plin.* III, 20, etc. (2) *Mauro Orbini*, regio degli Slavi, p. 173. *Dolci*, de Illyricæ linguæ vetustate, 1754. *Id.* Epist. Zanetti confutata. *Katanisich*, specim. philog. geograph. Pannon. Agram. 1797. (3) *Dolinski*, Dissertation sur le nom de Tcheches. Prague, 1782. (4) *Nestor*, Edit. all. de Schlœtzer, p. 41.

rempli les pays sur la Vistule et l'Oder ; dès l'an 536, on voit les Francs attaquer deux états slavons, connus également des auteurs byzantins, la *Grande-Chrobatie* embrassait la Bohême, du nord en partie, la haute Silesie, et peut-être la haute Pologne. Les Avares subjuguèrent la Grande-Croatie ; mais *Samo*, particulier devenu riche et puissant par le commerce, délivra bientôt ses compatriotes du joug de ces barbares, et fonda, vers l'an 623, un grand empire slavon. Séduits par le nom de Croates, quelques historiens ont voulu circonscrire les exploits de Samo dans l'étroite sphère des régions illyriennes. Mais les *Wendes-Bisulciens*, ses premiers sujets, habitaient plutôt sur la Vistule, nommée *Bisula* par les Polonais, que dans le petit canton de la Marche-Vénitienne. Les *Belo-Croates* ou Croates blancs ne différaient probablement pas des habitans de la Grande-Croatie ; la proximité et l'homographe des Grecs bizantins leur faisaient confondre les deux noms slavons qui signifient *grand* et *blanc* (1). Après la mort de Samo, les Slavons formèrent un petit état (2), parmi lesquels la *Moravie* ou *Moravanie* devint une puissance respectable. Toute la Hongrie septentrionale faisait partie de ce royaume, qui, subjugué momentanément par Charlemagne, resserré, vers l'an 894, dans les bornes de la Moravie actuelle, devint, en 1029, une dépendance de la Bohême (3). Il est plus difficile de décider en quels lieux et à quelle époque a existé le royaume slavon nommé *Grande-Serblie* ou Servie. L'opinion la plus généralement reçue comprend sous ce nom une partie du royaume actuel de Saxe, depuis l'Oder jusqu'à la Saale, pays que les Slavons de Bohême appellent encore *Serbsko* (4), et où les armes de Charlemagne rencontrèrent si souvent une puissante nation slavonne ou wende, désignée dans les chroniques du tems sous le nom latinisé de *Sorabes*.

Grande Chrobatie.

Wendes-Bisulciens.

Royaume de Moravie.

Grande Serblie.

(1) *Beli* ou *Biely*, blanc, *weli*, grand, en grec βελι, qu'on prononce *weli*. (2) *Aimoin*, IV, c. 23. *Fredegar*, c. 48. (3) *Dobner*, Recherches critiques sur la Moravie, dans les *Mémoires d'une société des Particuliers*, publiés par M. de *Warms*, II, 202. (4) *Adelung*. Mithrid., II.

Les Wendes proprement dits se répandirent dans toutes les contrées où l'Oder et la Vistule roulent leurs flots vers la mer Baltique. Les *Lutzizes* ou *Leutieii* ont laissé leur nom à la Lusace ; ils étaient une des principales tribus de la nation appelée *Wilzes* par les Allemands, et *Welatabi* ou plutôt *Wladawi* dans leur propre langue (1). Ce nom exprime leur puissance, qui, surtout dans les septième et huitième siècles, s'étendait sur le Brandebourg, la Poméranie occidentale, et une partie du Mecklenbourg. L'Oder les séparait (2) des Poméraniens ou des *Po-morski*, c'est-à-dire peuples maritimes ; la rivière d'Harwel servait de limite entre eux et les Sorabes ou Serbes (3) : leur capitale s'appelait *Rhetra*. Une de leurs tribus, les *Ukerains*, a laissé son nom à la province d'*Uker-mark*, nom composé d'un mot slavon et d'un mot allemand qui tous les deux signifient frontière. Les *Obotrites*, nommés *Afdrède* dans la géographie d'Alfred, occupaient le Mecklenbourg ; leurs rois, dans le onzième siècle, eurent quelque célébrité. L'Elbe, appelé *Labe* en slavon, communiquait à une partie des Obotrites le surnom de *Po-labes* (4).

Lentiçii. Wilzes. Poméranie. Obotrites.

L'époque de la grande migration ne vit pas les nations sarmatiques de la Prusse et de la Lithuanie éprouver des révolutions assez bruyantes pour que l'histoire en dût conserver le souvenir. Les *Estiens* envoyèrent au grand Théodoric une ambassade chargée d'un présent en ambre jaune (5). Les Samogitiens ou *Szamaïtes* paraissent avoir conservé le nom général de Sarmates. Les *Galindæ* restèrent dans le canton de la Prusse qui porte leur nom. Les *Vidioarii* ou *Widivariens*, qui habitaient vers les embouchures de la Vistule, étaient plus probablement un reste des Goths. Mais passons ces régions obscures pour suivre dans l'est de l'Europe les migrations des Slavons. Deux nations de cette race avaient bâti, à une époque inconnue, l'une la ville de Kiow, sur le

Estiens, etc.

(1) *Jordan.* Orig. Slavic. part. III, p. 192. (2) *Adam. Brem.* 19. (3) *Buchholz*, Topog. anc. de Brandebourg, p. 11 et 12. (4) *Schwartz*, Géograph. de l'Allem. sept. 27, 34, 241, 289, etc. (5) *Jornandes.*

Dnieper; l'autre la cité de Novogorod, sur les bords du lac
Variégues. Ilmen. Vers l'an 850, des Scandinaves, nommés *Variégues*, et conduits par Rurik, devinrent les maîtres de l'état de Novogorod; mêlés avec les Slavons, ils fondèrent un peuple
Russes. connu depuis sous le nom de Russes (1). Les conquérans scandinaves, en suivant le cours du Borysthène, soumirent encore l'état de Kiow, et firent trembler jusqu'à Constantinople le bruit de leurs armes victorieuses. Cette course, plus rapide encore que celle des Goths, sert à nous donner une idée des migrations des peuples du Nord; c'étaient moins des migrations auxquelles le Nord n'aurait pas pu fournir, que des entreprises militaires dans lesquelles les nations, plus industrieuses et plus populeuses, fixées en Sarmatie, ouvraient une route facile aux audacieux enfans d'Odin.

Nations finnoises et turques. A l'est de ces vastes contrées où les Goths, les Huns, les Sarmates et les Slavons se combattaient, se croisaient ou se poursuivaient les uns les autres, demeuraient les restes des Scythes d'Europe, connus sous l'appellation moderne de nations finnoises. Les Lapons actuels des Lapons, des Finnois, des Permiens, des Tcheremisses et des autres nations comprises dans cette race, indiquent assez l'ancienne étendue des régions qu'ils occupèrent depuis la mer Glaciale jusqu'au Wolga et vers la mer Caspienne. Au sud-est des nations finnoises, vers le lac Aral et au pied du mont Altaï, demeuraient les *Turcs*, et plus loin, vers le centre de l'Asie, les *Igours:* les uns et les autres, très-vraisemblablement, sont des restes des Scythes d'Asie. C'est de ce monde, presque inconnu aux Grecs et aux Romains, même à ceux de Byzance, que, dans le sixième siècle, on voit sortir un nouvel essaim de barbares, connus sous les noms de *Bulgares*, *Awares*, *Chazares*, *Ougres*, *Hongrois* et autres. Les savans n'ont pu s'accorder encore sur l'origine de ces hordes, qui probablement étaient un mélange de tribus finnoises et turques.

(1) *Muller*, Orig. gent. et nomin. Russor. dans *Gatterer*, Bibloth. hist. V, 283.

Les *Bulgares*, qui, selon les auteurs byzantins, seraient une branche des Ougres (1), mais qui offrent bien plus de traits de ressemblance avec les Turcs (2), tiraient sans doute leur nom du fleuve sur lequel ils habitaient originairement. Leur premier pays, ou la *Grande-Bulgarie*, était arrosé par le Wolga. On montre près de Kasan quelques restes de leur capitale. Ils demeurèrent ensuite sur le Kuban, et enfin sur le Danube, où ils subjuguèrent, vers l'an 500, les Slavons-Serviens établis sur le bas Danube. Soumis à leur tour par les Awares, ils s'affranchirent de ce joug en 635; leur empire comprit alors les *Cutturgores*, restes des Huns, établis vers les Palus-Méotides. La Bulgarie danubienne, démembrement de ce vaste état, se rendit long-tems redoutable à l'empire byzantin. Bulgares. Grande Bulgarie.

A côté des Bulgares on voit paraître les *Valaques*, Walaches ou Wlaches, mélange d'anciens Gètes ou Daces et de colons romains, comme le prouve leur langue, composée du slavon et du latin (3). Réfugiés dans les vallées du mont Hémus, ces peuples revinrent, par une suite d'événemens, dans leurs anciennes demeures, où, successivement esclaves de diverses nations, ils ne formèrent des états indépendans que dans le treizième siècle. D'autres restèrent au sud du Danube, et se disséminèrent jusque dans la Grèce. Valaques.

Les Awares, que Deguignes s'amuse à faire venir des confins de la Chine, paraissent plutôt être les *Aorsi* de la géographie ancienne. S'étant montrés d'abord comme ennemis des *Sabires*, peuples du Caucase, ils se portèrent sur le Danube, et pillèrent la Thrace en 474. Vainqueurs des Gépides, ils établirent, en 566, un royaume dans la Dacie et la Pannonie, d'où ils ravagèrent toute l'Allemagne méridionale; leur barbarie, ainsi que leur mélange avec quelques restes des hordes hunniques vivant dans le pays de *Hunnivar*, ou dans la Haute-Hongrie (4), les fit nommer *Huns-Awares*. Awares. Hunnivar.

(1) *Thunmann*, Hist. des peuples de l'est de l'Europe, p. 36. (2) *Engel*, Hist. univ. allem. XLIX, 252, 298. (3) *Thunmann*, Histoire des peuples, etc. p. 169. *Sulzer*, Dace transalpine, II, 161, etc. (4) *Jordanes*, Get. 53.

Il est certain que plusieurs auteurs du moyen âge les considèrent comme de vrais Huns (1) : mais comme les historiens byzantins assurent que les Awares parvenus en Europe n'étaient que des Ougres, autrefois sujets des vrais Awares (2), nous restons dans le doute et l'incertitude.

Empire des Huns-Awares. L'empire des Chagans, ou princes des Awares, s'étendait depuis la mer Adriatique jusqu'au Pont-Euxin ; il embrassait une grande partie du cours du Danube et de la Vistule. **A. 566–796.** Leurs courses s'étendaient jusqu'en Thuringe (3). Les richesses de vingt contrées étaient accumulées dans leurs *rings*, ou camps retranchés ; mais ce peuple brigand ne conserva pas long-tems sa funeste puissance. Très-affaiblie par les guerres avec les Bulgares, la *Hunnavarie* succomba sous les armes de Charlemagne, en 796, et, resserrée en Dacie, elle devint, dans le neuvième siècle, la proie des Moraviens et des Patzinakites.

Chazares. Les *Chazares*, nommés aussi *Ougres blancs* par les historiens byzantins, se montrèrent d'abord entre la mer Caspienne et la Palus-Méotide. Délivrés du joug passager des Huns et des Bulgares, ils étendirent leur domination jusqu'à la rivière de Theisse, et restèrent, pendant les septième et huitième siècles, la nation prépondérante dans cette partie du monde. Ennemis des Persans, et ensuite des Arabes, l'empire byzantin eut en eux de puissans alliés ; mais, vers l'an 884, les Patzinakites commencèrent à ébranler leur puissance (4). Le nom de *Chazaria* resta, jusque dans le douzième siècle, à la péninsule de la Tauride, aujourd'hui la Crimée.

Ougres ou Hongrois. Les *Ougres*, dont le nom s'écrit aussi *Hongrois*, *Onogures*, *Hunnugares* et *Unnogundures*, mais qui s'appelaient eux-mêmes *Magyar*, d'après la principale de leurs tribus (5),

(1) *Paul. Diac.* I, 27 ; II, 7. Geog. Ravenn. IV, 14. (2) *Theophyl.* VII, 8. (3) *Greg. Turon.* IV, 29. *Paul. Diac.* II, 10. IV, 12. (4) *Thunmann*, Hist. des peuples, p. 110. *Gebhardi*, Hist. univ. L, 368. *Pray*, diss. in Annal. Hunnor. diss. 4. *Stritter*, Memor. popul. III, etc. (5) *Fischer*, Dissert. de origin. Ungror. 110.

vivaient dans le cinquième siècle vers les sources du Wolga, dans une contrée qui conserva jusqu'au treizième siècle le nom de *Grande-Hongrie* (1). Ils s'approchèrent, dans les septième, huitième et neuvième siècles, des bords du Don et des Palus-Méotides; les ruines d'une ville nommée *Madchar* qui se trouvent dans les déserts au sud-ouest d'Astrakan, attestent leur séjour dans ces régions (2); mais il est incertain si c'est précisément ici qu'il faut chercher la contrée *Lebedias*, d'où, dans le neuvième siècle, ils sortirent pour se rapprocher des monts Carpathes, d'abord comme auxiliaires des Slavons-Moraviens contre les Allemands, et ensuite comme alliés d'Arnulphe, roi de Germanie, contre la Moravie. Ils finirent par s'emparer du vaste pays qui porte encore leur nom et d'où leurs hordes sanguinaires se précipitaient tantôt sur l'Allemagne et tantôt sur l'Italie. On les confondit avec les Awares, qu'on avait déjà confondus avec les Huns; mais comment le Hongrois à la taille élancée, à la mine noble et fière, serait-il le descendant de l'informe Hun ou Mongol? La langue hongroise, qui a quelques rapports avec le turc et les autres langues orientales (3), ressemble, par les caractères les plus essentiels, aux langues finnoises (4), et prouve ainsi que les Hongrois ont dû leur origine à un mélange de Turcs ou Tatars, et de Finnois.

Grande Hongrie.

Lebedias.

Ici se termine, du moins pour l'Europe et pour quelques siècles, cette immense série de hordes barbares qui, semblables aux nuages chargés de foudres qu'un vent impétueux roule les uns sur les autres, se sont précipitées des déserts du nord et de l'orient sur les fertiles régions de l'occident et du midi.

(1) *Bayer*, Geogr. Russiæ, p. 383. in Comment. acad. Petrop. tom. IX. *Abulgazi*, Hist. généal. p. 45, Constant. Porphyrog. etc. (2) *Busching*, Magasin histor. et géogr. V, 531, sqq. (3) *Beregszaszi*, sur la ressemblance de la langue hongroise avec celle de l'orient, 1797 (en all.) *Kalmr*, prodomus idiom. Scythico-Mogorico-Avarici, etc. Poson. 1770. (4) *Sainovicz*, Demonstratio idiom. Ungar. et Lappon. etc. Copenhague, 1770. *Ihre*. *Thunmann*. *Hager*, etc. *Gyarmathi* affinitas linguæ hungaricæ, etc. Gœt. 1799.

LIVRE SEIZIÈME.

Suite de l'Histoire de la Géographie. Décadence de cette science en Europe. Voyages, découvertes et ouvrages géographiques des Arabes. A. 700—1400.

Nous avons esquissé [illegible] les changemens géographiques dont la grande migration des peuples fut la source. Comment fixer les détails à une époque où la science géographique avait presque disparu sous les ruines du monde? La Géographie de Ptolémée, et le Voyage en Grèce, par *Pausanias*, qui florissait sous les Antonins, sont les derniers ouvrages dans lesquels brillent encore les lumières de la docte antiquité. Les *Itinéraires* dont nous avons déjà parlé (1), la *Table Peutingérienne* que nous avons également fait connaître, le dessin géographique du monde entier qui, encore dans le quatrième siècle, ornait les murs de l'école d'Autun (2) et quelques autres monumens semblables, prouvent sans doute le zèle avec lequel la géographie avait été cultivée, et le besoin qu'on en avait toujours; mais dans ces ouvrages et d'autres de la même époque, on n'aperçoit que peu de science. Nous devons quelque reconnaissance à des faiseurs d'abrégés, comme *Agathémère* et *Marcien d'Héraclée*, parce qu'ils nous ont conservé des fragmens des ouvrages perdus du premier et du deuxième siècles. *Festus Avienus*, froid imitateur des beaux vers de Denys le Périégète, a rendu, sans y penser, un service éminent à l'histoire critique de la géographie en nous conservant, dans son *Ora maritima*, quoique d'une manière très-confuse, les traditions des Carthaginois sur les voyages que leurs navigateurs avaient faits le long des côtes de l'Espagne,

Géographes postérieurs à Ptolémée.

Agathémère et Marcien.

Avienus.

(1) Liv. XV, 284—286. (2) *Eumen*, Pan[illegible]

des Gaules et d'Albion. La géographie d'Ethicus, conservée par *Orosius*, les diverses *notices des provinces* et d'autres ouvrages de nomenclature, malgré leur sécheresse et l'ignorance assez générale de leurs auteurs, nous fournissent des renseignemens utiles. Les dictionnaires géographiques de *Vibius Sequester* pour le monde romain, et d'*Eusèbe* pour les lieux nommés dans la Sainte-Écriture, ressemblent à nos dictionnaires modernes; ils ne sont ni exacts ni complets; celui d'*Etienne de Byzance*, beaucoup mieux fait, ne nous est parvenu que par extrait; mais si toute notre civilisation venait à s'éteindre par une nouvelle irruption des barbares, on conçoit que même un Vosgien, sauvé du naufrage de nos bibliothèques, intéresserait la dernière postérité.

Orose. Vibius. Etienne de Byzance.

Cosmas, moine égyptien, à qui ses voyages dans l'Ethiopie, appelée souvent Inde, avaient fait donner le surnom d'*Indopleustes*, nous a laissé le seul ouvrage original de toute cette époque. Sa *Topographie du Monde chrétien* offre beaucoup de détails que les naturalistes ont cherché à expliquer, et dont on trouvera quelques exemples dans la suite de cet ouvrage. Nous avons déjà cité ses notices sur le *Tzinistan* (1), et cette fameuse inscription qu'il avait copiée à Adulis en Ethiopie (2). Le système cosmographique de cet auteur du sixième siècle mérite peut-être autant d'attention que celui de Ptolémée; il considère la terre comme une vaste surface plane, entourée d'une muraille; le firmament comme une voûte appuyée sur cette muraille, et la succession des jours et des nuits comme l'effet d'une grande montagne placée au nord de la terre, et derrière laquelle le soleil se cache tous les soirs (3). Cosmas démontre très-bien que ces opinions étaient celles des plus anciens philosophes grecs; son système ne diffère de celui d'Homère que par la figure carrée qu'il assigne à la terre; ainsi, cette cosmographie, adoptée par beaucoup d'écrivains chrétiens, est un monument de la grande influence

Cosmas Indopleustes. Son système du monde.

(1) Ci-dessus, Liv. XV. (2) *Id.* Liv. IX, 155, 156. (3) *Cosmas*, ap. *Montfaucon.*

que la géographie poétique d'Homère eut sur les idées même des générations les plus éloignées.

A côté de la géographie ancienne qui expirait, nous voyons la géographie du moyen âge naître dans les ouvrages des écrivains sortis du sein des nations barbares. Moses de Chorène. *Chorenensis*, Arménien, composa, dans le cinquième siècle, un ouvrage géographique où l'on trouve plusieurs traits curieux sur les parties orientales de l'Asie (1). Un écrivain du sixième siècle, *Jornandes*, que plusieurs critiques prétendent nommer *Jordanis*, nous a transmis, dans le style le plus barbare, quelques renseignemens précieux sur les migrations des Goths et des Huns, ainsi que sur la géographie du nord et de l'est de l'Europe à cette époque. Sans lui, nous nous serions trouvés dans les ténèbres, mais les lumières qu'il nous fournit peuvent égarer ceux qui prétendraient lire un auteur goth de naissance sans avoir une connaissance des langues gothiques. A peu près dans le même tems, vivait *Paul Warnefrid* ou *Paulus Diaconus*, auteur d'une histoire des Lombards où le géographe ne découvre que peu d'indices. Un Goth, dont on a toujours ignoré le nom, et qu'on appelle communément le *géographe de Ravenne*, nous a laissé une description générale du monde connu dans le huitième siècle, description que nous avons déjà plusieurs fois citée. On est étonné du grand nombre de géographies perdues pour nous, et dont l'anonyme de Ravenne invoque le témoignage : ce sont *Castorius* et *Lollien*, Romains ; *Hylas* et *Sardonius*, Grecs ; *Aphrodision* et *Arsacius*, Persans, mais qui avaient écrit en grec un tableau de l'univers (2) ; *Ciacori* et *Blastasi*, Égyptiens, qui avaient voyagé au midi de la patrie (3) ; *Probus* et *Mellisso*, Africains ; *Aithanarid*, *Marcomir* et *Eldelwald*, Goths (4). C'est à tort qu'un savant illustre a prétendu voir, dans ces auteurs, des êtres imaginaires (5), les détails que donne le géographe de

Le Géographe de Ravenne.

(1) *Mos. Chor.* Historia Armena, acced. *Whistonii*. Lond. 1736. (2) Geog. Rav. (3) Id. III, 5. (4) Id. IV, 17. (5) *Wesseling*, Diatribe de Itinerar. archaeol.

Ravenne prouvent assez sa véracité ; mais son texte, très-corrompu, aurait besoin d'une révision (1). D'ailleurs nous n'en avons qu'un extrait, fait avec peu de soin par un Italien du quatorzième siècle, *Galateus*, qui probablement a puisé dans le grand ouvrage de l'anonyme une partie de la description qu'il a publiée de la Calabre.

Les pélerinages des chrétiens commencèrent déjà, dans le septième siècle, à ressusciter l'esprit observateur.

Pélerins. *Adaman* (2), abbé de Jona, composa une description de Jérusalem et des lieux saints, d'après ce que lui raconta saint Arculfe. Willibald, premier évêque d'Aichstedt, a laissé une relation détaillée de son pélerinage à la Terre-Sainte en 730 : il s'y rendit par l'Italie et l'île de Chypre (3). Il existe aussi une autre relation d'un moine français, nommé Bernard, inconnu d'ailleurs, faite en 870, et celle d'un voyage de Bâle à Constantinople (4), par Haiton. On cite même des cartes géographiques de ces siècles de barbarie : saint Gal, fondateur de la célèbre abbaye qui porte son nom, et qui vivait dans le septième siècle, en possédait une, qu'un historien de cette abbaye appelle *mappam subtili opere*, « carte d'un dessin élégant » (5). On connaît les trois tables d'argent de Charlemagne, sur lesquelles étaient représentées la terre entière (6), les villes de Rome et de Constantinople. Dans la guerre que son petit-fils Lothaire eut à soutenir contre ses frères, en 842, il mit en pièces la première de ces tables, qui était la plus grande, et en distribua les morceaux à ses soldats (7). Dans un commentaire manuscrit de l'Apocalypse, composé en 787, et qui est dans la bibliothèque de Turin, on trouve une carte très-curieuse

Cartes de cette époque.

Tables d'argent de Charlemagne.

(1) Anonymi Ravennæ de Geographia libri V, ex manus. Cod. reg. editi cum notis per *Placidum Porcheron*, 8°. Paris, 1688. Réimpression sans notes dans la deuxième édition de Pomponius Mela, par *Gronovius*. Leyde, 1721. *Frisch* explicatio verbor. obscur. Geog. Ravenn. in *Miscellan. Berolin*, tom. XIX. 191. (2) *Mabillon*, acta S. ordin. Benedicti, II, 502. (3) Id. ibid. 372—380. (4) Id. ibid. 455—473. (5) Radbert. de gestis abbat. sibus monast. S. Galli. c. 10. (6) *Eginhard*, edit. Colon. 1521, 4°. p. 41. (7) Annal. Bertin, in *Duchesne* scriptor. rer. Gallicar. T. III, ad annum 842, p. 199.

Idée d'une des cartes de ce tems.

qui représente toute la terre et peut servir à l'explication du géographe de Ravenne (1). Elle représente la terre comme un planisphère circulaire, composé de trois parties inégales. Au midi, l'Afrique est séparée par l'Océan d'une terre appelée la quatrième partie du monde, où est le séjour des Antipodes, et que la chaleur excessive empêche de visiter jusqu'à ce moment. Les quatre côtés de la terre sont chacun accompagnés de la figure d'un vent à qui souffle sur un soufflet, d'où il fait sortir de l'air, ainsi que d'une conque qu'il tient à la bouche. En haut, ou à l'orient, sont Adam et Ève avec l'arbre du fruit défendu et le serpent. A leur droite est l'Asie avec deux montagnes très-élevées, et ces mots : *Mons Caucasus, Armenia.* Il en sort le fleuve *Eusis*, et la mer dans laquelle il se jette forme un bras de l'Océan qui entoure la terre ; ce bras se joint à la Méditerranée et sépare l'Europe de l'Asie. Peut-être l'auteur a voulu désigner par-là l'union de la mer Caspienne avec l'Océan septentrional et la Méditerranée. Entre les montagnes est la Cappadoce, et au-dessous l'Asie mineure, la Calcédonie, la *Phrygie*, la Pamphilie ; plus loin un désert de sable au nord de ces pays, dont il est séparé par le fleuve Eusis. A peu près au milieu de la carte, on voit le mont Carmel, le mont Sinaï, *Ibrim*, peut-être Hébron, *Ascalones*, la Judée, la Babylonie. A la gauche d'Ève, est Sidon et le mont Liban, entourés du Jourdain ; puis la Mésopotamie et l'Antiochie entre les montagnes, avec cette inscription : *Mons Arabiæ.* A côté un fleuve, peut-être l'Euphrate, puis les mots *Abicusia ; Timisci, fixi campi de Sera.* Les Amazones ont dû avoir habité cette contrée. Dans les Indes on remarque l'île *Criza* et celle d'*Algure*, la *Chryse* et l'*Argyre* (2) des anciens. Vient ensuite un fleuve et une montagne sans nom. Plus loin, au-dessous de la mer Rouge, le Nil, avec cette inscription : « *D'autres auteurs* » *rapportent qu'il vient de montagnes très-éloignées, et* » *qu'il coule toujours sur un sable d'or*, qu'ensuite il se jette

(1) *Sprengel*, Histoire des découvertes géographiques, § 20, note c.
(2) *Aurea et argentea Regio.*

» *dans un très-grand lac par une embouchure étroite.* » L'Ethiopie est représentée sablonneuse et déserte. Dans le reste de l'Afrique, on n'a marqué que peu de fleuves et de montagnes, et au-dessous on lit : « *Garamantes, Baggi,* » *Getuli lacus, montes Atlanni, duo Alpes contra Are-* » *sibi, Tingi, Abecania, Gens* » (peut-être la ville de Gent, placée près de Tingi par le géographe de Ravenne). Dans la mer Atlantique, près de l'Afrique, on voit deux îles inconnues. L'Europe présente les villes et les pays qui suivent : « *Tascia* (Tuscia), *Roma, Salerna, Benebenti, Epirum,* » *Aquileja, Fluvius Eusis* (qui sort d'une montagne), » *Constantinopolis, Thessalonica, Macedonia, Germa-* » *nia, Ren. Fl. Danubii, Stolie, Sarmati.* » Suivent les mots : « *Hic caput Europæ, Rettacum canoricum.* » De l'autre côté, « *Dardania, Epirum, Apollin, Spoleti, Nia-* » *vraria.* » Un peu plus bas, les noms suivans : « *Suebi,* » *Francia, Gallia, Belgia, Gallia Lugdunensis, montes* » *Galliarum, Litania, Tolosa, Gallicia, Sancti Jacobi* » *Apostoli, Betica, Fluvius Tavus, Asturia, Cæsar Au-* » *gusta, Narbona.* » Au nord de cette côte : « *Tile insula,* » *Tancuses insula* (peut-être le Danemarck), *Bitania in-* » *sula, Scocia insula.* » Dans la mer d'Europe, outre sept îles inconnues, il y a *Coos insula, Samos insula, Sicin insula, Tascis, Corso insula.* Au-delà de l'Afrique, au midi, on lit ces mots : « Outre les trois parties du monde, il y en » a, au-delà de l'Océan, une quatrième, que l'extrême ar- » deur du soleil nous empêche de connaître, et sur les con- » fins de laquelle habitent les Antipodes fabuleux. (1) »

Abandonnons pour quelques momens l'Europe, devenue le siége de l'ignorance. D'autres peuples ont hérité du feu sacré de la science; d'autres parties du monde offrent un nouveau théâtre à l'esprit de découvertes. La géographie, qui, en Europe, paraissait prête à s'éteindre, est remise en honneur et cultivée avec succès par les Arabes. Ce peuple, dont le génie avait été réveillé par Mahomet, recula les

Les Arabes ressuscitent la géographie.

(1) *Pacii*, Catalog. Biblioth. Turin, I, 28.

bornes du monde connu, surtout en Asie et en Afrique. Dès leurs premières conquêtes, les califes ordonnèrent à leurs généraux de faire faire des descriptions géographiques des pays soumis (1). En 833, le calife Mamoun fit mesurer, par les trois frères Ben Schaker, un degré de latitude dans le désert de Sandgiar, entre Racca et Palmyre: cette mesure, répétée près de la ville de Kufa, servit à déterminer la grandeur de la terre (2). Long-tems avant Christophe Colomb, des aventuriers arabes, nommés les *Almagrurim*, firent voile de Lisbonne pour arriver aux terres occidentales au-delà de la mer Ténébreuse ou Atlantique. Nous examinerons plus loin ce voyage. La nation arabe fit des découvertes plus positives dans la mer des Indes et de la Chine. Deux observateurs zélés, *Wahad* et *Abuzeid* (3), parcoururent et décrivirent, depuis 851 jusqu'en 877, les pays les plus reculés de l'Asie, qui avaient échappé à la connaissance des anciens. On a long-tems douté de l'authenticité de leurs relations; mais de Guignes l'a parfaitement démontrée (4). Malheureusement le laps de tems, l'ignorance de la langue, et mille autres circonstances, nous ont fait perdre la plupart des monumens géographiques des Arabes. Nous ne connaissons plusieurs de leurs plus célèbres auteurs en cette partie, que comme Pythéas et Eratosthènes, c'est-à-dire par des citations d'autres écrivains qui mirent leurs ouvrages à profit, ou par des catalogues de manuscrits non imprimés (5), ou par des extraits que plusieurs savans en publient, et parmi lesquels on remarque ceux que les orientalistes français tirent des manuscrits de la bibliothèque de Paris (6). Il est à désirer que le savant et infatigable M. *Langlès* puisse achever la notice générale sur les géographes arabes, à la-

Auteurs Arabes.

(1) *Sprengel*, Histoire des découv. p. 181, et M. *Cantemir*, Histoire de l'Afrique, etc., etc. (2) *Massudi*, Notices et extraits, etc. I, 49. *Abulfeda*, Ann. moslemici, II, 241. (3) Ancienne relation des Indes et de la Chine, trad. de l'Arabe par Renaudot. (4) Notices et extraits, I, 156. (5) *Koelher*, Abulfedæ Tabula Syriæ, Leipz. 1766, in-8. *Casiri*, Bibliotheca arabico-hispanica, II, 2, etc. (6) Notices et extraits de la Bibliothèque du roi.

quelle il travaille. En attendant, les géographies arabes imprimées jusqu'à présent donnent une idée provisoire des connaissances étendues que ce peuple avait acquises ; mais ce que nous en possédons ayant été composé durant un période d'environ six cents ans, et la manière d'écrire des Arabes et des Orientaux, en général, étant contraire à une méthode chronologique exacte, le tableau de leurs connaissances géographiques ne saurait être tracé avec la précision que nous avons cherché à mettre dans celui de la géographie grecque et romaine. Indiquons d'abord les principaux auteurs arabes et persans, dont les ouvrages ont été extraits ou imprimés en entier et traduits.

Massudi, surnommé *Cothbeddin*, écrivait en 947, et mourut au Caire en 957. Il existe de lui, sous le titre de *La Prairie dorée et les mines de pierres précieuses*, une histoire générale des royaumes les plus connus des trois parties du monde. Il entre dans de grands détails géographiques, particulièrement à l'égard de l'Afrique, de l'Inde et de l'Asie moyenne (1). Massudi.

Le dixième siècle vit naître *Ibn-Haukal*, auteur d'une géographie intitulée *Kitaab Messaalek*, et dont nous avons une traduction anglaise, faite elle-même sur la traduction persane, et remplie d'erreurs graves (2). Grand voyageur et écrivain élégant, Ibn-Haukal a tracé des tableaux aussi instructifs qu'intéressans de tous les pays soumis à l'*Islam* ou la religion mahométane : le reste n'est traité que superficiellement, et la raison qu'en donne l'auteur n'est pas flatteuse pour les Européens de son siècle. « Quant aux pays » des Nazaréens (ou Chrétiens) et des Ethiopiens, je n'en » ferai, dit-il, qu'une mention légère, attendu que mon » amour inné pour la sagesse, la justice, la religion et les » gouvernemens réguliers, ne me laisse rien à louer ni à » citer chez ces nations. » Ibn Haukal.

(1) Notices et extraits, I, 1—67. (2) The oriental geography of *Ibn Haukal*, translated, etc. by *W. Ouseley*. Londres, 1800. Comp. *Wahl*, Éphémérides géogr. de Weymar, 1802, avril, mai et juin. *Silvestre de Sacy*, Mag. encyclopédique, etc.

L'Edrisi. Vers l'an 1153, le schérif *Al-Edrisi*, appelé communément le géographe de Nubie, composa, à la cour de Roger Ier, roi de Sicile, ses *Récréations géographiques* pour donner l'explication d'un globe terrestre, en argent, que ce prince avait fait faire, et qui pesait huit cents marcs.

L'ouvrage du schérif Al-Edrisi fut imprimé à Rome, en arabe, en 1592. Le président de Thou engagea deux maronites, Gabriel Sionita et Jean Besronita, à le traduire en latin : ce qu'ils firent sous le titre de *Geographia nubiensis* (1). Ces deux éditions ne sont que l'extrait d'un ouvrage plus considérable qui périt dans l'incendie de l'Escurial. Grew l'avait entier en Angleterre avec plusieurs cartes bien dessinées. Pococke en avait aussi deux exemplaires complets, qu'il avait apportés d'Egypte (2); il en a publié le chapitre qui traite de la Mecque (3). Casiri a aussi fait réimprimer ce fragment (4); mais c'est à l'immortelle université de Gœttingue que l'on doit la publication de l'ouvrage le plus savant qui ait paru sur ce géographe (5). Suivant les botanistes arabes, Edrisi traitait dans son ouvrage des plantes de chaque pays : son abréviateur a omis ces détails.

Edrisi était né à Ceuta, et, avant de composer sa géographie, avait étudié à Cordoue; il descendait d'une famille qui avait régné en Nubie ou en Egypte; de sorte que, quoi qu'en dise Casiri, ce n'est pas sans raison qu'on lui a donné le nom de géographe de Nubie (6).

Ibn al Ouardi. *Ibn al Ouardi* composa à Alep, en 1232, un ouvrage de géographie physique, intitulé *la Perle merveilleuse*. Il y a semé beaucoup de détails d'histoire des trois règnes de la nature. Il entre dans de grands détails sur l'Afrique, l'Arabie et la Syrie; mais il est très-succinct sur l'Europe, l'Inde et le nord de l'Asie. La bibliothèque de Paris possède neuf manuscrits de son ouvrage, auquel il avait joint une carte

(1) Paris, 1619, in-4°. (2) *Specimen historiæ Arabum*, [illegible] (3) Hudson, geogr. minor. T. II, p. 80. Commentar. de latis linguar. orient. p. 99. (4) *Casiri*, Bibliotheca escorial. arab. hispan. II, [illegible] (5) *Hartmann*, Africa Edris. Gœtt. 1791. Id. Hispania Edrisi, [illegible] 1803. (6) *Casiri*, l. c. 13. *Hartmann*, Africa.

générale de la terre, que de Guignes n'a pas fait insérer dans ses extraits de cet auteur (1); elle est conforme en bien des points à celle de Sanudo, qu'on voit dans Longars (2); ce qui prouve que les premiers géographes et dessinateurs de cartes, chez les chrétiens, copièrent les Arabes.

De Guignes a publié des extraits d'Ouardi, tirés des manuscrits de la bibliothèque de Paris. Antérieurement, Aurivillius, professeur à Upsal, y avait fait imprimer un essai de l'ouvrage de ce géographe (3); depuis, un savant de Lund en Scanie s'est occupé de le publier en entier (4).

Le géographe persan *Hamdoullah*, dont l'ouvrage, estimé par tous les orientalistes (5), va être publié par M. Langlès, vivait à peu près du tems d'Ibn al Ouardi. Le géographe persan.

Abulfeda, prince de Hamah en Syrie, est un écrivain célèbre chez les Arabes (6). Nous avons de lui le *Takwim al boldan;* c'est une description très-détaillée de la terre par tables rangées suivant les climats, avec les degrés de longitude et de latitude de chaque lieu; il ne fait cependant pas comme les autres géographes arabes, qui parlent des divers pays, de chaque climat, en allant de l'occident à l'orient; il décrit chaque contrée principale dans un chapitre séparé; et dans l'introduction il s'étend sur la géographie mathématique, les mers, les rivières et les montagnes les plus considérables du monde. Greaves avait eu l'intention de publier cet ouvrage, d'une importance majeure pour la géographie; il en fit un essai en insérant, dans la quatrième partie du recueil des petits géographes d'Hudson, la description du Chovaresm, du Mavaralnahr et de l'Arabie. Mais ayant prêté de l'argent au roi d'Angleterre, dans Abulfeda.

(1) Notices et extraits, II, 19. (2) A la fin de la seconde partie des *Gesta Dei per Francos*. (3) Particula ex op. cosmogr. *Ibn Alvardi*, etc. Upsal, 1742. *Michaelis*, Dissertat. ad philol. orient. Gotting. 1790. (4) *Hyland*, specim. oper. cosmograph. Ibnal Vardi. Lond. 1701—1800. Part. I—XX. (5) *Silvestre de Sacy*, Mém. sur diverses antiquités de la Perse. M. *Ouseley* le nomme *an admirable work*. (6) M. *Jourdain*, Notice biographique sur Aboulfeda, dans les *Annales des Voyages, de la Littérature et de la Géographie*.

le tems des troubles, il fut mis en prison par ordre du long parlement ; sa maison fut pillée, et sa traduction, qui était achevée, fut perdue, ainsi que l'original (1). Reiske a traduit l'ouvrage entier en latin, à l'exception de ce qui avait été déjà publié par Greaves et d'autres (2). Kœhler avait fait paraître la Syrie en 1766 (3) ; et Michaelis, l'Egypte, en 1776 (4), avec une version latine et un commentaire. La Syrie, étant la patrie d'Abulfeda, est le pays qu'il a le mieux décrit. Il donne aussi des renseignemens précieux sur les contrées voisines, comme l'Arabie, la Perse, l'Egypte et le *Magreb*, c'est-à-dire toute la côte septentrionale de l'Afrique. Ses notions sur le Turquestan ou la Tartarie et sur la Chine, n'offrent pas les détails auxquels on pourrait s'attendre d'après les fréquentes communications des Arabes avec ces pays. L'Europe chrétienne et les contrées de l'Afrique, habitées par les Nègres, lui ont paru peu dignes d'attention (5). Abulfeda compile plus qu'il n'analyse ; son esprit froid et rassis repoussait les fables. Son Histoire universelle, ou plutôt ses Annales des peuples mahométans, précédées d'une introduction générale (6), fournissent peu de lumières aux géographes.

El-Bakoui. *El-Bakoui*, qui a publié les *Merveilles de la toute-puissance sur la terre*, vivait à la fin du quatorzième siècle : une confusion dans le manuscrit parisien a fait changer son nom en *El-Yakouti* (7), quoique le véritable Yakouti, auteur d'un grand dictionnaire géographique, intitulé *Kitaab modschaan el boldaan* (8), ait vécu à la fin du douzième siècle. De Guignes a donné un ample extrait d'El-Bakoui (9).

Léon l'Africain. *Léon l'Africain*, auteur d'une description de l'Afrique, appartient presque à la géographie moderne. Il serait inutile

---

(1) *Renaudot*, Anc. relat. pref. 13. (2) Magasin géogr. de Busching, IV, p. 121—298 ; et V, p. 301—366. (3) Abulfedæ Tabula Syriæ. Leipzig, 1766, 8°, 2e édit. 1786. (4) Abulfedæ Ægyptus. Gotting. 1776. 8°. (5) *Michaelis*, Bibliothèque orientale (en allem.), I, p. 7[illegible]. (6) *Abulfeda*, Annales moslemici, arab. et latine, edid. *Adler*, [illegible] P. F. *Suhm*. Copenhague, 1790. (7) *Petis de la Croix*, *Renaudot*, etc. (8) *Wahl*, Asie occidentale, I, 183. Répertoire de littérat. orientale, II, 34 sqq. (9) Notices et extraits, II, 386—5[illegible].

de nommer d'autres géographes arabes moins célèbres et moins importans. Ignorant la langue dans laquelle ils ont composé leurs ouvrages, nous devons éviter de nous engager dans trop de détails; et ce n'est qu'en réclamant l'indulgence des orientalistes que nous tracerons le tableau des connaissances géographiques des Arabes.

Ignorance des Arabes à l'égard de l'Europe.

Ce peuple connut principalement les pays qui avaient embrassé la doctrine du Coran, et qui furent visités par leurs commerçans, ou vaincus par leurs armes. Cependant les contrées de l'Europe les plus reculées et les déserts de l'Asie au-delà de la mer Caspienne n'échappèrent pas entièrement à leurs regards; mais les notions isolées qu'on trouve dans leurs géographies sur quelques pays et villes, comme sur l'Irlande, sur Paris, capitale des Francs, sur l'Angleterre (*Antharcat*), sur le duché de Schleswig, la ville de Kiow et quelques autres endroits, font qu'on a peine à concevoir comment ils ont obtenu sur quelques points ces renseignemens précis, tandis qu'ils n'ont rien su du tout sur tant d'autres contrées voisines.

Afrique.

Les Arabes étant maîtres de la plus grande partie de l'Afrique, parcoururent cette partie du monde jusqu'aux environs de Sofala à l'orient, et jusqu'au-delà des bords du Niger dans l'intérieur; mais sur la côte occidentale leurs connaissances semblent s'être arrêtées vers le cap Blanc. Les six îles Fortunées des anciens étaient connues des Arabes sous le nom de *Chaledat* (1). Quelques auteurs s'en tenant aux plus grandes, n'en nomment que deux; savoir : *Lakus*, qui est sans doute Lancerote, et *Saali*, qui serait alors Forteventura. Les statues qui montraient du doigt l'occident, et qui figurent sur tant de cartes du moyen âge, se trouvent indiquées par les auteurs arabes dès le commencement du treizième siècle (2). Les peuples qui habitaient ces îles sont représentés sans barbe. Parmi les autres îles de la mer Occidentale ou Ténébreuse, les Arabes semblent avoir

Iles Chaledat.

Farisi, Africa, ed. Hartman, 310 sqq. (2) *Ibn al Vardi*. Not. et

connu Ténériffe avec sa célèbre montagne, sous le nom de *Chasaran*. D'autres terres se montrent dans un lointain obscur. L'île *Kulhan*, où les hommes ont des têtes semblables à celles des monstres marins (1), pourrait bien être la Calédonie. La terre de *Moustak*[illegible] remplie de serpens, rappelle l'*Ophiusa* des anciens navigateurs carthaginois : c'est peut-être l'Irlande. Il serait trop téméraire de voir dans les îles de Feroë dans celle de *Ganam*, c'est-à-dire des moutons. Cependant la signification est la même. Edrisi indique encore l'île de *Sahelia*, où l'on achète de l'ambre jaune, et celle de *Laka*, où il vient des bois odoriférans. En ne marquant aucune distance, les Arabes ont ouvert la porte à toutes les conjectures ; on n'a pas manqué de chercher ces îles en Amérique (2) ; on a même cité les frères *Almagrurim* comme ayant fait un voyage dans cette partie du monde avant l'an 1147. Ce fait mérite notre attention.

Îles fabuleuses.

Voyage des Almagrurim.

Huit habitans arabes de Lisbonne, auxquels on donna le nom d'*Almagrurim* ou *errans*, entreprirent un voyage pour découvrir les terres les plus reculées à l'occident ; ayant navigué onze jours à l'ouest et vingt-quatre au midi, ils trouvèrent plusieurs îles. L'une d'elles était très-riche en brebis qui avaient la chair si amère, qu'ils n'en purent pas manger. Une autre était habitée par des hommes qui leur dirent que l'Océan était encore navigable trente journées plus loin, mais qu'au-delà l'obscurité empêchait d'avancer. Le souvenir de leur voyage se conservait encore au tems d'Ouardi, par le nom d'une rue de Lisbonne qu'on avait appelée la rue des Almagrurim. La relation des pays qu'ils prétendaient avoir vus, pourrait s'appliquer à cette grande île hypothétique que plusieurs cartes, faites avant les découvertes de Christophe Colomb, placent à l'occident de l'Europe (3). Mais il est plus naturel d'admettre la réalité du voyage, et de croire que ces navigateurs auront visité les Canaries, puisqu'ils revinrent au port d'*Asfi* ou d'*Asafi*,

(1) *Edrisi*, ibid. 316. (2) *De Guignes*, [illegible]
(3) *Sprengel*, Hist. des découv. 20.

situé dans le *Magreb-el-aksa*, ou l'Afrique la plus occidentale (1).

Edrisi connaît les *Zanhagi*, tribu qui a donné son nom au fleuve Sénéga. Des documens du treizième siècle, conservés à Gênes, indiquent le *Rio do Ouro* sous le nom arabe de Wadimel (2). Il semble donc que les connaissances des Arabes ont dépassé le cap Boyador, qui arrêta si long-tems les Portugais. Côtes occidentales.

La géographie moderne n'offre pas des renseignemens postérieurs à ceux que donnent les Arabes sur la plus grande partie de la Nigritie. Ainsi, la discussion sur le *Nil des Nigres* ne saurait être séparée de la description de l'Afrique. Ce fleuve, que, selon la juste remarque de M. de Lalande, quelques auteurs arabes font couler à l'ouest, pourra très-bien un jour être retrouvé dans une rivière différente du Joliba ou notre Niger. La contrée *Meczara*, avec la ville, ou, selon d'autres, l'île d'*Oulil*, termine ici la géographie arabe à l'occident, comme le pays de *Lamlam* au midi. La Nigritie ou la *Belad-al-Soudan*, dont certains cantons s'appellent aussi *Belad-al-Tibr* (pays de l'or), renfermait les villes de *Tocrur*, *Sallah*, *Berassa*, *Gana*, célèbres par leur grand commerce, et qui peut-être fleurissent encore. Au nord de ces pays était le désert du Sahara, que les caravanes des habitans de *Vareclun* traversaient, ou sur les confins duquel elles se rendaient pour aller chercher l'or, les esclaves et l'ivoire du pays des nègres. Pays sur le Niger.

L'Afrique orientale, depuis l'Egypte jusqu'au cap Corientes, fut fréquentée par les Arabes dès le dixième siècle (3). Ils y établirent leur domination et leur religion. Les noms qu'ils donnèrent aux peuples de ces contrées sont les mêmes qu'ils portent aujourd'hui. Les villes de Mélinde, Mombaze et Sofala florissaient dès le douzième siècle (4). Afrique orientale.

(1) *Tychsen*, dans la Nouv. biblioth. orientale et exeget. VIII, 54 sqq. (2) *Graberg*, Annali di statistica, II, 290. Comp. *Walckenaer*, Ann. des Voyages de *Malte-Brun*, VII, 246 sqq. (3) *Renaudot*, Anc. relat. p. 55, 806. (4) *Edrisi*, ed. Hartm. 101, 113.

Les géographes arabes placent au-dessous de l'Egypte la Nubie, dont les habitans étaient très-recherchés pour esclaves (1). A ce pays confinait l'*Habac* ou l'Abyssinie, où l'on trouvait beaucoup de girafes, et qui était limitrophe du pays de l'or (2). Sur la même côte, plus au sud, était le pays de *Zindges* ou Zanguebar, où se trouvent les villes dont nous venons de parler, et d'autres encore célèbres par leur commerce (3). Avec le pays de *Sofala*, qui, outre l'or, produisait beaucoup de fer, se terminait l'Éthiopie connue des Arabes; car, pour la terre *Ouac-ouac*, plus reculée encore, on ne sait où la chercher. Les Arabes ne savaient pas que la mer *Herkend*, c'est-à-dire la mer entre l'Afrique et l'Inde, ne faisait qu'un tout avec la mer Atlantique; au contraire, quelques-uns de leurs géographes répètent les erreurs de Ptolémée sur l'adhérence des parties méridionales de l'Afrique et de l'Asie. Du moins Edrisi place près des îles de *Sanf* et de *Malai*, les plus reculées des Indes, une grande terre qui s'étendait de l'ouest à l'est, qui à l'ouest est unie à la côte de Zindge en Afrique, et au nord se prolongeait jusqu'aux côtes de *Sin*, c'est-à-dire, l'Inde au-delà du Gange (4).

Terre australe.

Les géographes arabes parlent de beaucoup d'îles de l'Océan indien. Il est certain que dès-lors Madagascar était fréquenté par les étrangers, ainsi que le prouvent d'anciennes colonies arabes qui y sont établies (5). Massudi dit (6) qu'à environ deux journées de navigation de Zanguebar, était l'île de *Phanbalu*, dont les habitans avaient embrassé la religion de Mahomet. Nous avons déjà fait remarquer la frappante ressemblance de ce nom avec celui de *Phébol*, grande île de la mer des Indes, connue du tems d'Aristote.

Madagascar.

L'île *Seranda*, évidemment le Serandib des Indiens et

---

(1) *Ouardi*, p. 38. (2) *Bakoui*, p. 30. (3) Geogr. nub. p. 28. *Ouardi*, p. 40. (4) Geogr. nub. p. 37. (5) Boothby, Discovery and Description of Madagascar. London, 1646. p. 6. (6) Not. et extraits, I, 15.

tre Ceylan, est placé près de l'Afrique par Edrisi (1). C'est encore une suite des idées des Grecs sur Taprobane.

Asie selon les Arabes.

Les Arabes connurent la plupart des pays et des peuples de l'Asie. Leurs fervens missionnaires répandirent la doctrine de Mahomet jusqu'au centre même de cette partie du monde. Les Arabes conservèrent et augmentèrent même les notions que l'on avait sur la Syrie et la Perse. L'Arabie, leur patrie, ne tarda pas à sortir de l'obscurité; et, grâce à leurs écrivains, on connut chaque province et chaque ville de cette presqu'île, dont, auparavant, on distinguait seulement quelques villes le long de la côte. Parmi les autres contrées de l'Asie, celles au nord de l'Inde et de la Perse, l'ancienne Bactriane et la Transoxiane, ayant passé de la domination des Perses sous la leur, ils en acquirent une connaissance très-détaillée. Ils avaient aussi appris beaucoup de particularités sur les contrées au nord et à l'est du fleuve Gihon; mais comme ces pays n'ont été que fort peu visités depuis cette époque, comme les villes et les royaumes y disparaissent, ainsi que les collines de sable se dissipent devant le souffle des vents impétueux, ce que les géographes arabes, et surtout Edrisi, en ont écrit, reste pour nous d'une obscurité impénétrable. La presqu'île au-delà du Gange, et les îles de l'Inde découvertes par les Portugais au-delà de Sumatra et de Java, n'ont été que vaguement indiquées par les Arabes.

Limites de la géogr phie arabe.

Leurs connaissances exactes et détaillées de l'Asie à l'ouest de la mer Noire, et des contrées limitrophes de l'Europe, habitées par les peuples slavons ou sclaves, finissaient aux gorges du Caucase, du côté de *Bab-el-Abuab*, à cette espèce d'immense mur de séparation, découvert dans le dix-huitième siècle par les Russes, près de Derbent (2). Le défilé de Derbent a donné lieu à quelques erreurs géographiques, parce qu'on l'a souvent confondu avec un autre

Muraille du Caucase.

(1) *Edrisi*, Africa Hartmann. p. 115. (2) Geogr. nub. 240. *Bakoui*, 536 *Ebn*, de muro caucaseo, in ejus opusc. Halæ, 1770, p. 94.

qu'on aurait dû chercher dans la Bucharie, au-delà du Gihon. Celui-ci s'appelait, comme le premier, *la Porte de fer*, et se trouvait près de la ville de *Termed*, sur le Gihon, dans la province de Balk; mais il est clair qu'Abulfeda et Edrisi le confondent souvent avec la Porte de fer, près de Derbent (1). Cependant ce dernier auteur, dans un endroit de son ouvrage, assigne à celle-ci sa véritable place (2). Le passage de Termed est fameux, parce que Tamerlan le traversa avec son armée; et Cherefeddin, son historien, donne le nom de Kolugga à l'endroit près duquel il se trouvait. D'Anville y a indiqué une Porte de fer dans sa carte d'Asie (3). Clavijo, qui, en 1403, fut envoyé en ambassade à Tamerlan, par le roi de Castille, est celui qui a le mieux décrit ce passage principal de l'Inde à Samarcand (4). L'allemand Schildberger le traversa aussi dans le même tems, à la suite de Scharock, au service duquel il était. Abulfeda a placé dans le voisinage de la Porte de fer, près de Derbent, les Lesgiens et autres peuples qui parlaient des langages différens. Guldenstaedt les a trouvés dans le Caucase (5). Au-delà de cette chaîne de montagnes était situé *Seclab*, ou le pays des Esclavons. Les habitans avaient les cheveux rouges. Parmi leurs villes, *Maschpié*, probablement Moscou, était fort célèbre, ainsi que les salines de *Susith* (6). La contrée limitrophe de celle-ci, ainsi que du Wolga, était *Belad-al-Rus*, la Russie actuelle, habitée par un peuple fort sale (7). Quelques géographes arabes donnent les noms de beaucoup de villes russes (8); mais ce n'est qu'avec beaucoup de difficulté que l'on vient à bout de reconnaître celui de Kiow, l'ancienne capitale, dans *Kénan*, *Kujah* ou *Kujavah*. Sur le bord du Wolga, ou *Atil*, ils placent les *Chozares*,

Les deux Portes de fer.

Russie.

(1) Magasin géogr. de Busching, V, 308. Geogr. nub. p. 267. (2) Id. p. 141. (3) *Cherefeddin*, Hist. de Timur beg. I, p. 3—33. (4) *Clavijo*, Histor. del gran Tamerlan y enarracion del viage, etc. p. 140, 14[illegible] ed. de Madrid, 1782. (5) Mag. géog. de Busching, IV, 179. (6) *Bakoui*, 542. (7) *Bakoui*, p. 533. (8) Geogr. nub. p. 26[illegible]

peuple tartare, parmi lequel vivaient des chrétiens, des païens et des mahométans (1). A ceux-ci confinaient les *Bulgares*. Presque tous les géographes font mention de *Bolgar* ou Bolar, leur capitale, située sur le Wolga. Ses ruines, qu'on voit encore à quatre-vingts verstes au-dessus de Simbirsk, prouvent son ancienne importance (2). Quelques Orientaux la regardaient comme la ville la plus septentrionale du monde; on trouvait dans ses environs les os de mammout, ou l'ivoire de Sibérie (3). Les Arabes connaissaient à peu près la figure et l'étendue, du nord au sud (4), de la mer Caspienne dite de *Chozar*, de *Tabaristan* ou de *Gorgan*, et les principaux fleuves qui s'y jettent. Ils donnaient aux vastes plaines situées au nord de cette mer, et où erraient plusieurs hordes turques et tartares, les noms de *Kiptchack* ou *Descht-Kaptschack*, déserts de Kaptschack (5), qu'ils portent chez les Orientaux (6). Entre autres hordes, on rencontrait là celle qui s'appelait la dorée, ou les peuples du trône d'or (7), dont le chan demeurait dans la ville de *Saray*, près de l'embouchure du Wolga. Avant sa destruction par Tamerlan, en 1395, Saray était un marché d'esclaves très-fameux. Les caravanes des chrétiens qui se rendaient à la Chine avaient coutume d'y passer. A l'orient de la mer Caspienne, les armes des Arabes ne pénétrèrent pas beaucoup plus loin que celles d'Alexandre et de ses successeurs. La Transoxiane, ou le *Mavarelnahr*, fut l'état arabe le plus reculé vers le nord. Il confinait avec le Turkestan, nommé *Belad-Tatar* et *Belad-Kargis*, habité par ces mêmes hordes tartares et kirguises qui y errent encore aujourd'hui.

Bulgarie.

Mer Caspienne.

Kaptschack.

Mavarelnahr. Turkestan.

Les descriptions faites par les Arabes, des pays soumis à leur domination dans ces régions, sont encore aujourd'hui les seules que nous possédions; et, en les analysant avec

Détails sur quelques pays.

---

(1) *Bakoui*, p. 532. (2) Voyages de Pallas, de Falk, etc. (3) *Bakoui*, p. 541. (4) Geogr. nub. p. 243. *Abulfeda*, p. 152. (5) *Abulfeda*, p. 150-364. (6) *Khoje Abdul Kurreem*, Mémoires, p. 54-77. (7) *Ouardi*, p. 7. Geogr. nub. p. 244.

trop de détails, nous anticiperions sur notre géographie descriptive moderne. La contrée au nord-est de la Perse, et qui s'étendait jusqu'à l'Oxus, s'appelait le *Chorazan*; quelquefois on y comprenait le Candahar et la province de Balk. Les villes de Herat, Nisabour, Khojen, et les deux Mérous, dont Abulfeda et Bakoui font mention, subsistent encore. Plus au nord, ou le long de la côte sud-est de la mer Caspienne, s'étendait le pays de *Khowarezm* ou *Kharezm*, traversé par le Gihon (1), et entouré, de plusieurs côtés, de déserts sablonneux et stériles. Les principales villes étaient *Otrar* ou Farab, *Urgenz*, *Amol*, *Hazarasp* et *Cath*. Quelques-unes existent probablement encore. Abdul-Kurreem, qui accompagnait Nadir-Schah, parle d'Urgenz et d'Hazarasp comme des villes les plus florissantes de cette province (2). Hanway trouva, en 1739, Amol en bon état, avec des mines et des forges de fer dans les environs (3). Au Chorazan confinaient les provinces de *Gur* et de *Badac-Schan*. Celle de Gur était un petit état particulier dans la partie orientale des montagnes du Chorazan, au midi de la province de Balk, et avait une capitale de même nom. Le Badac-Schan ou la *Balaxian* de Marc Paul, fameuse par ses mines de pierres précieuses (4), était, dans le dix-septième siècle, une province de l'empire du Mogol, et confinait, selon Edrisi, avec le royaume indien de *Canoge* sur le Gange, état jadis très-célèbre dans tout l'orient. Le *Thibet*, situé dans les hautes montagnes entre l'Inde et la Chine, paraît, dans les géographies arabes (5), sous les noms de *Tobbat* et d'*Alboton*; il était alors divisé, comme aujourd'hui, en trois parties, le Thibet supérieur, celui du milieu, et l'inférieur (6). Les Arabes savaient qu'on y trouve le borax et l'animal qui donne le musc; ce qu'ils disent de la manière dont on recueille la première substance, s'accorde avec le rapport des naturalistes modernes (7). Les autres pays plus au nord,

Khowarezm.

Badac-Schan.

Thibet ou Tobbat.

(1) *Abulfeda*, in Geogr. min. t. III, p. 18. (2) Mémoires et [illegible] Abdul Kurreem, p. 65. (3) Voyage de Hanway, [illegible] (4) Bakoui, p. 472. (5) *Abulfeda*, in Geogr. min. III, p. 33. (6) [illegible] alphab. Tibet. p. 170. (7) Geogr. nub. p. 142.

à l'exception du Mavarelnahr, paraissent, d'après leurs écrits, ne leur avoir été connus que d'une manière très-confuse (1). Le Mavarelnahr, qui devint ensuite un état mogol particulier, et porta, avec une partie de la grande Tartarie, le nom de *Zagathai*, était situé entre le Sihon et le Gihon; après avoir arrosé cette province, et avoir passé assez près de ses villes principales, Bochara, Samarcand et autres, ces fleuves étaient censés se jeter dans la mer Caspienne. Cette ancienne erreur, répétée par des géographes européens, est contredite par Abdul-Kerreem, qui visita ce pays vers le milieu du siècle précédent: nous avons fait voir que des idées systématiques et fausses sur l'étendue de la mer Caspienne, ont seules donné naissance à cette opinion. Le pays des Turcs, le *Turkestan*, s'étendait au-delà du Gihon vers le nord et l'est; mais ce qu'en disent les écrivains arabes ne répand qu'une lumière très-faible sur la grande Tartarie, dont les conquêtes des Russes nous ont fait connaître les différentes parties. Par exemple, Edrisi fait mention d'un pays de *Baghargar*, au-dessus du Thibet, dont la capitale est *Tantabre*; il s'étend vers l'orient jusqu'à l'océan Ténébreux, qui fait la limite de la Chine (2). Ce nom paraît devoir sa naissance à une erreur de copiste. Suivant la remarque d'Herbelot, le même pays s'appelle *Tagazgaz*, et il est souvent question de ses habitans dans l'histoire de la Chine. De ces côtés aussi était le pays de *Charchir*, peut-être celui de Kirgises (3). Dans d'autres auteurs arabes, on trouve les noms des Usbecks et des *Adcash* ou *Olodhcos*, qui vivaient dans le voisinage de Gog et Magog; les *Baschkart* ou Baschkiriens (4), les *Kaymak*, les *Katzadche*, et autres hordes tartares dont quelques-unes ont changé de dénomination, ou bien ont été exterminées par leurs vainqueurs.

Zagath.

Tartarie.

Quant à la partie la plus reculée au nord de l'Asie, où les grands fleuves de l'Oby, de Jenisea, de Lena, arrosent les déserts des Tonguses et d'autres peuplades

(1) *Abulfeda*, in Geogr. min. III, p. 30. (2) Geogr. nub. p. 253. (3) *Id.* p. 143—145. (4) *Bakoui*, p. 541.

barbares, elle resta inconnue aux Arabes. Le pays le plus septentrional de cette partie du monde, selon eux, était celui de *Gog* et *Magog*; mais cette contrée ne se montre qu'au milieu d'un nuage de fables. La grande hauteur et l'escarpement des montagnes, la profondeur de la neige, et le caractère farouche des habitans, faisaient que peu d'étrangers osaient y pénétrer; puis l'extrême obscurité qui en couvrait les défilés, rendait la sortie singulièrement périlleuse (1). Suivant l'opinion de quelques auteurs, cette prétendue extrémité du monde était séparée des autres pays par une muraille énorme, et il fallait vingt-huit mois pour venir de la mer Caspienne jusque-là (2). Les fables qu'ils débitaient sur ce pays inaccessible, passèrent dans la géographie des chrétiens. Voilà pourquoi les faiseurs de cartes du moyen âge, et même ceux du dix-septième siècle, plaçaient dans le voisinage de la mer Caspienne une grande chaîne de montagnes, et au-delà le château de Gog et Magog (3). Des géographes moins crédules, tels que Mercator, Blaeuw et Sanson, ont cependant conservé sur leurs cartes Gog et Magog, avec cette différence qu'ils regardèrent ces noms, cités par Sanudo et Bianco, comme les équivalens de ceux des peuples mogols (4).

Gog et Magog.

Voyages des Arabes à la Chine.

Des ambassadeurs arabes et d'autres voyageurs allèrent en Chine à une époque assez reculée. Sous le calife Walid, qui régna de 704 à 715, des envoyés de cette nation se rendirent dans ce pays en traversant Cashgar, et en rapportèrent de riches présens (5). Depuis lors, les voyages par terre de Samarcand à Canfou en Chine, furent assez fréquens (6). Dans le neuvième siècle, cet empire fut visité par les navigateurs arabes, comme nous l'apprend le voyage que Wahab et Abuzaïd firent à Canfou par mer. C'est, selon toutes les apparences, le même endroit que Marc

(1) Geogr. nub. p. 247. (2) *Ouardi*, p. 47. *Bakoui*, p. 536. (3) *Formaleoni*, sulla nautica antica, p. 40. *Bongar*[illegible] Gesta Dei, t. II, vers la fin. (4) *Witsen*. Noord en Oost Tartary, t. [illegible] (5) Notices et extraits, II, 374. (6) *Renaudot*, p. 93.

Thul appelle *Canfou*; c'est là que se bornait leur commerce par mer. En 850, ils y avaient un consul, et se trouvaient en grand nombre dans l'empire. Outre le port de Canfou, plusieurs villes de l'intérieur leur étaient ouvertes, comme *Jangu*, *Chansa*, *Zayton* et d'autres : leurs commerçans connaissaient parfaitement le pays et les avantages qu'ils pouvaient en retirer ; mais leurs géographes n'ont su ni déchiffrer ni comprendre les noms des provinces et des villes. Aussi ne citent-ils que les plus renommées (1), et sont-ils très-concis sur un pays que les deux voyageurs traduits par Renaudot ont décrit avec tant de détail. Ceux-ci y trouvèrent des communautés chrétiennes ; la langue et la religion des Arabes n'y firent que de faibles progrès. C'est dans leur relation que nous voyons la plus ancienne mention qui ait été faite de l'eau-de-vie, du thé, de la porcelaine, et de cette monnaie chinoise de bas aloi, appelée *Falus*, et qui conserve encore aujourd'hui son ancienne forme (2). Chez eux, et chez la plupart des géographes orientaux, la Chine porte plusieurs noms. Ils distinguent les provinces du nord de celles du midi ; ils appellent les premières *Cathai* et *Tcha-Cathai*, c'est-à-dire Cathai du Thé, et leur capitale *Chanbalek* ou *Cambalu* (3) ; celles du midi étaient nommées *Tchin* ou *Sin*. Il paraît même que, sous ce dernier nom, ils comprenaient toute la presqu'île au-delà du Gange, dont aucun de leurs geographes ne fait mention sous une dénomination particulière ; peut-être est-ce là qu'il faudrait chercher plusieurs villes de Sin, dont les noms ne ressemblent en aucune manière à ceux des villes de la Chine ; peut-être aussi ont-ils été mal entendus et écrits peu correctement ; ou bien ces villes, comme celles du Turkestan, mentionnées par Edrisi, auront-elles été détruites avec les royaumes où elles étaient situées. L'Arménien Haiton place au midi de la Chine le riche pays

Villes de la Chine.

Cathai.

Tchin.

(1) *Abulfeda*, Magasin géogr. de Busching, V. 275 (all.) (2) *Renaudot*, p. 17, 26, 41, 58. (3) Geogr. min. t. III, p. 55. *Renaudot*, p. 378. *Müller*, Disquis. Histor. et Geogr. de Chataja, Berol. 1671, 4°.

de *Sym*, où il y a des mines de diamans, et qui confine avec l'Inde et le Cathai (1). L'auteur du Manuel d'Akbar, dont le témoignage est d'un grand poids, dit qu'au commencement du dix-septième siècle le Pégu portait dans l'orient le nom de *Cheen* ou *Tschin*. Nous avons vu que c'est dans ces environs qu'on doit chercher le pays de *Sinæ* et la fameuse ville de *Thinæ* (2). Pour distinguer le midi de la Chine, on lui donna le nom de *Maha-Chin*, c'est-à-dire Grande-Chine, d'où l'on fit par corruption *Manci*.

Hindostan selon les Arabes.

Ce que nous comprenons aujourd'hui sous le nom d'Hindostan, était divisé en deux grandes provinces, *Sind* et *Hind*. Quoiqu'on ne puisse déterminer avec précision les limites de la première, on peut juger qu'elle comprenait les pays le long de l'Indus, le Lahor, le Multan, l'Agimire et le Guzurate, ou plutôt une partie de ces provinces et des voisines. L'Hind était à l'orient, et renfermait les provinces de Delhy et d'Agra, le pays d'Oude et le Bengale, ou les contrées le long du Gange. Le Decan, ou la presqu'île méridionale, appartenait au Sind. Les Arabes ne connaissaient pas l'intérieur ni la côte de Coromandel. La connaissance certaine et détaillée qu'ils avaient du continent, finissait au cap Comorin ou *Ras-Comr*. Une partie du Sind leur fut soumise de bonne heure (3); à la même époque où le calife Walid fit achever la conquête de l'Espagne et du Chorazan, ses armées réduisaient le Multan et le Lahor; aussi tous les géographes arabes offrent assez de détails sur ces régions.

Cachemire.

Ils dépeignent les délices de la vallée du Cachemire et de ses villes populeuses; ils parlent de son climat tempéré et de la chaîne de montagnes dont elle est ceinte de tous les côtés (4); ils décrivent l'état florissant d'*Almansoura*, qui s'étendait sur tout le Delta de l'Indus; ils connaissaient plus

Guzurate.

particulièrement le Guzurate; ils font mention des villes de *Sumenat* (5), *Cambay*, et surtout de *Nehrwahra* ou

---

(1) *Haiton*, Histor. orient. ed. Müller, p. 3. (2) Voyez ci-dessus, liv. XIV, p. 369. (3) *Abulfeda*, Annal. Mo[illegible] t. I, p. 427. (4) *Ibn-Haukal*, p. 415. (5) *Reinel*, Mém. p. 46.

Nahelwahra, résidence du roi le plus puissant des Indes, connu chez les Arabes sous le nom de *Maha-Balara*. Abulfeda l'appelle *Ilbara*, c'est-à-dire roi des rois (1); son royaume s'étendait depuis le Guzurate et le Concan jusqu'au Gange. Les autres rois de l'Inde, dont le nombre était considérable, lui cédaient le rang. Quoique Renaudot ait prouvé que le Maha-Balara était un prince différent du Zamorin de Calicut (2), un historien anglais moderne (3) a, de nouveau, confondu ces deux personnages distincts. Ce royaume de Balara fut renversé par les Mahométans en 1204 (4). Il était borné à l'orient par le *Bengale*, état ancien et puissant qui portait le nom de *Canoge*, d'après celui de sa capitale. Elle était sur le Gange, et avait trois cents marchés seulement pour les pierres précieuses. Les ruines qui en existent encore aujourd'hui font voir qu'elle était d'une immense étendue; cependant l'Ayeen-Akbery n'en fait pas la plus légère mention. Ses rois portaient un titre particulier, celui de *Baras*, *Goraz* ou *Bouron* (5); peut-être faut-il changer ce nom en celui de *Gourouh*, d'après l'ancienne ville de *Gor*, à huit milles du Gange, bâtie long-tems avant Jésus-Christ, et résidence des rois du Bengale avant la conquête de ce pays par les Mahométans (6). Les géographes arabes citent encore, dans cette partie de l'Hindostan, Beharès ou *Banars*, l'antique école de la philosophie indienne. Ils parlent aussi de la forteresse imprenable de Gualior (7). Les Arabes ayant fréquenté les côtes de *Concan* et de *Malabar* comme pilotes des Romains (8), et ayant servi de guides aux Portugais lorsque ceux-ci découvrirent la route cherchée si long-tems pour y arriver par mer, il s'ensuit qu'elles leur étaient connues; cependant leurs

Sur le Maha-Balara.

Bengale ou Canoge.

Côtes de Malabar.

(1) *Renaudot*, p. 154. *Massudi*, p. 9. Geogr. nub. p. 62. (2) *Renaudot*, p. 155. (3) *Robertson*, Historical disquisition, etc. 96. Comp. *Chambers*, Asiatic Researches, I, 167. (4) *Ayeen Akbery*, I, p. 91. (5) *Renaudot*, p. 20. *Massudi*, p. 9. (6) *Ayeen Akbery*, II, p. 11. *Liefenthaler*, p. 559 (en allem.) (7) Geogr. min. III, p. 119—151. *Busching*, Magasin géogr. IV, 270. (8) *Arrian*. Peripl. Maris Erythr. pag. 10—17.

écrivains ne parlent d'aucune ville de commerce aujourd'hui fréquentée, excepté de *Mangalor*. Il est possible que celles dont ils font mention aient éprouvé le sort général des autres villes de l'Asie. On croit reconnaître *Tanna* dans l'île de Salcette, voisine de Bombay, et qui, dans le treizième siècle, était renommée par son commerce. Ils citent aussi la côte de Malabar, ou *Melibar*, ou *Mabar*, comme le sol natal du meilleur poivre ; ils y connaissaient encore la ville de *Coilan*, *Quilon* ou *Caulan*, dans le royaume de Travamor, à l'extrémité de la côte du poivre. Ils placent aussi sur cette côte une ville dont les habitans étaient juifs (1) ; ils avaient donc des notions sur la colonie juive qui, depuis un tems immémorial, est établie à Cochin (2). Peut-être s'étaient-ils eux-mêmes fixés de bonne heure le long de la côte du poivre. Ce qui est certain, c'est que les Portugais, lors de leurs premiers voyages à la côte de Malabar et au royaume de Cananor, y trouvèrent les Mahométans, sous le nom de *Mapouletes*, en si grand nombre, qu'ils composaient la cinquième partie des habitans ; ce ne fut que l'arrivée des Portugais et leur présence qui les empêcha de se rendre maîtres de toute la côte (3).

Des Maldives.

Le cap Comorin, avec une ville du même nom, formait la limite entre le Sind et l'Hind (4). Les îles Maldives furent connues des navigateurs arabes sous le nom de *Rohaibat*. Ils les fréquentaient dès-lors pour le commerce des cauris, ou coquillages servant de monnaie ; ils remarquèrent que les habitans préparaient toutes sortes de tissus avec l'enveloppe fibreuse du coco. Ils estimaient le nombre de ces îles à dix-neuf cents. (5). Quelques-uns de leurs géographes placent exactement près de l'Inde l'île de Ceylan, ou *Serendip*, et la décrivent comme étant grande, riche, bien peuplée, et produisant des épiceries, du bois de sandal et de

Ceylan.

(1) Magasin géogr. de Busching, IV, p. 271. (2) II, XIV, 125. Olivier. Repertorium, etc. (3) *Odoardo Barbosa*, dans Ramusio, I, p. 334. (4) Mag. géogr. de Busching, IV, p 271. *Bakoui*, p 419. (5) *Renaudot*, p. 1. Geogr. nub. p. 31.

Brésil, ainsi que des perles (1). A la suite de cette île vient ordinairement le royaume de *Ramani*, que l'on pourrait, d'après la mythologie indienne, prendre pour la partie méridionale du Coromandel, où s'étend le banc de récifs nommé *pont de Rama*, et par où le dieu de ce nom est censé avoir passé pour combattre les géans de Ceylan (2). Une île entre Ceylan et le continent porte le nom de *Ramana-Coil*; et dans le Delta formé par le fleuve Madura, il existe une ville de *Ramana*, ancienne capitale d'un royaume (3). C'est donc ici qu'il faut chercher l'île ou le royaume de Ramani, quoique les Arabes l'aient eux-mêmes confondu avec Sumatra. La côte de Coromandel et de Bengale leur était vaguement connue sous le nom de *Mah'bar* (4). Les deux voyageurs de Renaudot font mention, à la vérité, d'un royaume de *Zapaga* qui se terminait à Comor, et dont les souverains avaient le nom de *Mehrage*. Nous ne savons si on peut entendre par-là le titre de *Maha-rajah* que portaient jadis les princes marattes; la ressemblance des noms est trop peu certaine, et la position du royaume de Zapaga n'est pas déterminée avec assez de précision. D'autres anciens royaumes, placés sur cette côte, sont aussi peu reconnaissables, comme, par exemple, ceux de *Tafex*, d'*Hitrage*, de *Mugat* (5). Il est peut-être même trop hardi d'affirmer que la grande île de *Malaï* d'Édrisi est la presqu'île de Malacca (6).

Royaume de Ramani.

Mais il n'y a pas de doute que, sous le nom de *Lamery*, confondu avec celui de Ramani, les Arabes entendaient l'île de Sumatra. Les productions de Lamery, telles que le camphre, le bois de teinture (*lignum Brasilii*), l'or, l'ivoire, et , sont celles que l'on tire encore aujourd'hui de Sumatra. Le nom de *Lambry* ou Jambée existait encore du tems de Marc Paul et de Mandeville. Ce dernier fait

Ile de Lamery.

(1) *Renaudot*, p. 3. *Bakoui*, p. 400—411. (2) *Wahl*, Indostan, II, 664. (3) Id. ibid. 668. (4) Comp. *Marc Paul* et *Jean de Marignol*, cités. *Géog. d'Asie*, d'après Busching, nouv. édit. par *Wahl*, V. part. II. 18, 19, 83. (5) *Renaudot*, p. 20, 25. (6) Geogr. nub. p. 35.

mention d'une île de *Lamery*, qui est auprès d'une autre, appelée *Sumabar* ou Sumatra. Ribeiro place sur sa mappemonde, faite en 1529, un royaume de Lambry dans l'île de Sumatra. Marc Paul (1) parle d'un ancien royaume de *Fanfour*, ou Faufour, ou Pontfour, situé dans cette île, et fameux dans tout l'orient pour l'excellence de son camphre. Les Arabes désignent sous ce nom, tantôt une ville, et tantôt une île riche en ambre (2), qu'ils placent dans le voisinage de Java. Edrisi connaît même la dénomination actuelle du Sumatra, ou une autre qui n'en est qu'une variante : il l'appelle *Soborma* (3), ce qui est un des nombreux noms que lui donnent les Arabes et les écrivains du moyen âge (4). Alors ses habitans étaient encore sauvages et anthropophages ; Oderich de Portenau les trouva de même dans le quatorzième siècle. Ils vendaient des esclaves engraissés aux étrangers qui abordaient sur leurs côtes (5).

Île de Java. Java, ou *Al Djauah*, était déjà connue des Arabes comme une île riche en épiceries, mais ébranlée par ses volcans, dont les ravages ont recommencé dans le dix-septième et le dix-huitième siècles (6). Les géographes arabes indiquèrent confusément les îles situées plus à l'est, et découvertes depuis par les Portugais et les Hollandais. Au moins, les descriptions qu'ils en font, les noms qu'ils leur donnent, et les fables qu'ils débitent, ne peuvent s'appliquer avec certitude à l'une de ces îles plutôt qu'à une autre : ils savaient que le pays des épiceries se trouvait dans ces parages.

Îles des épiceries. Très-peu de tems avant l'arrivée des Portugais aux Moluques, des colons arabes venaient de s'y établir et d'y introduire leur religion et leur commerce, dans Tidor et dans Ternate (7). Leur langage, leur religion et leurs opi-

---

(1) De rebus oriental. p. 136. (2) *Abulfeda*, dans le Magasin géogr. de Busching. IV, p. 277. *Bakoui*, p. 415. (3) Geogr. nubien. p. 33—36. (4) *Marsden*, History of Sumatra, p. 6—8. (5) *Oder. de portu Naon*, dans *Hacluit*, I, p. 45. (6) Mag. géogr. de Busching, IV, 277. *Bakoui*, 397—410. *Radermaker*, Description de Jacatra dans les actes de la société de Batavia, I, p. 17. (7) *Valentyn*, Oud and niew Oost-Indien, I, p. 135.

nions se retrouvent aux Philippines, à Mindanao, et peut-être jusqu'aux îles Carolines (1).

Toutes ces terres avaient sans doute été découvertes et peuplées par les Malays et les Japonais, long-tems avant qu'un navire arabe ne fendît les flots de l'Océan oriental. A combien de conjectures les noms persans d'*Oromasdes* et d'*Ariman*, mêlés à ceux des divinités d'Otaïti, ne peuvent-ils point donner lieu ? Mais les événemens que la nuit des siècles dérobe à un examen critique, ne doivent point figurer dans un précis historique.

(1) *Cantova*, dans *Debrosses*, Hist. des navig. aux Terres Australes, 475.

LIVRE DIX-SEPTIÈME.

Suite de l'Histoire de la Géographie. Voyages et découvertes des Normans ou Scandinaves. Première découverte de l'Amérique. Discussion des relations des frères Zeni. An 800—1380.

TANDIS que le peuple de Mahomet fondait ses courses victorieuses jusqu'aux extrémités de l'orient, le peuple d'Odin, toujours agité d'un héroïsme fanatique, continuait ses migrations qui avaient, depuis tant de siècles, ébranlé l'Europe. Les frères des Goths, des Hérules et des Anglo-Saxons, reparaissent de nouveau sur la scène, sous les noms de *Normans*, de *Warégues*, d'*Ostmens* et d'autres : mais, arrêtées au centre de l'Europe par les rois d'Allemagne et de France, ces nouvelles excursions des Scandinaves dûrent principalement avoir la mer pour théâtre.

Excursions des Scandinaves.

Après le neuvième siècle, il sortit du milieu de ces pirates des géographes instruits et des navigateurs avides de découvertes. La mémoire des services qu'ils ont rendus à la géographie nous a été conservée par le roi Alfred ; par Adam de Brême ; par l'*Heims-Kringla*, ouvrage historique de Snorron, écrit dans le douzième siècle ; par diverses autres chroniques islandaises, et par la carte des deux frères Zeni. La plus ancienne description claire et précise des pays du nord de l'Europe, est celle qu'en traça le roi Alfred. Ce roi d'Angleterre, qui régna de 872 en 900, inséra, dans sa traduction anglo-saxonne d'Orosius, un extrait de deux relations scandinaves ; dans l'une, le norwégien *Other* retraçait ses voyages depuis le *Halogaland* en Norwège, jusqu'à la Biarmie à l'est de la mer Blanche ; et, d'un autre côté, le long des côtes norwégiennes et danoises par le Sund, jusqu'à la ville de *Hæthum* ou Sleswick ; l'autre relation était celle d'un voyage du

Géographie du roi Alfred.

Voyages d'Other et de Wulfstan.

danois *Wulfstan*, depuis Sleswick jusqu'à *Truso*, ville de commerce dans le pays d'*Estum* ou la Prusse (1).

Alfred comprend dans la Scandinavie les pays suivans : la Biarmie, la Finnmarkie, le Queenland, la Gothie, la Suède, la Norwège et le Danemarck. Le nom général, le plus ancien, pour désigner toutes les contrées de la Scandinavie habitées par des Goths, paraît avoir été celui de *Mannaheim*, c'est-à-dire patrie des hommes (2).

La Norwège ou *Northmannaland* consistait dans la côte occidentale de la Scandinavie, depuis la rivière Gotha jusqu'à Halogaland (3). Les côtes méridionales se nommaient *Viken*, c'est-à-dire le golfe ; c'est là qu'il faut chercher la ville de *Kningesheal*, le Koughille moderne, nommé *Scyringesheal* par une faute de copiste (4). Norwège.

La Finnmarchie ou le *Finmœrk* est la Laponie actuelle, dont les habitans avaient la réputation d'être sorciers. Ayant passé cette extrémité de l'Europe, Other entra dans le grand golfe, nommé aujourd'hui la mer Blanche, alors *Quen-Sia*, mer des Quènes ou *Gandvik* (5). Il visita ensuite la *Biarmie* ou Permie ; c'est la côte habitée par les Samojèdes, le long de la mer Blanche, près de l'embouchure de la Dwina. Les Permiens ou Biarmens, peuple de la race finnoise ou scythique, s'étendaient jusqu'aux Bulgares, vers les sources du Wolga. Le commerce des pelleteries, et peut-être les mines de l'Ural, les enrichissaient. Les princes norwégiens ravageaient souvent ces contrées (6). Finnmarchie. Biarmie.

Les noms de *Quènes* et de *Queenland*, par leur ressem- Quènes.

(1) *Langebek*, Scriptor. rer. Dan. II, 106. *Daines Barrington*, the anglo-saxon version from the historian Orosius by Alfred the great, etc. Londres, 1773. *Other* et *Wulfstan*, Peripl. ad calcem *Ari Frode*, ed. Bussæi. (2) *Eyvind Skaldaspiller*, poëte du dixième siècle, chez *Snorron*, Heimskringla, I, c. 9, p. 10. (3) *Other*, ad cal. *Ari Frode*, 4 et 14. (4) Id. ibid. 14, 16. Alfs saga, 8. (5) *Torfœi*, Hist. Norveg. I, 163 sqq. *Sohœning*, Geogr. norveg. 67. (6) *Chalcocondylas*, Corp. Byz. XVI, lib. III, p. 55. Sturlangs saga, p. 46. Alfs saga, p. 6. Hemands saga, c. 7, p. 24. *Herberstein*, Comm. rer. Moscovit. 85, 164. *Muller*, Recueil sur la Russie, III, 339, VI, 161 sqq. etc., etc.

blance avec le mot gothique qui signifie *femme*, donna occasion à tous les écrivains du moyen âge de placer dans l'extrême nord un royaume des Amazones (1). Les *Quenes* s'étendaient depuis la mer Blanche jusqu'à l'ouest du golfe Bothnique. Ils touchèrent à la frontière de la Norwége. Ces pays, peu habités aujourd'hui, n'étaient alors que des déserts couverts de forêts épaisses (2).

Suède. La Suède (ou *Suéonie*) avait alors des bornes bien plus resserrées qu'aujourd'hui; d'ailleurs, les voyages d'Other et de Wulfstan ne les y avaient pas conduits. Il faut donc se garder de conclure du silence d'Alfred sur cette contrée, qu'elle était un désert inhabité. Le témoignage de Tacite, d'accord avec les historiens islandais, prouve assez que les *Sviones* ou *Sviar* (3) formaient, dès le premier siècle, et plus tôt, peut-être, une nation puissante et plus civilisée que les tribus de la Germanie. L'Hérodote du nord explique même le passage obscur où Tacite parle des *Sitones*, en nous apprenant qu'une partie de l'*Upland*, le pays des *Up-Sviar*, c'est-à-dire la haute Suède, formait un état particulier qui, de sa capitale, prit le nom de *Sigtun* (4).

Sigtun.

Alfred, en se bornant aux pays visités par Other, ne put nommer que la Scanie, *Schoneg*; la Blekingie, *Becinga-Eg*; le *Méore*, probablement une partie du Smoland, ainsi que les îles d'Œland et Gothland. Adam de Brême, qui écrivait deux cents ans après lui, fait mention de l'Ostrogothie et de la Vestrogothie, déjà connues de Jornandes; du Vermeland, et des villes de Birca, Sigtuna, et Scara (5). Il est le premier qui ait nommé l'*Helsingie*, qui, long-tems déserte, avait peut-être été, à une époque inconnue, la demeure des *Huns* scandinaves (6). Les noms des autres

Provinces de la Suède.

(1) Geogr. Ravenn. IV, 4 et 46. *Paul. Diac.* I, 15. *Adam. Brem.* ap. Lindenbrog 37, 58, etc. (2) *Alfred*, Orosius, p. 21—30. (3) *Tac.* Germ. ci-dessus, p. 244. *Snorro*, Heimskrongla, I, p. 527. (4) *Snorro*, I, 6. *Suhm*, II, 180. (5) De situ Daniæ, ed. Lindenbrog, c. 231, 232. *Murray*, Descriptio terrarum septent. sæculis IX, XI, p. 153. (6) *Gadebusch*, Ann. des Voy. IX.

provinces de la Suéde sont de tems plus modernes (1). Le royaume de Danemarck portait déjà son nom, et comprenait les îles de Selande ou *Sillande*, de Langeland, Laland, Falster et autres, ainsi que le Jutland, où la ville de Sleswik était célèbre sous le nom de *Hæthum* (2). Danemarck.

Toutes les relations sur la Scandinavie, depuis le siècle de Pythéas jusqu'à celui d'Alfred, offrent des noms gothiques. D'un autre côté, la mythologie scandinave, conservée dans l'Edda, ne présente que des traits physiques, conformes à la nature des pays septentrionaux, et des usages pris dans la vie d'un peuple guerrier et navigateur; c'est un dieu qui invente l'art de patiner; c'est un demi-dieu dont les restes mortels sont brûlés sur un vaisseau lancé à la mer; dans le Vâlhalla même, le bruit des armes se mêle à celui des festins, et l'hydromel remplace le nectar à la table d'Odin. Tout cet ensemble des antiquités scandinaves, soit poétiques, soit historiques, concourt, avec la géographie, à nous montrer, depuis les tems les plus reculés, un seul et unique peuple, comme maître de la Scandinavie proprement dite. Remarque générale sur la Scandinavie.

Mais à l'est de la terre héréditaire des Goths, erraient les tribus nomades des Scythes et des Sarmates. C'est aux entreprises des Scandinaves que le dixième et le onzième siècles dûrent quelques notions positives sur ces nations. Déjà nous avons suivi Other et Alfred dans les régions lointaines des Permiens. D'autres guides nous feront connaître les pays que baigne la mer Baltique.

Jusqu'en 1157, la Finlande n'était que le repaire de sauvages qui exerçaient la piraterie, et qu'on appelait *Finnois* et *Kyriales*. Les Finnois, que, dans le premier siècle, nous avons trouvés établis dans la Pologne actuelle, étaient déjà, avant le sixième siècle, en possession du pays qui a conservé leur nom (3); il paraît que des colonies finnoises pénétrèrent Finlande.

(1) *Lagerbring*, Histoire de la Suède, I, c. 7, p. 301 (en suédois.) (2) *Other* et *Wulfstan*, Peripl. 16 et 18. (3) *Jorn.* Reb. Get. 82. *Paul. Diac.* I, 5.

même dans quelques cantons de la Scandinavie. Le golfe de Finlande est appelé *Kyriala-Botn* dans le dixième ou onzième siècle ; c'était une des mers les plus fréquentées par les pirates scandinaves (1). Les Suédois, devenus chrétiens, soumirent les côtes de la Finlande vers la fin du douzième siècle. Dans cet intervalle, on bâtit dans le midi du pays la ville d'Abo, nommée en finnois *Turku*, en mot suédois *Torg*, qui veut dire une place ou marché. Trompé par ce nom, qu'il ne comprenait point, Adam de Brême a placé des *Turcs* en Finlande. On bâtit aussi Tavastehus et Vibourg. La mer Baltique, nommée par les Scandinaves *Austur-Saltr*, c'est-à-dire eau salée d'est, était le théâtre ordinaire où s'élançait une jeunesse avide de combats et de pillage. Les côtes méridionales et orientales de cette mer portèrent les noms scandinaves d'*Austurveg*, route d'est ; d'*Eystland*, contrée d'est, et autres semblables (2). Nous pensons que les mots *Epigia* et *Osericta*, ou plutôt *Esthia* et *Osterika*, chez Pline, sont des modifications de ces dénominations scandinaves, sans doute très-anciennes. Mais les ténèbres de l'antiquité enveloppent les premières relations entre la Scandinavie et les régions orientales de l'Europe (3). Eginhard écrivit le premier une description de la mer Baltique ; mais il n'en connaît pas l'extrémité orientale, et se contente de nommer les principales peuplades (4). Le danois Wulfstan, contemporain d'Other, en donna une description plus complète au roi Alfred. Il lui marque en particulier les îles les plus considérables ; et outre celles dont on a déjà parlé, il indique l'île de Bornholm sous le nom de *Burgendaland* (5), nom que les Scandinaves rendaient plus souvent par *Borgundar-Holm* (6), et qui rappelle d'une manière frappante les *Burgundi* ou Bourguignons, peuples autrefois voisins des Gothones sur

Mer Baltique.

(1) *Halfdan Eistensons Saga*, *MSS.* de la collection d'*Arnas Magnæus* à Copenhague, n° 340, p. 535. (2) *Suhm*, II, 10; III, 117, etc., etc. (3) Id. II, 165, 168. (4) *Eginhard*, Vita Caroli M. ed. Schminkii, p. 65. (5) Peripl. p. 18. (6) *Snorro*, I, c. 21, p. 218.

les bords de la Vistule. Il donne l'embouchure de la Vistule pour le point de séparation entre le *Weonodland* ou le pays des Wendes, et les contrées des Estiens. Il ne connaît pas encore *Jumme* ou Vineta (1), république célèbre, fondée cent ans plus tard par Palnatoke, soumise tantôt aux Normands et tantôt aux Wendes, et enfin détruite par l'archevêque Absalon (2). Weonodland.

La première description exacte et détaillée de la Prusse est due aux Normands; cependant ils ne parlèrent point de l'ambre jaune, qui y est si abondant. Wulfstan fait mention de la Prusse sous le nom de *Witland*, nom dont on voit des indices dans les *Vidioariens* de Jornandes, dans les *Vitiens* du géographe de Ravenne, et qu'une partie du Samland portait encore dans le treizième siècle (3). Les Scandinaves donnaient généralement l'épithète d'Estiens à tous les peuples qui habitaient à l'est, à l'orient de la Vistule. C'est dans le pays des Estiens que Wulfstan trouva une ville nommée *Truso*, probablement sur le lac Drausen, non loin d'Elbing. Ce navigateur nous apprend que les Estiens buvaient du koumis ou lait de jument; qu'ils n'enterraient point leurs morts pendant l'hiver, comme faisaient encore les Russes à la fin du seizième siècle (4), et qu'ils laissaient leur héritage, non point à leur parent le plus proche, mais au meilleur cavalier de leur tribu. Les écrivains islandais du onzième ou douzième siècle connaissaient l'*Ermeland* (5), province de la Prusse, désignée aussi sous le nom d'*Ormaland* (6), et dont les habitans sont appelés *Ormoii* et *Wermiani* (7). Derrière ces contrées, Alfred plaçait le *Wislaland* ou le pays de la Vistule, qui, dans les Sagas, porte le nom de *Poulina-land* ou Pologne (8). Plus loin, les Scandinaves, ainsi que nous Witland. Estiens. Poulina-land.

(1) *Langebek*. Scriptores Dan. t. I, 52, n. k. (2) Mag. Geogr. de Busching, VIII, 387. *Suhm*, III, 61, etc. (3) Diplômes de 1264. cités par *Bayer*, Comment. Acad. Petrop. V, 359. *Dreger*, Cod. dip. Pomer. I, 476. (4) *Alfred's* Orosius, p. 19. (5) *Langebek*, II, 36. *Ari Frodæ* Reschedæ, c. 8, p. 50. (6) *Herrauds Saga*, p. 69. (7) *Thunmann*, Recherches, etc. 60. (8) *Orvar Odd's*, Saga, *MSS*. Arn. Magn. n° 340, p. 304.

l'avons vu, jetèrent les fondemens de l'empire russe, dont
Gardarike. les Sagas parlent très-souvent en l'appelant *Gardarike*, c'est-à-dire l'empire de la *Cité*. Cette cité était la célèbre ville de Novogorod, que les Scandinaves appelaient *Holmgard* et *Austurgard* (1). Le port de Novogorod, sur le golfe de Finlande, se nommait *Aldeigiuborg*. Les liaisons entre les Wariégues-Russes et les autres Scandinaves furent long-tems très-intimes, aussi les Sagas connaissent les états formés en Russie par les diverses branches de la famille de Rurik, tels que *Kænugarve* ou Kiow, *Palteskia* ou Polocz, *Muramar* ou Murom, *Susdal* ou Susdal, et autres (2).

Voyages des Scandinaves à l'ouest. Depuis le neuvième siècle, les navigateurs scandinaves, connus sous les noms de Normans et d'Ostmans, visitèrent les îles et les côtes les plus reculées de la mer du Nord, qui auparavant étaient ou inconnues, ou du moins peu fréquentées. Nous allons en parler dans un ordre moins chronologique que géographique.

L'Irlande, quoique très-éloignée de leur patrie, fut, suivant leurs écrivains, découverte de très-bonne heure, et même dès la fin du septième siècle (3). Le terme de la langue du pays, dont on se sert encore pour désigner un étranger, *Danair* ou Danois, confirme, par son étymologie,
Irlande. l'assertion qu'avant l'arrivée des Scandinaves, les Irlandais du nord n'avaient encore été visités par aucun étranger. Les
Ostmans. Scandinaves, nommés ici *Ostmans* ou hommes d'est (4), fondèrent dans cette île les royaumes de Dublin, d'Ulster et de Connaught, qui leur payèrent long-tems tribut, et qui furent soumis par les Anglais depuis 1171, de même que les anciens habitans. Les vieilles chroniques disent même que dans le neuvième siècle, les Normans trouvèrent à l'ouest de l'Irlande une très-grande terre qu'elles appelèrent grande

(1) *Suhm*, II, 21, etc., etc. (2) Geog. island. *MSS.* Arn. Magn. n° 281, p. 151. *Orvar Odd's*, Saga, 303—305, etc. (3) *Mureay*, de coloniis scandicis in Insulis Britannicis, p. 71. in Comment. Gotting. t. III. (4) Comp. *Ihre*, Glossar. sviogoth. II, 322. *Schlœtzer*, Hist. du Nord, p. 302. (en all.)

Irlande, ou le pays des hommes blancs. Mais les meilleurs critiques rangent cette découverte parmi les traditions fabuleuses (1). Les descendans des Scandinaves se maintinrent long-tems aux environs de Dublin, sans se mêler avec les indigènes (2).

Les Normans occupèrent plus tard (3) les îles de Shetland, *Ialtland* ou *Hialtland*, qui firent, pendant quelque tems, partie du comte des Orcades (4). Ce furent encore les flibustiers normans qui firent connaître plus exactement ces dernières îles, confondues souvent avec celle de Thule (5); ils chassèrent et exterminèrent les anciens habitans, nommés *Peti* et *Papa* (6), et qui sont probablement les Picti des auteurs romains. Il paraît même que les Islandais donnaient à toute l'Ecosse le nom de *Pettoland* (7). Mais l'origine scandinave des *Picti* ou *Petti*, quoique extrêmement vraisemblable, se rapporte à des siècles reculés qu'aucun rayon historique n'éclaire (8).

Iles de Shetland. A. 964.

Pettoland.

La province de Cathness, qui est la plus septentrionale de l'Ecosse, formait un état très-peu connu, mais dont les chants, attribués à Ossian, ont conservé quelques souvenirs. Cet état eut souvent, avec les Orcades, les mêmes souverains, qui portèrent leurs conquêtes dans les provinces voisines de Sutherland et de Ross, et même jusque dans celle de Fife (9). Il fut renversé par Guillaume, roi d'Ecosse (10); mais son souvenir existe encore dans la tradition du pays, ainsi que celui des Normans, ses fondateurs, à qui on attribue tous les monumens dont

A. 1195.

(1) *Thorkelin*, Fragments of english and irish history, p. 80. *Sprengel*, Hist. des Découvertes, § 20. (2) *Innes* essay on the ancient inhabitants of Britain, II, 453. *Petty's* Political survey of Ireland, 104. (3) *Campbell*, Political survey of Great-Britain, t. V, p. 677. (4) *Orkneyinga Saga*, seu Historia Orcadensium ex edit. Jon. Jonaei. Hafniæ, 1780, p. 23-29. (5) Geog. Raven. liv. V, ch. 31. (6) *Orkneyinga Saga*, p. 549. (7) *Snorro*, I, 390. *Nials Saga*, c. 86, p. 126. (8) Archæol. brit. I, 230—237. *O'Flaherty*, *Boethius*, etc. Comp. *Suhm*, Histoire de Danemarck, I, 299, trad. allem. (9) *Orkneyinga Saga*, p. 31—41. (10) *Dalrymple*, Annals of Scotland. t. I, p. 138.

ou découvre les ruines dans ces sauvages montagnes (1).

Iles Hébudes. Suder-Eyar.

Les Normans avaient conquis, en 893, les îles Hébudes des anciens, situées le long de la côte occidentale d'Ecosse, et qui portèrent les noms de *Suder-Eyar*, îles méridionales, par rapport aux Orcades et au pays de Caithness. Elles firent peut-être partie du royaume de Man. Elles furent, avec la presqu'île de Cantire, jusqu'en 1266, une dépendance de la Norwège (2).

Iles Féroer.

L'audace ou le hasard conduisit, vers l'an 861, un bâtiment scandinave aux îles *Féroer*; cet archipel lointain semblait annoncer d'autres terres; le vol des corbeaux confirmait cet indice (3). Entre 860 et 874, trois navigateurs visitèrent l'*Islande*, île célèbre par les manuscrits qui y ont été conservés, par les services que ses habitants ont rendus à l'histoire du Nord, et par le nombre de descriptions géographiques qui en ont été faites. Les premiers navigateurs scandinaves indiquèrent la vraie circonférence de l'Islande d'une manière conforme aux observations modernes des astronomes français; on pouvait, disaient-ils, faire le tour du pays en sept jours, et la circonférence était de 168 *vikur* ou lieues de 15 au degré (4).

Islande.

Groenland.

Le *Groenland*, grande île ou presqu'île séparée de l'Amérique septentrionale par le détroit de Davis, fut découvert, suivant la plupart des chroniques, en 982, et peuplé en 986; suivant d'autres, il le fut dès 932. L'Islandais *Eric Rauda* fut le premier qui s'y fixa. On a soutenu que ce pays, ainsi que l'Islande, était connu avant cette époque. Il en est fait mention dans un privilége accordé à l'église de Hambourg par Louis le débonnaire, en 834 (5). Mais il est

---

(1) *Cordiners*, Antiquities et sceneries of the north of Scotland, p. 40, 58, 80. *Alexander Pope*, on Caithness, Strathnaver, and Sutherland. *Pennant*, Tour through Scotland, p. 318. (2) *Langebek*, Script. rer. Dan. t. III, p. 216. *Pennant*, Tour to the Hebrides, p. 287. (3) *Torf.* Norveg. Historia. II, l. 2, c. 2. (4) Annales de Groenland. *MSS.* Arn. Magn. n° 738, p. 46. (5) *Lambec*, Origin. Hamburg. p. 36. *Torfæi* Groenlandia antiqua, p. 71.

à craindre que ces documens n'aient subi quelque interpolation ; car, même en supposant l'Islande et le Groenland découverts à cette époque, il serait absurde de croire que des missionnaires y eussent déjà répandu la religion chrétienne. L'église de Hambourg aura voulu se donner des droits sur ces pays, et une pieuse fraude aura corrigé le document en question. Jusqu'en 1418, les colons norwégiens établis dans ce pays, avaient leurs évêques, et payaient au saint-siége 2600 livres pesant de dents de walross, pour dîme et denier de Saint-Pierre. On y avait bâti deux villes, *Garda* et *Hrattalid*. Cependant les établissemens des Islandais n'y étaient guère plus solides que ne l'ont été depuis ceux des Danois sur la côte occidentale, ou ceux des Anglais à la baie d'Hudson. On n'allait pas au Groenland aussi fréquemment ni d'une manière aussi suivie qu'aux autres colonies du Nord. Les voyages pour aller et revenir duraient quelquefois cinq ans. En 1383, un bâtiment arrivant en Norwège, y apporta la première nouvelle de la mort de l'évêque de Groenland, décédé depuis six ans. On peut dire qu'il n'y avait guère que des aventuriers très-hardis qui entreprissent ces voyages. Par la même raison, le Groenland était le pays des prodiges ; on en débitait les fables les plus incroyables. Par exemple, suivant Torfæus, un certain Hollur-Geit, suivi d'une chèvre, alla de Norwége au Groenland sur la glace. Il y avait de grandes forêts dont les arbres produisaient des glands gros comme des pommes, et où l'on faisait la chasse aux ours de mer (1). On voyait dans la mer d'alentour des géans marins de chaque sexe et des rochers de glace aussi merveilleux que ceux que les Argonautes avaient rencontrés à l'entrée de la mer Noire. Le livre islandais intitulé *Miroir des rois*, en donne une idée plus juste (2). L'ancien Groenland ne différait presque en rien du Groenland moderne ; la côte, même en été, était entourée de montagnes

Description du Vieux-Groenland.

(1) *Torfæi* Groenlandia antiqua, 25, 44, 105. (2) *Speculum regale*, s. Kongs-skugg-sio, p. 184, 188, 191, 200.

énormes de glace, telles que les Norwégiens n'en avaient jamais vu dans leur patrie. Les colons établis sur cette presqu'île ne connaissaient pas le pain, et n'exerçaient point l'agriculture. Ils échangeaient des dents de walross et des peaux de veaux marins contre du bois dont ils avaient besoin pour se chauffer et pour construire leurs habitations. Ils avaient, il est vrai, du gros bétail et des brebis, tandis que les colons actuels, moins industrieux, n'ont que de ces dernières. La côte n'était habitée que dans les endroits où la pêche était abondante; l'intérieur du pays, rempli de montagnes et de vallées couvertes de neige et de glace, n'offrait pas un accès plus facile qu'aujourd'hui. Le nombre des colons était peu considérable et ne faisait que le tiers de celui d'une grande paroisse de Norwège. On ne leur ayant donné un évêque qu'à

Colonie orientale et occidentale.

cause de leur grand éloignement de la mère patrie. La colonie scandinave en Groenland était divisée en deux cantons, l'un occidental où il n'y avait que peu d'habitations, l'autre oriental où se trouvaient les deux évêchés ou plutôt hameaux. Cette division a fait naître une erreur en géographie; on a cru que le canton oriental de l'ancien Groenland occupait la côte opposée à l'Islande (1); et appliquant à ces régions encore inconnues les descriptions de l'*Austurbygd* ou du Groenland oriental, on y a tracé des golfes et des promontoires hypothétiques, et qui peut-être n'y existent point du tout. Cette géographie systématique de Torfæus et d'autres Islandais a été renversée par un critique moderne (2).

Route d'Islande au Groenland.

En examinant les relations des premiers navigateurs, on voit qu'en partant de l'Islande pour aller au Groenland, ils se dirigeaient au sud-ouest, évitaient une côte entourée de glaces et vue par le nommé Gunbiorn, doublaient la pointe de *Hvarf*, et faisaient ensuite voile au nord-

(1) *Arngrim Jonæ* specimen Island. II, 146. *Torfæus*, etc. (2) *Rafn*, sur la vraie situation de l'ancien Groenland oriental, dans les *Mémoires de la Société économique* de Copenhague, IV, 239—320.

ouest pour arriver à la colonie (1). En partant de Bergen en Norwège pour aller à cette pointe de *Hvarf*, ils se dirigeaient droit à l'ouest, reconnaissaient les îles Shetland et Féroer, et voyaient des oiseaux arriver de l'Islande (2). En suivant ces deux routes sur une carte, on reste persuadé que la pointe Hvarf est l'extrémité méridionale du Groenland. Par conséquent, l'ancien Groenland oriental n'aurait été que la portion la plus orientale et la plus méridionale de la côte d'ouest. En effet, c'est là seulement que, pendant le mois de juin, une brillante verdure, quelques bosquets de rouleaux et le parfum des fleurs justifient le nom de *Terre-Verte* que les Islandais donnèrent à cette contrée. Plus haut, les glaces accumulées par le double effet du courant Polaire et du courant dit *du Golfe*, ont de tout tems dû repousser même les pirates les plus hardis. Enfin, les ruines des anciens hameaux et églises des Normans mettent le dernier sceau à cette explication. On en a trouvé beaucoup sur la côte sud-ouest; on a découvert jusqu'à sept églises. Après un espace absolument dépourvu de ruines, on en a encore trouvé au nord du cap de Désolation, mais en très-petit nombre. Ces deux séries de ruines indiquent, sans contredit, les emplacemens de deux colonies scandinaves (3).

Vraie position du Groenland oriental.

La grande peste qui, vers le milieu du quatorzième siècle, ravagea l'Europe et dépeupla surtout le nord, étendit ses ravages jusqu'au Groenland. Le commerce avec cette colonie devint ensuite un droit régalien des reines de la Norwège. A ces causes de décadence se joignit enfin, en 1418, une invasion ennemie; une flotte vint, on ne sait pas d'où, attaquer la colonie déjà affaiblie: tout fut détruit par le fer et le feu (4). Cette flotte appartenait probable-

Destruction des colonies du Groenland.

(1) *Gripla*, *MSS.* islandais dans les Annales du Groenland, p. 39. *Landnamabok*, p. 101, sqq. etc. Carte *MSS.* de *Gudbrand Torlakson*, conservée à la bibliothèque royale de Copenhague. (2) *Landnamabok*, p. 4. (3) *Thorhallesen*, rapport sur les ruines du Groenland (en dan.) p. 36, 100, etc. (4) Bulle de Nicolas V, ap. *Egede*, relation du Groenland, p. 87.

ment au prince *Zichmni* de Frislande, dont nous parlerons en exposant les voyages des frères Zeni.

Ces recherches sur la vraie position des colonies scandinaves en Groenland, nous conduisent à une question bien plus intéressante ; les Normans ont-ils découvert l'Amérique avant Christophe Colomb? nous ne pensons pas qu'on puisse hésiter à y répondre affirmativement, après avoir lu les détails qui vont suivre.

Voyages des Scandinaves en Amérique.

En l'an 1001, l'Islandais Biorn, cherchant son père au Groenland, est poussé, par une tempête, fort loin au sud-ouest ; il aperçoit un pays plat tout couvert de bois, et revient, par le nord-est, au lieu de sa destination. Son récit enflamma l'ambition de Léif, fils de cet Eric Rauda qui avait fondé les établissemens du Groenland. Un vaisseau est équipé ; Léif et Biorn partent ensemble ; ils arrivent sur la côte que ce dernier avait vue. Une île couverte de rochers se présente ; elle est nommée *Helleland*. Une terre basse, sablonneuse, couverte de bois, reçoit le nom de *Markland*. Deux jours après, ils rencontrent une nouvelle côte, au nord de laquelle s'étendait une île ; ils remontent une rivière dont les bords étaient couverts de buissons qui portaient des fruits très-agréables ; la température de l'air paraissait douce à nos Groenlandais ; le sol semblait fertile, et la rivière abondait en poissons, surtout en beaux saumons. Etant parvenus à un lac d'où la rivière sortait, nos voyageurs résolurent d'y passer l'hiver. Dans le jour le plus court, ils virent le soleil rester huit heures sur l'horizon ; ce qui suppose que cette contrée devrait être à peu près par les quarante-neuf degrés de latitude. Un Allemand, qui était du voyage, y trouva des raisins sauvages ; il en expliqua l'usage aux navigateurs scandinaves, qui en prirent occasion de nommer le pays *Vinland*, c'est-à-dire, pays du vin. Les parens de Léif firent plusieurs voyages au Vinland. Le troisième été, les Normans virent arriver dans des bateaux de cuir quelques indigènes d'une petite taille, qu'ils nommèrent *Skrælingues*, c'est-à-dire, nains ; ils les massacrèrent, et se virent attaqués par toute la tribu qu'ils avaient

si gratuitement offensée. Quelques années plus tard, la colonie scandinave faisait un commerce d'échange avec les naturels du pays, qui leur fournissaient en abondance les plus belles fourrures. Un d'eux ayant trouvé moyen de s'emparer d'une hache d'armes, en fit immédiatement l'essai sur un de ses compatriotes, qu'il étendit mort sur la place; un autre sauvage se saisit de cette arme funeste et la jeta dans les flots. Les richesses que ce commerce avait procurées à quelques hommes entreprenans, engagèrent beaucoup d'autres à suivre leurs traces. Aucun témoignage positif n'indique que ces navigateurs y aient fondé des établissemens stables; seulement on sait qu'en 1121, un évêque Eric se rendit du Groenland au Vinland, dans l'intention de convertir au christianisme ses compatriotes encore païens (1).

Révoquer en doute la véracité de rapports aussi simples et aussi vraisemblables, ce serait outrer le scepticisme; mais, si on les admet, il est impossible de chercher Vinland autre part que sur les côtes de l'*Amérique septentrionale*. Cette partie du monde avait donc été découverte par des Européens cinq siècles avant Christophe Colomb; et cette découverte, la première qui soit historiquement prouvée, ne fut peut-être pas entièrement inconnue à l'habile et courageux Génois qui, le premier, sut ouvrir entre les deux hémisphères une communication suivie.

Car, sans parler ici d'un voyage douteux, attribué à *Madoc-ap-Owen* vers l'an 1170, nous possédons les documens authentiques des navigations exécutées dans le quatorzième siècle par les deux *Zéni*, nobles vénitiens,

Voyage de Madoc-ap-Owen.

(1) *Snorro*, Hist. reg. sept. cap. 103—110. *Hauks-Bok*, ou Annales d'Islande par Hauk, descendant d'un des premiers navigateurs au Vinland : il écrivit vers l'an 1300. *MSS.* cités dans les ouvrages suivans : *Torfœi*, historia Vinlandiæ antiquæ, Hafniæ, 1705. *Jonas Arngrim*, histor. Island. c. 9, 18, etc. *Suhm*, sur les navigations des Norwégiens du tems du paganisme, dans les *Mém. de la Soc. de Copenhague*, VIII, 80—84. Comp. *Celsius*, dissert. de itin. in Americam; Upsal, 1725; *Kalm* de itin. prisc. Scandin. in Americam; Abo, 1757.

qui, entrés, en 1380, au service d'un prince des îles Féroer et Shetland, visitèrent de nouveau les contrées découvertes par les Scandinaves, ou du moins en recueillirent une description qui, à travers beaucoup d'obscurités, confirme les relations islandaises, et qui a dû être connue de Colomb.

Voyage des frères Zéni.

Cette assertion a besoin d'être prouvée, mais les preuves ne sauraient être tirées que de la *carte des navigations* des deux Zéni, et de la *relation* de ces voyages, publiées pour la première fois à Venise en 1558, par un descendant de Nicolo Zéno (1), copiées depuis dans une foule d'ouvrages (2), et commentées de plus d'une manière (3). Voici des détails que nous croyons suffisans pour éclairer l'opinion de nos lecteurs.

Carte des frères Zéni.

La carte des deux Zéni, copiée d'après une vieille gravure sur bois, offre, sous une graduation grossière, les pays suivans. Au midi, et du côté d'est, on voit *Scocia*, l'Écosse. Au sud-est se présente *Dania*, le Danemarck : la forme en est remarquablement exacte pour ce siècle ; on reconnaît tous les détails de la côte occidentale du Jutland, les îles d'*Amere* ou Amro, *Salt* ou Sylt, et ainsi de suite jusqu'à la pointe de Bovenbergen, dont le nom est écrit *Bomienbergen*. A l'est on voit *Gocia*, la Gothie, et *Succia* ; les côtes, quoique sans détails particuliers, offrent des contours assez exacts. Toutes les positions sont cependant trop au nord ; la Norwège, *Norvegia*, ne commence qu'à soixante-quatre degrés. Le cap Lindesnes ou Der-Neus est nommé *Géranes*. On reconnaît Bergen dans *Pergen*, Trond-

(1) Voyez le *Catalogue anglais des livres de Pinelli*, n° 1192. *Marcellini* n'en fut que l'éditeur. *Dalrymple*, note commun. à M. *Eggers*, l. c. p. 310. (2) La relation : *Ramusio*, navigazioni, II, fol. 2[illegible]. *Hackluyt*, navigat. vol. II, part. II, 121. *Hieron. Megiser*, septentr. navading. etc. Copies réduites de la carte : *Ruscelli*, trad. de Ptolémée, [illegible] Europe, tab. XVI. *Eggers*, l. c. p. 310. *Facsimile* de la carte : Dissertation de M. *Zurla*, Venise, 1808, et *Annales des Voyages*, tome X. (3) *Sprengel*, Hist. des Découvertes, § 22. *Forster*, Découvertes faites au Nord, liv. II, ch. 3, sect. 13. *Buache*, Hist. de l'Académie des Sciences, 1784. *Zurla*, Dissert. etc.

hiem dans *Trondo*, et l'île de Tromsæ dans *Trons*; le cap *Stat* est marqué par son nom; on retrouve jusqu'à des villages, tels que *Gasendel* ou Giesdal. A l'ouest de la Norwège on aperçoit un archipel nommé *Estland*, composé d'une grande et de plusieurs petites îles. La position, ainsi que les mots *Sumbercouit* (1) ou cap de Sumburg; *S. Magnus*, baie de S. Magne; *Bristund*, Bressa-Sound; *Scalogui*, Scallowag, et quelques autres, démontrent que ce groupe de la carte de Zéno représente les îles Shetland, appelées par les Norwégiens *Ietland*, *Hialteland* et *Hitland*. La carte donne même à un îlot de cet archipel le nom d'*Itland*. La position de l'Islande n'est pas moins évidente; on reconnaît, dans *Scalodin* et *Olensis*, les villages de Scalholt et d'Hola; le dernier nom n'est évidemment qu'une abréviation de ces mots *Olensis episcopi sedes*. La partie orientale de l'Islande, découpée par plusieurs golfes profonds, est représentée comme un assemblage d'îles.

Jusqu'ici tout s'explique sans efforts; les difficultés vont se présenter. Au midi de l'Islande, au nord-est de l'Ecosse, entre les soixante-un et soixante-cinq degrés de latitude, on aperçoit une grande île entourée de plusieurs petites. Cette terre, appelée *Frislande*, appartenait au roi de Norwège; mais elle lui fut enlevée par un prince du nom de *Zichmni* (2) ou *Zicno* (3), qui, à l'instar des anciens héros normans, fondait sa puissance et sa gloire sur des expéditions maritimes, pour ne pas dire des courses de piraterie. Cette île de Frislande est nommée, dans la Vie de Christophe Colomb (4), de manière à laisser douteux si cet illustre navigateur l'a visitée en 1477, ou si c'est vers l'Islande qu'il avait dirigé sa course; elle a été copiée, d'après la carte de Zéno, par beaucoup d'auteurs du seizième siècle (5). Le naviga- Ile de Frislande.

(1) Covit, pour *Hovit*, tête, cap. en Scandin. (2) *Zeno*, ap. *Zurla*, p. 5. (3) *Marco Barbaro*, Discendenze patrizie, tom. VII. *MSS.* cité par *Zurla*, p. 29. (4) *Fernando Colon.* Vie de Christ. Col. c. 4. (5) *Cluver.* Introd. in univ. Geog. *Botero*, Relaz. del mondo. *Riccioli*, *d'Avity*, etc.

teur anglais Forbisher, en se dirigeant d'après la carte de Zéno (1), crut même l'avoir retrouvée à vingt-six degrés à l'ouest des Orcades ; mais il paraît démontré que c'est la pointe méridionale du Groenland qu'il prit pour la Frislande, tandis qu'il appliqua le nom de Groenland aux îles situées au nord de la terre Labrador (2).

Diverses conjectures.

Lorsque les voyages réitérés des modernes eurent démontré qu'il n'existait aucune terre dans la position indiquée par Zéno, les géographes se partagèrent d'opinion sur la Frislande. Ortélius avait déjà soutenu que c'était une partie de l'Amérique septentrionale, et partie uniquement de la Nouvelle-Angleterre, nom qu'on étendait alors jusqu'aux environs de la Terre-Neuve (3). C'est probablement d'après ce passage d'Ortélius, que Cluver parle de la Frislande comme d'un pays soumis au roi d'Angleterre. D'autres supposèrent que la petite île de *Bus* ou de *Bry*, au sud de l'Islande, était un reste de la Frislande qui avait été submergée (4). Il y en eut qui osèrent considérer l'existence de la Frislande, et même tout le voyage de Zéno, comme une fable (5).

Opinion de Buache et d'Eggers.

Une nouvelle explication s'est présentée à l'esprit d'un Français et d'un Danois qui nous semblent avoir trouvé la vérité par deux voies différentes (6). M. Buache a prouvé que la position géographique de la Frislande répond à celle de l'archipel des îles de Féroer. Zéno dit expressément que les îles d'Estland ou Shetland étaient entre la Norwège et la Frislande. La distance de vingt journées de navigation entre cette dernière terre et le cap méridional d'*Engroneland* ou Groenland, évaluée à vingt lieues marines par jour, nous

---

(1) *Hackluyt*, tom. II, part. II, p. 62. (2) *Lævenœrn*, Nouv. Mém. de la Soc. royale des Sciences de Copenhague, III, 220—234. (3) *Ortel.* Theat. mundi, fol. 97. (4) *Delisle*, Hémisphère occidental, 1722. (5) *Baudrand*, Dict. géog. *Tiraboschi*, storia letter. V, etc. (6) *Buache*, Mém. sur l'île de Frislande. Paris, 1787, dans l'Histoire de l'Acad. des Sciences pour 1784. *Eggers*, Mém. sur l'ancien Groenland, couronné en 1792, par la Société économ. de Copenhague. *Mém.* de cette société, tome IV.

reporte vers les îles Féroër, dont la latitude correspond à celle de la Frislande. M. Eggers s'est plus attaché à démontrer l'identité des noms, tels que *Monaco* ou le Moine, rocher au sud de cet archipel ; *Sorand* ou Sorrey, pour *Sudereyan*, l'île la plus méridionale ; *Sudero-golfo*, encore aujourd'hui appelée détroit de Suderoé ; *Andefiord* ou *Andefiord*, baie des canards, et d'autres ressemblances moins évidentes. Si à ces argumens on ajoute que Zéno, en nommant toutes les possessions du roi de Norwége attaquées par Zichmni, passe sous silence l'archipel de Féroer, et que, de l'autre côté, aucun écrivain islandais ne connaît la Frislande, l'identité de ces deux contrées, désignées sous deux noms différens, devient extrêmement vraisemblable. La grande étendue de l'île principale dans la carte de Zéno, provient sans doute de ce que le dessin original, très-délabré lorsqu'il fut copié, n'offrait qu'une image confuse des canaux qui séparent les îles de Féroer. D'ailleurs, les exagérations de ce genre sont très-communes dans les cartes du moyen âge. Quant au nom de Frislande, que Frobisher et les auteurs anglais écrivent *Freesland*, il semble n'être qu'une modification de celui de *Fereys-land* ou terre de Féroer ; dénomination pléonastique, il est vrai, mais analogue au genre des langues scandinaves.

La Frislande est l'archipel de Féroer.

Forster, qui d'ailleurs a très-mal expliqué le voyage de Zéno, observe qu'un comte *Sinclair*, possesseur des Orcades vers la fin du quatorzième siècle, pourrait bien être le prince *Zichmni* ou *Zéno* de ce voyageur (1).

Avant de parler des terres découvertes au sud-est de la Frislande, examinons le haut de la carte.

Au nord de l'Islande, on voit une immense péninsule semblable, par sa configuration, au Groenland, mais qui au nord-est va joindre la Norwége ; il est vrai que la liaison n'est formée que par une ligne vague, où les mots « *mare et terre incognite* » indiquent les doutes de l'auteur.

(1) *Forster*, Découv. au Nord. l. c.

Toutefois la relation dit positivement que Nicolo Zéno, allant de l'Islande, et probablement de l'Islande orientale au nord, trouva une terre appelée *Engrouilland* dans le texte (1), mais qui, sur la carte, porte les deux noms d'*Engronelandt* et de *Grolandia*, l'un placé à l'ouest, l'autre à l'est. L'un et l'autre mot rappelle le Groenland; mais les noms particuliers ne répondent point à ceux que donnent les topographies très-détaillées des colonies scandinaves (2). Le seul endroit habité que la relation indique ressemble un peu à un château des fées, et a servi d'argument à ceux qui traitent de fabuleux tout le voyage.

Engronelandt.

Dans l'*Engronelandt*, selon la relation, ou dans le *Grolandia*, selon la carte, Zéno trouva un monastère de Frères prêcheurs, et une église dédiée à saint Thomas, située près d'une montagne qui jetait du feu comme l'Etna et le Vésuve.

Monastère de Saint-Thomas.

« Il y a, dit-il, dans cet endroit, une source d'eau bouillante, avec laquelle les moines échauffent l'église, le monastère et leurs chambres. Parvenue à la cuisine, l'eau est encore si chaude, qu'on n'a pas besoin de feu pour apprêter les mets. Pour faire du pain, il suffit de mettre la pâte dans des pots de cuivre, et de tenir ces vases dans l'eau; le pain cuit de cette manière comme s'il était dans un four. Il se trouve aussi, dans ce monastère, de petits jardins couverts en hiver; on les arrose avec cette eau, ce qui les garantit de la neige et du froid, qui, dans ces pays situés si près du pôle, est extrêmement piquant. Par ce moyen, les moines font venir des fleurs, mûrir des fruits, et pousser diverses espèces de plantes qui végètent aussi bien que si elles se trouvaient dans des climats tempérés; au point que les sauvages grossiers qui habitent ces contrées, étonnés de ces effets, qu'ils regardent comme surnaturels, prennent les moines pour des dieux, et leur portent toute sorte de présens,

(1) *Zurla*, p. 9. (2) *MSS.* islandais, extraits par *Eggers*, 285.

» tels que des poules de la viande et différentes autres
» choses ; ils révèrent ces moines comme leurs seigneurs.
» Ceux-ci non-seulement chauffent leurs maisons au degré
» qu'ils jugent convenable, mais en ouvrant leurs fenêtres,
» ils peuvent, en un instant, diminuer la chaleur à volonté.
» Ils n'emploient, pour les bâtimens de leur monastère,
» d'autres matériaux que ceux qui leur sont fournis par le
» volcan ; ils prennent, à cet effet, les pierres qui sont
» lancées en forme de scories ou fraisil par la bouche de
» la montagne ; et pendant qu'elles sont encore brûlantes,
» ils jettent de l'eau dessus : elles se dissolvent entière-
» ment par ce moyen, et se convertissent en une bonne
» chaux qui, après avoir été employée, se lie si bien,
» qu'elle dure à jamais. Les scories, lorsqu'elles sont
» froides, servent, au lieu de pierres, à faire des murs
» et des voûtes très-solides ; car, lorsque ces matières
» sont une fois refroidies, elles ne peuvent être entamées
» que par un instrument de fer. Les voûtes faites avec ces
» scories sont si légères, qu'il n'est pas besoin d'appui
» pour les soutenir, et qu'elles se maintiennent toujours
» entières. Ces facilités sont cause que les moines ont
» construit une quantité étonnante de murs et de bâtimens
» de différentes espèces. Les couvertures et les faîtes de
» leurs maisons se font, pour la plupart, de la manière
» suivante. Le mur est élevé d'abord perpendiculairement
» à la hauteur qu'on veut lui donner ; on le conduit en-
» suite dans une direction inclinée jusqu'à ce qu'il se ferme
» en voûte. On n'est cependant, dans ce pays, guère
» incommodé de la pluie ; car la première neige qui tombe
» reste gelée pendant l'espace de neuf mois, tems que
» dure l'hiver. Le peuple vit d'oiseaux sauvages et de
» poissons. L'eau chaude du volcan, en se jetant dans un
» grand havre, empêche la mer d'y geler ; ce qui attire en
» cet endroit une si grande quantité de poissons et d'oiseaux,
» que les religieux en prennent autant qu'il leur en faut
» pour leur subsistance et pour celle d'un grand nombre

» d'habitans du pays qu'ils occupent continuellement, » tant à bâtir qu'à la chasse et à la pêche, ainsi qu'à di- » vers autres ouvrages et affaires relatives au monastère. » Leurs maisons sont bâties autour de la montagne de » chaque côté ; la forme en est ronde : elles ont vingt- » cinq pieds de largeur ; elles s'élèvent en cône, au sommet » duquel ils ménagent une petite ouverture pour avoir du » jour ou de l'air. Le plancher de la maison est si chaud, » que le froid le plus rigoureux ne se fait point sentir dans » l'intérieur.

» Il arrive dans cet endroit, pendant l'été, un grand » nombre de petits navires des îles voisines et du cap » qui est au-dessus de la Norwège, ainsi que de *Tron-* Commerce de l'Engroneland. » *don* (ou Drontheim) ; ils sont chargés de toutes sortes » d'objets d'agrément ou d'utilité, destinés pour les pères, » qui donnent en échange des peaux de différens animaux » et du poisson qu'ils ont fait sécher au soleil ou qu'ils ont » conservé au moyen du froid. Ces moines reçoivent à » leur tour du bois pour le chauffage et des ustensiles de » bois très-ingénieusement sculptés, avec différens grains » et du drap pour se vêtir. L'échange des deux derniers » articles, dont toutes les nations voisines ont besoin, aide » les religieux à se procurer, sans peine et sans dépense, » tout ce qu'ils peuvent désirer. Des moines de Norwège, » de Suède et d'autres pays, mais principalement d'Is- » lande, se rendent à ce monastère : on y trouve tou- » jours, durant l'hiver, un grand nombre de navires qui » ne peuvent sortir, parce que la mer est tout-à-fait gelée, » et qui attendent le retour du printems.

» Les barques des pêcheurs d'Engroneland ont la forme » d'une navette de tisserand; elles sont faites d'os d'ani- » maux marins, recouverts de peaux de poissons cou- Canots des Groenlandais. » sues en plusieurs doubles ; ces barques sont si imper- » méables et si solides, que, dans les plus grandes tem- » pêtes, ceux qui les montent se contentent de s'y tenir » tranquilles, peu inquiets de l'endroit où les vents et

» les vagues les porteront, bien persuadés d'ailleurs que » leurs barques ne courent pas risque d'être fendues ou » submergées ; même s'il arrive qu'elles soient jetées sur » un roc, elles ne sont pas endommagées. Ils ont, au » fond de ces barques, une espèce de manche qui est » toujours serrée fortement dans le milieu ; et lorsqu'il » est entré de l'eau dans la barque, ils la font couler dans » une moitié de la manche, dont ils lient le bout avec » deux morceaux de bois. Lâchant ensuite la manche en » bas et en dehors, ils évacuent l'eau. Cette opération est » répétée aussi souvent qu'il est nécessaire, sans le moin- » dre danger ni dommage (1). »

Explications.

Ce tableau des merveilles d'*Engroneland* offre probablement des fragmens d'une relation véridique, mal réunis, et surtout mal appliqués. Le fameux mont ignivome de l'Islande, les bains que les anciens habitans de cette île avaient construits en y employant des sources thermales, les églises et monastères du Groenland, qui possédaient en domaine presque tout ce pays, les barques de cuir des Esquimaux ; toutes ces circonstances, vraies en elles-mêmes, auront été accumulées pour former l'ensemble fantastique que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs. Un peu de vanité chez Zénon le voyageur, ou un peu de négligence chez Zénon le rédacteur de la relation, ont facilement pu faire naître cette confusion. Conformément à ces explications, nous regardons la côte orientale du Groenland de la carte de Zénon comme n'étant autre chose que la côte sud-est mal orientée et étendue outre mesure, peut-être d'après les récits ou inexacts ou mal compris de quelque Islandais.

Estotiland.

A *plus de mille milles* à l'ouest de la Frislande, ou des îles Féroer, et au sud du Groenland, la carte et la relation de Zénon indiquent deux côtes nommées *Estotiland* et

(1) *Zenon*, ap. *Zurla*, p. 9—12.

Droceo. Voici comment ces pays avaient été découverts. Une barque de pêcheurs de Frislande, jetée par une tempête très-loin à l'ouest, atterrit à une île nommée *Estotiland*, dont les habitans conduisirent les Frislandais dans une ville bien bâtie et peuplée, où demeurait le souverain. Un interprète qui parlait *latin*, et qui avait également été jeté sur cette côte par le hasard, se fit comprendre des naufragés, et leur intima l'ordre de rester dans l'île. Ils apprirent la langue du pays. L'un d'eux, ayant pénétré dans l'intérieur, assura que l'île, moins étendue que l'Islande, était beaucoup plus fertile; qu'elle abondait en toutes sortes de denrées, et que le centre était occupé par une haute montagne d'où sortaient quatre rivières. Les habitans exerçaient divers arts et métiers; ils avaient des caractères d'écriture qui leur étaient particuliers. Dans la bibliothèque du roi se trouvaient des livres latins qu'ils n'entendaient point. Le commerce avec l'*Engroneland* leur fournissait du soufre, de la poix et des fourrures. Ces insulaires semaient du blé, buvaient de la bière, demeuraient dans des maisons de pierre, et naviguaient, quoique sans le secours de la boussole. Les Frislandais, munis de cet instrument, furent chargés par le roi d'Estotiland d'une expédition maritime vers un pays situé au sud, et nommé *Drogeo* ou *Droceo*. Le malheur les fit tomber entre les mains d'une nation d'anthropophages; un seul Frislandais, épargné à cause de son habileté dans la pêche, devint un sujet de guerre entre les chefs de ces sauvages; chacun voulut posséder un esclave aussi utile; transféré d'un maître à l'autre, il fut à portée de connaître toute cette contrée. Il assura que c'était un pays fort étendu, et comme *un nouveau monde*. Les habitans, ignorans et grossiers, ne savaient pas même se couvrir avec les peaux des bêtes qu'ils tuaient à la chasse. Armés d'un arc et d'une lance de bois, ils se livraient des combats continuels. Le vainqueur dévorait le vaincu. Plus loin au sud-ouest, des peuples un peu plus civilisés connaissaient l'usage des métaux précieux, bâtis-

Pays de Drogeo.

Le nouveau monde.

saient des villes et des temples, mais offraient cependant des sacrifices humains à leurs affreuses idoles (1).

Tel fut le rapport du Frislandais, lorsqu'après de longues années il revint de *Drogeo* et d'*Estotiland* dans sa patrie, devenue la conquête du prince Zichmni. Ce chef en reprenant son rang à la recherche des terres occidentales; mais, après avoir découvert une île nommée *Icaria*, il fut poussé vers les parages d'Engroneland. Les tentatives ultérieures qu'il aura pu faire nous sont restées inconnues, attendu que la suite de la relation de Zénon n'a pu être retrouvée.

L'Estotiland est le Vinland.

Il nous semble que la description de l'Estotiland ne convient qu'à la Terre-Neuve, et non point à la terre de Labrador. Les habitans, assez civilisés, nous paraissent être les descendans des colons scandinaves de *Vinland*, chez qui la boussole devait être inconnue, et dont la langue, pendant trois siècles, avait pu changer assez pour être devenue presque inintelligible aux pêcheurs de Féroer. Les livres latins, circonstance qu'on aurait difficilement pu imaginer, y avaient sans doute été portés par cet évêque groenlandais qui, en 1121, se rendit au Vinland pour y prêcher le christianisme.

La contrée de Drogeo serait, dans cette hypothèse, la Nouvelle-Ecosse et la Nouvelle-Angleterre. Les peuples civilisés qui offraient des sacrifices humains dans de riches temples, seraient ou les Mexicains, ou quelque ancienne nation de la Floride ou de la Louisiane.

Le nom même d'Estotiland paraît scandinave, car *Est-Outland*, en anglais, signifierait terre extérieure d'est; dénomination qui convient à la situation de la Terre-Neuve à l'égard du continent d'Amérique.

Conclusion.

Qu'on se rappelle maintenant toute cette série de recherches; qu'on réunisse sous un seul point de vue les découvertes des Scandinaves dans les dixième et onzième siècles, et les voyages des frères Zéni dans le quatorzième; on res-

(1) *Zenon*, ap. *Zurla*, p. 13—16.

tera persuadé que le nouveau monde a été visité par les peuples du nord, dès l'an 1000, et l'on pensera peut-être que cette première découverte, historiquement prouvée, après avoir été constatée de nouveau en 1390, par le Vénitien Zeno, a pu être connue de Colomb en 1477, lors de son voyage dans les mers du nord. Loin de nous l'intention de vouloir ternir la gloire de l'immortel Génois! mais un coup d'œil sur la carte montrera, même aux esprits les plus préoccupés, que la nature elle-même avait désigné la Terre-Neuve pour recevoir la première les visites des Européens.

LIVRE DIX-HUITIÈME.

Suite de l'Histoire de la Géographie. Coup d'œil général sur les Voyageurs et les Géographes européens du moyen âge. A. 1000—1400.

Les découvertes des Arabes et des Normands dans les parties du monde inconnues aux anciens, restèrent assez long-tems cachées aux savans de l'Europe chrétienne. Cependant l'ignorance de la géographie dans le moyen âge, n'était ni aussi générale ni aussi grande qu'on le pourrait supposer d'après la réponse d'un abbé de Cluguy. Les environs de Paris lui semblaient une contrée si éloignée et si peu connue, qu'il n'osa se rendre aux vœux du comte Bourcard, qui l'avait engagé à venir établir un monastère de son ordre à Saint-Maur des Fossés (1). On pourrait encore citer l'exemple des moines de Saint-Martin de Tournai, qui, en 1095, se donnèrent en vain beaucoup de peine pour *découvrir* l'abbaye des Ferrières (2). Mais ces deux faits prouvent seulement que dans les monastères riches, l'esprit de l'insouciance avait succédé à l'esprit des entreprises et des voyages périlleux.

Ignorance de quelques moines.

La justice nous fait un devoir d'avouer que le clergé, dans le moyen âge, rendit des services à la géographie comme aux sciences en général. Les annalistes du moyen âge, qui étaient pour la plupart moines, insérèrent souvent dans leurs écrits les descriptions des pays voisins ou éloignés. C'est ainsi que la chronique d'*Emon*, abbé de Werum, dans le pays de Groningue, contient, à l'occasion d'une croisade en Palestine, la relation détaillée du voyage entier, avec la description de tous les pays et de tous les endroits que les croisés traversèrent depuis les Pays-Bas

Services rendus par le clergé.

A. 1217.

(1) *Sprengel*, Histoire des Découvertes, § 20. (2) *Dachery*, spicileg. II, 90. (*Narratio restaurat. Abbatiæ S. Martini Tornac.*)

jusqu'en Palestine (1). Mais ce furent surtout les prédicateurs de la foi chez les païens, qui reculèrent les limites de la géographie. *Saint Boniface*, apôtre des Allemands, a rendu de grands services en donnant connaissance des pays et des peuples qui confinaient à l'orient avec le royaume des Francs. Environ cent ans après que ces conquérans eurent appris à connaître les Slavons, il alla prêcher à ceux-ci l'évangile. Ses lettres prouvent qu'il obéissait aux ordres des souverains pontifes en leur envoyant des relations sur ces peuples sauvages (2). C'est sans doute d'après ses relations et celles des Anglais ses compagnons, qu'Alfred composa, dans le neuvième siècle, la première description complète des pays esclavons. Nous avons déjà parlé des principales tribus slavonnes de l'Allemagne, telles que les Wilzes, les Obotrites, les Sorabes et les Bohèmes, connus par Alfred sous les noms de *Wiltes*, *Apdredes*, *Surpes* et *Bohemes*. Les missionnaires, conjointement avec les commandans des frontières, firent encore connaître les nations sur l'Oder et la Vistule. De ce nombre sont les Polonais, qui paraissent pour la première fois, sous le règne d'Othon II, dans les écrits de Ditmar de Mersebourg, sous le nom de *Poleni* : il y est aussi question de la Silésie sous celui de *Pagus Silensis*, qu'elle tira d'une haute montagne (3). Un ermite espagnol, nommé Bernard, qui introduisit l'arithmétique des Arabes en Allemagne, ainsi que Gerbert avait fait en Italie, mais qui n'eut pas autant de succès dans ses travaux pour convertir les Slaves, engagea Saint-Otton, évêque de Bamberg, à aller prêcher ces païens du côté de Camin, Julin, Stettin, Belgard et Colberg, et même à essayer de planter la vigne chez eux (4). Il visita aussi l'île de Rugen, dont les habitans repoussaient les étrangers de leurs côtes, comme

Saint Boniface.

Peuples Slavons, Polonais, etc.

(1) *Anton. Matthei.* Analecta veteris ævi. Tom. II, p. 25. (2) *Bonifac.* Epist. 261, in Biblioth. max. Patrum, XIII, p. 233, edit. prim. Lugdun. Comp. Epist. 19, ibid. p. 77. (3) *Ditmar Marseb.* in *Leibnitz* script. Brunsvicens. tom. I, p. 359, 371, 415. (4) Anon. Histor. otton. p. 325.

font aujourd'hui les habitans de la nouvelle Zélande. Avant ces voyages, Otton n'avait jamais entendu parler de la mer Baltique. Aussi fut-il très-surpris de trouver cette mer si large, qu'un navigateur, en la traversant, n'apercevait les côtes que comme des nuages lointains (1). Sous le règne de Louis le Débonnaire, *Anscaire*, moine de Corbie, animé de même d'un saint zèle, ouvrit aux chrétiens la patrie des redoutables Normands, et parcourut les royaumes de Suède et de Danemarck, peu connus jusqu'alors. Le journal détaillé de ses travaux et des dangers qu'il courut n'existe plus. Rambert, qui a écrit sa vie, et qui a parlé le premier de la Courlande sous le nom de *Coros* (2), n'a pas assez mis ce journal à profit pour nous faire juger quelles étaient les connaissances que les chrétiens avaient des Etats du Nord avant les recherches d'Alfred. Dans le moyen âge, ce journal fut la source principale des renseignemens sur le Nord. En 1260, Tymo, abbé de Corbie, l'envoya complet à Rome (3). Voyage d'Anscaire.

Adam de Brême, qui vivait deux cents ans après Anscaire, puisa dans son ouvrage; il l'imita en faisant une description détaillée des royaumes du Nord, d'après les observations qu'il avait recueillies de la bouche de Svenon, roi de Danemarck. Cette description nous a été conservée (4); et *Murray*, professeur à Gottingue, l'a enrichie d'un savant commentaire (5). Adam de Brême décrit le Jutland dans le plus grand détail, et parle de plusieurs îles de la mer Baltique dont ses devanciers n'avaient pas fait mention. Il traite de l'intérieur de la Suède, dont Other et Wulfstan ne connaissaient que les côtes, et de la Russie, Adamus Bremensis.

(1) S. Anscharii vita per *Rembertum*, ap. *Langebeck*, tom. I, 478. (2) Id. p. 193—325. (3) Ann. Corbeius. ap. *Leibnitz*, II, 410. (4) De situ Daniæ et reliquarum, quæ trans Daniam sunt, naturâ deque gentium istarum moribus, religionibusque, in *Lindenbrog* scriptor. rer. septentrional. Hamburg. 1706. (5) *J. P. Murray*, Descriptio terrarum septentrionalium sæculis IX, X, XI, ex ideâ Adami Bremensis aliorumque scriptorum germanicorum istius ævi; in *nov. Comment. Gottingens.* tom. I, 126.

dont auparavant le nom seul était connu. Il dit que c'est le royaume slave le plus considérable; que sa capitale est Kiow ou *Chue*, et que ses habitans commercent avec les Grecs par la mer Noire. Il étend même sa description jusqu'aux îles britanniques qu'il n'avait point visitées, mais il ne fait que répéter à leur sujet tous les contes merveilleux de Solin et de Martianus Capella. Cette manie était générale parmi les géographes du moyen âge; ils transportaient les fables de l'antiquité jusque dans la description particulière des pays qu'ils n'avaient pas vus eux-mêmes. Voici la première description détaillée de la principauté de Galles, composée par *Giraud Barry* ou *Giraldus Cambrensis*, grand doyen de Saint-Asaph, sous Henri II. Cet auteur y joignit le tableau de l'Irlande qui venait d'être conquise; mais il s'occupa malheureusement beaucoup trop de la recherche des merveilles et des prodiges; il parle de canards qui croissent en Irlande sur des arbres, de poissons à dents dorées, et de monstres moitié hommes et moitié taureaux (1).

Giraldus Cambrensis.

Dicuil. Parmi les ecclésiastiques qui ont bien mérité de la géographie, il faut encore nommer *Dicuil*, moine irlandais, dont l'ouvrage contient l'extrait des mesures de l'empire romain, prises sous Théodose, et quelques traits particuliers sur le Nil et sur les îles de l'Ecosse. Ce livre, publié enfin par le zèle d'un savant français (2), mériterait une révision et un commentaire.

Le clergé, maître de l'instruction publique, encouragea quelquefois les études géographiques.

L'évêque Guillaume de Wixham, qui, en 1380, créa un nouveau collége à Oxford, fit les dispositions suivantes dans ses lettres de fondation : « Lorsqu'en hiver, à l'occa» sion d'une fête du Seigneur, ou de sa mère, ou de

(1) *Giraldi Cambrensis*, Itinerarium Cambriæ, seu de laudibilibus Walliæ, apud *Cambden* scriptor. histor. Angliæ. Francof., 1602, p. 820. Id. de Illaudabil. Walliæ, ap. *Wharton*, Angliæ sacra, II, p. 244. Comparez *Beckmann*, Ann. des Voyages, IV, p. 19. (2) *Dicuili* liber edit. *C. A. Walckenaer*, Paris, 1807.

» quelque autre saint, on fait du feu dans la grande salle » pour les confrères, lesdits confrères et les écoliers » peuvent, à l'issue du dîner et du souper, s'amuser d'une » manière convenable dans la grande salle, par le chant des » cantiques et d'autres passe-tems honnêtes, comme aussi » en s'entretenant tranquillement de la poésie, des chro- » niques des divers royaumes, et des merveilles de ce » monde, et de tout ce qui fait l'ornement du clergé. » Il existait des ordonnances semblables dans les autres colléges d'Angleterre (1). Giraud le Gallois nous fournit un exemple du singulier enthousiasme avec lequel on recevait les relations des pays étrangers. Il fut obligé de lire trois jours de suite en public, à Oxford, sa description de l'Irlande. Le premier jour fut consacré aux pauvres de la ville; le second aux docteurs, clercs et étudians; le troisième à la bourgeoisie. Les Scandinaves étaient cependant, avec les Arabes, les seuls peuples chez qui le goût des lectures historiques était devenu national. Les savans islandais, honorés dans les cours du Nord, y charmaient l'oreille des rois et des héros en leur récitant ces *sagas*, ou contes historiques écrits avec la naïveté d'Hérodote, et dans lesquels une saine critique, en fixant leurs dates au onzième et au douzième siècle, reconnaît les traces d'une histoire traditionnelle qui remonte aux tems les plus reculés, et qui, à côté de quelques obscurités, offre tous les caractères intérieurs d'un haut degré de véracité. Nous venons d'examiner, dans le livre précédent, les importantes données que les *sagas* fournissent à l'histoire de la géographie.

Études géographiques.

Les sagas.

Quelques souverains surent apprécier la science qui fait connaître aux rois leur empire, et qui trace aux héros la route des conquêtes. Les princes scandinaves, si la boussole leur eût été connue, auraient fait le tour du monde. *Waldemar II*, roi de Danemarck, fit dresser, en 1231, un

Travaux entrepris par des souverains.

(1) *Wharton*, History of english poetry, I, p. 92.

cadastre ou tableau topographique de toutes les provinces de son royaume, ouvrage étonnant pour le treizième siècle (1). Les rois d'Angleterre se montrèrent pénétrés du même esprit. Malgré la destruction générale des livres sous Henri VIII, on a trouvé, dans les anciennes bibliothèques d'Angleterre, sept cartes de ce royaume et des îles voisines, faites dans le douzième siècle, et qui jettent du jour sur l'histoire de Mathieu Pâris, sur le Polychronicon de Higeden, et sur les relations de Giraud (2). Dans ces cartes, à la vérité très-grossières, le dessin des principales villes et des abbayes avec leurs murailles, leurs clochers et leurs portes, occupe tant d'espace, qu'il n'a pas été possible de marquer les divisions des provinces, les endroits peu considérables et les petites rivières. Les monarques anglais voulant connaître leurs États plus en détail, firent rassembler et composer des tableaux généraux des provinces et des terres où étaient marqués les terrains cultivés et ceux en friche, les villages avec le nombre de leurs habitans, et la quotité d'impôts qu'ils payent. Tel est l'ouvrage connu sous le nom de *Doomsdaybook*, auquel Guillaume-le-Conquérant fit travailler de 1080 à 1083, et où, à l'exception de la principauté de Galles et des provinces de Northumberland, Cumberland, Westmoreland et Durham, tout le reste de l'Angleterre est décrit de la manière la plus circonstanciée. Les districts cultivés et habités ou déserts, les habitans libres ou serfs, avec les espèces de services auxquels ils étaient assujettis; tout y est noté, jusqu'au nombre des têtes de bétail et des ruches dans quelques comtés (3). Cet ouvrage, si intéressant pour la topographie de l'Angleterre du moyen âge, n'était connu que par quelques fragmens détachés qu'on trouvait dans différentes descriptions particulières de comtés et de villes. En 1783, le par-

Le Doomsdaybook.

(1) *Gebhardi*, Hist. du Danemarck. *Thaarup*, Statistique. (2) *Gough's* Anecdotes of british topography, I, p. 50, où elles sont gravées. (3) Short account of some particulars concerning Doomsdaybook, with a view to promote its being published. London, 1756. 4°. Comp. *Gough's* Anecdotes, I, p. 18.

nent le fit imprimer aux frais de l'Etat (1). Le roi Edouard II fit travailler, en 1291, à un tableau général et détaillé des possessions territoriales du clergé en Angleterre et dans le pays de Galles. Il existe en manuscrit dans la bibliothèque d'Oxford (2), et il n'en a été imprimé que des morceaux isolés dans les topographies de quelques comtés. Nous devons au comte de Herzberg l'obligation d'avoir publié un pareil document géographique concernant une partie de l'Allemagne ; c'est la description financière en latin de la Marche de Brandebourg, faite dans le genre du Doomsdaybook, et à laquelle on travailla depuis 1375 jusqu'en 1377, par ordre de l'empereur Charles IV (3).

Mais les principaux progrès de la géographie, pendant le moyen âge, furent dus aux grandes révolutions de l'Asie, qui, en amenant sur la scène du monde une foule de peuples jusqu'alors inconnus, et en établissant des rapports entre eux et les Européens, firent naître le besoin de visiter la Tartarie et la Chine. Rappelons en peu de mots les événemens de cinq à six siècles. Le vaste empire des califes s'écroule ; plusieurs monarchies naissent de ses débris. *Caïrvan* devient la capitale du califat des Aglabites qui règnent sur l'Afrique propre et la Sicile. Les Fatemites héritent des dépouilles des Aglabites ; le *Caire* est leur capitale : en l'an 1171, le grand Saladin les détrône. Dans l'Afrique occidentale, *Zeïri* fonde un royaume qui renfermait les pays d'Alger, Feez, Segelmesse et Tripoli ; il subsista pendant deux siècles. Les Almoravides bâtissent *Marocco*, soumettent l'Espagne musulmane, et y règnent de 1056 en 1146. Les deux royaumes de Marocco et d'Alger sont réunis sous les *Almohades*, qui règnent jusqu'en 1269 ; les *Mérinites* leur succèdent. Les États de Tunis, d'Alger, de Tremecen et autres, naquirent des

Révolutions de l'Asie et de l'Afrique.

A. 800.

A. 907.

A. 935—1148.

(1) Un vol. in-fol. (2) *Gough's* Anecdotes, I, p. 116. (3) Cadastre de l'électorat et de la marche de Brandebourg, dressé en 1375, par ordre de l'empereur Charles IV, roi de Bohême, et marquis de Brandebourg, publié d'après les originaux conservés dans les archives de Brandebourg, et enrichi d'éclaircissemens, par C. F. de Herzberg. Berlin, 1781, 4° (all.)

démembremens qu'éprouvèrent ces monarchies. L'Afrique septentrionale prit ses formes géographiques actuelles dans le quinzième siècle.

Croisades. En Asie, les révolutions provoquées par les croisades eurent peu de durée. Le royaume de Jérusalem, les principautés d'Antiochie, d'Edesse et autres, disparurent peu de tems après leur naissance. Diverses peuplades sauvages acquirent une existence indépendante, telles que les Druses. *Druses* et les *Curdes*. Il arriva de l'intérieur de l'Asie des hordes nomades qui occupèrent les provinces dépeuplées Turcomans. par la guerre; tels sont les *Turcomans*. Plusieurs *émirs* ou princes arabes fondèrent de petits Etats, et l'Arabie retomba dans l'anarchie d'où le génie de Mahomet l'avait tirée. L'enthousiasme le plus aveugle maintint, pendant un siècle et demi, le singulier état des Ismaéliens ou des *Assassins*, dont il y avait deux branches, l'une en Perse, l'autre en Syrie : le chef de ces derniers fut appelé vulgairement le *Vieux de la Montagne*. Assassins.

Les empires fondés par les *Turcs* avaient plus de stabilité. Gaznévides. Les *Gaznévides* régnèrent pendant le onzième et le douzième A. 969-1182. siècles sur un grand empire, dont le Caboul, le Candahar et le Corasan formaient le noyau; *Gazna* ou Ghizni était Seldjoukides. leur capitale. Les *Seldjoukides* eurent encore une fortune plus brillante : Togrulbeg en posa les fondemens par la conquête de Corasan en 1037; toute l'Asie occidentale, depuis les côtes de Syrie jusqu'aux monts de Casbhar, fut conquise. Le royaume d'Iran, le principal Etat des Seldjoukides, fut détruit en 1195; celui de *Roum*, ou d'Iconie, Roum. dura jusqu'en 1308; il embrassait l'Asie-Mineuse; de ses cendres naquit la puissance ottomane qui engloutit les misérables restes de l'empire romain d'orient, ainsi que les royaumes de Bulgarie, de Servie et autres pays voisins du Danube.

Les Charissimites. Les Kowaresmiens ou *Charissimites*, indépendans depuis 1100, et, un siècle après, vainqueurs des Seldjoukides, étendirent leur domination jusqu'aux confins de la Chine; leur empire s'écroula en 1231.

Parmi les Etats moins vastes, on doit citer celui fondé en Syrie par *Nureddin* et que le célèbre *Saladin* agrandit de l'Egypte, de la Palestine et de la Mésopotamie. Cet Etat meurt avec son fondateur ; mais de ses débris on voit naître en Egypte la monarchie des Mamelouks. Saladin. Mamelouks.

Un torrent de destruction entraîne les débris de la plupart de ces Etats ; et, en Asie, la puissance des *Mongols* reste seule debout. Le génie gigantesque de Gengis-Kan précipite ces nomades hors de leurs immenses déserts ; bientôt son empire s'étend du Dniéper à la grande Muraille. *Oktaï* soumet la Syrie, l'Asie-Mineure, la Russie entière, la Pologne, la Silésie et la Hongrie. Les *Uzes*, connus des Russes sous le nom de *Polouzes*, et des Grecs sous celui de *Cumanes*, virent leur royaume, fondé aux dépens des Patzinacites, vainqueurs des Chazares, s'engloutir à son tour dans l'empire d'Oktaï-Chan. A l'est, ce prince achève la conquête du pays des Nioutchi. *Mangu* met fin au califat de Bagdad. *Kublaï-Kan* conquiert la Chine et une partie de l'Inde. L'Asie entière était sur le point d'être réunie en un seul empire. Les vents et les flots défendent le Japon. Bientôt l'immense monarchie mongole se partage en plusieurs *khanats*. L'*Iran* embrassait l'Asie occidentale ; la résidence était *Tauris*. Dans le khanat de *Kaptschak*, était compris à peu près tout ce qui forme aujourd'hui l'empire de Russie en Europe et en Asie ; *Sarai* était la capitale. Le *Zagathaï* renfermait dans ses limites la Tartarie, la Kalmoukie, le Thibet et l'Inde ; la capitale se nommait *Bischbalïgh* Le khan de la Chine était censé le suprême chef de l'empire ; mais l'éloignement rendit son pouvoir illusoire. Empire des Mongols. Il est partagé.

Cette grande révolution, en bouleversant l'Asie, la fit connaître. Les victoires des Mongols et leurs courses en Pologne, en Silésie et en Hongrie, tout en répandant la terreur parmi les chrétiens, produisirent un avantage inattendu pour la géographie. Ces événemens attirèrent l'attention des Européens sur la patrie de ces dévastateurs et sur les nations qu'ils avaient subjuguées. L'empereur Frédéric renouvela plusieurs fois ses exhortations par écrit pour

engager les potentats de la chrétienté à se réunir (1). La crainte de ces barbares était si grande, même dans les contrées de cette partie du monde les plus éloignées d'eux, qu'en 1238 elle empêcha les peuples de la *Frise* et de la *Gothie* de se rendre à la pêche du hareng sur la côte d'Angleterre (2). Le pape cherche, par ses envoyés et par des missionnaires, à détourner le fléau qui menaçait l'Europe. Quelques journaux de ces ambassades se sont conservés jusqu'à nos jours. Les noms d'*Ascelin*, de *Carpin* et de *Rubruquis* brillent au premier rang. Avant les conquêtes des Russes dans le nord de l'Asie, et les nouveaux voyages entrepris pour commercer avec les pays au-delà de la mer Caspienne, leurs itinéraires offraient, avec la relation de Marc Paul, les seules sources où l'on pouvait puiser des renseignemens sur la Tartarie et les pays des Mongols. Le plus grand nombre de ces journaux est perdu, ou est enseveli dans la poussière des bibliothèques, comme l'Indicateur des routes de la grande Tartarie, composé, en 1306, pour l'usage des missionnaires (3); comme le Voyage d'*André Lucimel* qui, en 1245, alla prêcher le christianisme chez les Mongols; ou bien encore comme les Voyages en Tartarie de *Ricold de Monte-Crucis*, traduits en français, en 1351, par Jean le Long d'Ypres (4). Les missions continuèrent ensuite durant quelques siècles. En 1312, Jean de Monte-Corvino était évêque de Pékin. Non-seulement des missionnaires isolés, mais même des troupes de prédicateurs, entreprirent ces voyages pénibles par l'ordre des papes, et par zèle pour la religion (5).

Ambassades des papes aux Mougols.

Suivant toutes les apparences, ces voyages en Asie furent précédés par la relation que le juif *Rabbi Benjamin* de Tudèle, en Navarre, écrivit en 1160, et où il décrit

Benjamin de Tudela.

(1) *Math. Paris*, Hist. major. 557—562. (2) Id. ibid. p. 471. (3) Directorium ad faciendum pasagium transmarinum per editorem per quemdam fratrem ordinis prædicatorum scribentem experta et visa potius quam audita. *Mosheim*, Historia Tartarorum ecclesiastica, p. 97. (4) *Sinner*, Catalog. *MSS.* Bibliothecæ Bernens. II, p. 460. (5) *Mosheim*, Hist. eccles. III, p. 79—98.

tout ce qui lui avait paru le plus curieux dans le midi de l'Europe, en Grèce, en Palestine, en Mésopotamie, dans les Indes, en Ethiopie et en Egypte. Il ne dit pas positivement qu'il ait visité tant de contrées diverses; ce sont quelques-uns de ses anciens traducteurs qui lui font tenir ce langage; lui-même il cite parfois les garans de ce qu'il rapporte. D'ailleurs, la sécheresse de ses relations, ses bévues en géographie, et d'autres fautes que Baratier (1), son éditeur, a déjà relevées, semblent prouver qu'en général il ne parle que d'après des ouï-dire, surtout pour les pays hors de l'Europe. Il s'attache principalement à décrire les endroits où les Juifs vivaient réunis en grand nombre; il retrace leur situation dans les différens Etats. A l'article de la Perse, il parle tout à coup de la ville de Samarcand, où se trouvaient alors cinquante mille Israélites; puis du Thibet, et de l'animal qui porte le musc. Il nomme aussi la Chine; mais les fables qu'il raconte pour donner une idée des dangers de la route, dénotent une extrême crédulité. Ses traducteurs trouvent aussi, dans son ouvrage, des indices d'un voyage aux Indes: à la vérité, il parle beaucoup de Bassora, de son commerce florissant, des Juifs noirs de l'Inde, de la culture du poivre et de l'origine des perles; mais cet épisode est trop court pour qu'on en tire des lumières. Il est impossible d'éclaircir en aucune manière plusieurs noms des endroits qu'il mentionne, comme l'île de *Nekrokis* dans le golfe Persique, le royaume d'*Oulam*, l'île de *Cinrag* et la ville de *Cingala*. Peut-être en est-il de ces noms-là comme de plusieurs noms européens qu'ont défigurés ses copistes, en prenant une lettre hébraïque pour l'autre (2). Quelques-unes des villes qu'il attribue à l'Inde, étaient situées sur la côte d'Arabie, comme *Katifa* (El-Katif), et *Zabid* (Zibid) sur la mer Rouge, où il s'embarqua pour l'Afrique.

Idée de sa relation.

(1) Voyages de Rabbi-Benjamin de Tudela, traduits de l'hébreu et enrichis de notes, par *J. P. Baratier*, 2 vol. in-12. Amsterdam, 1734, § I, p. 13. (2) Pour les différentes éditions et traductions de Benjamin, voyez *Catal. Bibliothecæ Bunav.*, II, 1741.

Voyages des commerçans.

L'infatigable esprit du commerce, qui probablement n'était pas étranger à Benjamin de Tudele, guida bien d'autres voyageurs. Des marchands de Brême, jetés par la tempête sur la côte de Livonie, comme Cabral sur celle du Brésil, complétèrent les connaissances qu'on avait déjà acquises sur la mer Baltique. Les chevaliers porte-glaives et les flottes danoises n'envahirent que les côtes de la Russie actuelle; mais les négocians hanséatiques, en suivant les traces des Permiens et des Wariégues, pénétrèrent probablement jusqu'en Tartarie (1). Nous connaissons mieux les découvertes des marchands italiens au-delà de la mer Noire et de la mer Caspienne chez les Tartares, les Mongols et autres nomades de l'Asie; il est même bien des choses dans ces pays, sur lesquelles, encore aujourd'hui, nous ne savons guère que ce qu'ils nous en ont appris. Durant environ deux cents ans, les Génois et les Vénitiens firent, comme les Romains, le commerce de l'Inde et de la Chine par des caravanes: elles partaient des côtes de la mer Noire et de la Syrie, parce que l'Egypte, où les marchandises de l'Inde étaient apportées par la mer Rouge, leur resta fermée aussi long-tems que dura le premier feu de l'animosité entre les chrétiens et les mahométans. L'Egypte ne s'ouvrit probablement de nouveau aux chrétiens et à leur commerce de l'Inde, qu'après l'an 1260, lorsque les Génois eurent rétabli les Grecs sur le trône de Constantinople. En récompense de ce service, ils obtinrent des avantages exclusifs pour leur commerce. Les Vénitiens, exclus de la mer Noire, firent un traité avec le soudan d'Egypte, et Alexandrie devint le grand marché des marchandises des Indes, jusqu'à l'époque où les Portugais découvrirent la route plus commode du cap de Bonne-Espérance pour aller aux Indes et aux îles des Epiceries.

Routes commerciales.

Avant cette révolution commerciale, les Génois et les Vénitiens recevaient les marchandises de l'Inde et de la Chine par *Caffa*, *Tana* et *Ajazzo*; elles y arrivaient par

(1) *Fischer*, Hist. du Commerce d'Allemagne, I, 20—

deux voies différentes. On les faisait venir à Bassora, à l'embouchure du Tigre, dans le golfe Persique ; de là elles allaient par ce fleuve, et à travers la Perse jusqu'à Tauris ; plus elles traversaient l'Arménie, et ensuite la mer Noire, jusqu'à Tana, ville à l'embouchure du Tanaïs. *Sanudo* et *Pegoletti* ont parlé d'une partie de cette route du commerce ; mais les objets les plus précieux, et d'un petit volume, étaient portés de Tauris à *Ajazzo* ou Aias, sur la mer Méditerranée. *Sanudo* semble indiquer la route de Bagdad par le grand désert, puisqu'il se borne à dire que, de cette ville, les marchandises fines étaient envoyées jusqu'à la Méditerranée aux marchands chrétiens (1). Le Florentin Balduci Pegoletti, qui se trouvait dans ces contrées en 1353, décrit la route des caravanes des Indes jusqu'à la Méditerranée dans le plus grand détail, et nomme tous les endroits qu'elles traversaient, même les moins considérables, ainsi que les villes où elles acquittaient des péages (2). Il démontre que la route commerciale remontait jusqu'à Tauris : il n'en indique point la raison ; il observe seulement qu'à Tauris, *Torisso* ou *Tebriz*, on faisait le commerce d'épiceries, de perles, d'indigo et autres articles (3). Les marchandises étaient portées par des chameaux et d'autres bêtes de somme, de Tauris par le mont Ararat, par Erzerum, situé à cinq journées de marche de la mer Noire, et par Arzingan sur l'Euphrate, à Ajazzo, ville de commerce alors très-célèbre dans la petite Arménie sur la

Route par Tauris.

Aias ou Aiazzo.

(1) Secreta fidelium crucis, ap. *Bongars*, II, p. 23. (2) Voici l'itinéraire : *Torisi*, *Sandoddi*, *Condro*, *Fiume Rosso*, *Piana di Falconieri*, *Locche*, *Scaracanli*, *Sotto l'Arca Noe* (sous l'Ararat), *Alle* 3 *Chiese* (Eschmiazin), *Calacresti*, *Aggia*, *Sermessa*, *Polorbech*, *Arzerone* (Erzerum), *Gavazera alla Montagna*, *Ligurti*, *Arzinga*, *Mughisar*, *Greboco*, *Dudriaga*, *Salvastro*, *Gavazera di casa Giacomi*, *Gadue*, *Gavazera del Amiraglio*, *Casena*, *Gandon*, *Colidara*, *Ajazzo*. On pourrait supposer que le mot *Gavazera*, répété par trois fois, veut dire un caravanserai. (3) *Dichiamenti di Paesi et di misure di mercatanzie et d'altre cose bisognevole di sapere a mercatanti di diverse parte del mondo* ; dans la troisième partie de *Della Decima e della altre Gravezza*, di *Pegini* Lisbonne et Lucques, 1766, in-4°, p. 7.

mer Méditerranée. Marc-Paul en parle en ces termes : « Un » grand nombre de marchands s'y rend de tous les pays » même de Venise et de Gênes, à cause de la variété des » marchandises que l'on y trouve, surtout des aromates » de différentes espèces, et autres articles rares et précieux » qui y sont apportés des régions orientales pour être ven- » dus ; car cet endroit est comme le port de tous les pays » de l'orient (1). » On aimait mieux faire venir par cette route détournée les articles précieux qui n'étaient pas d'un grand poids, que de les acheter à Alexandrie ; l'encens surtout y était d'une qualité supérieure à celui qui arrivait en Egypte par la mer Rouge (2).

Route par Astrabad et Astracan.

Les marchandises de l'Inde qui venaient par la deuxième grande route commerciale, faisaient un long détour avant d'arriver à la mer Noire ; peut-être on les envoyait de Camboja ou Cambeth, ville commerçante du Guzarate, jusqu'à l'Indus qu'elles remontaient tant qu'il était navigable ; de là elles allaient par terre par le Candahar et le Tocharistan ou la Bukarie jusqu'au Gihon, d'où on les chargeait pour Astracan sur des chameaux ; ou bien on les envoyait à *Strava*, l'Astrabad moderne, pour traverser ensuite la mer Caspienne. D'Astracan, les marchands se rendaient à Azof en longeant le pied du Caucase. Cette route paraît avoir été commune aux caravanes qui, d'Azof, se rendaient à la Chine ; il est certain qu'elles passaient au nord de la mer Caspienne, et, suivant le dire de Mandeville, elles restaient en chemin onze mois ou un an (3). Mais, au-delà du Volga, cette route varia probablement selon les circonstances politiques. Le génie du commerce s'ouvre des sentiers nouveaux quand la tyrannie lui ferme ceux qu'il avait fréquentés. Il paraît que Marc-Paul, Mandeville et autres anciens voyageurs, pour aller à la Chine et à la cour du grand mogol, passèrent par le midi de la petite Bu-

(1) *Marc. Paul.* de reb. orient. liv. I, c. II, p. 11. edit. Müll. *Abulfeda*, Syria. edit. Kæhler. p. 132, etc. (2) *Sanudo*, ap. *Bo*[illegible] p. 13[illegible] (3) Sir *John Mandeville*, Voyages and travayles. ch. 20, p. [illegible]

charie. Il n'y eut que *Paschalis*, moine franciscain (1), qui, en se rendant à Armaligh en 1338, suivit en partie la route des commerçans, tracée en détail par Pegoletti, et qui passait par le pays de Gète ou l'Igour, pour se terminer à Pékin.

Remarques générales sur les voyages du moyen âge.

Tous ces voyages du moyen âge offrent beaucoup d'obscurité, et souvent peu d'intérêt. Les pays qu'on parcourait n'étant, en général, que des déserts habités par des nomades, on n'y rencontrait ni villes, ni édifices, ni aucun de ces objets dont l'éclat commande l'attention du voyageur. Ces courses étaient accompagnées de fatigues et de dangers extraordinaires. Les envoyés européens étaient obligés de suivre les hordes des Tartares dans leur vie errante, même pendant les saisons les plus rudes, et d'endurer, comme ces barbares, et la faim et le froid. Dans une pareille position, il leur était difficile de faire des observations sur ce qu'ils voyaient. Les missionnaires, pleins d'ignorance et de crédulité, ne connaissaient ni les relations de leurs prédécesseurs, ni les remarques faites par d'autres missionnaires qui erraient en même tems qu'eux parmi les Mongols. Il en résultait qu'aucun d'eux ne songeait à remplir les lacunes qu'avaient laissées ses confrères, ni à éviter les contradictions dans les noms des lieux dont il parlait. Plusieurs de ces relations de voyages ne furent pas composées sur les lieux mêmes; le voyageur les écrivait de mémoire à son retour, comme le prouvent les exemples de Marc-Paul et de Mandeville : c'est ce qui fait qu'elles manquent souvent de liaison; que les pays, les peuples, les noms, la position des lieux, tout y est confondu; que les îles y sont placées en terre ferme, et que les continens se trouvent métamorphosés en îles. Ces écrivains ne distinguent pas ce qu'ils ont vu par eux-mêmes, de ce qu'ils ont appris d'autrui; et la plupart, suivant le goût de leur siècle, cherchent à plaire en racontant des prodiges, des histoires fabuleuses et des légendes.

(1) *Mosheim*, Historia Tartarorum ecclesiastica, p. 193.

C'était même sous le titre de *Merveilles* que les voyageurs publiaient leurs relations. Plusieurs de ces écrits n'existent plus en original ; nous n'en avons que des extraits ou des copies altérées par le caprice de ceux qui les ont transcrites. Voilà pourquoi les traductions de Marc-Paul, d'Odéric de Portenau et de Mandeville varient tant entre elles. On n'a pas encore trouvé un manuscrit du premier auteur, qui ne différât essentiellement d'un autre par des abréviations, des intercalations et des changemens.

Cartes du moyen âge.

Les cartes de ces siècles d'ignorance joignaient, aux défauts qui résultent du manque de connaissances, ceux qui proviennent d'un arrangement systématique d'après des hypothèses imaginaires. Il nous semble que la critique doit ranger les cartes du moyen âge dans deux grandes classes ; celles dans lesquelles on copia simplement les idées de Ptolémée et des autres anciens, et celles dans lesquelles on se permit d'insérer des terres nouvelles, soit réellement découvertes, soit dont on soupçonnait l'existence.

Dans la première classe, on trouve plusieurs mappemondes qui représentent l'Europe, l'Asie et l'Afrique comme une grande île, en terminant l'Afrique au nord de l'équateur. Nous avons déjà observé que, malgré l'autorité contraire du divin Ptolémée, cette opinion des Eratosthènes et des Strabon s'était conservée dans l'Europe occidentale. Parmi les géographes qui l'adoptèrent, il faut citer *Martin Sanudo*, qui en proposant, vers l'an 1321, une nouvelle croisade pour arracher le commerce des Indes des mains du soudan d'Egypte, accompagna son projet d'une carte qui faisait connaître les pays dont il parlait (1) : tous les peuples et les royaumes de l'Europe y sont marqués ; mais les trois Etats du nord tiennent à la Russie par une langue de terre très-étroite, habitée par les Caréliens, *nation infidèle*. Le midi de l'Afrique semble ouvert à la navigation ; mais l'exé-

Carte de Sanudo.

(1) *Bongars*, Gesta Dei per Francos, II.

de la chaleur y rend l'intérieur du pays inhabitable. La figure de l'Asie méridionale lui était presque entièrement inconnue, de même que les îles de l'Océan indien. D'après les Arabes, il place Gog et Magog dans le nord-est de l'Asie; les Tartares occupent le nord de cette partie du monde.

Parmi les cartes de la seconde classe, les plus remarquables sont celles qui semblent indiquer des découvertes importantes faites à l'ouest de l'Europe et de l'Afrique dans les douzième et treizième siècles. Nous avons démontré, dans le livre précédent, que la Terre-Neuve et les côtes voisines de l'Amérique avaient été découvertes, et même occupées par les Normans depuis l'an 1000. Mais ces navigations au nord-ouest, inconnues à la plupart des Européens du midi, n'ont rien de commun avec certaines navigations au sud-ouest, indiquées seulement par des cartes géographiques, et dénuées d'autres preuves historiques certaines.

Voyages aux côtes d'Afrique.

Une carte de 1346, écrite en castillan (1), présente le cap Bojador en Afrique comme un point connu, et que les navigateurs avaient doublé. Un manuscrit conservé à Gênes nous apprend qu'en 1346, un bâtiment de l'île Majorque partit pour aller à un fleuve nommé *Vedamel* ou *Rui-jaura*, probablement Rio-do-Ouro; on n'en eut point de nouvelles (2). Les historiens génois nous assurent que deux de leurs compatriotes, *Tedisio Doria* et *Ugolino Vivaldi*, entreprirent de se rendre à l'Inde par l'ouest; on ignore quel fut le sort de ces navigateurs (3). Les îles Canaries n'ont jamais été entièrement perdues de vue, puisque les géographes arabes les ont connues et décrites; elles paraissent sur la carte castillane de 1346, où Ténériffe porte le nom d'*Inferno* ou île d'Enfer; car les anciennes fables sur le séjour des bienheureux et le royaume des

Îles Canaries.

(1) *MSS.* de la Bibliothèque impériale de Paris, n° 6816. (2) *MSS.* d'*Usodimare*, cités, *Annali di statistica, di J. Grœberg*, II, 209. (3) *Foglietta*, Histor. genues. Vinad. ann. 1291. *Casoni*, Annal. di Genova, I, ad ann. 1306.

morts, sont toujours restées attachées aux îles de l'Océan occidental. Il y a plus : l'île de Madère se montre sur une carte de 1384, sous le nom d'*Isola di legname*, île aux bois, ce qui est aussi le sens de son nom actuel (1). Aurait-elle donc quelque fondement, cette touchante histoire de Robert Macham, Écossais qui, s'étant enfui avec la belle Anne d'Arfé, crut trouver, dans cet Élysée insulaire, un asile pour ses amours, mais qui, bientôt livré aux angoisses de la faim, vit son amante expirer dans ses bras, et ayant en vain fait retentir toutes les solitudes des cris de son désespoir, ne trouva le terme de ses maux que dans la tombe?

Ile de Madère.

Combien d'aventureuses courses dont l'histoire n'a conservé aucun souvenir! Combien d'infortunés précurseurs de Christophe Colomb, qui, engloutis dans les flots de l'Océan, ou naufragés sur quelque plage déserte, n'ont recueilli, pour fruit de leur noble audace, qu'une mort ignorée! D'autres sont revenus en Europe; ils ont fait connaître ces îles de *Brazil*, c'est-à-dire du Feu, de *Corvos marinos*, de *Sant-Jorzi*, et autres dont la position sur les cartes du quatorzième siècle annoncent que les îles Açores étaient obscurément connues dès l'an 1380, ou même plus tôt, si tant est que le nom évidemment arabe de l'île de *Bentufla*, sur la carte de Bianco, nous autorise à y voir une découverte des Arabes d'Espagne.

Iles Açores.

Aucune de ces découvertes ne compromet en rien la gloire de Colomb; mais on en cite une qui, si elle était démontrée réelle, réduirait tout le mérite de ce navigateur à avoir retrouvé des terres connues un siècle avant qu'il n'eût vu le jour. Cette prétendue découverte se trouve indiquée dans une carte faite en 1436 par *André Bianco*, et que l'on conserve dans la bibliothèque de Saint-Marc. Formaleoni en a donné une description détaillée (2), et a

Carte d'André Bianco.

(1) Carte *MSS.* de la Bibliothèque de *Pinelli*, aujourd'hui à M. *Walckenaer*. (2) Saggio sulla antica nautica de Veneziani, etc. p. 11, etc. (Venise, 1783.)

fait graver deux feuilles de dix qu'elle contient. Voici de quelle manière il représentait la terre (1). Les trois parties de l'ancien monde forment un grand continent, partagé en deux portions inégales par la mer Méditerranée et par l'Océan indien qui court de l'est à l'ouest, et renferme une grande quantité d'îles. L'Afrique s'étend de l'ouest à l'est parallèlement à l'Europe et à l'Asie; l'Éthiopie orientale et le royaume du prêtre Jean se prolongent jusqu'à son extrémité méridionale; c'est encore l'Afrique des anciens, terminée au nord de l'équateur : aussi le golfe profond que la mer forme du côté de la Guinée, n'y est pas marqué. Sur cette même carte, Bianco a placé deux dragons, avec ces mots : *Nidus Abimalion.* L'Asie est tout aussi mal figurée. La côte méridionale court tout droit de l'est à l'ouest. Il n'y a presque point d'indice des deux péninsules de l'Inde ni du golfe du Bengale. La partie orientale consiste en deux grandes presqu'îles séparées par un golfe immense : sur celle du nord, on voit *Gog* et *Magog;* et sur la méridionale, le *Paradis*, d'où sortent quatre grands fleuves, dont deux se jettent dans la mer Caspienne. Ensuite viennent les royaumes de Cathai, de Cambalich ou *Cocobalich;* la ville de Samarcand et l'Inde septentrionale, avec quelques villes dont les noms sont inintelligibles, comme *Udexi, Omindan, Lagade;* puis la Perse et la Syrie. Les royaumes de l'Europe sont mentionnés, à l'exception de la Pologne et de la Hongrie. Dans leur voisinage, on voit la Tartarie avec la grande Russie qui occupe presque tout le nord, et qui est grossièrement séparée de la Suède et de la Norwège par une grande montagne.

Sur ces cartes si imparfaites, on trouve trois indications que *Formaleoni* et d'autres Vénitiens ont voulu appliquer à l'Amérique. Dans la septième feuille, où sont représentés les royaumes du nord, l'Islande et la Frislande de Zénon, on voit une île de *Scorafixa* ou *Stokafixa.* Formaleoni pré-

Ile Stokafixa.

(1) *Formaleoni*, p. 40.

tend que ce nom est celui de *stockfisch* ou morue en allemand, et qu'il désigne sous le nom de Terre-Neuve. Toutefois, comme l'Islande était dès-lors fameuse pour la pêche, et comme Zénon observe, dans son voyage, que la Frislande avait une assez grande abondance de poissons pour en fournir la Flandre, l'Angleterre, le Danemarck et d'autres pays encore (1), le mot de *stockfisch* dans la carte de Bianco pourrait, selon l'opinion de Sprengel, ne point désigner une île en particulier; mais, suivant l'usage des anciens géographes, et entre autres de Ribero et de Martin Behaim, ce Vénitien aurait voulu marquer sur sa carte les curiosités de ces pays éloignés (2). Nous avouons qu'en attendant une édition très-correcte et très-soignée de cette carte et d'autres monumens, nous penchons plus pour l'opinion de Formaleoni que pour celle de ses critiques. Mais continuons à examiner les indications d'André Bianco. A l'occident des îles Canaries, il donne le nom d'*Antilia* à une grande terre de forme carrée et très-allongée, qui se retrouve de même, seulement moins étendue, sur le globe de Martin Behaim (3). En Italie, on est parti de là pour avancer que l'Amérique méridionale et les Antilles avaient été connues beaucoup plus tôt qu'on ne pensait : mais les critiques allemands, loin de soutenir les prétentions apparentes de leur compatriote, ont considéré Antilia comme un produit de l'imagination des géographes. Les découvertes de Marc-Paul et des autres voyageurs du treizième siècle obligèrent les dessinateurs de cartes et de globes d'étendre plus à l'est le continent de l'Asie. Quand on se rappelle que Marin de Tyr et Ptolémée avaient reculé les contrées d'Ava, de Pegou et de Siam jusqu'à la position des îles Mariannes, on conçoit que la *Chine* et les îles *Zipangri* ou le Japon, d'après les relations vagues de Marc-Paul, dûrent s'étendre presque aux lieux où se trouve l'Amérique septentrionale.

Antilia.

(1) *Ramusio*, II, 230. (2) *Sprengel*, Hist. des Découvertes, § 4, notes. (3) Voyez la *Carte* dans l'Histoire diplomatique du chevalier Martin Behaim, par *Murr*, Nuremberg, 1778, trad. Paris, 1802.

Quelques savans, en partant de cette fausse idée, conclurent, comme le fit Paul Toscanelli, le conseil de Colomb, que les îles en avant de l'Inde n'étaient pas extrêmement éloignées des côtes occidentales de l'Europe (1). Des traditions, vraies ou fabuleuses, confirmaient cette opinion. On racontait que, lors de la conquête de l'Espagne par les Arabes, plusieurs chrétiens étaient allés se réfugier, avec leur fortune, dans une île où ils avaient bâti sept villes (2). Il semblerait, d'après la lettre de Toscanelli à Colomb, que le peuple donnait à cette île le nom de *Sette Cittade*, ou Sept-Villes, tandis que les savans l'appelaient *Antilia*, nom que Colomb appliqua modestement aux îles qu'il a probablement visitées le premier. Car, lorsque les Espagnols découvrirent le nouveau monde, ils firent beaucoup de recherches pour retrouver ces sept villes; elles furent toutes infructueuses (3). Ile de Sette Cittade.

Au nord d'Antilia, à peu près à la place de Terre-Neuve, la carte de Bianco présente une autre grande île appelée *Isola de la Man Satánaxio* (île de la main de Satan). Ce nom prouverait, selon Sprengel, qu'on ne doit entendre par-là ni Terre-Neuve, ni le Labrador; mais que Bianco, à l'exemple des anciens géographes, a placé l'enfer dans ces régions inconnues. On pourrait encore voir dans ce pays fabuleux un conte arabe du moyen âge. Dans la mer des Indes, disait-on, il y avait une île auprès de laquelle on voyait une main qui sortait hors de l'eau pendant le jour, et qui, la nuit, entraînait les habitans du pays dans les abîmes de la mer. Cette main ne pouvant être, d'après les idées du tems, que celle du diable, Bianco l'a nommée, sur sa carte, l'île de la main de Satan. Cette île se trouvait probablement sur plusieurs autres mappemondes, dont les navigateurs, qui les premiers découvrirent l'Amérique, se servirent dans leurs voyages. Une carte faite en Isola de la Man Satanaxio.

(1) Lettre de *Paul Toscanelli* à Ch. Colomb, dans *Vimercz*, del vecchio e nuovo gnomone, etc. (2) *Formaleoni*, p. 30. *Mar*, Hist. du chevalier Martin Behaim. (3) *Ramusio*, II, p. 356.

France en 1543, et qui se trouve dans Ramusio (1), pour servir à l'intelligence d'un vieux voyage français, place au nord de Terre-Neuve l'île des Diables, dont on voit une légion voltiger à l'entour. Corteréal paraît avoir donné à une île, sur la côte de Labrador, le nom d'*Isola de los Demonios* (2). Peut-être tous ces contes ne devaient-ils leur origine qu'à des descriptions inexactes de ces fameuses statues placées dans les îles Açores, et dont parlent déjà Ibn-al-Ouardi, Edrisi et d'autres écrivains arabes. Une carte de 1367, par Picigano, offre le dessin d'une statue placée sur les rivages d'*Antilia*, et qui, en levant une main gigantesque, indique aux navigateurs le danger qu'il y aurait d'aller plus loin.

Statues des îles Açores.

Tous ces indices obscurs pourront être renforcés par quelques cartes encore ensevelies dans la poussière des bibliothèques, telles que celles qu'avait composées, en 1471, Graciosus Benincosa d'Ancône (3), ou celles qu'avait tracées, en 1488, Martin Brazl, allemand (4). Mais, dans l'état actuel des connaissances, l'histoire ne connaît d'autre découverte de l'Amérique avant Christophe Colomb, que celle qu'ont faite en l'an 1801 les Normans Scandinaves.

---

(1) *Ramusio*, III, 129. (2) Cartes de *Magini*, de *Munster*, etc. (3) *Formaleoni*, p. 26–45. *Tiraboschi*, Storia della litteratura italiana, VII, 11—118. (4) Hist. du chevalier Behaim, p. 12.

LIVRE DIX-NEUVIÈME.

Suite de l'Histoire de la Géographie. Voyages d'Ascelin, de Carpin, de Rubruquis et de Marc Paul. A. 1245—1290.

Nous allons examiner en détail les principales relations des voyageurs nommés dans le livre précédent. Commençons par les trois missionnaires Ascelin, Carpin et Rubruquis, hommes aussi dignes que les Colomb et les Cook de l'éternelle reconnaissance des géographes, quoique des motifs étrangers à la science aient excité et soutenu leur courage. C'était la voix du souverain pontife qui leur ordonnait de franchir tant de fleuves glacés et tant d'âpres montagnes pour aller fléchir le cœur des sauvages monarques du désert, et pour détourner sur l'empire de Mahomet l'orage qui menaçait les peuples chrétiens. C'était l'image de la religion éplorée, qui, au milieu d'affreuses solitudes, ou parmi des hordes plus affreuses encore, brillait devant leurs yeux comme un astre consolateur. Pleins de cette image céleste, ces pieux voyageurs traversèrent sans armes les pays de vingt peuples féroces, et parurent avec un front calme devant ce trône hérissé de fer, d'où les paroles de la destruction sortaient pour ensanglanter, dans le même instant, les bords du Hoangho et ceux de la Vistule.

Voyage d'Ascelin.

Ascelin, moine dominicain, fut envoyé, en 1245, par le pape Innocent IV, aux chans tartares et mogols qui, peu auparavant, avaient ravagé la Pologne, la Silésie et la Hongrie, et qui alors gouvernaient la Russie avec un sceptre de fer. Il traversa la Syrie, la Mésopotamie et la Perse, et se rendit auprès de *Bajothnoi* ou Baju-Novian, général mogol, qui probablement campait avec ses nomades dans la *Chowarezm*, sur la rive orientale de la mer Caspienne. Son voyage ne dura que cinquante-neuf jours. Comme il ne dit que peu de mots sur les pays qu'il traversa,

et qu'il n'entre dans quelques détails que relativement à son séjour parmi les Mogols, son voyage n'a pas beaucoup enrichi la géographie : sa relation ne nous est pas non plus parvenue en entier; ce que nous en avons nous a été conservé par Vincent de Beauvais, à qui il fut communiqué par Simon de Saint-Quentin, compagnon d'Ascelin, et qui l'inséra dans son Miroir historique (1).

Voyage de Carpin.

En 1246, *Jean de Plano Carpini*, Frère mineur de l'ordre de saint François, avait été envoyé avec quelques-uns de ses confrères au chan Batou, qui régnait dans le Kaptschack. Celui-ci l'avait dépêché au chan Ajouk, souverain seigneur de toutes les hordes mogoles. Son voyage dura six mois; nous en avons une relation complète et une autre en abrégé (2). Outre la relation de son voyage, Plano Carpin a dépeint les mœurs des Mogols. Le fidèle tableau que lui et Rubriquis en ont tracé, démontre que, depuis six siècles, ces nomades n'ont pas beaucoup changé leur manière de vivre. Carpin passa par la Bohême, la Silésie et la Pologne pour aller à Kiow, alors capitale de la Russie; il rencontra les Mogols, qu'il nomme toujours *Tartares*, à *Canove*, ville sur le Dnieper (3), qui, aujourd'hui, s'appelle Kaniow; puis il traversa la Cumanie ou la partie sud-est de la Russie, le long de la mer Noire, jusqu'au quartier-général du chan Batou. Dans sa route, il apprit les noms actuels des quatre grands fleuves qui arrosent la Russie : le Dnieper, le Don, le Volga et le Jaïk (4), noms auparavant peu connus. Il traversa aussi les pays des *Cangles* ou *Cangittes*, nation soumise alors aux Comaniens, et dont il est question, avant cette époque, sous le nom de *Petschenegiens*, dans les annales russes, byzantines et allemandes (5). Du camp de Batou, Carpin fut envoyé à la horde du grand chan Ajouk, qu'il nomme

Les Cangles.

(1) Speculum historiale, ed. Venet. 1494, liv. 31, ch. 40, etc. Comp. *Sprengel*, Hist. des Découv. § 25. (2) *Hacluit*, Principales navigations et voyages, I, p. 21 et 37. (3) Geog. nub. p. 262. (4) Ch. 21—27. (5) Hist. du Nord par *Schlœtzer*, p. 531. (allem.) Recherches sur les peuples de l'Europe orientale, par *Thunmann*, t. I, p. 139. (allem.)

cuire; il y arriva par le pays des *Bisermines*, où il rencontra beaucoup de villes ruinées. Le nom de ce peuple est sans doute une corruption de celui de musulman, et désigne les mahométans qui demeuraient sur les côtes orientales de la mer Caspienne (1). Plus loin, il traversa le pays des *Naymans*, peuple mogol, visité à cette époque par plusieurs voyageurs chrétiens, et qui, suivant quelques-uns, avait pour souverain le fameux *prêtre Jean* (2). Ce prétendu prince chrétien avait dès-lors été subjugué par les Mogols, et Carpin est le premier qui parle de son empire, que des voyageurs postérieurs ont soutenu avoir trouvé. Il passa aussi par le Kithai noir (*Carakitai*), c'est-à-dire le Cashgar tributaire, ou le pays que les Chitaniens occidentaux avaient conquis depuis le Sihon jusqu'à l'Oby. Il arriva enfin à *Syra Orda*, ou la horde dorée, quartier-général du grand chan des Mogols; il y obtint audience, ainsi que plusieurs autres envoyés étrangers, fut renvoyé avec une lettre pour le Saint-Père, et revint par la même route jusqu'à Kiow. Ce que les Arabes et les auteurs byzantins avaient écrit avant Carpin, sur les peuples et les pays qu'il avait parcourus, n'ayant pas été répandu chez les chrétiens de l'Europe occidentale, il est le premier qui les leur ait fait connaître. Outre ses propres observations, il a inséré dans sa narration tout ce qu'il apprenait de ses compagnons de voyage le long de la route. C'est ainsi qu'il entre dans des détails sur l'ancienne *Cumanie*, nommée Kaptchack par Rubruquis, et dont Haithon l'Arménien parle comme d'un État renversé par les Mogols (3), et qui confinait au nord avec la Russie ou *Rassia* d'Haithon. Au-delà des Russes, habitaient les Morduines, les Bulgares et les Baschkirs, que Carpin nomme *Bastarcas*. Ces derniers étaient, suivant lui, ancêtres et frères des Hongrois (Magyar), et parlaient la même langue. Dans ces mêmes régions, vivaient les Samo-

Les Naymans.

Le Carakitai.

La horde dorée.

Les Baschkirs.

(1) *Forster*, Découvertes au Nord, I, 154, trad. franç. (2) *Hacluit*, Voyages, t. I, p. 84. (3) Histor. oriental., c. 5, p. 5, edit. Müller.

jèdes et les *Parossites*. Ceux-ci paraissent être un de ces peuples fabuleux que les voyageurs du moyen âge introduisent si volontiers dans leurs relations, afin de flatter le goût de leur siècle pour les prodiges surnaturels. Les *Parossites* ne pouvaient manger à cause de la petitesse de leur bouche et de leur estomac, et ne vivaient que de la fumée des mets qu'ils préparaient.

Les Parossites.

Au midi de la Cumanie était le pays des Alains, auxquels Carpin donne le nom d'*Ases*, et Rubruquis celui d'*Acas* et *Acias*; ce qui a engagé des savans, d'ailleurs respectables, à chercher dans ces régions les *Ases*, ou divinités des Scandinaves, compagnons d'armes d'Odin, dieu de la victoire (1). Il est sans doute singulier que Strabon ait connu ici une ville d'*Aspurg*, dont le nom gothique ressemble à celui d'*Asgard*, demeure d'Odin; mais ces indices ne sauraient jamais fonder une opinion historique. Les Ases de Carpin sont probablement les Awchases sur la côte orientale de la mer Noire, qui existent encore aujourd'hui, et chez lesquels on trouve quelques vestiges de christianisme; ils se donnent le nom d'*Absne*, et ont celui d'Abasa chez leurs voisins les Circassiens (2), que Carpin appelle *Kergis*. Plus loin étaient les Chazares, ou *Ghazari*, peuple de la Russie méridionale et de la Crimée, appelés encore Ghazariens par les Russes dans le treizième siècle. Notre voyageur place à leur suite les Ibériens, anciens habitans de la Géorgie; puis les *Cates*, probablement les habitans de Kachete, également en Géorgie (3). Parmi les autres peuplades du Caucase, il fait encore mention des *Brutachi*, qui étaient juifs, et se rasaient entièrement la tête. Ce nom paraît mal écrit; on n'en trouve aucun qui ait avec lui la plus légère ressemblance dans les écrivains qui ont parlé des nations du Caucase; peut-être Carpin veut-il parler des *Chaitakhi* qui habitent sur la frontière du Schir-

Les Ases.

Les Chazares.

(1) *Suhm.* I, *passim*. (2) *Ellis*, Memoir of a map of the countries between the Black and Caspian sea, p. 18. (3) *Forster*, Découv. I, 153. *Sprengel*, § 25.

wan, et qu'on met au nombre des Lesgiens (1). Dans leur voisinage vivaient alors les *Cithes* (il faut lire les *Cichès*), qui, selon Rubruquis, erraient en hordes nombreuses près de l'embouchure du Don, et dont il est aussi question à une époque antérieure dans l'histoire de ce pays (2). Carpin finit par nommer les Géorgiens et les Arméniens.

Les tribus mogoles.

Il avait aussi appris le nom des quatre principales tribus mogoles; mais ceux qu'il cite ne s'accordent pas avec ceux qu'on doit à d'autres auteurs du même tems; voici les siens : *Jeka-Mongal*, *Sumongal*, *Merkat*, et *Mekrit*. Haithon (3) fait mention de sept principales tribus mogoles, dont les noms ne ressemblent pas aux précédens : *Tatar*, *Tangot*, *Cunat*, *Jalair*, *Sonich*, *Monghi* et *Tebet*. Dans les subdivisions modernes de cette nation, il est question de tribus entièrement différentes (4). Cependant les noms cités par Carpin ne sont pas forgés à plaisir; il a seulement pris des hordes particulières pour des tribus principales. De Guignes (5) fait mention des *Merkats* comme d'un peuple qui prit part aux premières guerres des Mogols. Marc-Paul trouva les *Medites*, *Medrites* ou *Mectites* dans un état sauvage, aux environs des montagnes de l'Altai et du désert de Bargu (6). La notice qu'il donne des peuples (7) soumis les uns après les autres par les Mogols,

(1) Relation des peuples à l'occident de la mer Caspienne, par *Gerbert*, dans le recueil de *Müller*, pour l'Hist. de Russie, IV, p. 55. Voyage de *Guldenstedt*, I, p. 495 (allem.) (2) Hist. du Nord, par *Schloezer*, p. 520. (allem.) (3) Ch. 16, p. 26, édit. Müller. (4) Relation hist. sur les peuples mogols, par *Pallas*, t. I, p. 5. (allem.) (5) Hist. des Huns et des Turcs, III, p. 4—15. (6) De rebus orient. p. 52 (7) *Hacluit*, Voyages, ch. 7, p. 34. Les noms des pays qu'ils ont subjugués, sont ceux-ci : les *Kytayes*, *Naymans*, *Solanges*, *Carakitai* ou *Noirs Cathaiens*, *Comans*, *Timat*, *Voirat*, *Caranites*, *Huires*, *Soboal*, *Merkites*, *Menites*, *Barihyar*, *Gosmit*, *Saracins*, *Visermins*, *Turcomans*, *Pileres*, *la Grande Bulgarie*, *les Vascheres*, *Grande Hongrie*, *Kergis*, *Colono*, *Thorati*, *Buritabeth*, *Parossites*, *Sasses*, *Jacobites*, *Alains* ou *Asses*, *Obeses* ou *Géorgiens*, *Nestoriens*, *Arméniens*, *Cangites*, *Comans Brutaches* qui sont juifs, *Mordouins*, *Torces*, *Gazares*, *Samoyedes*, *Ruthènes* ou *Russiens*, *Baldachs*, *Sarti*, *Perses*, *Thoas*, *Inde mineure* ou *Ethiopie*, *Vrchase*, etc. (Trad. de Bergeron.)

ne contient que des noms de tribus asiatiques, sans aucune remarque sur le lieu qu'elles habitaient, leurs mœurs et autres particularités. Quelques-uns de ces peuples, tels que *Soboal*, *Gosmit*, *Thoas*, trouveront difficilement quelqu'un qui veuille se donner la peine inutile de chercher leurs traces obscures d'après la ressemblance de leur nom avec celui d'un peuple connu. Plusieurs de ces noms paraissent ne désigner que le même peuple : d'autres indiquent des sectes chrétiennes, comme les nestoriens et les jacobites : d'autres enfin, tels que *Baldach* ou Bagdad, ne sont que ceux d'une ville. Il y en a qui désignent réellement des peuples existant encore en partie, et que leurs conquérans n'ont pas fait disparaître des annales du monde. Les *Tumats* sont aujourd'hui une horde de Kalkas-Mogols qui habitent les environs de la grande muraille de la Chine, et que De Guignes nomme *Tumati* (1). Cette peuplade est connue aussi du géographe chinois (2), qui la range parmi les Mogols soumis à la Chine. Les *Voïrats* et *Thorats*, placés immédiatement après, sont sans doute les Burattes, tribu mogole très-nombreuse, qu'on nomme aussi Nirats (3). Les *Karanites* sont des Kirgises. Au moins, dans le dix-septième siècle, une tribu de ce peuple, appelée les Karaïtes, vivait sur les bords de la rivière d'Abakan, près de Jenisei (4). Carpin avait aussi entendu parler des Igours sous le nom d'*Huiur*; enfin, on peut appliquer son *Buritabeth* au Thibet.

Peuples soumis par les Mogols.

Passons au voyage de Guillaume Rubruquis.

Une lettre supposée (5), où le bruit général que le grand chan des Mogols avait embrassé la religion chrétienne, portèrent saint Louis, roi de France, à envoyer à ce prince un Frère mineur de l'ordre de saint François, natif de Brabant, et nommé par les uns *Rubruquis*, par d'autres, plus exactement, *Ruisbrock*, accompagné du frère Barthé-

Voyage de Rubruquis.

(1) Hist. des Huns et de Turquie, III. (2) Mag. geog. de Busching, XIV, p. 547. (3) *Fischer*, Hist. de Sibérie, I, p. 67. *Pallas*, sur les peuples mogols, p. 12. (4) *Fischer*, II, p. 689—709. (5) *Math. Paris*. Additam. p. 178.

lemi de Crémone. Le moine ambassadeur partit en 1253, prit la même route que ceux qui l'avaient précédé, et, après bien des fatigues, arriva dans la ville de *Caracorum*, située dans le désert de Gobi, que le chan Mangu parcourait alors. Hacluit a le premier publié le voyage de ce religieux (1), mais d'après un manuscrit incomplet. Purchas l'ayant trouvé entier dans une bibliothèque à Cambridge, l'a fait imprimer dans son recueil, après l'avoir traduit en anglais (2); il y a joint un extrait assez exact, tiré de la quatrième partie de l'*Opus Majus* de Roger Bacon (3). Comme ses descriptions sont assez étendues et semées de détails intéressans, il fut long-tems, avec Marc-Paul, le guide principal pour ces pays éloignés. A son passage par la Crimée, il y découvrit les restes des anciens Goths qui parlaient allemand : étant originaire des Pays-Bas, il comprenait ce langage. Depuis lors, Josaphat Barbaro et Busbeck ont confirmé sa découverte (4); et les doutes qu'on a élevés sur la réalité de cette observation n'ont conduit qu'à des explications forcées (5). Les provinces russes qu'il visita ensuite, le long du Volga et de la mer Caspienne, étaient dévastées par les Mogols. De là il voyagea pendant deux mois jusqu'au quartier-général du chan *Sartach* sur le Volga, sans entrer une seule fois dans une tente ou dans une auberge, et passant toutes les nuits dans son chariot. Les Mogols qu'il rencontra étaient très-incommodes : à chaque instant ils lui demandaient des présens, des vivres, et même des friandises, mais ils ne lui volèrent rien. Dans les déserts entre le Don et le Volga, vivaient alors les Morduins, qu'il appelle *Moxels*, et qu'il dépeint comme païens. Ils n'avaient point de villes, et habitaient des huttes éparses dans les forêts. Au nord de cette peuplade, il en trouva une autre appelée les *Merdus* ou *Merduas*; ils étaient mahométans, et s'étendaient jusqu'au Volga. On reconnaît dans ces deux tribus les Tchérémisses qui, dans leur langue, se donnent

Goths de la Crimée.

Les Morduins.

Les Tchérémisses.

(1) *Hacluit*, I, p. 71—92. (2) *Purchas*, Pilgrimes, III, p. 1, etc. (3) Id. ibid. 52—58. (4) Voyez ci-dessus, p. 326, 327. (5) *Beckmann*, Annal. des Voyages, IV, 37.

le nom de *Mari*, et les Morduans, qui se nomment eux-mêmes *Moksha* (1). Rubruquis, très-bien reçu du chan Sartach, fut encore obligé d'aller vers le chan Batou, qui errait plus loin à l'est avec sa horde. A son retour, il le trouva habitant la ville de Saray sur le Volga; il traversa ensuite le fleuve Jaïk ou Ural, et le pays des Baschkires

Les Pascatirs.

qu'il nomme *Pascatirs*, et qui parlaient la même langue que les Hongrois. Plus loin, il arriva à la ville de *Kenchat* où il trouva des vignes; il vit une grande rivière qui sortait des montagnes voisines, mais il ne put apprendre ni son nom ni celui du pays d'alentour. A peu de distance était la ville de *Talach*, où quelques Allemands demeuraient parmi les Mogols. Après avoir éprouvé bien des fatigues et traversé bien des déserts, il atteignit *Equius*, ville dont les habitans parlaient la langue persane.

Ville d'Equius.

On n'a pas encore retrouvé ces villes avec toute la certitude désirable (2); il est probable que la grande rivière est le Syr-Daria ou l'Iaxartes, et que la ville de Talas était située sur la rivière nommée de même (2). Mais la ville d'*Equius* présente encore une énigme dont la sagacité des voyageurs futurs donnera peut-être la solution.

Pays d'Organon.

Rubruquis alla ensuite à *Cailac*, ville très-commerçante dans le pays d'*Organon*, pays riche en pâturages, et qui renfermait un lac dont on ne pouvait faire le tour en moins de quinze jours. Ce nom d'Organon est probablement celui d'*Irgonekon* (4) traduit à la manière latine, et donné à une vallée entourée d'une chaîne de montagnes autour du lac Balcati; il s'y trouve beaucoup de mines, et elle est très-célèbre chez les peuples mogols. Il est possible aussi de retrouver la ville de Cailac. Marc-Paul la nomme *Calacia*, et parle de son grand commerce en faisant l'éloge des camelots qu'on y fabriquait avec de la laine blanche et le poil des chameaux. Il appelle *Egrigoja* la province tangutienne dont elle était la capitale. Quoi-

(1) *Forster*, I, 160. (2) *Sprengel*, § 26. (3) *Forster*, I, 169.
(4) *Abulgazi Khan*, II, chap. 2.

que les manuscrits de cet ancien voyageur contiennent tous des variantes sur les noms propres, celui de cette province se trouve toujours écrit de la même manière; un seul manuscrit de Berlin porte *Eggoja* (1). Le peuple le plus proche était les *Igours*; c'est dans leur pays qu'était la ville de *Caracorum*, à dix journées du quartier-général du chan; ils étaient bornés d'un côté par le pays appartenant au prêtre Jean; plus loin, à l'est, s'étendait le Tangut, et auprès le Thibet, ainsi que les *Langes* et les *Solanges*. Ces derniers sont probablement les *Zulags*, peuples inconnus, nommés dans la géographie des Birmans (2); et les *Langes* seraient alors les habitans d'un canton de Thibet, autour du lac Lanken. Les Langes et Solanges.

Au-delà se trouvait le *Cathai*, que Rubruquis regarde comme le pays des Serès. Le nom de Cathai a eu une acception très-vague (3). Rubruquis s'en sert pour désigner la Chine septentrionale; il en parle d'après des documens certains, qu'il avait recueillis dans le camp des Mogols, où il vit des ambassadeurs chinois. Il avait observé la manière d'écrire des Chinois; il dit qu'ils emploient un pinceau semblable à celui des peintres, et qu'ils tracent plusieurs lettres réunies ensemble dans une figure qui signifie un mot ou une phrase entière (4); c'est désigner les caractères chinois d'une manière non équivoque. Rubruquis répète d'ailleurs les récits fabuleux touchant la capitale de la Chine, dont les murs étaient d'argent et les tours d'or; peut-être a-t-on mal interprété ce qu'il a voulu dire, l'épithète de *dorée* étant appliquée, dans les langues de la Tartarie, à tout ce qui excelle en gloire et en puissance. A vingt journées du Cathai, était le quartier-général du chan Mângu, où Rubruquis resta cinq mois; il était éloigné de dix journées du pays des fleuves Onon et Kerlon, ancienne demeure des Mogols, et lieu de la naissance de Gengischan. Dans cette contrée vivaient aussi des Kirgises et des *Orangeï*, peuples pasteurs et Cathai.

(1) *Sprengel*, l. c. (2) *Wilford*, dans les *Asiatic. researches*, VI, (3) Voyez notre vol. III, p. 413 et 414. (4) *Purchas*, p. 56.

pauvres. Les derniers se garnissaient les pieds de petits os bien polis, pour aller plus vite sur la neige et la glace. Rubruquis resta quelque tems à *Caracorum*; mais ce lieu, dont le nom faisait trembler l'Asie, était à peine aussi considérable que Saint-Denis; la ville, entourée d'un mur en terre, renfermait deux mosquées et une église chrétienne. Les Chinois habitaient une rue particulière. Caracorum fut le terme du voyage de Rubruquis; il revint par le même chemin qu'il avait suivi en allant. Cependant il passa par Saray et par un endroit voisin d'Astracan, et nommé *Sumerkent*. Ce village sans murailles, *Sumerkent*, situé sur un bras du Volga, ne doit point être confondu avec Samarcande. De là, il prit sa route par la côte occidentale de la mer Caspienne, par Derbent, traversa la Géorgie, l'Arménie et le pays du sultan des Turcs, qu'il nomme Turcomanie, jusqu'à la mer Méditerranée.

La ville de Caracorum.

Tout le long de la route, depuis Astracan jusqu'à Derbent, notre voyageur ne fait mention d'aucun lieu ni d'aucune horde; mais il reprend sa relation après avoir passé la fameuse muraille de Derbent, dont il fait une description assez détaillée, et dit que les Arabes la regardaient comme un ouvrage d'Alexandre-le-Grand. Entre autres endroits, où il passa à son retour, il rite la ville de Schabran (1) sur la mer Caspienne, où il trouva beaucoup de juifs; celle de Schamacki (2), capitale du Chirvan, et la grande plaine de Mogan (3) en Arménie, arrosée par la rivière de Kur; ce qui avait fait donner aux [illegible] le nom de *Kurgiens*. Il passa ensuite par Nakchevan (4), endroit détruit dès ce tems-là, puis par Arzingan, [illegible] (*Caesarea*), Kogni (*Iconium*), Curch jusqu'à Ajazo.

Les Kurgiens.

Ce qui donne à la relation de Rubruquis un nouveau prix, c'est qu'à toute occasion il mêle au récit de ses voyages des remarques intéressantes pour la géographie physique et l'histoire des mœurs. C'est lui qui nous apprend

Remarques historiques.

(1) Il écrit *Samaran*. (2) *Samag*. Cl. *Moon*. (3) Il écrit *Vaxuan*, lisez : *Naxuan*.

que les chans mogols tiraient un revenu considérable des lacs salés de la Crimée, qui existent encore. Une charge de sel était vendue deux pièces d'étoffe de coton. Il a le premier fait connaître en Europe le *koumis*, boisson favorite des peuples mogols, ainsi que la manière dont ils le préparent en laissant fermenter le lait de cavale. Il a parlé, avant Marc-Paul, de l'eau-de-vie de riz ou arack; il l'appelle *terracina* (1). Dans le pays de Tangut, il vit les bœufs grognans (2), nommés encore *sarluck* par ces peuples, et *yak* dans le Thibet; il en fait une description assez conforme à celle donnée par les naturalistes modernes qui les ont vus (3); il parle de leurs longues cornes qu'on est obligé de scier, de la crinière qu'ils portent sur le dos et sous le ventre, et de leur queue qui ressemble à celle d'un cheval, et qui est garnie de poils fins et touffus. Dès ce tems-là, on en faisait usage aux Indes et à la Chine pour divers ornemens de tête, et pour chasser les mouches. Il est le premier Européen, depuis Ammien Marcellin, qui fasse mention de la rhubarbe comme d'un remède; elle fut ensuite plus généralement connue par le récit de Marc-Paul, qui la trouva dans les montagnes de la province chinoise de Suchur (4), près de la ville de Singui. Pegoletti en parle aussi dans sa nomenclature des marchandises, et en décrit les qualités. Lorsque Rubruquis traversa la Caramanie, il y trouva en pleine activité les alunières qui approvisionnèrent toute l'Europe jusqu'au quinzième siècle. Selon lui, elles étaient situées dans le voisinage d'Iconium, et tenaient probablement à ce groupe de lacs salés et amers que nous avons appris à connaître d'après Strabon (5). Il vit aussi, dans les environs de Caracorum, les ânes sauvages, si légers à la course, qui vont par troupes dans les landes de l'Asie, que les Mogols

Bœufs grognans.

Rhubarbe.

Alun de la Caramanie.

(1) *Purchas*, l. c. p. 35. (2) *Bosgrunniens*. L. (3) *Bogle*, Transact. Philosoph. 1771, vol. LXVII, part. 2, p. 485. *Pallas*, Mém. du Nord, I, 1—28. (4) *Suetio*. (5) Voyez ci-dessus, p. 130.

nomment *colans*, et que Pallas a le premier décrits en naturaliste (1).

Mer Caspienne.

Dans l'état d'enfance où était alors la géographie en Europe, on croyait généralement que la mer Caspienne était unie à l'Océan du Nord : Rubruquis fit voir qu'elle est un grand lac isolé, auquel son immense étendue a fait donner le nom de mer.

Prisonniers européens.

Le grand nombre d'Allemands et de Français qu'il rencontra en divers endroits parmi les Mogols, et que ceux-ci employaient dans les travaux des mines, pour la fabrication des armes et comme artisans en divers genres, prouve que ces prisonniers de guerre répandirent de bonne heure les arts de l'Europe dans l'intérieur de l'Asie. La fontaine mécanique faite par Guillaume Bouchier, de Paris, pour le grand chan de Caracorum, et les autres objets curieux possédés par les Mogols, servent à rendre raison de toutes ces figures en métal, de dieux, d'animaux et de monstres, qu'on trouve en si grande quantité dans les tombeaux de la Sibérie : il est vraisemblable qu'elles furent faites par ces artistes européens.

Les Igours.

Les nestoriens.

Les remarques de Rubruquis sur les *Igours* et les chrétiens nestoriens qui vivaient parmi eux, offrent matière aux méditations de l'historien qui voudrait approfondir les rapports du système religieux de Dalai-Lama avec celui de quelques sectes chrétiennes. Il nous semble aussi très-permis de croire que ces nestoriens avaient, dans les sixième et septième siècles, porté jusqu'en Chine plusieurs arts et découvertes de l'Europe, et ainsi achevé de répandre chez ce peuple les germes de la civilisation européenne, qu'ils avaient probablement reçus des Grecs de la Bactriane. Les nestoriens, selon Rubruquis, habitaient quinze villes dans le Cathai ; leur évêque résidait à *Sogin*, probablement Sigan-Fou, ville de la Chine occidentale, où un monument attestait encore, en 16[illegible], l'ancienne existence d'un établissement chrétien. Les nestoriens n'avaient point appris

(1) *Pallas*, Mémoires du Nord, II, [illegible].

aux Igours ou Oïgours, l'écriture syriaque, comme les commentateurs ont cru le voir dans Rubruquis (1). Ce voyageur dit seulement que les Mongoux (qu'il nomme Tartares) ont pris des Igours leur alphabet et leur manière d'écrire, probablement originaires du même pays qui a vu naître les anciens alphabets indiens (2). Alphabet des Igours.

Les Thibétains avaient été anthropophages, comme les Padæi d'Hérodote; le souvenir de cette coutume n'était pas encore effacé du tems de Rubruquis.

L'énigme la plus célèbre qu'offrent ce voyage et celui de Carpin, c'est l'existence d'un monarque chrétien nommé le *prêtre Jean*, au centre de l'Asie, couverte alors, comme aujourd'hui, des ténèbres du paganisme. Sur le prêtre Jean.

Ce furent les croisades qui firent connaître aux chrétiens le prince qui, sous le nom de prêtre Jean, fit tant de bruit en Europe dans le moyen âge. Les écrivains du commencement du douzième siècle, tels qu'Alberic d'Aix et Othon de Freisingen, le connaissaient déjà sous ce titre (3). Parmi les voyageurs qui pénétrèrent dans l'intérieur de l'Asie pour convertir les Mogols, Plan Carpin entendit parler du prêtre Jean, de ses guerres contre Gengischan, et de ses miracles. Rubruquis qui, au nom de saint Louis, devait conclure une alliance avec lui contre les Mogols, est celui qui en parle le plus amplement. Il donne ce nom à *Unkchan*, prince mogol, qui était chrétien nestorien, résidait à Caracorum, régnait sur les tribus mogoles de Merkit et de Keraït, et périt en 1203, un demi-siècle avant le voyage de Rubruquis, dans la guerre contre Gengischan (4). Il ne put rien apprendre davantage, quoiqu'il traversât le pays de ce prince. Il recueillit tout ce qu'il en rapporte des relations des nestoriens, intéressés à répandre en Europe toutes sortes de faux bruits sur l'existence des princes chrétiens en Tartarie. D'autres voyageurs, qui visitèrent ensuite ces peuples, citent aussi le prêtre Jean comme un prince qui

(1) *Forster*, Découvertes au Nord, I, 174, note. (2) *Langlès*, alphabet tatar. mantchou, p. 51, 55, 98, etc. (3) *Sprengel*, Hist. des Découvertes, 33, not. *d*. (4) *De Guignes*, Hist. des Huns, III, 16.

avait régné en Asie ; ils parlent de ses descendans, et cependant ils ne disent point avoir été à leur cour, et ne donnent pas une description étendue de leurs Etats. Jean de Monte-Corvino, un des moines que le pape envoya des derniers dans ces contrées, et, de plus, évêque chrétien de Cambalu et auteur d'une traduction du Nouveau Testament en mogol, écrivit de Pékin, en 1305, qu'il avait converti à la foi un prince de la race du prêtre Jean (1). Ainsi, dans le tems où les missionnaires visitaient fréquemment le pays des Mogols, ce prêtre Jean déjà n'était plus au nombre des vivans.

Diverses opinions sur le prêtre Jean.

On a proposé diverses conjectures sur cet être mystérieux; on a même voulu y voir le Dalaï-Lama (2), assertion inadmissible à cause de la position que les voyageurs assignent au royaume du prêtre Jean. Il n'est pas aisé de dire, avec quelque vraisemblance, d'où venait le nom qu'on lui donnait en Europe. Toutes les étymologies qu'on a faites n'éclaircissent pas la question (3); mais l'idée la plus bizarre qu'on ait eue sur ce prince, c'est assurément celle des Portugais, qui, à l'époque de leurs grands voyages dans le quinzième siècle, s'avisèrent de transporter tout-à-coup le prêtre Jean en Afrique, et de le confondre avec le Négus d'Abyssinie. Aucun des écrivains qui ont répété cette fable, n'en avait cherché l'explication avant le savant Sprengel: voici ce qu'il pense de l'origine de cette opinion: « Plan Carpin (4) place le » prêtre Jean dans l'Inde, habitée, selon lui, par des Nè» gres, ou, comme il les appelle, des *Sarrasins noirs* ou *Æthio*» *piens*, tels qu'on en rencontre sur le continent d'Asie » parmi les races sauvages, et dans les îles parmi les Hara» foras ou Idahans. Par conséquent, le prince chrétien ap» pelé Jean, habitant au milieu des Sarrasins et des Indiens, » pouvait bien se trouver parmi les peuples que les Portu» gais avaient visités dans le cours de leur navigation le

(1) *Mosheim*, Historia Tartarorum [illegible]. (2) *Georgi*, Alphabetum tibetanum, p. [illegible]. (3) [illegible] *Witsen*, Oost en Noord Tartarye, p. [illegible]. (4) [illegible] ch. 10, p. 41.

» long de l'Afrique. Lorsqu'ils furent arrivés au Benin et » s'y furent répandus dans le Congo, ils apprirent des habitans qu'à deux cents milles de distance derrière eux, vivait, dans l'intérieur de l'Afrique, un prince chrétien qui » s'appelait *Ogane*. Ce récit, et la ressemblance du nom » d'*Ogane* avec celui du prince Unkchan, auront donné » naissance à cette idée qui fit accélérer l'expédition de Vasco » de Gama, et le premier voyage aux Indes par le midi de » l'Afrique. » La translation du royaume du prêtre Jean en Afrique serait ainsi due à cette ancienne confusion de l'Inde avec l'Ethiopie; confusion qui, chez Lucain, a fait placer les *Sères* près la source du Nil, et dont nous avons montré l'origine jusque dans les poëmes d'Homère.

De tous les voyageurs du moyen âge, le plus célèbre, et celui qui a parcouru et décrit le plus de pays différens, est *Marc-Paul*, noble vénitien. Son ouvrage sur les pays orientaux fut long-tems le manuel de toute l'Europe pour la géographie de l'Asie; et sa réputation ne fit que s'accroître lorsque les Portugais, par leurs découvertes maritimes, eurent constaté la vérité de plusieurs de ses récits, qu'on prétendait être forgés à plaisir. Marc-Paul parcourut l'Asie pendant vingt-six ans (1). Il est le premier qui ait pénétré en Chine, qu'il divise en *Cathai* et en *Manci*, dans l'Inde au-delà du Gange, et dans plusieurs îles de l'océan Indien, auparavant enveloppées de fables. Il entreprit ce voyage fameux vers 1271, après l'élection du pape Grégoire X (2), dans la compagnie de son père, Nicolas Paul, qui avait déjà été à la cour du grand chan Kublaï; ils avaient avec eux quelques moines dominicains, dont l'un, Guillaume de Tripoli, a aussi donné la relation de ses voyages (3). On fait bien dire à Marc-Paul qu'il a eu soin, dans ses courses, de noter les particularités des pays qu'il parcourait, telles que l'étendue des Etats et la position des villes (4); mais ce pas-

Voyage de Marc-Paul.

(1) *Ramusio*, II, p. 4. *Forster*, I, 198, note *a*. (2) *Tiraboschi*, Storia della letteratura italiana, IV, p. 82. (3) Extrait dans *Duchesne*, script. vol. V, le *MSS.* complet à Berne, *Sinner*, Catalog. II, 281. (4) De reb. orient. c. 3, p. 3, ed. and. Müller.

sage ne se trouve pas dans tous les manuscrits, ni dans l'édition de Ramusio. Il n'est pas d'accord non plus avec la tradition connue, sur la manière dont la relation de ce voyage nous est parvenue. Marc-Paul, peu après son retour dans sa patrie, en 1295, fut pris par les Génois dans un combat naval, et conduit à Gênes; il y fut mit en prison, et c'est là, dit son traducteur italien, qu'il écrivit lui-même ses voyages et les mit en ordre. Suivant d'autres versions plus anciennes, il les fit rédiger par son compagnon d'infortune Messer Rustigielo ou Rusca de Pise (1). Nous ignorons encore si la relation que nous avons est celle écrite par l'ami de Marc-Paul sous sa dictée, ou si ce n'est qu'un extrait que celui-ci en aura fait. On a aussi beaucoup disputé pour savoir s'il avait écrit ou fait écrire son voyage en latin ou en italien. C'est plutôt dans l'ancien dialecte vénitien que parut d'abord le véritable original, ainsi que Zeno l'a prouvé d'après un manuscrit très-ancien (2); mais il est bien difficile de décider si les nombreuses traductions de ce voyage dans la plupart des langues de l'Europe, et dont une fut imprimée à Lisbonne, dès 1502, ont été faites d'après l'original italien ou d'après la première version latine donnée, en 1320, par François Pepino de Bologne, et qui existe encore manuscrite dans la bibliothèque royale de Berlin. Une chose qui décide en faveur de l'italien, c'est qu'il s'en trouve dans la bibliothèque de Berne une traduction française, faite en 1307, par le chevalier Theobald Cépoi, il dit qu'il tient l'original du voyageur lui-même (3). En effet, les voyages de Marc-Paul furent imprimés à Venise en italien (5). L'édition de 1508 est encore en vénitien (4); mais celle de Trévise, de 1590, qu'un géographe anglais vient d'annoncer comme très-rare, et même comme le véritable original, est un extrait italien d'assez peu de valeur. Il existe plusieurs manuscrits de l'ori-

Remarques bibliographiques.

(1) *Tiraboschi*, IV, 79. Comp. la traduction MSS. de Cepoi (Sinner, Catal. biblioth. Bern. II, 419, 356. (2) Sprengel, Hist. des Découvert. § 28. (3) « Ledit sire Marc-Polo, faitis et donna au dessus dit seigneur de Cepoi la première copie de sondit livre. » (4) *Tiraboschi*, IV, p. 78. (5) Voyez notre vol. III, p. [illegible]

ginal, et des traductions ensevelies dans les bibliothèques. Zeno a vu, dans celle de J. Soranzo, sénateur de Venise, l'écrit original fait à Gênes (1). On trouve aussi l'ancienne traduction latine dans plusieurs bibliothèques d'Italie (2); outre celle de Berlin, il y en a encore une dans celle de Wolfenbüttel, qui est presque autant d'accord avec l'édition de Ramusio (3). Il y en a aussi de très-anciennes traductions allemandes, une entre autres de 1480, conservée dans la bibliothèque de l'église de Neustadt sur l'Aisch.

Long-tems après la publication de la première édition des voyages de Marc-Paul dans le quinzième siècle, Ramusio les fit imprimer dans la seconde partie de son recueil, d'après un manuscrit italien conféré avec la première traduction latine. Avant lui, Grynæus l'avait fait imprimer en latin, dans son recueil de Relations de Voyages en cette langue, dont on a donné plusieurs éditions (4). Sa traduction, qui diffère en beaucoup d'endroits de celle de 1320, sert de base à l'édition de Müller (5), qui a comparé les plus anciennes traductions latines, et a noté les principales leçons et les variantes qui se trouvent dans les manuscrits et les éditions de ce voyage; elles regardent non-seulement les noms de pays et de lieux défigurés par l'ignorance des copistes; elles s'étendent aux distances d'un endroit à l'autre, qui ne sont pas toujours indiquées de même. On aperçoit encore de tems en tems des explications isolées, des périodes, des paragraphes entiers qui sont ajoutés dans certains exemplaires, et qui manquent dans d'autres.

Variantes des relations de Marc-Paul.

Les commentateurs de Marc-Paul rencontrent encore une difficulté d'un autre genre : ce voyageur ne dit pas toujours s'il a réellement été dans les pays dont il fait mention, ou s'il n'en parle que par ouï-dire.

D'après cet exposé, on nous pardonnera facilement de

(1) *Fontanini*, Bibl. II, p 271. (2) *Tiraboschi*, p. 70. (3) *Lessing*, second essai sur l'Hist. de la littérat. (allem.) p. 161. (4) *Marco Polo Veneziano*, delle Maraviglie del mondo da lui vedute. Vinezia, 1496, in-8°. Novus orbis reg. ac insular 1532, in-fol. (5) M. Pauli Veneti de regionibus orientalibus, libri tres. Colon. Brandenb. 1671, in-4°.

ne pas entreprendre un relevé complet de tous les pays et de tous les peuples dont parle Marc-Paul, surtout de ceux que les connaissances actuelles sur la géographie de l'Asie n'ont pas pu nous faire retrouver. La seule nomenclature remplirait plusieurs pages de mots inintelligibles avec beaucoup de variantes, et les recherches sur les vraies leçons tiendraient plus de place qu'on ne pourrait leur en accorder dans un Précis historique. Contentons-nous d'indiquer celles qu'on a reconnues parmi les découvertes de Marc-Paul.

Employé dans plusieurs missions d'État par le grand chan des Mogols et des Chinois, Marc-Paul avait parcouru toute l'Asie centrale ; mais comme il ne suit aucun ordre dans ses récits, il est difficile d'y retrouver quelques notions positives. *Balach* ou Balk, et la province de Sogdiens ou l'Al-Shash, se reconnaissent aisément, mais où placer la contrée *Balaxiam*, avec ses montagnes riches en rubis-balais, lapis-lazuli et divers minéraux, avec son climat si salubre que les malades guérissaient en y voyageant, avec ses troupeaux de moutons sauvages et ses agiles chevaux, dont le dur sabot n'avait pas besoin d'un fer conservateur? Nous croyons y voir le Badakshan vers les sources de Gihon. Un canton voisin, celui de Vash, est nommé *Buscia* par notre voyageur, qui décrit aussi la heureuse vallée de Kachemire sous le nom de *Chesimur*. Il traverse la plaine élevée de *Pamer* et les montagnes de *Belour*, et dans ces régions glacées où les loups et les hyènes poursuivent le mouflon, cet animal à grandes cornes, il observa, long-tems avant les physiciens modernes (1), que le feu dans cette atmosphère raréfiée brûlait avec moins de vivacité et de force.

Le pays de Balaxiam.

Plaine de Pamer, monts Belour.

Descendu de ces hautes régions, Marc-Paul avait vu s'étendre, au centre de l'Asie, les contrées tempérées et fertiles de *Cascar* ou Cashgar, de Cobian ou Cotan, de *Peym* et autres cantons de la petite Bucharie. Les détails qu'il donne sur ce pays forment encore, dans leur géographie moderne, ce qu'on peut nommer de plus certain. Il en est de

Petite Bucharie.

(1) *Deluc*, Recherches sur les modifications de l'atmosphère, § 903, 919.

même de la ville de *Lop*, située près d'un grand lac, et de celle de *Hamul* ou Hamil, dont les habitans poussaient l'excès de l'hospitalité jusqu'à céder aux voyageurs leurs filles et leurs femmes. La recherche de l'Oasis du grand désert, qu'il désigne sous le nom *Ciartiam* ou Sertem, et celle du royaume de *Tenduch*, où régnait un descendant du prêtre Jean, ne présentent aucun espoir d'un résultat tant soit peu satisfaisant; il n'y a qu'un autre Marc-Paul qui, en y pénétrant de nouveau, puisse nous faire retrouver ces contrées inconnues. Observons seulement que le voyageur vénitien avait décrit d'une manière assez exacte l'animal porte-musc, le grand faisan (1), et divers autres objets d'histoire naturelle. Son génie observateur le tint en garde contre les fables orientales qui enchantèrent l'esprit léger de Mandeville, de Pinto et d'autres voyageurs bien plus modernes.

Pays d'Hamil, de Ciartiam, etc.

Ce voyageur parcourut toutes les provinces de la Chine; il fut même au service du grand chan Mogol, et gouverneur, pendant trois ans, de la ville d'Yanguï. Sa description de ce royaume n'en embrasse pourtant pas toutes les provinces. Il y a des choses si obscures dans les parties qu'il décrit, que Gaubil, Magalhedes et autres missionnaires qui ont été sur les lieux, n'ont pu les éclaircir. Parmi les villes remarquables de cet empire, il décrit en détail *Cambalu* ou Pékin, sa capitale, et ses douze faubourgs. L'explication qu'il donne de son nom, *ville du seigneur*, est très-juste. Il parle de Nankin, capitale du *Manci*, ou la Chine méridionale. Parmi les provinces du Manci, il décrit le district de *Nanghui*, très-important par son riche commerce de soie. Il regarde la ville de *Quinsai* comme la plus grande du monde. Son nom, en langue du pays, signifie *ville céleste;* elle était coupée par des canaux sur lesquels il y avait douze mille ponts. Pour donner une idée de l'immensité de cette ville, il dit que la consommation journalière du poivre y était de quatre-vingt-quatorze quintaux. Ses habitans avaient la coutume de brûler, avec le corps des personnages de distinc-

Détails sur la Chine.

(1) Phasianus Argus, L.

tion, des morceaux de papier où étaient représentés des esclaves, des chevaux et des monnaies d'or et d'argent. A vingt-cinq milles d'Italie de cette ville, était le port de Canfu (1), par lequel elle faisait un commerce considérable avec les Indes et les îles à épiceries. Il fallait une année entière pour se rendre à ces îles, à cause des moussons ou vents périodiques. On y apportait, entre autres, une quantité de poivre cent mille fois plus considérable que celle qu'on importait à Alexandrie, quoique cette dernière place en approvisionnât l'Europe entière.

On pourrait trouver surprenant que Marc-Paul, qui a observé tant de choses en Chine, n'ait pas fait une seule fois mention du thé; mais il faut faire attention qu'ayant écrit son voyage de mémoire, il était difficile que tout se présentât à l'instant à son esprit. Il n'avait pas oublié la porcelaine (2) : on en fabriquait beaucoup à Tingui, ville peu éloignée de Quinsai; elle était à si bon marché dans ces deux endroits, qu'on pouvait acheter huit grands plats pour un *grosso* de Venise. Il fallait laisser la terre à porcelaine exposée long-tems à l'air avant d'en pouvoir faire usage : elle restait ainsi trente ou quarante ans; les pères la laissaient en héritage à leurs enfans et à leurs petits-enfans. D'autres voyageurs ont fait la même observation (3); mais ne l'avaient-ils pas copiée dans Marc-Paul? Ce Vénitien désigne sous le nom de porcelaine blanche, les coquillages nommés *cauris*, qu'on faisait venir des Maldives, et qui servaient de petite monnaie en plusieurs endroits de la Chine et des Indes. Il fut surpris de la rareté et du prix élevé de l'argent en Chine. Ce dernier métal y était à l'or dans la proportion de un à six, ou de un à huit. Les pelleteries fines y étaient à un prix excessif. Un grand qui paye aujourd'hui 100 à 150 piastres pour une peau de loutre marine de la nouvelle-Albion, donnait, dans ce tems-là, 2000 piastres pour une couverture de zibeline de première

La porcelaine.

(1) *Campu* de quelques éditions. (2) *Scodelle e piatti di porcellana*.
(3) *Pigafetta*, pap. *Ramusio*, I, 391. *Salzschweiger*, Voyage de Tubingue à Constantinople, en 1558, cité par *Barangel*, § 33, note 2.

qualité, et 1000 byzantins pour une de qualité moyenne. Notre voyageur cite, comme une des merveilles de Pékin, le charbon de terre, ou, comme il l'appelle, la pierre noire, qu'on tirait des montagnes du Cathai, et qu'on brûlait au lieu de bois.

Marc-Paul semble confondre avec les provinces du Cathai le Bengale et le Pégu ; il donne à ce dernier pays le nom de *Mien*, qu'il porte encore aujourd'hui chez les Chinois. On trouvait de l'or dans ce pays, d'ailleurs très-sauvage et couvert de forêts pleines d'éléphans et autres animaux sauvages. Ce voyageur est le premier qui ait fait connaître le Bengale aux Européens : il en dépeint la fertilité ; il fait l'éloge du coton, du riz et du sucre qu'on y récolte. On y faisait alors, et depuis encore dans le quinzième siècle, un grand commerce d'eunuques (1). Royaume de Mien.

Ayant fait voile de *Zaïthon*, port de Manci, Marc-Paul visita plusieurs îles. En faisant la description de ce voyage, il a occasion de parler du Japon, qu'il nomme *Cipangu* (2), d'après la dénomination chinoise *Schibyn*. Ses habitans avaient le teint blanc, et adoraient des idoles monstrueuses, à plusieurs têtes et à plusieurs bras, comme celles des Indiens. Il raconte comment le chan Kublai voulait faire la conquête de ce royaume, et comment la plus grande partie de son armée fut engloutie dans les flots. Au sud du Japon s'étendait la *mer de Cin*, où il y avait sept mille quatre cent quarante îles, la plupart habitées et riches en épiceries ; mais il dit n'y avoir jamais été. De Zaithon, il alla par le golfe d'Yunan à la province de *Ziamba*, très-riche en éléphans et en bois d'ébène. C'est le royaume de Ciampa, au sud de la Cochinchine. Au sud-est de ce pays, Marc-Paul place, d'après des rapports qu'on lui avait faits, *la grande Java*, l'île la plus considérable du monde, abondante en épiceries, que les Chinois y venaient acheter. C'est sans doute l'île de Bornéo ; au moins la description qu'en donna Le Japon. Mer de la Chine. Grande Java ou Bornéo.

(1) Comp. l'*Ayen Akbery*, II, 10. (2) *Cipangri* dans quelques éditions.

Edouard Barbossa, qui était dans les Indes au commencement du seizième siècle, et la courte notice de Marc-Paul, ne conviennent aussi bien à aucune autre. Il est plus difficile de deviner quelles sont les îles voisines, nommées *Sondur*, *Condur* et *Boeach* ou *Loeach*. Ce sont peut-être des villes de Bornéo situées dans de petites îles. La *petite Java*, qu'il visita, est bien certainement Sumatra, quoique ce nom ait été porté plus récemment par l'île d'*Am-Bawang* ou Ambaba, située dans le voisinage. Les habitans des montagnes de l'intérieur sont encore aussi sauvages que Marc-Paul les a dépeints. Les royaumes dont il fait mention, inconnus aux premiers auteurs qui ont parlé de Sumatra, tels que Barbossa et Barros, ont en partie été reconnus par des écrivains du dix-huitième siècle; le pays de *Ferlach* ou Felech porte, chez Marsden, le nom de Perlach; et celui de *Basman* ou Pessaman est encore une contrée très-peuplée (1). Peut-être le *Dragoian* de Marc-Paul est-il le royaume *Angragueri* ou *Andrequir* des auteurs portugais (2). Le royaume de Lambri avait été connu des Arabes, et Barros le nomme *Jambi*. Il existe encore (3). Celui de *Fanfour*, dont Abulfeda et Bakoui font mention, comme étant riche en une espèce de camphre (4), a conservé une obscure existence sous le nom de Campar (5). Ainsi Marc-Paul avait recueilli d'assez bons renseignemens pendant les cinq mois qu'il resta à Sumatra. Il ne vit lui-même que le royaume de *Samara*, d'où l'île paraît avoir tiré son nom actuel; car les voyageurs européens qui sont venus après Paul, l'appellent *Samatara*, *Zamatra*, *Zamara*, *Saborma* et *Samander*. La mention que Marc-Paul fait de l'île de *Malaiur* et de la ville de même nom, prouve qu'il avait entendu parler de ce peuple qui s'était répandu au-delà de Malacca. Entre autres curiosités de Malacca, il décrit l'arbre du sa-

Petite Java ou Sumatra.

Noms de Sumatra.

---

(1) *Marsden*, History of Sumatra, 2e. alle. (2) *Barros*, décades de Asia, III, 114. *Diego de Couto*, décades, I, 28. (3) *Marsden*, 290.

(4) *Abulfeda*, ap. *Buschi*[illegible], IV, 279. *Bakoui*, not. et extraits, III, 415. (5) *Marsden*, ibid.

gou, et la manière dont les insulaires préparaient un aliment avec sa moelle; il parle aussi du Rhinocéros, qu'il nomme *Leoncorno*. Cét animal, à ce qu'il croyait, se servait, pour sa défense, de sa langue, qui est à la vérité fort rude.

Au nord de Sumatra, il trouva les îles de Nicobar et d'Andaman; mais ici sa relation est peu conforme à la vérité; il ne connaît qu'une île dans chacun de ces groupes du golfe du Bengale : l'île de *Naucauveri*, qu'il nomme *Necurau*, dans le groupe de Nicobar, et celle d'Angana, dans celui d'Andaman. Les habitans étaient anthropophages, et avaient, dit-il, des têtes de chien. Ce qu'il raconte de l'état sauvage de ces îles et des habitudes cruelles des indigènes, a été confirmé par les voyageurs modernes; mais ils n'y ont pu découvrir les épiceries dont il fait l'éloge. A l'est de ces îles était celle de Ceylan, qui avait 2400 milles d'Italie de circonférence. Jadis elle avait été plus grande : les eaux de la mer en avaient enlevé une partie, ainsi qu'il l'avait appris des cartes marines indiennes. Il répète le conte du gros rubis que possédait le roi de cette île, et que le grand chan mogol convoitait vainement. Îles du golfe de Bengale.

Il se rendit à la presqu'île du Decan, et d'abord dans le pays de *Vaar*; c'est le Marawar. Sa description de l'Inde ne regarde que les pays situés le long des côtes de Coromandel, de Malabar, de Concan et de Guzurate. Il n'avait rien appris sur l'intérieur de cette contrée, ou bien il n'a pas jugé à propos d'en parler. Il s'étend beaucoup sur les coutumes des habitans, ainsi que sur les *merveilles* du pays; il fait connaître les Bramines ou *Abrajamin*, non-seulement comme formant la première caste indienne, et comme les sages de la nation, mais aussi comme *schamans* ou sorciers. On ne pouvait, sans leur secours, faire la pêche des perles, parce qu'ils avaient le pouvoir de maîtriser les monstres marins. Les chevaux étaient rares dans cette partie de l'Indostan : on les faisait venir par mer de l'Arabie et de la Perse, comme on le pratique encore aujourd'hui; et à cause du manque de fourrage, on les nourrissait avec du riz cuit, même avec de la viande et autres Voyage dans l'Inde.

choses qu'on n'a pas coutume de leur donner en Europe. Les voyageurs modernes ont confirmé ce que Marc-Paul rapporte à ce sujet; on donne encore aujourd'hui aux chevaux de l'Inde de l'ail, du beurre, et des têtes de mouton bouillies (1). La vénération générale que les Indiens ont pour les bœufs et les vaches, n'échappa point à ses observations. Les habitans du Marawar regardaient comme un péché de manger du bœuf et de quelques autres animaux. Il y avait quelques tribus qu'il nomme *Gavi*, et qui osaient manger du bœuf mort naturellement, ou d'autres animaux tués. Les Indiens ne buvaient pas à la manière des Européens : chacun avait son vase particulier pour cet usage; ils ne le faisaient pas toucher à leurs lèvres, mais versaient d'en haut la boisson dans leur bouche, de la manière décrite par Sonnerat et autres voyageurs modernes. Dans certaines contrées de l'Inde méridionale, boire du vin était un délit; ceux qui en buvaient n'étaient pas admis en témoignage. Quoiqu'il n'y ait pas de vignes sur les côtes de Malabar et de Coromandel, et que le vin y doive être fort cher et à l'usage de peu de personnes, il paraît cependant que la défense d'en boire, mentionnée par Marc-Paul, y est très-ancienne. Les géographes arabes en ont tous parlé. Barkoui dit, entre autres, de la ville de Comor ou Comorin, que le vin y est défendu, et que l'ivrognerie y est punie. Avant eux, Ctésias avait raconté d'un certain roi de l'Inde, qui avait un grand nombre d'éléphans, que rien n'était réputé si honteux chez lui que la boutonnerie et l'ivresse (2). Ce que Marc-Paul dit de l'aversion des Indous pour la mer, s'est plusieurs fois confirmé de nos jours. Les Anglais ont été obligés, en différentes occasions, d'envoyer les Cipayes par terre de Bengale à Madras, à travers le pays des Marattes et des Carnes septentrionaux, parce qu'ils refusaient absolument de s'embarquer (3). Marc-Paul

Usages des Indiens.

(1) *Munro*, narrat. of the [illegible] sketches of India, p. 394. (2) [illegible] commentar. Gottingens. X, p. [illegible] tion concerning India, p. 19[illegible]

connaît aussi les courtisanes de l'Inde, les fameuses *balladères* : il en trouva près de chaque temple ; elles célébraient, par des danses, les fêtes de leurs dieux qu'elles épousaient, eux ou leurs prêtres. Il parle des palanquins, dans lesquels les principaux habitans se font transporter si voluptueusement d'un endroit à un autre. Il avait aussi appris que l'apôtre saint Thomas était venu prêcher le christianisme aux Indes ; qu'il était enterré dans la ville de Méliapour, au nord de Marawar, et qu'auprès de son tombeau il se faisait beaucoup de miracles (1).

Le pays de Murfili.

Au nord du Marawar, sur la côte de Coromandel, était le royaume de *Murfili* ou de Morfil, c'est-à-dire, le pays de l'ivoire. Comme il ajoute qu'il y avait dans ce royaume des mines de diamant très-riches, il paraît certain qu'il a voulu parler du royaume de Golconde, où sont les fameuses mines de Colar et de Mongel-gherri. On y fabriquait aussi, de même que dans le reste de l'Inde, des mousselines de la plus grande finesse, et d'autres tissus de coton. A l'occident de Méliapour, on trouvait le pays de *Lar* (2), où il y avait beaucoup de Bramines et de Jogées qui menaient une vie très-austère, couraient tout nus, et vivaient d'aumônes. On ne peut appliquer ce nom qu'au Guzurate des modernes, qui est la *Larice* des Grecs et le *Laar* des Arabes. Il est donc évident que Marc-Paul ne suit aucun ordre en nommant les provinces de l'Inde. En décrivant les côtes du Malabar et du Concan, le premier endroit dont il parle est *Cael*, ville très-commerçante. Il remarqua chez ses habitans la coutume de mâcher du bétel, généralement répandue dans l'Inde. Comme Barbossa cite dans le royaume de Coulan une ville de Cael, qui, au commencement du seizième siècle, faisait un grand commerce de perles (3), et que l'historien Couto (4) nomme, parmi les principaux Etats du Malabar, celui de *Calecoulan*, il

Le Lar.

(1) *Ramusio*, p. 53—55, édit. de Müller, p. 142—147. (2) *Lac* et *Loac*, dans quelques éditions. (3) *Ramusio*, I, 379. (4) Decades d'Asia, III, p. 309.

y a lieu de penser que le Cael de Marc-Paul désigne Calicoilang, poste hollandais. Ce voyageur passe ensuite au
Le Coulan. royaume de *Coulan*, où habitaient beaucoup de juifs, et qui produisait du poivre et de l'indigo en grande abondance. Il retrace tous les procédés qu'on employait pour obtenir cette drogue, propre à la teinture en bleu, et qui dès ce tems-là était à Venise un article de commerce. Il décrit ensuite le royaume de *Comori* ou Comorin, sans faire observer que le continent méridional se terminait au promontoire de ce nom; il revient sur ses pas et nomme tout d'un coup le royaume de *Deli* ou Eli, dont le nom subsiste encore dans celui des montagnes de Delly ou Dilli, dans le voisinage de Mahé, fort français (1). Marc-Paul se rappelle enfin le royaume de Malabar ou de la côte de ce nom, qui, à proprement parler, comprend tous les pays qu'on vient de nommer. Le dernier royaume de l'Inde, dont il s'occupe, est celui de Guzurate, qu'il avait déjà décrit sous le nom de Lar. Il parle de ces fameux pirates indiens qui, encore aujourd'hui, inquiètent le commerce dans ces parages. Il décrit la culture du coton, et les tissus extrêmement fins qu'on en prépare. La fabrication en était immense dans ces environs, avant que les Marattes
Cambaye. y eussent détruit toute industrie. L'antique ville de *Cambaye*, très-commerçante, était alors le chef-lieu d'un État indépendant (2). Semenat ou *Sercenath*, la plus ancienne ville de Guzurate, florissait aussi par son commerce étendu. De là Marc-Paul retourne au Coulan, et parle de *Cunam* ou Tana, place de commerce dans l'île de Salcette et dans le voisinage de Bombai. Dans le treizième siècle, elle était connue des Arabes par son grand commerce. La province la plus occidentale de l'Indo-Est, suivant notre voyageur, celle de *Rasmacoram*, dont les habitans étaient mahométans. C'est sans doute celle de Mecran en Perse;

---

(1) *Orme*, History of the military transactions, I, p. 732. (2) Comp. *Hamilton's* account of the east Indies, I, p. 130. *Rennel*, p. 290.

Marc-Paul aura entendu nommer, en arabe, le Raz-Makran, c'est-à-dire, le promontoire de Mécran.

Après la description de l'Inde, vient celle des principales villes de la Perse et de l'Arabie, ainsi que d'une partie de l'Afrique orientale; et enfin, celle des déserts de l'Asie septentrionale, enveloppés de fables. Le port d'*Aden* était un marché très-célèbre, d'où l'Inde tirait ses chevaux, et où l'on apportait la plus grande partie des épiceries et des marchandises destinées pour l'Europe. De là ou les expédiait, par la mer Rouge, sur de petits bâtimens qui se rendaient, en vingt jours, à Suez, d'où on les transportait par terre à Alexandrie. Au nord d'Aden, sur la côte occidentale du golfe Persique, était *Escier*, aujourd'hui Adsjar, autre place de commerce : ses environs produisaient beaucoup d'encens. Marc-Paul parle de l'île célèbre d'*Ormus*, de son commerce étendu, et de ses navires si remarquables par leur frêle construction, et que les Arabes nomment *Trenkis* ou Tarad (1). Il paraît aussi qu'il a été à Bassora; du moins il observe que c'est là que croissaient les meilleures dattes, dont cette ville fait encore aujourd'hui un grand trafic. Il ajoute qu'elle était sur une des routes du commerce de l'Inde avec l'Europe. A Bagdad, qui était à dix-sept journées de la mer, on chargeait les marchandises sur des chameaux. C'était dans cette ville que se faisait presque tout le commerce des perles qu'on envoyait en Europe. Elle possédait des fabriques de brocards d'or, de damas et d'étoffes de soie brochées. Une grande quantité de marchandises allait de Bagdad à Tauris, où l'on rencontrait des négocians de l'Inde, de la Perse et d'autres pays. Notre voyageur paraît n'avoir pas connu le commerce direct de cette ville avec la Chine, dont les relations modernes nous ont entretenus, quoiqu'il soit probable qu'il eût lieu alors, tout comme au seizième siècle, par le moyen des caravanes. Suivant lui, Bassora même n'avait point de relation immédiate avec l'Inde. Les marchandises de ce pays

Commerce d'Aden et d'Ormus.

(1) *Niebuhr*, Description de l'Arabie.

étaient d'abord portées à *Chisi* ou Chisti, avant d'arriver à Bassora. Il a probablement voulu parler de quelque île du golfe Persique ; du moins Barbessa cite une île de Quixi. Suivant d'Anville, elle s'appelle Keish (1), et jadis elle était l'entrepôt du commerce de la place de *Sira*, marché très-renommé dans le dixième siècle, parce que les navigateurs n'aimaient pas aller jusqu'à Bassora, à cause de la fréquence des orages (2). Par la suite, Ormus attira tout le commerce. Aujourd'hui l'île située au midi de Siraf se nomme *Kes* ou Kyen (3).

Madagascar.

Dans l'Afrique orientale, notre voyageur décrit d'abord Madagascar ou *Magastar*. C'est là que se trouvait le *rock*, cet oiseau énorme qui était assez fort pour enlever un éléphant. Ibn-el-Ouardi place aussi cet animal fabuleux dans une île de l'Océan (4). C'est de ce géographe, ou de quelque autre Arabe, que Marc-Paul aura emprunté ce qu'il dit des îles, dont les unes n'étaient habitées que par des femmes, et les autres par des hommes. Bakoui a aussi parlé, dans sa géographie, d'hommes à tête de chien, que le voyageur vénitien raconte avoir trouvés dans une île du golfe de Bengale. Cet auteur arabe place encore dans l'île de *Cassar*, située dans la mer de la Chine, les petits nains que Marc-Paul déclare être des singes, et se trouver à Sumatra.

Zanguebar.

Ce dernier ne parle que de deux pays du continent de l'Afrique ; du *Zanguebar*, habité par des nègres sauvages, et de l'Abyssinie. Il n'a connu aucun des petits États arabes placés sur cette côte. Il donne à l'Abyssinie le nom arabe d'*Abascia* ou Habesch. Le souverain, qui était chrétien, régnait aussi sur des mahométans. On y trouvait des mines d'or très-abondantes. De ces pays méridionaux, Marc-Paul passe à ceux du nord de l'Asie. Il y en avait un très-riche en pelleteries ; mais le sol, composé de marais, restait couvert de neiges et de glaces la plus

Abascia.

(1) Recherches géographiques sur le golfe Persique, Mém. des Inscr. LII, p. 44. (2) *Renaudot*, [illegible] (3) *Niebuhr*, Description de l'Arabie. (4) Notices et ex[illegible]

grande partie de l'année. Au lieu de chariots, les habitans se servaient de petits traîneaux tirés par des chiens; les commerçans les employaient aussi pour eux et leurs marchandises. A ce pays de glaces, dans lequel on reconnaît la Sibérie, confinait celui des Ténèbres, dont les habitans n'avaient pas de tête. Le soleil ne s'y montrait presque pas dans l'hiver; mais, malgré la longueur des nuits, les Tartares savaient fort bien enlever aux habitans les précieuses fourrures qui s'y trouvaient en grande abondance. Dans cette partie du monde était la *Ruzie*, empire immense, tributaire des Mogols. Ses habitans faisaient un grand commerce de pelleteries, et professaient la religion grecque.

Marc-Paul est le créateur de la géographie moderne de l'Asie; c'est le Humboldt du treizième siècle. Mais sa mauvaise fortune, en l'empêchant de publier une relation plus méthodique, a répandu sur ses exploits et sa gloire un sombre nuage, et a dérobé aux sciences une partie des travaux de ce grand homme.

LIVRE VINGTIÈME.

Suite de l'Histoire de la Géographie. Itinéraire de Pegoletti. Oderic, Mandeville, Clavijo, Josaphat Barbaro, et autres Voyageurs des quatorzième et quinzième siècles.

La religion, la politique et le commerce, ces trois grands mobiles de toutes les grandes entreprises, continuèrent, pendant les quatorzième et quinzième siècles, à diriger l'attention des Européens vers l'Asie centrale. Les exploits de Tamerlan, vainqueur pour un moment de la redoutable puissance des Turcs, fixèrent les regards et les espérances du monde chrétien. Peu à peu les nouvelles routes commerciales par l'Egypte, et ensuite par le Cap de Bonne-Espérance, firent abandonner les voyages en Asie. Nous continuerons l'histoire de ces voyages par une explication succincte de l'Itinéraire d'Azof à la Chine par François-Balduin *Pegoletti*, qui voyageait en Asie vers l'an 1335. C'est une indication de la route qu'on peut prendre pour aller, avec des marchandises, d'Azof à la Chine, et pour en revenir.

Itinéraire de Pegoletti.

« Premièrement, dit Pegoletti, d'Azof à *Gintarchan*, ou » Astracan, il y a vingt-cinq jours de route en allant dans » un chariot traîné par des bœufs; quand il est par des » chevaux, il ne faut que dix à douze jours. On rencontre, » chemin faisant, beaucoup de Mogols armés. De Gintar- » chan à *Sara*, il y a une journée par eau, et de Sara à » *Saracanco*, ou Saratschik, huit journées aussi par eau. » On peut, si l'on veut, s'y rendre par terre; mais quand » on porte avec soi des marchandises, le voyage est à beau- » coup meilleur marché par eau. De Saracanco à *Organci*, » ou Urgens, il y a vingt journées avec des chameaux. Celui » qui a des marchandises fait bien de passer par Organci,

» parce qu'on trouve à les y vendre avantageusement. Déjà » à *Oltrare*, Otrar, on compte trente-cinq à quarante jour- » nées aussi avec des chameaux. Ceux qui n'ont point de » marchandises peuvent prendre un chemin plus court, en » allant directement de Saracanco à Oltrare, ce qu'ils font » en cinquante jours. D'Oltrare à *Armalech* il y a quarante- » cinq journées, qu'on fait monté sur des ânes. Dans la » route on rencontre souvent des Mogols. D'Armalech à » *Camexu*, ou Chamil, il y a soixante-dix journées, qu'on » fait encore à dos d'âne; et de là, on va en soixante-cinq » jours, à cheval, jusqu'à un fleuve dont le nom n'est pas » connu. De ce fleuve on peut se rendre à *Cassai*, Quinsay, » pour y vendre des lingots d'argent, parce que cette mar- » chandise y est d'un fort bon débit. On part de Cassai avec » le produit de l'argent en espèces monnayées, et en trente » jours on se rend à *Gamalecco*, Cambalu, Pékin, capitale » de la Chine. La monnaie courante y est en papier : quatre » *babissi* (c'est le nom de cette monnaie) font un *sommo* en » argent. »

Manière de voyager.

Les marchands qui faisaient ce voyage étaient obligés de laisser croître leur barbe, et de prendre avec eux un bon interprète et des domestiques sachant la langue cumane ou turque. La valeur des marchandises et de l'argent qu'un seul négociant portait avec soi, se montait en tout à une valeur de 25,000 ducats *fins d'or;* la dépense totale du voyage jusqu'à Pékin, y compris les gages des domestiques, était estimée 300 à 350 ducats. Ces détails, un peu minutieux, prouvent que le voyage de la Chine était beaucoup plus facile au quatorzième siècle qu'il ne l'est de nos jours. Aussi, les notions sur l'Asie étaient, à quelques égards, plus avancées qu'elles ne le sont à présent; il est malheureux que le défaut d'observations astronomiques leur ôte ce caractère de précision qu'exige la géographie. Tâchons pourtant de reconnaître les lieux indiqués dans l'Itinéraire de Pegoletti.

Astracan.

Gintarchan est notre Astracan. Josaphat Barbaro, dans son Voyage de Tana en Perse, fait dans le quinzième siècle,

en parle sous ce nom. Les épiceries et la soie y arrivaient pour être ensuite portées à Tana (1). On appelait encore cette ville *Citracan* (2). L'un et l'autre de ces noms sont formés, par corruption, du nom arabe Hadgi-Tarkan.

Saray, capitale du Kaptschak. *Sara*, la seconde station de notre voyageur, était *Saray*, capitale des Etats du chan de Kaptschack. Elle fut bâtie en 1266 par le chan Berkai ou Bereka (3). Abulfeda dit qu'elle est la capitale des Tartares septentrionaux, et la place à deux journées de marche de la mer Caspienne (4). Elle était sur la rivière d'Actuba, qui tombe dans le Wolga au-dessus d'Astracan, et fut détruite par Tamerlan en 1403. Dans le dix-septième siècle, on se servit des pierres provenant des ruines de Saray pour bâtir et fortifier Astracan.

Saratschik. *Saracanco*, ou Saratschick, est aussi ruiné. En 1238, c'était une ville florissante. Le franciscain *Paschalis* la visita à cette époque. Elle existait encore en 1558, lorsque Jenkinson alla d'Astracan à Buchara; il estime sa distance de la première ville à dix journées de route. Elle était fréquentée alors par des caravanes qui, d'Astracan, se rendaient à la Chine (5). Cette ville des Tartares nogais, autrefois très-peuplée, s'étendait sur les bords du Jaïk, où l'on voit encore les vestiges de ses anciennes fortifications dans une longueur de cinq verstes.

Organzi. *Organzi*, ou Urgenz, capitale du Chowarezm, était à environ un demi-mille du Gihon. Les Orientaux l'appellent aussi *Dzorzanyah* et *Gurgandz*. Cette ville, très-ancienne, souffrit beaucoup du tremblement de terre de 818, de même que plusieurs autres villes sur le Gihon (6). En 1558, Jenkinson, en quittant Saratschick, passa par Urgenz, qui

---

(1) *Josaph. Barbaro*, Viaggi fatti da Vinezia alla Tana, etc. Venisi, 1543, p. 20. (2) *Minadai*, Hist. della guerra fra i Turchi e Persiani, Ven. 1588. La carte. *Witsen*, Nord and Ost Tartarye, p. 709. (3) *De Guignes*, III, p. 372. (4) Magas. geograph. de *Busching*, V, 365. (5) *Witsen*, p. 397. 404. (6) *Abulfeda*, Annal. moslem. II, 21.

n'était qu'un endroit misérable ; la route de la Chine le traversait à la vérité, mais il avait été ravagé quatre fois en sept ans (1). Deux voyageurs anglais s'y trouvèrent en 1740. De toute la ville, il n'existait plus qu'une mosquée, et les Tartares fouillaient les ruines pour y découvrir des trésors.

Les voyageurs remontaient au nord pour arriver à *Oltrare* ou Otrar, qui porte aussi le nom de Farab (2). Mandeville en parle comme de la meilleure ville du Turkestan (3). Ici l'Itinéraire de Pegoletti nous laisse sans lumières sur une des contrées les moins connues de l'Asie, en nous conduisant, à travers le Turkestan, directement à *Armalecco* ou Almalich, ville du pays de *Gété* ou de l'Igour, entre celle de Taschkent et l'Irtisch, sur la rivière Ab-Eile ou Ili. En 1400, elle fut prise par Tamerlan (4). Divers écrivains arabes placent dans le Turkestan, par les cent vingt degrés trente minutes de longitude, et quarante-quatre degrés de latitude septentrionale, une ville d'*Almaligh*, qui paraît être la même (5). Paschalis, qui y séjourna en 1338, dit que c'est la capitale des *Mèdes* (6). Il est impossible d'expliquer ces notions énigmatiques, et pourtant nous désirerions bien d'en avoir encore davantage sur ces régions inconnues. Mais l'Itinéraire, trop rapide, nous conduit directement à *Camexu* dans le Tangut, non loin de la grande muraille de la Chine. Selon Sprengel, critique judicieux, ce serait le *Campetiou* de Marc-Paul, et le *Kamtsiou* de Carpin, aujourd'hui Kantcheou, ville chinoise, où les ambassadeurs de Shah-Rokk passèrent, en 1419, en se rendant de Herat à Pékin (7). Cette explication paraît inadmissible, si l'on a égard aux distances ; *Came-Xu* est plutôt la ville de Hamil ou Cami, si fameuse par la complaisance avec laquelle le beau sexe y recevait les voyageurs (8). Le nom Came-Xu n'est autre

Armalecco.

Camexu ou Hamil.

(1) *Hacluit*, Collection, I, 329. (2) *Abulfeda*, Annal. II, 619. (3) *Mandeville*, p. 308. (4) *Cherefidin*, Vie de Tymour, II, 67. (5) *Ulugh Beg* et *Nassyreddin*, Geog. min. III, p. 113, 145. (6) *Mosheim*, Hist. tartar. 196. (7) *Witsen*, p. 441. (8) Ci-dessus, p. 447.

chose que celui de Cami, avec l'annexe chinoise *tcheou*, qui signifie *ville*.

Le fleuve, éloigné de soixante-cinq journées de Came-Xu, et dont le nom est omis, ne peut être que le Caramuran qui, en arrosant la Chine, porte le nom de Hoangho ou fleuve jaune. Mandeville, Oderich de Portenau et tous les voyageurs du moyen âge, le traversèrent avant d'arriver à Pékin. Marc-Paul le passa plusieurs fois.

Cassai ou Quinsay.

Il est beaucoup plus difficile de retrouver *Cassai*, ancienne ville très-célèbre par son commerce, et que Mandeville et Oderich citent sous le nom de *Cassai*, *Causai*, *Cascai*, *Canasia* et *Quinsay*. Marc-Paul en parle sous ce dernier nom (1), comme de la ville de commerce la plus grande et la plus riche de la Chine. Ce voyageur et Oderich traduisent son nom par celui de *Cité céleste* : mais on n'a pas retrouvé avec certitude le lieu terrestre de cette ville du ciel, quoique Nicolas Conty, qui parcourut toute l'Inde avant 1444, nous ait appris qu'elle était à quinze journées au-delà de Cambalu ou Pékin.

Cette dernière ville répond certainement à celle que l'Itinéraire nomme *Gamalecco* ; c'est Cambalu ou Cambalig arrangé à l'italienne.

Gamalecco.

Un commentaire commercial de cet Itinéraire se trouverait ici hors de sa place ; mais qu'il nous soit permis de défendre la véracité des voyageurs du quatorzième siècle contre les injustes reproches de quelques modernes. Tous ces voyageurs font mention du papier-monnaie de la Chine, que Pegoletti nomme *Lab*[illegible] était, selon lui, un papier jaune, marqué du timbre du prince. Rubruquis dit que, de son temps, la monnaie courante, à la Chine, consistait en morceaux de papier fait avec du coton, marqués du nom du souverain. Haython affirme la même chose ; Oderich de Portenau nomme ce papier-monnaie *Ore*. Les habitans du pays l'employaient à payer leurs impôts (2). Vraisemblablement, le nom de bals ou balsi est le même que celui

Papier-monnaie de la Chine.

(1) Edit. de Müller, p. 119. (2) *Ramusio*, Collection, II, 40.

de *faloues*, petite monnaie de billon qui, dans le neuvième siècle, était la seule courante en Chine. Mille de ces faloues valaient un denier d'or (1). On fit ensuite ces balisis en papier, et ils eurent une plus grande valeur. Marc-Paul (2) est celui qui en parle avec le plus de détail : il dit expressément qu'aucune autre monnaie n'a cours en Chine, et qu'elle est fabriquée pour le compte du chan avec l'écorce du mûrier. Suivant Mandeville, il y en avait aussi en cuir (3). Josaphat Barbaro, qui était en Perse vers la fin du quinzième siècle, observe que cette monnaie avait encore cours en Chine. « Pour le détail, dit-il, on se sert dans ce pays d'une monnaie de papier ; on la change chaque année contre une nouvelle ; en portant l'ancienne au trésor, on en reçoit en échange une neuve et belle. » Malgré tous ces témoignages, le jésuite Magaillans nie qu'il y ait eu du papier-monnaie en Chine, à quelque époque que ce soit. Il prétend encore que Marc-Paul est le seul voyageur qui en ait parlé ; il l'accuse d'avoir regardé comme une monnaie courante les petits morceaux de papier doré, en forme de pièces d'or et d'argent, qu'on brûle avec les corps morts (4). Mais de quel poids cette simple dénégation peut-elle être vis-à-vis de tant de témoignages positifs ? Aussi un savant, qui a passé une partie de ses jours à la Chine, reconnaît l'ancienne existence du papier-monnaie dans cet empire ; seulement il en attribue l'introduction aux Mongoux. Les Chinois ne reçurent cette monnaie qu'avec répugnance (5).

Parmi les voyageurs et géographes du quatorzième siècle, nous distinguerons encore Haïthon, Oderich de Portenau et Mandeville. Ils ont ajouté peu de vérités et beaucoup de fables aux relations recueillies par Marc-Paul.

Haïthon, prince arménien, dans son ouvrage intitulé *Histoire orientale*, a rassemblé une géographie générale Haïthon.

(1) *Renaudot*, Ancienn. relations, 28, etc. (2) Liv. II, c. 21, p. 80, éd. de Müller. (3) Voyag. and travayles, p. 287. (4) Nouv. relation de la Chine, Paris, 1678, p. 168. (5) *De Guignes*, Voyage à Pékin, III, 231.

des principaux Etats de l'Asie, à l'exception de la presqu'île au-delà du Gange et des îles voisines. Pour composer cet ouvrage, il mit à profit les écrits des auteurs mogols, un mémoire qu'avait rédigé Haïthon I, roi d'Arménie, lorsqu'il était avec Rubruquis à la cour du chan Mangu, et enfin ce qu'il avait lui-même appris durant son séjour en Arménie. Ce Haïthon, qui avait échangé la pourpre royale contre le froc, fut mandé en France, en 1307, par le Pape Clément V, pour y donner des renseignemens touchant la croisade qu'on préparait; et se trouvant à Poitiers, il dicta son ouvrage en français, de mémoire, et sans aucune note écrite, à un certain Nicolas Salconi. Celui-ci le traduisit en latin. Müller a publié cette traduction en entier avec le voyage de Marc-Paul. Ramusio l'a insérée dans son recueil, mais incomplète; car dans la traduction italienne, il manque, entre autres, les quinze premiers chapitres, qui contiennent la description de l'Asie.

Royaume de Tarse.

Dans les légères esquisses géographiques du prince arménien, on doit distinguer ce qu'il dit du royaume de *Tarse*, situé à l'ouest de la Chine et à l'est du Turkestan; Mandeville indique aussi la même position. Haïthon donne aux habitans de Tarse le nom d'*Igours*; il y avait parmi eux des chrétiens qui se servaient de lettres particulières. Le Turkestan était borné à l'ouest par le Chowarezm. Ses habitans vivaient presque toujours sous des tentes. Leur ville principale s'appelait *Ocerra*, Otrar. Le Chowarezm s'étendait jusqu'à la mer Caspienne, et vers le nord jusqu'à la Comanie. Il appelle sa capitale *Charesm*; c'est le nom qu'elle porte chez le géographe de Nubie. Haïthon ne fait mention que de l'île d'Ormus, qu'il nomme *Hormes*, parce que, dit-il, le philosophe Hermès l'a prodotte par l'effet de son art. Il parle aussi de Ceylan, dont le roi possédait le plus gros rubis du monde; enfin nous lui devons le trait si souvent répété depuis sur l'orgueil des Chinois, qui disent qu'eux seuls ont deux yeux, et que les autres habitans de la terre n'en ont qu'un.

Un moine nommé Oderic de Portenau, plein de zèle

pour la conversion des infidèles, parcourut l'Asie depuis les côtes de la mer Noire jusqu'à la Chine. On ne sait pas en quelle année il commença ses courses ; elles furent terminées en 1330. Ce qui nous reste de ses observations, n'accroît pas beaucoup les connaissances dues à ses prédécesseurs. La relation venue jusqu'à nous de ce voyage, a été écrite en latin par Guillaume de Sologne, d'après les entretiens qu'il avait eus avec Oderic. Ramusio a inséré dans son recueil deux relations du voyage d'Oderic, l'une abrégée, l'autre plus étendue (1) ; elles diffèrent en plusieurs points. Hackuit a, dans son recueil, copié l'original latin (2). Oderic étant mort en 1331, en odeur de sainteté, et ayant même fait des miracles, les Bollandistes ont inséré dans leurs Vies des Saints (3) un récit de ses voyages ; Venni, le biographe le plus récent d'Oderic, en a donné, en 1761, une édition (4) d'après un manuscrit de 1401 ; mais elle est tronquée.

Voyage d'Oderic de Portenau.

Oderic parcourut l'Asie dans le même tems que Mandeville ; et la conformité souvent textuelle de leurs relations ferait croire que l'un a copié l'autre, ou qu'ils ont puisé tous deux dans une source commune. Un trait particulier de la relation d'Oderic, c'est que très-souvent il affirme par serment la vérité de plusieurs de ses récits, qui n'en paraissent pas moins incroyables.

C'est en arrivant sur la côte du Malabar que ce voyageur commence à mériter quelque attention. Selon lui, le poivre croissait dans une immense forêt, longue de quinze journées de marche, et où étaient situées deux villes encore inconnues, *Flandrina* et *Cycilin*, ou *Alandrina* et *Ziniglin* : Mandeville les nomme *Fladrine* ou *Glandina*, et *Cinglans* ou *Singlante*. La première était habitée par des juifs et des chrétiens ; dans leur voisinage était *Polumbrun*,

Côte de Malabar.

(1) *Ramusio*, II, p. 248—256. (2) Itinerarium fratris Oderici fratrum minorum de mirabilibus orientalium Tartarorum, dans *Hackuit*, Voyages, II, p. 39. (3) Acta sanctor., januar. I, p. 486. (4) *Venni*, Elogio historico del beato Oderico. Venez. 1761, in-4°.

Usages des Indiens. ville très-commerçante, où les femmes se brûlaient avec le corps de leur mari défunt. Oderic ajoute qu'on n'exigeait pas d'elles ce sacrifice lorsque le mari laissait des enfans. A quinze journées de là était Méliapour (1), où l'apôtre saint Thomas était enterré. Ici Oderic décrit la manière dont les Indiens honoraient leurs divinités, les pénitences extraordinaires que s'imposaient les faquirs, et comment, lors des fêtes, les Indiens se faisaient écraser sous les roues des chars qui portaient leurs idoles. De là il fit voile pour Sumatra, ou l'île de *Lameri*, dont une province s'appelait *Symoltra*; ses habitans étaient anthropophages. Auprès de Lambri, était *Java*, île très-considérable. Entre ces deux îles il place le grand royaume de *Boterigo* (2). A peu de distance de ce royaume inconnu, il y en avait un autre, celui de *Paten*, que Marc-Paul nomme *Petan*; mais il est situé dans l'île même de Sumatra. On pourrait aussi trouver dans Marc-Paul l'explication du nom de *Boterigo*; c'est probablement son royaume de *Boeach*, mais il ne cite pas assez de particularités de ce pays pour établir un parallèle. Dans celui de Paten, croissait l'arbre du sagou dont la moelle servait de nourriture aux habitans. Oderic visita le royaume de Ciampa, où il y avait abondance de poissons et de très-grandes tortues. Ici l'ordre du voyage paraît interrompu. On ignore ce que c'est que l'île de *Hicunera*. En parlant de Ceylan, Oderic raconte qu'outre des diamans et des rubis, on y trouve des oiseaux à *deux têtes*, monstres qui ont reparu, il y a peu d'années, dans une géographie française. Au sud de Ceylan, devait se trouver une autre île de *Dadin* ou *Budin*, habitée par des anthropophages.

Oderic comprend dans les Indes quatre mille quatre cents îles, dont il n'indique pas les noms, et qui étaient gouvernées, il soixante-quatre rois. Selon lui, le *Manci*, ou la Chine méridionale, fait aussi partie de l'Inde; il la nomme Inde supérieure. Il parle des longs ongles des per-

Chine.

(1) *Mobar*, *Mibar* dans les diverses éditions. (2) *Boteman* et *Botegom*, chez Mandeville.

sonnes de qualité, et des petits pieds des femmes ; il dépeint la surprise que lui ont causée la grandeur et la richesse des villes qu'il visita lors de son retour de Zaiton à Pékin.

Contrées de la Tartarie.

Pour revenir en Europe, il traversa le pays du prêtre Jean, dont la capitale s'appelait *Kosan*. Mandeville rapporte plusieurs particularités de cette ville, la nomme *Suse* et *Sofa*, sans qu'on en sache mieux quel endroit c'est. A plusieurs journées de ce pays, on trouvait la grande province de *Cassan*, soumise à l'empereur de la Chine, et où croissait la rhubarbe ; cette racine y était à si bon marché, que, pour six grossi, on en pouvait acheter la charge d'un cheval. Oderic a sans doute voulu parler du Kaschgar que Marc-Paul traversa aussi, et qu'il nomme *Cassar* et Cassau. Le *Cassar* est limitrophe du Thibet (1), dont les habitans, selon Oderic, conservaient encore la coutume mentionnée par d'autres voyageurs, de faire servir leurs estomacs de tombeaux aux corps de leurs proches parens qui venaient à mourir, et d'employer les crânes humains en guise de gobelet. Oderic avait entendu parler du Dalaï-Lama, qu'il appelle *le pape de ces contrées* ; il dit que son titre est *alsabi* ou *abassi*. Son voyage se termine au Thibet, et on ignore par quelle route il est revenu en Europe.

Usages des Thibétains.

Voyage de Jean de Mandeville.

Le désir de parcourir les pays étrangers et de voir les célèbres merveilles de l'Asie, engagea Jean Mandeville, chevalier anglais, à quitter sa patrie en 1327. Loin de se conformer aux lois de la chevalerie, qui ordonnaient de guerroyer contre les infidèles, il combattit sous leurs drapeaux. Il servit d'abord le sultan d'Egypte, puis le grand chan du Cathai dans ses guerres contre le roi du Manci. Il mourut à Liége en 1371. Il avait écrit ses voyages à son retour chez lui, en 1356, afin de charmer les ennuis de la solitude. De son propre aveu, il emprunta beaucoup de traits à de vieilles

(1) *Tibec* et *Tiboc*, dans les éditions.

chroniques et à des romans de chevalerie. Il copie des pages entières du voyage d'Oderic et de la géographie d'Haïton. On prétend que Mandeville écrivit son ouvrage en anglais, en français et en latin ; il le dédia à Edouard III. Il existe plusieurs manuscrits de l'original anglais ; on en a donné la première édition complète en 1727. On conserve, dans la bibliothèque de Berne, une relation de ce voyage en français : il est dit, dans la préface, que Mandeville écrivit d'abord ses voyages dans cette langue (1).

Fables de ce voyageur.

Conformément au goût de son tems, Mandeville rapporte les choses les plus incroyables : ce sont des îles habitées par des géans qui ont vingt-huit et cinquante pieds de haut ; ce sont des montagnes au sommet desquelles on voit des têtes de diables qui vomissent feu et flamme ; il parle aussi du fameux agneau de Tartarie, qui était engendré par un melon. Voici ses paroles :

« Dans un pays appelé *Chadissa*, croît une espèce de fruit semblable aux caroubes, mais beaucoup plus grand : lorsqu'il est mûr, il s'entr'ouvre par le milieu, et on trouve dans l'intérieur une petite bête, avec de la chair, des os et du sang ; elle ressemble à un petit agneau sans laine ; on la mange avec le fruit (2). »

Les principaux endroits que Mandeville décrit ayant été mentionnés par Oderic de Portenau, nous ne parlerons que de ceux que ce dernier a omis. Dans le voisinage de Sumatra, Mandeville place les îles de *Calouac*, *Tracoda*, *Cassalos* et *Multa*. Selon Sprengel, aucune de celles qu'on connaît dans ces parages n'a la plus légère ressemblance de nom avec ces îles (3) ; mais il faut peut-être les considérer comme des portions de Sumatra même, où l'on trouve un canton nommé *Calonting*. Ce voyageur rapporte beaucoup de choses singulières sur le pays du prêtre Jean ; il donne à ce royaume le nom d'île de Pentaxoire, dont dépendent la province de *Mistorie*, l'île de *Taprobane* et une autre

Pays du prêtre Jean.

(1) *Sinner*. Catalog. II, p. 4[illegible] (2) *Sprengel*, Hist. des Découv. I, 30.
(3) *Ramusio*, II, 251.

appelée *Bragman*, arrosée par le fleuve *Thebe*. Il décrit, dans ce pays, les villes de *Nyse* et de *Suze*. Comment expliquer ce mélange des noms grecs et indiens, ce rapprochement entre le *Thibet* et la célèbre *Nysa*, la ville de Bacchus, qui, selon quelques savans (1), serait le *Nischada-Buram* des Indiens, ou la ville du dieu *Dewanischi*? Le nom de *Pentaxoire* ressemble à celui de Pendscheher ou Pendschemyr (2), canton dans les montagnes entre l'Inde et la grande Bucharie. L'histoire du prêtre Jean semble donc être mêlée de quelques traditions indiennes. Ce souverain avait, selon Mandeville, un palais magnifique dans la ville de Suze : entre autres choses, on y admirait une haute tour ornée de deux grosses pommes d'or très-éclatantes; elles contenaient chacune deux grandes escarboucles qui, toute la nuit, brillaient d'un éclat singulier (3). Dans une lettre que le prêtre Jean fit remettre, dans le douzième siècle, à Manuel Comnène, empereur de Constantinople, et dans laquelle il fait une description exagérée de sa puissance et de ses richesses, on trouve ce passage : « Sur le faîte de mon palais sont deux pommes d'or, et dans chacune d'elles deux escarboucles; de sorte que l'or brille pendant le jour, et les escarboucles reluisent pendant la nuit (4). »

Palais du prêtre Jean.

L'Arabe Bakoui avait aussi entendu parler d'un temple situé aux extrémités de la Chine, au sommet duquel se trouvait une pierre précieuse de la grosseur d'une tête de veau, et très-éclatante (5). Sprengel a cru trouver, dans l'Ayen-Akbery, l'explication de ce conte. Dans la description que ce livre donne du palais impérial du grand Mogol, il parle aussi de la manière dont on éclaire la cour : « A midi, lorsque le soleil entre dans le quatorzième degré du capricorne, on place, en face des rayons de cet astre, une espèce d'onyx très-brillante, qu'on appelle en indien *sureikerant*, et l'on tient auprès un peu de coton. Le soin de

(1) *Wahl*, Indostan, II, 280. (2) *Ayen-Akberi* cité par *Wahl*, ibid. (3) *Ramusio*, II, 339. (4) *Mosheim*, Hist. tart. p. 31. (5) Notices et extraits, II, 403.

» ce feu céleste est confié à une garde. Ceux qui allument » les lanternes et les porte-flambeaux viennent en prendre » pour se procurer de la lumière. Tous les ans on renouvelle » ce feu de la même manière (1). » Mais n'est-ce pas vouloir expliquer une énigme par une autre?

Ce goût des merveilles règne dans presque toutes les relations du quatorzième siècle ; celles du quinzième offrent un caractère moins fabuleux. On distingue surtout *Ruy-Gonzales de Clavijo* comme un voyageur instruit et véridique.

Voyage de Clavijo.

Le bruit des conquêtes de Tamerlan, répandu jusqu'aux extrémités de l'Europe, engagea Henri III, roi de Castille, à envoyer à ce chan des Tartares une ambassade qui devait le trouver au sein de son empire. Il désirait connaître la puissance et les mœurs des nations qui l'habitaient, la position des vaincus et le caractère du vainqueur. En conséquence, deux nobles de son royaume, *Pelajo de Sotomayor* et *Ferdinand de Palazuelos*, partirent en 1393 pour le Levant, arrivèrent à la horde de Tamerlan avant sa victoire sur Bajazet, et furent témoins de la défaite complète des Turcs. Le vainqueur renvoya les Espagnols chez eux avec des présens, et les fit accompagner par une ambassade dont il honorait le roi de Castille. Henri III en envoya une seconde à Tamerlan, en 1403. De cette dernière était *Clavijo*, qui revint en Espagne en 1406; il écrivit le journal de son voyage, où il raconte la réception qui lui avait été faite à Samarcand, et ce qu'il avait observé dans les différens pays qu'il avait traversés. Quelques personnes contestèrent à tort la vérité de sa relation, l'ayant accusé soigneusement de répéter les contes et les [illegible] de ses devanciers. Son journal a été imprimé en 1582, à Séville (2), et en 1782, à Madrid (3).

(1) *Ayeen-Akbari*, I, 52. (2) *Mariana*, Historia general de España, t. VII, p. 88. (3) Historia del gran Tamorlan, e itinerario y enarracion del viage y relation de la embajada, que Ruy Gonzales de Clavijo le hizo por mandado del muy don Henrique tercero de Castilla. Madrid, 1784, in-4°.

Il s'arrêta quelque tems à Constantinople, dont il visita surtout les églises. Cette immense ville n'était pas très-peuplée; on voyait, dans son enceinte, des jardins et des champs labourés. Après une navigation très-lente dans la mer Noire, il arriva, le 11 avril 1404, à Trébisonde, où les Génois et les Vénitiens occupaient chacun un château. L'ambassade traversa l'Arménie, le nord de la Perse et le Chorasan : souvent elle fut obligée de passer la nuit au milieu des déserts, ou bien avec une horde errante que Clavijo nomme *Chacateis*. Il est impossible de reconnaître les noms de beaucoup d'endroits visités par ce voyageur. A *Hoï* (1), sur la frontière de Perse et d'Arménie, il rencontra un ambassadeur du sultan de Bagdad, qui, entre autres présens pour Tamerlan, lui amenait une girafe (2) vivante. Il fit route avec lui jusqu'à Samarcand. Depuis Tauris, il y avait des stations réglées où était un certain nombre de chevaux toujours prêts à porter les ordres du chan, ou pour le service des voyageurs. Tauris faisait un grand commerce; on y trouvait en abondance des perles, de la soie, des toiles de coton et des huiles odoriférantes. Les Génois y jouissaient de la liberté du transit pour leurs marchandises. *Sultania* était aussi un marché célèbre pour les marchandises des Indes. Tous les ans, depuis le mois de juin jusqu'en août, il y arrivait des caravanes de ce pays; il en venait encore d'*Yésen*, probablement Yèzd, et de Serpi; les toiles de coton de toutes couleurs et le coton filé y étaient apportés du Chorasan. Les perles et les pierres précieuses venaient d'Ormus, éloigné de soixante journées, et où, suivant Clavijo, les marchands du Cathai apportaient des perles et de très-beaux rubis. Les caravanes des Indes faisaient surtout le commerce d'épicerie fines, comme girofle, muscade et macis, dont on trouvait les meilleures qualités à Sultania. Clavijo est le premier qui nous fasse connaître cette nouvelle route du commerce

Difficulté de voyager.

Poste tartare.

Commerce de Sultania.

(1) *Coi* chez Josaphat Barbaro; *Viaggi fatti di Venezia*, etc. 33.
(2) *Jornufa*.

entre l'Inde et l'Europe. On commença peut-être à la suivre lorsque Bagdad eut été détruit par les Mogols; mais il paraît que Sultania ne conserva pas long-tems, après le passage de Clavijo, ce commerce florissant; car Josaphat Barbaro, Contareni et autres voyageurs ou marchands qui vinrent dans cette ville vers la fin du quinzième siècle, disent qu'il n'y avait de remarquable que les minarets d'une mosquée, qui étaient en métal et travaillés avec beaucoup de délicatesse.

Détails sur la cour de Tamerlan.

Clavijo décrit, avec les expressions d'une admiration extrême et avec une prolixité fatigante, les fêtes que Tamerlan donna aux ambassadeurs. Les tentes nombreuses où mangeaient la cour et les principaux Tartares, étaient revêtues de brocards d'or, d'étoffes de soie précieuses, enrichies de perles, de rubis et d'autres pierres fines : on y voyait des tables d'or; les plats, les vases pour boire étaient d'or, d'argent, de faïence (1) et de porcelaine. Les convives étaient régalés avec de la chair de cheval bouillie et rôtie, avec du mouton, du riz et des fruits. On servait aux envoyés des portions si énormes, qu'elles auraient suffi pour les nourrir eux et leur suite pendant un an. Les moutons et les chevaux bouillis ou rôtis étaient posés sur des brancards revêtus en or, portés par des chameaux que les domestiques conduisaient aux écuyers tranchans. Il y régnait une semblable profusion de boissons. Les convives s'enivraient avec du vin et du *coumis*. Celui qui buvait le plus, avait le titre de *bahadar*. Pour rehausser davantage l'éclat de la fête, on jetait de tems en tems aux personnes présentes des pièces d'or et d'argent, ou même des turquoises. Avant de partir, les ambassadeurs visitèrent la ville de

Samarcand.

Samarcand; elle n'était pas plus grande que Séville, mais beaucoup plus peuplée, et avait des faubourgs immenses avec de grands jardins et des vignobles. Tamerlan y avait transporté et établi plus de cent cinquante mille hommes tirés des pays qu'il avait conquis, surtout des ouvriers en

(1) *De barro vedriado.*

soie de Damas et des fourbisseurs de Turquie et d'autres endroits. A cette époque, Samarcand faisait encore un grand commerce; les Russes et les Tartares y apportaient des cuirs, des pelleteries et des toiles; il y venait des étoffes de soie, du musc, des perles, des pierres précieuses et de la rhubarbe du Cathai. Il fallait six mois pour se rendre de Samarcand à Cambalou, capitale du Cathai, et l'on en employait deux à traverser des déserts. Cette ville avait aussi des relations avec l'Inde, d'où elle recevait les épiceries fines, telles que le girofle et le macis. Clavijo répète à ce sujet l'observation qu'il a déjà faite à Sultania, que ces sortes d'épiceries ne se trouvaient pas à Alexandrie.

Commerce de cette ville.

Parmi les autres voyageurs du quinzième siècle, on a souvent distingué un prisonnier de guerre allemand, nommé *Jean Schildberger*, de Munich; il suivit Tamerlan dans ses expéditions jusqu'en 1405, et servit encore divers autres chans tartares jusqu'en 1427. Sa relation, écrite de mémoire, n'offre pas de grandes lumières à la géographie. Nous avons déjà remarqué que le passage qu'il appelle *Témur-capit*, ou la Porte de fer, doit être cherché entre la Tartarie et la Mongolie, et non pas à Derbent (1). Comme Schildberger n'avait point étudié, il écrit tous les noms d'après la prononciation, tandis que les autres voyageurs de son tems les défigurent d'une autre manière, en leur donnant une tournure italienne ou latine.

Voyage de Schildberger.

Les ambassadeurs de Shah-Rokh, qui, en 1420, se rendirent à la Chine, suivirent la route connue, par le pays d'Igour et par celui de Turfan; la relation de leur voyage ne donne qu'aux historiens des lumières nouvelles (2).

Le géographe trouve plus d'instruction dans les voyages de *Josaphat Barbaro*, vénitien, envoyé par sa république à Tana, en 1436, et en Perse, auprès du roi Hussum-Cassan, en 1471. La première édition de sa relation parut en 154[illegible], chez les Aldes (3). Barbaro parcourut toute la Tar-

Voyages de Josaphat Barbaro.

(1) Voyez ci-dessus, p. 370. (2) Ambassades d'un roi de l'Inde, de la Perse, etc., par *Langlès*, 1788. (3) *Renouard*, Histoire de l'imprimerie des Aldes.

tarie, c'est-à-dire le Khanat de Kaptchak, qui alors embrassait tous les pays depuis l'embouchure du Dniester jusqu'aux monts Ural, et depuis les portes de Moscou jusqu'à la mer Caspienne. Le duché de Russie était un Etat sans force et mal peuplé; Moscou renfermait de vastes espaces couverts de bois. Nous avons déjà fait observer que, dans la Crimée, nommée encore *Chazarie*, notre voyageur rencontra des restes des Goths. Pourquoi le suivrions-nous au milieu des peuplades du Caucase, dont il défigure les noms en changeant, par exemple, celui des Mingréliens en *Mengléniens*? Il serait plus intéressant de l'accompagner en Géorgie, où une nation, retombée dans l'état sauvage, ne conservait de son ancienne civilisation que des mœurs corrompues. Barbaro visita les principales villes de la Perse; telles que *Schiras*, qui comptait alors deux cent mille habitans; *Yezd*, riche par ses manufactures de soieries; et *Struva*, ou Estreya, sur la mer Caspienne, port où florissait le commerce, et qui, malgré les doutes des commentateurs (1), répond très-certainement à l'Astrabad de nos jours. Elle était à vingt-cinq journées de marche à l'est de Tauris. Mais les observations de Barbaro ne pouvant, sous aucun rapport, être considérées comme des découvertes, sortent du cadre de cette histoire des connaissances géographiques.

Etat de la Russie.

Il est d'ailleurs tems de quitter les voyageurs d'Asie, et d'aller observer, sous d'autres climats, le nouvel essor de l'esprit de découvertes. Mais avant de nous élancer sur l'Océan pour suivre les traces des Colomb et des Vasco de Gama, il faut jeter un coup d'œil rapide sur les résultats des changemens géographiques opérés en Europe pendant le moyen âge.

Changemens géographiques.

Le traité de Verdun consacre le partage de l'empire de Charlemagne, et la séparation des royaumes de *France* et de *Germanie*. L'empereur Lothar Ier en donnant à son fils, qui portait le même nom, les pays entre le Rhin, la Meuse

A. 843.

(1) *Ramusio*, II, 97. Comp. *Heidmann*, Annal. des Voyages, X, 48. *Sprengel*, Hist. des Découv. § 34, note *.

et l'Escaut, fit naître la dénomination de *Lotharingie*, ou royaume de Lothar, d'où nous avons fait Lorraine. La Lotharingie répondait alors à peu près à l'ancienne Austrasie. Le duc Boson, ayant enlevé aux rois de France la Provence, le Dauphiné, la Savoie, le Lyonnais et une partie de la Franche-Comté, en forma le royaume de *Bourgogne cisjurane*. Pendant les dissensions qui suivirent la destitution de Charles-le-Gros, on vit l'Helvétie, détachée par Rodolphe, se transformer en royaume de *Bourgogne transjurane*. Les deux Bourgognes réunies prirent le nom de royaume d'*Arélate* ou d'*Arles*. Une troupe de Normans, plus redoutable par la valeur que par le nombre, força les faibles descendans de Charlemagne à la cession de la province qu'on désigne encore aujourd'hui sous le nom de *Normandie*. Les ducs de ce nouvel Etat, ceux de Bourgogne et d'Aquitaine, ou Guienne, les comtes de Toulouse, de Champagne et de Flandres, quoique vassaux, jouirent long-tems d'une puissance presque souveraine. La maison ducale de Bourgogne acquit même en souveraineté les riches Etats connus depuis sous le nom de Pays-Bas, et joua, jusque vers la fin du quinzième siècle, un grand rôle parmi les puissances de l'Europe.

Lotharingie.

Bourgogne cisjurane.

Bourgogne transjurane.

Royaume d'Arles ou d'Arélate.

Normandie.

En Allemagne, les maisons de Luxembourg, de Hohenstaufen ou Souabe, de Bavière, de Saxe et d'Hapsbourg, se formèrent successivement des Etats dont les noms, après beaucoup de changemens à l'égard des frontières, subsistent encore. L'Autriche grandissait. La Bohême ayant pris le titre de royaume, et presque détachée de l'empire germanique, vit quelquefois ses rois monter sur les trônes de Pologne et de Hongrie. Mais de tous les Etats orientaux, la *Pologne* seule jeta un grand éclat : réunie sous Uladislas-le-Nain, elle étendit sa domination jusque sur la Moldavie et la Valaquie; enfin, la *Lithuanie*, Etat qui, dans le treizième siècle, avait arraché à la Russie, humiliée par les Mogols, de vastes provinces sur le Borysthène, fut incorporée à la monarchie polonaise, déjà héritière d'une partie des conquêtes faites en Prusse par les chevaliers teutoniques. Depuis là

Etats d'Allemagne.

Pologne.

Lithuanie.

Baltique jusqu'à la mer Noire, le nom polonais dominait sur l'antique Sarmatie; mais loin des regards de l'Europe, le grand Iwan rétablissait, à la même époque, le vaste empire des Russies qui devait un jour engloutir tout l'orient de l'Europe. La nation des *Cosaques* paraît s'être formée dans le douzième ou treizième siècle, par un mélange des tribus russes et mongoles. Les États voisins du Danube, tels que la Hongrie, la Servie, la Bulgarie, et autres, devinrent, dans le quinzième siècle, l'arène sanglante où le croissant de Mahomet devait si long-tems lutter contre les armes chrétiennes.

Cosaques.

Les trois couronnes du nord. A. 800 - 900.

Dans le nord, les trois royaumes de *Suède* ou d'Upsal, de *Norwège* ou de Trondhiem, et de *Danemarck* ou de Lethra, héritèrent successivement de tous les autres petits États scandinaves, et prirent les limites qu'ils ont conservées jusqu'en 1660. Près des glaces du pôle, la liberté fit fleurir pendant deux siècles la république d'*Islande*, devenue ensuite une misérable annexe de la Norwège. Les conquêtes des Danois en Angleterre, Prusse et Livonie, ne produisirent aucun changement durable: ce fut aussi en vain que la Sémiramis du nord nous, pour quelques instans, le lien de cette fameuse union qui devait embrasser la Scandinavie entière.

Islande.

L'Espagne.

L'*Espagne*, plus heureuse, vit les couronnes de Léon, de Castille et d'Aragon se réunir successivement sur la même tête. Le dernier de ces trois États comprenait, outre l'Aragon, la Catalogne et Valence, les îles de Sicile, de Sardaigne, et les Baléares qui avaient successivement été conquises par la dynastie issue de Raymond, comte de Barcelone. L'État de Navarre, démembré de l'empire de Charlemagne, se fondit aussi dans la monarchie espagnole. Le Maure fugitif pleure dans les sables d'Afrique la perte du paradis de Grenade; une lisière de la péninsule, seule détachée de l'ensemble, forme le royaume de *Portugal*.

Aragon.

A. 1137 - 1474.

Républiques d'Italie.

Parmi les petites républiques d'Italie, brillaient *Florence*, la moderne Athènes; *Pise*, redoutée des Sarasins; *Gênes* et *Venise*, illustres rivales dans la carrière des conquêtes

maritimes ; ces Etats semblaient retracer, dans les treizième et quatorzième siècles, une image de cette immortelle Grèce, l'objet des éternels regrets de tout esprit libre et noble. Venise et Gênes survécurent à la chute de la liberté générale. La première restait, à la fin du quinzième siècle, maîtresse d'un grand territoire en Lombardie, des côtes de la Dalmatie, des îles Ioniennes, de Candie et de Chypre. Dépouillée de ses comptoirs en Crimée et sur la mer Noire, Gênes retomba dans un état de faiblesse, d'où le génie dédaigné de Colomb aurait seul pu la faire sortir. Cependant les autres républiques italiennes virent sortir de leur propre sein les usurpateurs qui leur enlevèrent le plus précieux bien d'un peuple ; les Médicis, les Este, les Gonzaga, les Visconti, changèrent ainsi Florence, Modène, Mantoue et Milan, et d'autres Etats libres, en autant de duchés. Les comtes de Savoie fondent obscurément cette puissance qui devait un jour devenir la gardienne des Alpes. Le pontife romain avait été long-tems l'arbitre des rois, sans avoir pu se rendre souverain des Etats dont Pepin et Charlemagne avaient donné la suzeraineté à l'église de Rome. Enfin, l'ancienne capitale du monde reconnut pour prince son évêque ; et après avoir été agitée par diverses intrigues aristocratiques, après avoir même vu, pour un instant, renaître la république romaine, elle trouva dans une obéissance tranquille le plus sûr garant de sa prospérité et de sa grandeur nouvelle. Pendant les treizième et quatorzième siècles, les armes et la persuasion étendirent le nouvel Etat romain depuis les bords du Tibre jusqu'aux bouches du Pô. Avant d'être une puissance temporelle, le pape avait déjà des vassaux dans les comtés de la Pouille et de la Calabre, qui, après avoir chassé de l'Italie méridionale les Grecs et les Arabes, se proclamèrent rois des *Deux-Siciles*.

Venise.

Gênes.

Duchés de Florence, Milan, etc.

Etat de l'Eglise. A. 1185.

A. 1477.

Royaume des Deux-Siciles. A. 1130.

LIVRE VINGT-UNIÈME.

Suite de l'Histoire de la Géographie. Découvertes des Portugais en Afrique et en Asie. A. 1400—1543.

Une nouvelle carrière va s'ouvrir à nos regards. La vaste étendue de l'Afrique et les chaleurs de la Zone torride avaient paru, à la plupart des anciens, rendre impossible la navigation autour de l'Afrique. Le commerce entre l'Europe et l'Inde avait suivi constamment les deux routes de l'Euphrate et d'Alexandrie. Les événemens amenèrent une révolution qui, avec la découverte du Nouveau Monde, concourut à changer la face de l'Europe, et à fixer dans l'occident le siége de la civilisation moderne.

Motifs des Portugais.

Les Portugais, parvenus à chasser de leur pays les Maures, poursuivirent jusque sur les rivages d'Afrique ces ennemis du nom chrétien. On voulut exterminer leur religion, mais on voulut surtout s'emparer de leurs richesses. Chaque nouvelle victoire entraîna une nouvelle expédition. On vit accourir en Portugal tous ceux qu'animait le goût des entreprises, tous ceux que tourmentait le besoin de la gloire. A côté des Italiens et des Castillans, on vit des Flamands et des Allemands rivaliser d'audace avec les Portugais. Un chevalier danois fit admirer son courage (1), comme Martin de Bohême sa science. Les dames de Lisbonne concoururent à exalter cet enthousiasme universel; elles refusaient leur main à celui qui n'avait pas fait, sur les rivages africains, ses preuves de bravoure (2). Enfin la boussole, invention d'une origine incertaine (3), avait permis aux marins de quitter les rivages et de parcourir la haute mer. Cependant, c'est principalement aux succès écla-

(1) *Balarte* fut son nom. *Barros*, Decad. I. c. 15. (2) *Gedauer*, Hist. de Portugal, 166. (allem.) (3) *Azuni*, Dissertation sur la boussole, deuxième édit. Paris, 1809.

tans obtenus devant Ceuta, et à la louable curiosité de l'infant don Henri, que la géographie est redevable du renouvellement de la navigation autour de l'Afrique, de la découverte des pays qui s'étendent depuis le cap Nunez jusqu'au cap Guardafui, et enfin de la connaissance plus exacte de l'Indostan et des régions méridionales de l'Asie, depuis Ceylan jusqu'à la nouvelle Guinée, contrées auparavant enveloppées des ténèbres de la fable. Parmi les motifs du prince Henri, il faut peut-être compter les rapports que des Juifs et des Arabes lui fournirent sur l'intérieur de ce pays, sur les *Azenaghis*, qui habitaient au-delà des Nègres, et sur les mines d'or de la Guinée (1). Le cap Nunez ou Non avait jusqu'alors été le terme ordinaire des navigations. Chacun redoutait les dangers affreux que la tradition faisait craindre à ceux qui le doubleraient (2). C'est ce que *Gilianez* exécuta enfin en 1433, après plusieurs tentatives inutiles. Cependant les tempêtes et les orages qui retardèrent si long-tems cette entreprise, poussèrent Jean Gonzalez Zarco et Tristan Vaz vers l'île de Porto-Santo et vers celle de Madère, qui probablement avait déjà été visitée plus d'une fois, sans être pour cela connue des navigateurs (3). Cette terre élevée parut d'abord aux Portugais n'être qu'un épais brouillard dan le lointain. Ce fut dans les forêts immenses de Madère que les Portugais fondèrent leur première colonie : l'infant y envoya des habitans et des animaux domestiques ; il y fit planter des cannes à sucre de Sicile, ainsi que des vignes de Chypre, et y fit établir des moulins à scie, afin que la mère patrie pût profiter des beaux bois qui avaient échappé aux ravages de l'incendie allumé par ceux qui avaient découvert l'île (4). Vers le tems où l'on doubla le cap Nunez, d'autres Portugais découvrirent les Açores. Gonzalo Velho Cabral aborda à l'île de Sainte-

Le prince Henri le navigateur.

Le cap Non.

Ile de Madere.

Les Açores.

(1) Decada primeira da Asia, de *Joao da Barros*. Lisboa, 1628, I, 5. (2) *Abrgh. Peritsol*, itin. mundi ex edit. *Thom. Hyde*, syntagma dissert. I, 121. (3) *Alcaforado*, Relat. de la Découv. de l'île de Madère, *MSS.* de 1421 trad. en franç. etc. (4) Navigazioni di *Alvizo da Cadamosto*, dans *Ramusio*, I, 106.

Marie en 1432 ; les autres furent trouvées peu à peu, et leur découverte ne fut complétée qu'en 1450. On les prit d'abord pour les Antilles ou îles en avant des Indes de Marc-Paul ; et Martin Behaim plaça dans sa carte les côtes du Cathai à leur couchant (1). Elles commencèrent à être peuplées en 1449. En 1466, la duchesse de Bourgogne y envoya une colonie de Flamands, ce qui leur a aussi fait donner le nom d'îles flamandes (2).

Doutes sur la découverte des îles Açores.

Il règne dans l'histoire de la découverte des îles Açores beaucoup d'obscurité. On varie sur les dates que nous venons de citer ; on ne sait même rien de positif sur la découverte des îles Flores et Graciosa (3) ; mais on s'accorde à représenter ces îles comme absolument inhabitées avant l'arrivée des Portugais ; on prétend qu'on n'y trouva pas même un seul quadrupède. Cependant nous avons vu que les cartes du quatorzième siècle indiquent des îles dans ces parages (4). La statue équestre qu'on prétend avoir été trouvée par les premiers colons dans l'île de Corvo, et qui, selon les uns, montrait du doigt vers l'ouest, ou, selon les autres, faisait signe aux voyageurs de retourner sur leurs pas, nous a également paru la preuve d'une découverte antérieure. Mais les monnaies carthaginoises et cyrénaïques qu'on a trouvées à Corvo (5) ne nous autorisent point à faire remonter cette découverte aux siècles de l'antiquité : elles ont pu y être portées par les Arabes, et même par des Normands revenant d'une expédition en Afrique.

Cependant la guerre avec les Maures ou Arabes continuait toujours au-delà du cap Bojador. En 1442, Lisbonne vit avec étonnement les premiers esclaves noirs avec leurs cheveux crépus et entièrement différens des prisonniers de

(1) *Murr*, Histoire du chevalier Martin Behaim, p. 2[illegible]—53. (allem.) (2) *Barros*, Decada primeira, p. 17[illegible] 1-6. (3) *Cordeyro*, Hist. insulana. *Freire*, vida do Infante Henrique, p. 318—339. Lisb. 1758, in-4°. (4) Ci-dessus, liv. XVIII. (5) *Podolyn*, dans les *Mém. de la Société des sciences de Gothembourg*, premier cahier, p. 166 et *Tab.* VI. (en suéd.)

guerre maures qui n'étaient que basanés : les Mahométans les avaient donnés, ainsi que de la poudre d'or, pour rançon de quelques-uns de leurs compatriotes tombés entre les mains des Portugais ; car, avant l'établissement de la compagnie créée pour le commerce d'esclaves, et établie à l'île d'Arguin, découverte en 1452, et avant que l'or de la Guinée eût mis les Portugais en état d'acheter les nègres, les malheureux Africains étaient tous les jours enlevés de force. En 1445, les Portugais arrivèrent au Sénégal (1), où ils trouvèrent les premiers nègres païens. Tous les peuples qu'ils avaient vus plus au nord, et avec qui leur comptoir d'Arguin faisait un commerce réglé, étaient mahométans. En 1456, *Aloysio de Cadamosto*, en compagnie de quelques Génois, découvrit les îles du cap Verd (2). Peu après, *Pierre de Cintra* atteignit le premier la côte de Guinée, et alla au sud de Serralione jusqu'au cap Mesurado. Déjà la côte d'Afrique, en se repliant vers l'est, semblait ouvrir aux infatigables émissaires du prince Henri la route de l'Inde. Déjà ce prince, si utile à son pays et à la géographie, pouvait se flatter de voir s'achever ses nobles projets, lorsque la mort l'enleva en 1463. Mais l'esprit de ce grand homme ne cessa point d'animer les Portugais.

Commerce d'esclaves. Sénégal. Guinée. A. 1462.

La route était tracée : pour arriver au but, il ne fallait plus qu'une constance ordinaire. L'état imparfait de la navigation retarda seul les progrès des découvertes. Quoique la compagnie privilégiée, qui seule avait la permission d'aller aux côtes de Guinée, en payant deux cent mille reis par an, se fût obligée de pousser les découvertes à cinq cents milles plus au sud dans l'espace de cinq ans, les Portugais n'atteignirent le cap de Bonne-Espérance que cinquante-trois ans après qu'ils eurent doublé le cap Nunez ; circons- A. 1486.

(1) *Marmol*, Descript. de l'Afrique, III, 43. (2) Navigazioni di *Alvize Cadamosto*, ap. *Ramusio*, I, p. 115. Comp. *Aloysio de Cadamosto et libro de la prima navigazione per Oceano a le terre de nigri de la bassa Æthiopia per commandamento del illustris. signor infante don Henrich de Portugallo*, in-4°. Vienne, 1507.

tance d'autant plus digne d'attention, qu'elle réfute complètement l'opinion de ceux qui regardent le tour de l'Afrique par les Phéniciens comme un fait historique. Comment des hommes sensés pourront-ils croire qu'une galère phénicienne ait exécuté, en trois ans, ce que n'ont pu achever dans un demi-siècle des navigateurs hardis, montés sur de forts vaisseaux et munis de la boussole? Mais reprenons le récit des découvertes réelles.

Compagnie d'Afrique.

La compagnie privilégiée ne pouvait faire le commerce à Arguin ou au cap Verd, mais seulement sur les côtes inconnues au sud de Serralione; le roi de Portugal se réservait le droit exclusif d'y acheter l'ivoire à un prix assez bas (1). Des navigateurs, dont les noms sont oubliés, découvrirent en 1472 les îles de Saint-Thomé, du Prince et d'Annobon, situées sous la Ligne. La première ne tarda pas à devenir fameuse pour la culture du sucre. Beaucoup de juifs espagnols s'étant réfugiés en Portugal, y furent exilés; et, long-tems avant la découverte de l'Amérique, des esclaves nègres y cultivèrent la terre (2). La construction du fort de la Mine sur la Côte-d'Or, découverte en 1471 par Jean de Santarem et Pierre Escobar (3), fit beaucoup l'accroissement des connaissances sur la Guinée. Peu après, *Diego Cam* trouva le fleuve du Zayre dans le royaume de Congo, dont plusieurs habitans s'embarquèrent volontairement pour le Portugal: ils ignoraient, ces malheureux Africains, que les étrangers auxquels ils accordaient l'hospitalité venaient prendre possession de leur patrie en y plantant une croix et en y élevant un pilier avec une inscription portugaise. Ce pilier de pierre fit d'abord donner au fleuve Zayre le nom de *Rio Pedrao*, qu'il porte chez Martin Behaim (4). A la même époque, *Alfonse d'Aveiro* découvrit le Benin, et en apporta le pluient à Lisbonne: on le connaissait déjà dans cette ville depuis

Ile de Saint-Thomé.

Le Congo.

A. 1484.

(1) Quinze cents reis le quintal. *Barros*, I, p. 33. (2) *Ramusio*, I, p. 104. (3) *Barros*, I, 33. (4) *Marr*, Histoire diplom. dans le *Journal de Littérature*, VI, 112.

long-tems. Les marchands italiens le tiraient du nord de l'Afrique, où les caravanes l'apportaient de Guinée, en traversant le pays des Mandingues et les déserts du Sahara (1) : comme on ignorait en Italie quel était le pays qui produisait cette précieuse épicerie, on lui donnait le nom de *graine de Paradis*. Les Portugais l'apportèrent ensuite en grande quantité au port d'Anvers ; mais le monopole royal des épiceries en rendit l'usage peu commun pendant long-tems (2). Sur le piment de Guinée.

Ceux qui abordèrent les premiers au Benin, ayant appris des habitans qu'à 250 milles à l'est de leur pays résidait un prince chrétien qui adorait la croix, on crut enfin avoir trouvé en Afrique le royaume du *prêtre Jean*, qu'on cherchait depuis si long-tems (3), et sur lequel nous avons recueilli et comparé les obscures traditions des auteurs du moyen âge.

Le Benin et le Congo donnèrent d'abord une direction inattendue au commerce des nègres que faisaient les Portugais. Ceux qui, avant 1484, avaient fait métier d'enlever les nègres et les Maures le long des côtes et dans les îles pour les aller vendre en Portugal, où c'était un article très-lucratif, commencèrent à trafiquer de leur détestable butin en Afrique même. Ils conduisaient leurs captifs, soit directement au fort de la Mine, soit à l'île de Saint-Thomé, d'où on les transportait ensuite au fort ; on les y échangeait contre de l'or que les marchands nègres ou maures apportaient de l'intérieur du pays. Enfin le roi Jean III prohiba entièrement ce trafic, qui faisait tomber annuellement des milliers de nègres dans les mains des infidèles (4).

Les Portugais ne firent pas d'établissemens au sud du cap Negro dans le Benguela et la Cafrerie, et n'examinèrent pas le pays avec autant de soin que les parties plus septentrionales de l'Afrique. Enfin Barthelemy Diaz atteiSuite des découvertes.

(1) *Barros*, Decada primeira, p. 33, *b*. (2) *Vandelli*, sobre algunas producções das conquistas. (Dans les *Memorias economicas de Lisboa*, I, p. 192. (3) *Barros*, I, p. 41, *b*. (4) *Barros*, ibid.

gnit, en 1486, l'extrémité méridionale : il la nomma *cap des Tourmentes* ; mais le génie du roi Jean II y vit le c. de *Bonne-Espérance*, et bientôt l'on ne douta plus de la possibilité de faire le tour de l'Afrique par mer.

Cap de Bonne-Espérance.

Avant que Diaz apportât la nouvelle de sa découverte à Lisbonne, le roi Jean II avait envoyé deux moines à Jérusalem pour obtenir, des pélerins qui s'y rendaient de tous les pays chrétiens, des renseignemens sur le prêtre Jean, qui demeurait en Afrique. Cette députation n'eut aucun succès, parce que les envoyés ne comprenaient pas l'arabe. Pierre Covilham et Alfonse de Païva furent ensuite dépêchés à Alexandrie pour y chercher des notions sur ce prince chrétien, de même que sur l'Inde. Ils allèrent jusqu'au Caire : là, s'étant mis de compagnie avec des marchands maures de Fez et de Trémecen qui se rendaient à Aden, ils partirent pour Suez. Covilham s'y embarqua, visita Goa, Calicut et plusieurs autres villes commerçantes des Indes, ainsi que les mines d'or de Sofala en Afrique. Il revint par Aden au Caire, afin d'y attendre son compagnon Païva : celui-ci s'était rendu par terre en Abyssinie, où il était mort. Mais, avant que les rapports de Covilham parvinssent à Lisbonne, deux juifs portugais qui avaient été long-tems à Ormus et à Calicut, donnèrent au roi de très-bons renseignemens sur les Indes et sur tous les royaumes qui en dépendaient (1). D'après leur relation et d'après la connaissance qu'on avait acquise d'une mer qui s'étendait au midi de l'Afrique, Vasco de Gama fut envoyé, en 1497, à la recherche des Indes par cette voie, et eut la mission de conclure avec le prêtre Jean une alliance pour protéger le commerce de ces contrées contre les Maures et les Arabes, qui y étaient très-puissans. Gama navigua le long des côtes orientales de l'Afrique. Les nombreuses flottes portugaises qui le suivirent, ayant tenu la même route, toutes les parties de la côte, qui auparavant n'étaient connues que des Arabes, se découvrirent pour la première fois aux

Mission de Covilham et de Païva.

Voyage de Vasco de Gama.

(1) *Barros*, I, p. 44.

regards des Européens. La *mer Ténébreuse*, au-delà de Sofala, qui avait paru inacessible aux Arabes (1), fut parcourue en tous sens. Après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, Gama visita une partie de la côte de Cafrerie, à laquelle il donna le nom de pays de Natal, d'après le jour auquel il en fit la découverte (2). Il n'alla pas jusqu'à Sofala; mais on en eut bientôt des relations par Pierre de Rhaja, qui y fit bâtir un fort en 1506. Sofala, connu chez les Arabes sous le nom de *Pays de l'Or*, appartenait au grand royaume de *Monomotapa*, ainsi appelé d'après son souverain. Sofala. Monomotapa.

Les royaumes de *Quiteve*, de *Sedanda*, de *Chicova* et de *Butua*, dépendans du Monomotapa, furent bientôt visités avec soin après que les Portugais eurent commencé à naviguer sur le grand fleuve de Zambèse, et eurent bâti sur ses bords les forts de *Sena* et de *Tate :* ils y tenaient toujours, ainsi qu'à Bucali et à Nacapa, des missions et des comptoirs, avec des facteurs en chef, pour acheter l'or des Cafres qui demeuraient dans les environs des mines (3). Une armée, commandée par les Portugais Baretto et Homen, partit, en 1573, de Sofala et de Mozambique; après avoir essuyé bien des fatigues et livré de fréquens combats, elle pénétra jusqu'aux mines de Manica et de Butua. Il fut impossible aux Portugais de s'établir dans ces déserts. Ce n'était qu'avec beaucoup de difficulté qu'on séparait l'or du sable en le lavant; un ouvrier, après avoir travaillé long-tems, en obtenait à peine quatre à cinq grains. Les Cafres ne savaient pas chercher les veines d'or dans l'intérieur de la terre : les fouilles qu'ils faisaient se comblaient journellement. Ils ne voulaient point partager le commerce de l'or avec les étrangers; ils leur refusaient des vivres, et leur dressaient des embûches. Mines d'or.

Gama n'ayant pas touché à Sofala, découvrit Mozam-

(1) Histoire d'Egypte par *Maray*, dans le Mag. géogr. de *Busching*.
(2) *Barros*, I, p. 65, *b*. (3) Id., I, p. 192. *Conto*, Decadas nonas, t. III, p. 541.

bique, où il crut pouvoir trouver des pilotes pour les Indes;
Mombaze. mais ce fut en vain. Il aborda à Mombaze, ville de commerce. Ici les Portugais éprouvèrent une surprise agréable; pour la première fois, une ville d'Afrique leur présenta des maisons régulièrement bâties et des mœurs civilisées; c'était une colonie arabe. Ils visitèrent ensuite le royaume de Mé-
Mélinde. linde, où régnait le luxe, où florissait le commerce (1), et où Gama vit, pour la première fois, des Banians ou commerçans indiens; il y obtint des pilotes pour le guider dans sa route.

Les flottes qui le suivirent, et qu'on envoya tous les ans de Lisbonne aux Indes, achevèrent la découverte de l'Afrique orientale jusqu'à la mer Rouge. *Barros* y *Souza*
A. 1500-1640. en a tenu un registre qui embrasse cent quarante ans (2). Pierre Alvarez Cabral arriva en 1500 à Quiloa, capitale d'un royaume arabe très-puissant, sur la côte de Zanguebar, qui possédait assez long-temps Mombaze, Mélinde, les îles de Comorre, et plusieurs ports à Madagascar (3). Alfonse Albuquerque-le-Grand découvrit, en 1503, l'île de Zanzibar, dans le voisinage de Mombaze, et imposa à son souverain un tribut annuel. Plusieurs autres Etats arabes ne tardèrent pas à être soumis à de semblables contributions. On exigeait cinq cents *miticals* par an de la république de Brava. Le roi de Portugal tirait un revenu considérable de tous ces Etats nègres; l'or de l'Afrique était principalement employé à payer les marchandises des Indes que les Portugais ne pouvaient solder avec les produits et les manufactures de l'Europe. Le bruit qu'on avait répandu que Madagascar, ou,
Ile Saint-Laurent. comme on l'appelait alors, l'*île Saint-Laurent*, produisait des épiceries fines, engagea Tristan d'Acunha, en 1506, à la visiter en détail. Il n'y trouva que du gingembre, des nègres farouches, et quelques Arabes répandus le long des côtes, où ils avaient des établissemens dont l'importance

(1) *Lobo*, Voyages, I, 280. (2) Asia portuguesa, Lisboa, 1671, p. 351. (3) *Barros*, I, f. 266.

et la sûreté dépendaient de leurs colonies d'Afrique (1). Vers ce même tems, d'autres navigateurs portugais abordèrent à la côte d'Ajan, nom sous lequel les Arabes comprenaient tous les pays entre le fleuve Quilmance et le cap Guardafui. La ville de Magadoxo faisait alors un très-grand commerce; ses habitans avaient découvert le pays de Sofala, et étendu leur commerce le long de cette côte (2). Magadoxo était fréquenté par les marchands d'Aden et de Cambaye, qui venaient y échanger les marchandises de l'Inde contre de l'or et de l'ivoire (3). Albuquerque étant enfin venu à bout d'expulser les Arabes d'Aden en 1513, la mer Rouge fut ouverte aux Portugais; ils acquirent une connaissance exacte des ports et des pays qui en bordent les côtes, ainsi que de sa navigation lente et périlleuse (4). L'Abyssinie leur avait été connue, dès 1487, par l'ambassade qu'ils y avaient envoyée, et par d'autres voies; mais ils ne parurent pas sur les côtes de ce royaume avant 1520. A cette époque, Lopez Segueira y vint avec une flotte. François Alvarez fit connaître le pays par la relation de son ambassade.

Côte d'Ajan.

Mer Rouge.

Ainsi, les côtes de l'immense péninsule d'Afrique furent entièrement connues. Accordons que, parmi les anciens, quelques géographes aient regardé comme possible la circumnavigation de cette partie du monde, tandis que d'autres se refusaient d'y croire; admettons qu'un navire arabe, dans le neuvième siècle, en allant aux Indes, ait été poussé par une tempête au sud de l'Afrique, et soit arrivé dans la Méditerranée (5); la route autour du cap n'en était pas moins inconnue; et les Arabes, auxquels il eût été plus facile de la découvrir, y pensèrent si peu, que le navire dont nous venons de parler leur parut devoir être entré dans la Méditerranée par la mer des Khozares (6), c'est-à-

Sur la circumnavigation de l'Afrique par les Arabes.

(1) *Barros*, II, p. 2. (2) Id. I, p. 155. (3) *Odoardo Barbessa*, p. 312. (4) *Barros*, II, p. 185—190. *Barbessa*, Recueil de Ramusio, I, p. 313. (5) *Renaudot*, Anciennes relations, etc., p. 73. (6) Notices et extraits des *MSS.* I, 161.

dire par la *mer Caspienne*, qu'ils supposaient joindre à la fois l'Océan oriental et la mer Noire. Comment voir, dans cette anecdote si incertaine et si obscure, une *découverte* antérieure à celle des Portugais?

Il faut jeter un coup d'œil sur les voyages des Portugais en Asie. Nous avons perdu une des sources principales, la géographie d'Asie par Barros, la plus complète de celles de ce siècle (1); mais Ramusio nous en a conservé deux autres qui contiennent d'excellens renseignemens sur l'Asie méridionale, depuis la mer Rouge jusqu'au Japon. L'auteur de l'une est *Edouard Barbosa* ou *Barbesa*, qui recueillit tout ce qu'il y avait observé par lui-même (2), et ce qu'il avait appris d'autrui. Il paraît que son ouvrage n'a pas été imprimé en Portugal; il y était même si peu connu, qu'il n'est pas du tout cité par Faria y Sousa, dans une notice très-étendue des principaux auteurs portugais qui ont écrit sur l'Asie et d'autres pays éloignés (3). La traduction que Ramusio en a donnée est faite d'après un manuscrit très-défectueux. Barbosa accompagna Magellan dans son voyage autour du monde, et éprouva le même sort que lui dans l'île de Zébu. Le nom de l'auteur de la seconde géographie ne nous est pas connu (4); cependant il avait lu Barbosa, car il dispose dans le même ordre les pays dont il parle. Il promet une description particulière et détaillée des Moluques; mais cette partie de son ouvrage est entièrement perdue.

Descriptions portugaises de l'Asie.

C'est d'après ces sources que nous présenterons le tableau des progrès successifs des Portugais dans les Indes, que nous indiquerons les royaumes qui y florissaient alors, et que nous dirons quels sont les services que ces Européens ont rendus à la géographie, en complétant nos connaissances sur l'Asie.

Vasco de Gama aborda, en 1498, à Calicut, cap-

(1) *Couto*, Decadas, I, p. 318. (2) Libro di Odoardo Barbessa, ap. *Ram.* I, p. 310. (3) Asia portuguesa, I, p. 4. (4) Sommario di tutti li regni, città e popoli orientali, Ramusio, I, p. 345—363.

Etats du Zamorin sur la côte de Malabar. Ses compagnons ne tardèrent pas à se répandre à Cochin, à Cranganor, et dans les autres ports de mer qui faisaient le commerce du poivre ou celui des épiceries fines. Les Arabes et les voyageurs du moyen âge avaient fait connaître isolément quelques endroits de la côte de Malabar ou d'autres contrées de l'Inde. Les premières relations des Portugais représentèrent les pays et les peuples même les moins considérables, selon leur position et leur importance réelles; et au lieu des fragmens qu'on avait eus jusqu'alors sur l'Inde, on put enfin former un tableau général. Barbessa et Barros font déjà mention des royaumes situés entre les caps Dilli et Comorin, tels que ceux de *Calicut*, *Cranganor*, *Cochin*, *Coulan* et *Travancor*, ainsi que de plusieurs petits Etats des Nadires, comme *Porca* et *Chettua*. Ces deux auteurs décrivent aussi, avec les plus grands détails, les usages du Malabar, la division par castes et tout ce qui distingue les Indiens des autres nations (1). Les Portugais ne tardèrent pas à arriver aux montagnes de *Gates*, d'où sortent tous les fleuves considérables qui arrosent la côte de Coromandel (2). Bientôt après leur arrivée, ils s'étendirent tout le long de la côte occidentale jusqu'au golfe de Cambaye. Ils pénétrèrent dans le royaume de *Canara*, qui touche au Malabar; sa capitale était alors Onor, ville commerçante qui existe encore. Baticale et Mangalor étaient dès-lors des villes célèbres. Le fleuve Alga formait, aux environs des Ankedives, la limite septentrionale du pays de Canara: là commençait le *Décan*, Etat très-puissant alors, qui s'étendait jusqu'à la côte de Coromandel (3), et qui était partagé en plusieurs royaumes nommés, par des écrivains modernes, *Visapour*, *Bérar*, *Golconde* et *Carnatisch* (4). En 1510, Albuquerque conquit dans le Décan la ville de *Goa*, depuis si célèbre, et le centre de la nation des Portugais dans les Indes. Dabul, Chaul, autres villes maritimes, furent aussi forcées de se sou-

Côte de Malabar.

Royaume de Décan.

(1) *Barbessa*, p. 327. *Barros*, I, p. 180. (2) Id. I, p. 173.
(3) *Faria y Souza*, I, p. 37, *b*. (4) *Ormès*, Fragmens, p. 22.

mettre au vainqueur. Le fleuve Bate séparait le Décan du royaume de *Cambaye*, qui renfermait plusieurs villes de commerce très-florissantes, telles que Basseen, Damain, Barrach et Surate. Il avait aussi dans sa dépendance l'île de Salcette, dont les pagodes creusées dans les rochers, les idoles gigantesques et les autres antiquités, attirent encore l'admiration des voyageurs (1). Parvenus au Guzurate, les Portugais bâtirent une forteresse près de *Diu*, endroit qui faisait un très-grand commerce avec l'Arabie, la Perse et les pays voisins (2). Au nord, dans les montagnes, habitaient les indomptables *Rashuttas*.

Cambaye.

Les princes mahométans de ces États ayant essayé, par la force des armes, d'éloigner les Portugais de leurs côtes, ceux-ci formèrent des relations d'amitié avec plusieurs grands royaumes indous de l'intérieur. L'alliance avec le royaume de *Bisnagor* ne tarda pas à leur devenir extrêmement importante. Cet État, qui portait le nom de sa capitale, aujourd'hui détruite, comptait les rajahs de Canara parmi ses vassaux. Sa domination s'étendait jusqu'à la côte de Coromandel. Barbosa donne à ce royaume le nom de *Narsinga*. Il dit qu'au nord du fleuve Aliga il était borné par le Décan, et qu'il dominait sur le Tanjaour et le Travancor (3). Barros semble comprendre dans ce royaume toutes les provinces méridionales de la presqu'île en-deçà du Gange (4).

Royaume de Bisnagor.

Les Portugais ne commencèrent à fréquenter la côte de Coromandel qu'après avoir découvert Malacca et les îles des épiceries. En 1518, ils arrivèrent au Bengale sous le commandement de Jean de Silveira. Vers le même temps, le roi Emmanuel donna ordre de s'occuper de la recherche du tombeau de saint Thomas à Méliapour (5). Aucun des historiens portugais ne fait mention des royaumes actuels de Marawar, de Tanjaour et de Carnatic, mais [illegible] grand nombre de villes, parmi lesquelles Tutucoryn,

Côte de Coromandel.

(1) *Couto*, III, p. 80. (2) *Barbosa*, p. 320. (3) Id. p. 323.
(4) *Barros*, I, 174, b. (5) Id. III, p. 197.

patnam, Trinjuebar, Pondichéry, Paliacate et Masulipatan existent encore. La côte de Coromandel était approvisionnée avec le riz du Malabar. Souvent il n'y pleuvait pas du tout, ce qui occasionnait une disette si horrible, que les parens vendaient leurs enfans pour deux à trois fanams; ces infortunés étaient ensuite transportés comme esclaves dans d'autres endroits de l'Indostan (1). Dans la partie septentrionale de la côte de Coromandel était le royaume d'*Orixa*, entre les caps Gondavéri et Palmeiras; on y trouvait aussi plusieurs villes de commerce très-florissantes, dont la plupart existent encore (2). Lorsque Jean de Silveira arriva au port de Chittagong, ou Chatigam, dans le *Bengale*, il y fut reçu très-froidement, et n'apprit que peu de chose sur ce jardin de l'Inde. Chittagong avait des relations avec tous les ports de l'Inde. Lors de l'arrivée des Portugais, on y expédiait pour la Perse un grand nombre d'eunuques, qu'on vendait cent et deux cents ducats. On fabriquait au Bengale des tissus de coton de la plus grande finesse; il en venait aussi beaucoup de sucre en poudre, du gingembre et de la soie. Depuis l'arrivée des Portugais, le commerce de Chittagong diminua rapidement, parce que les Arabes ne pouvaient plus expédier sûrement les productions du Bengale à Malacca et à Cambaye (3).

Orixa.

Bengale

Les îles voisines de l'Inde ne tardèrent pas à être visitées par les conquérans portugais; François d'Almeida bâtit un fort aux *Ankedives*, afin d'intercepter les navires maures qui s'y rassemblaient depuis que les Portugais s'étaient emparés de Cochin et de Calicut, et que la côte de Malabar fourmillait de corsaires chrétiens (4). En 1512, Simon d'Andrade fut jeté sur les *Maldives*, qui devinrent bientôt fameuses par leurs cocos (5); elles étaient déjà fréquentées; les Arabes cherchaient les cordages qu'on y fabriquait avec les fibres des cocos, et les cauris qui tenaient lieu de monnaie au Bengale et à Siam. Les Portugais seuls

Iles Maldives.

(1) *Barbessa*, p. 329. (2) *Barros*, I, p. 176. (3) *Barbessa*, 330. (4) *Barros*, I, p. 165. (5) Id. II, p. 163.

tiraient annuellement deux à trois mille quintaux de ces petits coquillages qu'ils portaient en Guinée, au Congo et à Benin (1). Dès 1506, ils avaient visité *Ceylan*. Almeida chercha à en chasser les Maures, qui portaient la cannelle à Aden et à Ormus, et qui faisaient servir cette île de lieu de rafraîchissement à leurs navires chargés d'épiceries venant de Malacca et des Moluques, et se rendant aux golfes de Perse et d'Arabie (2). Les Portugais enseignèrent aux insulaires l'usage des armes à feu, ainsi que la fabrication des canons et d'autres armes. La forteresse de *Colombo* fut leur premier établissement dans cette île. Bientôt tous les rois voisins furent obligés de leur payer un tribut annuel en cannelle, en bagues garnies de perles et de rubis, et en éléphans (3). Cette île était alors divisée en neuf royaumes. Au centre était celui de Candy. On nomme déjà les villes de Jafanapatam, Calé, Trinquemale et Batecale (4).

Ceylan.

Malacca.

Le dessein de trouver à *Malacca* ou dans les îles voisines la patrie des épiceries, y attira Lopez Sequeira en 1509; mais on n'y forma d'établissement fixe qu'en 1511, après la prise de Malacca par Albuquerque. Cette ville avait été bâtie, depuis environ deux cent cinquante ans, à la place de celle de Cincapura, jadis renommée par son commerce; elle était le capitale d'un royaume particulier qui s'était séparé de celui de Siam; son port était le marché principal pour les marchandises de la Chine et les épiceries: on y voyait des négocians de l'Arabie et de la Perse; il s'y vendait des navires du Malabar, du Bengale, de Siam, de Java, de la Chine, des Moluques et des Philippines. La conquête de cette ville rendit les Portugais maîtres du commerce des épiceries, et leur donna tout l'archipel indien, ainsi que la presqu'île au-delà du Gange. Ils trouvèrent le royaume de *Siam* composé de neuf autres, dont Barros nous a conservé les noms (5). Sa capitale s'appelait Judia, et se

Royaume de Siam.

plus fréquentés par les étrangers étaient Tennasse

(1) *Barros*, III, p. 69. (2) Id. I, p. 208. (3) *Couto*, I, p. 310.
(4) *Barros*, III, p. 20. (5) Id. II, 36.

Queda (1). Le roi de *Pégu*, le plus puissant parmi ses voisins, prenait déjà le titre de maître de l'éléphant blanc. Martaban était alors le plus commerçant du Pégu. Outre les autres marchandises des Indes, on y trouvait de la gomme laque, de la porcelaine et des aromates (2). Les autres royaumes de cette presqu'île, comme ceux de *Brama* ou Birman, d'*Aracan*, d'*Ava*, de *Camboje*, de *Ciampa* et de la *Cochinchine*, jusqu'alors ignorés des Européens, sortirent de l'obscurité à mesure que les Portugais poussèrent en avant leurs courses victorieuses (3). Pégu. Ava, Camboje, etc.

Ces infatigables conquérans pénètrent dans la Chine en 1516. Ferdinand Perez (4), parti de Malacca, aborda à Canton, ou plus exactement à l'île de Taman, éloignée de trois milles de cette ville. Déjà les Chinois avaient conçu tant de défiance des étrangers, qu'ils ne leur permettaient plus l'entrée de leur pays par terre, qu'ils les obligeaient à déposer leurs marchandises dans l'île de Taman avant de pouvoir les apporter à Canton, et qu'ils ne voulurent pas accorder aux Portugais la liberté de se promener dans la ville. Les Portugais furent surpris de l'étendue immense de la Chine. Suivant eux elle se prolongeait trente-un degrés dans le nord. Les cartes géographiques faites dans cet empire, et qui parvinrent alors en Portugal, donnèrent la connaissance de la grande muraille qui sépare la Chine de la Tartarie (5). A leur arrivée, cet empire était composé de quinze royaumes différens, auxquels Barros donne les noms suivans: *Cantam*, *Foquiem*, *Chequeam*, *Xantom*, *Nanquii*, *Quincii*, qui étaient le long de la mer; plus loin, ceux de *Quichen*, *Jamna*, *Quancii*, *Sujuam*, *Fuquiam*, *Cansii*, *Xiansii*, *Honan*, *Sanci*. Quelques-uns de ces noms ne ressemblent guère à ceux des provinces actuelles. La Chine renfermait deux cent quarante-quatre villes de premier rang. L'imprimerie, qui ne faisait que de naître en Europe, y avait été en Chine.

(1) *Barbessa*, p. 342. (2) *Barros*, III, p. 62. (3) *Sommario di Requi*, p. 362. (4) *Barros*, III, p. 40. (5) Id. t. I, 43.

usage depuis des siècles. Un ambassadeur arriva bien à Pékin, mais ne fut pas admis à l'audience de l'empereur. Les personnes en autorité à Canton annoncèrent les Portugais à la cour comme des espions qui venaient examiner le pays. Avaient-ils tort? Non : la conquête de Malacca devait bien faire craindre aux mandarins un affront pareil pour la Chine. L'ambassadeur, obligé de retourner à Canton, y mourut en prison, ainsi que les gens de sa suite. La haine des Chinois contre les Portugais était encore si forte en 1542, que sur les portes de Canton on lisait ces mots écrits en lettres d'or : « On ne laisse pas entrer ici, et on n'y souffre pas les » hommes qui ont une longue barbe et de grands yeux (1). »

Politique chinoise.

Iles à l'est de l'Asie.

Depuis 1511 les navigateurs portugais parcoururent tout l'archipel oriental des Indes. Dès leur premier voyage, Sumatra fut examiné avec plus d'exactitude qu'on n'avait fait jusqu'alors. Barros donne les noms des vingt-neuf royaumes malais qui existaient dans cette île, sans compter ceux qui, situés dans les montagnes de l'intérieur, n'avaient aucune relation avec les Portugais ; ils tiraient de cette île les mêmes marchandises qui aujourd'hui la rendent importante pour le commerce, l'étain, le poivre, le bois d'aigle, le bois de sandal et le camphre ; cette dernière drogue y était bien meilleure qu'à la Chine, où l'on donnait sous ce nom une espèce de composition (2). Ils arrivèrent en 1513 à Borneo (3) ; mais cette grande île resta moins connue que les autres, et tout ce qu'on en put dire alors, c'est qu'elle produisait aussi du camphre. Dès 1512, ils fréquentèrent beaucoup Java ; cependant Barros dit que l'on ne visita pas la côte méridionale, dont les habitans n'avaient guère de relation avec ceux du nord. Cette île produisait en abondance du riz, du poivre et autres articles. La ville de Japara était la résidence d'un prince puissant. Les mots

(1) *Couto*, Décades, I, 539. (2) *Barros*, III, p. 114. (3) *Galvano*, Discoveries of the world in the *Earl of Ashford's*, Collection of Voyages and Travels, t. II, p. 386.

javanais *Laout-Kidor*, c'est-à-dire mer Méridionale (1), firent naître la dénomination *mer de Lanchidol*, qui, sur les cartes du seizième siècle, désigne les parages entre Java, la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Guinée. Mer de Lanchidol.

L'immense nombre d'îles situées au sud-est de l'Asie avait frappé le Tite-Live des Portugais; il y vit déjà *une cinquième partie du monde* (2), que nous appelons *Océanique*. *Couto*, son continuateur, comprend toutes les îles au-delà de Java et de Bornéo sous cinq groupes différens. Au premier appartiennent les *Moluques* ou Ternate, Tidor, Moutal, Maquien et Bacham, découvertes en 1511 par Antoine Abreu. On donnait le nom de Moluques à un plus grand nombre d'îles; mais il appartenait exclusivement aux cinq qu'on vient de citer, parce qu'elles produisaient le girofle et la muscade : on devrait plutôt les appeler *Moloc*, qui, dans la langue du pays, signifie ce qu'il y a de plus excellent et de plus délicat (3). Le second archipel comprenait Gilolo, Morata et plusieurs autres îles habitées par des sauvages, ainsi que celle de Celèbes ou Macassar, dont Garcia Henriquez voulut faire l'examen en 1525, parce qu'elle était fameuse pour ses mines d'or; mais les habitans l'empêchèrent de venir à terre (4). Le troisième groupe contenait la grande île de Mindanao, celle de Soloo et plusieurs des Philippines méridionales, entre autres Mascate. Barros connaissait moins celles qui étaient au nord, peut-être parce qu'elles appartenaient aux Espagnols. Cependant il fait mention de celle de Luçon à l'époque de l'an 1511. Parmi les peuples éloignés qui venaient faire le commerce à Malacca, il nomme les Chinois, les habitans des îles Liqueou et ceux de Luçon : ce nom est donc plus ancien qu'on ne le croit généralement, et n'est pas dû à une méprise des Espagnols (5). Le quatrième archipel était formé par les îles de Banda, Cinquième partie du monde. Iles Moluques. Ile Luçon.

(1) *Valentyn*, Oud and Nieuw Ostindien, t. V. (2) *Barros*, I, p. 147. (3) *Sprengel*, Hist. des Découv. § 33. (4) *Barros*, III, p. 252, *b*. (5) Id. II, p. 134.

Amboine, et plusieurs autres très-petites dans leur voisinage, comme Ay, Naira et Rom (1). Les deux plus grandes furent découvertes en 1511 par Antoine Abreu. A Banda croissait le muscadier; Amboine fournissait tous les ans deux mille quintaux de girofle.

Les Portugais fréquentèrent peu le troisième archipel, parce que les habitans, pauvres et farouches, fuyaient tout commerce avec les étrangers. Ils étaient aussi noirs que les Cafres de Mozambique, ne connaissaient aucun métal, et se servaient de dents de poissons aiguisées pour percer le bois; de là leur donnait le nom de *Papous*, c'est-à-dire noirs. Il y avait parmi eux quelques individus de couleur blanche, qui ne pouvaient supporter la clarté du jour. Ces particularités ne peuvent convenir qu'à la Nouvelle-Guinée et aux îles voisines, habitées encore aujourd'hui par des peuples très-semblables. C'est aussi ce qui a fait donner, sur les cartes, à la côte nord-est de la Nouvelle-Guinée, le nom de terre des Papous. Quoique ces contrées fussent le terme des découvertes des Portugais vers l'est, ils soupçonnèrent qu'il y avait encore d'autres îles au-delà; ils supposèrent qu'elles devaient être placées de long d'une grande terre méridionale qui s'étendait jusqu'au détroit de Magellan (2). Je ferai ici le lieu de démontrer que les Portugais ont certainement vu les côtes de la Nouvelle-Hollande avant l'an 1520, mais qu'ils les regardaient comme une partie du grand continent austral, dont on admettait l'existence d'après Ptolomée; nous nous réservons ces discussions pour le livre suivant.

Les Papous.

Voyages des Portugais à la Nouvelle-Hollande.

Malgré les obstacles qui empêchaient les Portugais de visiter la Chine, ils parcoururent la mer qui en baigne les côtes. Perez, qui aborda le premier à Canton, découvrit, en 1518, les îles du Liquéou, riches en or, et dont les habitans naviguaient jusqu'à Malacca (3). En 1542, Antoine

(1) *Barros*, III, p. 173. (2) Ll. III, p. 254. *Couto*, p. 190.
(3) *Barros*, III, p. 80.

de Mota, qui tâchait, malgré les défenses, de pénétrer en Chine, fut jeté par la tempête sur les côtes du Japon, que ses habitans appelaient *Nipongi*. Ils étaient plus blancs que les Chinois, et avaient, ainsi qu'eux, de petits yeux et très-peu de barbe; ils reçurent les étrangers d'une manière très-amicale, et payèrent leurs marchandises en argent (1). Cette découverte fut bientôt poursuivie avec ardeur, surtout par les jésuites, qui, s'empressant d'y suivre les marchands, y établirent des missions, répandirent partout la religion chrétienne, publièrent plusieurs descriptions du pays, et firent imprimer l'histoire de leurs succès (2). Ils arrivent au Japon.

Tels furent les résultats du projet formé par le prince Henri; car c'était l'esprit de ce grand homme qui, animant les Gama et les Albuquerque, les avait conduits des extrémités occidentales de l'Europe jusqu'aux lieux où l'immense Océan oriental semble avoir brisé en mille îles la vaste masse de l'Asie. Rien n'avait pu les arrêter, ni l'étendue des côtes arides et sauvages qu'il avait fallu parcourir, ni l'exemple effrayant de plus d'une flotte naufragée; ils avaient dépassé ce redoutable promontoire où la muse de Camoens vit le génie de l'Océan, du haut d'un trône de nuages, secouer en courroux son sceptre flamboyant, qui soulevait les flots et déchaînait les tempêtes; ils avaient dispersé ces nombreuses armées d'Arabes belliqueux défendant, contre une poignée d'étrangers, leur foi, leurs trésors et leur vie sous la conduite de princes illustres et de vaillans capitaines. Tout avait cédé au courage d'une petite nation européenne; toutes les côtes de l'Asie et de l'Afrique envoyaient leurs tributs à Lisbonne; mais la témérité du roi Sébastien lassa enfin la fortune, et la puissance portugaise trouva son tombeau dans les plaines sanglantes d'Alcaçar-El-Kibir. Languissant sous le joug espagnol, le Portugal vit son magnifique empire, en Asie et en Conclusion.

(1) *Couto*, III, p. 139. (2) Brevis Japoniæ insulæ descriptio, ac rerum a Patribus societatis Jesu gestarum succincta narratio. Colon. 1580. Lettere del Giapone e della Chine negli anni 1589—1590, scritta al R. P. generale della comp. di Giesu. Roma. 1591, in-8°.

Afrique, dépérir et se réduire successivement à quelques comptoirs. La soif de l'or, qui avait inspiré aux chefs des colonies portugaises une conduite tyrannique, le soulèvement des nations orientales, les attaques des Hollandais, les discordes intestines, tout concourut à rendre inutiles les prodiges de valeur par lesquels le grand Castro et quelques autres Portugais cherchèrent à défendre les conquêtes d'Asie. Une autre nation hérita de leurs découvertes; mais les renseignemens nouveaux que la patience batave nous a procurés sur ces régions, appartiennent entièrement à la géographie moderne.

LIVRE VINGT-DEUXIÈME.

Fin de l'Histoire de la Géographie. Découverte de l'Amérique par Colomb. Voyages autour du monde. Découverte de la Nouvelle-Hollande et des Terres océaniques. A. 1492—1809.

A mesure que nous approchons des siècles modernes, notre histoire des découvertes doit prendre une marche plus rapide; les notions de détail appartiennent désormais à la géographie *moderne*, sur laquelle nous ne voulons point anticiper; d'ailleurs, les événemens étant plus certains, n'offrent plus une aussi ample matière à des discussions scientifiques. Nous devons donc nous borner à conduire jusqu'à nos jours la série des événemens qui ont contribué aux progrès des connaissances géographiques.

Christophe Colomb.

Pendant que le Portugal poursuivait vers l'orient le chemin de la gloire et des richesses, l'Espagne fut, malgré elle, entraînée dans les vastes projets de *Christophe Colomb*.

On a cru honorer la mémoire de ce grand homme en disant qu'il avait deviné le Nouveau-Monde. D'après ce que nous avons déjà remarqué, soit à l'égard des contrées d'Asie visitées par Marc-Paul, et que les géographes étendaient beaucoup trop à l'orient (1), soit au sujet des voyages des Scandinaves au Groenland et à la Terre-Neuve, voyages probablement connus en Italie au quinzième siècle (2), nos lecteurs jugeront sans doute que Colomb fut moins téméraire et plus savant que ses aveugles panégyristes ne le représentent; il jugeait, comme Aristote, Marin de Tyr et d'autres anciens avaient jugé (3), que les extrémités de l'Inde ne devaient pas être très-éloignées des rivages de l'Espagne.

(1) Ci-dessus, liv. XIX, p. 449. (2) Ci-dessus, liv. XVII, p. 390—406. (3) Ci-dessus, liv. IV, p. 82. Liv. XIV, 289—291.

Cette heureuse erreur sur les dimensions du globe fut le principal motif de l'entreprise de Colomb (1).

Ce que la science montrait au génie du navigateur génois, parut néanmoins un rêve aux chefs des gouvernemens contemporains ; mais en vain les rois refusent le don d'un
A. 1492-1498. monde qu'il leur offre : la généreuse Isabelle a compris sa grande pensée. Trois frêles barques traversent l'Océan atlantique. Il découvre, de 1492 à 1498, l'archipel des Antilles ; dans cette dernière année, il pénètre jusqu'aux côtes de la Terre-Ferme et à l'embouchure de l'Orinoco : il s'aperçoit qu'il a trouvé ce *nouveau continent*, que l'ingratitude nomme encore *Amérique*.

Amér. Vespuce. Ce n'est pas que le géographe *Amérig Vespuce* fût un homme sans mérite : il est même probable que ce Florentin visita, un an avant Colomb, la côte de la Guyane et de
1497. la Terre-Ferme (2). Du moins il est certain qu'il en fit, deux
1499. ans plus tard, la première reconnaissance exacte. Aussi mal apprécié que Colomb, il entra au service du Portugal, examina dans deux voyages les côtes du pays qui depuis a
1500-1504. été nommé Brésil, et où il découvrit le cap Saint-Augustin et la baie de Tous-les-Saints (3). Une tempête avait jeté le Portugais Cabral sur les côtes plus méridionales où s'élève aujourd'hui la ville de Porto-Seguro ; il appela cette côte
Sur le nom d'Amérique. *Terre de la Sainte-Croix* ; la dénomination d'*Amérique* ne fut donnée alors qu'aux parties septentrionales, où croît ce bois de teinture rouge, connu depuis sous le nom de *Brazil* ou bois couleur de feu ; nom qui dans la suite effaça dans ces régions et celui d'Américic et celui de la Sainte-Croix (4). Mais les géographes d'Europe maintinrent le nom d'Amérique en l'étendant à tout le continent. C'est en ravissant au

---

(1) *Fernando Colon*, Historia del amirante D. Christoval Colon, c. 6, 7. (2) *Canovai*, Elogio di Amerigo Vespucci, con una dissertaz. giustific. Florence, 1700, quatrième édition. *Tiraboschi*, Storia della literat. t. V, p. I, lib. 1, cap. 6. (3) Lettres d'Américic, dans *Ramusio*, I, 138. *Bandini*, vita del Amerigo, p. 46. (4) Voici un passage curieux de *Barros*, qui a trait à ceci : « Ce pays eut dans les premiers tems le nom de Sainte-» Croix, à cause de celle qu'on y avait élevée ; mais le *Démon*, qui perd

savant Florentin la gloire d'attacher sa mémoire à ses propres découvertes, qu'un hasard bizarre lui a procuré une célébrité bien plus étendue, mais moins méritée.

L'Espagne et le Portugal, jaloux de leurs découvertes mutuelles, demandèrent au pontife romain une sentence qui partageât entre eux le monde, en assignant à l'ambition de chacun son hémisphère à part. La fameuse ligne de démarcation, ainsi que nous le démontrerons dans notre description de l'Amérique, exclut réellement les Portugais de cette partie du monde; ce ne fut qu'à force d'interprétations arbitraires et d'arrangemens subséquens, qu'ils firent comprendre le Brésil dans leur hémisphère. Mais à l'est, la possession des îles à épiceries restait incertaine; les Portugais soutinrent que personne qu'eux n'avait le droit de faire des conquêtes à l'est de la ligne de démarcation; les Espagnols en conclurent qu'ils avaient celui d'aller à l'ouest de cette même ligne aussi loin qu'ils pourraient. Le pape, infaillible pour les dogmes de la foi, n'était pas obligé d'être cosmographe, ni même de savoir que la terre était un globe, et que par conséquent une ligne de démarcation, tracée d'un seul côté du globe, devenait illusoire. Ligne de démarcation.

L'espoir d'arriver à ces riches îles où le muscadier parfume les airs, engagea les Espagnols à chercher un passage aux Indes, au midi de l'Amérique.

Solis périt dans une entreprise de ce genre, mais il découvrit le Rio de la Plata. *Magellan* fut plus heureux : il passa le redoutable détroit qui a reçu son nom; l'Océan, qu'il appela mal à propos Pacifique, porta pour la première fois un bâtiment européen. Il découvre les îles des Larrons et des Philippines, où il trouve la mort. Ses compagnons Voyage de Magellan. 1520.

» par cet étendard de la croix l'empire qu'il avait sur nous, et qui lui a » été enlevé par la médiation et les mérites de Jésus-Christ, détruisit la » croix, et fit appeler le pays Brésil, du nom d'un bois rouge. Ce nom » est resté dans la bouche d'un chacun, et celui de Sainte-Croix s'est » perdu. Comme s'il était plus important qu'un nom vînt d'un bois qui » sert à teindre les draps, plutôt que de ce bois qui donne la vertu à tous » les sacremens, moyens de notre salut, parce qu'il a été teint du sang de » Jésus-Christ répandu sur lui! »

arrivent, à l'étonnement des Portugais, aux Moluques ; ils retournent par le cap de Bonne-Espérance. Tel fut le premier voyage autour du monde; il avait duré onze cent vingt-quatre jours : celui de François Drake, entrepris un demi-siècle plus tard, fut achevé en mille cinquante-un jours ; un autre Anglais, Thomas Candish, n'y en employa que sept cent soixante dix-neuf ; les Hollandais Schouten et Lemaire, les premiers qui passèrent au sud de la Terre de Feu, achevèrent ce voyage en sept cent quarante-neuf jours. Dans le dix-huitième siècle, le perfectionnement de la navigation a permis à un corsaire écossais (1) de parcourir la circonférence du globe en deux cent quarante jours; chose qui, de nos jours, ne paraîtra plus incroyable.

Durée des voyages autour du monde.

Revenons à l'histoire des découvertes faites dans le Nouveau Monde.

Les deux Amériques sont en même tems découvertes et envahies. *Pizarro* au Pérou, *Cortez* dans le Mexique, établirent l'empire de l'Espagne sur des monceaux de cadavres.

Conquêtes des Espagnols.

Il serait inutile de suivre tous les aventuriers qui parcoururent l'intérieur de l'Amérique méridionale. Remarquons seulement le nom de *Nugnez Balboa*, le premier qui aperçut le grand Océan, auquel il donna le nom impropre de mer du Sud : il y entra jusqu'à la ceinture ; et, en tirant son épée, il crut prendre possession, pour le roi d'Espagne, de cette mer qui occupe une moitié du globe. Les grandes pensées du conquérant du Mexique embrassèrent la magnifique carrière que cet Océan ouvrait à de nouveaux Colomb ; mais l'exposé des tentatives des Espagnols, de ce côté, nous entraînerait trop loin de l'Amérique. Cortez mit encore beaucoup de zèle à rechercher un passage au nord de l'Amérique, semblable à celui que Magellan venait de découvrir au midi (2) : il n'y réussit point ; mais la décou-

(1) *Peachon*, 1764, Journal étranger, juillet 1754. (2) Cartas de *Fernando Cortez*, etc. Lettre IV, parag. 19, dans les *Historiadores de Barcia*, I, 351.

verte de la *Californie* et de la *mer Vermeille* eût pu suffire à la gloire d'un homme moins illustre. On sut dès-lors que la Californie était une grande péninsule (1), et nous devons remarquer avec étonnement l'obstination de quelques géographes du dix-septième siècle, qui prétendirent en faire une île (2). Découverte de la Californie. 1526-1534.

L'idée d'un détroit au nord de l'Amérique paraît avoir eu sa source dans les relations encore mal connues de *Gaspard Corteréal*, navigateur portugais. Les côtes de l'Amérique septentrionale avaient déjà été examinées par les deux *Cabot*, Jean et Sébastien, jusqu'à une très-haute latitude, lorsque Corteréal se rendit à la Terre-Neuve, examina le fleuve Saint-Laurent, et côtoya le continent, qu'il appela *Terra de Labrador*, c'est-à-dire terre des agriculteurs, jusqu'au détroit qui porte aujourd'hui le nom de *Hudson*, et auquel il imposa celui d'*Anian*. Il retourna en Portugal pour annoncer la découverte de ce passage, qui semblait promettre une route nouvelle aux Indes; mais, dans un second voyage, il périt ou disparut. L'un de ses frères, étant allé à sa recherche, éprouva le même sort; le troisième frère voulut se sacrifier à la gloire nationale et à la piété fraternelle, lorsque le roi de Portugal, par une défense formelle, rendit son noble dévouement inutile (3). Voyages de Corteréal et des Cabot. A. 1491-1497. A. 1500.

D'après cet exposé des découvertes de Corteréal, conforme à l'opinion des savans les plus versés dans ces matières (4), la célébrité du *détroit d'Anian*, les divers emplacemens qu'il occupe sur les cartes du seizième siècle, et sa disparition dans la géographie moderne, ne sont plus des énigmes inexplicables. Les géographes de ces tems don- Détroit d'Anian.

(1) *Herrera*, Décad. V, l. 8, c. 9, 10. Déc. VIII, liv. 6, c. 14. *Venegas*, Histoire de la Californie, 124. *Torquemada*, Hist. du Mexique, 322. (2) Cartes de *Witt*, *Sanson*, *Nolin*, etc. (3) *Galvano*, dans la *Collection du comte Oxford*, II, 375. *Ruchamer*, Collect. des Voyages (en all.) Nuremberg, 1508, c. 126. *Purchas*, pilgrims, Londres, 1625, t. IV, 809, 810. (4) *Fleurieu*, Voy. de Marchand, introd. p. iij. (Nonobstant *Gomara*, Hist. de las Indias, dans *Barcia*, Historiadores, II, 29, et *Sprengel*, Hist. des Découvertes, § 33.)

naient toujours trop d'étendue aux découvertes qu'ils avaient à retracer. C'est ainsi qu'ils font remonter la terre Labrador jusqu'au-delà du cercle polaire ; ils prolongent ensuite le détroit de Hudson au nord de tout le continent d'Amérique. La mer que nous nommons baie de Hudson, devait, dans ce système, être prise pour l'Océan Pacifique ; et les îles de Cumberland, avec les détroits toujours obstrués de glaces qui les séparent les unes des autres, étaient censées se trouver sous le pôle même. Toutes ces apparentes découvertes au-delà du cercle polaire, que présentent les cartes du seizième siècle (1), dûrent être vaguement connues des Espagnols, ainsi que des Anglais, et les engagèrent à chercher au nord-ouest du Mexique le fameux détroit d'Anian. Or, la côte qui, du Mexique, se prolonge vers l'Asie, offre beaucoup d'îles, de détroits et de golfes. Les navigateurs crurent donc quelquefois avoir vu le passage tant désiré, mais en avoir été repoussés par un vent défavorable ou par d'autres obstacles. Les géographes, ayant appris à connaître la baie de Hudson et à en donner les vrais contours, conservèrent le vieux dessin du détroit d'Anian au nord de la Californie ; les plus savans parmi eux jugeaient avec raison que les détails dont cette découverte était accompagnée en prouvaient la réalité, arbitrairement niée par des auteurs superficiels (2). La véritable origine de ce détroit d'Anian étant tombée dans l'oubli, quelques enthousiastes modernes ont imaginé que c'était le détroit de Beering, et que les navigateurs du seizième siècle, en passant par la baie de Baffins, et en traversant les éternelles glaces des mers polaires, avaient fait le tour de l'Amérique par le nord ; rêve qu'il serait ridicule de vouloir réfuter (3).

Erreurs sur ce détroit.

Les Espagnols, en cherchant le détroit d'Anian, firent quelques découvertes réelles. *Cabrillo* et son pilote Fer-

Voyages au nord-ouest de l'Amérique.

(1) *Magini*, *Sebastien Munster*, etc. (2) *Riccioli*, Geog. reform. I, 407. *Varenius*, Geog. gen. I, l. 12, c. 7, prop. 9. (3) Buffon, Audiffret, etc.

relo côtoyèrent les régions qui portent aujourd'hui le nom de Nouvelle-Californie jusqu'au cap Blanc, ou vers le quarante-troisième degré de latitude. Ils découvrirent aussi le cap *Mendocino*, mais ne trouvèrent aucun indice d'un détroit (1). Quinze ans plus tard, *Urdanietta* prétend avoir trouvé un passage par le nord de l'Amérique; mais on n'a aucune donnée sur son voyage. Un autre navigateur espagnol, *Gali*, découvrit les côtes que les Anglais de nos jours ont nommées Nouvelle-Géorgie et Nouveau-Cornouailles; il y admira la beauté de ces montagnes colossales dont la cime se couvre de neiges éternelles, tandis que le pied est revêtu d'une verdure éclatante. Gali s'éleva jusqu'au cinquante-septième degré de latitude. A. 1542. A. 1557. A. 1582.

Vingt ans après, une escadre, sous les ordres de *Sébastien Viscaino*, examina en détail les côtes jusqu'au cap Mendocino, et découvrit le port de Monterey. Un seul bâtiment parvint à la latitude de quarante-trois degrés, et y trouva une ouverture qu'on prit d'abord pour une rivière, mais dans laquelle on prétendit ensuite voir un détroit qu'on nomme *Entrée de Martin Aguilar*; elle n'a pas encore été retrouvée. A. 1602.

Pendant que les Espagnols poursuivaient ainsi à pas lents la découverte des côtes occidentales d'Amérique, l'audace de *Francis Drake* déploya tout à coup le pavillon britannique sur ces rivages que l'Espagne croyait posséder avant de les connaître. Ce navigateur, ayant traversé le détroit de Magellan, fut pendant quelque tems le jouet des vents et des flots: il découvrit, sous le nom d'*îles Elisabéthides*, la partie occidentale de l'archipel appelé *Terre de Feu*, et atteignit même cette extrémité australe de l'Amérique, à laquelle, plus tard, des navigateurs hollandais imposèrent le nom de *cap Horn*. Si ces découvertes eussent été mieux déterminées, elles auraient dû détruire la fausse opinion qu'on avait sur l'étendue de ces terres qu'on regardait comme faisant partie d'un immense *continent aus-* Voyage de Francis Drake. A. 1578.

(1) *MSS.* espagnols, conservés à Mexico, cités par M. de *Humboldt*; Essai sur le Mexique, 329. Comp. *Fleurieu*; Voyage de Marchand, I, intr.

tral. Le navigateur anglais, ayant remonté vers le nord, visita les côtes déjà découvertes par Gali et Cabrillo, en prit possession, et voulut qu'elles s'appelassent *Nouvelle-Albion*. Le nom de Drake est resté attaché à cette prétendue découverte, tandis que les îles Elisabéthides, cherchées en vain hors de leur position, ont paru presque fabuleuses. Il était réservé à un savant français de restituer à ce héros favori du peuple anglais ses vrais titres de gloire, en effaçant ceux qui n'étaient dus qu'à l'erreur (1).

Nouvelle-Albion.

Telles sont, à l'égard de la côte nord-ouest d'Amérique, les seules découvertes historiquement prouvées qui aient été faites dans les seizième et dix-septième siècles. La limite des connaissances certaines de ce côté était le cap Mendocino ; on avait une notion vague des côtes de la Nouvelle-Géorgie et du Nouveau-Cornouailles. Mais nous ne devons pas dissimuler que les trois voyages de *Maldonado*, de *Juan de Fuca* et de l'amiral *de Fonte*, s'ils étaient authentiques, prouveraient des découvertes bien plus étendues. Des mers méditerranées, plus considérables que la Baltique ; de vastes lacs, de magnifiques détroits ouvriraient, un peu au nord de la Californie, une route facile jusqu'à la baie de Hudson.

Voyages douteux.

Malheureusement les découvertes de ces navigateurs, de quelque manière qu'on les explique (2), ne sauraient s'accorder avec les notions positives que nous avons sur ces régions ; aucun document authentique n'a encore été produit pour démontrer la vérité de leurs voyages. Enfin, l'existence individuelle même de Juan de Fuca et de l'amiral de Fonte n'est appuyée d'aucune preuve. Aussi les juges les plus compétens rangent ces voyages au rang des fables (3). En partageant cette opinion, nous devons cependant convenir qu'en dégageant le voyage de Juan de

Juan de Fuca.

(1) *Fleurieu*, Recherches sur les terres australes de François Drake, dans le *Voyage de Marchand*, t. V de l'in-8°, III de l'in-4°. (2) Voyez *G. de l'Isle*, Explication de la carte des nouvelles découvertes, etc. Paris, 1752. *Philippe Buache*, Considérations géographiques et physiques, etc. (3) Les savans espagnols cités par M. *de Humboldt*, Essai sur le Mexique, 229.

Fuca des détails évidemment fabuleux, il pourrait paraître probable que ce navigateur aurait parcouru le canal de Géorgie, dont Vancouver nous a procuré une connaissance si détaillée. Arrivé à l'extrémité septentrionale de ce canal, il aura cru voir une mer nouvelle; ce n'était cependant que l'Océan Pacifique, sur lequel il était revenu à travers un labyrinthe d'îles. Quant aux découvertes de l'amiral de Fonte, qu'on prétend avoir été faites avant le milieu du dix-septième siècle, elles portent, dans toutes les circonstances qui les accompagnent, le caractère de l'imposture; seulement l'*archipel de Saint-Lazare*, qui paraît répondre à celui qu'ont visité Vancouver et Quadra, ferait croire que, parmi les matériaux employés pour fabriquer la relation attribuée à Fonte, il a pu s'en trouver de vrais. Pour ce qui regarde Maldonado, comme on annonce que sa relation a été retrouvée en Italie, nous sommes obligés de suspendre notre jugement.

A. 1592. L'amiral de Fonte. A. 1640.

Durant ces tentatives pour trouver un passage qui n'existe point, *Verazzani*, *Cartier* et autres examinent les côtes de Floride, de Virginie, d'Acadie et du Canada.

Divers voyages.

L'Espagnol Jean Ponce de Léon avait découvert le premier de ces pays, où il cherchait en vain une fontaine rajeunissante. Ces contrées ne présentaient à l'avidité espagnole aucun indice de métaux précieux : ce ne fut que vers la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième que les Anglais en occupèrent la meilleure partie. La *Virginie* fut explorée par un homme qui, dans les tems de la chevalerie, eût égalé les Roland, par le malheureux *Walter Raleig*, qui, pour conjurer sa mauvaise fortune, se mit ensuite à la recherche d'un pays fabuleux nommé *el Dorado* ou *le Doré*; pays que les traditions des Espagnols plaçaient vers le centre de la Guyane (1). La connaissance de l'Amérique méridionale fut achevée lorsque les Hollandais Schouten et Lemaire découvrirent le détroit qui porte le

A. 1512. Floride. Virginie. A. 1584. El-Dorado.

(1) Voyez notre description de l'*Amérique*.

Détroit Lemaire. nom de ce dernier; ils démontrèrent que les deux Océans, le pacifique ou le grand, et l'atlantique, se joignent au sud
A. 1616. de l'Amérique par une vaste mer australe. Les îles voisines de cette extrémité du Nouveau Monde furent encore l'objet de quelques recherches, dont il sera parlé dans la description que nous en ferons.

Voyages au nord-est de l'Europe. Le désir de trouver une route plus courte aux Indes, fit entreprendre les courses les plus hardies. Déjà, en 1553, les Anglais, en cherchant un passage vers les Indes au nord-est, parviennent dans la mer Blanche, et commencent à faire le commerce de Russie par Archangel. Trois ans après, ils arrivent aux côtes de la Nouvelle-Zemble
A. 1596. et au détroit de Waigatz. Deux Hollandais, Barentz et Hemskerk, osèrent pénétrer au nord de la Sibérie; ils luttent en vain contre les élémens; leur vaisseau se brise; ils hivernent dans la Nouvelle-Zemble. L'opinion commune place vers la même époque l'arrivée des Hollandais
Le Spitsberg. au *Spitsberg*, dernière terre connue vers le nord. On a même parlé des voyages faits par les Hollandais à cent lieues plus à l'est que la Nouvelle-Zemble. On a cherché, dans la politique des Russes et dans la jalousie de la compagnie hollandaise des Indes, les raisons qui ont empêché la découverte d'une route navigable au nord de l'Asie (1). Mais, depuis les dernières tentatives faites de nos jours par les Anglais, il est à peu près certain qu'il n'existe point de route semblable, et que dans aucune saison le pôle n'ouvre sa barrière de glace.

Voyages au nord-ouest. On a aussi essayé la route de nord-ouest. En cherchant ce passage tant désiré, *Forbisher* retrouve les parties méri-
A. 1607. dionales du Groenland, qu'il appelle *Westfreeland*, et passe par un détroit entre quelques îles de la baie de Hudson; détroit qui a été faussement transporté au Groenland (2). *Davis* découvre le détroit qui porte son nom, et une partie du Groenland. Hudson, en cherchant le même

(1) *Bergmann*, Géographie physique, I, 152—158 (suéd.). *Engel*, *Buache*, etc. (2) Voyez ci-dessus, p. 398, note 2.

passage, mais en se dirigeant droit au pôle, voit la côte orientale du Groenland à soixante-treize degrés de latitude, et est arrêté à quatre-vingt-deux degrés par les glaces. Plus tard, il découvre le *détroit et la baie* qui portent son nom, et où il trouva son tombeau. *Bylot* et *Baffins* découvrent la baie de Baffins; ils en font le tour sans trouver de passage, mais il reste des doutes sur l'étendue de ce golfe. Jean *Munk*, Danois, en cherchant le passage nord-ouest, est jeté dans un golfe qu'il appelle *mare Christianeum*, et sur une côte qu'il nomme *Nouveau-Danemarck*; c'est dans la baie Welcome qu'il faut chercher ses découvertes.

Baie de Hudson. A. 1610. Baie de Baffins. A. 1616.

Pendant que le courage se fatiguait sans fruit au milieu des glaces éternelles du pôle boréal, un autre nouveau monde attendait en vain quelqu'un qui voulût en faire la découverte. Je veux parler de ces vastes terres du grand Océan, regardées aujourd'hui comme une cinquième partie du monde. Il y a des raisons pour croire que les premiers navigateurs portugais en découvrirent une partie. On voit, sur toutes les mappemondes du seizième siècle, une grande terre australe; et, dans la configuration de cette terre, on reconnaît les parties septentrionales de la Nouvelle-Hollande, principalement le golfe de Carpentarie et l'île considérable qui est dans l'ouest de ce golfe. Le détroit de Torres y est ordinairement marqué; mais comme sur ces vieilles mappemondes on a joint la Nouvelle-Hollande à une terre australe imaginaire, qui s'étend au sud de l'Afrique et de l'Amérique, les géographes n'ont eu aucun égard aux parties qui semblent réellement indiquer une ancienne découverte de ces terres entre 1530 et 1540.

Terres du grand Océan.

Première découverte de la Nouvelle-Hollande.

Cependant les droits des Portugais à l'honneur de cette découverte viennent de recevoir un nouveau jour par deux anciennes cartes qui se trouvent au Muséum britannique. La première est un grand rouleau de parchemin sur le plan de la carte du globe, par Mercator, mais sans longitudes ni latitudes (1). Elle est entièrement écrite en français; les

Cartes y relatives.

(1) Catal. des *MSS.* du Muséum britannique, n° 5413.

noms principaux sont très-grands et très-distincts, comme dans l'Amérique méridionale, *Terre du Brésil*, etc. Le midi est au haut de la carte, au lieu d'être au bas, comme c'est l'ordinaire maintenant. On y voit, au midi de l'Asie, une grande île dont la position correspond à notre Nouvelle-Hollande. Il y a un passage étroit entre Java et cette grande île; Timor est placé au nord-est. La grande île est appelée *Java-la-Grande*. Parmi les noms qui se trouvent écrits le long des côtes, on remarque celui de *côte des Herbaiges*, ou des plantes, nom que l'on a cru correspondre à Botany-Bay, mais qui est trop avancé vers le nord. Au midi de la côte des Herbaiges, il y a trois autres noms à des distances considérables : le premier, *côte de Gracal*, puis un promontoire étendu et très-saillant, appelé *cap de Fromose*. A une autre distance considérable au sud, se lit le mot *goufre*, qui indique un golfe ou plutôt une grande baie. La ligne qui termine la carte coupe cette grande île, et en laisse l'étendue incertaine.

Les noms *Gracal* et *Fromose* semblent être portugais, et l'on peut croire que la carte a été traduite de cette langue. Ce soupçon se trouve confirmé par une collection des cartes intitulées : *Hydrographie* par *John Rotz*, datées de 1542, et qui se conservent également dans le Muséum britannique (1). Ce curieux et important manuscrit est écrit en anglais, sur vélin; mais la dédicace est française. Peut-être l'auteur était-il un des Flamands qui passèrent en Angleterre avec Anne de Cleves, en 1540. Outre un calendrier et quelques instructions sur la navigation, il s'y trouve plusieurs cartes exécutées avec exactitude et élégance, en particulier un planisphère qui termine la collection. La Nouvelle-Hollande y est dessinée presque comme dans les cartes du dix-septième siècle, avant le voyage d'Abel Tasman : elle porte le nom de *Terre de Java*.

Hydrographie de Rotz.

En comparant cet ouvrage avec la mappemonde dont il a été parlé plus haut, on est porté à croire que les

(1) Cat. du Muséum, n° 20, c. IX.

cartes de Rotz sont les originaux ; car elles contiennent beaucoup de noms portugais qui, dans l'autre, sont traduits en français. Dans toutes deux, la côte occidentale de Borneo est située comme elle doit l'être, avec les noms *Porto de Borne* et *Baxos de Borne*. Au nord de Borneo, on voit *Palouan* ou Palawan ; à l'est sont les Moluques. Ces détails rendent inadmissible l'opinion de ceux qui ont prétendu ne voir, dans la Nouvelle-Hollande de ces cartes, qu'une répétition erronée de l'île de Borneo, nommée *Grande Java* chez Marc-Paul. Dans la mappemonde, Borneo est, à la vérité, représentée par un carré oblong beaucoup trop petit ; mais cette erreur est commune à toutes les cartes du même siècle. M. Coquebert-Monbret a vu une collection de cartes qui a appartenu au nommé Jean Valard, de Dieppe, et qui est de l'an 1552 ; on y trouve à peu près les mêmes choses que dans les deux cartes du Muséum britannique.

L'accord de tant de preuves ne permet guère de douter que, dans le premier enthousiasme pour les découvertes, après le voyage de Magellan, les Portugais ou les Espagnols n'aient visité les parties septentrionales de la Nouvelle-Hollande, plus d'un siècle avant la prétendue découverte des Hollandais. Il est même probable qu'ils découvrirent la côte orientale retrouvée depuis par le capitaine Cook. Cette assertion n'aura rien d'étonnant pour ceux qui se rappellent que la *Nouvelle-Guinée*, ou la terre de Papous avait été découverte, selon les Portugais, par Menezes en 1527, et, d'après les Espagnols, un an plus tard par Saavedra (1). Conclusion.

Les Portugais ayant été supplantés aux Moluques par les Hollandais, l'Europe en général, et même le savant président Debrosses, ont regardé ces derniers comme les principaux auteurs de la découverte de la Nouvelle-Hollande, depuis l'année 1616 jusqu'en 1644. Debrosses date la pre- Voyages des Hollandais. A. 1616—1644.

(1) *Dalrymple*, Historical collection. I. 30. *Lacanha*, Voyage de Menezes, p. 53, 61. Madrid, 1616 (cité par Dalrymple).

mière découverte du mois d'octobre 1616, quand l'extrémité occidentale fut visitée par *Hartog*, qui la nomma *Terre de Concorde*, en hollandais d'*Endracht*, d'après le lieu qui l'avait vu naître (1). La même année, la partie septentrionale, appelée *Terre de Diémen*, fut découverte par un autre navigateur hollandais nommé *Zeachen*, qui lui donna ce nom en l'honneur d'Antoine Van-Diémen, gouverneur général des Indes orientales, protecteur de la navigation et de la géographie. Dans les dix années suivantes, Edel, Witt et d'autres capitaines dont on ignore les noms, complétèrent la reconnaissance des côtes occidentales et septentrionales. L'aspect sauvage de ces terres, et les périls sans nombre que présente leur approche, n'excitèrent que peu l'envie d'y former des établissemens. La baie de *Carpentarie* fut ainsi appelée par le général Carpenter, qui la visita en détail. Pierre Nuyts, plus entreprenant que ses précurseurs, découvrit le premier la côte méridionale en 1627; on n'a aucun détail sur le voyage important de ce navigateur éclairé.

Terre d'Endracht.

Terre Diemen.

Carpentarie. A. 1628.

Terre Nuyts.

Voyage d'Abel Tasman.

En 1642, le célèbre *Abel Tasman*, quittant Batavia avec deux vaisseaux, fit le tour de la Nouvelle-Hollande, quoique à une grande distance; il découvrit au midi de ce continent l'île de Van-Diémen, qui en fut d'abord considérée comme une partie. Il était dès-lors démontré que l'ensemble des terres auxquelles on commençait à donner le nom général de Nouvelle-Hollande, ne s'étendait point vers le pôle austral; mais la découverte partielle de la Nouvelle-Zélande, par le même voyageur, laissa toujours subsister la chimère d'une grande terre australe (2).

Depuis cette époque, l'Europe entière semblait avoir oublié la Nouvelle-Hollande. L'intrépide Dampier, seul, recueillit quelques détails nouveaux sur la côte occidentale. La compagnie hollandaise des Indes orientales envoya, entre les années 1690 et 1710, plusieurs navigateurs pour

(1) *Debrosses*, Hist. des navig. aux terres australes, I, 431. (2) *Valentyn*, Oud and nieuw Ostindien, III, Description de Banda, p. 47.

examiner ce vaste pays, dont les Hollandais se regardaient comme les souverains. Parmi ces voyages, qui ne sont pas tous connus, on doit distinguer celui de *Van-Vlaming*, homme d'un vrai mérite, et qui examina soigneusement plusieurs havres et baies de la côte occidentale, où il découvrit le premier les cygnes noirs (1). La compagnie hollandaise était trop faible pour s'emparer de ce continent; elle était trop jalouse pour permettre que d'autres nations profitassent de ses recherches. Ainsi l'Europe savante n'apprit aucun nouveau détail. On croyait tout le pays aussi stérile que les rochers sur lesquels Pelsart et d'autres étaient venus faire naufrage.

Voyage de Van-Vlaming.

Cependant les géographes avaient déjà tracé vaguement le contour de cette grande île; ils la séparaient déjà du continent austral, qu'on reléguait plus au sud. Le dessin des géographes, pour la Nouvelle-Hollande, fut à peu près trouvé conforme à la vérité par le célèbre capitaine Cook, qui visita la côte orientale de ce pays. La famine seule avait ravi cette gloire au français Bougainville, qui, six ans plus tôt, dirigeait vers ces mêmes rivages ses voiles fatiguées. Cook passa entre la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Guinée, ainsi que l'avait fait Torrez, le compagnon de Quiros. Le mérite d'avoir retrouvé ce détroit appartient en commun au capitaine Cook et au savant Dalrymple, qui, dans ses ouvrages, n'a jamais cessé d'indiquer les vrais moyens pour accélérer les progrès des découvertes dans ces régions australes.

Voyage de Cook. A. 1774.

La circumnavigation de la Nouvelle-Hollande a été achevée de nos jours. Un large détroit qui sépare l'île Van-Diémen du continent, détroit que Furneaux, compagnon de Cook, avait vu sans s'en douter, fut découvert par le médecin Bass, parti dans un léger esquif de la colonie anglaise de Port-Jackson, premier établissement européen dans ce monde nouveau. Les navigateurs Vancouver, d'Entrecasteaux et Flinders reconnurent successivement diverses

Découvertes modernes.

(1) *Valentyn*, V, 96.

parties de la côte méridionale de la Nouvelle-Hollande ; leurs travaux viennent d'être achevés et perfectionnés par l'expédition française, dont M. Péron est le digne historien. Le *golfe Napoléon*, placé vis-à-vis celui de Carpentarie, a trompé l'espérance de ceux qui, pour connaître plus promptement cette vaste terre, désiraient la trouver entrecoupée d'un bras de mer.

Après avoir réuni sous un seul point de vue la série des découvertes qui ont déterminé la position de la Nouvelle-Hollande, parcourons rapidement cet immense Océan, où des milliers d'îles fortunées ont si souvent charmé les regards des navigateurs, mais n'ont point contenté leurs vœux avides.

Voyages de Mendanna. Îles Salomon.

Après les courses de Saavédra, qui trouva la Nouvelle-Guinée, et celles de *Hernando Gallego*, auquel plusieurs livres de géographie attribuent la découverte d'une terre

A. 1568. australe très-douteuse (1), le premier grand voyage de recherches fut entrepris par *Alvaro Mendanna*, parti des côtes du Pérou ; il prit son essor à travers le grand Océan, et découvrit un archipel qu'il nomma *Iles Salomon* (2). De retour à Lima, il vanta sans cesse la beauté de ces îles, leur fertilité, et surtout leur abondance en métaux précieux. Il faut toujours promettre de l'or à la multitude et aux rois. Des vues plus profondes guidaient l'intrépide *admiral des îles Salomon;* il pressentait le danger qui résulterait pour l'Amérique espagnole d'un établissement étranger dans la mer du Sud. Un second voyage lui servit à étendre ses dé-

A. 1575. couvertes. Il y retourna, pour la troisième fois, accompagné de prêtres et de soldats, afin d'y fonder une colonie.

A. 1595. Le destin, contraire à ses projets, lui fit trouver la mort au sein de son nouvel établissement, qui ne lui survécut point. Il avait découvert en chemin l'archipel des îles *Marquezas de Mendoça*, celui qui, de tous les groupes d'îles du grand Océan, se rapproche le plus de l'Amérique méridionale.

---

(1) *Dalrymple*, Historical collection, 1, 96, 97. (2) *Figueroa*, hechos de don Garcia de Mendoza, marquès de Cañete, l. VI, p. 238. sqq.

La position des îles Salomon, objet de tant de contestations, semble aujourd'hui démontrée. Ce sont les terres visitées par Carteret, Surville, Bougainville et Shortland, auxquelles on avait donné les noms de *Nouvelle-Géorgie* et d'*Iles Arsacides*. On retrouve l'île de *Santa-Cruz* et son excellent port dans la principale de celles que les Anglais ont nommées îles de la Reine-Charlotte (1). Position des îles Salomon.

Un compagnon de Mendanna, animé du même esprit et brûlant d'être le Christophe Colomb du *continent austral*, partit de Lima avec une expédition destinée, selon les expressions d'un historien espagnol, « à gagner des âmes » au ciel et des royaumes à l'Espagne (2). » Les vœux de la religion et ceux de l'ambition ne furent point exaucés; mais la géographie dut au voyage de *Quiros* la découverte d'un grand nombre d'îles; l'Océan pacifique ne parut plus un désert immense. On a reconnu les principales découvertes de cet habile navigateur; son île *Sagittaria* répond à la célèbre *Otaïti*; on retrouve la *Terre du Saint-Esprit* dans la principale île de l'archipel auquel le capitaine Cook a voulu imposer le nom de *Nouvelles-Hébrides*. Une de ces îles, appelée *Manicolo* ou Mallicolo, était, selon les rapports des indigènes, un grand continent. L'imagination bornée des insulaires et l'œil fatigué du navigateur se trompent souvent sur l'étendue des terres qui, au sein des vastes mers, reposent et charment la vue. Quiros n'eut guère une étoile plus heureuse que Mendanna : ce fut en vain qu'avec des couleurs dont deux siècles n'ont pu effacer ni la vérité ni la vivacité, il peignit les avantages physiques de cette nouvelle partie du monde, les mœurs de ses habitans, la conduite à tenir envers eux; en vain conjura-t-il son roi, par l'amour de Dieu, de ne point laisser tant de travaux, tant de veilles, une si noble persévérance rester sans fruits pour le monde et pour la patrie (3) : on ne lui fournit que Voyage de Quiros. Sagittaria. Terre du Saint-Esprit.

(1) *Fleurieu*, Découvertes des Français au sud-est de la Nouvelle Guinée. (2) *Torquemada*, monarquia indiana, I, liv. 5, p. 641. (3) Mémoire de *Quiros*, chez *Dalrymple* et *Purchas*.

des moyens peu proportionnés à la grandeur de l'entreprise. Ses nobles vues sur la civilisation des insulaires de la mer du Sud furent méconnues par les faibles descendans du grand Charles-Quint ; cette *œuvre de piété et d'humanité* (1) fut indignement abandonnée.

Quiros et Mendanna furent les derniers héros de l'Espagne ; avec eux s'éteignit cet esprit entreprenant qui avait conduit les Colomb aux Antilles et les Cortès dans le palais de Montézuma.

Quelques Hollandais pensèrent à continuer les découvertes des Espagnols dans le grand Océan. Nous avons déjà nommé *Lemaire*, dont le génie fut contrarié par l'esprit borné de son capitaine Schouten. Après avoir doublé la terre de Feu, il découvrit cette mer semée d'îlôts et d'écueils, si justement surnommée la *mer Mauvaise*, et voisine de l'*archipel Dangereux* de Bougainville. La route d'*Abel Tasman* fut choisie avec bien plus d'intelligence. S'il n'eût pas découvert les îles des Amis, la Nouvelle-Zélande et l'île de Van-Diémen, la seule direction de son voyage eût suffi pour éclairer les géographes, qui dès-lors commencèrent à douter de l'existence d'une terre australe.

Voyage de Lemaire.

Voyage d'Abel Tasman.

Le goût des découvertes s'affaiblit avec l'espoir de rencontrer un autre Pérou parmi les terres inconnues. Les premiers voyages des Espagnols aux îles Carolines n'excitèrent aucune attention. Après un long intervalle, *Dampier* paraît sur la scène, joignant l'audace d'un flibustier à la science d'un géographe. Il découvrit le détroit qui sépare la Nouvelle-Bretagne de la Nouvelle-Guinée ; il avança beaucoup la reconnaissance des côtes de cette grande île, commencée par Lemaire, et qu'un Hollandais, commandant le bâtiment *le Geelvink*, poussa encore plus loin.

Dampier.

A. 1705.

Le voyage de *Roggewein* ne produisit que de petites découvertes, parmi lesquelles les îles de *Tienhoven* et de *Groningue*, les plus importantes de toutes, n'ont pas été retrou-

A. 1722.

(1) *Piedad y misericordia.*

vées par les navigateurs (1). Roggewein crut avoir découvert *l'île de Pâques*, qui, selon l'opinion la plus généralement reçue, est la même que la terre vue par *Davis*.

Le milieu du dix-huitième siècle vit tout à coup les Anglais et les Français, saisis d'une nouvelle ardeur, parcourir les mers australes. Tous se dirigèrent trop en ligne droite à travers les archipels de l'Océan, dont par conséquent chacun d'eux ne découvrit qu'une portion ; tous, au lieu de continuer ensuite leur navigation à l'ouest, tournèrent subitement au nord, comme pour éviter exprès la rencontre de la Nouvelle-Hollande, et d'autres terres dont la découverte était indiquée par les géographes. Il est vrai que ce système de navigation leur était dicté en partie par un ennemi irrésistible, par la famine. L'Anglais *Byron* détermina d'une manière très-vague les îlots dont il enrichit la géographie. *Wallis* découvrit la chaîne méridionale de l'archipel Dangereux ; il retrouva l'île Sagittaria de Quiros, devenue depuis si célèbre sous le nom d'Otaïti, quoique le navigateur anglais eût voulu lui en imposer un autre. Nous devons à *Carteret* une découverte plus importante : après avoir touché à l'île de Santa-Cruz, de Mendanna, et après avoir été, sans s'en apercevoir, tout près des fameuses îles Salomon, ce navigateur passa le premier par le canal Saint-Georges, entre la Nouvelle-Bretagne de Dampier et la terre qui reçut dès-lors le nom de *Nouvelle-Irlande*.

Voyages du dix-huitième siècle.

Byron, A. 1765.

Wallis.

Carteret.

Ces trois Anglais firent à eux tous moins de découvertes que le Nestor des marins français, M. *de Bougainville*. Il parcourt cet archipel Dangereux, dont Wallis, presque à la même époque, n'avait vu que la moindre partie ; c'est en vain que la jalousie anglaise a voulu attribuer cette découverte au capitaine Cook (2). *La Nouvelle-Cythérée* (c'est ainsi que l'esprit français nomma l'île d'Otaïti) n'enchaîna que pour peu de tems un voyageur avide de connaissances. Ayant pris une route absolument nouvelle, il rencontra ce

Bougainville.

(1) *Fleurieu*, Recherches sur les découvertes de Roggewein dans le *Voyage de Marchand*, V. (2) *Fleurieu*, Voyage de Marchand, I, introd.

Archipel des Navigateurs. bel *archipel des Navigateurs*, dont la reconnaissance a été complétée par La Pérouse. Les îles que M. de Bougainville voulut nommer *Grandes Cyclades*, ne sont qu'une partie de l'archipel découvert par Quiros, sous le nom de *Terres australes du Saint-Esprit*; mais en partant de ces îles, quelle gloire nouvelle attendait le navigateur français, s'il eut pu vaincre l'obstacle invincible que le défaut de vivres opposait à son courage! Il se dirigeait droit sur la côte orientale de la Nouvelle-Hollande; il y allait devancer Cook, mais la famine le force enfin de tourner au nord; cependant la découverte, absolument nouvelle, de l'archipel de la Louisiade, et la vue d'une partie des îles Salomon, récompensèrent encore sa judicieuse persévérance.

Voyages du capitaine Cook. Le destin réservait à la froide constance du capitaine *Cook* la gloire d'achever à peu près la reconnaissance générale de cette partie du monde. Ce navigateur célèbre franchit trois fois le cercle polaire antarctique, et reconnut, en faisant le tour du globe dans ces régions glacées, qu'il n'y existe point de *continent austral*, comme on l'avait cru jusqu'alors; il visite la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, qu'il appelle *Nouvelle-Galles-du-sud*; il prouve que la *Nouvelle-Zélande* est composée de deux îles; il découvre la Nouvelle-Calédonie, et examine les *Nouvelles-Hébrides*, les îles de la Société, celles des Amis et celles de Sandwich. Si ce navigateur n'a fait que peu de découvertes dans le sens rigoureux du mot, il n'a pas moins bien mérité de la géographie, en résolvant d'une manière négative des questions qui divisaient les savans et faisaient pulluler des systèmes. Les sciences naturelles dûrent des lumières nouvelles aux compagnons de Cook, aux deux *Forster*, que l'Angleterre paya d'ingratitude, à *Sparmann*, à *Solander* et à l'immortel *Banks*. L'histoire morale des peuples gagna beaucoup par les deux derniers voyages de Cook; aux tableaux un peu romanesques de ses prédécesseurs, on vit avec plaisir succéder ce ton de la simple vérité, dont autrefois Cortez et Tasman avaient donné l'exemple. Enfin, la mort tragique de ce navigateur, en faisant oublier les défauts de son carac-

Nouvelle Galles du sud.

Nouvelle Calédonie.

tère, lui donna une célébrité qu'aucun voyageur moderne n'a effacée.

L'histoire sévère peut-elle néanmoins se dispenser de réclamer contre la jalousie ignoble de ce marin anglais? Jusque dans les régions glacées du pôle austral cette triste passion poursuivit le capitaine Cook, en l'engageant à changer le nom de la *Terre de Kerguélen* et celui de l'île de *Saint-Pierre* ou *Terre de la Roche*, découvertes par des navigateurs français, l'une quelques années, et l'autre un siècle avant son voyage. Jalousie de Cook.

Des hommes peut-être supérieurs à Cook, les La Pérouse, les d'Entrecasteaux, les Vancouver, ont ajouté aux archipels déjà connus des îles nouvelles, ont examiné en détail des côtes très-étendues, ont marqué des chaînes d'écueils dont le moindre est cent fois plus redoutable que Scylla. Mais les grandes découvertes étaient faites; il ne restait au génie même qu'un glanage souvent stérile. Voyages de nos jours.

Une autre carrière appela pour quelque tems l'audace des voyageurs. Les découvertes des Espagnols au nord de la Californie, et des Anglais dans la baie de Hudson, laissaient toujours dans une profonde obscurité les extrémités septentrionales de l'Amérique. On n'était pas non plus très-bien informé de la véritable situation des extrémités de l'Asie aux lieux où elle se rapproche du Nouveau-Monde.

Les Russes, il est vrai, avaient parcouru les vastes déserts de la Sibérie, franchi l'Océan oriental et découvert une grande étendue de terre en Amérique. Le Cosaque Dimitri Kopilow fut le premier qui parvint jusqu'aux rivages de la mer orientale, aux environs d'Ochotzk. Un autre Cosaque, nommé Deschnew, exécuta même une navigation que les marins anglais de nos jours ont en vain tentée. Guidé par les vents, entraîné par les flots et les glaces, il fit le tour des extrémités de l'Asie depuis Kowyma jusqu'au fleuve Anadyr. La péninsule de Kamtschatka ne fut pourtant occupée qu'un demi-siècle après ce voyage. On reconnut lentement les îles Kuriles; on aperçut au nord de la Sibérie une grande terre polaire; mais toutes ces Découvertes des Russes en Sibérie. A. 1711. A. 1724.

découvertes étaient mal tracées sur les cartes ; l'[illegible] n'y avait point sa vraie étendue à l'est (1). Le génie de Pierre-le-Grand donna une nouvelle activité aux recherches géographiques dans ces régions lointaines. Le Danois *Béring*, fixa, par son premier voyage, l'extrémité orientale de l'Asie, vis-à-vis de laquelle les cartes russes, depuis cette époque, montraient une *grande terre* (2) : c'était l'Amérique ; mais les géographes dûrent encore suspendre leur jugement. Le second voyage de Béring, qui y fut accompagné du russe Tchirikow, le conduisit jusqu'au continent américain, mais dans une latitude beaucoup plus méridionale. La mort du savant *Delisle de la Croyère*, géographe de l'expédition, empêcha l'Europe de connaître avec autant de précision les navigations subséquentes par lesquelles les Russes achevèrent de découvrir le nord-ouest de l'Amérique (3).

Voyages de Béring.

Il était donc utile que le capitaine Cook réunît ces reconnaissances isolées ; mais il y ajouta moins de découvertes réelles que de noms nouveaux. Il devina, mais il ne prouva point que l'Amérique offrait de ce côté un continent non interrompu. Cette vérité ne fut pas non plus entièrement démontrée par les voyages de *Perez*, qui découvrit l'entrée de Noutka quatre ans avant que Cook y mouillât ; de *Martinez*, qui reconnut les établissemens russes ; de *Malaspina*, de *Galiano* et de *Valdes*, qui examinèrent avec plus de soin que Cook plusieurs parties de la côte. Cette question ne se trouva résolue que lorsque l'Espagnol *Quadra* et l'Anglais *Vancouver* eurent reconnu toutes les baies et toutes les îles qui, sur ces rivages, présentent si souvent l'image trompeuse d'un passage. *Mackenzie*, en parcourant les pays qui séparent le grand Océan de la baie de Hudson, et l'Américain *Lewis*, en remontant jusqu'aux sources du Missouri, et en descendant la rivière de Colombia, n'ont plus laissé dans l'obscurité

Voyages au nord-ouest de l'Amérique.

A. 1774.

A. 1778.

A. 1792.

A. 1795.

A. 1806.

(1) Voyez les cartes d'*Isbrand Ides*, 1693, et de *Strahlenberg*, 1736.
(2) *Stachlan Nitada*. (3) *Müller*, Histoire de la Russie, vol. III.

que ces affreux climats où les extrémités septentrionales de l'Amérique se perdent parmi les glaces du pôle.

Un compagnon de Béring, et Danois comme lui, avait jeté quelque jour sur la géographie de cet *archipel de Jesso*, que les Hollandais, un siècle auparavant, avaient visité d'une manière incomplète; mais l'infortuné *Spangenberg* n'eut pas les instrumens nécessaires pour donner de la précision à ses observations. Il était réservé à La Pérouse de détruire les systèmes qu'on avait formés sur ces contrées. C'est dans la partie descriptive de notre ouvrage que nous ferons connaître les détails de ces découvertes, et en général ceux de toutes les recherches assez récentes pour devoir être employées dans la *géographie moderne*.

Archipel de Jesso.

Voyages de Spangenberg.

C'est par la même raison que nous devons nous abstenir d'indiquer en détail ce qu'ont fait les voyageurs des tems modernes pour la géographie de l'intérieur des continens. C'est en décrivant l'Afrique que nous admirerons le courage d'un *Mungo-Park*, ou que nous apprécierons les observations d'un *Norden*, d'un *Shaw*, d'un *Hasselquist* et d'un *Sparrmann*. C'est dans le tableau de l'Asie que nous rendrons hommage aux *Niebuhr*, aux *Chardin*, aux *Pallas*. Enfin, c'est en parcourant l'Amérique sur les traces d'un *Humboldt*, que nous apprendrons à quel point de perfection a été porté l'art de voyager.

Mais cette esquisse historique des progrès de la géographie serait incomplète, si elle n'indiquait pas les révolutions qui, depuis le quinzième siècle, ont amené les méthodes scientifiques au point où elles se trouvent aujourd'hui.

Colomb et Vasco de Gama, en franchissant les bornes chimériques qui avaient arrêté le génie des anciens, renversèrent tout d'un coup les systèmes de Ptolémée, de Strabon et des autres géographes de l'antiquité. Magellan acheva de persuader même à la multitude que la terre est un globe. N'oublions point que dans ce grand siècle les Copernic, les Tycho-Brahé et les Galilée perfectionnèrent cette science qui soumet les corps célestes aux calculs de l'homme. Le télescope, en rapprochant de notre faible vue les étoiles

Sciences géographiques dans le seizième siècle.

les plus éloignées, fournit des moyens pour déterminer avec plus de précision les positions des lieux sur notre globe. Dès-lors, les énormes erreurs de Ptolémée, seul guide des géographes du moyen âge, frappèrent tous les yeux. Il fallut absolument que la géographie changeât de face. Les mappemondes des frères *Appian*, et celle bien plus intéressante de *Ribeiro*, représentèrent les premières l'hémisphère nouvellement découvert. *Gemma Frisius* en publia une très-complète pour cette époque. Trois géographes célèbres se distinguèrent dans le seizième siècle : le laborieux *Sébastien Munster*, que ses contemporains comparèrent à Strabon; l'érudit *Ortelius*, celui des prédécesseurs de d'Anville dans la géographie ancienne, qu'on peut encore consulter avec le plus de fruit; enfin, *Gérard Mercator*, qui, par son édition de Ptolémée, démontra l'extrême imperfection des systèmes des anciens, et en provoqua l'abolition. C'est du tems de Mercator que date la géographie moderne.

Mappemondes d'Appian, de Ribeiro, etc.

Ortelius.

Mercator.

Le dix-septième siècle continua l'édifice. Chaque jour vit disparaître quelque fable ou naître quelque vérité. *Cluver*, *Riccioli* et *Varénius* réformèrent toute la science géographique; le premier brillait par l'érudition, le deuxième possédait des connaissances astronomiques; mais Varénius seul, peu content d'avoir débrouillé la géographie mathématique, s'éleva encore à ces hautes considérations physiques qui lui méritèrent l'honneur d'avoir Newton pour traducteur et commentateur. La géographie ancienne dut à *Cellarius* des formes plus régulières. Parmi les nombreuses topographies qui avancèrent rapidement la géographie moderne, celles de *Coronelli* et de *Mérian* conservent encore une juste célébrité. Les *Sanson* en France, les *Blaeuw* en Hollande, les *Burœus* en Suède, commencèrent à soigner les détails des cartes géographiques; car jusqu'alors on avait eu peu d'égard aux distances exactes d'un lieu à l'autre.

Dix-septième siècle.

Varénius.

Perfectionnement des cartes.

L'extérieur même des cartes, vers la fin du siècle, devint moins bizarre : on ne vit plus de monstres marins nager sur les mappemondes au milieu des îles qu'elles semblaient

menacer, ni les dix-sept Provinces-Unies représentées sous la figure d'un lion, comme l'avait fait *Kœrius*, auteur d'ailleurs digne d'attention. Ce siècle vit aussi naître un genre de descriptions où les ressources et les forces des Etats étaient indiquées, et qu'on peut considérer comme les embryons de ce qu'on appelle *statistiques*. Déjà, en 1567, *Sansovino* en avait donné les premiers modèles ; il fut suivi par *Botero* et *Davity*. *Conring*, professeur allemand, les laissa tous en arrière. La suite d'ouvrages connus sous le nom des *républiques elzéviriennes*, appartient en partie à ce genre. Il faut pourtant avouer que l'on n'avait que des idées confuses sur le but et la nature de la géographie. Origine de la statistique.

Dans le commencement du dix-huitième siècle, on persista encore à considérer la géographie comme une simple science auxiliaire, subordonnée à l'histoire. Cependant la question de l'aplatissement du globe, objet de discussion entre Newton, Huyghens et Cassini, valut à la géographie mathématique la protection des sociétés savantes, l'appui des gouvernemens et une place parmi les sciences exactes. *Delisle* en France, et *Haase* en Allemagne, portèrent les premiers le flambeau d'une critique sévère sur la construction des cartes ; mais à quoi servent les principes lorsque les bons matériaux manquent pour l'exécution ? *Buache* chercha en vain, par des systèmes ingénieux, à remplir les lacunes de la science. Enfin, vers le milieu du siècle on vit paraître les deux créateurs de la bonne géographie, d'*Anville* et *Busching*. Géographie mathématique. Systèmes.

Le premier, muni d'excellens matériaux, de relations authentiques et de plans levés sur les lieux, réforma toute la géographie mathématique, éclaircit pour la première fois l'intérieur de l'Asie, et débarrassa la carte d'Afrique des royaumes imaginaires qui la surchargeaient. C'est beaucoup que de chasser l'erreur et d'ébranler l'aveugle croyance ; mais d'Anville consacra encore une vie longue et tranquille à remplacer les faux systèmes par des notions plus sûres. C'est ainsi qu'après avoir resserré la géographie ancienne dans Travaux de d'Anville.

des bornes plus étroites, il remplit les pays compris dans cet espace, de détails infiniment plus sûrs et plus précis que n'en avait présenté aucun de ses prédécesseurs. Ses infatigables recherches s'étendirent aussi sur le moyen âge, sujet épineux et que les historiens allemands n'ont pas encore entièrement débrouillé. Tels furent les vastes travaux du Ptolémée français : heureux si à la critique la plus saine et à une vaste érudition, il eût joint ces talens littéraires qui seuls font aimer la science !

Travaux de Busching.

Busching ayant embrassé toutes les études historiques, se livra de préférence à cette partie de la géographie qui fait connaître l'état actuel des nations et des empires ; il y mêla, selon l'habitude de ses compatriotes, une topographie ennuyeuse. Il avait sur d'Anville l'avantage de savoir sa langue ; aussi sa grande géographie de l'Europe, faite avec méthode, offre un style correct et clair, mais diffus et pesant. Le mérite de ce livre est dans l'exactitude des détails ; mérite malheureusement sujet à vieillir. La conscience la plus scrupuleuse présidait aux travaux du savant Berlinois. Protégé par tous les gouvernemens du Nord, il tira de la poussière des archives un grand nombre de mémoires précieux ; toutes les Russies et la Chine elle-même devinrent tributaires de son *Magasin historico-géographique* ; mais il se bornait à enregistrer des faits ; et, soit modestie, soit défaut de génie, il n'a jamais tracé des tableaux propres à émouvoir l'âme et à réveiller la pensée.

Progrès actuels de la géographie.

L'impulsion que d'Anville et Busching ont donnée aux esprits dure encore. Il est difficile de peindre un mouvement par lequel le peintre même se trouve entraîné ; il est dangereux de vouloir apprécier ses contemporains. Cependant, qui nous empêchera de proclamer quelques vérités généralement senties ? L'étude de la géographie ancienne a été enrichie de plusieurs principes, déjà féconds en résultats intéressans, et que leur créateur, M. *Gosselin*, est encore occupé à étendre. Deux Anglais ont éclairci quelques parties de la géographie ancienne. M. *Rennel*, sans savoir le grec, a souvent deviné Hérodote ; et M. *Vincent*,

sans être profond géographe, a expliqué des voyages importans pour l'histoire ancienne. Un Allemand, M. *Voss*, a jeté le coup d'œil du génie sur les systèmes géographiques des poëtes grecs : son érudit compatriote, M. *Mannert*, a revu de nouveau les immenses détails de cette branche de la science. L'art de décrire le monde actuel a été perfectionné pa ies Allemands *Gaspari* et *Zimmermann*, rédacteurs él gans de tout ce qu'accumule l'érudition d'un *Bruns*, d *Ebeling*, et de vingt autres dont les noms seront souven dés avec reconnaissance dans la suite de cet ouvrage. Anglais, qui n'ont point encore su écrire un traité de g ographie, recueillent d'excellens matériaux, surtout pour la description de ces contrées maritimes et lointaines, où règne leur pavillon, et où leur commerce étend sa puissante influence. Les collections de *Dalrymple*, les Mémoires de l'académie de Calcutta, les cartes d'*Arrowsmith*, sont d'utiles répertoires des découvertes les plus récentes. La critique éclairée d'un *Zach*, et les profonds calculs d'un *Oltmanns*, dédommagent pourtant l'Allemagne de ne point avoir un accès aussi direct aux sources nouvelles. La science d'un *Fleurieu* apprend même aux navigateurs anglais la juste valeur de leurs travaux. L'élégance et l'exactitude qu'on vantait dans les cartes de Cassini, ont été atteintes par les Russes, les Danois et les Espagnols ; mais, par un nouvel essor es ingénieurs géographes français surpassent tous les jour Cassini, et laissent peu d'espoir à ceux qui, à leur tour, voudraient tenter de les surpasser. Toutefois les parties historiques de la géographie, parties qui présentent une si belle carrière à l'érudition, à l'éloquence et à la pensée, restent encore, en France, étrangères à l'enseignement public, bannies des académies, et déshéritées des encouragemens dont jouissent les autres sciences, et même les arts les plus frivoles. Obstacles.

C'est dans ces circonstances que nous entreprenons de faire aimer la géographie et d'en répandre le goût, malgré le double monopole des belles-lettres et des sciences mathématiques ; monopole qui aujourd'hui, en France, étouffe

toutes les études historiques. Le public, notre seul protecteur, appréciera peut-être nos efforts : mais combien nous aimerions mieux, loin du tumulte des factions qui divisent la république des lettres, poursuivre, à travers mille périls, la route glorieuse qu'ont tracée les Colomb et les Humboldt ! Que nous vous portons envie, vous qui, le compas ou le télescope, ou même les armes à la main, irez achever la découverte de notre monde ! C'est pour vous que, parmi ses Alpes mystérieuses, l'Asie centrale garde ces antiques trésors de connaissances, nécessaires pour compléter l'histoire de notre espèce. Elle s'ouvrira pour vous, cette redoutable enceinte de la Nouvelle-Hollande, où tant de fleuves ignorés, tant de monts inconnus attendent encore des noms et des maîtres. Pour votre courage, pour votre génie, l'équateur est sans feux, et le pôle est sans glaces. Vous saurez si l'Amérique voit son immense longueur se terminer aux bords d'une mer polaire, ou s'accroître stérilement de solitudes glacées. Vous déploierez vos pavillons sur ce fleuve qui arrose les secrets vallons de la Nigritie ; et le Nil étonné verra ses sources, enfin connues, s'ombrager de vos étendards. Pour nous, puisque le destin inique nous empêche de partager ces travaux, cherchons-en la consolation dans la tâche pénible de décrire les parties déjà connues de notre globe.

Découvertes à faire.

FIN DE L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE ET DU TOME PREMIER.

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans ce Premier Volume.

LIVRE PREMIER. — *Sur l'étude de la Géographie en général; et sur le but, le plan et les divisions de cet Ouvrage en particulier* 1

Dignité et utilité de la Géographie. . . . . *ibid.*
But de cet Ouvrage 2
Plan de l'Ouvrage 3
Divers genres de Géographie spéciale 6
Division de la Géographie par époques 7
Limites de la Géographie 8
Sources de la Géographie 9
Remarque sur les citations 10

LIVRE DEUXIÈME. — *Histoire de la Géographie. Commencemens de cette science. Connaissances de Moïse et d'Homère. Voyages des Argonautes.* 11

Géographie primitive . . . . . *ibid.*
Berceau de la Géographie. 12
Ressemblance des systèmes primitifs. 13
Difficulté des voyages 14
Jalousie commerciale des Phéniciens. 15
Géographie des Hébreux . . . . . *ibid.*
Anciens peuples d'Asie occidentale. 16
Concordance des traditions grecques et hébraïques. *ibid.*
Descendans de Japhet. Iavan. Madai. Gomer, etc. 17
Sur Tharsis. . . . . *ibid.*
Sur Ophir. Descendans de Sem. 18
Elam. Assur. Aram, etc. 19
Empires de l'Asie occidentale. Babel. Ninive . . *ibid.*
Hébreux, Arabes et autres peuples. 20
Etat de l'Arabie 21
Descendans de Ham ou Cham. . . . . *ibid.*
Cananéens, Phéniciens. 22
Commerce de Tyr. 23
Limites de la Géographie des Hébreux . . . . . *ibid.*
Obscurité de la Géographie des Phéniciens . . . *ibid.*

Origine de la Géographie primitive des Grecs. . *ibid.*
Géographie d'Homère. . . . . *ibid.*
Idées cosmographiques d'Homère 25
Le Fleuve Océan . . . . . *ibid.*
La voûte céleste. Les colonnes du ciel 26
Géographie véritable d'Homère . . . . . *ibid.*
Europe et Asie, seules parties du monde admises. 27
Le Phasis, limite de l'Europe. Afrique. . . . . *ibid.*
Point central du monde. 28
Provinces de la Grèce. Epire. . . . . *ibid.*
Attique. Iles de l'Archipel. 29
Reste de l'Europe. Thrace. . . . . *ibid.*
Italie. Détroit de Scylla et de Charybde. Sicile. . 30
Sicaniens et Sicules. Commerce d'esclaves. . . . *ibid.*
Pays fabuleux de l'Occident.. 31
Etendue de la Méditerranée. . . . . *ibid.*
Les Cimmériens. L'Elysée. 32
Application de ces fables. . . . . *ibid.*
Macrobiens. Iles Fortunées 33
Atlantide. Hyperboréens. . . . . *ibid.*
Monts Riphéens. Les Arimaspes. Les Gryphons. 34
Déplacement des Cimmériens 35
Déplacement des Hyperboréens. . . . . *ibid.*
Manière de vivre des Hyperboréens 36
Naissance de l'ambre jaune. . . . . *ibid.*
L'Eridan vrai et fabuleux 37
Asie d'Homère. Royaume de Troie 38
Peuples sur le Pont-Euxin. . . . . *ibid.*
Amazones. Colchide. Phasis. Océan oriental. . . 39
Côtes de l'Asie-Mineure. Asie proprement dite. 40
Asiones. Arimes ou Aram . . . . . *ibid.*
Phéniciens. Egypte. Le Nil. Pharus. Libye . . . 41
Voyages de Ménélas. 42
Géographie fabuleuse de l'Asie. . . . . *ibid.*
Ethiopiens orientaux et occidentaux . . . . . *ibid.*
Intérieur de l'Asie. Voyage des Argonautes . . . 43
Première tradition. Deuxième tradition 44
Tradition d'après le faux Orphée . . . . . *ibid.*
Système d'Apollonius. . . . . *ibid.*
Résumé. 45

LIVRE TROISIÈME. — *Suite de l'Histoire de la Géographie. Voyages et connaissances d'Hérodote. Analyse des principaux points de la Géographie de son siècle.* A. M. 3501. — 3570. 46

Colonies des Grecs. Premières cartes connues . . . *ibid.*
Imperfections de ces cartes. 47

Systèmes des philosophes 47
Hérodote, ses voyages. . . . . *ibid.*
Renseignemens qu'il obtint. 48
Comment il fut reçu à Tyr. 49
Idées générales d'Hérodote . . . . . *ibid.*
Europe d'Hérodote. Celtes Lyguriens 50
L'est de l'Europe. Cours de l'Ister. 51
Mont Pirène. 52
Hyperboréens sur l'Ister, c'est-à-dire la Save . . *ibid.*
Les Scythes. L'Araxe d'Hérodote. 53
Caractère des Scythes. 54
Voisins des Scythes; les Gètes, etc. . . . . *ibid.*
Les Argippæi. Issedones . . . . . *ibid.*
Tyrcæ ou Gyrcæ. . . . . *ibid.*
Mer Caspienne. Mesure de cette mer. 55
Erreurs des Géographes postérieurs. 56
Asie d'Hérodote. 57
Navigation de Scylax. 58
Détails historiques. 59
Bactriens. Massagètes. . . . . *ibid.*
Sur les fourmis qui ramassent de l'or. . . . . *ibid.*
Les griffons. Afrique d'Hérodote. Egypte. . . . 60
Cyrénaïque. Syrtes. Lotophages. 61
Carthage. Route dans le désert. Garamantes. . . 62
Mont Atlas. Voyage des Nasamons. 63
Cours du Nil au-dessus de l'Egypte. 64
Méroé. Les Automoles. 65
Position de Méroé. 66
Terre des Exilés. Ethiopiens Macrobiens. 67
Voyages des Phéniciens autour de l'Afrique. . . . 68
Raisons pour ce voyage. . . . . *ibid.*
Raisons contre. 69

LIVRE QUATRIÈME. — *Suite de l'Histoire de la Géographie. Périples d'Hannon et de Scylax. Eudoxe. Aristote et quelques autres.* A. M. 3570 —3650, ou jusqu'à l'expédition d'Alexandre. 70

Voyage de Sataspes. . . . . *ibid.*
Périple d'Hannon. Premier voyage. 71
Deuxième voyage. 72
Epoque d'Hannon. 73
Explication du voyage d'Hannon. 74
Remarques sur ces explications. 75
Voyage d'Himilcon. 76
Iles Fortunées. Atlantide. . . . . *ibid.*

Hypothèse sur l'Atlantide. Voyages de Scylax. . . 78
Eudoxus. 79
Hippocrate de Cos. Expédition de Xénophon. . 80
Aristote et ses disciples. 81
Sur l'île Phébol. Disciples d'Aristote. 83

LIVRE CINQUIÈME. — *Suite de l'Histoire de la Géographie. Expédition d'Alexandre. Voyage de Pythéas. Systèmes d'Eratosthènes et d'Hipparque. Recherches de Polybe et de Posidonius. Voyage d'Eudoxus. Géographie de Strabon.* A. M. 3660 — 3983, ou jusqu'à la naissance de J. C. 85

Fruits de l'expédition d'Alexandre . . . . . *ibid.*
On pénètre jusqu'au Gange 86
Commerce maritime avec l'Inde. . . . . *ibid.*
Strabon. Diverses mesures de la terre. 89
Stades différens selon Gosselin. 90
Stades selon d'Anville. 91
Idées de Gatterer. . . . . *ibid.*
Les stades sont des mesures locales 92
Confusion des stades. . . . . *ibid.*
Système primitif copié par les Grecs. 93
Fausse évaluation des stades. 94
Construction des mappemondes grecques. . . . 95
Longitude, latitude, diaphragme. 96
Géographie historique de Strabon. 97

LIVRE SIXIÈME. — *Suite de l'Histoire de la Géographie. Analyse de la Géographie de Strabon. Europe. Discussion du voyage de Pythéas.* 98

Ibérie. Bétique. Lusitains. Celtibères. . . . . *ibid.*
Les Cassitérides. Celtique ou Gaule. 99
Massilia. Narbo. Britannia. Ierne. 100
Voyages de Pythéas. Promontoire Calbium. . . 101
Ile Uxisama ou d'Ouessant. Albion. 102
La vraie Thule ou Thyle. 103
Description de Thule. . . . . *ibid.*
Fausses opinions sur Thule. C'est l'Islande . . 104
Opinion de Schœnning. C'est une terre polaire. *ibid.*
Thule de Ptolemée. Thule de Procope. 105
Basilia ou Baltia. . . . . *ibid.*
Les Goths ou Goutones. 106

Mentonomon, île d'Abalus. 106
Autres découvertes des Grecs dans le Nord. . . 107
Les Alpes. . . . . *ibid.*
Italie. Rome. 108
Vésuve. Sicile. Germanie. 109
Helvétiens. Vindelici. 110
Langobardi. Peuples Slavons. . . . . *ibid.*
Gètes. Daces. 111
Migration des Sarmates. . . . . *ibid.*
Olbia. Tanaïs . . . . . *ibid.*
Chersonèse taurique. 112
Illyrie. Pannoniens. Péoniens. . . . . *ibid.*
Boii. Noricum. Pannonia. Mysie, Dardanie. . 113
Thrace. Macédoine. Grèce. Péloponèse. . . . 114
Laconie. Corinthe. Athènes. Delphi. Epire. . 115
Iles de la Grèce. 116
Crète. Délos. Naxos. Eubée. . . . . *ibid.*
Erreur des anciens sur la Grèce 117

LIVRE SEPTIÈME. — *Suite de l'Histoire de la Géographie. Analyse de la Géographie de Strabon; Asie en-deçà du mont Taurus.* . . . 118

Asie de Strabon. . . . . *ibid.*
Mont Taurus. Divisions de l'Asie. . . . . *ibid.*
Scythes. Sarmates. Aorsi. 119
Peuples caucasiens. Achéens. Kerkètes. Ibères. 120
Albanie. Legæ. Colchide. Amazones 121
Hyrcanie. Bactriane. 122
Chorasmii. Tochari. Sères. 123
Portes Caspiennes. Médie. . . . . *ibid.*
Atropatène. Kyrti ou Kurdes. Cadusii ou Gelæ. 124
Arménie. Cappadocie. 125
Petite Arménie. Cataonie. Pontus. 126
Chalybes. Chaldæi. Amasée. 127
Paphlagonie. Bithynie. Chalcedon. Nicée. . . 128
Mysie. . . . . *ibid.*
Galatie. Phrygie. Katakekauméné. 129
Lycaonie. Lacs salés. Lydiens, Lydie. Carie. . 130
Eolide. Ionie. Smyrne. Milet. Doride. 131
Chios. Rhodes. Lycie. Pamphylie. Pisidie. . 132
Cilicie Tarsus. Cyprus. 133

LIVRE HUITIÈME. — *Suite de l'Histoire de la Géographie. Analyse de Strabon. Asie au-delà du mont Taurus. Voyages de Mégasthènes et de Néarque.* 135

Asie au-delà du Mont Taurus. . . . . *ibid.*
Position de l'Inde. . . . . *ibid.*
Inde d'Hérodote et de Ctésias. Padéens. . . . 136
Fables sur l'Inde. 137
Fleuves de l'Inde. Indus. Hyphasis. . . . . *ibid.*
Gange. Peuples et contrées. Indoscythes. . . . 138
Cathari. Prasiens. Gangarides. Palibothra. . . 139
Regio Pandionis. Taprobane. 140
Castes indiennes. Mœurs des Indiens. 141
Productions de l'Inde. Voyage de Néarque. . . 142
Arabites. Orites. Ichtyophages. 143
Ariane. Aria. Carmanie. . . . . *ibid.*
Harmuza. Perside. Persépolis. 144
Susiane. Suse. Elymæi. 145
Assyrie. Babylonie. Mésopotamie. 146
Babylone. Séleucie. Chaldée. 147
Ninive des Romains. Haute-Syrie. Antiochie. 148
Palmyre. Hiérapolis. Le Liban. 149
Cœle-Syrie. Héliopolis. . . . . *ibid.*
Phénicie. Ituræi. Judée. Lac Asphaltite. . . . 150
Arabie. . . . . *ibid.*
Commerce des Arabes. 151
Mines d'Arabie. . . . . *ibid.*
Pierres gemmes d'Arabie. 152
Région des aromates. . . . . *ibid.*
Peuples de l'Arabie. Gerrha. . . . . *ibid.*
Chatramotitæ. Catabanes. Sabéens. Minæi. . 153
Nabathéens. Expédition d'Elius Gallus. . . . 154

LIVRE NEUVIÈME. — *Suite de l'Histoire de la Géographie. Analyse de Strabon; Afrique. Voyage d'Eudoxus* 155

Afrique d'Hérodote. . . . . *ibid.*
Le Nil, selon Eratosthènes. . . . . *ibid.*
Monument d'Adulis. . . . . *ibid.*
Expédition de Ptolémée-Evergète. 156
Peuples de l'Ethiopie. . . . . *ibid.*
Afrique de Strabon. 157
Côtes occidentales. . . . . *ibid.*

Côtes orientales. 158
Terme de l'Afrique. . . . . *ibid.*
Tour de l'Afrique. 159
Voyage d'Eudoxus de Cyzique. . . . . *ibid.*
Eudoxus voyage dans l'Inde. 160
Il tente le tour de l'Afrique. 161
Défense d'Eudoxus contre M. Gosselin. . . . 162
Conclusion. 163
Erreur de Strabon sur l'Egypte. . . . . *ibid.*
Bouches du Nil. 164
Tanis et Saïn. 165
Lac Mœris. Labyrinthe. Pyramides. 166
Villes de l'Egypte. . . . . *ibid.*
Canal du Nil. Alexandrie. 167
Memphis. Oases. Thébaïde. 168
Thèbes. Diospolis, No-Ammon. 169
Syène. Méroé. . . . . *ibid.*
Nubæ. Empire de Méroé. Sources du Nil. . . 170
Voyages d'Artémidore et d'Agatharchide. . . 171
Troglodytique. 172
Troglodytes. Sabæ. . . . . *ibid.*
Adulites. Côte d'Azanie. Corne-du-Midi. . . 173
Erreur sur l'île de Cerne. . . . . *ibid.*
Afrique occidentale. Mauritanie. Numides. . . 174
Africa. Carthage. 175
Empire des Carthaginois. . . . . *ibid.*
Cyrénaïque. 176
Panchæa. 177
Résumé sur Strabon. 179

LIVRE DIXIÈME. — *Suite de l'Histoire de la Géographie. Découvertes des Romains et de leurs sujets. Analyse de la Géographie de Pline; Afrique.* A. après J. C. 1—80 180

Auteurs géographiques. . . . . *ibid.*
Denys le Périégète. . . . . *ibid.*
Pomponius Mela. 181
Périple de la mer Erythréenne. 182
Isidore de Charax. . . . . *ibid.*
Tacite. Pline. Agrippa. Juba. . . . . *ibid.*
Erreurs de Pline. 183
Idées générales. . . . . *ibid.*
Afrique de Pline. 184
Cours du Nil et du Niger. . . . . *ibid.*
Le Nigris. 185

Discussion de ce passage. 186
Opinions de Mela. . . . . *ibid.*
Voyage de Polybe. 187
Les Daratites. Pharusiens. . . . . *ibid.*
Iles Fortunées des Poëtes grecs. 188
— d'Homère. . . . . *ibid.*
— d'Hésiode. Gorgones. Hercule Tyrien. . . 189
Passage de Pindare. 190
Iles Fortunées des Egyptiens. . . . . *ibid.*
Hespérides de la Cyrénaïque. . . . . *ibid.*
Hespérides des Poëtes postérieurs. 191
Iles des Gorgones, des Furies, etc. . . . . *ibid.*
Iles Fortunées des géographes 192
Rapport de Juba. . . . . *ibid.*
Opinions de d'Anville et de Gosselin. 193
Iles Fortunées de Ptolémée. . . . . *ibid.*
Explication des îles Fortunées. 194
Célébrité des îles Fortunées. Passage d'Horace. 195
Expédition de Suétonius Paulinus. 196
Expédition de Cornélius Balbus. . . . . *ibid.*
Tribus de la région Syrtique. 197
Phazanie. Garamantes. . . . . *ibid.*
Explication des passages précédens. 198
Phazania. Garamantes. . . . . *ibid.*
Ethiopie occidentale et orientale. 200
Acceptions diverses de ce nom. . . . . *ibid.*
Etendue de l'Ethiopie. 201
Niger. Nigritie. Pygmées 202
Ethiopie orientale. Noms des tribus. 203
Exilés Egyptiens. Sebridæ. Semberrites. . . . 204
Golfe Avalites 205
Azania. 206

LIVRE ONZIÈME. — *Suite de l'Histoire de la Géographie. Découvertes en Asie, d'après Pline et le Périple de la mer Erythréenne.* A. après J.-C. 1—80. 207

Navigation des Arabes vers l'Inde. . . . . *ibid.*
Antiquité de cette navigation. . . . . *ibid.*
Pirates. Découverte des moussons. 208
Routes de l'Inde. 209
1°. Par l'Egypte. . . . . *ibid.*
2°. Par le golfe Persique. . . . . *ibid.*
3°. Par l'Oxus et le Pont-Euxin. 210
Explication de ces passages. 211

Arabie heureuse. Ville d'Aden. 212
Regio thurifera et myrrhifera. 213
Ile de Dioscorides. Promontoire Syagros . . . *ibid.*
Discussions. . . . . *ibid.*
Erreur de d'Anville. Côtes du sud-est. 214
Côtes d'est. Promontoire Maceta. Ile de Tylos. 215
Arabie déserte. Saraceni. 216
Mœurs des Saraceni. 217
Dachanabades. Décan. . . . . *ibid.*
Larice. Ariaca. Tagara. 218
Côte des Pirates. 219
Limyrica. 220
Aii. Malé. Coliaci. 221
Noms de l'île de Ceylan. . . . . *ibid.*
Côte orientale du Décan. Les Soræ. 222
Peuples nommés par Pline. . . . . *ibid.*
Les Asangæ, Megallæ, etc. 223
Les Korankali. Les Brackmanæ. . . . . *ibid.*
La Sérique. 224

LIVRE DOUZIÈME. — *Suite de l'Histoire de la Géographie. Analyse des connaissances de Pline et de Tacite sur le Nord de l'Europe.* . . . 225

Peuples fabuleux. Monts Riphéens. . . . . *ibid.*
Hyperboréens. . . . . *ibid.*
Mare Cronium. 226
Colonnes d'Hercule dans le Nord. 227
Découvertes attribuées à Ulysse. . . . . *ibid.*
Vraie géographie du nord de l'Europe. 228
Scythie d'Europe. 229
Disparition des Scythes. 230
Abus du nom des Scythes. . . . . *ibid.*
Confusion chez Pline et Mela. 231
Peuples slavons en Sarmatie et Germanie . . . *ibid.*
Vénèdes. Lygii. Guttalus. Le Prégel. 232
Fenni ou Finnois. Zoumi de Strabon. 233
Epigia de Pline. . . . . *ibid.*
Æstyi. Freya. Suèves de César 234
Suèves de Tacite. Suèves de la Souabe. . . . 235
Vandali. Gothones. Burgundi. Longobardes. 236
Saxones. Cimbres et Teutons. 237
Les Teutons sont les Germains. . . . . *ibid.*
Les Cimbres ne sont point les Celtes-Cumraigh. 238
Les Cimbres sont-ils originaires du Jutland? . 239
Les Cimbres sont-ils les Cimmériens? . . . . *ibid.*

Cimmériens d'Homère 240
Détails sur le nord scandinavien. 241
Péninsule cimbrique. . . . . *ibid.*
Iles Alokiæ. Golfe Codanus. Mont Sevo. . . 242
Scandinavia. Nérigon. Dumnos. Scandia. . . 243
Sviones. Gutæ ou Goths. 244
Daukiones ou Danois. . . . . *ibid.*
Germanie occidentale. Chauci. 245
Les Chauci sont-ils les Saxons? 246
Frisii. Bouches du Rhin. Bataves . . . . *ibid.*
Les Istævones nommés depuis les Francs. . . 247
Sicambri. . . . . *ibid.*
Chérusques. Marsi. Bructères. 248
Forêt de Teutoburg. . . . . *ibid.*
Catti ou Chatti. 249
Marvinges ou Mérovingiens. . . . . *ibid.*
Germanie romaine. Agri Decumates. . . . . *ibid.*
Murailles des Romains. Alemanni. 250
Sud-est de la Germanie. Hermunduri. 251
Teuriochæmi. Narisci. Marcomanni. . . . . *ibid.*
Baimi. Boiohemum. Forêt Hercynienne. . . . 252
Nature du sol. Productions. . . . . *ibid.*
Mœurs des Germains. 253
Constitution physique. . . . . *ibid.*
Vêtemens. Habitations. Nourriture. 254
Etat civil. . . . . *ibid.*
Religion. Pontifes et rois. 255

LIVRE TREIZIÈME. — *Suite de l'Histoire de la Géographie. Connaissances des Romains sur les Iles Britanniques et l'Espagne. Tableau de l'état de la Gaule.* 257

Connaissances des Grecs. . . . . *ibid.*
Expéditions de César et de Claude. . . . . *ibid.*
Agricola. 258
Murailles d'Adrien et de Sévère. . . . . *ibid.*
Calédoniens. Brigantes. Ile de Mona. 259
Silures. Iceni. Londinium. Londres. 260
Belges britanniques. . . . . *ibid.*
Métaux de la Grande-Bretagne. 261
Autres productions. Hibernia ou Ierne. . . . *ibid.*
Menapii. Mœurs des Bretons. 262
Gaule ou Celtique. Peuples belgiques. . . . 263
Aquitains. Liguriens. 264
Première Aquitaine. Bituriges. Arverni. . . . 265

Limovici. 265
Rhuteni. Cadurci. 266
Seconde Aquitaine. . . . . *ibid.*
Burdigala. Petrocorii. . . . . *ibid.*
Troisième Aquitaine. Novem-Populonia. . . . *ibid.*
Peuples aquitains. Ausci. Tarbelli. 267
Gallia Lugdunensis. Lugdunum. . . . . *ibid.*
Première Lyonnaise. 268
Boii. Eduens. . . . . *ibid.*
Quatrième Lyonnaise. 269
Lutetia. Senones. . . . . *ibid.*
Seconde Lyonnaise . . . . . *ibid.*
Critique de Ptolémée par d'Anville. 270
Troisième Lyonnaise. . . . . *ibid.*
Turones. Cenomani. Rhedones. Nannètes. . . *ibid.*
Vénètes. 271
Ile de Sena. Armorique. . . . . *ibid.*
Gallia belgica. Deuxième Belgique. 272
Bellovaci. Morini. Nervii. . . . . *ibid.*
Littus Saxonicum. . . . . *ibid.*
Remi. Première Belgique. 273
Germanie transrhénane. . . . . *ibid.*
Colonia Agrippina. 274
La grande Séquanaise. . . . . *ibid.*
Helvetii. . . . . *ibid.*
Cantons de l'Helvétie. Sequani. 275
Gaule narbonnaise. . . . . *ibid.*
Narbonensis prima. 276
Narbo. Septimania. Tolosa. . . . . *ibid.*
La Viennoise. . . . . *ibid.*
Gratianopolis. 277
Arelate. Champ des pierres. Massilia. . . . . *ibid.*
Seconde Narbonnaise. Salyes. . . . . *ibid.*
Climat de la Gaule. 278
Vins de la Gaule. Forêts. Métaux. . . . . *ibid.*
Mœurs des Gaulois. 279
Religion druidique. . . . . *ibid.*
Vêtement. Langage. 280
Usages. . . . . *ibid.*
Caractère des Gaulois. 281
Hispania. Tarraconaise. . . . . *ibid.*
Celtibérie. 282
Galléciens. Cantabres. Lusitanie. . . . . *ibid.*
Bétique. Gades. 283

LIVRE QUATORZIÈME. — *Suite de l'Histoire de la Géographie. Commencement de la Géographie mathématique. Marin de Tyr. Ptolémée. Analyse de sa Géographie. Recherches sur la position de Thinæ et de la Sérique* . . . 284

Itinéraires romains. . . . . *ibid.*
Itinéraire d'Antonin. 285
Itinéraire Hiérosolymitain. . . . . *ibid.*
Tabula Peutingeriana. 286
Age de cette carte. . . . . *ibid.*
Marin de Tyr. 287
Ptolémée . . . . . *ibid.*
Manuscrits de Ptolémée. Editions 288
Erreurs fondamentales de Ptolémée 289
Source de ces erreurs . . . . . *ibid.*
Opinion de Gosselin . . . . . *ibid.*
Moyen de corriger Ptolémée. 290
Opinion de Mannert . . . . . *ibid.*
Indices sur la méthode de Ptolémée 291
Conclusion . . . . . *ibid.*
Erreurs de Ptolémée sur les latitudes 292
Géographie historique de Ptolémée 293
Nord-est de l'Europe. Le fleuve Rha. . . . . *ibid.*
Sarmatie. . . . . *ibid.*
Chuni. Iazyges. Diverses tribus sarmatiques . 294
Venedæ. . . . . *ibid.*
Tribus slavonnes. Dacie 295
Limite des navigations. . . . . *ibid.*
Chesinus, fleuve 296
Le Nord de l'Europe. Scandia. . . . . *ibid.*
Thule. Hibernie. Calédonie 297
Ouest de l'Europe 298
Méditerranée . . . . . *ibid.*
Côte d'Afrique. Alexandrie . . . . . *ibid.*
Etendue de l'Afrique 299
Expéditions de Septimius et Maternus. . . . . *ibid.*
Agyzimba. 300
Erreur de Marin de Tyr. . . . . *ibid.*
Côtes orientales. . . . . *ibid.*
Limites des navigations. Côtes occidentales. . 301
Opinion de Gosselin . . . . . *ibid.*
Intérieur de l'Afrique 302
Le Niger. Le Gyr. . . . . *ibid.*
Asie de Ptolémée 303

Configuration de l'Inde 303
Découvertes au-delà du Gange 304
Opinions avant Ptolémée . . . . . *ibid.*
Détails. Golfe Sabaracus. 305
Chersonèse d'Or. . . . . *ibid.*
Doanas, fleuve. Ile Chrysé. Golfe Perimulus. 306
Opinion de d'Anville 307
Route au pays des Sines. Erreurs à cet égard. . *ibid.*
Fleuve Senus. Tinæ. 308
Sina metropolis. Tzinista. 309
Observation astronomique. 310
Magnus Sinus . . . . . *ibid.*
Opinions sur le pays des Sines . . . . . *ibid.*
Hypothèse de Mannert 311
Iles Jaba-Diu et Maniola . . . . . *ibid.*
Intérieur de l'Asie 312
Mer Caspienne . . . . . *ibid.*
Scythie. Peuples scythiques . . . . . *ibid.*
Siége des Issedones 313
Recherches sur la Sérique . . . . . *ibid.*
Indices donnés par Pline et Mela. . . . . *ibid.*
Tochari. Thyri. Caspiri. 314
Rapport des noms sériqués avec le sanscrit. . . *ibid.*
D'autres témoignages 315
Sérique de Ptolémée. Mont Ottorocorras . . . *ibid.*
Sérique d'Ammien Marcellin. . . . . *ibid.*
Détails sur la Sérique 316
Sera la métropole. Le fleuve Bautes . . . . . *ibid.*
Commerce de la Sérique 317
Soie et étoffe de soie. Malabathrum . . . . . *ibid.*
Routes des caravanes 318
Limites des connaissances des anciens . . . . . *ibid.*

LIVRE QUINZIÈME. — *Suite de l'Histoire de la Géographie. Tableau des migrations des Peuples depuis l'an* 500 *jusqu'à l'an* 900. 319

Exposé général. . . . . *ibid.*
Causes générales. 320
Les Huns. Leur portrait. . . . . *ibid.*
Grande Hunnie . . . . . *ibid.*
Empire d'Attila. Uturguri. Petite Hunnie . . . 321
Goths. . . . . *ibid.*
Leur origine. 322
Gothie scandinave. . . . . *ibid.*
Mœurs des Goths. Leurs migrations. 323

Confusion des Goths et des Scythes. 324
Empire d'Hermanaric 325
Dispersion des Goths. Ostrogoths . . . . . *ibid.*
Etat civil des Ostrogoths. 326
Gothi Tetraxitæ. . . . . *ibid.*
Gruthungi. 327
Visigoths. Alains . . . . . *ibid.*
Vandales. Suèves 328
Empire des Vandales 329
Burgundi 330
Royaume de Bourgogne. . . . . *ibid.*
Usages des Bourguignons. 331
Hérules. Turcilingi. Scyri. . . . . *ibid.*
Origine des Hérules. 332
Opinions diverses sur les Hérules 333
Portrait des Hérules. . . . . *ibid.*
Rugiens. Rugiland 334
Gépides. . . . . *ibid.*
Gepidia. 335
Lombards. . . . . *ibid.*
Le Feld. 336
Royaume de Lombardie. . . . . *ibid.*
Nom des Longobardi . . . . . *ibid.*
Leurs usages. 337
Francs. Mérovingiens. France teutonique. . . *ibid.*
France gauloise. Empire de Clovis 338
Les Gascons 339
Mœurs des Mérovingiens . . . . . *ibid.*
Leurs partages 340
Neustrie, Austrasie. Charlemagne. . . . . *ibid.*
Saxons, Anglo-Saxons . . . . . *ibid.*
Ostphalie, Westphalie 341
Engrie. Nord-Albingie . . . . . *ibid.*
Heptarchie des Anglo-Saxons. 342
Thuringiens. Bavarois. . . . . *ibid.*
Alemanni. Iuthungi. 343
Frisons. Slavons 344
Division des Slavons. 345
Disparition des Antes 346
Emigration des Slavons en Illyrie . . . . . *ibid.*
Chrobates. Carinthie, Carniole, etc. . . . . *ibid.*
Servie. 347
Tcheches ou Bohêmes. Liaiches (*Lygii.*) . . . *ibid.*
Grande Chrobatie. Wendes Bisulciens 348
Royaume de Moravie. Grande Serblie. . . . . *ibid.*
Leuticii. Wilzes. Poméranie. Obotrites. . . . 349

Estiens, etc. 349
Wariégues. Russes 350
Nations finnoises et turques . . . . . *ibid.*
Bulgares. Grande Bulgarie. 351
Valaques. Awares. Hunnivar . . . . . *ibid.*
Empire des Huns-Awares. 352
Chazares. Ougres ou Hongrois . . . . . *ibid.*
Grande Hongrie 353
Lebedias. . . . . *ibid.*

LIVRE SEIZIÈME. — *Suite de l'Histoire de la Géographie. Décadence de cette Science en Europe. Voyages, Découvertes et Ouvrages géographiques des Arabes. A.* 700—1400. . . 354

Géographes postérieurs à Ptolémée . . . . . *ibid.*
Agathémère et Marcien. Aviénus . . . . . *ibid.*
Orose. Vibius. Etienne de Byzance 355
Cosmas Indopleustes . . . . . *ibid.*
Son système du Monde. . . . . *ibid.*
Moses de Chorène. 356
Le géographe de Ravenne. . . . . *ibid.*
Pélerins. 357
Cartes de cette époque. . . . . *ibid.*
Tables d'argent de Charlemagne . . . . . *ibid.*
Idée d'une carte de ce tems 358
Les Arabes ressuscitent la géographie. 359
Auteurs arabes 360
Massudi. 361
Ibn Haukal . . . . . *ibid.*
L'Edrisi. 362
Ibn al Ouardi. . . . . *ibid.*
Le géographe persan. 363
Abulfeda . . . . . *ibid.*
El Bakoui. 364
Léon l'Africain. . . . . *ibid.*
Ignorance des Arabes à l'égard de l'Europe. . . 365
Afrique. Iles Chaledat. . . . . *ibid.*
Iles fabuleuses. 366
Voyage des Almagrurim. . . . . *ibid.*
Côtes occidentales. Pays sur le Niger 367
Afrique Orientale . . . . . *ibid.*
Terre australe. Madagascar. 368
Asie selon les Arabes 369
Limites de la géographie arabe. . . . . *ibid.*
Muraille du Caucase. . . . . *ibid.*
Les deux portes de fer. 370

Russie. 370
Bulgarie 371
Mer Caspienne. Kaptchack . . . . . *ibid.*
Mavarelnahr. Turkestan. Kirguises . . . . . *ibid.*
Détails sur quelques pays . . . . . *ibid.*
Khowarezm. Badac-Schan 372
Thibet. . . . . *ibid.*
Zagathai. Tartarie. 373
Gog et Magog. 374
Voyages des Arabes à la Chine . . . . . *ibid.*
Villes de la Chine 375
Cathai. Tchin. . . . . *ibid.*
Hindostan selon les Arabes 376
Cachemire. Guzurate . . . . . *ibid.*
Sur le Maha-Balara 377
Bengale ou Canoge. Côtes de Malabar . . . . *ibid.*
Iles Maldives. Ceylan. 378
Royaume de Ramani 379
Ile de Lamery. . . . . *ibid.*
Ile de Java 380
Iles des Epiceries. . . . . *ibid.*

LIVRE DIX-SEPTIÈME. — *Suite de l'Histoire de la Géographie. Voyages et Découvertes des Normans ou Scandinaves. Première Découverte de l'Amérique. Discussion des Relations des frères Zeni. A.* 800 — 1380. 382

Excursions des Scandinaves . . . . . *ibid.*
Géographie du roi Alfred 382
Voyages d'Other et de Wulfstan . . . . . *ibid.*
Norwège. Finnmarchie 383
Biarmie. Quènes . . . . . *ibid.*
Suène. Sigtund. Provinces de la Suède. 384
Danemarck 385
Remarque générale sur la Scandinavie. . . . . *ibid.*
Finlande . . . . . *ibid.*
Mer Baltique. 386
Weonodland. Witland. Estiens. Poulinaland . . 387
Gardarike. 388
Voyage des Scandinaves à l'ouest . . . . . *ibid.*
Irlande. Ostmens . . . . . *ibid.*
Iles de Shetland. 389
Pettoland . . . . . *ibid.*
Iles Hébudes, Suder-Eyar. Iles Féroer 390
Islande. Groenland . . . . . *ibid.*

Description du vieux Groenland. 391
Colonie orientale et occidentale. 392
Route d'Islande au Groenland. . . . . *ibid.*
Vraie position du Groenland oriental 393
Destruction des colonies du Groenland. . . . . *ibid.*
Voyages des Scandinaves en Amérique 394
Vinland. . . . . *ibid.*
Voyage de Madoc-ap-Owen 395
Voyage et cartes des frères Zeni 396
Ile de Frislande 397
Diverses conjectures. 398
Opinion de Buache et d'Eggers . . . . . *ibid.*
La Frislande est l'archipel de Féroer. 399
Engroneland 400
Monastère de Saint-Thomas. . . . . *ibid.*
Commerce de l'Engroneland 402
Canots des Groenlandais . . . . . *ibid.*
Explications. 403
Estotiland. . . . . *ibid.*
Pays de Drogeo. Le Nouveau-Monde 404
L'Estotiland est le Vinland 405
Conclusion . . . . . *ibid.*

LIVRE DIX-HUITIÈME. — *Suite de l'Histoire de la Géographie. Coup d'œil général sur les Voyageurs et les Géographes européens du moyen âge.* A. 1000 — 1400. 407

Ignorance de quelques moines. . . . . *ibid.*
Services rendus par le clergé. . . . . *ibid.*
Saint Boniface. 408
Peuples Slavons, Polonais, etc. . . . . *ibid.*
Voyage d'Anscaire. 409
Adamus Bremensis . . . . . *ibid.*
Giraldus Cambrensis 410
Dicuil . . . . . *ibid.*
Études géographiques. Les Sagas 411
Travaux entrepris par des souverains . . . . . *ibid.*
Le Doomsdaybook 412
Révolutions de l'Asie et de l'Afrique. 413
Croisades 414
Druses. Turcomans. Assassins. . . . . *ibid.*
Garnevides. Seldjonkides. Roum. Charissimites. *ibid.*
Saladin. Mamelouks. 415
Empire des Mongols. Il est partagé. . . . . *ibid.*
Ambassades des papes aux Mongols. 416

Benjamin de Tudela. . . . . .
Idée de ses relations. 417
Voyages des commerçans 418
Routes mercantiles. . . . . *ibid.*
Route par Tauris, Aias ou Ajazzo. . . . . *ibid.*
Route par Astrabad et Astracan. 420
Remarques générales sur les voyages du moyen âge 421
Cartes du moyen âge 422
Carte de Sanudo . . . . . *ibid.*
Voyages aux côtes d'Afrique. 423
Iles Canaries. . . . . *ibid.*
Ile de Madère. Iles Açores. 424
Carte d'André Bianco. . . . . *ibid.*
Ile Stokafiac. 425
Antilia. 426
Ile de Sette Cittade 427
Isola de la Man Satanagio. . . . . *ibid.*
Statues des îles Açores. 428

LIVRE DIX-NEUVIÈME. — *Suite de l'Histoire de la Géographie. Voyages d'Ascelin, de Carpin, de Rubruquis et de Marc-Paul.* A. 1245 — 1290. 429

Voyage d'Ascelin . . . . . *ibid.*
Voyage de Carpin 430
Les Cangles. . . . . *ibid.*
Les Naymans. Le Carakitai 431
La Horde dorée. . . . . *ibid.*
Les Baschkirs . . . . . *ibid.*
Les Parossites. Les Ases. Les Chazares 432
Les tribus mongoles. 433
Peuples soumis par les Mongols. 434
Voyages de Rubruquis. . . . . *ibid.*
Goths de la Crimée 435
Les Morduins. Les Tcheremisses . . . . . *ibid.*
Les Pascatirs 436
Ville d'Equins. Pays d'Organon. . . . . *ibid.*
Les Langes. Les Solanges 437
Cathai. . . . . *ibid.*
La ville de Caracorum. 438
Les Kurgiens . . . . . *ibid.*
Remarques historiques. 439
Bœufs grognans. Rhubarbe . . . . . *ibid.*
Alun de la Caramanie . . . . . *ibid.*

Mer Caspienne 440
Prisonniers européens . . . . . *ibid.*
Les Igours. Les Nestoriens . . . . . *ibid.*
Alphabet des Igours 441
Sur le prêtre Jean . . . . . *ibid.*
Diverses opinions sur le prêtre Jean. 442
Voyage de Marc-Paul. 443
Remarques bibliographiques. 444
Variantes des relations de Marc-Paul. 445
Le pays de Balaxiam. 446
Plaine de Pamer. . . . . *ibid.*
Monts Belour. Petite Bucharie . . . . . *ibid.*
Pays d'Hamil, de Ciartiam, etc. 447
Détails sur la Chine . . . . . *ibid.*
La porcelaine 448
Royaume de Mien. 449
Le Japon. Mers de la Chine. . . . . *ibid.*
Grande Java ou Borneo. . . . . *ibid.*
Petite Java ou Sumatra 450
Noms de Sumatra . . . . . *ibid.*
Iles du golfe de Bengale. 451
Voyage dans l'Inde . . . . . *ibid.*
Usages des Indiens 452
Le pays de Murfili. Le Lar 453
Le Coulan. 454
Cambaye . . . . . *ibid.*
Commerce d'Aden et d'Ormus. 455
Madagascar 456
Zanguebar. Abascia. . . . . *ibid.*

LIVRE VINGTIÈME. — *Suite de l'Histoire de la Géographie. Itinéraire de Pegoletti. Oderic, Mandeville, Clavijo, Josaphat Barbaro, et autres Voyageurs des quatorzième et quinzième siècles* 458

Itinéraire de Pegoletti . . . . . *ibid.*
Manière de voyager 459
Astracan. . . . . *ibid.*
Saraï, capitale du Kaptschak. 460
Saratchik. Organzi. . . . . *ibid.*
Armalecco. Camexu ou Hamil. 461
Cassay ou Quinsay. Gamalecco 462
Papier-monnaie de la Chine. . . . . *ibid.*
Haithon. 463
Royaume de Tarse 464

Voyage d'Oderic de Portenau 465
Côte de Malabar . . . . . *ibid.*
Usages des Indiens 466
Sumatra. Chine. . . . . *ibid.*
Contrées de la Tartarie. Usages des Thibétains. 467
Voyage de Jean de Mandeville. . . . . *ibid.*
Fables de ce voyageur. 468
Palais du prêtre Jean. . . . . *ibid.*
Pays du prêtre Jean. 469
Voyage de Clavijo. 470
Difficulté de voyager. Poste tartare 471
Commerce de Sultanie. . . . . *ibid.*
Détails sur la cour de Tamerlan 472
Samarcand. . . . . *ibid.*
Commerce de cette ville 473
Voyage de Jean Schildberger . . . . . *ibid.*
Voyages de Josaphat Barbaro. . . . . *ibid.*
Etat de la Russie 474
Changemens géographiques. . . . . *ibid.*
Lotharingie. 475
Bourgogne cisjurane et transjurane. . . . . *ibid.*
Royaume d'Arélate. Normandie. . . . . *ibid.*
Etats d'Allemagne. Pologne. Lithuanie . . . *ibid.*
Cosaques. 476
Les trois couronnes du Nord. Islande . . . *ibid.*
Espagne. Aragon. . . . . *ibid.*
Républiques d'Italie. Venise. Gênes . . . . *ibid.*
Duchés de Florence, Milan, etc. . . . . *ibid.*
Etat de l'Eglise. Royaume des Deux-Siciles. . *ibid.*

LIVRE VINGT-UNIÈME. — *Suite de l'Histoire de la Géographie. Découvertes des Portugais en Afrique et en Asie.* A. 1400—1543. 478

Motifs des Portugais. . . . . *ibid.*
Le prince Henri le navigateur 479
Le cap Non. Ile de Madère. Iles Açores . . . *ibid.*
Doutes sur la découverte des îles Açores . . . 480
Commerce d'esclaves. 481
Sénégal. Guinée . . . . . *ibid.*
Compagnie d'Afrique. Ile de S. Thomé. . . 482
Le Congo . . . . . *ibid.*
Sur le piment de Guinée. 483
Suite des découvertes. . . . . *ibid.*
Cap de Bonne-Espérance 484
Mission de Covilham et de Païra . . . . . *ibid.*
Voyage de Vasco de Gama. . . . . *ibid.*

Sofala. Monomotapa. Mines d'or 485
Monbaze. Mélinde. Ile Saint-Laurent 486
Côte d'Ajan. Mer Rouge. 487
Sur la circumnavigation de l'Afrique par les Arabes. . . . . *ibid.*
Descriptions portugaises de l'Asie. 488
Côte de Malabar 489
Royaume de Décan. . . . . *ibid.*
Cambaye. Royaume de Bisnagor. 490
Côte de Coromandel. . . . . *ibid.*
Orixa. Bengale. Iles Maldives. 491
Ceylan. Malacca. Royaume de Siam. . . . 492
Pégu. Ava, Camboje, etc. 493
Chine . . . . . *ibid.*
Politique chinoise. 494
Iles à l'est de l'Asie. . . . . *ibid.*
Mer de Lanchidol. 495
Cinquième partie du monde. . . . . *ibid.*
Iles Moluques. Ile Luçon. . . . . *ibid.*
Les Papous. 496
Voyages des Portugais à la Nouvelle-Hollande. *ibid.*
Ils arrivent au Japon 497
Conclusion. . . . . *ibid.*

LIVRE VINGT-DEUXIÈME. — *Fin de l'Histoire de la Géographie. Découverte de l'Amérique par Colomb. Voyages autour du monde. Découverte de la Nouvelle-Hollande et des Terres Océaniques.* A. 1492—1809. 499

Christophe Colomb. . . . . *ibid.*
Américe Vespuce. . . . . *ibid.*
Sur le nom d'Amérique. 500
Ligne de démarcation. Voyage de Magellan. . 501
Durée des voyages autour du monde. . . . 502
Conquêtes des Espagnols. . . . . *ibid.*
Découverte de la Californie. 503
Voyages de Cortereal et des Cabot. . . . *ibid.*
Détroit d'Anian . . . . . *ibid.*
Erreurs sur ce détroit. 504
Voyage au nord-ouest de l'Amérique. . . . *ibid.*
Voyage de Francis Drake 505
Nouvelle Albion 506
Voyages douteux. Juan de Fuca. . . . . *ibid.*
L'amiral de Fonte 507
Divers voyages. Floride. Virginie. El Dorado. *ibid.*

Détroit Lemaire. 505
Voyages au nord-est de l'Europe. Le Spitsberg. *ibid.*
Voyage au nord-ouest. . . . . *ibid.*
Baie de Hudson. Terres du grand Océan. . . 509
Première découverte de la Nouvelle-Hollande. *ibid.*
Cartes y relatives. . . . . *ibid.*
Hydrographie de Rotz. 510
Conclusion. 511
Voyages des Hollandais. . . . . *ibid.*
Terre d'Endracht. Terre Diémen. Carpentarie. 512
Terre Nuyts. Voyage d'Abel Tasman. . . . *ibid.*
Voyage de Van-Vlaming. 513
Voyage de Cook . . . . . *ibid.*
Découvertes modernes . . . . . *ibid.*
Voyage de Mendanna. Iles Salomon. . . . 514
Position des îles Salomon 515
Voyage de Quiros . . . . . *ibid.*
Sagittaria. Terre du Saint-Esprit. . . . . *ibid.*
Voyage de Lemaire. 516
Voyage d'Abel Tasman. Dampier . . . . *ibid.*
Voyages du dix-huitième siècle 517
Byron. Wallis. Carteret. Bougainville. . . *ibid.*
Archipel des Navigateurs 518
Voyage du capitaine Cook. . . . . *ibid.*
Nouvelle-Galles du Sud. Nouvelle-Calédonie. *ibid.*
Jalousie de Cook. Voyages de nos jours . . 519
Découvertes des Russes en Sibérie . . . . *ibid.*
Voyage de Béring. 520
Voyages au nord-ouest de l'Amérique . . . *ibid.*
Archipel de Jesso. Voyages de Spangenberg. 521
Science géographique dans le seizième siècle. . *ibid.*
Ortélius. Mercator. . . . . *ibid.*
Mappemondes d'Appian, de Ribero, etc. . 522
Dix-septième siècle . . . . . *ibid.*
Varenius. Perfectionnement des cartes . . . *ibid.*
Origine de la Statistique. 523
Géographie mathématique. Systèmes. . . . *ibid.*
Travaux de d'Anville. . . . . *ibid.*
Travaux de Busching. 524
Progrès actuels de la géographie. . . . . *ibid.*
Obstacles 525
Découvertes à faire 526

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE DE POULET.

00084323

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 21 October, 2015